

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1907

Compilé article par article en continu

## **TABLE DES MATIERES**

Notes sur l'évangile de Luc .....	6
Chapitres 1 et 2 .....	6
Chapitres 3 et 4 .....	9
Chapitre 5 .....	12
Chapitres 6 et 7 .....	15
Chapitre 7 .....	18
Chapitre 8 .....	21
Chapitre 9 .....	24
Chapitre 10 .....	27
Chapitre 11 .....	30
Chapitre 12 .....	33
Chapitre 13 .....	37
Chapitres 14 et 15 .....	39
Chapitres 16 et 17 .....	43
Chapitre 17 .....	45
Chapitre 18 .....	47
Chapitres 19 et 20 .....	50
Chapitres 20 et 21 .....	53
Chapitre 22: 1-38 .....	56
Chapitre 22: 39-71 .....	58
Chapitre 23 .....	61
Chapitre 24: 1-32 .....	64
Chapitre 24: 33-53 .....	67
Quelques pensées sur les épîtres de Jean .....	71
Première épître .....	71
<i>Chapitres 1 - 2: 2</i> .....	71
<i>Chapitre 2: 3-12</i> .....	75
<i>Chapitre 2: 13-27</i> .....	78

<i>Chapitre 3</i> .....	86
<i>Chapitre 4</i> .....	92
<i>Chapitre 5</i> .....	105
<b>Deuxième épître de Jean</b> .....	114
<b>Troisième épître de Jean</b> .....	116
<b>Notes sur le livre de l'Exode (Ladrière A.)</b> .....	118
<b>Chapitre 3</b> .....	118
<b>Chapitre 4</b> .....	124
<b>Chapitre 5</b> .....	129
<b>Chapitre 6</b> .....	132
<b>Chapitre 7</b> .....	135
<b>Chapitre 8</b> .....	138
<b>Chapitre 9</b> .....	142
<b>Chapitre 10</b> .....	145
<b>Chapitre 11</b> .....	150
<b>Chapitre 12</b> .....	152
<b>Chapitre 13</b> .....	162
<b>Chapitre 14</b> .....	166
<b>Chapitre 15</b> .....	172
<b>Chapitre 16</b> .....	181
<b>Chapitre 17</b> .....	187
<b>Chapitre 18</b> .....	193
<b>Prière</b> .....	200
<b>Fragments</b> .....	201
<b>ME 1907 page 39 - Le pauvre - Koechlin M.</b> .....	201
<b>ME 1907 page 60 - Koechlin M.</b> .....	201
<b>ME 1907 page 80 - Koechlin M.</b> .....	201
<b>ME 1907 page 120 - Koechlin M.</b> .....	202
<b>ME 1907 page 139 - Koechlin M.</b> .....	202
<b>ME 1907 page 160</b> .....	203
<b>ME 1907 page 460 - Koechlin M.</b> .....	203
<b>ME 1907 page 477 - Koechlin M.</b> .....	204

<b>Première et seconde résurrection</b> .....	205
<b>Pensées</b> .....	208
ME 1907 page 72 .....	208
ME 1907 page 100 - Koechlin M. ....	208
ME 1907 page 168 - Rossier H. ....	208
ME 1907 page 200 .....	208
ME 1907 page 260 .....	208
<b>Nature et objet de l'assemblée</b> .....	209
<b>Les trois jugements</b> .....	212
1. Le tribunal de Christ .....	214
2. Le jugement des nations vivantes .....	218
3. Le grand trône blanc .....	220
<b>Méditations de Darby J.N.</b> .....	223
Méditation de J.N.D. n° 158 – ME 1907 page 116 : Juges 16: 6-25 .....	223
Méditation de J.N.D. n° 159 – ME 1907 page 175 : Philippiens 3: 1-21 .....	224
Méditation de J.N.D. n° 160 – ME 1907 page 314 : Psaume 25 .....	227
Méditation de J.N.D. n° 161 – ME 1907 page 356 : Psaume 17 .....	230
Méditation de J.N.D. n° 162 – ME 1907 page 377 : 1 Chroniques 29 .....	232
<b>Le prophète dans le Nouveau Testament</b> .....	234
<b>Lettres de Darby J.N.</b> .....	236
Lettre de J.N.D. n° 348 – ME 1907 page 198 .....	236
Lettre de J.N.D. n° 349 – ME 1907 page 278 .....	237
Lettre de J.N.D. n° 350 – ME 1907 page 297 .....	238
Lettre de J.N.D. n° 351 – ME 1907 page 338 .....	240
Lettre de J.N.D. n° 352 – ME 1907 page 473 .....	241
Lettre de J.N.D. n° 353 – ME 1907 page 474 .....	241
<b>Etude sur les chapitres 11 à 13 de l'épître aux Hébreux</b> .....	243
Remarques préliminaires .....	243
Chapitre 11: 1-7 .....	244
Chapitre 11: 8-23 .....	249
Chapitre 11: 23-27 .....	255
Chapitre 11: 28, 29 .....	258

<b>Chapitre 11: 30-39</b> .....	260
<b>Chapitres 11: 39, 40; 12: 1-3</b> .....	262
<b>Chapitre 12: 4-17</b> .....	265
<b>Chapitre 12: 18-24</b> .....	269
<b>Chapitre 12: 25-29</b> .....	273
<b>Chapitre 13: 1-6</b> .....	276
<b>Chapitre 13: 7-16</b> .....	277
<b>Chapitre 13: 17-25</b> .....	284
<b>1 Pierre 3: 18-22 et 4: 1-7 (Lebrat J.)</b> .....	288
<b>Chercher sa face (Rossier H.)</b> .....	290
<b>Notes d'une méditation - Matthieu 18: 20; Jean 20: 11-23 et 1 Thessaloniens 4: 17</b> ...	292
<b>Genèse 24: 54-67</b> .....	296
<b>Le manteau de l'apôtre Paul</b> .....	299
<b>Actes 2 - Notes prises à une méditation</b> .....	305
<b>Faire le bien et rendre témoignage (Prod'hom S.)</b> .....	309
<b>L'apparition du Seigneur (Ladrière S.)</b> .....	310

# Notes sur l'évangile de Luc

---

ME 1907 page 3

## Chapitres 1 et 2

Impossible de lire les deux premiers chapitres de cet évangile sans contempler les cieux ouverts, largement ouverts, aux regards de la terre. Est-ce de la joie que vous éprouvez en sentant la proximité du ciel? Dieu est un intrus pour le coeur qui cherche ailleurs son bonheur. Nous avons à nous appliquer personnellement toutes les Ecritures. Le ciel s'était ouvert magnifiquement lors du songe de Jacob. Il s'ouvre pour Etienne, quand il voit la gloire de Dieu et Jésus assis à sa droite. Ici, les cieux s'ouvrent pour communiquer avec la terre, et à cette vue la réponse de nos coeurs devrait être:

**Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi!**

Rien de marquant ne s'était produit depuis le temps des prophètes. Mais voici que le ciel alors s'ouvre avec un témoignage. Cela se renouvellera plus tard après la parenthèse actuelle. Servant comme d'autres dans le temple, Zacharie reçoit de l'ange une visite qui le surprend. Il n'y était point préparé et telle est son émotion qu'il doit être soutenu par une parole d'encouragement: «Ne crains pas». La présence de Dieu vous effraie-t-elle? D'un côté, cela est juste. Seule la grâce de Dieu peut calmer les alarmes de créatures en état de révolte. L'ange exprime la pensée de Dieu: «Ne crains pas». Votre coeur peut-il s'appliquer un semblable encouragement? Avez-vous éprouvé les angoisses d'un pécheur qui arrive ainsi à la délivrance? Une application personnelle de ces choses est nécessaire. Zacharie n'est pas préparé à cette rencontre; il le confesse et l'ange le reprend. Arrêtons-nous un peu pour saisir l'enseignement qui en découle. Ne ressentez-vous pas comme une sorte d'insulte, tout manque de confiance à votre égard? Dieu daigne remarquer cette lacune dans nos rapports avec Lui, et l'ange exprime un reproche: «Moi je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu». Et pourquoi, bien-aimés, pourquoi votre foi est-elle aussi prise à partie? Avez-vous lu l'épître aux Romains attentivement? Pourquoi Dieu vous demande-t-il compte de votre foi? Préférieriez-vous qu'il ne fît aucun cas de vos confidences? Entre amis, il ne saurait en être ainsi. Nous n'apportons point à la lecture des Ecritures un coeur assez ouvert à l'intimité des relations qu'elles révèlent. En connaître la lettre est peu de chose: leur enseignement se mesure par la proximité où elles placent le coeur et la conscience vis-à-vis de Dieu.

Au sixième mois, l'ange est envoyé dans un lointain village de Galilée, porteur d'un message pour Marie, Dieu continuant à faire des communications à la terre. La foi de Marie est plus simple que celle de Zacharie. Combien souvent il arrive que des âmes sans prétentions, ni grande culture, possèdent la vérité de Dieu plus pleinement que d'autres aux connaissances bibliques étendues. De nouveau l'ange répète: «Ne crains pas». Ne passons point à la légère sur semblable encouragement, émanant d'un messager céleste. Ensuite, il

s'étend sur ce que Dieu se propose de faire. Et Marie lui répond: «Voici l'esclave du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta parole». Nos coeurs sont-ils l'écho de cette voix? Comment répondre à la grâce? Par *la foi*. Le seul moyen de reconnaître une faveur offerte, c'est de *l'accepter*. La grâce de Dieu apporte le salut que le devoir du pécheur est d'accepter. C'est ainsi que l'eunuque peut aller son chemin tout joyeux. La joie de la foi répond à la communication de la grâce. La joie est l'élément qui répond à l'Evangile. Une bonne nouvelle qui ne rend pas heureux n'a point été comprise. Quand j'ai prêté l'oreille à l'Evangile comme à un message de bonheur, ma réponse est *la joie*. C'était le cas de Marie. Réunies, Elisabeth et Marie nous offrent un bel exemple — unique peut-être dans les Ecritures — de communion par le Saint Esprit; la femme du souverain sacrificateur et la fiancée du charpentier, éloignées l'une de l'autre sur le terrain humain, mais intimement rapprochées sur celui de Dieu. Elisabeth s'incline devant Marie, comme celle des deux qui reçoit la plus grande mesure d'honneur. «Et d'où me vient ceci que la mère de mon Seigneur vienne vers moi?» La communion naît des rapports spirituels, après que les choses terrestres ont été mises de côté. Aucun sentiment d'envie chez Elisabeth, point d'orgueil dans le coeur de Marie. La première n'est que douceur, la seconde tout humilité. Nombreuses sont les *relations* entre enfants de Dieu aujourd'hui, mais combien peu la communion les distingue. La communion est dans la mesure de la vie avec Christ.

La parole rendue à Zacharie est une chose belle à considérer. L'incrédulité avait fermé sa bouche; la foi la rouvre. Dieu afflige *dans un but; pas volontiers*, et toujours avec un résultat en vue. Il était bon pour Zacharie d'être temporairement réduit au silence, mais aussitôt que faire se peut, sa langue est déliée et sa bouche s'ouvre en paroles qu'il ne prévoyait même pas.

Le ciel ne s'ouvre ici que sur un tout petit point de la terre. Au chapitre 2, nous voyons le vaste monde d'alors entre les mains du César. Mais quittons-le pour gagner les champs de Bethléhem. Le tableau qui s'y déroule surpasse encore en beauté celui du chapitre 1. Les cieux ouverts ne livrent plus seulement passage à un ange seulement, mais à toute la multitude de l'armée céleste déclarant la gloire de Dieu. Rien que de naturel dans l'émotion des humbles bergers qui, eux aussi, reçoivent, des voûtes éthérées, l'encouragement toujours le même: «N'ayez point de peur». Comme un écho, le ciel répercute ces mêmes paroles adressées à de pauvres êtres qui tremblent dans leurs péchés. Prêtons l'oreille, elles n'ont rien de banal; elles sont pour nous au même titre que pour eux, pauvres bergers pécheurs comme nous. La loi leur confère le droit de se les approprier: «Aujourd'hui vous est né un *Sauveur*», proclame le céleste messenger. Non point un *juger*, ni un *législateur*. «La grâce de Dieu *apporte* le salut», dit l'apôtre. Les anges s'entretiennent du salut, fil d'or qui traverse le livre de Dieu depuis «la semence de la femme» jusqu'à ces mots: «Que celui qui *veut*, prenne...» C'est pourquoi: «Et ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche». Pour nous, c'est bien simple, mais à Christ cela a tout coûté. Coûté de quitter la gloire éternelle pour être fait chair et venir souffrir ici-bas, déjà comme un faible

enfant dans une crèche. Au premier contact de la nature qu'il vient revêtir, sa carrière de douleur se révèle tout entière.

Si même à distance je vous désigne quelqu'un qui a été bon pour vous, votre intérêt pour sa personne ne s'éveillera-t-il pas immédiatement? Quel ne doit-il donc pas être à l'égard du Seigneur Jésus, quand vous pensez à Lui durant les trois heures sombres de la croix? Il nous faut une foi simple qui mette notre âme en contact avec la personne de Jésus.

Aussitôt la bonne nouvelle proclamée, l'armée céleste entonne l'hymne de l'allégresse, accomplissement de cette parole de l'apôtre: «Dieu manifesté en chair — vu des anges». Les anges témoignent d'un vif intérêt à l'égard de ce qui se passe ici-bas. Dans l'Ancien Testament, les figures de chérubins au-dessus de l'arche montrent par leur attitude leur désir de connaître les choses qui concernent Christ. Les vérités du Nouveau Testament prennent cette forme dans l'Ancien. A l'instant même où il est manifesté, les anges sont à leur poste, afin de contempler la voie du Fils de l'homme. Leur intérêt est évident, sans qu'ils aient toutes les raisons qui excitent le vôtre.

Nous rencontrons ensuite Siméon dans le temple. A l'instar des anges, d'Elisabeth et de Marie, il entonne un chant de joie. Averti par le Saint Esprit, il reconnaît le petit enfant, et immédiatement le prend dans ses bras comme Sauveur. En avez-vous fait autant, vous appropriant ainsi le salut? Nous ne devons rien à Marie, ni à l'Eglise, ni aux frères; la foi refuse tout tribut à la créature. Un frère nous viendra peut-être en aide, un ami peut réjouir notre cœur, mais dès qu'il s'agit de l'âme, de l'éternité, nous ne connaissons plus que Jésus. Quel misérable sophisme que le culte de Marie. Comme moyen de salut, ni Marie, ni aucun des saints du calendrier ne peut rien. Siméon est prêt maintenant à s'en aller: «ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés». Au moment où l'âme est mise en contact avec le sang, elle est prête pour la gloire. Croître dans la connaissance est chose bénie certainement, mais aussitôt entré par la foi dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu, me voilà rendu capable de participer au lot des saints dans la lumière. Aurai-je à me perfectionner pour avoir droit à cet héritage? Le développement spirituel est désirable, mais le sang versé est mon seul titre auprès de Dieu. La vigilance chrétienne permet-elle une pensée charnelle? *Non*. Néanmoins, elle ne peut constituer pour moi un état de service. Le brigand sur la croix boit à la source de la vie et son second pas c'est le paradis. Il en est de même de Siméon: le salut est dans ses bras, la couronne sur sa tête.

Ensuite vient Anne, la veuve. Les jours de son deuil sont finis. Une joie intense leur succède et chacun l'entend de sa bouche. Plus nous entrerons dans l'esprit de ces chapitres et plus notre vie sera céleste. Le ciel descend ici dans nos âmes. Voyez-vous la plus légère ombre à ce tableau? l'affliction, la souillure? Non, nous voyons seulement des anges aux vêtements étincelants, et débordant de bonheur. En Sa présence, tout est force et joie. Sous la loi, le souverain sacrificateur affligé en était exclu tout comme le sacrificateur souillé. Comme le ciel est le lieu de la sainteté parfaite, il est aussi celui de la joie sans bornes



A la fin du chapitre, nous avons quelque peu honte de Marie. Seule elle laisse une ombre sur ces pages. Zacharie en fait autant pour commencer, mais sa foi restaurée rachète ensuite sa lenteur. Et c'est Marie que les hommes portent aux nues! Ah! la subtilité des ruses de Satan! *Tout* lui est occasion pour placer quelque chose entre le coeur et Christ. *Comment* cela se fait-il? demande l'homme parfait, Jésus. Ah! il ne me faut *nul autre* que Jésus! Ne confiez vos âmes qu'à Christ seul. J'ai même à juger d'un *don* en exercice, mais quant à votre âme, mon mandat est de vous «remettre à Dieu et à la parole de sa grâce». Un des dogmes de la chrétienté est bien qu'il faut remettre l'âme à l'Eglise. Irais-je le faire? Avec l'aide de Dieu, *jamais!* et qu'il veuille nous pénétrer de la *toute suffisance* de Jésus pour notre conscience, autant que pour la *satisfaction* de notre coeur. Amen.

## Chapitres 3 et 4

Un laps de temps s'est écoulé entre les chapitres précédents et celui-ci. Le petit enfant, l'adolescent est arrivé à l'âge de trente ans. Comment devons-nous nous représenter le Seigneur durant cette période de dix-huit années? Quelles conceptions m'est-il permis d'entretenir à cet égard? Les derniers versets du chapitre 2 répondent à cette question d'une façon pleine d'enseignement. Il est pendant toute cette période sous la loi, il croît et se développe comme une gerbe sans tare, la *seule* qui pût être trouvée parmi les hommes: «Il avançait en faveur auprès de Dieu et des hommes». Fruit naturel de l'accomplissement de la loi. Plus tard, il provoquera l'inimitié et la haine, mais, supposant que moi j'accomplisse la loi, aimant mon prochain comme moi-même, ne jouirais-je pas de la faveur de tous les hommes? Il en est ainsi du Seigneur. Je vous invite à considérer avec attention un sujet aussi intéressant.

De la crèche à la croix, il se révèle par une seule et même pensée d'amour et d'abnégation, diversifiée dans son expression, mais jamais amoindrie dans sa mesure, parfaite devant Dieu en tout et partout. Pas le plus petit défaut n'est trouvé en Lui d'un bout à l'autre de sa carrière. Qu'il est bon de se dire qu'un tel homme a traversé la terre sous le regard de Dieu. Il était aussi parfait quand il grandissait dans l'obéissance à ses parents, que lorsque le voile fut déchiré.

Dix-huit ans se sont écoulés et son ministère commence. Après avoir glorifié Dieu sous la loi, il vient marcher parmi les hommes comme témoin de la grâce — déployer les effets de cette grâce envers un monde ruiné par le péché, et les déployer sous différentes faces glorieuses. Ici, c'est celle de l'homme parfait sous l'Evangile. Il est introduit par Jean. Jean avait prêché le baptême de repentance: «Produisez donc des fruits qui conviennent à la repentance». Moïse avait donné une loi qui ne fut point gardée, Jean ordonne la repentance et n'est pas écouté, et c'est là-dessus que le Seigneur vient apporter la grâce. Si je vous avais offensé, seriez-vous disposé à me fournir l'occasion de me repentir? Le ministère de Jean n'est pas autre chose. Sur un chemin aussi simple que le chemin de Dieu, quel voyageur peut se fourvoyer? Avant d'abandonner l'homme qui a violé la loi, Dieu lui fournit toute facilité de se repentir. Mais ici encore il a failli, ne se souciant pas davantage de repentance que

d'obéissance à la loi. Tous nous avons à passer jugement sur nous-mêmes en reconnaissant la ruine absolue du *moi*. Je me suis détruit moi-même, mais en Dieu est mon secours.

Le Seigneur vient à Jean, mais n'est pas un seul instant soumis à son ministère. Avant même qu'il sorte de l'eau, le Saint Esprit, descendant comme une colombe, le consacre pour son ministère propre. Pourquoi? Pour une raison aussi simple que merveilleuse. Les fruits de la repentance ne *peuvent* être demandés de qui n'a jamais violé la loi. Vous ne vous attendez pas à ce qu'une personne se repente qui ne s'est en aucune occasion trompée. Il venait accomplir toute justice. Le baptême de Jean était l'ordonnance divine à laquelle il se soumettait, bien qu'il ne pût s'y arrêter un seul instant. Quel tableau de parfaite beauté morale! Le Seigneur accomplissant la loi de Moïse trente années durant et passant au baptême de Jean sans y être retenu une minute. Maintenant il s'avance pour entreprendre son oeuvre à Lui, un ministère qui ne demande rien, ni de vous ni de moi, mais nous apporte tout aux uns et aux autres. Moïse et Jean vinrent dans le chemin de la justice, mais maintenant nous trouvons cette différence: la loi nous manifeste dans toute notre ruine, tandis que l'Évangile révèle Dieu dans la plénitude des richesses de sa grâce en salut.

Le chapitre 4 renferme autant de beautés que les précédents. Le ministère du Seigneur maintenant établi, que va-t-il faire en premier lieu? Qu'est-ce qu'un chacun doit faire avant de s'adresser aux autres? Se parler à *lui-même*. N'allez pas à la légère entreprendre l'éducation d'autrui. «Toi qui prêches qu'on ne doit pas dérober, dérobes-tu?» Avant d'attaquer le pouvoir de Satan, le Seigneur doit lui résister pour démontrer à l'adversaire qu'il n'a rien en Lui.

Je ne puis réprimer le mal auquel j'ai part. Ici donc, il manifeste clairement aux yeux de l'adversaire l'absence totale en Lui de tout principe et de la moindre participation à la puissance des ténèbres. Le Saint Esprit le conduit comme champion de la sainteté, comme champion de la lumière — luttant avec les ténèbres et remportant la victoire sur toute la ligne. Satan peut se présenter sous bien des formes différentes. Il essaie de faire pénétrer dans le Seigneur ce qu'il fit entrer en Adam, mais sa défaite, ici, est aussi complète que sa victoire le fut alors. Le 3<sup>e</sup> chapitre de la Genèse nous donne la défaite de l'homme, celui-ci la victoire de l'homme. Avez-vous jamais étudié avec intérêt ce sujet de la tentation du Seigneur? Notre stupidité seule nous empêche d'être captivés par chaque scène, chaque acte, et le plus petit détail de sa marche ici-bas. Il nous fait bien comprendre ces mots: «Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi».

Dans la puissance de l'Esprit, le Seigneur regagne maintenant la Galilée, entre dans la synagogue pour enseigner et prend le livre du prophète Esaïe. Il ne le trouve pas ouvert, mais cherche lui-même le chapitre 61. Pourquoi? Parce que ce chapitre est l'expression, intime et précieuse, du ministère qu'il venait entreprendre, le ministère de la grâce infinie qui y est dépeinte dans les termes mêmes dont toute sa vie sera la manifestation. Avons-nous, vous et moi, le droit d'écouter cette voix? Elle ne demande rien de ce que réclamaient Moïse et Jean-Baptiste. Je suis appelé à écouter Celui qui fait tout pour moi. Votre coeur, en présence de Dieu, se sent-il comme devant un juge ou devant un Sauveur? Par nature, vous êtes devant le juge, mais l'Évangile le présente comme un Sauveur. Tant que vous vous représentez Dieu

comme exigeant de vous quelque chose, vous êtes sous la loi, mais si votre oreille est ouverte aux échos de la grâce, vous êtes sur le terrain de l'Évangile.

Heureuse l'âme qui écoute la voix de Jésus, puissance bien plus capable de purifier le cœur que celle de Moïse et Jean-Baptiste. «La joie de l'Éternel est votre force». Désaltéré à cette source, mon cœur en sera trop réjoui pour se soucier encore de servir l'orgueil et la vanité.

Puis il ferme le livre, comme pour dire: «Tout est là». En l'écoutant, ai-je bien saisi que là est mon repos à toujours? Heureux le pauvre pécheur assez conscient du trésor déposé dans son cœur pour l'y enfermer à la place même où Jésus ferma le livre. Ceux qui l'entendent s'étonnent des paroles de grâce tombant de sa bouche. «Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph?» demandent-ils. Quel mobile dicte ici la question? *L'orgueil* qui refuse l'enseignement donné par un fils de charpentier. L'élève d'un collègue, ayant reçu l'enseignement des hommes serait, à leurs yeux, un prédicateur bien préférable. Le Seigneur discerne les deux courants qui se partagent leurs cœurs. Un simple sentiment éveillé dans l'esprit contiendra-t-il une puissance morale? Il existait ici mais il est dominé par l'orgueil. Seule la foi a de la valeur, ce principe qui saisit Jésus. C'en est fait de leur admiration, ils se sentent déroutés. Dominés par l'entraînement de l'orgueil, ils mettent le sentiment de côté, et volontiers maintenant ils le jetteraient du haut de la colline en bas. Qui se fie à son propre cœur est insensé. L'émotion religieuse si répandue aujourd'hui, a ma *sympathie*, mais point du tout ma *confiance*. Il faut saisir Christ pour être sur de la victoire. Les convoitises du cœur sont trop puissantes pour céder à de simples émotions.

Le Seigneur enseigne maintenant dans la synagogue de Capernaüm où tous s'étonnent de sa doctrine, et au coucher du soleil, il guérit tous les malades.

Voyons maintenant, au chapitre 5, comment et où se forme le lien entre lui et vous. La seule admiration, ainsi que nous l'avons vu, ne le crée pas, non plus que la guérison du corps; d'entre les dix lépreux, *un seul* revint Lui rendre hommage. Rien autre qu'une oeuvre dans la conscience ne peut y conduire. Vous avez à reconnaître vos besoins, à apprendre qu'un pauvre pécheur ne saurait se passer de Lui. Alors se forme ce lien pour l'éternité. Pierre en est un exemple. Quelle bénédiction de comprendre la simplicité de ce fait. Le monde se targue de sa religiosité, de sa sagesse, de ses ressources, mais l'Évangile a vite fait de réduire tout ceci à néant. L'Évangile me fait sentir le *besoin* d'un Sauveur, pour me révéler ensuite que *j'ai* un Sauveur. Si quelqu'un se déclare encore incapable de dire: «je le possède», je lui demande alors: «le *désirez-vous* vraiment?» Dans ce cas, vous êtes le *bienvenu* auprès de Lui.

«Il se tenait sur le bord du lac de Génézareth», et monte dans une nacelle, la nacelle de Pierre. Pierre, qui a bon cœur, la Lui prête volontiers. Comme tout ceci nous est simplement rapporté! Jésus enseigne les foules et ensuite: «Mène en pleine eau, et lâchez vos filets pour la pêche», dit-il. «Nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris; mais sur ta parole je lâcherai le filet». Réponse d'un homme bien disposé à prêter sa barque à un étranger et à rendre à cet étranger un petit service qu'il lui demande. Mais à la vue de la multitude des

poissons, un lien se forme que rien ne détruira plus, et il s'écrie: «Seigneur, retire-toi de moi; car je suis un homme pécheur». Comment l'avait-il appris? La pêche miraculeuse devenait pour sa conscience une expression de la gloire divine. Le voile tombait de la face du Nazaréen et laissait voir la gloire de Dieu. Quel autre que Dieu pouvait faire arriver dans le filet de Pierre toutes les richesses de la mer? Sa conscience, mise en contact avec la gloire, lui révèle qu'il est un pécheur. Comment savez-vous que vous êtes pécheur? Par cette conviction intime que si Dieu venait à descendre des hauteurs de l'azur pour visiter la terre, pas davantage qu'Adam, vous ne pourriez vous tenir devant Lui. Bien plutôt demanderiez-vous aux rochers de tomber sur vous. Entre Dieu et l'homme, les plus douces relations existent à cette belle aurore du 2<sup>e</sup> chapitre de la Genèse. Au 3<sup>e</sup> chapitre, Adam s'enfuit de devant l'Eternel pour se cacher derrière les arbres du jardin, marquant ainsi la différence entre l'innocence et le péché. «Retire-toi de moi», s'écrie Pierre. Et que répond le Seigneur? «Pauvre pécheur, qui comprend maintenant quel besoin tu as de moi, me voici, ne crains pas». Pareille rencontre s'est-elle jamais produite entre votre âme et Christ? Vous êtes-vous reconnu un pauvre pécheur sans ressource aucune et pour lequel Christ est tout? Votre admiration, vos études, vos sentiments peuvent avoir la Bible pour objet, mais cela ne signifie rien. Ce qu'il vous faut, c'est une conscience qui ait à faire à Lui. Comme c'est simple! Que cette simplicité est digne de Dieu! «Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, a relui dans nos coeurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ». Celui qui a dit: «Que la lumière soit», dit aussi: «Crois et sois sauvé».

## Chapitre 5

Nous avons poursuivi notre méditation jusqu'au milieu du chapitre 5, et nous avons vu le Seigneur établi dans son ministère. Si nous examinons attentivement les traits caractéristiques de ce ministère, nous découvrons la pensée de Dieu. Ce qu'a été le Seigneur, Dieu l'est. Il nous enseigne, non point par de longs discours faits par d'autres, mais en agissant et en parlant lui-même. Ne préférons-nous pas apprendre à le connaître par ses propres actions, plutôt que de le devoir à d'autres? Nous ne passons pas notre temps à parler de nous-mêmes aux autres, nous laissons nos actes le faire pour nous.

Une note de louange doit s'élever ici de nos coeurs pour le Seigneur. Le Fils est descendu au milieu de nous, non seulement personnellement, par l'incarnation, mais encore en entrant pleinement dans les détails journaliers de l'existence, et il nous dit: «Celui qui m'a vu a vu le Père». Ne nous arrêtons-nous pas ici pour prendre garde à la nature de son ministère? C'est une route royale qui nous conduit jusque dans le sein du Père. Nous voyons Dieu lui-même dans ce que le Seigneur dit et fait. Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue annonce l'ouvrage de ses mains, mais l'étendue n'a pas été glorifiée, à cause de la gloire qui l'emporte de beaucoup. Celui qui a vu Dieu dans la face de Jésus, ira-t-il le chercher dans les cieux? Le coeur en serait-il satisfait? Après avoir contemplé Dieu dans la face de Jésus Christ, ce ne sont plus les gloires de sa création, des cieux en haut et de la terre en bas, qui peuvent me satisfaire; autant renvoyer à l'alphabet l'homme qui a fait ses délices de la littérature. Christ est à la fois

l'instructeur et l'étude. Comme maître seulement, qu'est-ce qu'il m'enseignerait? Mais quand il se place devant moi comme une leçon à apprendre, je n'ai qu'à la lire. La gloire morale qui le caractérise ressort de son ministère, et celui qui l'a vu a vu le Père.

Nous avons vu naître, au commencement du chapitre, le lien formé entre Christ et Pierre. Au chapitre précédent, l'admiration seule n'a pu l'établir. Un premier assaut de l'orgueil de la vie l'a mis en pièces. Même la guérison du corps ne le forme pas d'une manière permanente. Ceux qui l'avaient reçue continuent à aller et venir, mais du moment que la conscience forge le premier anneau de la chaîne, il ne suffit pas d'aller et de venir, mais il faut venir et *demeurer*. Et jusqu'à maintenant, c'est bien la même chose. Le lien ne saurait être stable si nous n'avons pas le sentiment qu'il y a une relation entre la conscience et Christ. L'*admiration* est juste assurément, mais si nous nous contentons d'admirer, le lien peut se briser au premier choc de l'orgueil; nous devons nous écrier «Je te veux, toi, de toi je ne saurais me passer». Voilà notre place, comme ce fut celle de Pierre; et Pierre et Christ furent unis pour l'éternité. Rien de plus simple. Je ne voudrais pas qu'autre chose que mes seuls besoins m'attachât à Christ; quand ce lien est formé, il devient une telle bénédiction que je ne l'échangerais contre rien au monde. Adam est, dans un sens, plus heureux après avoir quitté le jardin; il a fait plus ample connaissance avec Dieu. Créer les cieux n'est point, de la part de Dieu, un acte de condescendance, tandis que pour vêtir un pauvre pécheur nu, il a dû se dépouiller lui-même. Genèse 3 ouvre la porte à Jean 13. Je ne suis point surpris en voyant le Seigneur laver les pieds de ses disciples. Dieu trouve sa joie dans l'oeuvre de la grâce. Adam eût pu marcher au milieu des fleurs d'Eden pendant l'éternité qu'il n'y aurait jamais trouvé Dieu sous ce caractère. Pensez-vous que, volontiers par la suite, il eût échangé le pardon reçu contre l'innocence perdue? quitté son vêtement pour se retrouver nu? Dieu s'était révélé à lui d'une façon plus bénie qu'il n'eût jamais pu le faire sans son état d'homme souillé. C'est ainsi que, dans les Ephésiens, chapitre 3, nous voyons qu'il faut que les anges descendent apprendre *par l'Assemblée* à connaître la sagesse si diverse de Dieu, — toute sa bonté par le moyen de pécheurs pardonnés.

Considérons maintenant quelques-uns des traits caractéristiques du ministère du Seigneur. Voici un pauvre lépreux. Que dit-il? «Seigneur, si tu *veux*, tu peux me rendre net». Croyez-vous à la réalité des gloires variées de Christ, telles que son ministère les manifeste? Dans ce cas, faites-en vos délices. La première chose est-elle de l'imiter? Mon âme me dit que le devoir attaché au premier regard jeté sur Christ est *délice* — de rester «abîmé dans l'étonnement, l'amour et la louange». Alors, si un tel objet se présente à moi, je veux me l'approprier. Je dis, il est pour moi. Voilà le devoir de la foi — son attitude obéissante. Me confier absolument en Lui est l'obéissance bénie par excellence.

Le lépreux s'approche avec hésitation. «Seigneur, *si tu veux...*» Quelle pensée mesquine! Nous aurions honte de venir à quelqu'un et de lui dire: «Montre ton coeur par ta main». Mesquine pensée, je le répète, mais le Seigneur use de support. «Pauvre malheureux!» répond-il, «je le veux, sois net». Pouvez-vous vous fier au coeur de Christ? Quelqu'un dit se

fier au coeur de Christ plus qu'à tout autre. Qu'il prenne courage, quoiqu'il puisse avoir conscience de ne s'être approché de Christ que bien faiblement.

Ici je trouve la douce assurance que malgré toute ma faiblesse, son accueil à mon approche est la bénédiction même. Telle est notre rédemption. L'Écriture nous montre deux faces de la rédemption: rédemption judiciaire mettant, à l'abri du jugement, rédemption morale par le contact avec Jésus.

Vient ensuite le pauvre paralytique descendu par le toit et placé devant Lui. Comment le Seigneur le reçoit-il? En lui accordant avec son premier regard cet encouragement: «Homme, tes péchés te sont pardonnés». Que c'est beau! La même condescendance qui accueille une faible foi, se réjouit en voyant une manifestation plus hardie. Quand Jacob dit à l'Éternel, en Genèse: «Je ne te laisserai pas que tu ne m'aies béni», comment le Seigneur répond-il à ce sentiment? Absolument comme il le fait ici. Il se laisse gagner. S'il daigne condescendre à la plus faible expression de foi, il se laisse gagner par celle qui s'enhardit davantage.

Qu'arriva-t-il à l'aveugle mendiant lorsqu'il le rencontra? Son assurance de foi domina Christ, pour ainsi dire. «Que veux-tu que je te fasse?» Toutes les ressources divines sont mises en jeu. Présenté ainsi, Jésus n'est-il pas Celui qu'il vous faut? Cela est *digne* de Lui, mais cela répond à vos *besoins*. Vous réjouirez son coeur en vous approchant de Lui avec une foi hardie et sereine. Remarquez bien ceci: «Lequel est le plus facile de dire: Tes péchés te sont pardonnés, ou de dire: Lève-toi et marche?» Il veut faire comprendre par là que, comme le pauvre paralytique s'est levé et a glorifié Dieu, vous, venant à Lui comme pécheur, devez en faire exactement de même en glorifiant Dieu. Celui qui peut dire: «Lève-toi et marche», peut dire aussi: «Tes péchés te sont pardonnés». Le Seigneur est son propre commentateur et vous fait comprendre que, quand bien même vous ne pourriez Lui apporter vos membres malades à guérir, vous pouvez toujours apporter vos péchés. A la fois la Parole et son interprète, il enseigne la leçon et l'explique jusqu'à ce qu'elle soit comprise. Le fait s'est passé il y a dix-neuf cents ans, mais aujourd'hui encore le Seigneur le reprend à nouveau, afin de m'assurer du pardon de mes péchés.

Nous continuons à faire plus ample connaissance avec la personne de Christ. Au verset 27, nous l'entendons dire à Lévi: «Suis-moi», simple appel dont Matthieu éprouve la puissance. Il établit le pouvoir caché du Saint Esprit. Comment le coeur de Lydie a-t-il été ouvert? Qui en a suivi le travail? «Le vent souffle où il veut». Le Seigneur ouvrait le coeur, tandis que la parole de Paul frappait l'oreille. De même ici, le Seigneur s'adressait à Lévi, pendant que l'Esprit ouvrait son coeur. Si vous êtes heureux en Christ, l'attribuerez-vous à la nature? Non, et apprenez en toute simplicité à faire remonter votre bonheur jusqu'à Lui. Quelle vertu y avait-il dans ces deux mots «suis-moi»? Aucune. Néanmoins, en dépit de lui-même, Lévi se lève et suit Jésus, le vent soufflant où il veut. Qu'est-ce qui conduit Zachée au travers de la foule et jusque sur le sycomore? La main du Père, par la puissance cachée du Saint Esprit, l'enlaçait ainsi des liens qui devaient l'amener à Jésus. Par quel invisible pouvoir Lévi est-il maintenant détaché de tout ce qu'il possède en ce monde? Il avait ouï la voix du Seigneur, cette voix qui brise les cèdres. Connaissez-vous un pareil moment? Jamais nous ne

nous fussions trouvés aux pieds de Jésus si lui-même ne nous y eût tirés. A son appel, Lévi se lève et Lui prépare ensuite un festin; et qui y amène-t-il avec une heureuse et remarquable perspicacité? Ceux-là même que le Seigneur était venu chercher et sauver. C'était la puissance s'enveloppant de lumière, la force s'accompagnant d'intelligence. A l'instant où il vient en contact avec le Seigneur, il reconnaît l'atmosphère qui l'entoure. Qu'est-ce qui prépare un festin pour Christ? *La connaissance de ce qu'il est*. C'est justement ce qui prépare ce festin ici. Le pauvre publicain se hâte de Lui faire fête et, à sa table, le Seigneur trouve ses délices. Bientôt il quitte son caractère d'invité pour devenir Celui qui reçoit, comme plus tard à l'égard des disciples sur le chemin d'Emmaüs. Du festin offert par Lévi, il devient lui-même le dispensateur. Au pharisien il répond: «Ne te plains pas; je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs». *Je suis venu; Moi*, et non Lévi, j'ai préparé le festin. La part de Lévi se bornait à être entré dans l'intimité des sympathies de son Maître.

Avez-vous jamais eu dans votre demeure une table dont le Seigneur pût dire que c'est Lui qui l'a couverte et non vous, une table qu'il puisse s'approprier? — Quelle bénédiction d'entrer dans une intimité aussi personnelle avec Lui! Qu'en eût-il été de nous, si Christ n'était venu dresser une table pour de pauvres pécheurs? C'est la joie en Christ qu'il nous faut. Si nous la possédions en plus abondante mesure, nous emporterions une plus grande victoire sur le monde.

Le Seigneur offre alors à leurs pensées un tableau des plus intéressants: l'animation de la chambre nuptiale où nous entrons maintenant. Nous sommes en route pour la cérémonie du mariage. Joyeuse animation préfigurant une journée de bonheur. Est-ce l'atmosphère que vous respirez? Connaissez-vous l'heureuse activité qui convient aux fils de la chambre nuptiale? Oh! si nous connaissions l'atmosphère qui convient à la place préparée pour les joies de Christ, le vieux vin n'aurait guère d'effet sur nous!

## Chapitres 6 et 7

Notre but en étudiant cet évangile est d'y découvrir les gloires ministérielles de Christ. Chaque iota, un rien, comme nous l'avons déjà dit, doit avoir de l'intérêt pour nous, parce que si nous y découvrons le ministère de Christ, nous le découvrons lui-même. Son être entier s'y révèle. Combien différents nous sommes de Lui! Nous sommes tous plus ou moins trompeurs dans nos voies.

Ensuite, nous arrivons à Dieu lui-même. La sagesse de l'homme n'y parvient pas, mais, dans la face de Jésus Christ nous le connaissons, et plus nous découvrons ses traits, mieux nous connaissons le Père. Nous devrions nous familiariser avec Lui, comme réfléchi par Christ dans toutes ses voies. Par lui seul, le chemin est frayé pour retourner en la présence du Père. Sa mort précieuse me donne le droit de mettre le pied dans son sentier, et tout ce qu'il est et a été y devient ma lumière.

«Le sabbat second-premier» vient, comme on le suppose généralement, entre la Pâque et la Pentecôte. Passant par les blés en ce jour-là, ses disciples arrachent des épis et les

mangent. L'indignation des pharisiens fournit l'occasion d'un beau commentaire sur le temple (chapitre 6: 3, 4). Que fit l'Eternel une fois l'oeuvre de la création achevée? *Il se reposa*. Et n'a-t-il pas fait cesser le repos de la création? Sans doute, comme le montre bien Jean 5: 17, quand les pharisiens se plaignent qu'il viole le sabbat. A l'instant même où son repos est troublé, Dieu se remet à l'oeuvre et prépare un vêtement pour Adam. Quand Dieu eut été chassé du repos de la création par le péché, il entreprit l'oeuvre de la rédemption. Au commencement de la Genèse, Dieu se présente comme Créateur et se repose le septième jour. L'homme est introduit et trouble le repos de Dieu; alors le Créateur se met à travailler de nouveau. N'étant point surmonté par le mal, il surmonte le mal par le bien. Il se met à l'oeuvre, pour la créature même qui a gâté son repos. L'un après l'autre, il vivifie de pauvres pécheurs, jusqu'à ce que vienne le sabbat de la rédemption — ce repos qui est la gloire. Le repos de la création dépendait de la fidélité d'Adam, c'est pourquoi il n'a pu durer. Le repos de la rédemption est fondé sur le sang de Christ et ne peut se perdre. Si leur boeuf ou leur âne, leur dit-il, venait à tomber dans une fosse, ils violeraient le sabbat. De cette même manière Dieu l'a violé. Le repos du Rédempteur est introduit après celui de la création. Nous Lui devons notre existence éternelle. Jésus cite Osée, en Matthieu 12: 7: «Je veux miséricorde et non pas sacrifice». Il n'attend rien de vous; c'est Lui qui apporte. Si nous étions vraiment heureux en Lui, combien mieux nous travaillerions pour Lui. C'est la joie de Christ qui donne la victoire sur le monde. Pourquoi sommes-nous sous l'empire du monde? Simplement, parce que nous ne goûtons pas toute la joie que nous devrions trouver en Christ. Si j'use convenablement de la grâce de Dieu, elle me purifiera. «La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement» (Tite 2). Dieu lie mon rachat à ma purification.

Maintenant vient le choix des douze. Douze seulement en Matthieu, mais en Luc, soixante-dix autres sont encore désignés; le Seigneur se montre ici sous un caractère plus élevé. Là il est, plutôt le Fils de David, ici il est le Fils de l'homme, et les soixante-dix sont envoyés pour montrer combien était illimitée cette grâce de Dieu qui s'occupait de toute la famille humaine, offrant au monde entier le salut. Les douze restaient dans les limites des brebis perdues de la maison d'Israël. Remarquez le contraste avec Paul dans les Actes, et aussi ce que dit l'apôtre: «Ce qui a été glorifié n'a pas été glorifié sous ce rapport à cause de la gloire qui l'emporte de beaucoup». L'apôtre des gentils était le représentant du ministère actuel de Dieu, et son ministère s'étend jusqu'aux bouts de la terre.

Ayant fait choix des douze, le Seigneur redescend de la montagne et trouve, venant à sa rencontre, une grande multitude dont il guérit toutes les maladies. Il est le divin visiteur de ce monde, — l'étranger céleste *au milieu* des hommes — un visiteur des hommes. Il n'avait pas même un lieu où reposer sa tête quand il les visitait pour répondre à leurs besoins, par toutes les richesses de Dieu. Parfait idéal d'un saint de Dieu, détaché de tout ce que le monde peut offrir, mais y répandant d'un coeur large et d'une main généreuse tous les bienfaits et toutes les bénédictions de Dieu, s'il n'était qu'un simple étranger céleste, il pourrait être un ascète.



La fin de ce chapitre est particulièrement solennelle: c'est un abrégé du sermon sur la montagne. Commençant par les pauvres, ceux qui ont faim, ceux qui mènent deuil, il les appelle «bienheureux». Est-ce ainsi que Dieu eût parlé après avoir achevé l'oeuvre de la création? Adam est placé au milieu des fruits et des fleurs d'Eden, comme créature obéissante (Genèse 2). La jouissance était le devoir *alors, aujourd'hui* c'est la patience. Dieu ne m'a pas placé ici-bas pour m'y réjouir, comme il le fit pour Adam. Le péché a chassé le Seigneur de gloire, le Prince de vie, d'un monde où ma part est maintenant *la patience*. Les «bienheureux» ne sont plus ceux qui se promènent parmi les fleurs et les fruits, mais ceux qui souffrent, qui mènent deuil, qui sont persécutés. Nous avons vu le Seigneur enfant, et ensuite guérissant les malades. Maintenant, voici le *Maître qui enseigne*, et la substance de son enseignement, c'est: Je ne vous appelle pas à la jouissance, mais à la patience. Adam était-il appelé à être pauvre en Eden? Au contraire, ses richesses étaient illimitées. Mais un tout autre genre de richesse est introduit maintenant, parce que le monde *a fait* Jésus pauvre. Dieu est maintenant un étranger sur la terre souillée, et pourrions-nous, vous et moi, avoir notre bourgeoisie dans le monde où Christ a été crucifié? Sans entrer dans les détails de ces versets, telle en est simplement la substance. Possédez, vos âmes par la patience et n'attendez pas des jouissances terrestres.

Au chapitre 7, nous trouvons Jésus en compagnie du centurion. Deux gentils traversent le sentier du Seigneur: la femme Syrophénicienne et le centurion. Ce dernier garde immédiatement sa place et établit ses rapports avec les Juifs. Bel exemple de l'intelligence de la foi. Il garde sa place de gentil, il n'a aucunement le droit de s'approcher immédiatement du Seigneur, mais il vient à Lui sous l'enseigne de sa nation. L'entendement illuminé par la pensée de Christ est quelque chose de beau à considérer. Le centurion s'approche par le vrai chemin — par les anciens des Juifs — et il arrive au Seigneur qui répond: «J'irai». Puis, au *moment voulu*, il prend l'initiative, quand déjà Jésus est en chemin. Il ne *commence* pas par aller à Lui, mais aussitôt qu'il le sait en route vers sa demeure, c'est pour le centurion le moment de se mettre en mouvement. Nous avons besoin de ces touchantes manifestations de l'esprit de Christ, car nous sommes non seulement froids et bornés, mais embarrassés, maladroits. Le Saint Esprit conduit l'âme à connaître la beauté de ces manifestations. *Maintenant*, le centurion s'écrie: «Seigneur, je ne suis pas digne... mais dis seulement une parole et cela suffit». Tu as dit: «Que la lumière soit, et ta main n'est pas raccourcie et ton oeil n'est point obscurci; parle seulement. Comme je dispose de mes serviteurs, toi tu commandes à la maladie, ainsi que jadis aux ténèbres».

Je plains l'âme que laisserait indifférente un pareil exposé du travail de l'Esprit. La vraie communion, c'est de goûter ensemble, les uns chez les autres, l'oeuvre de l'Esprit. «Ayant entendu ces choses, Jésus l'admira», — l'admira dans un sentiment de profonde jouissance. Rien ne peut réjouir Christ en ce monde sinon le fruit de son propre travail. La joie de la Samaritaine au puits de Sichar n'égalé point celle de son Sauveur. Il est rafraîchi par les manifestations de son propre Esprit. Parlant à la manière des hommes, ce qu'il rencontre ici le prend par surprise comme s'il n'y était pas préparé. Ainsi en fut-il de la reine de Séba à la

vue des gloires de Salomon; il n'y eut plus d'esprit en elle. Il n'y a pas une seule source à laquelle Christ puisse boire en ce monde, mais là où le Saint Esprit brise un pauvre coeur de pierre, là Jésus trouve ce qui le désaltère.

En peu de mots l'Esprit nous présente ensuite la condition désolée de la veuve de Naïn. «On portait dehors un mort, fils unique de sa mère, et elle était veuve». Le coeur de Jésus en est saisi, il arrête les porteurs de la bière. Toujours ses compassions devançant les effets de sa miséricorde. On a coutume de dire que le coeur est le ressort de la main. N'appréciez-vous pas un bienfait qui vous vient de cette manière?

Le salut jaillit du coeur même de Christ. C'est médire du *coeur* de Dieu que de présenter la croix comme la *source* de nos bénédictions. Dieu *a aimé* le monde et a envoyé son Fils; le coeur de Dieu a devancé sa main. Christ bénit avec tout son coeur et toute son âme. «S'approchant, il toucha la bière». Il était incapable de contracter la souillure, autrement il aurait dû aller ensuite se purifier auprès du sacrificateur, après avoir touché le mort. Christ a-t-il jamais dû recourir au lavage dans le sanctuaire? Il pouvait ressusciter un mort sans le toucher, mais vis-à-vis du péché, il occupe la même place que Dieu. Il ne s'est pas seulement tenu loin du péché, mais de la possibilité de pécher. «Et il le donna à sa mère». Ce n'est point pour trouver des serviteurs que le Seigneur vous sauve; je le dis hardiment. Pareille doctrine porterait atteinte à la beauté de la grâce. Nulle part il ne dit: «Je vous donne la vie, afin que vous l'employiez pour moi». Que son *amour* vous contraigne à vous dépenser entièrement pour Lui, c'est autre chose, mais jamais, il ne vient devant votre coeur avec cette condition: «Je te pardonne si tu veux me servir». N'avait-il pas racheté le jeune homme? oui, mais il le rend à sa mère! Ne nous arrive-t-il pas une fois rachetés, à vous et à moi, de regarder en arrière vers le monde pour y chercher le bonheur ou de l'importance? Ah! que tous les liens de l'amour enlacent notre coeur et le tiennent attaché à Jésus! Amen.

## Chapitre 7

L'ambassade bien connue de Jean le baptiseur auprès du Seigneur va maintenant nous occuper. Nous avons déjà vu le ministère du Seigneur comme révélation de lui-même, parce que tout en Lui était la vérité infinie. Aussi c'est la route royale par laquelle nous arrivons au Dieu béni éternellement. A celui qui cherche à l'atteindre par sa propre sagesse, il répond: «J'habite dans l'obscurité profonde», mais en le suivant par Jésus, nous le trouvons dans toute sa gloire.

Jean envoie des messagers pour demander: «Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre?» La foi et la patience de la foi ne sont pas une même chose. Abraham est un exemple des deux. Sous un ciel étoilé, il reçoit une promesse et l'accepte; il croit Dieu. Voilà la foi. Par la suite, la même voix lui redemande ce qui lui avait été promis — c'est la patience de la foi. Sur ce point, Jean a faibli. Il crut l'Agneau de Dieu et le désigna à d'autres, mais la prison était trop pour lui. Il était un serviteur de marque, mais il manque en ceci, il ne voulait pas être mis de côté quand on prenait garde à tous les autres. Offensé, il envoie ce message d'incrédulité presque un peu insultant. Le Seigneur le supporte, quoiqu'il fût bien fautif. Lui,

le champion des droits de Dieu sur la terre, passe sur tous les outrages dont on l'accable. C'est l'un des traits de sa perfection morale. Sans aucun ressentiment, il envoie à Jean un message allant droit au but, et que nul autre ne pouvait comprendre: «Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi». Conçue en ces termes, la réprimande n'en est une que pour la conscience de Jean. Quand je trouve mon prochain en faute, un sentiment naturel me porte volontiers à glisser la chose dans l'oreille du voisin, mais le précieux Sauveur fait exactement le contraire. Il voit que Jean n'est pas entièrement préparé pour ce que le service de Christ demande de lui. Si un autre pêche contre toi, reprends-le, mais prends garde que cela demeure «entre lui et toi seul». Le Seigneur agit comme s'il eût écrit à Jean une admonition dans une langue qu'il était seul à comprendre. Se tournant ensuite vers la foule, ses paroles sont également remarquables. Jean est placé en relief sur un fond à grandes ombres. Un roseau qui est en contraste avec lui, le palais des rois, ceux qui sont nés de femme. Il présente ces trois choses, afin de faire briller le caractère du précurseur. Quelle perfection dans tout ce qu'il fait! Après la secrète réprimande adressée à la conscience de Jean, il le fait paraître sous les plus beaux aspects possibles. Que signifie cette parole: «Le moindre dans le royaume de Dieu est plus grand que lui»? Avez-vous jamais estimé Jean plus grand que Moïse ou David? Non. *L'individu* n'est pas en cause ici, mais bien ce secret — que les voies de Dieu évoluent toujours en avant, de la prophétie à l'Évangile. Sous ce rapport, Jean est le plus grand de ceux qui sont nés de femme. *Personnellement*, il n'était pas au-dessus de Moïse, mais il appartient à une ère plus avancée des dispensations divines. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui chacun des saints, qu'il soit faible ou fort, se trouve dans une sphère plus élevée que Jean, Moïse ou David. Le développement des voies de Dieu brille d'une lumière de plus en plus intense, révélant notre caractère d'hommes ressuscités, comme aussi les gloires de Christ — et n'est-ce pas une portion supérieure à celle de Moïse?

Au verset 31, il considère ceux qui l'entourent et demande: «A qui ressemblez-vous?» Avec quel amour il continue à s'occuper de son serviteur Jean! Il l'a bien devant Lui et se l'associe pleinement. «Nous sommes venus à vous, enfants assis au marché, nous vous avons joué de la flûte, et chanté des complaintes; mais vous n'avez ni dansé, ni pleuré». La main de Dieu est très habile à toucher l'instrument, mais aucune note, non, pas une seule ne Lui répond, ni de votre part, ni de la mienne. Le Seigneur dépeint notre nature et dit que le doigt de Dieu a touché de toutes les manières l'instrument, mais n'en a jamais pu faire vibrer un son: «En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien».

Arrêtons-nous un moment sur le verset 36. Avez-vous remarqué les diverses occasions dans lesquelles le Seigneur vient s'asseoir à différentes tables? Nous le voyons à la table du pharisien, à celle de Lévi et à celle de Zachée, puis avec les disciples allant à Emmaüs, et à Béthanie. Quel intéressant sujet de méditation que la vue du Seigneur s'asseyant pour faire partie d'une scène de famille dans notre monde social! Dans les chapitres 7 et 14, il conserve chez chacun des deux pharisiens le caractère qu'il a pris devant la foule. Il n'est point allé sanctionner une réjouissance, mais seulement répondre à une invitation. L'un des pharisiens peut se faire de Lui une idée plus juste que l'autre, mais il entre avec l'autorité de l'homme

qu'il était en dehors de la maison. Il demeure le Maître qui enseigne. C'est son droit d'enseigner ou de reprendre, parce qu'il a été invité à ce titre-là. Dans la maison de Lévi, la scène change. Lévi, appelé, quitte tout pour suivre Jésus, et il est si pénétré de la pensée de Celui qu'il a invité, qu'il mit publicains et pécheurs à table avec Lui. Nous ne trouvons plus ici le Maître, mais le Sauveur. Quelle beauté dans cette transformation morale! Et quand les pharisiens se plaignent, il se range du côté de Lévi et des pauvres publicains: «Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance».

Chez Zachée, que voyons-nous? Mû par le désir de voir Jésus, Zachée s'entend appeler spontanément par son nom: «Zachée, descends vite». Il entre comme Celui qu'on désire et qui veut satisfaire ce désir. «Tu as voulu me voir passer, et maintenant je viens chez toi pour toute la journée». Avez-vous coutume de chercher dans les évangiles ces brillants rayons de sa gloire morale? Sous tous ces différents caractères, il demeure le même. Il s'approche de Zachée comme de quelqu'un qui chérit et nourrit un désir naissant, jusqu'à ce qu'il éclate: «Voici, Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres». La plante avait été assez richement arrosée pour lui faire porter ce beau fruit.

Chez les disciples allant à Emmaüs, nous trouvons, non deux renégats, mais deux âmes effleurées par le doute: «O gens sans intelligence et lents de coeur à croire», leur dit le Seigneur, mais il ne s'éloigne pas sans avoir enflammé leurs coeurs. La prière: «Demeure avec nous», ne monte-t-elle pas d'un coeur qui brûle? Il y acquiesce en restant auprès d'eux jusqu'à l'heure tardive de leur retour à Jérusalem, où ils vont annoncer qu'ils ont vu le Seigneur.

A Béthanie, il n'est plus Celui qui enseigne, ni même le Sauveur, il est l'ami de la famille, sanctionnant entièrement la douceur du foyer chrétien, qu'il eût laissé comme il l'avait trouvé, si Marthe n'était sortie de sa place. Elle n'avait qu'à rester aux soins du ménage, mais elle se met à enseigner, c'est pourquoi il la réprimande.

Dans la maison du pharisien, deux personnes nous sont présentées, et nous y trouvons une expression plus complète que partout ailleurs dans les évangiles, du sentiment de l'acceptation chez un pécheur. Une femme vient, sachant que l'amour est là pour pardonner ses péchés et apportant avec elle tout ce qu'elle a, son coeur, sa personne, ses biens. Bel exemple de l'effet que devrait avoir sur nous la simple connaissance du salut. Le Seigneur entre dans les raisonnements de Simon, mais pour la femme ils sont perdus. On aime l'âme qui s'en tient tranquillement à cette conclusion: «Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi». Heureux êtes-vous si les raisonnements d'un esprit sceptique vous demeurent incompréhensibles. Pour leur plus grand bonheur, des milliers d'âmes sont arrivées à déclarer hors de leur portée les raisonnements humains. Ce qui occupe ici cette femme, c'est Lui-même. Parlant d'elle à Simon, le Seigneur répète ce qu'elle a fait; mais à *son oreille* il dit: «Ta *foi* t'a sauvée». Elle est sauvée, non par son *amour*, mais par sa *foi*. Était-ce une parole froide? Avez-vous jamais soupçonné le Seigneur de vous traiter avec froideur? Peut-être eût-elle pu le penser, mais écoutez ce que dit le Seigneur derrière elle: «Simon, vois-tu cette femme?» Était-ce d'un coeur froid cela? Si donc dans ses voies à votre égard, il semble parfois comme insouciant, voyez plutôt ce qui se passe, on dirait à votre insu. Ne le jugez point par les choses

extérieures, mais par cet amour qui jamais, non jamais, ne vous abandonne et qui consigne dans son livre chaque verre d'eau donné en son nom. Demandons qu'il nous garde près de Lui. Nous avons besoin d'être aussi près que possible de Christ quant à l'homme intérieur, et extérieurement de marcher en son nom de victoire en victoire.

## Chapitre 8

Le sujet avec lequel s'ouvre ce chapitre comprend encore les deux suivants, 9 et 10. Le ministère du Seigneur lui-même, 8; celui des douze, 9; et celui des soixante-dix, 10. Ce dernier est particulier à l'évangile de Luc. Il est naturel que nous ne le trouvions pas en Matthieu, où le Seigneur et le ministère sont en rapport avec les Juifs. Ici, le Seigneur se trouve davantage sur le terrain moral et sur le terrain humain; aussi envoie-t-il un ministère chargé de répandre largement l'Évangile dans toute la famille humaine. Avez-vous jamais pensé que ce soit un fait étrange que le royaume de Dieu dût être prêché dans le monde? Pareille proclamation de la part d'un souverain impliquerait la rébellion dans ses états. C'est un témoignage contre le monde que Dieu ait à y faire publier ses droits. Le Seigneur devait non seulement annoncer ce qui répond aux besoins des pécheurs, mais revendiquer encore les droits de Dieu sur le monde. Partout nous retrouvons ceci: que Dieu établit son droit *sur* moi autant qu'il pourvoit à ce qu'il faut *pour moi*. Je ne puis accepter le salut sans m'incliner devant ses droits sur ma personne. Le Créateur obligé de faire publier ses droits sur ce qu'il a créé! Quelle pensée! La terre en rébellion ouverte contre son Créateur! Ces deux pensées se trouvent dans la prédication de l'Évangile, et dans la prédication du royaume de Dieu: Dieu y signifie ses droits sur l'homme et y révèle les ressources de sa grâce *pour* l'homme.

Par qui le Seigneur est-il servi en poursuivant son chemin? Par les douze; par des hommes attirés à Lui, par des femmes dont il avait chassé des démons. Cortège qui Lui convenait, et bien différent du cortège de Celui qui vient monté sur le cheval blanc, en vue du jugement, mais ce cortège Lui convient aussi. «Les armées qui sont dans le ciel le suivent sur des chevaux blancs»; mais cette procession-ci se compose de gens sans aveu, dont la dégradation même magnifie la grâce de Celui qui la conduit. Tout sera bien changé, quand il viendra en jugement.

Ce chapitre commence par la parabole du semeur. En avez-vous trouvé le secret? Ce secret consiste à montrer à l'homme ce qu'il est. La semence est partout la même, mais la manière dont elle tombe en terre révèle la nature du terrain. La semence manifeste la qualité du sol. Pas un seul cœur qui ne soit représenté ici par l'un des caractères du terrain. Le premier est le grand chemin sur lequel le diable domine. Le second, le roc, où prévaut la nature. Le troisième, les épines, le monde proprement dit. Enfin, le quatrième, le bon terrain sur lequel le Saint Esprit domine. Un examen journalier de votre cœur vous montrera que vous trouvez votre plaisir dans l'un de ces caractères. Le but de la parabole est de nous exposer à nos propres yeux, et de mettre au jour les quatre formes des influences secrètes sous la puissance desquelles nous déployons tous, moralement, notre activité à toute heure. Prenez la joie de celui que le terrain rocailleux représente. Il est bon de se réjouir; mais, si ma conscience n'est pas atteinte par ce que Dieu demande de moi, c'est un symptôme fâcheux; c'est la légèreté et

la sensibilité de la nature. Combien misérablement nous nous comportons envers Dieu, quand nous n'agissons pas envers Lui en bonne conscience! Si j'ai renoncé à Lui, puis-je retourner à Lui sans conviction dans ma conscience? Ce serait une insulte envers Lui. Supposons que je vous eusse offensé; serait-ce bien de ma part de venir vous parler de choses indifférentes? Ce Dieu que tous nous avons offensé, nous approcherons-nous de Lui maintenant avec gaieté de coeur?

Le terrain épineux ce sont des gens sérieux qui écoutent, pesant anxieusement toutes choses. Ils portent une balance avec eux, pour éprouver l'importance de tout; seulement le malheur est que le monde y pèse autant que Christ. N'avons-nous pas souvent conscience d'un pareil calcul?

En contraste avec les autres terrains, nous avons la bonne terre. Il ne nous est pas dit comment elle est rendue telle; mais, ayant déjà reconnu l'oeuvre du diable, de la nature et du monde, quelle autre oeuvre reste-t-il encore? Seulement celle du Saint Esprit. De nos jours, il est très nécessaire d'insister sur le fait que le labourage doit précéder l'ensemencement. Qu'est-ce qui rend le coeur honnête et bon? Celui qui est venu passer la charrue sur le sol en friche, et y a répandu la semence. S'il ne le travaillait lui-même, Dieu n'obtiendrait pas même un brin d'herbe de nos coeurs. Le coeur ne peut jamais rien produire pour Dieu, s'il ne passe par le travail de la charrue. Que ce soit en l'effleurant, comme dans le cas de l'eunuque, ou en descendant plus profond, comme chez le geôlier, toujours est-il que la charrue doit passer au travers du terrain en friche. Ceux qui sont tombés parmi les épines ne peuvent parler que de leur ferme, de leurs affaires, de leur commerce. Ceux qui sont le long du chemin, disent: «Oh! nous y songerons demain». Vient ensuite la sensibilité, qui jouit d'un beau sermon. Il est heureux pour moi que ma *conscience* ait affaire avec Dieu, parce qu'alors tout le reste a affaire avec Lui. Nous devrions nous efforcer de faire entrer nos coeurs dans les gloires ministérielles de Christ. Alors nous le possédons lui même, parce que — ainsi que nous l'avons déjà dit — tout ce qui émane de Lui porte l'empreinte de l'absolue vérité. Pénétrant jusqu'à Lui, nous arrivons à Dieu; et de cette manière nous sommes introduits en la présence de Dieu dans ce monde.

Le monde est plein de ses spéculations sur Dieu, lesquelles ne donnent, comme résultat, que d'épaisses ténèbres que la sagesse de l'homme déclare impénétrables; mais en Christ, nous trouvons la plénitude de la gloire de Dieu, et rien de moins. Qu'il *me* soit donné d'avoir pour heureuse part d'étudier Jésus. Par ce chemin heureux et béni, je puis connaître le Père.

Ici se place un des incidents de sa vie: «Et il arriva l'un de ces jours, qu'il monta dans une nacelle... et il s'endormit». «Ainsi il donne le sommeil à son bien-aimé». Si les disciples avaient été sages, qu'eussent-ils fait? De quel regard d'attachement et d'adoration n'auraient-ils pas dû contempler leur Maître endormi! Que les vents et les vagues se lèvent... Il a dit: «Passons à l'autre rive»; c'est le gage de notre sécurité. Voilà ce qu'ils pouvaient se dire, avec assez de confiance pour s'endormir eux-mêmes à ses côtés; mais ils ne pensent qu'à la tempête, et s'écrient: «Maître, nous périssons!»

Les voies de la Providence vous placent-elles souvent en compagnie d'un Jésus endormi? Il ne manifeste pas toujours sa présence; néanmoins, il a dit: «Passons à l'autre rive». Son oeil voit l'issue du voyage; le vôtre, le mien s'arrêtent aux détails du chemin. Il ne se serait jamais endormi, s'il ne leur avait pas garanti la fin du voyage. Lorsqu'ensuite ils ont la preuve que le Seigneur accomplit ses promesses, ils manifestent l'étonnement à la place de l'adoration. N'avez-vous pas fait souvent cette expérience? Que de fois il descend à votre niveau, quand vous ne pouvez atteindre à son élévation? L'expérience est pauvre, au lieu d'être brillante et bienfaisante. Si l'aile de notre foi n'atteint pas la région qu'il habite, il descend et nous sauve jusqu'à la fin; mais en nous faisant sentir ce que nous avons perdu.

Voici maintenant une triple manifestation de puissance: Jésus, vis-à-vis des Gadaréniens, au milieu de la foule, et près d'un lit de mort; toute une série de victoires. La puissance de Satan le rencontre à Gadara, et ici il n'attend pas que la foi soit à l'oeuvre. Venu pour détruire les oeuvres du diable, *il les détruira*. De la pauvre femme perdue dans la foule, il demande la foi, et y répond. Nous avons souvent remarqué les traces de sa grâce et le sentier de sa gloire. Aucune ressource ne reste à cette pauvre captive de Satan. La puissance de l'homme la laisse où elle la trouve; mais le Seigneur la délivre, et sa délivrance est aussi complète que l'était sa captivité sous la main de l'ennemi. Elle va même au delà. C'est plus qu'une restauration. La restauration ne montre pas les voies de Dieu. Il prend des ruines pour en faire sortir de nouvelles gloires. Non seulement Légion est chassé dehors, mais l'homme est pénétré de ce principe, qu'il sera avec Jésus pour l'éternité; et volontiers, à sa parole, il irait maintenant pour Lui jusqu'aux bouts de la terre. Est-ce là simplement une restauration? Que ne donnerait-on pas pour un tel état d'âme? Avoir trouvé une demeure en sa présence, et néanmoins être prêt, s'il le demande, à aller jusqu'au bout de la terre en accomplissant un pénible service!

Au milieu de la foule, une pauvre femme l'a touché. Sans doute, des milliers en avaient déjà fait autant, mais la puissance qui est en Lui attend le contact de la foi. Au commandement de la foi, la puissance obéit aussitôt. Trouvez-vous en Christ plus encore que la guérison? Ce fut le cas de cette pauvre femme. Quand elle vint à Lui, elle ne savait pas qu'elle avait un droit sur Lui. Aussi se retire-t-elle modestement, comme une débitrice. L'humilité convient effectivement au débiteur; mais, oh! combien nous trouvons en Christ plus que la guérison! Celui qui l'opère se met en relation avec les objets de sa faveur. La pauvre femme est toute tremblante en l'entendant s'enquérir d'elle. Sa foi allait bien jusqu'à le toucher, mais n'était pas de force à le regarder en face avant qu'il lui eût dit: «Aie bon courage, *ma fille*». Il ne peut y avoir d'esprit de liberté dans nos âmes, si nous ne jouissons pas de la relation. La nature ne peut se confier en Dieu, mais ses voies bénies me font connaître ce que je possède en lui-même, aussi bien que dans la puissance de salut qui est en Lui. Etablie *maintenant*, cette relation entre Lui et nous n'est pas remise à l'avenir glorieux. Je suis en esprit dans les demeures du Père, aussi réellement aujourd'hui, que bientôt je m'y trouverai personnellement en gloire. La femme quitte Jésus, non seulement guérie dans son corps, mais ayant l'âme paisible et satisfaite. Quelle autre étude vaut pour nous celle de la personne de Jésus!

Dans la maison de Jaïrus, il rencontre la puissance de la mort faisant une nouvelle victime; mais il est le vainqueur du hadès et de la mort. Il délivre la jeune fille de la puissance de la mort, tout comme il venait d'arracher le pauvre homme des mains de Satan et la femme des liens de la corruption. Efforçons-nous de Le mieux connaître, et répétons: «Christ est tout pour moi».

## Chapitre 9

Le commencement de ce chapitre établit un point important. Dans les chapitres 8, 9 et 10, le ministère de Jésus se révèle sous trois caractères différents, et l'étendue du ministère exercé annonce le caractère de l'évangile de Luc. Le Seigneur, il est vrai, n'outrepasse point les limites juives; mais il considère *l'homme* dans le Juif, et non, comme en Matthieu, seulement *le Juif*. Remarquez qu'en envoyant les douze, il leur commande de guérir les malades et de prêcher le royaume de Dieu. Ils avaient à guérir des maladies et à réclamer, à la face du monde, les droits de Dieu. Croyez-vous peut-être qu'en venant ici-bas apporter le salut, Dieu subordonne ses droits à vos besoins? Il ne le pourrait pas; et vous-mêmes, dans un esprit droit, vous ne le désireriez pas. La gloire de l'Évangile est qu'il soit glorifié, parce que *vous* êtes sauvés. Jouiriez-vous d'un larcin? Obtenir une bénédiction qui ôterait à Dieu quelque chose de sa gloire ne serait rien moins qu'un larcin. A qui sait le voir, la croix le démontre. La gloire de l'Évangile, c'est que Dieu demeure juste, en justifiant celui qui croit en Jésus. Nous en avons un exemple ici. Il leur enjoit donc de ne prendre avec eux «ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent», restriction équivalant à dire: «Mes messagers doivent compter sur moi; nul ne va à la guerre à ses propres dépens; je prendrai soin de vos besoins, et quant à vous, que votre modération soit connue de tous les hommes». En conséquence: «Tous ceux qui ne vous recevront pas... en sortant de cette ville-là, secouez même la poussière de vos pieds en témoignage contre eux». La débonnairerie du ministère chrétien n'est pas exempte de solennité. Le Seigneur veut y apposer le sceau de ce caractère. Nous le trouvons en Paul, à Antioche, quand il secoue la poussière de ses pieds et s'en va à Iconium; de même Néhémie, lorsqu'il secoue le pan de sa robe, en s'écriant: «Que Dieu secoue ainsi de sa maison... quiconque n'accomplira pas cette parole». Les gloires variées du Seigneur brillent non seulement dans son ministère, mais aussi dans la manière dont il l'exerce.

Considérons maintenant ce qui est dit d'Hérode. Croyez-vous en avoir fini avec le péché après qu'il a été commis? Quoiqu'il en soit, une chose est certaine; c'est qu'il n'en a pas fini avec *vous*. Sitôt consommé, son *charme* s'évanouit. C'est *votre* manière de disposer du péché; mais la conscience, «qui fait de nous tous des poltrons», a soin de vous rappeler qu'il n'en a pas fini avec *vous*. Un long temps s'était écoulé depuis qu'Hérode avait fait exécuter Jean, mais la rumeur qu'il est ressuscité jette néanmoins le roi dans une grande perplexité. Nous trouvons ici l'oeuvre du ver qui ne meurt point. Je ne parle pas de son oeuvre pendant l'éternité; mais, en de telles circonstances, et pour nous faire voir le travail du ver et du feu, le Seigneur soulève un coin du voile qui nous déroberait l'enfer. Point de repos pour Hérode; comment pourrait-il y



en avoir pour le meurtrier du plus grand témoin, de Dieu dans le monde, à ce moment-là? Si le pécheur ne se précipite pas à la source ouverte pour le péché, *jamais* il ne s'en débarrassera.

Les apôtres reviennent maintenant, et rendent compte de leur mission; puis nous avons le miracle des pains, qui nous donne la mesure du coeur de Christ en contraste avec celui de l'homme. Où trouver un coeur humain aimant plus facilement que celui de Pierre? C'était un coeur ouvert, un homme bon, que vous auriez aimé tout de suite; mais voyez-le à côté du coeur de Christ. «Renvoie la foule», lui disent les *disciples*. «Non», répond-il. «Vous, donnez-leur à manger». «Quoi?... aller *acheter* pour eux!» Cela était dit sur un ton de mécontentement, mais le Seigneur ne se retire pas de ses disciples, même mal disposés. Il a rencontré la vanité, l'ignorance, la dureté de coeur, l'humeur méchante, qui mettaient à l'épreuve l'Esprit parfait qui était en Lui. Il est beau et intéressant de voir comme en toute occasion il surmonte le mal par le bien. Si *ma* mauvaise humeur *vous* met de mauvaise humeur, vous avez été surmonté par le mal. Le bien ne cède jamais au mal. Il le censure et en triomphe. Quel bel exemple nous en avons ici. «Renvoie-les», disent les disciples. «Faites-les asseoir», répond Jésus, qui se fait ainsi dispensateur du festin et se charge de ses apprêts. Remarquez la beauté morale du festin de Jésus. Il y présidait dans toute la gloire de Dieu, aussi bien que comme homme parfait. Comme Dieu, et sans que ce soit un objet à ravir, il exerce le pouvoir créateur. Non seulement il *était* Dieu, mais encore il n'y avait aucune forme de la gloire de Dieu qu'il n'assumât, aucun acte de puissance divine qu'il ne déployât. Mais il prend aussi sa place comme l'homme parfait. Il se montre entièrement l'opposé d'Adam. En quoi consiste le péché d'Adam? En ce que, manquant de reconnaissance envers Dieu, il prétendit avoir droit à tout. C'était l'homme refusant d'être reconnaissant. Le Seigneur, Lui, rend grâce. Je le vois ici, vrai Dieu et vrai homme, présidant la table servie au désert. Le culte rendu à Dieu, dans la personne de Jésus, est pour Lui un encens infiniment plus précieux que n'eût été l'existence éternelle d'Adam comme homme reconnaissant. Il est venu faire sortir des ruines, pour l'ériger à la gloire de Dieu, un temple que la création même, dans son intégrité, n'eût jamais élevé.

Dieu veut que nous sachions qu'à sa table il y a toujours plus qu'il ne faut. L'idée d'un repas abondant apporte un sentiment de bien-être. A la vue du vrai Dieu *préparant* le festin, et du vrai Homme rendant grâce et laissant des corbeilles de restes, quel sentiment puis-je éprouver sinon la reconnaissance? Nous pouvons tous et chacun être pleinement rassasiés, et nous en aller, rendant grâce de ce qu'il reste beaucoup pour autrui.

Voici une partie très importante du récit évangélique. Le Seigneur priait, et quand il se lève, il demande à ses disciples: «Qui disent les foules que je suis?» Le *style* adopté ici par les Ecritures renferme un grand enseignement. L'événement reçoit son caractère des termes mêmes qui le font connaître. Jésus, par cette simple question, donne la preuve de sa réjection de la part du monde. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Nous sommes en route ici pour la montagne de la transfiguration. Il n'eût jamais obtenu sa gloire dans le ciel, si ici-bas son trône ne Lui eût été refusé. C'est comme Fils de l'homme rejeté sur la terre qu'il est remonté au ciel. Dieu ne savait-il pas, dès le commencement, ce qui arriverait?

demanderez-vous. Sûrement, il le savait; mais toutes ces choses paraissent dans une grande gloire morale. L'homme refuse à Jésus une place ici-bas. Eh bien! Dieu le prend en haut, dans le ciel. «Qui disent les foules que je suis?» «Et répondant, ils dirent: Jean le baptiseur; et d'autres: Elie; et d'autres: que l'un des anciens prophètes est ressuscité». «*Quoi!* est-ce donc là tout ce qu'Israël pense de moi? Mais vous, qui dites-vous que je suis?» Le monde fut fait par Lui, et le monde ne l'a pas connu. Cherchons à pénétrer l'esprit des Ecritures; ne nous contentons pas simplement d'en comprendre les termes, Pierre entre en scène comme représentant les élus de Dieu, et aussitôt que le Seigneur reconnaît les objets de son *élection*, il leur dit: «Ne faites pas trop de cas de votre vie; vous que j'ai élus, prenez plutôt part à ma réjection». Telle est, j'ose le dire, la seule position de l'Eglise jusqu'à ce jour. Mon coeur met son sceau sur cette vérité, que, dans la dispensation présente, l'Eglise est la compagne d'un Seigneur rejeté. «Maintenant», ajoute-t-il, «regardons vers le ciel, et je vous montrerai votre bel héritage en des lieux meilleurs». Avant même l'appel d'Abraham à la position d'étranger et voyageur, «*le Dieu de gloire*» lui apparut. L'Eglise également voit toute sa gloire céleste avant même d'occuper sa place en réjection.

Cela vous suffit-il? Pour autant que l'Esprit de Christ agit en vous et en moi, nous nous écrierons: «Ainsi soit-il, Seigneur. Je poursuivrai la route ici-bas, dans l'espérance de ce qui m'attend». C'est pourquoi le Seigneur dit à ses disciples: «N'aimez pas votre vie. Venez avec moi sur ces hauteurs, d'où je vous montrerai la gloire». Dites-moi ce qui convient vraiment à l'homme en route pour la gloire céleste? Peut-il rechercher la fortune, le pouvoir et autres choses semblables? Jugez-en vous-mêmes: est-il raisonnable de se charger d'argile en poursuivant sa route vers l'endroit entre tous où l'argile ne doit pas se trouver? Le Seigneur vous montre le chemin et l'issue du chemin. La leçon n'est difficile qu'en raison de notre attachement aux choses terrestres. De même que mon âme l'accepte, plutôt à Dieu que tout mon coeur en fût également pénétré. Ensuite, descendant de la montagne, le Seigneur vient à l'aide des disciples dans leur impuissance à chasser un démon. En aucune autre occasion, nous ne le voyons manifester autant de lassitude: «O génération incrédule et perverse!» Tout est parfaitement naturel dans le caractère humain de Christ. Je vous le demanderai maintenant: après avoir, sur la montagne, goûté particulièrement le bonheur avec Christ, n'êtes-vous pas beaucoup plus accablé par la pauvreté et la misère de l'Eglise, et par la souillure terrestre, en proportion même de la joie et de la liberté que vous avez éprouvées? Le Seigneur a goûté les délices de sa propre sphère, et il est descendu ici-bas pour y rencontrer l'incrédulité et la corruption. Il ne vient pas y chercher la gloire, mais bien le travail et l'énergie de la foi, et ne trouvant aucune aide chez ses disciples, il s'écrie: «O génération incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous et vous supporterai-je?»

Quand ils furent descendus de la montagne, ils furent émerveillés de sa gloire, et comme ils s'étonnaient, il leur dit: «Vous, gardez bien ces paroles que vous avez entendues». Au verset 51, il envoie ses disciples dans un village Lui préparer le chemin, mais les habitants ne voulurent pas le recevoir. Les disciples auraient volontiers fait descendre le feu du ciel pour les consumer. Mais le Seigneur les reprend. Pourquoi présentons-nous les deux choses

ensemble? Parce que nous voyons dans le développement et l'expression de la beauté humaine du Seigneur, un homme qui sait être abaissé et être dans l'abondance. Belle qualité dans la nature humaine! Paul peut l'avoir apprise par une sévère discipline morale, mais Jésus l'a apprise par la perfection de sa nature humaine. Combien notre nature misérable et corrompue est disposée et prête à tirer avantage d'une circonstance flatteuse! Devenu ici un sujet d'étonnement et d'admiration, Jésus s'efface aussitôt derrière le voile d'une profonde humiliation. Tandis que les rayons de la gloire brillent encore autour de sa personne, il leur dit: «C'est ainsi que vous devez me comprendre». Et plus tard, quand les disciples auraient voulu faire descendre le feu sur les Samaritains, il dit: «Non» Il sait être abaissé. De cette manière ses beautés morales resplendissent.

Un homme vient alors à Lui, disant: «Je te suivrai». Mais il lui répond: «Ne vois-tu pas comme les Samaritains m'ont traité? Si tu veux me suivre, il faut prendre ta part avec Celui qui n'a pas où reposer sa tête». Remarquez une autre chose. Un second s'approche et dit: «Permetts-moi d'aller premièrement ensevelir mon père». Il avait parfaitement le sentiment de la dignité et de la gloire de son ministère; il répond: «Tout homme peut remplir auprès des mourants l'office des mourants, mais toi, va remplir dans le monde celui d'un Sauveur vivant». Paul était également conscient de cette dignité devant Agrippa et sur le vaisseau allant à Rome. Prisonnier, dans les chaînes et dans l'ignominie, il peut dire: «Plût à Dieu que vous devinssiez tel que je suis!» Quel profond sentiment de secrète dignité au milieu de la dégradation publique! «Laisse les morts ensevelir leurs morts; va, et emploie-toi à mon oeuvre — oeuvre de vie et non de mort — dans un monde souillé par le péché». Or, dites-le moi, qu'admirez-vous sur cette terre? Parlez-vous avantageusement de ceux qui font bien leurs affaires? Ou bien avez-vous en horreur cette coutume de juger des hommes d'après la place qu'ils occupent dans la société? Accoutumez-vous à voir la vraie gloire. Elle a brillé dans le fils du charpentier, dans le captif à Rome, et elle brille également dans les pauvres de ce monde riches en foi. Que le Seigneur ouvre nos yeux pour voir les objets de Dieu dans la lumière de Dieu! Amen!

## Chapitre 10

«L'entrée de tes paroles illumine, donnant la sagesse». Nous avons déjà remarqué, au cours de ce récit, que le chapitre 8 présente le ministère du Seigneur lui-même; le chapitre 9, celui des douze; et, maintenant, dans le chapitre 10, le ministère des soixante-dix. Remarquez qu'il est ajouté ici ces mots: «Il les envoya dans tous les lieux où il devait aller». Ce qui frappe particulièrement ici, c'est l'importance que le Seigneur trouve à ce fait jusqu'à la fin de son ministère. Il envoie devant Lui des messagers qu'il suivra, afin que les villes et les bourgades soient sans excuse. Il était à la fois le laboureur du champ et le seigneur de la moisson. C'est ce qu'il donne à entendre en se faisant précéder de hérauts à la manière des souverains. Il gardait le sentiment de la dignité de seigneur de la moisson, tout en étant un ouvrier zélé.

Considérons maintenant la mission des soixante-dix. Ils sont clairement avertis de ce qui les attend. Rien ne provoque l'animosité du monde comme un témoignage pour Dieu. La

*bonté* ne souffrira pas. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» Mais si, sur le terrain de la justice, vous tenez ferme contre la marée montante du mal; ou mieux encore, si vous êtes les témoins de Christ, alors attendez-vous au martyre. Si nous avons si peu à souffrir, c'est parce que nous rendons bien faiblement notre témoignage. «Or ne pensez pas à la courtoisie», leur dit-il; «vous êtes engagés dans une mission de vie et de mort». Ils n'avaient pas simplement à montrer une politesse courtoise, d'homme à homme, mais à rendre témoignage aux sérieuses questions qui existent entre Dieu et les pécheurs. Alors, bien qu'ils soient au milieu des loups, que leur mission soit une mission de paix. Ensuite, au verset 7: «Demeurez dans la même maison». Recommandation déjà faite aux douze. «Ne cherchez rien de mieux que ce que vous avez». Qu'il est humiliant de rencontrer des serviteurs de Christ cherchant leurs aises ici-bas! Qu'un principe de fidélité et de douceur caractérise votre marche. Le verset 9 présente de nouveau Christ sous les deux faces dont nous parlions tout à l'heure. Il insiste sur les droits de Dieu avec autant de puissance qu'il met de grâce à s'occuper des besoins des pécheurs. Ils avaient à proclamer ceci: «Le royaume de Dieu c'est approché de vous», en même temps qu'à guérir les malades. Quelle terrible condamnation contre ce monde, dans ce seul fait que Dieu doit y faire proclamer son royaume! Une famille bien ordonnée serait offensée si l'on disait aux enfants d'être soumis à leurs parents, mais qu'il faille rappeler au monde l'obéissance qu'il doit à Dieu, voilà qui montre son véritable état. «Sortez dans les rues», c'est autre chose que la courtoisie. «La poussière même qui s'est attachée à nos pieds, nous la secouons», ceci constituerait une insulte. Mais voici la solennité du message! S'ils le refusent, qu'ils apprennent de votre bouche, dans les termes les plus énergiques, à quel danger ils se sont exposés. Au verset 17, ils reviennent satisfaits, disant que les démons mêmes leur sont assujettis. Sur quoi le Seigneur prend immédiatement sa place du chapitre 20 de l'Apocalypse, où non seulement il délivre les corps de la puissance du diable, mais pénètre sur le terrain duquel, dans la majesté de son autorité, Satan sera chassé. «Toutes les voies de Dieu Lui sont connues dès le commencement», et le Seigneur ici se montre Dieu.

Une question en passant: Vous rendez-vous bien compte que Satan est dans les lieux célestes? Nous le voyons dans le livre de Job, dans les Rois, dans cet évangile, et dans l'épître aux Ephésiens. L'Apocalypse nous le montre ensuite *jeté dans l'abîme*. La terre lui appartient, et il cherche à posséder ce qui la gouverne. Les disciples se présentent avec un certain degré de puissance qui est pleinement représenté dans l'Apocalypse.

Qu'est-ce qui vous tient le plus à coeur actuellement vos relations ou vos circonstances? Le Seigneur place cette question dans la balance, en disant aux disciples: «La puissance peut vous être accordée sur la terre, mais ne doit pas vous être aussi précieuse que votre place marquée dans la famille au ciel». Pour avoir été fait seigneur de la création, Adam y trouve-t-il matière à discours? *Non*. Le sentiment de la possession, pas plus que celui de la puissance, ne met une parole sur ses lèvres; il ne parle que quand il entre dans une relation, quand il possède Eve. Les biens doivent n'être rien en comparaison des affections. Avec quelle beauté le Seigneur dépeint ce qui doit être le coeur! Quand il est couronné roi de la création, Adam

peut se réjouir, mais au jour de ses épousailles, sa bouche s'ouvre. Son coeur possédait son bien, il était satisfait. «Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux». Voyez comme le Seigneur s'associe à leur joie du moment. C'est ainsi que nous devrions entrer dans le courant spirituel les uns des autres. Puis, il lève les yeux au ciel, et trouve sa joie *en haut*. Vous verrez un magnifique contraste en comparant ces paroles avec Matthieu 17. *Là*, c'est le langage d'un coeur délivré de son fardeau; *ici*, celui d'un coeur heureux de ce qu'il a devant lui. Rempli de joie, le Seigneur se tourne vers ses disciples, et les appelle «bienheureux». Je ne sache pas que le Seigneur ait été jamais plus heureux qu'ici, excepté — oui, remarquons-le bien pour notre bonheur — quand un pauvre coeur croyant Lui apporte à manger une viande que d'autres ne connaissent pas. Les anges peuvent se réjouir à la vue d'un pécheur venant à repentance, mais ils n'y sont pour rien; ils n'en sont que *spectateurs*. Il est beau de voir Dieu diriger la joie de sa création. Il dirige la joie; les anges en répercutent l'écho.

Le Seigneur s'est *donné* lui-même aux disciples, Ils reviennent avec joie, et Lui s'associe à leur joie et l'augmente encore. Elle est troublée au verset 25, et tandis qu'il produit un courant de grâce, le Seigneur sait aussi faire face au courant contraire. *Vous n'aimez pas la contradiction, mais le Seigneur la supporte*. L'intrusion du docteur de la loi s'aggrave de tout ce qu'elle vient gâter. Le Seigneur se réjouissait de la grâce, et l'homme survient pour en abuser en toute manière. Le Seigneur répond immédiatement à cette usurpation. Etablissons un contraste. Dans le chapitre 4 de Jean, les disciples comprennent admirablement la pensée de leur Maître et demeurent à l'écart, en silence. C'est la communion. La communion la plus intime et la plus profonde se produit souvent dans le silence. Personne ne Lui demande: «Pourquoi parles-tu avec elle?» Tandis qu'ici ce scribe insolent ne connaît rien de l'Esprit du Maître. Quelle bénédiction d'être disciple de l'Esprit de Christ, de connaître quelque chose de ses pensées! Cet homme s'approche, et le Seigneur se tourne vers lui avec toute la douceur divine possible, et lui répond: «Fais cela, et tu vivras». Si l'on consulte la loi sur la manière d'acquérir la vie, le Seigneur montre ce qu'elle dira. Mais le docteur de la loi veut se justifier, parce que aussitôt que nous sommes dans une atmosphère légale, il faut un effort pour diminuer les exigences de la loi. Même quand il s'agit de législation, nous connaissons peu la pensée de Dieu; aussi faisons-nous tous nos efforts pour ramener la loi à notre propre capacité. Aussi le docteur pose une nouvelle question, pensant peu à la réponse qu'il recevrait. Le Seigneur propose une parabole, et sous quelle forme? Qu'est-ce qu'elle vient esquisser? L'historique de sa vie et de sa mort, parce qu'elles étaient la seule vraie image qu'il pût trouver de l'amour du prochain. Je le dis à sa gloire. Il ne pouvait présenter un autre exemple que lui-même. Nous n'arrivons jamais à toucher les bords de l'amour du prochain, si ce n'est dans la vie parfaite de Jésus. «Un homme descendit de Jérusalem à Jéricho, et tomba entre les mains des voleurs, qui aussi l'ayant dépouillé et l'ayant couvert de blessures, s'en allèrent, le laissant à demi-mort». Etre laissés à demi-morts, voilà *notre* condition. Il était perdu, mais la vie était encore en lui. Qu'il était heureux pour nous que notre vie fût encore en nous, quand nous avons rencontré Jésus! Par aventure, un sacrificateur et un lévite passent sur ce chemin. Un double enseignement s'en dégage. C'est une preuve frappante de l'impuissance de la loi à relever notre condition; et le Seigneur montre aussi que les représentants de la loi ne font pas

ce qu'ils enseignent. A l'éternelle confusion de tous les docteurs de la loi, sacrificateurs et lévites, j'apprends ici que jamais ils ne joignirent la pratique à la parole. Etaient-ils autorisés à passer de l'autre côté? La loi ne peut rien pour moi, pécheur; elle ne peut non plus faire de ses fauteurs et de ses défenseurs ce qu'elle aurait voulu qu'ils fussent. Pourquoi le Sauveur de gloire est-il appelé un Samaritain? Parce qu'il était un étranger. Un étranger céleste est descendu pour montrer ici-bas l'amour du prochain. Il est venu faire voir à la terre ce qu'elle n'eût jamais pu se montrer à elle-même. Comment l'a-t-il fait? En premier lieu, «Il vint à lui». Qui pouvait s'acquitter de ce devoir? Le Seigneur n'a-t-il pas agi de même à votre égard? «Et le voyant, il fut ému de compassion». D'où découle le salut qu'il apporte? Y a-t-il eu en *vous* quelque chose qui l'ait produit ou qui l'ait provoqué? *Non*. C'est Lui qui y a pensé. Le pauvre malheureux est silencieux du commencement à la fin. Le pauvre fils prodigue était muet, quand on lui mettait la plus belle robe; et Joshua l'était, quand on le revêtait «d'habits de fête», en Zacharie? La grâce de Dieu ne peut recevoir de réponse plus bénie que le silence de la foi. N'ouvre point ta bouche, Joshua, tandis qu'on t'habille de la tête aux pieds et qu'on pose sur ton front une tiare pure; et toi, pauvre blessé, laisse-le te faire ce qu'il veut. Le Seigneur agit de lui-même, selon ce que Lui suggèrent ses compassions. Il verse l'huile et le vin. Il portait avec Lui les biens qui convenaient pour l'homme laissé sur le chemin. Le Seigneur Jésus est venu abondamment chargé de ce que réclamait votre condition. «Et l'ayant mis sur sa propre monture:» Il fait échange de place avec nous. Il était riche, nous étions pauvres; il s'est fait pauvre, afin que nous fussions enrichis. De plus, il se charge lui-même du blessé pour en prendre soin. C'est l'Évangile et tel est l'amour du prochain. Notre précieux Seigneur, je le répète, est obligé de se présenter lui-même quand on Lui demande: «Qui est mon prochain?» Et comment serons-nous nous-mêmes de bons Samaritains? En commençant par nous reconnaître débiteurs de Jésus, avant de pouvoir le suivre dans l'exercice de l'amour du prochain — par être le blessé du chemin, avant de devenir le bon Samaritain. Avec quelle simplicité il montre ses richesses mises en regard de nos nécessités.

Maintenant nous arrivons à la demeure de Marthe et de Marie. Le Seigneur s'y trouve en société, et, comme nous l'avons déjà remarqué, à la table la plus richement servie où nous le voyions jamais. C'est la plus brillante manifestation de Christ au milieu des hommes que l'évangéliste nous présente. Il est ici non comme Celui qui censure, ou comme un Sauveur, ainsi qu'il se montre ailleurs; mais comme l'ami intime de la famille, sanctifiant ainsi le foyer chrétien. Dans la personne des siens, aujourd'hui encore, il accepte la même hospitalité. Pour nous le faire admirer, il soulève le voile d'un tableau que nous aurons bientôt sous les yeux, car le ciel même n'est qu'un vaste cercle d'affections de famille. Que le Seigneur mette en nous tous le vif désir d'y habiter déjà. Amen.

## Chapitre 11

En poursuivant notre étude, nous découvrons certains traits caractéristiques du ministère de Jésus. Nous trouvons ici les pensées des disciples à un moment qui nous paraît très intéressant. Ils apprennent à connaître la nécessité de prendre place dans la nouvelle création

que la loi ne leur avait jamais enseignée. La prière est l'expression de la *dépendance*, tandis que la loi leur enseignait *l'indépendance*. Insensiblement l'âme apprenait à connaître ses besoins, imparfaitement encore et sans intelligence de la dispensation présente; ce qui, du reste, ne pouvait se produire qu'après la mort de Christ. Jean va plus loin que Moïse; ses disciples avaient besoin d'apprendre à prier. De même ici les disciples de Jésus. Et Lui, le souverain pasteur de leurs âmes, se met à les enseigner, et leur donne une forme de prière. Il adapte ses paroles à leur condition d'alors. La prière est l'expression de l'état actuel du coeur.

Il leur parle ensuite d'un homme allant à un ami, sur le minuit, lui demander trois pains. «Et celui qui *est dedans;...*» expression bien significative. Etes-vous «dedans»? C'est une position dangereuse dans ce monde, et dans laquelle nous perdons la sympathie pour les joies et les peines qui nous entourent. Le Seigneur fait ressortir la grâce de Dieu sur le fond si sombre de l'égoïsme de cet homme. Vous n'avez pas à demander, à chercher et heurter; c'est être importun. «*Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et il vous sera ouvert*». Remarquez cette promptitude divine à répondre aux besoins de l'homme. Ne dites pas qu'il est nécessaire d'être importun pour toucher Dieu. Lisez Daniel 10. «Durant trois semaines entières», Daniel affligeait son âme devant Dieu, sans recevoir de réponse. Elle vient après ce laps de temps, et comment? L'ange lui apprend que dès qu'il avait commencé à prier, il avait été entendu, mais qu'un certain événement se produisant dans le ciel avait retardé la réponse. Durant trois semaines, il persiste dans son importunité, mais aussitôt qu'il avait prié, il avait été entendu. Vous avez pu prier longtemps aussi, sans recevoir de réponse; mais soyez assuré que cet intervalle a été bien rempli, sinon au ciel, du moins pour la discipline de votre âme. Belle image de ce que nous avons ici. Dieu n'agit jamais à contre coeur; il n'est pas retenti par cet égoïsme qu'il faut vaincre, et qui se trouvait dans l'homme importun sur le minuit; mais il a ses raisons pour différer une réponse, et quand une fois elle arrive, c'est souvent de la façon la plus inattendue. Paul a supplié trois fois, sans que l'écharde fût retirée, mais la réponse vint enfin, et d'une manière qu'il n'avait pas attendue. L'écharde lui fut laissée jusqu'à sa mort, mais il lui fut accordé la grâce d'en triompher.

Après avoir terminé ses enseignements sur la prière, le Seigneur paraît, au verset 14, sur une scène solennelle. Deux pensées contraires se montrent à Christ. Le Seigneur a constamment enduré la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même. D'une part, certains parmi le peuple l'accusent de chasser les démons par Béalzébul; de l'autre, quelques-uns, pour l'éprouver, demandent un signe du ciel. Ceux-ci représentent l'incrédulité; ceux-là, une religion pervertie. Nous nous y arrêterons un moment. La même chose se retrouve aujourd'hui. Le Seigneur répond premièrement à ceux qui prétendent qu'il chasse les démons par le prince des démons. Remarquez son exquise beauté: «Si Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il?» Il commence par l'argument le plus doux. Pussions-nous, vous et moi, le reproduire dans la beauté de son style et dans la vérité de sa substance! Son style était aussi inimitable que sa substance était parfaite. En répondant à la contradiction, il commence par leur démontrer la folie de leurs pensées. «Satan serait-il aussi insensé? Pourquoi êtes-vous si insensés? Vous voudriez me faire diviser ma propre maison!»

Maintenant son argument s'adresse directement à eux: «Revenons à votre David préféré, quand il accordait sa harpe et délivrait Saül du mauvais esprit». La pensée de la chair n'est pas inimitié contre *David*, mais contre *Dieu*. Comme il travaille à atteindre leur conscience! «Par qui vos fils les chassent-ils?» Voici maintenant le côté sérieux de la question. «Sans doute le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Prenez garde à ce que vous faites». Les termes mêmes de son raisonnement sont beaux et se développent avec ordre. Il commence par l'argument le plus doux, et continue jusqu'au plus fort. Alors il dit: «Prenez garde, vous êtes sur un terrain dangereux». Puis il propose la parabole de l'homme fort pour démontrer qu'il chassait les démons par le doigt de Dieu. L'homme fort ne voit sa maison pillée que par un plus fort que lui-même. Dieu seul est plus fort que Satan. Nous avons été vaincus par le diable, et nous sommes devenus ses esclaves, de sorte que si nous le voyons lié dans ce monde, c'est Dieu seul qui l'a fait, car aucun fils d'homme ne le pourrait. Si je vois quelqu'un de plus fort que Satan dans ce monde, j'ai la preuve que Dieu est là. Il montre que ce que Satan fait, il le fait contre Dieu, et que celui qui l'écrase a paru. C'est ce qu'il a appris à Satan au désert. Le diable n'a pas peur de nous, mais dans le Fils de Dieu il a trouvé son puissant vainqueur. Il est hardi comme un lion quand il vient contre vous et moi, mais il tremble en présence de Christ.

Au verset 23, le Seigneur tire une conclusion bien solennelle. La guerre est déclarée, sans possibilité de neutralité. Dieu a fait de ce monde la scène du combat dans lequel doit se décider la question entre Lui et Satan, et dont le résultat occupera l'éternité. Une voix proclame: «Celui qui n'est pas avec moi est contre moi». Après avoir fait ainsi retentir solennellement, à travers le champ de bataille, le son de la trompette d'argent proclamant la guerre, le Seigneur esquisse, au verset 24, un tableau imposant sur lequel nous pouvons nous arrêter un moment. C'est un tableau riche en instructions et terrible. Nous l'avons déjà vu représenté par Israël, et il le sera, je pense, par la chrétienté. La maison d'Israël a pu être nettoyée par le balai de Babylone, elle a gardé jusqu'à ce jour l'horreur des idoles, mais Satan s'arrange d'une demeure balayée autant que d'une autre. Il en est de même de la chrétienté. La Réformation ne suffit pas. J'aime à penser que pas une seule âme ne se repose sur la Réformation. Nous sommes tous pleins de reconnaissance pour ce qui nous a procuré le privilège de nous réunir en paix; mais le protestantisme comme tel est sans valeur aucune. Le Seigneur nous enseigne qu'une maison balayée et ornée peut devenir pire qu'auparavant. Qu'est-ce qui a pris la place des idoles dans la chrétienté réformée? Est-ce la connaissance de Jésus? Oui, chez ses élus, mais les vanités humaines ont conduit l'homme de la chrétienté sur le même chemin que les Juifs, et il marche rapidement vers l'iniquité de l'apostasie.

Se tournant alors vers ceux qui demandent un signe: «Il ne vous sera point donné de signe», dit-il. Or, pourquoi disait-on toujours à Christ: «Donne-nous un signe du ciel»? A cause de la *mondanité*. Ils voulaient un Christ qui étonnât le monde. Le Seigneur ne voulait, ni ne pouvait répondre à cette demande. Si nous n'acceptons pas notre Jésus dans son *rejet*, nous ne l'accepterons jamais dans la gloire. Puis-je penser à voir mon Seigneur glorifié dans un monde souillé, au milieu d'éléments moraux pareils à ceux qui le composent? Il ne donnera *aucun* signe. S'il est accepté, ce ne peut être que sous le signe de Jonas, non comme tête



couronnée, mais comme celui qui a été frappé et contre qui l'on a craché. Au lieu de faire descendre un signe du ciel, il le fait monter des profondeurs de la terre, dans la mort et dans l'humiliation. Il donne ensuite le magnifique exemple de la reine de Sheba. Sa conscience et ses affections sont éveillées quand elle apprend que Salomon a la connaissance de Dieu. «Elle entendit parler de la renommée de Salomon, *en relation avec le nom de l'Eternel*» (1 Rois 10: 1), et elle entreprend le long voyage du Midi jusqu'à Jérusalem, dans le seul but de trouver Dieu. Et par quoi la conscience des hommes de Ninive fut-elle touchée? Par cette parole de Jonas: «Encore quarante jours, et Ninive sera détruite». Alors le roi se couvrit d'un sac. L'idée de couvrir de sacs chevaux et brebis, semble presque grotesque; mais qui peut mesurer les angoisses et les remords d'une conscience réveillée? Vous pouvez analyser ou critiquer, mais cela ne vous servira à rien. Il est précieux de voir qu'une conscience convaincue de culpabilité ne peut s'appuyer sur des moyens termes, pas plus aujourd'hui qu'alors. «Donne-nous un signe», demande le peuple. «Non», répond le Seigneur, «il vous faut croire en moi par votre conscience».

Pendant que le Seigneur s'apprête à répondre à la seconde question, il se trouve dans la foule une femme dont les affections sont émues. Ne voyons-nous pas souvent des affections humaines émues sous la croix? Les filles de Jérusalem se placent à l'écart des persécuteurs. Si d'un côté ces aspirations de la nature ne peuvent inspirer de confiance, d'un autre elles ne doivent point être méconnues. Il peut y avoir eu du fruit pour Jésus, un germe de bénédiction. L'activité morale revêt aujourd'hui des formes variées. «Il y a chez toi erreur de jugement», dit le Seigneur à cette pauvre femme; «plutôt bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent». Notre relation avec Christ doit être spirituelle, et non charnelle; divine, et non humaine. N'est-ce pas le bonheur de savoir qu'il faut absolument tous nos besoins comme pécheurs pour former le lien entre nous et Jésus? Tout autre se romprait immédiatement, comme les cordelettes de Samson.

## Chapitre 12

A la fin du chapitre précédent, nous retrouvons le Seigneur dans la maison d'un pharisien. A Béthanie, il ne revêt pas le même caractère qu'ici. Telles sont les formes variées de la beauté du Seigneur. Luc nous le montre entrant chez trois pharisiens différents, chapitres 7, 11 et 14. Et ici, se voit une des beautés de l'esprit de Christ. Il savait toujours distinguer les choses qui différencient les unes des autres. De cette manière, il faisait ressortir un des attributs divins, selon le cantique d'Anne: «L'Eternel est un Dieu de connaissance, et par lui toutes les actions sont pesées». Le Seigneur était un Dieu de connaissance, pesant toujours les actions, ne le faisant jamais pour une action qui fût en rapport avec lui-même, mais qui le fût avec Dieu et avec la personne agissante. Il ne prête aucune attention à une insulte personnelle (celle des Samaritains, par exemple); mais il tient jusqu'à la mort devant une insulte qui s'adresse à Dieu, comme lorsqu'il prit un fouet de petites cordes et chassa de la maison de Dieu les changeurs de monnaie. Nous sommes tous enclins à juger des actions par leurs rapports avec nous-mêmes. Christ ne fait pas ainsi, mais la nature ruinée. Le Seigneur pourrait recevoir de la

flatterie, il n'en serait pas perverti; tandis qu'il est aussi facile à la nature humaine d'être pervertie par la flatterie qu'irritée par un affront. A peine rencontre-t-on une personne qui ne soit pas tentée d'estimer ou de déprécier les actions, selon la manière dont elle en est affectée. Vous et moi sommes aisément enlacés par un peu de flatterie. Si Pierre *vous* eût dit, avec une humaine bonté: «Cela ne t'arrivera pas», lui auriez-vous répondu: «Arrière de moi, Satan»? Je réponds: certes *non*. Mais la flatterie de Pierre ne provoquait pas de la douceur en Christ.

En examinant soigneusement la condition morale de ces trois pharisiens, nous verrons que le Seigneur pesait le cas de chacun d'eux à sa balance. Tous les pharisiens n'étaient pas les mêmes; aimables les uns, insensés les autres; meneurs ou menés parmi lesquels Christ distingue sans se tromper. Dans ce chapitre-ci, le pharisien est courtois comme les autres, et le Seigneur accepte cette courtoisie, car il est le Fils de l'homme sociable; il venait mangeant et buvant, mais il jugeait ce qui l'entourait. Le pharisien s'étonnait qu'il ne se fût pas «premièrement lavé avant le dîner», et le Seigneur lui répond et poursuit par une véhémence réprimande jusqu'à la fin du chapitre, verset après verset. J'aurais lieu d'être étonné de telles réprimandes pour une remarque si simple, mais *attendez un instant*. Il n'est jamais aucune de ses paroles ou de ses voies qui vous paraissent dures, qu'il ne puisse justifier. Les derniers versets sont sa justification. Il discerne ce qui se trouve sous la flatterie — une inimitié hypocrite contre Christ; ici elle se dévoile à la fin. «Ils le provoquaient à parler de plusieurs choses, lui dressant des pièges, pour surprendre quelque chose de sa bouche». Bien différente est sa manière de parler à Simon, au chapitre 7. Il savait qu'il y avait en lui un autre sentiment; aussi, au lieu de la réprimande péremptoire et sévère, c'est cette invitation: «Viens, raisonnons ensemble, Simon, j'ai quelque chose à te dire». Ne vous aventurez pas maladroitement au milieu des hommes. Emportez avec vous la balance de Dieu. Ainsi faisait le Seigneur.

Le chapitre 12 est un appendice à la scène qui s'est déroulée dans la maison du pharisien. S'adressant à la multitude, le Seigneur les met en garde contre l'hypocrisie. Il venait d'en être victime, et il tire toujours son enseignement de la nature. Ainsi, en Jean 4, l'eau lui sert de texte; et ici, c'est naturellement la scène qui se passe chez le pharisien. Aux versets 2 et 3, il en montre la folie. Si vous et moi marchions à la lumière de l'éternité, tout ce qui n'est pas réalité nous apparaîtrait une insigne folie. Quelles belles expressions le Seigneur sait employer quand il veut! Le jour vient où ce faible murmure de calomnie glissé dans une oreille, l'ange de l'Eternel le proclamera sur les toits; c'est la réponse aux insinuations qui ont cours dans la bonne société.

Ensuite, il traite de la *crainte* — la crainte de l'homme; et voyez comme le Seigneur la discute admirablement. Les paroles de Jésus vous communiqueront un esprit de sagesse, mais auparavant il faut que votre esprit reconnaisse sa relation avec Dieu, comme la question capitale.

Or, il vous dit, si la *crainte* trouve place en votre esprit, de ne pas craindre *l'homme*, mais *Dieu*. Et il montre que si l'on craint *Dieu*, ce *ne doit pas* être en esclave, mais comme fils, non

point servilement, mais avec révérence et foi. Prenez-le avec ce sentiment béni; pas un cheveu de votre tête qu'il n'ait compté. Auriez-vous jamais peur d'un ami dont les soins fussent allés jusqu'à compter chaque cheveu de votre tête, afin que pas un ne se perde? Voilà le moyen de chasser la crainte. Puis il continue, aux versets 8 et 9, en disant: «Maintenant, vous qui *me* confessez, n'ayez point de crainte des pharisiens. Confessez-*moi*, car le jour vient où moi, je *vous* confesserai». Quelle forme de raisonnement serait plus apte à bannir toute crainte de nos coeurs? Si vous me confessez devant de pauvres mortels, moi je vous confesserai devant l'indestructible gloire de Dieu. Puis il ajoute: «A celui qui aura proféré des paroles injurieuses contre le Saint Esprit, il ne sera pas pardonné». Vous et moi sommes des vases du Saint Esprit. Une parole injurieuse contre le Fils de l'homme peut être pardonnée, mais le mépris de ce que possède l'Eglise est un péché sans rémission.

Ayant réglé la question de la crainte, il aborde maintenant celle de la mondanité. «Quelqu'un lui dit, du milieu de la foule: Maître, dis à mon frère de partager l'héritage avec moi». A quoi le Seigneur répond: Ne me comprenez-vous donc pas? Est-ce *mon* affaire d'enrichir pour ce monde? Le Seigneur a promis une profonde paix à son peuple, mais jamais honneurs ou richesses. Cet homme se méprenait sur la mission de Jésus, aussi reçoit-il sur l'avarice une leçon illustrée par la remarquable parabole qui suit. Or, est-ce un mal que la terre porte du fruit en abondance? Non. Il n'y a rien de mauvais dans une riche moisson. L'abondance est une grâce; et je vais vous dire ce qui s'y trouve du *mal*? Non, mais un *danger*; chose prouvée par l'attitude de l'homme, dans la parabole, car il la fait tourner au profit de ses pensées terrestres, et non à celui du Seigneur, Maître souverain de la terre; si l'on est dans la prospérité, il est bien d'employer ses mains et son habileté, et c'est une grâce qu'une récolte abondante, mais il y a un danger.

Ensuite, à partir du verset 22, il prononce ce discours exquis, dont la seule lecture est édifiante, même si l'on n'y ajoutait aucun commentaire. Une chose est certaine, c'est que seule la vie de foi et d'espérance délivre de la mondanité. Ce qu'il nous montre en ce discours est dans la pensée pénétrante, judicieuse, vive de Christ. Un homme peut être irréprochable et inoffensif, et, toutefois, n'être qu'un mondain, s'il n'entretient pas la vie de foi et d'espérance. Apprenez la leçon enseignée par les corbeaux et les lis: «Faites-vous des bourses qui ne vieillissent pas, un trésor qui ne défaille pas, dans les cieux». Recevez-vous volontiers pareil enseignement? Aimez-vous à voir, exposées à vos yeux, les subtilités de l'esprit du monde? L'amour des choses présentes repose très agréablement au fond du coeur de l'homme. Si je n'ai pas en Dieu ma confiance et pour but la gloire, le Seigneur me découvre ici comme ayant un esprit mondain. S'il y a dans ce livre un chapitre important de puissance morale, c'est bien celui-ci. Ayez vos reins ceints, et tenez à la main le flambeau de l'espérance, et vous serez délivrés de la mondanité; n'attendez pas des greniers plus vastes, mais le Seigneur. La beauté de ces paroles ne nous est-elle pas déjà une délivrance? Ah! si elles étaient maintenant fraîches dans nos affections tout le jour, j'en réponds, nos misérables coeurs ne seraient point mondains.

Ensuite, il montre que, s'il est attendu ainsi, quand il viendra, les positions seront changées. Vous le servez aujourd'hui; alors ce sera Lui qui vous servira. Ne vous étonnez plus du bon Samaritain. Il cède sa place sur sa monture, et ici le Seigneur se ceint et sert. L'amour ne peut aller plus loin. C'est vraiment l'amour du prochain. Il l'exercera dans la gloire, comme il l'a fait dans l'humiliation. Ces paroles sont faciles à lire, mais, je vous le demande, pourraient-elles être surpassées? Est-ce chose pénible pour vous de ceindre vos reins dans l'attente d'un tel Maître? *Lui* ne trouvera pas pénible de ceindre ses reins pour accomplir votre joie. Pierre l'interrompt ici. Dans l'évangile de Luc, le Seigneur est constamment interrompu, parce qu'ici, il met à nu la pensée de l'homme, afin de mieux répondre aux passions du coeur. Il laisse l'homme se montrer tel qu'il est. Aussi, Pierre demande-t-il: «Dis-tu cette parabole pour nous?» Et le Seigneur répond: «Qui donc est l'économe fidèle et prudent que le maître établira sur les domestiques de sa maison?» De nouveau, il fait échange de places. Si, dans mon coeur, je n'attends que Lui, il se ceindra; mais, si je le sers de tout mon pouvoir, il m'établira sur sa maison. Ne le nommez-vous pas «Seigneur», aussi bien que «Sauveur»? Alors il vous placera dans une position élevée. Il fait ensuite la distinction entre beaucoup et peu de coups. Il se servait ici de la balance morale, et non pas judiciaire. Il n'est pas venu pour juger, mais le jour vient où il prendra en main la balance de la justice, et sera alors aussi équitable qu'il l'a été ici-bas. S'il n'a pas rendu confus le pharisien, il ne le fera pas pour ses serviteurs. C'est un grand soulagement pour le coeur de savoir qu'il viendra un jour de justice distributive. Il n'est pas une seule action morale que vous ne deviez juger, mais l'heure du jugement rétributif sonnera plus tard.

Au verset 54, il revient pour la censurer, à la demande: «Montre-nous un signe». «Hypocrites! vous me demandez un signe: ne savez-vous pas que le vent du midi est le précurseur de la chaleur?» Où devez-vous chercher vos signes précurseurs? Dans l'Écriture certainement, car eux aussi eussent dû y trouver les leurs, comme le vent et les nuées, pour leur annoncer ce qui arriverait. «Voyez-moi», leur dit-il, «pauvre et pourtant abondant en biens, et reconnaissez que Dieu est venu au milieu de vous».

Dans les deux derniers versets, il revient encore à celui qui a demandé de partager l'héritage, et dit: «Tu as voulu tirer ton frère devant le magistrat, et un autre va t'y amener à son tour. Crois-moi, efforce-toi d'en être délivré — délivré de Moïse, de la loi de Dieu. Ne tarde pas, je te le dis, car une fois devant ce juge-là, tu n'en sortiras point que tu n'aies satisfait aux exigences du trône de Dieu». Quelqu'un ici pourrait-il y satisfaire? Si vous ne pouvez vous tenir devant le trône de Dieu, vous n'êtes pas sauvés.

Ce beau chapitre, qui moralement s'adresse aux saints, se termine ainsi par un avertissement à la conscience de l'homme.

Oh! jusqu'à quel point désire-t-on ardemment de resserrer sa ceinture et de marcher à la lumière de la lampe de l'attente, et «d'abonder en espérance par la puissance de l'Esprit Saint»?

## Chapitre 13

Je crois que, dans ce chapitre, les pensées du Seigneur, du commencement à la fin, ne s'éloignent pas des Juifs et de Jérusalem. Son oeil voit beaucoup de choses; le monde, la terre d'Israël et sa ville. Sans doute il en sera de même dans le millénium, les nations avec Israël, et Jérusalem au milieu d'elles occupant la position de capitale du monde. Au centre de cette scène riche et variée, l'Eglise tient une place spéciale, dans une relation particulière avec Christ.

N'êtes-vous pas charmés quand les pensées coulent naturellement? Nous n'aimons pas les choses artificielles. Le Seigneur recevait ici comme un fragment des nouvelles du jour. Il lit le paragraphe, comme il fallait, et vous enseigne immédiatement à vous en servir. Le style est familier. Avec Christ, vous n'avez pas besoin d'être en pays étranger. Sur-le-champ il répond, en disant: «Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que vous? *Non*, mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière». Or ceci n'est pas exactement le jugement des pécheurs. Il est vrai que si nous n'avons pas la foi, nous n'avons pas la vie; mais ici, le Seigneur pensait à la *nation*, et si elle ne se repentait pas elle périrait. Le sang de ces Galiléens versé par un soldat romain; représentait le jugement venant sur la nation en général. Mais il y a une immense beauté prophétique dans la tour de Siloé. Le jugement d'Israël est représenté par la pierre qui descend. Celui sur qui cette pierre tombera, elle le broiera. Il y a en cela une exquise beauté et une parfaite véracité prophétique. Les pécheurs périront, je vous l'accorde, mais la pensée du Seigneur est plus parfaite que la vôtre. Il considère la condition de Jérusalem et la trouve mûre pour le jugement de Dieu. Ayant montré cela, il propose la parabole du figuier. C'est un magnifique tableau allégorique de ce que le Seigneur avait fait pour Israël. Pendant trois années il avait, dans une longue souffrance, parcouru le pays. Avez-vous jamais remarqué dans Ezéchiel la gloire qui s'en va, comment elle s'attarde en passant d'un chérubin à l'autre, ayant de la répugnance à quitter son ancienne résidence. De même, il répugne à la faveur divine de quitter un objet dont elle s'est occupée. Est-il donc étrange que le Seigneur se retire à contre-cœur de la nation qu'il aime tant? Tout ce ministère de Jésus, c'est l'amour de Dieu s'attardant auprès d'Israël non repentant. S'il eût exécuté le jugement quand le Bethléhémite fut repoussé, la nation périssait, mais il attend encore trois ans. La justice émanant du trône dit: «Coupe-le». La grâce répond par le vigneron: «Laisse-le encore cette année». Les trois ans écoulés, il le coupe effectivement. La tour de Siloé tombe — l'épée des Romains exécute l'oeuvre du jugement.

Maintenant viennent la femme affligée d'un esprit d'infirmité et le chef de la synagogue; alors parait le secret du terrible jugement qu'avait prévu le Seigneur. Le jugement est son travail non accoutumé. Il est *provoqué* au jugement, la grâce *découle de lui-même*. La chute de la pierre a été amenée par la stérilité du figuier qu'il avait cultivé année après année. Le jugement s'impose, la grâce coule de source. Pourquoi le salut est-il venu à nous? Nos bonnes oeuvres l'avaient-elles mérité? De la nature même de Dieu vient le salut; le péché provoque le jugement. Il est beau de voir comment Dieu est toujours justifié devant toutes nos pensées. Le chef de la synagogue s'indigne de ce que Jésus ait opéré une guérison en un jour de sabbat.

Ici, nous avons les besoins d'Israël représentés dans la pauvre femme, et la condition morale d'Israël dans le chef de synagogue qui parlait des six jours où l'on pouvait guérir. Comme le dit un auteur connu: «Si l'homme le plus patient de la terre en avait le gouvernement, il ne le supporterait pas une heure». «Que faites-vous de votre âne le jour du sabbat?» demande le Seigneur. Comme il se représente bien l'homme à Lui-même, un être qui estime son âne plus que son prochain! Alors, ayant considéré cette terrible apostasie, il continue à l'avoir en vue dans la parabole suivante. C'est l'historique du royaume de Dieu aussi bien que du royaume d'Israël. Compris nous-mêmes dans cet exposé, nous ne valons en rien mieux qu'Israël. C'est une chose où il y a du levain — une chose qui abrite les oiseaux impurs. Pouvez-vous vous reposer, dans la chrétienté? Les oiseaux de l'air y ont trouvé une retraite. Le pouvez-vous? Ou bien y passez-vous comme un étranger? Trop souvent le caractère d'étranger cède le pas au droit de cité; mais jamais l'Esprit de Christ ne pourra se reposer en un monde pareil. Les yeux du Seigneur s'y promènent, afin que vous et moi soyons repris, tout comme Israël.

Il continue sa route vers Jérusalem (verset 22). Avez-vous remarqué dans la structure de l'évangile de Luc, que ce que le Seigneur fait et enseigne, étant sur le chemin de Jérusalem, en forme comme la partie principale? Les chapitres 9, 13 et 18, nous le montrent poursuivant cette route, mais, contemplant la ville éloignée, en divers lieux et sous des aspects différents. Au chapitre 9, elle est comme le lieu qui devait être témoin de son ascension. Ici, il la voit comblant la mesure de ses iniquités en le crucifiant, tandis qu'au chapitre 18, elle est le terme de sa course comme Agneau de Dieu. La pensée de Christ est une chose magnifique procédant en toute circonstance d'une manière variée, mais avec exactitude. Ne désirez-vous pas avec ardeur posséder une pensée aussi féconde? Or, comme il poursuivait son chemin, quelqu'un Lui dit: «Seigneur, ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre?» Sans doute, l'expression de son regard avait motivé la question; sans doute, ceux qui observaient son attitude y découvriraient souvent quelque chose de significatif. Comme en Jean 4, où les disciples se retirent d'eux-mêmes, également ici, quand on lui demande: «Ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre?» est-ce qu'il dit: «En petit nombre?» ou «en grand nombre?» Répond-il catégoriquement non? Il est parmi nous une manière de parler qui est fâcheuse. On entend des gens dire: «Tel ou tel est-il chrétien?» Nous ne devons pas confondre la lumière et les ténèbres, mais pas davantage faire abruptement des questions aussi sérieuses quant à leur portée. Jésus ne répond rien quant au nombre de ceux qui doivent être sauvés. Il dit seulement: «*Luttez pour entrer*». Il considère celui qui fait la question, non la question même. Est-ce que lutter et chercher, dans le verset 24, ne sont que des mesures différentes du même effort? Non, mais des actions différentes. L'homme qui *cherche* le fait *après* que le maître de la maison s'est levé et a fermé la porte, au dernier moment, mais vous, faites-le plus tôt. Que ce ne soit pas son lever qui vous le fasse chercher. Prenez *maintenant* place sur le terrain de Christ, et ne subissez pas la terreur de celui qui cherchera *alors*. Le ministère du Seigneur a affaire avec trois personnes — Dieu, Satan et l'homme. Occupons-nous un instant de quelques qualités de son ministère concernant l'homme. Il montre toujours ce qu'est l'homme, il le soulage et le met à l'épreuve. Il lui fait voir qu'il n'est qu'un pauvre être indigne, et puis il le délivre. N'est-il pas précieux de le voir exposer votre misère pour en

faire sortir le remède? Nous avons affaire à un ami *fidèle* et non *flatteur*. Mais tout en dévoilant et en soulageant, il exerce aussi, il met en activité le coeur et la conscience. Celle de l'homme que voici n'est-elle pas immédiatement placée sur le terrain de l'activité morale? Dépouillé d'un seul de ses caractères, le ministère de Christ serait imparfait. Le Seigneur montre ensuite *l'excuse* que peut faire valoir celui qui cherche. «Retirez-vous de moi», répond-il: cela ne va pas. Cet homme plaide en faveur de ses privilèges et de son intimité. «Nous avons mangé et bu en ta présence et tu as enseigné dans nos rues». «Retirez-vous de moi». Décidément cela ne va pas. «Il y aura des pleurs et des grincements de dents». Quelle différence y a-t-il entre ces deux choses? Ne les confondez pas. Les *pleurs* sont l'expression du chagrin, les grincements de dents, de la perversité, comme le témoigne le cas d'Etienne quand «ils grinçaient des dents contre lui». L'iniquité, l'infamie du coeur humain, existe, et ils la connaîtront éternellement. Si l'âme condamnée porte sa peine, elle garde à jamais *aussi* la même inimitié contre Dieu. Pensée solennelle.

Le Seigneur, en se rapprochant de la ville, entre maintenant dans la juridiction d'Hérode, et on Lui dit: «Retire-toi et va-t'en d'ici; car Hérode veut te tuer». «Allez dire à ce renard», répond-il. Comme il regarde en face ce monstre, et lui fait savoir qu'il s'avance sans crainte. Il le montre comme un renard et se présente lui-même sous la similitude d'une poule avec sa couvée. C'est l'histoire d'Israël; il rejette la poule et laisse prospérer le renard; et, sur la montagne d'Israël qui demeure désolée, les renards romains, le Turc et l'Arabe, se promènent. Jésus les eût recueillis, mais ils n'en veulent rien; et les renards y gîteront, jusqu'à ce que Celui qui peut rassembler ses poussins comme fait la poule, soit reçu, et qu'ils disent: «Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Lorsqu'ils se tourneront vers le Seigneur et que le voile sera ôté, et que Lui, comme la poule qui rassemble, sera accepté, selon l'expression simple de cette belle image, Israël fleurira, s'épanouira et couvrira de fruits la face de la terre. Lisez Esaïe 54, et Luc 15, et vous vous retrouverez avec le même Dieu de grâce. En Esaïe, Jérusalem est considérée comme veuve. Le Seigneur avait demandé: «Où est la lettre de divorce de votre mère?» Est-ce *moi* qui n'ai plus voulu d'elle? Ici, il n'est pas question de *divorce*, mais de *veuvage*. Au 15<sup>e</sup> de Luc, quand le père reçoit l'enfant prodigue, est-ce en disant: «Voici mon fils *pervers*»? *Non*, mais «mon fils qui était *mort*, qui était *perdu*». Oh! quelle tendresse et quelle beauté dans tout cela! Il ne veut pas se souvenir de notre iniquité, mais de notre affliction; et il ne montrera pas Jérusalem comme un objet de honte, mais comme ayant été longtemps dans le chagrin et le veuvage. L'oeil divin n'a pas qualité pour voir ce qui est sans valeur, mais ce qui était mort et est revenu à la vie, ce qui était perdu et a été retrouvé. Pourquoi le Seigneur reçoit-il si peu de nos coeurs? Parce que nous le connaissons si peu. Puisse-t-il se révéler de plus en plus à chacun de nous et se découvrir lui-même aux pensées de notre âme. Amen.

## Chapitres 14 et 15

Pris ensemble, voici deux merveilleux chapitres. Dans le premier, le Seigneur vient visiter notre monde, dans le second, c'est nous qui allons visiter le sien. Dans le 14<sup>e</sup>, il prend

connaissance de nos voies; dans le 15<sup>e</sup>, nous sommes appelés à connaître les siennes. Telle est, entre ces deux chapitres, la grande distinction morale; rien ne peut les surpasser en intérêt. Dans le chapitre 14, nous trouvons que rien ne le satisfait. Acceptez-vous cette conclusion? Il n'y a là rien qui soit en complet accord avec sa pensée, mais au chapitre 15, tout est à son gré, et, si *nous* étions spirituellement intelligents et spirituellement sensibles, nous verrions que dans le domaine de *l'homme*, rien ne saurait nous convenir, mais que nous avons tout dans celui de Christ. Un magnifique caractère de l'Apocalypse c'est qu'il n'y a rien qui ne s'accorde à la pensée de l'Eglise glorifiée.

Le chapitre 14 s'ouvre par l'invitation faite au Seigneur d'aller manger du pain chez un pharisien. Aussitôt entré, toutes les sympathies de son âme se montrent. La maison est un type du monde tel que l'homme l'a fait. «Comme il entra... ils l'observaient. Et voici, il y avait un homme hydrogique devant lui... Et Jésus dit: Est-il permis de guérir, un jour de sabbat?» Pourquoi ses interlocuteurs se taisent-ils? C'était un silence hypocrite. Ils auraient dû répondre, mais ils voulaient le surprendre. Oh! de quelle méprisable et misérable ruse nos coeurs sont capables! Notre coeur est en proie au lion et au serpent, la violence et la ruse, Satan est représenté sous ces deux figures. Le Seigneur guérit le malade, et leur demande ensuite: «Quel sera celui de vous, qui, ayant un âne, ou un boeuf, lequel vienne à tomber dans un puits, ne l'en retire aussitôt le jour du sabbat?» Ne devriez-vous pas tirer de vos propres voies la réponse à cette question? Il nous prend sur notre propre témoignage, et nous met à nu par nos paroles et par nos actes. Pas n'est besoin d'un autre pour me dire ce que je suis; je le sais fort bien. Entré dans la maison (verset 7), il considère ce qui l'entoure. C'est justement en cela que nous manquons. Nous sommes si occupés de nous-mêmes que nous ne regardons pas autour de nous pour voir les choses avec les yeux du Seigneur. Il se présente avec le coeur et les ressources de Dieu pour répandre la bénédiction; mais aussi avec les yeux, les oreilles et la sensibilité de Dieu, pour apprendre à connaître la scène d'ici-bas. Que voit-il? En premier lieu les invités, et ils ne Lui plaisent pas. Il voit qu'ils recherchent les premières places. Or, supposez que vous ayez l'oeil de Dieu et que vous regardiez la scène qui vous entoure, jour après jour, ne verriez-vous pas la même chose? Mais, la savourant trop nous-mêmes, nous ne pouvons pas témoigner contre elle. Christ était absolument pur, aussi pouvait-il découvrir la plus petite parcelle d'impureté, il voyait que c'était l'orgueil qui animait la scène qu'il avait sous les yeux; et nous aurions, vous et moi, une très fausse idée de ce qui est au dehors si nous ne voyions pas la même chose. La convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, voilà l'esprit qui caractérise l'activité qui se déploie autour de nous.

De la part de celui qui le reçoit dans sa maison, rien non plus ne vient le réjouir; l'égoïsme sous une autre forme, voilà tout ce qu'il voit. Ce n'étaient point les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles, que le pharisien avait invités à son festin; mais ses *riches* voisins étaient assis à sa droite et à sa gauche. Ici, le coeur de *Christ* s'épanche en invitant ceux qui ne peuvent Lui rendre la pareille. Quel bonheur que notre monde ne puisse plaire à Christ. Que serait pour votre âme le Seigneur Jésus, s'il pouvait s'accommoder d'un tel monde? Si Christ avait pu trouver de la sympathie auprès du monde tel qu'il est représenté ici, ni vous ni moi n'aurions



jamais été sauvés. Il introduit des principes diamétralement opposés, autrement nous n'aurions jamais pu parler de salut.

L'un des invités s'écrie: «Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu», mouvement provoqué par la grâce, je pense. Qu'elle ait, ou non, produit du bien dans cette âme, c'est ce que nous ne pouvons dire, mais il y a eu un certain moment où la grâce a passé sur elle. Le Seigneur n'y demeure point indifférent; il prête l'oreille à l'interruption. Précieuse et parfaite humanité de Jésus! Sa divinité était égale à celle du Père, son humanité à la vôtre, à la mienne, non dans sa corruption, mais dans tous les beaux traits qui pouvaient en orner la perfection. Il propose maintenant la parabole du grand souper. On avait dit: «Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu», et le Seigneur expose cette parabole pour faire voir ce que ce sera que de manger du pain dans le royaume de Dieu. Cela nous montre que le Seigneur veille sur les secrètes émotions de notre âme et y donne la réponse qui convient; et le mot de cet homme assis à table lui procure l'occasion de déployer à ses yeux un festin préparé au ciel — combien différent de celui d'ici-bas! Aucun des conviés n'accepte l'invitation. Non, et pas un seul depuis Adam, ne prendra place à cette table. Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'il faut plus que l'invitation. Dieu doit faire occuper les sièges aussi bien que couvrir la table. Il doit forcer les conviés d'entrer, aussi bien que dresser la table. Il envoie son esclave en disant: «*Contrains* les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie». C'est une échappée dans le ciel. Avez-vous jamais vu quelque chose de pareil? Le plus somptueux des festins qui se soient jamais vus, et pas un invité auquel il n'ait fallu faire violence pour l'y amener! Et Dieu le supporte-t-il? S'il n'y avait eu que la mission du Fils, il n'y aurait jamais eu un seul invité; s'il n'y avait eu que celle du Saint Esprit, aucun festin n'eût été préparé. Quel merveilleux exposé de l'amour de Dieu! Si vous aviez témoigné de la bienveillance à quelqu'un, auriez-vous aimé trouver en lui un coeur qui s'y montrât contraire? *Non*, vous ne reviendriez pas à la charge, mais vous diriez: «Qu'il s'en aille et qu'il ait ce qu'il estime davantage». Mais voici la double mission du Fils et de l'Esprit. Le Fils prépare la fête, et le Saint Esprit, les conviés. De sorte qu'il n'y a là personne qui ait été invité, ce sont des convives *forcés*. Quelle révélation quant à la nature misérable de notre coeur! L'un a acheté un champ, un autre cinq paires de boeufs. Tout plutôt que l'invitation du Seigneur; contraste frappant entre le festin de Dieu et celui des hommes.

Après que le Seigneur eut proposé cette parabole, comme il sortait de la maison, de grandes foules le suivirent et Lui se retournant, leur dit: «Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple». Quelle est votre attitude à l'égard du Seigneur Jésus? Le prenez-vous pour modèle, pour exemple? «Je *devrais* le faire», direz-vous. D'accord, mais vous avez absolument tort, car si votre communion est avec Lui comme modèle, elle doit l'être avec un Sauveur. Les foules le suivent comme exemple à imiter, mais il leur dit: «Si vous *voulez* me ressembler, faites le sacrifice de toutes choses». Le chapitre suivant s'ouvre avec les publicains et les pécheurs, et *il y a* chez eux communion de l'âme avec Lui comme *Sauveur*. Du moment que le Seigneur a atteint ce but, il est satisfait. Il passe outre jusqu'à ce que «publicains et pécheurs» s'approchent pour l'entendre. Il était entré dans la

maison du pharisien et en était sorti, et son esprit n'y avait pas été rafraîchi, mais à la première rencontre avec un pauvre pécheur regardant à lui, tout son coeur déborde et se découvre dans les trois magnifiques paraboles suivantes. Impossible de saisir la pensée de Christ dans ce chapitre, sans en être fortifié. Pourrais-je connaître Christ comme je voudrais le connaître, s'il pouvait se trouver à l'aise dans le monde où je suis? *Non*. Aussi me dit-il: «Si je ne puis avoir une demeure *ici*, toi, viens habiter *chez moi*. Tu n'as pas répondu à mon attente, mais jamais je ne *te* désappointerai, moi». Comme on l'a dit: En prêchant l'Évangile, le Seigneur dit: «Eh bien, si je ne puis me fier à *vous*, c'est *vous* qui devez vous fier à *moi*». C'est une autre version de la même pensée, et ces belles paraboles font ressortir cette importante et imposante vérité: que la demeure de Dieu est remplie de joie par des pécheurs qui y entrent. Croyez-vous que, comme pécheur, vous ayez de l'importance pour le ciel? Mais que vous le croyiez ou non, cela est vrai. Il ne s'agit pas ici de notre gain en matière de salut, mais de la joie de Dieu, et de cela seulement. Il prend ces images familières, afin que nos pensées ne soient pas bouleversées et que nous sachions que nous sommes perdus, mais que nous apprenions aussi à connaître la joie de Dieu en nous retrouvant. Il ne croit pas que l'âme humaine puisse concevoir une pensée plus riche. J'ai ma place au ciel, non seulement comme pécheur sauvé, mais encore comme quelqu'un dont le salut y a apporté la joie. *Maintenant* vous êtes à la table de Christ, dans le monde de Christ, et vous voyez quelle sorte de place c'est. Laisse à elle-même, la pauvre brebis perdue se serait égarée toujours plus, et quant à la pièce de monnaie, elle fût demeurée en place jusqu'à ce jour, si la femme ne l'eût diligemment cherchée, jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvée.

Réunissons maintenant en un ces deux chapitres. Au 14<sup>e</sup>, il est dit: «Contrains-les d'entrer», et au 15<sup>e</sup>, le fils prodigue est contraint. Nous avons remarqué la mission du Fils et celle du Saint Esprit. Le Saint Esprit ne me confère jamais mon titre à la gloire, mais me rend capable de le connaître; autrement, il demeurerait inutile pour moi. *En quoi*, je le demande, consiste cette contrainte? Elle ne va point à l'encontre de votre volonté, mais elle vous *rend* bien disposé au jour de sa puissance. Voyez, par exemple, l'enfant prodigue: arrivé au bout de ses ressources, quand il commence à être dans le besoin, il *revient à lui-même*. C'était le début de la contrainte, quand le pauvre prodigue ouvrit les yeux sur son état. Et que fit le Seigneur dans le coeur de Lydie? Il *ouvrit* son coeur, et son coeur ouvert écouta ce que Paul disait. La grande puissance de cette contrainte se manifeste ici, lorsque le prodigue considère son état et dit: «Que ferai-je?» Le Saint Esprit vous communique la volonté, quand il vous fait voir vos besoins et devant vous la mort et le jugement. Il vous aiguillonne par cela, jusqu'à ce qu'il vous mette sur le chemin qui vous mène à Dieu. Une pauvre âme dit: Je ferais mieux de commencer à m'occuper de l'éternité; une autre est épouvantée à la pensée de la mort et du jugement. Il veut vous conduire en toutes vos voies. La chose essentielle est de tourner le dos au pays où jadis vous erriez. Le pauvre prodigue dit: «Je me lèverai; je suis arrivé à la fin de mes actions; je m'en irai à mon père», et il s'en revient et il est le bienvenu. L'histoire du prodigue est une belle image de ce que signifie la *contrainte* du chapitre précédent. Un matin, Zachée désire voir Jésus et aussitôt il monte sur un arbre; c'était la contrainte par le Saint Esprit.

Quels chapitres que ceux-ci! Christ, n'ayant rien trouvé dans *votre* monde, vous a rassasiés dans le *sien*.

## Chapitres 16 et 17

Nous sommes arrivés au chapitre 16, et c'est un chapitre sérieux. Dans un sens, nous en avons rencontré de très heureux dans les deux précédents; nous avons vu comment le Seigneur a visité notre monde, et comment il nous faut visiter le sien, et que rien dans notre monde ne Lui a plu, tandis que dans le sien, tout est à son gré. Il en devrait être de même de nous. Si nous avons un coeur droit, nous ne pouvons pas trouver de demeure ici-bas. L'état d'apostasie de l'homme a bâti ce monde, et c'est une triste chose que de bâtir une maison et de ne pouvoir y vivre heureux; cependant, il en devrait être ainsi de nous. Vous avez bâti une maison ici-bas et Christ en a édifié une dans le ciel. Cultivez-vous le caractère d'un étranger de ce monde et celui de bourgeois des cieux?

Ayant traversé cette merveilleuse scène morale, nous arrivons au chapitre 16, qui en est la continuation, chapitre tout particulièrement sérieux. Le Seigneur commence par la parabole de l'économe infidèle, et avant d'aller plus loin, laissez-moi attirer votre attention sur le terme «dissipé», employé dans le cas du fils prodigue. Il exprime exactement ce qu'avait été sa conduite, et c'est le but de cette parabole de montrer que le frère aîné peut faire absolument ce qu'avait fait le plus jeune. Il peut être un dissipateur très respectable; il y en a des centaines de mille de semblables dans ce monde, où ils jouissent de beaucoup de crédit, mais, pesés à la balance de Dieu, ils sont tout aussi *dissipateurs* que le prodigue dissolu. Si nous ne nous conduisons pas comme intendants de Dieu, nous sommes des dissipateurs. Si j'use de moi-même et de ce que j'ai, comme m'appartenant je suis, selon l'appréciation divine, un *dissipateur*. Cette vérité est comme une cognée mise à la racine d'un arbre. Le fils aîné pensait qu'il n'était pas un dissipateur, mais, je vous le demande, si vous vivez pour ce monde, disposant de ce que vous avez, comme si c'était à vous, n'êtes-vous pas un économe infidèle, et, par conséquent, un dissipateur? Il ne nous est pas dit *comment* cet économe dépensait son argent, mais c'est assez de savoir qu'il n'était pas fidèle à son maître. Nous voyons ensuite comment le Seigneur continue à exposer les raisonnements d'un tel homme. Il vit pour ce monde, fait tous ses projets en vue de ce monde, et non de l'autre. L'enseignement s'adresse admirablement à vous et à moi. Cet homme faisait ses plans pour *ce* monde, faites-vous les vôtres pour le monde à venir de Christ? Vivre pour soi, n'est-ce pas renoncer à l'office d'économe du Seigneur? Les pharisiens qui entendent cela se raillent de Jésus. Ils doivent le faire assurément! C'était un principe divin, et *eux* étaient cupides. La cupidité, c'est de vivre pour ce monde, et nous sommes si cupides que nous formons nos plans en vue de lui. Quand vous rencontrez des corruptions dans vos coeurs, qu'en faites-vous? Ayez soin qu'au lieu de vous détourner de Christ, elles vous portent à revêtir votre armure. Que répond le Seigneur à la moquerie des pharisiens? «Vous êtes ceux qui se justifient eux-mêmes devant les hommes». Exactement ce que nous venons de dire: Le frère aîné peut être tenu en haute estime parmi

les hommes, mais «ce qui est haut estimé parmi les hommes est une abomination devant Dieu».

Voici, maintenant, la parabole de l'homme riche. A-t-elle été pour vous, plutôt répulsive qu'attrayante. Il semble qu'il y ait en elle quelque chose de répulsif, mais examinons-la. Remarquez la différence entre l'homme riche et le fils prodigue. Celui-ci «revient à lui-même» *avant* qu'il soit trop tard, mais le riche ne le fait qu'après que la porte est fermée. Dissolu et abandonné, le prodigue, quand il revient à lui-même, pense à son *péché*. L'homme riche revient à lui-même dans le lieu du jugement, et ne songe *point* au péché, mais à ses souffrances. Le fils prodigue revient à lui-même dans sa misère *ici-bas*, l'homme riche, dans les tourments de *l'autre côté*.

Toute la différence est là. Le jeune homme se dit: «Je retournerai vers mon père, fils rebelle et dénaturé que je suis!» Aucun mouvement semblable dans l'esprit du riche, quand il levait la tête du milieu des flammes. Le prodigue n'a pas besoin d'achever sa première phrase le père lui répond sur-le-champ, lui met un anneau au doigt, le revêt de la plus belle robe, et tue le veau gras; le riche, au contraire, crie sans cesse. Il était *trop tard*. Telle est la fin d'un respectable dissipateur. Pourquoi dissipateur? Voudriez-vous me dire qu'il se considérait comme économe des biens de Dieu, en vivant splendidement chaque jour, tandis qu'un saint de Dieu restait couché à sa porte? Je ne crains pas d'affirmer que vous et moi en sommes au même point, quand nous vivons pour nous-mêmes. Il *meurt* comme un respectable dissipateur, comblé d'honneurs et de plaisirs. Aucune détresse ne l'a fait revenir à lui-même. Avez-vous jamais mis ces deux tableaux en regard l'un de l'autre? Cela change dans ce passage la répulsion en attrait.

Au commencement du chapitre 17, le Seigneur fait l'application de ce qui précède: «Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales; mais malheur à celui par qui ils arrivent! Mieux lui vaudrait qu'on lui mît au cou une meule d'âne, et qu'il fût jeté dans la mer, que de scandaliser un de ces petits». J'invite chacun à écouter ce qui est dit ici. Scandaliser un de ces petits, c'est se placer sur le chemin qui conduit au jugement. Au chapitre 17 de l'Apocalypse, Babylone est sous ce jugement; ici, dans l'offense faite à un de ces petits, le Seigneur trouve quelque chose de semblable. Que signifie donc ce mot scandaliser? Bien-aimés, l'Eglise de Dieu, ce sont ces petits qui lui appartiennent; elle est un *zéro* aux yeux du monde, mais *tout* aux yeux de Dieu, et notre devoir est de veiller à ce que rien dans notre conduite ne fasse broncher les petits. En tant que je vis dans ce monde, je les scandalise, si je retourne aux choses dont la grâce de Dieu m'a fait sortir. Traversons-nous tous les circonstances de chaque jour n'ayant qu'un sentiment qui nous porte à servir, tout autour de nous? C'est là l'esprit qui anime ces petits, la beauté morale de l'Eglise de Dieu et de chaque saint dans le monde. Du moment que vous vous conduisez comme si vous étiez libre de disposer des circonstances à votre gré, vous êtes en scandale. «Si ton frère pêche, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui». C'est servir l'âme de son frère. Recherchons la grâce qui nous permette de traverser les circonstances au service de Christ et de nos semblables. Christ doit être notre Seigneur aussi bien que notre Sauveur. Il est Sauveur, vu qu'il sauve pour l'éternité; il est Seigneur, vu qu'il demande que nous Lui

consacrons notre temps. Ces deux beaux caractères sont exactement ce qu'exprime Pierre, quand il dit: «Notre *Seigneur* et *Sauveur* Jésus Christ». Quelques-uns parlaient évidemment de Christ comme Sauveur, tout en reniant pratiquement sa seigneurie (2 Pierre 2: 1).

L'Esprit est riche en révélations de grâce et en admonitions de sainteté. «Augmente-nous la foi», s'écrient les disciples, «car pardonner ainsi est une chose impraticable pour nous», et le Seigneur répond: «Ah! la foi, c'est la chose même qui fera cela». La foi est ce qui introduit Dieu, et toutes choses sont *alors* possibles. En mortifiant la chair, vous pourriez arracher les racines naturelles et les aller planter au coeur des mers. On trouve ici deux admirables propriétés de la foi. En même temps qu'elle est un principe de puissance, elle est un principe de dépouillement de soi-même. «Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites: Nous sommes des esclaves inutiles».

Si j'ai le Seigneur Jésus avec moi quand une tentation se présente, j'ai Celui qui est le plus fort, je remporte la victoire, et je puis dire ensuite: «J'ai fait ce qu'il était de mon devoir de faire». Ce chapitre a une portée qui le rend infiniment précieux.

## Chapitre 17

A partir du verset 11, le même sujet s'étend jusqu'au 8<sup>e</sup> du chapitre suivant. Nous suivons toujours le Seigneur sur le chemin de Jérusalem. La structure historique de l'évangile de Luc comprend toutes les phases de sa marche vers la cité. Passant par la Samarie et par la Galilée, il entre dans un village et rencontre dix lépreux, qui, selon les exigences de leur condition, se tenaient à distance. Le Lévitique nous donne les ordonnances divines relatives à la lèpre. Au milieu des fléaux qui visitent la nature humaine, elle est considérée à part pour représenter le péché, et pour montrer ce que Dieu veut en faire. Le lépreux était immédiatement mis hors du camp, l'endroit même où le péché nous place, vous et moi. Vous appartient-il, avez-vous le droit de faire tache sur cette belle création de Dieu? Non, et c'est ce que représente le bannissement du lépreux qui devait ainsi apprendre à connaître son état. Votre principale affaire comme pécheur est de savoir que cet exil loin de Dieu est votre part. Aussi le lépreux criait-il: «Impur, impur!» Dans le langage de l'Évangile, c'est ce qui se nomme *conviction de péché*. Il était mis en dehors de tout et qui avait-t-il avec lui? — Nul autre que Dieu seul dans toute la création; ses amis, ses voisins demeuraient à distance. Ainsi, nul que Christ ne peut répondre à nos besoins. Quand il était guéri, le lépreux rentrait dans le camp, où le sacrificateur l'admettait de nouveau. Tout cela représente le péché dans ses fruits, la pénalité qu'il fait encourir et la manière dont Dieu s'en occupe et agit envers lui.

«Maître, aie pitié de nous!» s'écrient-ils. Ce n'était pas le langage de la foi, mais de la misère, mais le Seigneur prête l'oreille au cri de la misère. Il entendit la voix d'Agar quand elle errait au désert, et maintenant, du sein de leur misère, ils crient: «Aie pitié de nous!» et il a pitié. «Allez, montrez-vous aux sacrificateurs», dit-il. Ils vont, et sont rendus nets, preuve évidente qu'ils ont été dans la présence de Dieu — et que ce Jésus qui a parlé n'est pas autre que Dieu lui-même, car, si nous nous reportons au Lévitique, nous verrons que nul autre que Dieu n'avait le droit de parler à un lépreux. Ceci nous enseigne que nous non plus ne pouvons,

comme pécheurs, aller ailleurs qu'à Jésus; si je vais à un autre, c'est que je n'ai pas appris ce qu'est mon péché et qu'il m'exclut de tout, excepté de Lui. Telle est ma misère que, si je n'arrive pas à Christ, je ne puis atteindre la bénédiction. Neuf des lépreux ne le découvrent pas, un *seul* saisit la portée de la guérison. Aujourd'hui encore, les neuf-dixièmes de ceux qui entendent une prédication, l'oublie l'instant d'après. Un autre la méditera et viendra à la connaissance de Christ, c'est le dixième lépreux. Il fuit poussé à réfléchir sur ce qui s'était passé, et au lieu d'aller au sacrificateur, il retourne à Jésus et dépose son offrande aux pieds de Dieu son Sauveur. C'est la foi qui «glorifie Dieu à haute voix» — l'autre cri était celui de la misère. Ayant reconnu qui était cet étranger, il tombe sur sa face glorifiant Dieu. Celui «qui n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», était intervenu et avait pris aussitôt la place de Dieu en rapport avec leurs besoins. Il y a une différence entre la détresse et la foi. «Ils n'ont pas crié à moi dans leur cœur, quand ils ont hurlé sur leurs lits», dit le prophète. «Non, ils ne l'ont pas fait». Pourtant plus d'un commence une éternité de joie par les hurlements de la détresse.

De nouveau (verset 20), le Seigneur est aux prises avec les pharisiens. Quel profond intérêt il y a à suivre les scènes morales qui composent le chemin de Christ! Les pharisiens demandent quand viendrait le royaume de Dieu. Question oiseuse, insolente même. Voici ce que j'entends; c'est comme s'ils avaient dit: «Nous sommes prêts pour le royaume, mais la question principale est *quand* le royaume sera-t-il prêt pour nous?» Aussitôt le Seigneur répond à l'état de leur âme: «Vous devez chercher le royaume de Dieu en vous avant de le trouver autour de vous». N'approuvez-vous pas ces paroles du Seigneur? Nul n'est mûr pour la gloire du royaume, s'il ne la possède dans son cœur. La question ainsi réglée, Jésus se tourne vers les disciples et leur parle du royaume. Le royaume de Dieu est évident en soi. En quelque lieu qu'il s'élève, il n'a besoin d'aucun témoignage. Le soleil et la lune, les tonnerres et les éclairs, ont-ils besoin d'être affirmés? Ils sont leurs propres témoins. Avez-vous conscience que Dieu a établi son royaume au dedans de vous? «Le royaume de Dieu... est justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint», dit l'apôtre Paul. Or ces choses peuvent-elles exister chez vous sans que vous vous en doutiez? Peut-être n'est-ce qu'en faiblesse. Il y a beaucoup d'âmes craintives, dont les craintes mêmes vont à prouver combien leur condition est meilleure qu'elles ne le supposent, mais partout où se trouve la puissance de Dieu, elle se fait sentir. «Le royaume de Dieu» signifie la puissance divine. L'ayant fait comprendre aux disciples, il ajoute: Les jours viendront où vous désirerez de voir le royaume en gloire et vous ne le verrez pas. Quel est le sentier de l'Eglise tout le long de ce siècle-ci? Celui du désir. Est-ce que votre pensée suit jour après jour, un sentier où elle éprouve le désir de rencontrer votre Sauveur qui n'est pas encore manifesté? «Auparavant, je dois être *rejeté*», leur dit-il, «et vous devez partager mon sort». Le fidèle désire un Seigneur *absent*, et jusqu'à ce qu'il vienne, il est le compagnon d'un Seigneur *rejeté*, mais il est rempli du désir de son retour, et pleinement consentant à être le compagnon de son rejet. C'est une réprimande, mais faisons-lui bon accueil; c'est une huile excellente qui sied à notre tête.

Ayant présenté ces qualités, il continue à montrer l'état des choses immédiatement avant la manifestation du Fils en gloire. Les jours de Lot, comme aussi ceux de Noé, donnent l'idée de ce que le monde sera alors. Les hommes se conduiront comme ceux qui ont trouvé leur objet dans le monde. Le Seigneur a donné une esquisse de ce que doivent être les saints pendant la période de son absence, — maintenant, il montre ce que sera le monde. Alors, dit-il, ce sera un jour où Dieu discernera, comme aux jours de Noé. Noé ne fut-il pas épargné quand le monde entier fut détruit? Son histoire se répétera à la dernière heure de cette terre. Deux seront sur un même lit, deux aux champs, peu importe, chacun Dieu les discernera l'un de l'autre. Comme autrefois la colonne de nuée, salut pour les Israélites, jugement sur les Egyptiens, le jour du Seigneur se lèvera semblable au soleil qui portera, dans ses rayons, la santé pour l'un des deux, tandis qu'il brûlera l'autre comme un four. Rien d'étonnant à ce qu'ils s'écrient: «Où Seigneur?» Il répond d'une manière frappante: «Là où est le corps, là s'assembleront les aigles». Il ne répond jamais à une question pour satisfaire *la curiosité*, mais dans un sens *moral*. C'est ce qui a lieu ici. Le jour du jugement ne commettra point d'erreur, il ne prendra point celui qu'il doit laisser, ni ne laissera celui qu'il doit prendre. «Suis-je prêt?» devons-nous nous demander. «Est-ce que je sais que si le Fils allait être manifesté dans sa gloire judiciaire, je ne ferais pas partie du corps mort?»

Alors, en rapport avec ce qui précède, il présente la parabole de la pauvre veuve, «Il leur dit une parabole pour montrer qu'ils devaient toujours prier». *Eux*, pas «les *hommes*» ici. Supposez que je sois d'une manière pratique le compagnon d'un seigneur rejeté, que ferais-je? Sûrement je prierai, pour avoir la force de conserver ma place jusqu'au retour du maître. Il leur montre le juge faisant la sourde oreille aux réclamations de la veuve. Mais le Seigneur ne semble-t-il pas agir de même? Seulement chez le juge, c'était sa *méchanceté*, tandis que chez le Seigneur, c'est sa gloire et sa longue patience. Pourquoi le juge ne répond-il rien? A cause de son égoïsme. Pourquoi le Seigneur ne revient-il pas en arrière? A cause de sa longanimité. Parfois, il *semble* ne pas faire attention à nos prières, comme le juge *le fit* par égoïsme à l'égard de la pauvre femme. Le Seigneur le fait, parce qu'il ne veut pas qu'aucun périsse; mais il *se vengera*, le livre de l'Apocalypse en fait foi. Le jour vient où il s'occupera de tous ces sujets de plaintes; mais *regardez à vous-mêmes*. Prenez garde de n'être pas trouvés en faute, tandis que vous vous plaignez d'autrui, chérissez et cultivez cette vie cachée de la foi à laquelle il vous a appelés et dans laquelle l'Esprit qu'il vous a donné vous conduira. Ceci complète le tableau. Oh! s'il y a quelque chose qui fasse les délices de nos coeurs, c'est de découvrir les gloires du Seigneur Jésus, gloires personnelles, morales et officielles, et de voir comment les Ecritures s'harmonisent pour donner à notre coeur et à notre esprit cette attachante leçon.

## Chapitre 18

A partir du verset 9 de ce chapitre jusqu'au 10<sup>e</sup> du suivant, la pensée du Seigneur se porte sur une variété de sujets détachés. C'est une bénédiction de connaître la pensée de Christ sur toute question. Ses déclarations me permettent de dire que je sais ce que Dieu pense dans tel

cas. Merveilleux privilège! Le caractère des évangiles diffère de celui des épîtres, ils mettent le coeur en rapport avec Christ pour trouver en Lui sa satisfaction, tandis que celles-ci placent la *conscience* devant Lui pour trouver la paix.

Nous trouvons ici d'abord la parabole du pharisien et du publicain. Le Seigneur dépeint leur état d'âme respectif. La pensée du pharisien n'est qu'orgueil religieux et confiance en soi-même. La pensée du publicain était celle d'un malheureux dont le coeur est brisé et qui n'ose pas même lever les yeux au ciel. Ayant devant lui ces deux objets, le Seigneur nous fait connaître ses pensées à leur égard, et quand il les énonce n'êtes-vous pas heureux de savoir qu'il approuve le *publicain* et non le *pharisien*? C'est un encouragement de savoir que sa pensée est en accord avec la nôtre. On ne peut dire que le publicain représente un homme absolument justifié. Il était justifié «plutôt) que l'autre. Autrement il ne se fût pas écrié: «O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur!» Est-ce là la condition naturelle du croyant. *Non*. «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Cela n'est pas la parole d'un pauvre publicain se lamentant sur sa misère. Il ne tient pas, je le répète, le langage d'un pécheur ayant conscience qu'il est justifié. Il était sur la bonne voie, sans doute, puisque «celui qui s'abaisse sera élevé». Il y a donc pour nous encouragement en ceci que nous apprenons de quelle valeur est pour le Seigneur, l'attitude humiliée du pauvre publicain. L'apôtre Paul peut avoir pénétré dans la partie la plus secrète du sanctuaire, tandis que le publicain n'est encore qu'à l'autel d'airain, mais toutes ces différences sont très précieuses pour nous qui avons conscience, de notre faiblesse.

Vient ensuite le cas de ceux qui amènent à Jésus les petits enfants pour qu'il les touche, mais «les disciples, le voyant, reprirent ceux qui les apportaient». Il faut distinguer ici entre les étrangers et les disciples. Or ne voyons-nous pas que souvent ceux qui sont plus familiers avec les choses de Christ ont moins d'intimité avec lui? En voici une preuve. Ces étrangers comprenaient, bien mieux que les disciples, la pensée du Seigneur. *Eux* disent: Eloignez-vous. «*Non*», reprend le Seigneur. Eussiez-vous *aimé* qu'il approuvât les disciples plutôt que les étrangers? Je réponds du contraire. N'ai-je pas raison de dire que Matthieu, Marc, Luc et Jean, ont fait pour nous un travail digne et merveilleux en amenant nos coeurs à Christ? Quand le coeur est satisfait et la conscience en paix, on est bien près du ciel. Vous êtes heureux du jugement que le Seigneur rend ici. Quelques-uns disent: «La bonté du Seigneur vaut mieux pour nous que nos craintes». Pensée bien pauvre! Sa bonté dépasse notre *attente*. Les étrangers avaient dit, : «*Touche-les*», mais Lui les prend entre ses bras et les serre sur son coeur (Marc 10: 16). Comme il dépasse toutes nos pensées!

Un jeune et riche chef du peuple l'aborde. Troublé dans sa conscience, il demande: «Que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle?» Il voyait que Jésus était un homme bon, comme nous disons, et, dans son embarras, il considère la vie du Seigneur et ne doute point qu'il possède le secret de la paix; aussi s'approche-t-il en posant cette question à laquelle le Seigneur répond admirablement par une autre question: «Pourquoi m'appelles-tu bon?» — Car il n'avait pas le droit d'appeler même Jésus «bon», s'il n'était pas «Dieu au-dessus de



toutes choses». Le jeune homme ignorant sa gloire, le Seigneur ne peut accepter de lui ce titre. Il a réponse à tout. Il ne dit point qu'il n'est *pas bon*, mais: «*Pourquoi* m'appelles-tu bon?» Tu n'as aucune raison de le faire. «Tu sais les commandements». «J'ai gardé toutes ces choses», dit le jeune homme... «que me manque-t-il encore?» «Une chose te manque encore», répond le Seigneur, «vends tout ce que tu as... et viens, suis-moi». Qu'est-ce que cela signifie? «Que si je veux *suivre* Christ, je dois être *semblable* à lui. Le Seigneur avait tout sacrifié en descendant sur la terre, et s'était fait pauvre pour servir. «Si vous *voulez* être parfait, allez et faites de même». Quand il eut entendu cela, le jeune homme devint tout triste, car il ne pouvait s'y résoudre. Comment voudriez-vous que le royaume de Dieu fût caractérisé: par de l'égoïsme, ou par une bienveillance sans limite? Ah! direz-vous s'il s'agit du royaume, que l'égoïsme n'y pénètre pas! Le jeune homme ne peut renoncer à rien, et le Seigneur le déclare impropre pour le royaume. Vous pouvez chaque jour avoir honte de votre cœur misérable et égoïste, mais vous approuverez la réponse du Seigneur, j'en réponds. La mondanité et l'égoïsme ne peuvent respirer l'atmosphère du royaume de Dieu. Ces choses ne vous satisfont-elles pas? Vous avez à lutter aussi contre ce même esprit qui est en vous, comme il était dans le pharisien, dans les disciples et dans le jeune chef du peuple. La *lutte* est votre perfection ici-bas, comme l'impeccabilité sera votre perfection dans votre corps glorifié. Quel Christ différent vous auriez, s'il avait approuvé le pharisien plutôt que le publicain, tenu à distance les petits enfants, ou autorisé l'égoïsme du jeune homme! Je ne doute pas que celui-ci ne luttât pour le royaume, ou qu'il y soit entré à son heure; je crois qu'il y avait là, un travail d'âme opéré par Dieu.

Au verset 31, le Seigneur commence à parler des souffrances qui l'attendent en montant à Jérusalem, mais «ils ne comprirent rien à ces choses». Leur ignorance était extrême. Remarquez que jamais le Seigneur ne parle de sa mort sans parler aussi de sa résurrection, comme les prophètes de l'Ancien Testament n'annonçaient jamais les jugements qui devaient fondre sur leur nation, sans parler des gloires qui devaient suivre. Il en doit être ainsi pour nous. Nous pouvons parfois parler de la mort, mais la résurrection et la gloire devraient se présenter immédiatement à notre pensée.

Tandis qu'il poursuit sa route, je vous engage de nouveau à étudier la pensée de Christ. Il vient mettre ordre à une dispute entre un aveugle mendiant et la foule. Approuvez-vous l'issue qu'il lui a donnée? Sans aucun doute. Ce serait un Christ bien différent du vôtre, s'il se fût joint à la foule en faisant taire le mendiant. Chaque trait de plume de l'évangéliste est plein de la beauté et de la perfection de Jésus. L'aveugle en entendant la foule, demande qui est celui qui passe, et on lui répond: «Jésus de Nazareth». Est-ce *tout* ce que vous connaissez de Lui? «Jésus, *fil*s de David, aie pitié de moi». Quelle relation, je vous le demande, cet homme avait-il avec Christ? Il le connaissait (et vous et moi devons le connaître ainsi) dans sa gloire personnelle et l'immensité de sa grâce. Il le nomme «*fil*s de David», et quand la foule veut lui fermer la bouche «il crie d'autant plus fort». S'il n'est pas la *personne* qu'il est, tout ce qu'il a fait n'a aucune valeur. S'il n'est pas à la fois un homme, et *Dieu* qui seul peut par lui-même ôter le péché, tout est inutile. Si nous ne reconnaissons pas la gloire de sa personne, la grâce

de son oeuvre n'a point de valeur. Nous devons lier ensemble sa grâce et sa gloire . La confession de l'aveugle mendiant montre l'intelligence de ces deux choses. Il ne s'en tient pas *au dire de la foule*, mais l'appelle Fils de David; et repris par elle, «il crie d'autant plus fort». Comment le Seigneur tranche-t-il le différend? «*Que veux-tu que je te fasse?*» Combien est belle sa dignité, quand il s'arrête sur le chemin à l'appel d'un pauvre aveugle mendiant! Josué immobilisa une fois le soleil dans le ciel, mais ici le *Seigneur* du soleil, de la lune et des cieux, s'arrête au cri d'un aveugle mendiant! Tout l'Evangile est là, le Seigneur de grâce et de gloire vous dispensant la grâce, d'une éternelle guérison pour faire face à votre dégradation. Nous admirons souvent Jacob ne laissant point aller le divin Etranger, mais considérez Bartimée! *Il ne veut pas se taire* et crie toujours plus fort, jusqu'à ce que Jésus se soit arrêté en demandant: «Que veux-tu que je te fasse?» «Seigneur, que je recouvre la vue». «*Recouvre-la*», répond alors Jésus.

Maintenant considérez Zachée. Voyant Jésus passer, il perce la foule et monte sur un sycamore. Dans le récit des quatre évangiles, il y a deux cas qui les distinguent les uns des autres, l'un représenté par Bartimée, est un exercice de foi, l'autre, une vivification d'esprit, c'était celui de Zachée. Ce dernier cas se rencontre surtout dans l'évangile de Jean, ainsi qu'en témoignent André, Nathanaël, Philippe, la femme de Samarie qui sont autant de preuves de vivification. Les deux cas qui nous occupent ici servent d'exemples à ce que je veux dire. Bartimée est l'exercice de la foi, Zachée la vivification de l'Esprit. C'est tout simple. Il désirait voir Christ. Qui produisait le désir? L'Esprit vivifiant de Christ. Qu'il est beau de voir la vie éternelle germer de cette semence! La *puissance* revêtant le désir est clairement manifestée. Ce n'était pas l'habitude de cet homme riche, de fendre la foule et de grimper sur un arbre. Il s'associe à la populace et, pour satisfaire cet ardent désir, monte sur un arbre. Le Seigneur l'en fait descendre. Non seulement il sait qu'un homme est sur le sycamore, mais même il connaît son nom. «Zachée, descends vite». Y a-t-il en tout cela de l'intimité? Vous plaît-elle? J'en réponds. C'est ainsi que le Seigneur juge chaque cas en particulier, et qu'un tel jugement contribue à nous rendre heureux.

L'empressement de Zachée à descendre est facile à concevoir. Ils passent ensemble le reste de la journée, et quel est le fruit de leur communion? «Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un par une fausse accusation, je lui rends le quadruple». Instinctivement son coeur s'épanche d'une manière bien différente de la vanterie d'un coeur qui se croit juste. La simple force de communion avec son Seigneur rend Zachée capable de parler ainsi. Il y avait de la puissance quand il traversait la foule; il y avait de la puissance à la fin de cette journée passée dans la communion de Jésus.

## Chapitres 19 et 20

Lisons maintenant du verset 11 du chapitre 19, au verset 18 du chapitre 20. Nous réunissons ces parties, qui semblent appartenir l'une à l'autre, quoique le chapitre semble les séparer. Encore un exemple de la manière dont le Seigneur applique sa pensée à corriger la scène morale qui l'entoure. L'esprit humain s'attache à l'histoire, la pensée divine au sens

moral. Ici, ils étaient près de la ville, ainsi le pensaient-ils; encore un peu de temps et le royaume devait apparaître. C'était prendre simplement le côté historique, et nous ne sommes jamais dans le vrai, qu'en prenant le côté moral de toutes choses. L'esprit de Christ était moral. Le Seigneur s'adresse ici à la pensée des foules en présentant la parabole de l'homme noble. Le Seigneur a ses titres à un royaume scellés *dans le ciel*; mais, où doit être le siège de son administration? Pas dans le ciel; il doit d'abord revenir sur la terre. C'est une vérité de dispensation. Il a, il est vrai, un royaume *actuellement*: «Le royaume de Dieu... est justice et paix et joie par le Saint Esprit», mais je parle ici de sa gloire royale, qui doit se déployer sur la terre plus tard. Dans cette parabole remarquablement belle, il nous présente un grand seigneur qui, partant pour un pays éloigné, assemble ses esclaves et leur remet dix mines; mais ses concitoyens le haïssent et envoient après lui une ambassade disant: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». Trois interlocuteurs sont ici en présence: l'homme noble, caché pour un temps, dans un pays éloigné; les esclaves, ayant ordre de trafiquer jusqu'à son retour, et enfin, les citoyens du pays. Parfaite image des temps où nous vivons. Le Seigneur est monté dans les hauts cieux pour s'y occuper de différentes choses et en particulier afin de recevoir pour lui-même un royaume. Au chapitre 7 de Daniel, vous voyez l'homme noble dans le pays éloigné, tandis que notre parabole parle seulement de son départ. Il est beau de voir l'apôtre et le prophète associer ainsi leurs lumières. Les concitoyens représentaient alors le peuple juif; mais l'inimitié des Juifs est maintenant l'inimitié du monde entier, qui a fait savoir au Seigneur qu'il ne le voulait pas comme roi. Telle est la relation qu'il a avec Christ. Les serviteurs sont ceux qui professent le servir en son absence. Il y a un secret moral renfermé dans cette partie de la parabole. Je ne suis pas réellement dans l'esprit du service si je ne me souviens pas que le Seigneur est un Seigneur absent et rejeté. Si je le sers comme *Roi*, je ne le fais pas, pour dire le moins dans, la connaissance de la dispensation dans laquelle je me trouve. Je ne suis pas maintenant le sujet d'un roi, mais un serviteur, ayant à reconnaître le fait douloureux que son Maître a été insulté et rejeté du monde. N'est-ce pas une douce pensée, que les douleurs et les injures mêmes dont il a été l'objet, sont autant de titres nouveaux à nos affections? Pour que le service ait son vrai caractère, il faut se souvenir qu'il est rendu à Celui qui a été repoussé et rejeté. Vous ne pouvez faire que peu de chose, mais ce peu sera d'une haute valeur, s'il est fait avec affection par un coeur qui reconnaît les injures que son Seigneur a reçues.

A son retour, il décerne des récompenses. Les récompenses sont un secret. Quand le royaume sera partagé, je n'ai pas le moindre doute qu'il y aura des récompenses. Voici un serviteur qui a caché sa mine; or remarquez la réponse que lui donne le Seigneur pour notre propre encouragement: «Pourquoi n'as-tu pas mis mon argent à la banque?» Il ne dit pas: «Pourquoi n'as-tu pas trafiqué avec?» Je puis ne pas avoir l'énergie ni l'activité de mon frère, mais alors le Seigneur me dit: «Sois sans crainte, si tu n'as pas d'énergie pour aller me servir, *reconnais* du moins mes droits, et place mon argent à la banque». Mais cet homme n'avait point l'esprit du serviteur, il ne connaissait pas la grâce; il avait peur. Tant que nous avons un esprit légal, nous nous servons nous-mêmes. Tel est cet homme. La meilleure pensée qu'il eût, était de se servir lui-même de recevoir sa quittance au jour du règlement des comptes. Aussi

est-il retranché, comme quelqu'un qui n'a point de lien avec Christ. J'aime cette «banque». Si moi, je manque de cette énergie qui distingue mon frère dans le service, je puis du moins reconnaître que je ne m'appartiens pas, mais que j'ai été acheté à prix. Cultivons dans nos âmes l'esprit caché qui dit: Quoique je sois faible, je ferai cependant une chose, je m'attacherai à Christ; je suis à Lui, et non point à moi-même.

Maintenant, il lie admirablement la scène qui suit avec la précédente. Les disciples ont deux missions à remplir pour lui: se procurer l'ânon et trouver le logis pour y manger la Pâque. L'ânon doit venir avant le logis. Saisissez-vous la beauté de la chose? Il faut distinguer ses actes dispensationnels, son rejet avant son retour. Il donnait l'ordre de se procurer l'ânon, afin de se présenter en gloire à la Fille de Sion. On lui a demandé de descendre de l'ânon, aussi, restant un étranger dans ce monde, continue-t-il sa route vers la croix. Ici, nous trouvons le Seigneur revêtu de gloire royale, assis sur un ânon, et descendant de la montagne des Oliviers pour entrer dans la ville. La multitude le suit, portant des palmes et exultant de joie; le Roi est présenté dans sa parfaite beauté. C'est Dieu qui prend la chose en main. «La terre est au Seigneur avec tout ce qui lui appartient». Jésus prend ici la place de Jéhovah, Créateur du monde (Psaumes 24). Il avait plus de droit sur l'ânon que le propriétaire lui-même. Les bêtes, sur mille montagnes, sont à lui. Le propriétaire s'incline devant sa demande, et le Seigneur s'avance au milieu des acclamations de son peuple. Mais alors, les pharisiens lui disent: «Maître, reprends tes disciples». Le cœur de la nation manifestait ses sentiments dans les représentants du peuple. L'esprit de la nation se montrait dans ces paroles: «Nous ne voulons pas que, celui-ci règne sur nous». Le voilà rejeté. Le Seigneur pleure alors sur la ville. Au lieu d'être la «ville de paix», Jérusalem trouvera tout autre chose. Jérusalem est un exemple du monde en général, et en suite de la réjection de Christ, le monde devra traverser un état de choses bien différent de celui qui avait été préparé pour le Seigneur. Le monde, par la croix, l'a renvoyé au ciel, et ne peut maintenant parvenir au royaume qu'à travers le jugement. Le roi venait déployer toute sa beauté aux yeux de la Fille de Sion, mais elle ne s'était pas préparée pour lui, aussi pleure-t-il sur elle en annonçant le jugement qu'elle s'est attiré. Le monde n'est pas non plus prêt à le recevoir, et la terre devra arriver au repos en passant par les jugements qui la purifieront de sa souillure.

Maintenant (chapitre 20), voici une subtilité de leur part, car rien d'approchant ne se trouve dans l'esprit du Seigneur, quand il leur répond. Il ne leur tend pas de piège, quoique sa réponse devienne un piège pour eux. Son but est divin. Jean ayant été rejeté, il s'en suit que Christ lui-même sera aussi rejeté. C'est comme s'il disait: «Je laisse à Dieu le soin de vous répondre. Vous avez en Jean la réponse de Dieu à votre question». Dieu voulait amener le Messie par le moyen de Jean, et lui étant rejeté, Christ lui-même devait l'être.

Considérons maintenant un peu la parabole suivante. Elle nous parle d'un autre pays «éloigné». «Un homme planta une vigne, et la loua à des cultivateurs, et s'en alla hors du pays pour longtemps», Quand cela eût-il lieu? Aux jours de Josué, le Seigneur planta une vigne parfaitement bonne, remettant à Israël le soin de la cultiver. Inutile de rappeler ici la quantité de juges et de prophètes suscités en vain. «Que ferai-je?» se demande alors le seigneur de la

vigne. «J'enverrai mon fils bien-aimé; peut-être que, quand ils verront celui-ci, ils le respecteront. Mais quand les cultivateurs le virent, ils raisonnèrent entre eux». *Ah! gardez-vous bien de raisonner.* «Et l'ayant jeté hors de la vigne, ils le tuèrent. Que leur fera donc le maître de la vigne?» Ceci nous amène au même point que la parabole de l'homme noble, — au jugement. «Il viendra et fera périr ces cultivateurs». Réunies ensemble, ces deux paraboles offrent un beau tableau des voies de Dieu, depuis les jours de Josué jusqu'au retour du Seigneur en gloire. Les cultivateurs de la vigne nous représentent les relations de Dieu avec Israël, jusqu'au rejet de Christ, héritier de la vigne. Par la parabole des «dix mines», nous sommes conduits à travers le temps présent jusqu'à la seconde venue de Christ, ou à son royaume. Il est allé maintenant dans le pays éloigné, non pour envoyer des serviteurs chercher du fruit, mais pour recevoir un royaume pour lui-même, et revenir exécuter le jugement. Je demanderai une chose: Est-ce que le Seigneur est assis dans le ciel, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds? Vous dites oui. Eh bien! cette partie du Psaume 110, se lie avec nos deux paraboles. *Là il attend* jusqu'à ce que ses ennemis soient faits son marchepied, *ici la chose est faite*, Ce sont là de beaux et lumineux fragments que l'Écriture répand çà et là et qu'elle vous dit d'aller ramasser, et, quand vous en avez rempli vos paniers, de les apporter chez vous et de vous en nourrir.

## Chapitres 20 et 21

Dans notre dernière méditation, nous sommes arrivés au verset 19 du chapitre 20. Nous arrivons maintenant, d'après Luc, à la scène du dernier conflit entre le Seigneur et ses ennemis. Dans ce monde, non seulement nos péchés, mais aussi nos inimitiés lui ont donné du travail. Cela se retrouve continuellement. Ses douleurs sur la croix pour nos *péchés*, ses souffrances à travers la vie, chargé de nos *inimitiés*.

Une question subtile lui est posée au verset 20. Hérodiens, pharisiens, sadducéens, représentant trois grandes catégories du peuple, sont ici en présence. L'hérodien était un politique religieux, le sadducéen un libre-penseur religieux et le pharisien un religieux légal; mais tous n'étaient que des formes d'inimitié contre Dieu. Jamais *la chair* ne pourra s'allier au Christ de Dieu. Pour cela, il faut être né de nouveau. «Nous est-il permis de payer le tribut à César, ou non?» lui: demandent-ils. Ils croyaient le tenir, et c'était une question pénétrante et subtile. Découvrant immédiatement le motif caché, il l'aborde de front: «Vous venez me tendre un piège et non chercher la solution d'une difficulté. Pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi un denier». Le Seigneur n'avait pas de bourse. Quand il voulait prêcher sur un denier, il devait demander qu'on lui en montrât un. Le Seigneur avait la plus riche bourse que jamais homme eût dans ce monde; mais il n'en dépensa jamais un denier pour lui-même. Or, leur dit-il, «de qui a-t-il l'image et l'inscription?» Et répondant, ils disent: «De César». Très bien, le Seigneur n'allait pas traiter comme un *usurpateur* ce César, verge de la colère de Dieu sur la terre d'Israël. Chaldéens, Perses, Grecs ou Romains n'étaient point des usurpateurs. Aussi, quand le Seigneur voit la monnaie de César circuler dans le pays, il y voit la honte d'Israël et non l'usurpation de César. Comme il échappe admirablement au filet de l'oiseleur! «Rendez

donc les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu». C'était une règle d'or, même depuis la captivité — la règle des captifs ramenés — c'est *notre* règle aussi. Considérez-vous comme une usurpation les pouvoirs ordonnés de Dieu? Non, mais ne confondez pas les droits de César et les droits de Dieu. Si quelque conflit venait à surgir entre les deux, dites comme Pierre: «Jugez s'il est juste devant Dieu de *vous* écouter plutôt que Dieu». C'était, pour l'état d'Israël à ce moment, une sentence courte, polie, pleine de sagesse divine.

Les hérodiens maintenant congédiés, voici venir les sadducéens. L'inimitié de Satan ne se lasse jamais. S'il échoue avec les hérodiens, il s'essayera avec les sadducéens. «Maître! voici une chose étrange». Le Seigneur a sa réponse prête. Il sait répondre à chacun. «Vous confondez les choses terrestres avec les célestes. Vous ne comprenez absolument rien, mais ce que vous pourriez savoir, c'est que les morts ressuscitent. «Moïse même appelle le Seigneur — le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; or, il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants». Voyez-vous maintenant la différence entre la résurrection du *corps* et une vie distincte de *l'esprit*? Si la vie de l'esprit eût seule été introduite, ne comprenez-vous pas que Dieu n'aurait pas été pleinement glorifié? C'est pourquoi Paul enseigne aux Corinthiens (1 Corinthiens 15): que s'ils ne croient pas à la résurrection, ils ne connaissent pas la gloire de Dieu. L'ennemi a introduit la *mort de l'âme* comme la *mort du corps*, et Dieu doit le rencontrer sur le terrain de sa puissance. Si, après que Satan eut détruit le *corps*, Dieu avait dit: Maintenant je ferai une autre créature — sa gloire n'aurait pas été pleinement manifestée. S'il vous faisait *sortir du corps* pour habiter avec Christ *en esprit*, vous seriez pleinement satisfait, mais non pas sa propre gloire. De là la nécessité de la résurrection.

Il réduit au silence et confond ses interlocuteurs. Il pose ensuite une question qui déjoue leur ruse: «David donc, l'appelle Seigneur; et comment est-il son fils?» Ils sont confondus, et aucun ne peut répondre à cette question qui, demeure sans réponse pour quiconque ne voit pas la personne du Christ, précieux mystère de l'Homme-Dieu.

N'est-ce pas une chose triste et terrible que vous ayez renvoyé le Seigneur à la droite de son Père, pour y attendre que ses ennemis soient faits son marchepied? Il y est allé, direz-vous peut-être, afin de me secourir, moi pauvre pécheur. Oui, mais *vous* l'y avez *renvoyé* aussi. Vous n'avez qu'une vue très imparfaite des choses, si, en le voyant prendre soin des besoins de pauvres pécheurs, vous ne le voyez en même temps attendre jusqu'à ce qu'il vienne juger ses ennemis à la consommation du siècle. *Sa grâce* l'a placé où il est, Souverain Sacrificateur de notre profession — *notre inimitié* l'y a mis pour attendre le moment où il jugera.

Le chapitre 21 découle de ce fait, et ici j'ajouterai qu'il y a quelque chose d'extrêmement beau se rattachant à la fin du ministère du Seigneur. Au début de son ministère, il trouvait des consolations *pour lui-même*, comme au puits de Sichar, et de la part de l'aveugle-né. C'étaient les fruits de son labeur, mais depuis son départ de Jéricho et sa rencontre avec Zachée, jusqu'au brigand sur la croix, c'étaient des cas où il n'avait pas un moment de peine, c'étaient des consolations procurées *par Dieu*. Il allait entrer dans les scènes les plus sombres de sa douleur, et *Dieu* lui envoie, par ci, par là, une coupe d'eau froide pour le rafraîchir sur sa route. Son pénible labeur est terminé. Il se prépare pour Gethsémané et Gethsémané le préparait

pour le Calvaire, comme si Dieu lui disait: «Maintenant, tu ne te fatigueras plus. *Moi*, j'apporterai du rafraîchissement à un Jésus qui ne se fatigue plus». Ni Zachée, ni le brigand sur la croix, ne lui ont coûté un effort. Ils lui sont amenés.

Le Seigneur expose maintenant le récit des temps des nations. Il est là-haut, attendant que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds, et il fait une esquisse des temps des nations, période de l'abaissement d'Israël. L'expression «temps des nations» signifie leur suprématie et l'abaissement d'Israël. Il anticipe sur toute la période. Au verset 24, il la nomme «les temps des nations», pendant lesquels les nations ont l'autorité suprême, quand Israël n'a ni pays, ni héritage sur la terre. «Quand donc ces choses auront-elles lieu?» lui demande-t-on (verset 7). «Prenez garde, répond-il, on vous promettra le repos avant qu'il vienne». Vous souvenez-vous de l'erreur du peuple, au chapitre 19, quand il pensait que le royaume allait paraître sur l'heure? Le Seigneur prévoit la même chose ici. Il leur dit: «Ne vous trompez pas, le moment ne peut arriver sans un jugement préalable». Et c'est ce que j'ose dire au monde aujourd'hui. Vous n'allez *pas* avoir un royaume; le temps de la gloire n'est *pas* proche; et il ne le *sera pas avant que* le jugement ait purifié la terre. Bien différente est l'attente de l'Eglise. Le jugement est de *l'autre côté* de *ma* gloire. J'aurai été glorifié avant de paraître devant le tribunal, mais la terre peut-elle entrer dans sa gloire avant d'être purifiée de son iniquité? Il ne peut être Seigneur des seigneurs avant d'avoir ceint son épée sur sa cuisse. Le monde se promet des choses glorieuses. N'en croyez rien. Le Seigneur leur dit alors: «Possédez vos âmes *par votre patience*», et non par une fausse espérance. «Quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées, sachez alors que sa désolation est proche». Ce jour-là *est* arrivé, et Israël a été emmené captif au milieu des nations. Au verset 25, le Seigneur prévoit les derniers jours des temps des nations. «Et il y aura des signes dans le soleil et la lune et les étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité devant le grand bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de peur... Et *alors* on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées avec puissance et une grande gloire». *Alors* — quand seront visibles ces terribles signes — *alors*, vous du résidu juif, levez vos têtes, parce que votre jubilé approche. Ce terme est identique à celui de rédemption. Le Lévitique nous apprend que chaque cinquantième année, Dieu revendiquait à nouveau ses principes établis. Pendant quarante-neuf ans, le peuple pouvait enfreindre l'ordre de Dieu, mais au cinquantième, ils étaient renvoyés chacun dans ses propres biens, l'ordre et l'état de la famille se trouvaient reconstitués. Du moment que Dieu reprend les choses en mains, nous avons un jubilé. Dieu savait qu'il avait le droit d'appeler un jubilé *sa* terre, quand ses principes la gouvernent. Etes-vous las du monde tel que l'homme l'a fait? Le monde *de Dieu* sera un jubilé. Pour l'homme, le meilleur monde, c'est d'avoir sa vanité satisfaite. Avons-nous honte d'avoir un coeur pour une semblable jouissance? Aussi, lorsque cette épuration et cette purification commenceront, *alors*, «regardez en haut». L'épée de David est à l'oeuvre, et le trône de Salomon sera édifié. «Cette génération ne passera point que tout ne soit arrivé». Rien ne la fera s'amender. C'est la même race d'hommes aujourd'hui qu'aux jours de Christ. Le monde peut être avancé quant aux grands progrès de la civilisation, mais l'ont-ils amélioré? Dieu seul peut y porter remède, et il le fera en le supprimant. S'il mettait du vin nouveau dans de vieilles outres, elles se rompraient. Nous

trouvons ensuite ce magnifique avertissement à l'adresse de tous: «Ne vivez pas comme si ce monde était votre part». La vie que vous nourrissez en ce monde est chose bien différente de celle que vous chérez dans le monde à venir. Elle sera si différente qu'elle viendra sur vous comme un voleur. En sorte que si vous et moi, nous disons à nos coeurs, de manger, de boire, de faire bonne chère, la venue du Fils de l'homme sera aussi différente moralement que la venue d'un voleur dans la nuit le serait occasionnellement, pour une famille qui est allée se coucher dans le repos et la tranquillité.

## Chapitre 22: 1-38

Ce chapitre réclame pour chacun de ses versets une attention spéciale, tant en est sérieux le caractère. Nous sommes à un moment solennel, et l'impression produite sur l'esprit est que tous ceux qui nous sont présentés, ont leurs pensées dirigées vers la mort. Nous voyons immédiatement celles du Seigneur, mais sous un caractère très différent. *Lui* l'envisage comme posant les fondements du royaume éternel. *Eux* pensent qu'en arrivant à le tuer, tout serait à jamais terminé entre lui et eux. L'arrêt prononcé sur les choses anciennes et le fondement des choses nouvelles et éternelles, reposent sur la mort. Le Fils béni de Dieu est entré dans la mort et a posé le fondement de la nouvelle création, exactement au point et à la place où l'ancienne a pris fin. Quelle perfection dans le développement de ses voies!

Tous les représentants de la religion font partie de cette ligue. Vous pouvez tenir, comme une chose sûre et certaine, que la religion de la chair et du sang est toujours inimitié contre Dieu.

Nous avons déjà remarqué qu'au terme du ministère du Seigneur, il est fait mention de deux missions; l'une consistait à procurer l'ânon pour l'entrée du Seigneur en gloire royale à Jérusalem; l'autre consiste à trouver un logis afin d'y manger la Pâque. L'insuccès de la première prépare la voie à la seconde. Accepté sur la terre, le Seigneur eût eu le droit d'occuper le trône de David, mais les habitants de Jérusalem ne veulent pas de lui; aussi, rejeté comme Roi, il doit devenir un étranger. Il s'est offert lui-même pour couronner d'une beauté royale tout le système de la terre, mais la terre n'a pas voulu de cette parure; que fait-il? S'il a été rejeté comme pierre de façade, il faut qu'il soit la maîtresse pierre du coin. C'est là l'union des deux missions. La première devait lui procurer un ânon, et, comme Seigneur de toute la terre, il le réclame de son propriétaire: «Tu es le possesseur, mais Moi, je suis le Seigneur». L'homme s'incline devant son droit, et il en sera bientôt ainsi dans le millénium — la suprême seigneurie de Jésus sera reconnue, et son sceptre sera baisé jusqu'aux bouts de la terre.

Il envoie maintenant une mission, comme un voyageur entrant dans une salle à manger. Comme le Seigneur savait s'adapter aux circonstances! Il savait être dans l'abondance, ou dans les privations et l'abaissement, entrer en Roi dans Jérusalem, et aller souper avec quelques pauvres disciples dans une chambre haute. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, le Seigneur est un simple hôte en visite chez son peuple. Aussi bien que le possesseur de l'ânon, le maître du logis est tout prêt à reconnaître ses droits, et le voilà assis avec les siens, célébrant la Pâque; ce n'est point *encore* la table du Seigneur; c'est la Pâque juive. «J'ai fort désiré de manger cette



pâque avec vous avant que je souffre», leur dit-il, «car je n'en mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu». Cet acte l'a désormais abolie. Or, pourquoi, *reçoit-il* non pas la coupe, mais *une* coupe? Elle n'entre pas dans les ordonnances de la Pâque juive. «Maintenant», dit le Seigneur, «je ne veux pas goûter de la joie». Comme Juif obéissant, il célèbre la Pâque, mais la joie lui est réservée dans le royaume. Jusque-là, il ne peut point la goûter sur la terre.

Ensuite, il institue la cène. Il n'en mange pas. Il la leur donne simplement. Il ne pouvait pas en prendre, n'ayant pas besoin de rédemption obtenue par le sang. «Faites ceci en mémoire de moi». Il y a dans ces mots un secret profond et béni. Ce qui autrefois était anticipation, est maintenant souvenir. La cène du Seigneur est un mémorial. Comment la transformation s'est-elle opérée? «*Ceci est mon corps*». Le Fils qui est dans le sein du Père a pris un corps. «Tu m'as formé un corps». Or, il ne s'agit pas du principe que le péché doit être remis en mémoire, mais qu'il a été pardonné, ôté; il n'y en a plus. La Pâque *anticipait* la venue du Seigneur pour mourir. Maintenant, il a dressé la table à laquelle je me souviens qu'une fois j'étais dans mes péchés, mais que le péché a été ôté. Le corps formé de Dieu a été mis sur le bois maudit, et maintenant le péché est ôté pour toujours; tout le caractère de la fête a pour objet la victime. Le passage des Hébreux: «Combien plus le sang de Christ... purifiera-t-il votre conscience des oeuvres mortes, pour que vous serviez le Dieu vivant», est comme le pivot de cette épître. Si votre conscience est purifiée, que faites-vous de vos péchés? Souvenez-vous qu'une fois vous étiez dans vos péchés, mais que vous n'y êtes plus, qu'à présent vous êtes morts et ressuscités avec Christ.

Remarquons de nouveau combien la mort occupe les pensées de tous. Ce sont aussi celles du Seigneur, mais avec une différence: eux pensaient à lui comme *martyr*, *Lui* pensait à un sacrifice — le caractère de victime qu'il allait revêtir. Sa mort a deux caractères distincts: celui de martyr sous la main de *l'homme*, et de victime sous celle de Dieu.

Maintenant, Judas ne se montre pas simplement comme un homme faisant partie de la foule. Il revêt un caractère plus terrible. Il est le représentant de la perversité apostate. La sienne n'était pas la forme ordinaire de l'inimitié de l'homme contre Dieu. Judas représente l'apostasie. Elle a toujours existé; et à cette heure même, si elle ne se déchaîne pas complètement, la chrétienté *s'avance* rapidement vers elle. Celle de Judas forme le chaînon entre Christ et ses ennemis.

Maintenant, nous trouvons les disciples, et (chose terrible) pensaient-ils à la mort? Ils songeaient à leur orgueil. «Peu s'en est fallu que je n'aie été dans toute sorte de mal au milieu de la congrégation et de l'assemblée» (Proverbes 5: 14). N'avez-vous pas eu, aux heures les plus solennelles, le sentiment de votre vanité et de vos convoitises? Au milieu de toutes ces scènes profondément sérieuses, les pensées des disciples étaient occupées de leur vanité. Je me demande si un regard jeté sur le Seigneur, n'eût pas fait cesser et réduit au silence les réflexions de leur esprit charnel. Or, voyez l'humilité du Seigneur. «Le monde flatte les superbes. Il aime ce qui est haut élevé et grand». *Il y a un jugement prononcé sur le monde!* «Mais il n'en sera pas ainsi de vous». N'est-ce pas un soulagement pour vous, d'arriver à la

pensée, de Christ? «Il n'en sera pas ainsi de vous». Il le répète. «Prenez la dernière place». O! beauté de sa pensée, perfection de sa grâce, éclat de sa gloire! «Vous êtes de ceux qui avez persévéré avec moi, dans mes tentations». La réprimande ne nous sépare jamais de lui. Supposez que vous ayez le sentiment que le Seigneur vous reprend; il vous faut avoir la conscience qu'il ne vous met pas à la moindre distance de lui-même. Pierre, Jacques et Jean réprimandés, montent sur la sainte montagne. Les disciples avaient tous été censurés, lorsqu'au 17<sup>e</sup> chapitre de Jean, Jésus dit au Père: «Ils ont gardé ta parole». Ici, ils sont repris, et pourtant peu après il les amène comme l'ayant accompagné dans ses tentations, plus près de lui que ne le sont les anges. La réprimande les a-t-elle placés même à une petite distance de lui? Dans le royaume de Dieu, il y aura une table et un trône. La table est le symbole de l'intimité familiale; le trône, celui du déploiement public de la gloire. Un petit mot comme celui du verset 30, est un volume que le Seigneur ouvre à nos coeurs! Nous y trouvons le sanctuaire de la famille et les places extérieures où les dignités, du trône seront déployées et partagées.

Maintenant il s'adresse à eux, comme ils le méritent. S'il ne retire jamais sa tendresse, il ne retire jamais sa discipline. L'emploi de la verge n'arrête pas un moment les pulsations de son coeur. «Simon, «Simon», dit le Seigneur, «voici, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas». Il avait criblé Christ comme le blé. Pourquoi Satan était-il entré en Judas, sinon pour cela? et maintenant, il désire cribler les disciples. Vous voyez que ceci introduit Pierre d'une façon toute spéciale. Dès le commencement, le Seigneur l'avait établi chef des apôtres, et apôtre de la circoncision. Il était primat du collège apostolique. Quand les autres disciples s'enfuient, Pierre tarde à les suivre. Il fait une chute terrible. Son courage faiblit, tout s'effondre en lui, sauf sa foi en Christ, grâce à cette intercession. La première fois qu'il revoit le Seigneur, il se jette à l'eau afin d'arriver à lui. Et, quand il est converti, il tient tête au sanhédrin qui ne peut l'effrayer. Revenu, il fortifie vraiment ses frères, comme en témoignent les premiers chapitres des Actes. Il fut criblé, tout en lui tomba, excepté la foi; il est fortifié et il fortifie ses frères.

Et il leur dit: «Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac, et sans sandales, avez-vous manqué de quelque chose?» La signification de cette parole est bien simple. Quand il était avec eux, il les mettait à couvert; c'est ce que le vêtement symbolise. Maintenant qu'il va les quitter, eux doivent prendre sa place, et devenir un peuple militant. Ils ont à prendre sa place en face de l'inimitié du monde. Ces trente-huit premiers versets sont importants, ils jettent les fondements sur lesquels la création sera établie pour l'éternité. Christ est mort sous l'état de choses ancien destiné au jugement, afin d'introduire des choses nouvelles et éternelles. Là, rien n'est ancien. Quand la joie aura duré dix mille ans, elle sera aussi fraîche qu'au commencement. La nouvelle création demeure toujours nouvelle et toujours jeune.

## Chapitre 22: 39-71

Nous voici arrivés au verset 39 du chapitre 22, et, comme nous l'avons fait remarquer, il est bon de s'arrêter sur chaque verset, car chacun est fécond en enseignement. C'est une vraie

bénédictio de voir dans ce chapitre comment le Seigneur passe à travers des relations diverses — avec ses disciples, avec son Père, et avec ses ennemis. Il sort maintenant, il quitte la table et se rend à la montagne des Oliviers. C'est un lieu mystique. Pourquoi mystique? Il y a là des leçons variées à apprendre. Un mystère est ce qui renferme un secret. Par exemple, Abraham emmenant son fils sur la montagne de Morija, est la personnification d'un secret. Dans ces chapitres, le Seigneur se montre en trois positions différentes: *descendant* de la montagne, la *gravissant*, et se trouvant *sur la* montagne. Comme sa descente royale a été repoussée, nous le voyons faire une *ascension* fatigante; et si nous lisons le prophète Zacharie, nous le retrouvons sur la montagne, mais elle se fendra sous ses pieds, par l'effet du jugement.

Il prend congé de ses disciples pour retourner auprès du Père. Il les quitte avec ces bienfaisantes paroles: «Priez que vous n'entriez pas en tentation». Maintenant, il a affaire avec le Père. Et que dit-il? «Si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi!» Sûrement, ceci faisait partie de sa perfection morale. Il *fallait* qu'il en fût ainsi. Son amour fait de lui une victime volontaire. Mais c'eût été une tache sur la beauté morale de son oeuvre, s'il n'avait pas demandé qu'une position telle que celle où il allait se trouver vis-à-vis de Dieu, sur la croix, lui fût épargnée. Mais comme il ne pouvait se faire qu'il ne bût la coupe, il dit: «Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite». «Et un ange du ciel lui apparut, le fortifiant». Comment comprenez-vous ce terme «fortifiant»? Il ne signifie pas la même chose que «fortifie tes frères». Il ne s'étend pas au delà du corps du Seigneur. C'est l'office des anges. Ils sont des messagers providentiels. Le *Saint Esprit* a affaire avec votre esprit. Il faut donc penser que l'ange vient communiquer des forces à son corps, preuve qu'il n'était pas encore abandonné. Nous ne retrouvons rien de pareil, durant les trois heures de ténèbres. Il est laissé dans un isolement impénétrable. Pas un rayon de lumière de la face de Dieu ne le réjouit là. Mais jusque-là, il n'avait pas encore été fait sacrifice pour le péché, et les anges peuvent venir le fortifier. Il est fortifié en vue d'une nouvelle agonie. S'étant relevé, il vient à ses disciples, et les trouve dormant. *Eux*, étaient les objets de ses pensées. *Lui*, ne l'était pas des leurs! Lui, objet de *leurs* pensées! Ils ne peuvent veiller une heure avec lui. La même chose se renouvelle encore aujourd'hui. Il est toujours vivant pour intercéder pour *nous*. Vivons-nous jamais pour l'aimer? pour le servir? Il est toujours vivant pour vous. Vivez-vous jamais pour lui?

Maintenant, introduit dans ses dernières relations, il est plongé au milieu de la tourbe de ses ennemis. «Comme il parlait encore, voici une foule, et celui qui avait nom Judas, l'un des douze, les précédait; et il s'approcha de Jésus pour le baiser». Un disciple fait alors une erreur. C'est une terrible chose que de se tromper. Il y a une classe d'erreurs qui peuvent naître non seulement d'un jugement imparfait, mais d'un mauvais état du coeur. C'était le cas des disciples ici. Ils n'avaient pas été dans la compagnie de Christ, comme ils auraient dû. Pouvez-vous concevoir quelque chose de plus éloigné du coeur du Seigneur que de tirer l'épée pour en frapper l'esclave du souverain sacrificateur? Lui qui marchait à la mort, le juste pour les injustes, voir toucher à l'un des cheveux de la tête d'un pauvre pécheur! Je puis me tromper sur l'appel de l'Eglise ou sur les gloires futures, mais il est un autre genre d'erreurs dont vous et moi avons à nous juger résolument. Le Seigneur, naturellement, guérit le blessé.

Remarquez le verset 53. Il caractérise la scène du moment. Que signifie cette «heure»? Quelle a été sa durée? En quoi se distingue-t-elle de tout ce qui l'a précédée et de tout ce qui l'a suivie? Quant à ce qui précède, on ne pouvait mettre la main sur lui avant que cette heure fût venue. Il doit être un captif volontaire, comme il avait été une victime volontaire. Le soir est arrivé, et il devient leur captif. Aussitôt cette heure écoulée — qui se termine aux trois heures de ténèbres — une ère complètement nouvelle commence; non plus l'heure de la puissance des ténèbres, mais celle qui voit briser la semence de la femme. Maintenant, il se remet lui-même entre leurs mains. Il est un prisonnier volontaire, comme il fut une victime volontaire sur la croix. Les hommes s'emparent de lui. Avez-vous jamais, à la lumière des Ecritures, considéré ce qu'est le coeur de l'homme? Il est pervers, dites-vous. Oui, cela est vrai; mais il n'est pas seulement capable de méchanceté, il est désespérément incurable. Concevez-vous un homme qui s'armerait de pierres pour frapper un visage resplendissant comme celui d'un ange? *Pouvez-vous le concevoir? Voyez les sacrificateurs dans le temple, en face du voile déchiré. Ils trament un mensonge. Voyez les soldats auprès du sépulcre vide. Ils consentent à mentir.* Les eaux divisées de la mer Rouge ne touchent pas le coeur du Pharaon. Le visage illuminé du martyr Etienne ne touche pas le coeur de la multitude. Un voile déchiré est sans effet sur les sacrificateurs, et un tombeau vide ne dit rien à la populace. Même après avoir vu la guérison de l'esclave du souverain sacrificateur (car notre adorable Seigneur est un divin médecin), ils se saisissent *néanmoins* de lui. Reconnaissez-vous ici le portrait du coeur qui bat dans votre poitrine? Vous pouvez avoir des habitudes différentes, mais la chair est la même en tous, elle n'est pas seulement mauvaise, mais incurable. Les murailles d'eau de la mer Rouge ne l'ont pas guérie, et ici, dans le jardin même, ils ont vu Jésus accomplir un merveilleux et divin miracle de guérison, et cependant ils le saisissent avec une intention meurtrière. Que peut-on faire, dites-le-moi, d'un coeur mis à l'épreuve de ces choses? L'enfer a-t-il eu le pouvoir de corriger le diable? Vaincu dans le cas de Légion, il se hâte d'entrer dans le troupeau de pourceaux.

Nous avons maintenant le petit épisode de Pierre se chauffant. Représentez-vous l'apôtre retombant au niveau de l'humanité. Il devient, non le compagnon du Jésus de Gethsémani, mais celui de misérables assemblés dans la cour extérieure du palais. Nous trouvons ici deux choses: le chant du coq et le regard jeté sur Pierre. Comment les entendez-vous? Symboles d'ordre bien différent, mais représentant ce avec quoi nous devons tous faire connaissance: la conscience et Christ. Le chant du coq éveille la conscience de Pierre, le regard le place devant Jésus. Il faut que j'aie la conscience réveillée et le regard de la foi fixé sur Jésus. Alors, que Jésus achève l'histoire de mon âme. Si nous n'avons pas tous entendu le chant du coq, ni éprouvé la puissance d'un regard, nous ne sommes pas encore à l'école de Dieu. Mon activité intellectuelle à l'égard des choses de Dieu, ne suffit pas. La conscience doit être à l'oeuvre comme la foi. «Et Pierre étant sorti dehors, pleura amèrement». Mais sa foi n'a pas chancelé. Il peut être obligé de traverser la douleur et les larmes, sa foi ne succombe pas.

«Et les hommes qui tenaient Jésus se moquaient de lui et le frappaient... Et quand le jour fut venu, le corps des anciens du peuple, principaux sacrificateurs et scribes, s'assembla; et ils

l'amènèrent dans leur sanhédrin, disant: Si toi, tu es le Christ, dis-le-nous». Quelle réponse à ceux qui l'interrogent!

Estimez-vous que nous soyons toujours fidèles les uns à l'égard des autres? Non, nous tenons trop à laisser les autres avoir une bonne opinion d'eux-mêmes, et nous nommons cela l'amour; mais c'est une chose insipide. Jamais vous ne trouvez en Christ l'amabilité toute humaine qui flatte. Il y avait l'amour sous toutes les formes de la fidélité, mais point d'amabilité humaine. En réponse à leur question, le Seigneur s'adresse à leur condition morale: «Vous ne voulez pas être justes à mon égard, vous voulez le mal et vous ferez le mal. Vous avez soif de mon sang et vous verserez mon sang». Leur ayant ainsi fermé la bouche, il se lève en disant: «Désormais, le fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu». C'est la manifestation de Christ dans sa puissance judiciaire.

Nous suivons, de différentes manières, la trace de Christ au ciel. Nous croyons avoir tout dit à propos de l'ascension, quand nous disons qu'il est ressuscité et qu'il est monté en haut, mais il faut le suivre jusqu'au plus haut des cieux, sous des caractères distincts: comme *personne* auprès du Père, comme *sacrificateur* intercédant dans le sanctuaire, comme Celui que *la terre a renvoyé là*, et toutes les fois que nous découvrons ce caractère, nous le voyons s'élevant dans sa gloire judiciaire. C'est ce qui est présenté *ici*. Il n'est pas monté au ciel en tant que sanctuaire, mais comme étant le lieu de la puissance, y attendant que ses ennemis soient faits le marchepied de ses pieds. C'est bien ce caractère qu'il revêt ici.

Maintenant, nous voyons la manière dont les gentils et les membres du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique l'ont envisagé, afin que les diverses classes de la société soient convaincues de péché devant Dieu. Pilate et Caïphe peuvent être des hommes aimables, mais, quant à Dieu, les uns et les autres ne sont que des coupables dans une même nature révoltée. Réalisons-nous vraiment que pour nous ce Seigneur a consenti à suivre un pareil chemin? Nous pouvons bien dire qu'un tel amour «surpasse toute intelligence». Que le Seigneur nous accorde de le recevoir par la foi et de nous en nourrir dans sa communion. Amen.

---

Hébreux 5: 7. «Ayant été exaucé à cause de sa piété». Il possédait, pour être entendu, un titre moral qui nous manque. Pas n'était besoin pour lui d'intercéder comme pour nous. Mais ce droit même, il l'a abandonné, et a appris l'obéissance qui l'a conduit à la croix.

Matthieu 26: 38, etc. En vain le Seigneur avait cherché *leur* sympathie. «Demeurez ici, et veillez avec moi». Alors, il leur accorde *la sienne*. «Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation». Leur oubli de lui, ne le fait pas les oublier un instant.

## Chapitre 23

Méditons maintenant ce chapitre.

«Et se levant tous ensemble, ils le menèrent à Pilate». Avec quelle habileté ils s'adaptent aux circonstances du moment! Auprès des Juifs, ils accusent Jésus de vouloir se faire Fils de

Dieu. Devant le gouverneur romain, ils mettent à sa charge l'usurpation du titre de roi. Il avait droit à tous ces titres qui sont tous produits et récusés devant une cour de justice humaine; mais si tout a été contesté, tout sera maintenu. Nous le voyons ici en butte à la contradiction de la part des hommes, mais justifié ensuite devant Dieu.

Quand Pilate répète la question: «Es-tu le roi des Juifs?» il répond: «Tu le dis». C'est une belle chose de porter au dedans de soi, sous une forme cachée, la conscience de la gloire. Il reconnaît être roi quand la question lui est posée. C'était une gloire qu'il portait constamment, mais qu'il cachait de même. Nous devons avoir conscience de dignités qui éclipsent la gloire du monde; mais ce monde est dans un état moral tel que nous ne pouvons pas les déployer. Telle fut la vie de Jésus. Il avait conscience d'être un vase de gloire, mais se sentait moralement sous la nécessité de le cacher.

Qu'il est instructif de voir le travail de différents états d'âme. Rien de plus frappant que l'histoire de Pilate. Sans animosité contre Christ, il l'eût volontiers relâché, si en même temps il avait pu garder son caractère dans le monde. L'inimitié des Juifs était celle de la chair contre Dieu. Chez Pilate, c'est la lutte victorieuse que le monde livre à la conscience. Or Pilate désirait naturellement se débarrasser du malaise de sa conscience. Aussi, «ayant entendu parler de la Galilée», il crut y trouver une petite porte de sortie, et aussitôt il en tire avantage. Ah! il ne sert à rien de sortir d'embarras par des portes dérobées. La subtilité du méchant coeur humain les recherche. Pilate envoie donc Jésus à Hérode, et devant celui-ci il ne prononce pas un seul mot. Hérode était absolument pervers. Le Seigneur répond à Pilate, dont le coeur n'avait point de haine; il répond à Caïphe, à cause du serment devant Dieu par lequel il l'adjurait (Matthieu 26: 63); mais pour Hérode, il n'a pas une parole; il passe devant lui sans ouvrir la bouche. Chose terrible que le silence de Dieu. Il vaudrait mieux qu'il nous parlât par des châtiments. «Ne te tais point envers moi; de peur que, si tu gardes le silence envers moi, je ne sois fait semblable à ceux qui descendent dans la fosse» (Psaumes 28: 1). Le silence de Dieu équivaut pour l'homme à être jeté dans une fosse. «Ephraïm s'est attaché aux idoles: laisse-le faire». Les rapports entre le Seigneur et Hérode nous le montrent. «Et Hérode le renvoya à Pilate».

«Or il était obligé de leur relâcher quelqu'un à la fête». Nous arrivons à un moment moral d'une grande solennité. Pourquoi doit-il relâcher quelqu'un à la Pâque? Il n'y a pas de donnée positive là-dessus, mais mon sentiment personnel est qu'on réclamait du gouverneur romain un signe de la dignité qui s'attachait à cette fête — quand le Seigneur du ciel et de la terre opérait pour eux une grande délivrance. Et afin d'en garder le mémorial, les Juifs demandaient que quelqu'un leur fût remis. La Pâque était un souvenir de l'ancienne dignité de la nation. Nous aimons volontiers quelques petites reliques de dignités passées. Or, il arriva qu'à ce moment il y avait un meurtrier en prison, un homme «qui avait été jeté en prison pour une sédition qui avait eu lieu dans la ville, et pour meurtre». Impossible de descendre plus bas moralement. Or cette question se pose: Lequel vont-ils choisir: un homme comme celui-là, ou le Prince de la vie? Au commencement des Actes, Pierre insiste sur ce point. Qu'est-ce que cela nous dit? Que le coeur humain, passé au crible, est exactement le même, en Luc 23, qu'en Genèse 3. En Genèse, l'homme préfère le mensonge du serpent à la vérité de Dieu. Ici, il

préfère un meurtrier au Prince de la vie, et si vous ne reconnaissez pas en vous-même le plein développement de la nature d'Adam, vous vous trompez sciemment. Le Juif de Luc 23, n'est autre que l'Adam de Genèse 3, abandonnant pour servir le serpent, le Dieu de grâce, le Dieu de la vie, le Dieu de gloire, auquel on a préféré un meurtrier, car Satan a été «meurtrier dès le commencement». Il en est de même ici.

Ainsi Pilate leur dit pour la troisième fois: «Mais quel mal celui-ci a-t-il fait?» La lutte continue. Ces conflits ne se règlent pas en un moment. La conscience aime trop ses aises pour céder si vite. Jusqu'à sa défaite, Pilate demeure sur le champ de bataille. Ce merveilleux volume met l'homme à nu et révèle Dieu lui-même. L'homme y est vu comme une ruine morale irrémédiable, et Dieu, comme le réparateur des brèches. Et il continue à réparer jusqu'à ce qu'il change en louanges les cris douloureux de la création. Il débute par la conscience. Si la conscience n'est pas restaurée, peu vous importe que la création le soit; mais il commence où nous désirons qu'il commence. Ai-je quelque raison de douter que, si ma conscience de pécheur s'exhale en gémissements de douleur, il ne puisse la revêtir d'un vêtement de louange? C'est ce qu'il va faire quant à la création; bientôt il transformera ses gémissements en louanges; et ma conscience n'est-elle pas aussi digne de son travail que la création?

Enfin Pilate prononce la sentence. C'est la victoire du mal.

Les filles de Jérusalem sont introduites ici. Ce ne sont point les mêmes que les femmes de la Galilée. Comment établir la distinction? La distinction *est établie*. C'est une preuve nouvelle de l'immense variété morale des Ecritures. Nous avons les disciples — les femmes de la Galilée — les filles de Jérusalem — le centurion et Joseph d'Arimatee. La scène qui nous entoure ne présente-t-elle pas la même variété d'individus? Cela peut vous embarrasser et vous troubler peut-être; mais rejetez sur Christ ce qui est trop grand pour *vous*. Je puis à peine dire où commence la lumière et où finissent les ténèbres. C'est au delà de ma portée. Je dois le laisser à Dieu. Or, que devez-vous faire de toutes ces diversités? Ne les mettez pas n'importe où. Laissez-les à Christ. «Le Juge de toute la terre ne fera-t-il pas ce qui est juste?» Ne cherchez pas à résoudre la question. Les anges sauront, un peu plus tard, rétablir l'ordre dans le champ. Je m'entretiens chaque jour avec beaucoup de gens, et si on me le demandait, je ne saurais où classer leurs âmes. Les femmes de la Galilée étaient évidemment «élues selon la prescience de Dieu». Mais que dire des filles de Jérusalem? Elles ne se trouvaient point parmi ceux qui ont crucifié Jésus. Elles représentent, je crois, l'âme du résidu de la fin au premier moment de son réveil. «Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants». Ah! comme le Seigneur s'oublie lui-même! Je ne crois pas que son caractère se révèle d'une façon plus merveilleuse que dans ces dernières scènes. Sous l'étreinte de la douleur, n'estimez-vous pas comme votre droit de vous occuper de vous-même et n'attendez-vous pas des autres qu'ils en fassent autant? Quel magnifique exemple ici de l'amour qui s'oublie! «Femme, voilà ton fils». «Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi». «Père, pardonne-leur».

Nous arrivons maintenant à la croix. Comment entendre le mot «esprit», du verset 46? Etes-vous arrivés à cette paisible conclusion que, délivré du corps, l'esprit du croyant est

immédiatement avec Jésus? Lorsqu'Etienne suivit les traces de son Maître, il le fit dans la vie et dans la mort. *Ici-bas*, les méchants lapident son corps, mais *là-haut*, le Seigneur reçoit son esprit. Paul est ravi dans le paradis comme un «homme en Christ». L'homme en Christ est indépendant du corps. Le Seigneur revêt le corps d'immortalité et l'esprit de vie impérissable. Dans sa propre personne, le Seigneur était le premier à reconnaître que l'esprit retourne au Père. Il était le premier-né entre plusieurs frères, et le premier-né entre plusieurs esprits.

Nous arrivons maintenant à la confession du centurion. Joseph d'Arimatee semble y avoir puisé du courage. «Il attendait, lui aussi, le royaume de Dieu». Que devons-nous penser de lui? Pourquoi n'avait-il pas franchement pris sa place parmi les disciples du Nazaréen? Nous l'ignorons et n'avons pas à nous en préoccuper. Hardiment il va réclamer le corps de Jésus. Il ne lui coûte pas beaucoup d'aller à Pilate. Pilate n'avait pas de haine. Il eût préféré suivre les disciples, si sa sécurité personnelle eût été garantie. En accédant à sa requête, Pilate aura probablement ajouté: «Va, et fais ce qui te semble bon».

Quel chapitre que celui-ci! Le Seigneur met fin à la vieille création. L'ancien sabbat en célébrait la perfection; la mort de Jésus en célèbre la fin. La vieille création était condamnée dès le commencement, et si nous n'avons pas une place dans la nouvelle, devant Dieu nous ne sommes rien.

## Chapitre 24: 1-32

Dans ce chapitre, nous pouvons remarquer, d'une manière générale, que le Seigneur prend les choses en main. Quand il est pris au jardin de Gethsémani, il reconnaît que c'est l'heure du pouvoir des ténèbres. L'homme y joue le rôle principal. L'homme s'est saisi de lui, il l'a cloué au bois, donnant raison à l'expression: «C'est ici votre heure». L'homme fait ce qu'il veut, et cela jusqu'aux trois heures de ténèbres. Alors Dieu reprend les choses en main. C'est le moment où Dieu l'a froissé et a fait de son âme un sacrifice pour le péché. Il est très important que nous voyions le caractère spécial de ce moment. Pendant toute sa vie la face du Père avait rayonné sur lui. Avait-il été abandonné du Père un seul instant? Lisez ce qu'il dit de lui-même au Psaume 16. Mais maintenant, ainsi que les prophètes et Jean le baptiseur l'avaient annoncé, il était là — l'Agneau de Dieu; il remporte aussitôt la victoire. Dieu n'attend pas la résurrection pour sanctionner la mort de Jésus. Il la sanctionne en déchirant le voile; ce n'était pas le sceau public; mais avant le troisième jour fixé pour le sceau *public* (de la résurrection), Dieu y met son sceau *privé*. Et la rapidité du fait est magnifique. Nous ne pouvons mesurer le temps écoulé entre l'instant où Jésus remit son esprit et celui où le voile se déchire (Matthieu 27: 50, 51). C'était le sceau de l'entière satisfaction du trône. Il accomplit ici de deux manières la volonté de Dieu. Pendant sa vie, son oeuvre ici-bas avait été, comme au puits de Sichar, de changer les ténèbres en lumière. Ainsi le voulait le Père quand il était un serviteur vivant. Victime mourante, il accomplissait la volonté du trône. Le trône où siégeait le jugement fut satisfait quand Jésus remit son esprit. *D'une part*, il accomplissait la volonté du Père en grâce, *d'autre part*, celle de Dieu en jugement. Ayant traversé l'heure de l'homme et l'heure de Dieu, il arrive, dans la résurrection, à son heure propre. Sa propre heure, c'est



l'éternité. Quel bonheur d'être dans sa compagnie pour entrer avec Jésus dans une éternité de gloire et d'intimité!

Nous le voyons maintenant dans sa résurrection, et beaucoup de choses réclament notre attention. Aussitôt le sabbat juif passé, les femmes viennent au sépulcre apportant les aromates par elles préparés. Elles voient la pierre roulée de devant le sépulcre, mais n'y trouvent pas le corps de Jésus. Que pensez-vous de tout ceci? Il y a là quelque chose d'infiniment consolant. Nous trouvons l'ignorance et l'affection mêlées. *L'ignorance* les conduit à chercher parmi les morts celui qui est vivant, *l'affection* donne au corps mort du Seigneur une valeur supérieure à tout ce qui l'entoure. Que faut-il penser d'une affection ignorante? Ce que Christ en pense. Il peut l'apprécier sans qu'elle le satisfasse. Il ne veut pas que *l'amour* remplace la *foi*. L'amour est le principe qui *donne*, la foi le principe qui *prend*. Lequel est le plus précieux à son coeur? Il vous le dira dans ce chapitre. Il *veut* avoir en nous des débiteurs. Il *entend* occuper la place du «plus heureux». «Seigneur, tu en es digne», répond la foi. Quelqu'un a dit: La foi est le principe qui laisse à Dieu le soin de penser pour nous, et j'ajoute, qui met Dieu à la première place. Quand, pauvre et nu, je viens à lui comme à Celui qui est tout, c'est la foi. La loi met *l'homme* en premier, *Dieu* en second; elle fait l'homme actif, Dieu passif. L'Évangile renverse complètement ces positions respectives. Dans l'Évangile, c'est Dieu qui donne, vous qui recevez. Au lieu de la foi, c'est un amour ignorant qui se manifeste ici. Les femmes avaient de l'affection, mais elles ne comprenaient pas la victoire qu'il avait remportée pour elles. C'est Christ qui est venu me chercher dans ma tombe, et non moi qui l'ai cherché dans *la sienne*. Lui est le vivant, moi le mort.

Les anges rencontrent ces femmes apportant leurs aromates au tombeau. Elles sont en grande perplexité. Elles cherchaient un mort; — elles pouvaient bien être effrayées à la vue d'un étranger étincelant de lumière. Les anges arrivent directement du ciel pour être témoins de la résurrection et de la victoire du Seigneur. Les femmes n'avaient point pensé à cela, aussi les anges les effrayent. Ils leur disent: «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous comme il vous parla quand il était encore en Galilée». Voici une réprimande. Aimez-vous à voir l'amour réprimandé? Ce n'est pas agréable, mais c'est de la fidélité. Ces femmes agissaient par amour, mais aussi par incrédulité. Tous les droits de Dieu doivent être maintenus. *Alors*, «elles se souvinrent de ses paroles». Combien de funestes méprises nous commettons en ne nous souvenant pas de ce que Dieu a dit! Lorsque le Seigneur Jésus fut tenté, il se servit de la parole de Dieu, et par cette simple parole il gagna la victoire dans le combat. Elles commettent cette erreur, parce qu'elles n'avaient pas retenu les plus simples paroles que leurs oreilles avaient pu entendre. Qu'il est doux de voir le Dieu de toute grâce intervenir jusque dans nos méprises! Aimerez-vous que quelqu'un fût toujours devant un miroir se préparant pour rencontrer votre présence? Ne préféreriez-vous pas qu'il se sentît à l'aise devant vous? Il en est ainsi de Dieu. La réprimande était intentionnelle et bien méritée, mais c'était «une huile excellente, et leur tête ne la refuserait pas» (Psaumes 141: 5). Cette lumière les place sur un chemin tout à fait différent. Que mes erreurs soient un lien avec Christ plutôt que cette condition d'Ephraïm «Laisse-le

faire». «Ne te tais point envers moi de peur que, si tu gardes le silence envers moi, je ne sois fait semblable à ceux qui descendent dans la fosse». Rien n'approche *de cela* ici. C'étaient des réprimandes bien méritées et sévères, mais, je le répète, que mes fautes me mettent en contact avec Jésus, plutôt que de n'être point du tout avec lui.

Les femmes s'en vont donc rapporter ces choses aux apôtres. «Et leurs paroles semblèrent à leurs yeux comme des contes et ils ne les crurent pas». Devons-nous considérer les apôtres comme des *Corinthiens* qui, par des raisonnements intellectuels, niaient la résurrection? ou des sadducéens, secte dépravée, qui la niaient également? Je ne le pense pas. Je ne les rangerai pas parmi les sadducéens juifs ou les gentils de Corinthe. Que faut-il donc inférer de leur incrédulité? Ah! il est difficile de croire que c'est Dieu qui travaille pour nous en ce monde. Il nous est beaucoup plus facile de travailler pour Christ, que de croire qu'il a fait notre travail.

Aucune forme de religion humaine n'accepte cette pensée. C'est ce qui avait lieu pour les disciples. Ils pouvaient bien apporter leurs aromates et leurs parfums, mais ils n'étaient pas encore capables de croire à ce fait immense qu'il s'était occupé d'eux. Nous pensons que le Seigneur est dur, exigeant, et qu'il cherche du haut des cieux une occasion contre nous. Leurs coeurs étaient comme des vases fêlés laissant échapper les paroles de Christ, et ils viennent comme des vivants, à un mort, au lieu de croire que lui, le Vivant, était venu à nous, les morts. Nous passerons nos jours en pénitences, plutôt que de nous confier en lui. Pierre même en est là. Pierre! Impossible. Celui qui a fait la confession même sur laquelle l'Eglise se fonde!

Une fois qu'il s'agit *de mettre en pratique* sa confession, Pierre faiblit. Celui qui parmi les onze aurait certes dû le plus rougir, c'était Pierre. Comme on peut quelquefois distinguer un homme de lui-même, sa conduite de ses expériences! Si Pierre eût vraiment compris la portée de sa confession, jamais il ne fût venu chercher parmi les morts, «le Fils du Dieu vivant».

Laissons Pierre, et retournons au Seigneur, que nous trouvons en compagnie de deux disciples. Il rencontre en eux les mêmes principes. La seule exception est là-bas, dans un coin éloigné, à Béthanie. Ni Marie, ni Marthe, ni Lazare, ne viennent au sépulcre, et cependant nous avons vu les deux soeurs à celui de leur frère. Est-ce le manque d'amour qui les tient éloignés d'un tombeau vide? Non certes, mais bien plutôt la foi en Christ. *L'amour* ignorant y amène les femmes de la Galilée, *la foi* intelligente en éloigne les soeurs de Béthanie.

Sur le chemin, le Seigneur s'approche de ces deux disciples qu'il voit s'en retournant, les coeurs tristes et mélancoliques, de la ville. Qu'est-ce qui cause leur tristesse? L'incrédulité. Cette tristesse attire le coeur de Jésus. Si l'affection qui apportait des aromates à son tombeau lui était précieuse, la tristesse qui enveloppait leurs coeurs désolés, lui était également précieuse. C'était une réalité. Ne pensez-vous pas que les évangiles nous donnent déjà quelques bribes de l'éternité? Ils mettent de pauvres pécheurs en rapport avec le Seigneur de gloire, et l'éternité vous donnera les mêmes relations. L'intimité avec Christ durant l'éternité est le bonheur suprême. Les évangiles préparent nos coeurs, à en jouir même maintenant, par la confiance. Sans effort de sa part, le Seigneur gagne et conserve la confiance des deux

disciples. Il se donne à leur coeur, qui immédiatement se l'approprie tel qu'il est. Il s'approche et leur demande: «Quels sont ces discours que vous tenez entre vous en marchant, et vous êtes tristes?» Et eux de répondre: «Est-ce que tu séjournes tout seul dans Jérusalem, que tu ne saches pas les choses qui y sont arrivées ces jours-ci?» Nous avons tourné le dos, non seulement à Jérusalem, mais à toutes nos espérances. Or c'est déjà le troisième jour, et maintenant nous retournons chez nous. C'est fait de nous. «O gens sans intelligence et lents de coeur à croire» — à croire quoi? — «toutes les choses que les prophètes ont dites». C'était là le remède et ils étaient restés à court. Oh! combien cela devrait attacher votre coeur et le mien, à chaque syllabe, à chaque iota de la parole de Dieu! Il leur enseigne ensuite combien le Christ devait souffrir et leur explique, dans *toutes les Ecritures*, les choses qui le regardent. Maintenant, leurs raisonnements se changent en ardeur. Qui a produit ce changement? Jésus s'était interprété lui-même. Quoi de plus naturel alors qu'il «fût comme s'il allait plus loin?» Il se déroba sous un voile, et comme étranger il ne voulait pas être un intrus pour eux. Mais «ils le forcèrent». Je ne leur sais aucun gré de cette courtoisie, mais bien à cette ardeur qui les embrasait. Nous devons nos remerciements à Celui qui seul est digne de toute reconnaissance. Nous savons comment cela finit. Soyez sûrs que jamais les joies de l'éternité ne vous fatigueront. Là seront les ardeurs brûlantes de l'ordre séraphique. Qu'il y ait en moi l'esprit du séraphin, et autour de moi les gloires de Jésus; ce sera le ciel.

## Chapitre 24: 33-53

Arrivés à la fin de cet évangile, nous retrouvons encore la même chose que nous avons examinée la dernière fois — l'incrédulité touchant la résurrection, cachée dans le coeur des disciples. Le Seigneur s'applique à la déraciner. Il faut la détruire, car elle est fatale à la foi des élus de Dieu. Rien ne peut être substitué à la résurrection. De ce fait accompli, dépendent toutes les voies divines à l'égard du pécheur. En plusieurs circonstances, durant le temps de son ministère, le peuple attendait du Seigneur qu'il intervint entre la maladie et la mort. Mais ce n'était pas le dessein de Dieu. Les gages du péché, c'est la *mort*. Voilà pourquoi lui-même doit entrer dans la mort, rencontrer et vaincre l'ennemi dans sa propre forteresse. L'histoire de la fille de Jaïrus n'est pas autre chose. Le Seigneur tarda tant, que l'enfant mourut. Admirable preuve qu'il n'était pas venu pour arrêter la mort, mais pour la vaincre. Ainsi dans le cas de Lazare, il attend jusqu'à ce que la maladie se soit terminée par la mort. Tous pleuraient, se lamentaient, gémissaient, sur les ravages de la mort. C'était la place qu'il fallait, pour que le Fils de Dieu se manifestât lui-même. Sans doute, il a fait des guérisons et des purifications, mais il est venu ici-bas, non pour intervenir entre la maladie et la mort, mais entre la mort et une nouvelle vie. Il détient la vie victorieuse. S'il eût rencontré la maladie et non la mort, rien ne se fût accompli, parce que les gages du péché, c'est la mort. Est-il venu adoucir le jugement originel: «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement»? *Il ne l'a pas fait, il ne le pouvait pas*. Il est venu le rencontrer, le subir, le confirmer, et en sortir victorieux.

Satisfaits maintenant, les deux disciples s'en retournent à la ville, rapporter aux autres ce qu'ils ont vu; et pendant qu'ils parlent, Jésus lui-même se tient au milieu d'eux. Plusieurs choses sont à remarquer ici pour notre instruction, l'une entre autres particulièrement précieuse. Non seulement il est *ressuscité*, mais encore *ressuscité le même qu'il était en mourant*. Que serait pour vous un Fils de Dieu qui ne *se ressemblerait pas*? Sur un trône de gloire aujourd'hui, il n'en demeure pas moins le même qu'il était au puits de Sichar. Pour le connaître tel qu'il est *maintenant*, étudiez-le dans les quatre évangiles. Voudriez-vous un autre Jésus que Celui présenté par Matthieu, Marc, Luc et Jean? Peut-être nous est-il difficile de comprendre que maintenant il est, dans la gloire, celui qu'il était ici-bas? Mais c'est en partie le propre des scènes postérieures à la résurrection, de nous assurer qu'il est absolument le même. Conservons précieusement cela dans nos coeurs. Notre marche vers le ciel en sera facilitée. Il est entré dans votre sphère, avant même de vous inviter à venir dans la sienne, et la manière de rendre facile le chemin jusque-là, c'est de savoir que vous trouverez dans un monde à venir de gloire, ce même Jésus qui est descendu sur la terre. Le Seigneur des gloires infinies a passé au milieu de mes ruines, et m'a montré qu'il est le Même au milieu des gloires qu'au milieu des ruines. Il appartient aux merveilles morales de l'Évangile, de montrer que notre adorable Seigneur a trouvé moyen d'accommoder aux gloires futures, nos yeux et nos oreilles. Il en a donné de magnifiques garanties: «Paix vous soit!» dit-il, en se présentant à eux. Avait-il jamais dit cela auparavant? De telles paroles ne sont elles pas nouvelles sur ses lèvres? Il confirme ici les gages donnés. Avant de mourir, il disait: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez». Après sa résurrection: «Il souffla en eux et leur dit: Recevez l'Esprit Saint». Encore un témoignage de plus. Avant sa mort, il dit aux disciples: «J'irai devant vous en Galilée». Ne s'y était-il pas engagé? Petit détail, direz-vous peut-être, mais quoi qu'il en soit, c'est un Christ ressuscité, s'acquittant maintenant des promesses faites par un Christ serviteur. Les circonstances ne peuvent le changer; ni les ruines terrestres, ni les gloires céleste, ne peuvent l'affecter. «Je vais vous préparer une place», avait-il dit avant de souffrir, et après s'être relevé d'entre les morts. «Je monte vers mon Père et votre Père». En étudiant les scènes qui suivirent la résurrection, nous retrouvons partout dans le Christ ressuscité, le même Christ qui a servi et qui maintenant accomplit toutes ses promesses, en montrant tous les traits admirables de son caractère qu'il avait fait voir auparavant. La pensée d'une mort subite vous vient-elle parfois? Vous pouvez être transportés en sa présence sans avertissement préalable? Sera-ce pour vous un lieu inconnu? Je puis me sentir étranger à ses *circonstances*, mais non à *lui-même*. Par conséquent, plus nous apprenons à connaître Jésus, plus tôt nous entrons dans le ciel. Son palais m'importe moins que sa Personne. Le Seigneur *veut* nous introduire dans son intimité même. Pour cela, dans les scènes qui suivent sa résurrection, il nous fait savoir que nous le connaissons déjà.

Nous arrivons maintenant à la vérification du fait qu'il est ressuscité. Pourquoi est-ce un point si important? Supposez que Dieu eût dit: «Satan ayant ruiné votre *corps*, je vous prendrai pour être avec, moi en *esprit*»; c'eût été rendre manifeste la victoire de Satan sur le corps. Est-ce pour cela que Dieu serait descendu ici-bas? «Si Christ n'est pas ressuscité», dit l'apôtre, «votre foi est vaine». De nous, en nos corps glorifiés, il fait ainsi des témoins de sa victoire. La

résurrection n'est pas seulement le sceau de sa victoire. Il a fait une expiation que le trône reconnaît en ressuscitant d'entre les morts notre Garant qui l'a accomplie. Mais, de plus, il faut qu'on voie qu'il a remporté une victoire en ce monde, c'est pourquoi le Seigneur condescend d'une manière merveilleuse à le confirmer. Il leur demande: «Avez-vous ici quelque chose à manger?» Pourquoi le demande-t-il? Simplement pour les convaincre que ce n'était pas seulement un esprit qui se tenait devant eux. Le Seigneur est venu livrer bataille pour *vous*, Parole faite chair, que l'on pouvait toucher de la main. L'humanité tangible ayant été détruite, elle doit être rachetée tangible. Ayant établi ce fait au verset 44, il y rattache tout le reste. Répétant encore ce qu'il leur avait déjà dit, il lie son ministère du moment avec le précédent. Il leur fait voir dans la loi de Moïse, les prophètes et les Psaumes, toutes les choses qui le concernent. Quelque chose d'analogue se montre dans ses voies à l'égard de Pierre. «Le coq ne chantera point aujourd'hui», avait-il dit, «que premièrement tu n'aies nié trois fois de me connaître». C'est ce qui arriva. Alors le Seigneur le regarde. Par le chant du coq, il réveille sa conscience; par son regard, il le lie de nouveau avec lui. Ressuscité, il se retrouve avec Pierre absolument où il l'a laissé. Pas n'est besoin de réveiller encore sa conscience, ni de renouer des relations, mais il le retrouve au point critique où il l'a laissé, et le rétablit dans son ministère. Le Seigneur connaît le chemin de vos pensées, et vous reprend exactement au point même où vous êtes. Pendant qu'il était avec ses disciples, il leur avait annoncé l'accomplissement de toutes les choses prédites; maintenant il leur ouvre l'intelligence — pour la première fois jusqu'ici — et s'assied pour les leur expliquer. Combien est belle la manière dont il nous enseigne! Merveilleux moment qui se continue jusqu'à aujourd'hui. Il caractérisait la dispensation actuelle, c'est-à-dire que, sous la garantie de sa mort, la rémission des péchés doit être annoncée à chaque pauvre pécheur. Dans un certain sens, jamais nous ne sommes parvenus au delà, et jamais nous n'y parviendrons avant que le dernier des élus soit amené.

Il a maintenant tout achevé, et comme prédicateur au monde, il garde le silence. Il a annoncé la rémission des péchés à un monde de pécheurs. Nous prenons ici congé de Jésus comme évangeliste. Comme souverain sacrificateur, nous ne l'avons pas encore rencontré pleinement, mais cet instant stéréotype le ministère de l'évangeliste. On ne peut rien ajouter à cela. Il m'a dit, à moi pécheur, appartenant à un monde pécheur, que par sa mort et sa résurrection, la rémission des péchés m'est annoncée.

Il les conduit maintenant jusqu'à Béthanie. Probablement ce fut une marche silencieuse. Si mon âme s'abreuve à la simplicité d'un tel Evangile, ce sera avec une satisfaction muette. «Et, levant ses mains en haut, il les bénit». C'est un service sacerdotal. *Là*, il est «toujours vivant». *Jamais* le service de ses mains élevées sur nous ne cessera; c'est l'attitude dans laquelle il est monté au ciel, pour y exercer sa sacrificature céleste. Quel effet cela produit-il sur nous: contempler un évangeliste, Jésus, donnant la paix à la conscience; puis le voir remontant au ciel en bénissant? Quel effet en ont ressenti les disciples? Une complète transformation de leur condition religieuse. Ils n'ont plus affaire avec Moïse. Leur service devient celui de la sacrificature eucharistique. «S'en retournant à Jérusalem avec une grande

joie, ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu». Y a-t-il quelque chose de plus divin? *Rien*. Et c'est ici que Christ prend congé de vous. Les cieux le retiendront jusqu'au temps du rafraîchissement, mais l'avez-vous perdu d'ici là? Pouvait-il laisser une plus parfaite impression que celle-ci? Il a accompli la rédemption, et il reste toujours vivant pour bénir. *Allez* à votre Jérusalem, louant et bénissant Dieu continuellement

Le rideau tombe, «Nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice». La trace du serpent est *partout*, mais aussi dans les sentiers lumineux que nous venons de parcourir, nous voyons partout les pas de Jésus. Ce qu'il a commencé, il l'accomplit en perfection.

Et le chemin se termine  
Dans ce pays glorieux,  
Où luit la face divine  
De l'homme victorieux.  
Là, parfaits, en ta présence,  
Adorant, glorifiés,  
Jésus, de ta ressemblance  
Nous serons rassasiés.

## Quelques pensées sur les épîtres de Jean

---

Ces notes ont été prises à des Conférences qui eurent lieu à Tonneins pendant l'été et l'automne de 1904. Nous n'avons pas hésité à en donner la première partie, quoiqu'elle fût un résumé assez écourté de conférences tenues en d'autres localités. La deuxième partie, chapitres 4 et 5, a été écrite en entier par notre bien-aimé frère C.V., récemment retiré auprès du Seigneur. (*Réd.*)

ME 1906 page 281 - ME 1907 page 10

### Première épître

Cette épître est particulièrement précieuse pour confondre les faux docteurs, ces «plusieurs antichrists» de la «dernière heure», avec lesquels les chrétiens sont aux prises dans le temps actuel; mais tel n'est pas son but spécial. Vous y trouvez aussi ce qui distingue dans ce monde la famille de Dieu et la famille du diable, distinction d'une grande importance pour nous; mais ce n'est pas encore le vrai but de l'épître. Voici en quoi il consiste:

L'évangile de Jean nous présente la manifestation de la vie éternelle, de la vie divine, sur la terre, *dans la personne de Christ*, de la Parole faite chair. La première épître de Jean nous présente la reproduction de cette vie, de la vie éternelle *dans le chrétien*, en remontant toujours pour la définir à son origine et à sa parfaite manifestation en Christ sur la terre. Mais remarquez que cette épître n'a pas pour but de nous présenter des abstractions; elle a au contraire une portée éminemment pratique. Elle nous enseigne à distinguer *en nous* ce qui est la nature de Dieu et ce qui est du diable. Elle prend le chrétien comme possédant la vie éternelle et ayant en même temps la chair en lui, et tire entre ces deux natures une ligne de démarcation tellement absolue, que notre conscience est nécessairement en jeu et que nous sommes conduits à juger journellement nos pensées et nos voies. Le but est donc, je le répète, essentiellement pratique; c'est ce dont nous avons un besoin croissant dans les jours où nous vivons. Il ne suffit pas de connaître nos privilèges, nos rapports avec Dieu, la vie qui nous a été communiquée, et le Saint Esprit qui en est la puissance. La question est de savoir si nous mettons notre vie individuelle d'accord avec les privilèges que nous possédons. Cette épître, en nous apprenant à nous juger sans restriction, à n'accepter aucun compromis avec la chair ou avec le monde, et en portant nos regards vers Celui qui est la source même de notre vie, est une puissante exhortation à remplir les obligations, que cette vie nous impose.

### Chapitres 1 - 2: 2

Le verset 1, nous fait remonter aux choses qui ont été entendues, vues, contemplées et touchées dès le commencement, et cela sans qu'elles aient éprouvé aucun changement. C'est également l'opposé de tout ce que nous entendons dire autour de nous. Le christianisme s'est développé, dit-on. Non pas. La vie éternelle a été manifestée dans une personne, la Parole faite chair, et c'est à cela que Jean nous ramène toujours. Cette vie nous a été manifestée, puis communiquée, mais, dès le commencement la perfection de cette vie est absolue, car

elle est inséparable de Lui. Il ne peut y avoir de développement de la vie de Christ, car cette vie, c'est lui-même.

La vie éternelle tend toujours à se communiquer. La vie et la lumière sont inséparables. Dans la nature, le soleil produit la vie; une plante ne peut germer et vivre sans lumière. Il en est de même dans le domaine spirituel.

(Verset 2). L'apôtre dit: La vie éternelle *nous* a été manifestée. Ce «nous» est apostolique. La vie éternelle est, sans doute, une vie qui n'a pas de fin; mais, bien plus, c'est une vie qui nous met en rapport de nature, de pensées, de désirs avec Dieu, qui nous rend capables de le connaître et de jouir de Lui.

L'immense fait qui caractérise le christianisme, c'est que cette vie éternelle nous a été communiquée. Dans les deux derniers chapitres de cette épître, l'apôtre montre que notre vie ne peut être indépendante ou exister séparée de celle de Christ. Cette vie qui nous est communiquée est en rapport avec sa source, qui est en Christ seul. Mon petit doigt vit. Coupez-le, il meurt, parce qu'il n'est plus en rapport avec sa source. Le chrétien est uni à Christ et doit lui rester uni par l'Esprit. La venue de cette vie éternelle dans le monde avait pour but de se communiquer à de faibles êtres comme nous, en se faisant connaître et en se donnant à eux.

*J. G.* — Y a-t-il une différence entre «vie» et «vie éternelle» dans ce passage?

*R.* — c'est la même chose. Le but de cette vie est double (verset 3). Les apôtres avaient été mis en possession de la vie éternelle, non seulement pour entrer en relation avec Dieu, mais pour avoir *communion* avec Lui. Un frère a défini la communion: «Part et jouissance avec». Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Nous avons communion de pensées, de joie, de bon plaisir avec le Père dans le Fils, avec le Fils dans le Père. Nous avons aussi communion avec les apôtres, part avec eux dans ce qu'ils avaient vu et entendu, en sorte que nous pouvons dire: Nous aussi nous avons vu, non pas de nos yeux comme Thomas, mais par la foi.

Le premier effet de cette vie a donc Dieu pour objet (chapitre 1). Au chapitre 2, nous trouvons un second point; c'est que cette vie nous a été communiquée afin que nous la manifestions devant le monde par des fruits qui en soient la réalisation pratique. Cette vie doit porter des fruits que le monde puisse voir. Il ne peut voir ma communion, il peut voir mes fruits. Ces fruits sont détaillés dans le chapitre 2.

(Verset 4). Nous voyons ici le but de l'apôtre en nous écrivant ces choses: «Afin que votre joie soit accomplie». Le chrétien possède la même joie que Christ. La vie éternelle lui donne la communion, et le résultat en est une joie accomplie. En Jean 15: 11, nous trouvons la joie accomplie dans l'obéissance; en 16: 24, dans la dépendance; en 17: 13, dans les relations; enfin, en 1 Jean 1: 4, dans la communion. La communion lie les chrétiens les uns avec les autres et sépare de ce monde toute la famille de Dieu (verset 7).



(Verset 5). Après avoir parlé de la communion, l'apôtre a un *message* à communiquer, savoir que Dieu est *lumière*. Avec la communion, l'état de nos âmes doit être pratiquement en rapport avec le caractère de Dieu. L'apôtre réduit à néant toutes les prétentions des chrétiens à jouir de la présence de Dieu, sans que leur état moral y corresponde.

Notre *relation* avec Dieu n'est pas détruite quand nous nous conduisons mal. Je peux avoir un enfant qui me fait honte; cela l'empêchera-t-il d'être mon enfant? Ainsi la conduite ne rompt pas la relation, mais elle rompt la *communion* avec le Seigneur de la manière la plus absolue. Il suffit d'une pensée mauvaise, d'une convoitise d'une minute pour que le courant de la communion soit interrompu. Dieu, dans sa grâce, peut nous restaurer immédiatement, mais si l'interruption est durable, il faut souvent tout un travail de son Esprit pour que le courant soit rétabli. Du moment que j'abandonne le terrain de la sainteté pratique, je ne puis être en communion avec Dieu; une chose est alors absolument nécessaire, c'est de confesser mon péché, seule ressource pour être restauré. Le pardon nous ramène à la communion. «Il est fidèle, et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (verset 9). Au chapitre 2, verset 1, nous apprenons comment le chrétien peut être pardonné; au chapitre 1, verset 7, comment il peut être purifié.

Il nous arrive facilement, quand nous sommes dans un mauvais état d'âme, de continuer à agir et même d'exhorter les autres à une sainteté que nous-mêmes ne réalisons pas. Un état pareil nous conduit nécessairement sous la discipline du Seigneur. Jésus était un homme qui réalisait parfaitement ce qu'il disait et annonçait. Toi, qui es-tu? lui disent les Juifs. Il leur répond: «Absolument ce qu'aussi je vous dis». Par grâce, nous possédons la même puissance que Lui, mais, nous n'avons pas à nous contenter de la manière dont nous la manifestons; nous devons nous diriger selon la manière dont elle est manifestée en Christ. La ressource, quand nous avons manqué à cette réalisation, est toujours auprès du Père pour nous, toujours parfaite, dans la personne de Jésus Christ le juste, notre avocat, qui est là, devant Dieu, sur la base de la propitiation (2: 1). Son intercession est constante; nous avons un avocat; il ne l'est pas seulement quand nous avons péché. Notre ressource auprès de Dieu est donc toujours parfaite; Dieu a devant Lui notre avocat dans sa justice personnelle et dans la propitiation qu'il a accomplie; la question est réglée entre Lui et le Père, mais il faut qu'elle se règle aussi entre Lui et nous; son travail regarde, pour ainsi dire, de notre côté. Il s'abaisse pour nous laver les pieds et accomplit souvent dans notre âme une œuvre qui coûte beaucoup de temps et de peine, comme nous le voyons dans l'histoire de, Pierre à la fin de l'évangile de Jean.

Un chrétien ami du monde peut passer sa vie entière sans se douter seulement de ce que c'est que la communion avec Dieu. En un jour de grandes prétentions spirituelles comme le nôtre, on entend dire: «Je suis en communion habituelle avec mon Sauveur». Ceux qui parlent ainsi ne connaissent pas le premier mot de la communion.

L'expression «demeurer et Lui», si fréquente dans les écrits de Jean, signifie réaliser pratiquement la communion avec Lui et avec les choses qu'il nous a communiquées.

G. — Est-ce que l'état décrit au verset 6, s'applique au chrétien ou à un homme loin de Dieu?

R. — L'apôtre dit: *Nous*. Il considère les choses dans le coeur du chrétien et remonte de là à leur source. La vie éternelle, nous la possédons dès le commencement en Christ; la mauvaise nature, nous l'avons déjà en nous. L'apôtre m'amène à faire la différence entre ces deux natures afin que, si je découvre des ténèbres dans mon coeur, je dise: c'est du diable, et que je m'en sépare. Il fait en même temps la distinction entre mes paroles («Si nous disons» versets 6, 8, 10) et ce qu'il y a dans mon coeur, car il faut que notre *état* corresponde à notre profession.

G. — L'apôtre dit (verset 6): «Nous ne pratiquons pas la vérité». C'est la marche de l'homme naturel.

R. — Il met en lumière les prétentions d'un homme qui dit être en communion avec Dieu et qui marche dans les ténèbres. Il applique la chose au chrétien lui-même, afin qu'il apprenne «à ne pas pécher» (2: 2). Dans l'épître de Jacques, nous trouvons quelque chose de semblable. Le chrétien, ayant la Parole et une nature nouvelle pour l'accomplir, il peut y avoir en lui l'action d'une volonté qui, le fait pécher et que Dieu juge. Au fond, c'est la pensée de la 1<sup>re</sup> épître de Jean.

On peut dire que la première division de l'épître se termine au verset 2 du chapitre 2. Le sujet est complet et comprend de fait toute la *doctrine* de l'épître: d'abord ce qu'est la vie éternelle qui nous a été communiquée; puis le but pour lequel elle nous a été communiquée: communion et joie accomplie (versets 1-4). Ensuite vient un message pour nous faire connaître la nature du Dieu avec lequel nous sommes en communion, et comment un être faillible peut avoir part à cette dernière (versets 3-10). Enfin, le moyen employé de Dieu pour la maintenir ou la rétablir (2: 1, 2).

L'apôtre leur avait écrit de la communion, afin que leur joie fût accomplie, il y ajoute ensuite un message sur la nature de Dieu, qui est lumière, afin qu'ils ne pèchent pas. C'est ce que signifient les mots: «Je vous écris ces choses», au verset 4 du chapitre 1 et au verset 1 du chapitre 2. Il dit: «Si quelqu'un a péché», chose anormale, abominable en elle-même, contredisant absolument le but que poursuit l'apôtre. «Si quelqu'un a péché, nous *avons*» non pas. «Si quelqu'un pèche il aura «un avocat». La question est réglée entre Christ et Dieu, mais reste encore à régler entre Christ et nous. Son intercession a précédé notre chute. («J'ai prié pour toi», dit-il à Pierre, «afin que ta foi ne défaille pas» ). Elle a donc aussi précédé notre retour à Dieu, aussi ne dit-il pas: S'il se repent, il aura un avocat, mais: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat».

La justice divine nous a placés dans la lumière comme Dieu y est, mais voici que nous péchons, et la communion est interrompue. Notre ressource, c'est que Christ est notre représentant devant Dieu. Sa justice n'est pas diminuée par notre injustice, ni la valeur de la propitiation par notre péché, et en vertu de ces deux choses, la grâce agit pour nous faire retrouver la communion par la confession de nos péchés et la repentance.

P. — Quelle est la portée du verset 8 du chapitre 1?

R. — c'est, hélas! une assertion qu'on n'entend que trop dans la chrétienté de nos jours. On proclame que depuis plus ou moins longtemps on a atteint la perfection ici-bas; un état dont on est soi-même satisfait. Cette fausse doctrine a été préconisée par le méthodisme. On se déclare parfait un jour; souvent, il est vrai, on est perdu le lendemain. Celui qui a la prétention de n'avoir pas de péché, se séduit lui-même, et la vérité n'est pas en lui, c'est-à-dire la pensée de Dieu liée à la nature nouvelle et montrant les choses telles qu'elles sont.

Au verset 10, nier qu'on ait péché, va plus loin; c'est le comble de la folie, c'est déclarer que Dieu est menteur, et mépriser sa Parole qui dit le contraire.

S. — Un chrétien ne peut-il pas dire, dans un certain sens, qu'il n'a plus de péché?

R. — Non, car ce serait la proclamation, faite par le chrétien lui-même, d'une perfection en lui. S'il s'agit de nos péchés, Dieu déclare qu'en vertu de l'oeuvre de Christ, ils n'existent plus pour Lui et qu'il ne s'en souviendra plus jamais. C'est notre position devant Dieu, mais en nous-mêmes c'est autre chose; Jacques déclare que «nous faillissons tous à plusieurs égards» (Jacques 3: 2), c'est la constatation du fait; tandis que Jean nous dit (2: 1) que la nécessité de ne plus pécher nous appartient.

G. — Jean voudrait que nous ne fussions occupés que de Christ. Nous ne devons pas dire: Je n'ai pas de péché, et cependant nous ne devons pas pécher. Nous possédons la vie éternelle et nous marchons dans la lumière comme lui-même est dans la lumière, afin que nous ne péchions pas.

R. — Il est nécessaire de faire remarquer ici que «marcher dans la lumière» ne signifie pas marcher *selon* la lumière et n'est pas une condition posée à notre purification par le sang de Christ, comme les «perfectionnistes» l'ont prétendu jadis; mais «marcher dans la lumière, comme Lui-même est dans la lumière», est le caractère de notre *position* comme possédant la nature divine. Cela sépare de ce monde la famille de Dieu, en sorte que nous avons communion les uns avec les autres. Le Seigneur exprime dans l'évangile de Jean (8: 12) cette même vérité quant à notre position, par ces mots: «Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne *marchera* point dans les ténèbres, mais il *aura* la lumière de la vie».

P. — Jacques ne laisse-t-il pas supposer qu'on ne peut faire autrement que de pécher?

R. — Dans Jacques, c'est une *constatation*. Qui d'entre nous oserait venir dire: Je ne manque pas en plusieurs manières?

## **Chapitre 2: 3-12**

Dans cette épître les sujets se lient constamment l'un à l'autre, en sorte qu'il est souvent difficile de dire où un sujet finit et où l'autre commence. Les versets qui nous occupent en sont un exemple. Le sujet précédent est complet en lui-même, mais cette vie éternelle que nous possédons ne peut être connue du monde que par ses fruits, ne peut être prouvée devant lui

que de cette manière. De là les versets 3 à 12. Le chapitre 3 reprendra ce sujet à un autre point de vue.

Dans les versets qui nous occupent, nous voyons deux caractères de la vie éternelle, l'obéissance et l'amour. Ces caractères sont toujours considérés dans cette épître comme étant ceux de Christ, car il est cette vie éternelle en personne, et par conséquent la vie en nous ne peut être que la sienne. De là provient, quand il parle de nous, l'absolu des déclarations au sujet des fruits de cette vie. Notre vie ne peut être autre chose que parfaite. «Celui qui dit demeurer en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché».

G. — Quelle différence y a-t-il entre l'obéissance et la marche?

R. — La marche va plus loin que l'obéissance. c'est la conduite en général. Elle est caractérisée par une *dépendance* complète (outre l'obéissance et l'amour) (conf. Ephésiens 5: 2). Le chapitre 9 des Nombres illustre bien cette dépendance dans la marche. La nuée se levait, ils partaient; la nuée s'arrêtait, ils s'arrêtaient; la nuée demeurait, ils campaient. Dans ce passage des Nombres (versets 15-23), ces mots sont répétés plusieurs fois pour montrer ce qu'est une dépendance habituelle du Seigneur. Le mouvement ou le repos de la nuée était *le commandement* de Dieu pour Israël. Israël «gardait ce que l'Eternel lui avait donné à garder» (verset 19). Il en fut de même de Christ, le vrai Israël, vis-à-vis de Dieu. Le secret de notre marche, c'est la présence du Seigneur avec nous. Pour réaliser cette dépendance, il nous suffit d'avoir les yeux fixés sur sa personne, comme Israël, qui se dirigeait pour sa marche d'après la nuée, signe manifeste de la présence personnelle de l'Eternel avec son peuple.

Outre l'obéissance et la dépendance, la *confiance* est un des éléments indispensables de notre marche. La vie tout entière de Christ comme homme ici-bas se résume dans cette parole: «Je me suis confié en Lui». Nous trouvons continuellement dans les Psaumes la confiance caractérisant sa marche à Lui et aussi celle des fidèles.

G. — Dans l'histoire de la résurrection de Lazare (Jean 11), on peut trouver trois choses en rapport avec la dépendance du Seigneur. Il lui fallait aller (verset 4) mais il y avait le moment pour aller (versets 6, 15), et la confiance pour aller (versets 8, 9).

R. — Nous avons vu que si nous possédons la vie éternelle en Christ, il faut qu'elle se manifeste et soit prouvée par certains caractères, sinon elle n'existerait pas. Si je marche dans la désobéissance, puis-je prétendre posséder la vie? Cela fait tomber immédiatement toutes les fausses prétentions d'une profession sans réalité. De là viennent ces mots si souvent répétés dans ces chapitres: «Si nous disons»; «celui qui dit». Il faut de la *réalité* dans la vie chrétienne; sans réalité pratique, notre christianisme ne vaut rien du tout; il n'est pas la manifestation de la vie éternelle. Si nous ne manifestons pas celle-ci, nous manifesterons la vie de la chair et pas autre chose.

Jean nous place devant des axiomes absolus, non pas afin de nous faire douter que nous avons la vie éternelle, car il dit à la fin de l'épître: «Je vous ai écrit ces choses afin que vous *sachiez* que vous avez la vie éternelle», mais afin que nous apprenions à discerner en nous-

mêmes, en remontant à leur source, ce qui est le fruit de la vie éternelle et de la vie de la chair (\*).

(\*) Le mot « nous savons » est dans toutes les épîtres le terme spécifique de la certitude chrétienne. Chose remarquable, il revient quatorze fois dans cette courte épître de Jean,

Il faut pour cela la parole de Dieu, parce qu'il nous est impossible de nous juger par nous-mêmes. L'apôtre n'admet pas de *mélange*; la nature divine ne peut se mélanger avec la nature pécheresse en nous. Sans la Parole, nous serions disposés à admettre continuellement la possibilité de ce mélange, nous faisant illusion sur notre véritable état.

G. — Quelle différence y a-t-il entre garder ses commandements (verset 4) et garder sa Parole? (verset 5).

R. — Les commandements sont l'expression de Sa volonté, la Parole, l'expression de toute sa pensée. Les commandements sont aussi les détails de la manifestation de la vie éternelle, la Parole en est l'ensemble. Du moment que nous gardons sa Parole, nous gardons l'ensemble de la vie divine, aussi est-il ajouté: «En lui *l'amour* de Dieu est véritablement *consommé*».

G. — Quelle différence y a-t-il entre les commandements (verset 3) et le commandement? (verset 7).

R. — Il n'y a pas proprement de différence, seulement nous avons un commandement qui prime tous les autres, c'est *l'amour*. Il y a d'autres commandements, la sainteté, la justice, etc., mais le commandement prééminent est l'amour. Il comprend tous les commandements de la loi et les résume, comme nous le voyons en Romains 13: 8-10.

Il n'y a que deux mots qui expriment la nature même de Dieu, ce qu'il est. Il est *lumière* et il est *amour*. Les autres expressions sont ses attributs. Il est dit: Dieu est saint, et non pas Dieu est sainteté; Dieu est juste, et non pas Dieu est justice.

(Verset 7). Le commandement ancien était dès le commencement; c'était l'amour en Christ, la pleine manifestation de la vie divine en Lui. L'apôtre ne pouvait pas leur écrire un commandement nouveau, il n'y avait rien au delà du commandement ancien qui était l'amour. Le fait de la venue du Seigneur dans ce monde était la manifestation de l'amour. Du moment où le petit enfant est dans la crèche, l'amour de Dieu est là. C'est comme une fleur qui s'ouvre. Si je veux connaître l'amour dans la plénitude de sa manifestation, je regarde à la croix où il a «éclaté». Le commandement ancien était la Parole qu'avaient entendue ceux auxquels l'apôtre s'adressait. Elle était la parole de Dieu, la pleine révélation de ce que Dieu était, de ce que Christ était, Lui qui pouvait dire: «Je suis absolument ce qu'aussi je vous dis» (Jean 8: 25), la pleine révélation de l'amour.

(Verset 8). Après avoir écrit un commandement ancien, l'apôtre écrit encore une fois un commandement nouveau, non pas qu'il y ait quelque chose de nouveau à ajouter au premier, mais parce que cette nature divine dont il parle *nous* a été communiquée. Ce commandement est nouveau, dans ce sens que nous possédons maintenant cette vie éternelle qui était d'abord dans son isolement en Christ et qui est venue se manifester à nous. Cette vie porte

immédiatement son fruit qui est de nous aimer les uns les autres. Nous le savons; rien ne peut être comparé à ce lien, car il est la nature même de Dieu; quand nous nous rencontrons dans ce monde, nous éprouvons bien vite ce qu'il a d'indestructible. Le monde ne le connaît pas, bien au contraire, car ce qui caractérise ce dernier c'est: «Haïssant Dieu et nous haïssant les uns les autres».

L'apôtre ajoute: «Ce qui est vrai en lui et en vous». La vérité de la nouvelle nature qui est amour est aussi réelle en nous qu'en Lui. Et il ajoute: «Parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit déjà». Dieu est amour et lumière; nous ne pouvons avoir l'un sans l'autre.

G. — Tout ce qui est dit dans ces chapitres suppose la foi. Nous trouvons à la fin de l'épître l'assurance que nous possédons la vie éternelle, parce que nous croyons au Fils.

R. — La chose est sous-entendue dans ces premiers chapitres parce que, du moment que la vie est manifestée, elle ne peut autrement que se donner et se communiquer.

(Verset 9). Nous voici de nouveau en présence des prétentions. Quelqu'un dit être dans la lumière et hait son frère, il est dans les ténèbres jusqu'à maintenant. Comme cela nous juge! S'il y a dans nos coeurs vis-à-vis de nos frères autre chose que l'amour (n'oublions pas cependant que le vrai amour est inséparable de la vérité); s'il y a de l'animosité, des sentiments de haine, «les ténèbres ont aveuglé nos yeux».

G. — Au verset 10, on voit que, lorsque l'amour est vrai, le chemin est parfaitement illuminé. C'est ce qu'on trouve en 1 Thessaloniens 3: 12, 13. Si quelqu'un manifeste l'amour, il n'y a point en lui d'occasion de chute. Le vrai amour ne va pas sans la lumière; «l'amour se plaît avec la vérité».

R. — Au verset 12: «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom», ne se lie pas au verset suivant, mais termine la partie du sujet que nous venons de considérer. Ce verset nous montre que cette épître ne s'adresse pas à d'autres qu'aux enfants de Dieu; c'est avec eux, non pas avec le monde que l'apôtre a affaire. Cela est très important, car on voit continuellement appliquer des passages de cette épître, tels que 1: 9, par exemple, à des inconvertis; on substitue ainsi la confession des péchés à la foi, et l'on détruit dans les âmes la vraie connaissance de l'Évangile. Notez que cette épître ne s'adresse pas, comme on est porté à le croire, à des chrétiens particulièrement avancés, mais à tout enfant de Dieu, quel qu'il soit, ce mot «enfant» embrassant *tous* les chrétiens. On dit que cette première épître de Jean est difficile à comprendre, et cependant elle est écrite à ceux qui ont tout simplement le pardon de leurs péchés, c'est-à-dire qui possèdent la première des choses que l'oeuvre de Christ confère à l'âme!

## **Chapitre 2: 13-27**

Ces versets constituent une parenthèse, le verset 28<sup>e</sup> se reliant directement au 12<sup>e</sup>. Cette parenthèse est très importante. Si elle n'existait pas, on pourrait croire que tous les «enfants» sont tenus d'être au même niveau de connaissance ou de manifestation de la vie éternelle. Dans cette famille, constituée par les «enfants» du verset 12, l'apôtre établit trois classes,

dans chacune desquelles la manifestation de la vie sera différente et les dangers différents. Un petit enfant ne peut manifester la vie qu'il possède, comme le ferait un père, mais il doit se développer spirituellement, et ce développement doit aller jusqu'à la mesure de la pleine stature de Christ. La vie doit être nourrie. Une plante non arrosée, perd ses fleurs et ses feuilles et paraît morte; arrosée elle reprend vie et croissance.

Un petit enfant connaît le Père (la relation); un jeune homme est entré dans le combat; un père a la connaissance intime de Christ.

*Rd.* — N'y a-t-il pas des cas où manque ce développement spirituel?

*R.* — Parfaitement. Dans les Hébreux, à la fin du chapitre 5, où l'apôtre parle de cette chose si élevée, la connaissance d'un Christ céleste, il ajoute: «Au sujet duquel nous avons beaucoup de choses à dire, et qui sont difficiles à expliquer, puisque vous êtes devenus paresseux à écouter. Car lorsque vous devriez être des docteurs, vu le temps, vous avez *de nouveau* besoin qu'on vous enseigne quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous êtes *devenus* tels, que vous avez besoin de *lait* et non de nourriture solide». Il y a là un *état rétrograde*, On voit cela dans la nature: pour cause de maladie, un petit enfant qui marchait déjà, désapprend de marcher, et c'est tout à recommencer.

Mais on trouve autre chose encore, et ce cas est extrêmement fréquent; il peut y avoir *arrêt de développement*. Un petit enfant cesse de se nourrir normalement et par conséquent d'augmenter de taille et de poids. Cela peut être momentané, mais il en est qui restent des nains toute leur vie. L'apôtre dit aux Corinthiens: «Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à de *petits enfants* en Christ. Je vous ai donné *du lait* à boire, non pas de la viande, car vous ne pouviez pas encore la supporter, et même maintenant encore vous ne le pouvez pas, car vous êtes *encore* charnels» (1 Corinthiens 3: 1, 2). Les Corinthiens étaient restés à l'état de tout petits enfants; l'apôtre n'avait pu leur parler que de Jésus Christ et de Jésus Christ crucifié, et non pas de Jésus Christ dans la gloire, parce qu'ils ne savaient pas ce que c'était que leur vieil homme crucifié avec Christ.

La chose est très différente en 1 Pierre 2: «Désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut» (verset 2). Ici, ce n'est pas un blâme, ce n'est ni un arrêt de développement, ni un retour en arrière, mais *l'état normal* de tous les chrétiens. Le lait est le *seul aliment complet*; la Parole est ce lait par lequel un homme peut croître jusqu'à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. Nous savons que nous n'y atteindrons pas ici-bas, mais nous avons à ne jamais nous arrêter avant de l'avoir atteinte dans la gloire, en sorte qu'au moment de déloger, nous puissions dire comme autrefois un fidèle serviteur de Dieu: «Cela fait si peu de différence!»

*Rd.* — Il est le modèle, le but à atteindre.

*R.* — Quand nous serons avec le Seigneur dans la gloire, nous aurons atteint une chose que nous n'avions jamais connue auparavant; nous Lui serons *conformes*. Je ne parle pas de l'état de l'âme après la mort qui est intermédiaire et incomplet, mais d'être avec nos corps

glorifiés, auprès de Lui. Dans ce monde, nous ne lui sommes jamais conformes, mais nous pouvons être *transformés* à son image de gloire en gloire, de la reproduction d'une perfection de Christ, à la reproduction d'une autre, et nous n'arriverons au bout de cette transformation que lorsque nous Lui serons *semblables*, quand nous le verrons comme il est.

(Verset 13). Aux pères, il est dit: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement», c'est-à-dire dans sa manifestation comme la Parole faite chair, comme homme ici-bas, au commencement du christianisme. Qu'est-ce que connaître celui qui est dès le commencement? C'est avoir comme objet, le Seigneur Jésus venu pour manifester et communiquer la vie éternelle, le connaître, Lui, posséder la même vie que Lui, et être capable de la reproduire dans ce monde. A cela il ne reste rien à ajouter. Tous nos coeurs doivent tendre à cette connaissance de Christ qui a manifesté Dieu et la vie éternelle dans toute sa marche depuis le commencement. «Celui qui est dès le commencement»: Le verbe être est l'expression de la divinité: «Je suis Celui qui suis». Chaque fois que vous trouvez dans la bouche du Seigneur ce mot: «Je suis», vous rencontrez Dieu.

Quand Paul dit: «Marchez... suivant le modèle que vous avez en nous» (Philippiens 3: 17, il est un père, le modèle d'un homme qui n'a que Christ pour objet. Jean en est aussi un exemple. Connaître, Celui qui est dès le commencement, c'est surtout la connaissance intime de sa personne. A mesure que les chrétiens avancent vers l'état de pères, ils donnent le bel exemple d'être occupés principalement de la personne de Christ. Sous ce rapport, leur christianisme se simplifie de plus en plus. Celui qui est dans le combat doit s'occuper de questions diverses. C'est le cas des jeunes gens. On verra ces derniers entrer plus particulièrement dans les questions de doctrine telles qu'elles sont exposées dans les épîtres. Les évangiles et les psaumes sont plus particulièrement les livres des pères; les premiers nous montrent Christ dans sa vie extérieure de sainteté, de confiance, d'obéissance, de dépendance, de puissance, d'humilité, de dévouement, d'amour; les seconds nous parlent de ce qui se passait dans son coeur vis-à-vis de Dieu.

S. — N'y a-t-il pas beaucoup de ressemblance entre ce qui est dit des pères et des petits enfants?

R. — Nullement. L'état des petits enfants est élémentaire, c'est la connaissance première qui suit la foi, la connaissance de leur relation avec le Père. Chez les pères, nous trouvons la connaissance de la personne de Christ venu en chair.

B. — Est-ce que tous les petits enfants peuvent aspirer à devenir des pères?

R. — Sans doute; tout soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal, mais on ne devient pas un père sans avoir été un jeune homme. Au reste, ce n'est pas de ce développement que parle proprement notre passage. Il établit les trois catégories dont, à l'instar de la famille humaine, se compose la famille de Dieu. Chacune de ces catégories forme un tout en elle-même: on ne peut blâmer un petit enfant d'être un petit enfant. Il serait un phénomène monstrueux s'il avait la faculté de raisonner, d'ordonner, d'enseigner, de reprendre; ce que l'on trouve chez le chef de famille; seulement, comme nous l'avons dit, il



ne doit pas y avoir arrêt dans sa croissance. Il est dit de Jésus enfant: «L'enfant croissait et se fortifiait», et encore: «Jésus avançait en sagesse et en stature». Mais l'apôtre insiste sur ce fait que la vie éternelle se manifeste d'une manière différente suivant ces diverses catégories spirituelles, et que ceux qui la possèdent ont suivant leur âge spirituel des dangers différents à courir. Seulement quand il mentionne les pères, il ne parle pas de dangers. Ils sont établis dans une connaissance suffisante pour qu'ils puissent glorifier Dieu, parce qu'ils sont attachés à Christ comme à leur objet. Il n'y a pour eux rien de plus à attendre, sinon de voir le Seigneur.

*Rd.* — Cette connaissance de la personne, s'étend-elle au delà de ce que le Seigneur a été dans ce monde? Sa position dans le ciel entre-t-elle dans la connaissance des pères?

*R.* — Sans doute, si vous pensez aux épîtres de Paul, mais il ne faut pas les transporter dans les écrits de Jean. Ce dernier nous parle de la manifestation de Dieu et de la vie éternelle sur la terre. Il s'agit de la Parole faite chair qui a habité parmi nous, et de le connaître tel qu'il a été ici-bas pour reproduire ses traits.

Les jeunes gens ont à combattre pour acquérir la connaissance de leurs privilèges et s'y établir. C'est comme Israël qui, ayant passé le Jourdain, avait à combattre pour conquérir le pays en réduisant à néant la puissance de Satan qui s'y opposait: «Vous avez vaincu le méchant».

Je pense qu'il y a deux caractères du combat chrétien: 1° Prendre possession des lieux célestes. Notre combat est contre les puissances spirituelles qui s'y trouvent et veulent nous empêcher d'entrer dans ce bon pays d'où elles doivent être chassées. 2° Combattre en vue de délivrer nos frères. S'il y a de l'amour dans nos coeurs, nous n'irons pas partager l'esclavage de nos frères, mais nous chercherons à les en délivrer. C'est ce que fit Abraham à l'égard de Lot quand, avec 318 de ses serviteurs, il combattit et vainquit les armées qui avaient emmené son frère prisonnier. La délivrance d'une âme de ce joug est une chose infiniment précieuse, mais souvent ceux qui se sont habitués au joug, perdent même le désir d'en être délivrés. Toujours leur coeur naturel les y ramène, cela a plus de prix pour eux que Christ et la liberté. «Il nous souvient du poisson que nous mangions en Egypte *pour rien*, des concombres, et des melons, et des poireaux, et des oignons, et de l'ail; et maintenant notre âme est asséchée; *il n'y a rien*, si ce n'est cette manne devant nos yeux» (Nombres 11: 5, 6).

Ces chrétiens, quand nous combattons tous pour les délivrer, rejettent nos efforts avec l'assertion que pour eux le combat chrétien consiste à prêcher l'Evangile et rien de plus. Sans doute, le combat de *l'Evangile* est une chose infiniment précieuse et bénie (Philippiens 1: 7, 27, 30), mais l'apôtre combattait tout autant pour *l'Assemblée* (Colossiens 1: 24, 29; 2: 1).

*G.* — Est-ce que le deuxième cas, combattre en vue de délivrer nos frères, ne se rattache pas à la ruine?

*R.* — Sans doute; car le peuple de Dieu, autrefois délivré, est maintenant captif des puissances de ce monde.

*G.* — Quand Paul prêchait dans la synagogue,

ceux qui étaient convertis ne pouvaient pas y rester, son action avait pour effet de les en faire sortir.

R. — Dieu a toléré pendant quelque temps un certain mélange chez les chrétiens sortis du judaïsme, mais après leur avoir présenté Christ dans l'épître aux Hébreux, en contraste avec les ombres, il leur fait la sommation finale en disant: «Sortons donc vers Lui, hors du camp». Les Juifs accusaient Paul de «bouleverser toute la terre habitée», les gentils, de «mettre tout en trouble» quand il annonçait l'Évangile. En général, les chrétiens de nos jours se font une bien pauvre idée de ce que c'est que l'Évangile. Ils le restreignent au pardon des péchés prêché aux païens ou aux notoirement inconvertis. Paul était tout prêt à «annoncer l'Évangile» aux frères de Rome (1: 15), et son épître qui va jusqu'au plein affranchissement avec toutes ses conséquences, nous en donne un échantillon. Dans les Colossiens, «l'espérance qui nous est réservée dans les cieux» fait partie de l'Évangile (Colossiens 1: 5, 23). Si je voulais définir quelque peu cette chose immense, l'Évangile, il me faudrait dire: L'Évangile, c'est la vérité (quant à nous, quant au monde, quant à Dieu); c'est la grâce (la croix et le grand salut qu'elle apporte); c'est la gloire (que nous espérons avant de la posséder avec Lui).

(Verset 14). Aux jeunes gens, il est dit: «Vous êtes forts». Paul disait: «Quand je suis faible, alors je suis fort». Gédéon se reconnaît le plus faible des fils d'Israël, et l'ange lui dit: «Va avec cette force que tu as», force que la *parole* de l'ange lui communiquait. Son «moi» était ainsi mis de côté, quand il s'agissait de combattre.

G. — Nous voyons ici la source de la force forts, parce que «la *parole de Dieu* demeure en vous et que vous avez vaincu le méchant».

R. — Le Seigneur Jésus nous a laissé un exemple de ce que doit être le combat chrétien. Quand Satan vient le tenter au désert, il lui répond par la Parole, et il *lie* ainsi l'homme fort. Il remporte sur lui la victoire finale à la croix.

G. — Ce qui caractérise les jeunes gens, ce n'est pas seulement qu'ils connaissent la Parole, mais qu'elle demeure en eux.

R. — Le grand danger pour eux, ce sont les convoitises que Satan et le monde leur présentent. C'est le sens, je n'en doute pas, de cette parole à Timothée: «Fuis les convoitises de la jeunesse».

«N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde». Il y a: vaincre le méchant et vaincre le monde en nous. On peut avoir remporté la victoire sur le monde pris en bloc, et être tenté ensuite par les choses qu'il nous présente en détail. Tout ce que le monde nous offre consiste en convoitises. Elles se rangent sous trois chefs: la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Il n'y a que ces trois avenues par lesquelles l'ennemi puisse s'approcher de notre forteresse. Ayons soin d'y placer des sentinelles vigilantes. Lors de la chute du premier homme, ces trois choses lui furent présentées par Satan dans un seul

fruit défendu (Genèse 3: 6), et c'est sur ces trois principes que Satan a établi ensuite le vaste système du monde.

G. — «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui». Pourrait-on dire que l'amour du Père se rattache à son objet: Christ; et que le monde a mis Christ de côté? Si quelqu'un aime le monde, il aime quelque chose que Dieu ne peut pas aimer.

R. — Cet amour du Père «n'est pas en lui», parce que lui s'adresse à un système qui est entièrement opposé au Père, tandis que le Père à son système à Lui, un autre monde dans lequel est le Fils de son amour. Le monde et le Père, le diable et le Fils, la chair et l'Esprit, sont mis en contraste.

(Verset 17). «Le monde s'en va avec sa convoitise». Il disparaîtra complètement et il n'en restera rien; tandis que nous appartenons à un autre monde; ayant été transportés dans le royaume du Fils de son amour.

S. — «Celui qui fait la volonté de Dieu», est-ce tous les chrétiens?

R. — Sans doute, mais ici, cela s'adresse particulièrement aux jeunes gens qui suivent sa Parole. Ils demeurent éternellement, comme cette Parole elle-même, à laquelle ils se sont attachés (1 Pierre 1: 25).

Il dit aux petits enfants (verset 18): «c'est la dernière *heure*; et comme vous avez entendu que l'antichrist *vient*, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure».

Une heure est une période de temps (Jean 5: 25, 28). Cela ne veut pas dire que nous soyons au dernier moment de l'histoire de ce monde. Nous nous trouvons dans cette dernière période caractérisée par la venue de l'Antichrist, de l'homme de péché, et il y en a présentement déjà plusieurs. Dans l'évangile de Jean, le mot *venir* est répété constamment en rapport avec le Seigneur; ici, en rapport avec l'homme de péché, le faux Christ, qui se présente comme le Messie (comparez 2 Thessaloniens 2: 9). N'est-il pas frappant que le catholicisme, avec ses superstitions et son idolâtrie, soit, en ces temps-ci, plus fidèle que le protestantisme à la doctrine du Christ et à sa déité? L'antichristianisme est sorti de ce qui a reçu le plus de lumière. Les fausses doctrines sont généralement issues de ce qui, à un certain moment, était le porteur du témoignage de Dieu.

G. — Que veut dire, au verset 20: «Vous connaissez toutes choses?»

R. — c'est le résultat de l'onction du Saint Esprit. Comme par le sceau du Saint Esprit (Ephésiens 1 : 13), nous avons l'assurance et jouissons, par anticipation, ayant les arrhes dans nos coeurs, de l'héritage en vue duquel nous sommes scellés, — ainsi par l'onction nous avons la connaissance de toutes choses. Cela ne veut pas dire que les petits enfants connaissent toutes choses de fait et pratiquement, mais qu'ils ont en eux le Saint Esprit, comme source et plénitude de la connaissance divine, et qui leur enseigne toutes choses. Vous lisez en 1 Corinthiens 2: 10, que nous avons reçu l'Esprit qui est de Dieu (c'est l'onction), afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu, c'est-à-dire sa Parole.

Ce fait de l'onction est de toute importance pour les petits enfants, car le danger est très grand pour eux. Un antichrist se présentait; de fausses doctrines leur étaient enseignées; qu'allaient-ils devenir, s'ils n'avaient, au dedans d'eux-mêmes, un enseignement qui leur ferait discerner et rejeter le mensonge? Ils avaient l'onction de la part du Saint; la connaissance était là et ils pouvaient aller y puiser à chaque instant. Cette onction demeurait en eux, et ils n'avaient pas besoin que personne les enseignât (verset 27). C'est le sens du passage; il ne s'agit pas ici d'une connaissance intrinsèque, d'une connaissance essentielle qui leur appartienne en propre.

On peut remarquer chaque jour, parmi les chrétiens, que les personnes simples discernent mieux le mal que celles qui sont arrivées à un haut degré de connaissance, et c'est un grand encouragement pour les petits enfants de savoir qu'ils peuvent se tirer d'affaire, dans les temps fâcheux que nous traversons, et au milieu des embûches de l'antichristianisme, parce qu'ils ont l'onction.

G. — L'onction est-elle une chose personnelle, ou faut-il l'entendre dans un sens général?

R. — Je pense que c'est une onction particulière à chacun, mais il y a aussi une onction sur l'ensemble. «c'est comme l'huile précieuse, répandue sur la tête, qui descend sur la barbe d'Aaron, qui descend sur le bord de ses vêtements» (Psaumes 133). Les saints sont comme le bord du vêtement du souverain sacrificateur. Il y a une onction qui joint l'ensemble de ce qui constitue le témoignage de Christ, avec lui-même.

Ici, les fidèles sont considérés comme un pauvre petit troupeau, environné de dangers de toute espèce et incapable d'y faire face. Jean voit ces faibles brebis au milieu des loups et leur dit: Ne craignez pas; ne vous laissez pas dire que vous êtes trop jeunes pour comprendre, que vous êtes incapables de sonder ces choses, qu'il vous faut laisser ce soin à d'autres. Ceux qui vous conduisent peuvent être détournés et détourner les brebis. Vous avez l'onction, et la Parole est là pour vous garder dans la fidélité. Adressez vous à la Parole; vous trouverez que les mauvais esprits qui s'opposent à Dieu y sont pleinement dévoilés et qu'on peut aisément les reconnaître (versets 22, 23). Cette intelligence est toujours liée à la connaissance de la parole de Dieu: «Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez, et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité» (verset 21).

«Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ?» (verset 22). C'est le caractère juif de l'Antichrist: cet homme qui «vient» cherchera à mettre de côté Celui qui «est venu», afin d'usurper sa place. Il me semble voir dans Daniel que l'Antichrist, à sa venue, ne tient pas compte de la première demi-semaine, celle du ministère du Christ. Il a la prétention de la recommencer. Mais il ne se contente pas de rejeter Christ et de se présenter comme étant lui-même le Messie: il nie le Père et le Fils; il est antichrétien, comme il est antijuif. Au commencement du chapitre 4, l'apôtre revient d'une manière particulière à l'esprit de l'antichrist: «Beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». «Tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ *venu en chair*, n'est pas de Dieu, et ceci est l'esprit de l'antichrist» (4: 1, 3). Cette négation de Jésus Christ venu en chair va bien plus loin que nier, comme au

chapitre 2, qu'il soit le Christ. Il n'y a qu'une seule personne dont on puisse dire qu'elle est *venue en chair*, c'est Dieu. Nous sommes nés de la chair; la chair était notre nature et notre personnalité. Mais l'Antichrist nie la Parole faite chair, Jésus Christ fait homme; il nie Dieu venu ici-bas dans la personne de Christ; il dit: Celui-là était un faux Messie; je suis le vrai; c'est moi qui suis Dieu, et il se fait adorer comme tel.

Tel est le terrible développement que va prendre le mal, et nous en voyons actuellement les sinistres avant-coureurs dans une grande partie de la chrétienté protestante. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que Christ est une créature parfaite, élevée par Dieu au rang de la divinité? Ce soi-disant christianisme se présente avec la prétention d'adorer Christ, mais s'il nie Dieu venu en chair dans cette Personne, sa prétention est un pur mensonge.

G.— Ceux qui ont reçu ce venin sont jetés hors du salut: «Celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu» (Jean 3: 18). Il y a, dans le chapitre 4, un second caractère de l'antichristianisme: «Celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas».

R. — Le «*nous*», ce sont ici les apôtres, les porteurs de la Parole, qui ont reçu les révélations par lesquelles elle a été complétée. Satan, pour introduire l'Antichrist, a commencé par saper la Parole confiée aux apôtres, et les âmes se trouvent ainsi désarmées pour résister au mal, Elles sont privées de la vérité (verset 21), car il est dit: «Ta Parole est la vérité». Si un petit enfant n'a pas la Parole, il n'a rien; si un esprit ne se fonde pas sur la parole de Dieu, c'est un esprit d'erreur (4: 6).

L'apôtre ajoute (verset 24): «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement, demeure en vous». Il ne dit pas: «Ce que vous entendez aujourd'hui»; c'est une exhortation excessivement importante pour tous les chrétiens. Il ne parle pas à ces petits enfants comme à des pères. Il ne s'agit pas pour eux de connaître Celui qui est dès le commencement, mais de *l'entendre*. C'est de sa Parole qu'il s'agit pour eux. Ce qui leur avait été transmis par les apôtres qui avaient été dès le commencement avec le Seigneur, voilà ce qu'ils devaient garder. Or, cette Parole était la révélation que le Père avait faite de son Fils, et cela les préservait des antichrists; ils demeuraient dans le Fils et dans le Père.

P. C. — Combien c'est précieux! Une âme attachée en toute simplicité au Seigneur et à sa Parole a la somme de toute vérité; elle est à l'abri de tout danger.

R. — «Et c'est ici la promesse que Lui nous a promise, — la vie éternelle» (verset. 25).

G. — Pourquoi introduit-il ici cette promesse?

R. — Entendre la Parole, demeurer dans le Fils et dans le Père, et avoir la vie éternelle, ces choses se lient ensemble. «La vie éternelle»: il était important de montrer à ces petits enfants qu'ils la possédaient tout aussi bien et au même degré que les autres membres de la famille spirituelle. La vie éternelle est une de ces très grandes et précieuses promesses qui nous ont été données, afin que par elles nous participions à la nature divine (2 Pierre 1: 4). Ces promesses sont la vie, le pardon, le don du Saint Esprit, la justice, l'héritage, la gloire. Dans

le Nouveau Testament (voyez, p. ex., Hébreux 11, et le passage que nous venons de citer), la promesse est très fréquemment la chose promise.

La vie éternelle n'est pas toujours considérée comme une chose présente, il en est souvent parlé comme de la manifestation future de ce que nous serons. Il en est ainsi dans les écrits de Paul et de Jude (conf. Romains 6: 22; Jude 21). Mais Jean nous dit que nous *avons* la vie éternelle, et que cette vie est dans son Fils. Cette vie nous met en relation avec Dieu et peut nous faire marcher dans ce monde comme Christ lui-même a marché.

Ce n'est pas tout de connaître ces grandes choses. Nous sommes appelés à demeurer en Lui (versets 27, 28). En Jean 15: 11, il fait dépendre notre joie de ce que nous demeurons en Lui. Demeurer, c'est la réalisation pratique de la communion avec le Père et avec le Fils. Ainsi le sarment doit demeurer dans le cep, tirer toute sa substance de lui, jouir de la sève qui ne lui vient que s'il reste attaché au tronc.

Remarquez, en terminant, que ces petits enfants sont très riches, malgré leur petitesse: ils ont le Père (verset 13), le Fils (verset 23), le Saint Esprit (verset 21), la Parole (versets 21, 24), la vérité (verset 27), et la vie éternelle (verset 25). Possédant toutes ces choses, ils n'ont qu'à demeurer en Lui, selon qu'ils ont été enseignés.

Le sujet des diverses manifestations de la vie éternelle dans la famille de Dieu est terminé au verset 27. Le verset 28 se relie au verset 12. L'apôtre comptait, au verset 27, que les «petits enfants» demeureraient en Lui; maintenant, il exhorte tous les «enfants», ceux dont les péchés sont pardonnés par son nom, à demeurer en Lui. Dans quel but? *Nous*, les apôtres qui avons travaillé pour vous, qui vous avons «annoncé ces choses afin que vous ayez communion avec nous», perdrons-nous le fruit de notre travail? C'est une exhortation que les chrétiens oublient souvent. On pense généralement peu à la perte que, par notre infidélité, peuvent faire les ouvriers qui ont travaillé pour le Seigneur. Si les âmes qu'ils ont amenées marchent mal, le fruit de leur travail est perdu. C'est un motif que les croyants devraient prendre en considération pour leur marche. On retrouve la même pensée au verset 8 de la 2<sup>e</sup> épître: «Prenez garde à vous-mêmes, afin que *nous* ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire».

Depuis le verset 29, qui devrait proprement être le premier verset du chapitre 3, nous pénétrons au coeur même de l'épître.

### **Chapitre 3**

Ce chapitre forme le centre de l'épître. Dans le 1<sup>er</sup> chapitre, nous trouvons la communion comme résultat de la vie éternelle; dans le 2<sup>e</sup>, nous trouvons les fruits de cette vie et ses diverses manifestations dans la famille de Dieu; le 3<sup>e</sup> nous montre que la vie éternelle que nous possédons a son modèle parfait en Christ. C'est cette vie en Christ qui met à l'épreuve ceux qui prétendent y avoir part. Nous apprenons ainsi à distinguer et à séparer entièrement les choses qui se trouvent en Christ, de celles qui ne s'y trouvent pas.

La chair, dans le chrétien, peut porter des fruits, et il y a souvent en lui un tel mélange, qu'il n'arrive pas à distinguer nettement ce qui est des deux natures. Il lui faut pour cela remonter à la source de ces fruits. Ils sont de Christ, ou du diable. Ayant la vie éternelle et la nature de Dieu, nous sommes parfaitement à même de rejeter tous les fruits de la vieille nature, comme des produits sataniques. L'apôtre nous parle des fruits de la vie éternelle en nous, dans leur manifestation journalière.

Le chapitre 3 est très pratique. Il range toute la manifestation de notre vie chrétienne sous deux grandes catégories: la justice et l'amour.

La justice est ici la *justice pratique*. Le chrétien possède une vie qui pratique la justice: «Celui qui pratique la justice est juste, comme Lui est juste; celui qui pratique le péché est du diable, car dès le commencement le diable pêche» (versets 7, 8). On nous a fait une fois cette objection: Il faut faire attention qu'il n'est pas dit: commettre le péché, mais le pratiquer. Nous avons répondu: commettre le péché, c'est pratiquer le péché. Il ne s'agit nullement ici d'une pratique habituelle. Un boulanger n'est pas boulanger, parce qu'il fait beaucoup de pains. Il n'en ferait qu'un par jour qu'il n'en serait pas moins boulanger pour cela. Cela revient à dire qu'on connaît l'arbre à son fruit. J'avais loué une terre contenant des châtaigniers à un fermier malhonnête. Celui-ci, en faisant le compte de la récolte, laissait un certain nombre d'arbres de côté. Quand je le lui fis remarquer, il me répondit que c'étaient des sauvageons. «Allons voir», dis-je, et arrivé sur les lieux, je ramassai une châtaigne tombée d'un de ces arbres. Elle était très bonne. Mon châtaignier montrait par son fruit ce qu'il était. Voilà ce que c'est que pratiquer la justice.

La justice pratique n'est pas autre chose que l'absence du péché dans nos voies.

Du verset 29 du chapitre 2, au verset 3 du chapitre 3, il traite des deux grandes catégories dont nous avons parlé: la justice et l'amour.

Je prends la mesure de ma conduite dans ce monde sur la nature parfaite de Christ. Je sais qu'il est juste; quiconque pratique la *justice*, c'est-à-dire marche dans ce monde en se garantissant du péché, est né de Lui. Pour réaliser cela, je trouve en Lui la pleine manifestation d'une vie parfaite de justice pratique.

Cette vie se montre, non dans de grandes choses exceptionnelles, mais dans notre conduite de *chaque jour*. Le verset 29 nous présente la justice; le verset 1 du chapitre 3, nous présente l'amour. «Voyez de quel *amour* le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». On pense généralement que cette phrase signifie: «Voyez quel amour le Père a eu pour nous, en nous appelant ses enfants». Tel n'en est pas le sens. Le Père nous a fait *don* de cet amour; il l'a mis en nous, nous le possédons, et, le possédant, nous sommes appelés enfants de Dieu; nous possédons la nature de Dieu, et pouvons en reproduire le caractère. Le Père nous a fait don de sa nature, qui est amour, et la conséquence est que nous avons droit à cette relation avec Lui. C'est pourquoi il est impossible que le monde nous connaisse, parce qu'il n'a pas connu ce Dieu d'amour quand il s'est révélé en Christ. Comment le monde connaîtrait-il l'amour, lui qui est sous la domination du diable? Un frère a dit: «Satan

sait une quantité de choses que nous ne savons pas, mais il en est une que nous connaissons et qu'il ignore complètement: l'amour». C'est ce qui a mené Satan à sa ruine. Ses efforts pour séduire Christ ou pour le faire reculer devant la croix, le gardaient dans une illusion complète sur leurs résultats, parce qu'il ignorait l'amour.

S. — J'ai de la difficulté de penser que le verset 29 se rapporte à moi, et non pas aux autres.

R. — Cela ne me jugerait pas, s'il en était ainsi. Cette épître, est éminemment pratique; elle me force à me juger. Elle me montre la nature divine et la mauvaise nature avec leurs conséquences absolues.

G. — La certitude se trouve au verset 2. «Bien-aimés, *nous sommes* maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; *nous savons* que, lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables».

R. — Oui, nous avons une pleine certitude dans le passé, le présent et l'avenir. Dans le passé, au verset 5: «*Vous savez* que Lui a été manifesté, afin qu'il ôtât nos péchés». Dans le présent, au verset 2: «*Nous sommes maintenant* enfants de Dieu». Dans l'avenir: «*Nous savons* que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est».

Nous ne pourrions le voir tel qu'il est que lorsque nous aurons des corps glorifiés. On ne peut dire qu'à l'état d'âme séparée du corps on voie Christ tel qu'il est, car on ne Lui est pas encore rendu semblable.

Cette certitude de l'avenir constitue notre espérance, et cette espérance a un résultat actuel: «Quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur» (verset 3). Il n'est pas dit: est pur comme Lui, mais le résultat de cette espérance est tout à fait pratique. La purification du chrétien se modèle sur la pureté de Christ telle que notre foi la saisit; elle est une chose progressive. Le chrétien doit marcher de purification en purification, ayant devant les yeux la pureté parfaite en Christ, qu'il aura atteinte lorsqu'il sera avec Lui dans la gloire.

G. — La manifestation dans Jean est une manifestation publique.

R. — Oui, c'est en vue de cette manifestation que je me purifie. La maison royale doit défiler en cortège dans la ville. Au moment où les enfants du roi vont faire partie du cortège, ils ont eu soin d'être vêtus d'une manière qui réponde à cette solennité.

Après avoir posé ces deux grands faits, la justice et l'amour, l'apôtre reprend *en détail* le sujet de la justice et de l'injustice, de l'amour et de la haine. Cela remplit le reste du chapitre.

(Verset 4). Le sens du mot *iniquité* est «une marche sans loi». L'inique ne se soumet pas à une règle *en dehors de lui-même*; la seule règle qu'il reconnaisse est celle qu'il trouve en lui. C'est pourquoi la *propre volonté* est un terme équivalent du terme iniquité. Quand j'ai compris, que la propre volonté est l'iniquité même, cela me fait juger dans ma propre vie une quantité de choses que je n'estimais pas être péché. Si je me rends aujourd'hui à Bordeaux parce que c'est la volonté de Dieu, je pratique la justice; si je m'y rends parce que c'est ma



propre volonté, je pratique l'iniquité. C'est la volonté propre qui a perdu Adam, quand la tentation s'est présentée; il ne serait pas tombé s'il était resté dans la dépendance de Dieu.

(Verset 5). «Il sera manifesté», mais, auparavant, «il a été manifesté» une première fois, afin qu'il ôtât nos péchés, et il n'y a point de péché en Lui.

G. — Le Saint Esprit nous fait toujours remonter à la source, Christ. Pouvons-nous pratiquer le péché, s'il a ôté nos péchés? Comme la Parole est claire! Notre place est de demeurer en Lui, qui n'a pas de péché. Si nous demeurons en Lui, en qui il n'y a pas de péché, nous ne péchons pas (verset 6).

R. — «Quiconque pèche ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu» (verset 6). Voilà qui nous juge! Remarquez, qu'il ne dit pas: Quiconque pratique le péché. Cela réfute la pensée de ceux qui, pour ne pas appliquer ces passages au chrétien, voudraient que pratiquer le péché fût autre chose que le commettre.

(Versets 7, 8). «Enfants, que personne ne vous égare: celui qui pratique la justice est juste, comme Lui est juste. Celui qui pratique le péché est du diable». Cela devient de plus en plus absolu. Ce n'est plus comme au verset 29: «Quiconque pratique la justice est né de lui», ou comme au verset 4: «Quiconque pratique le péché pratique aussi l'iniquité».

«Car dès le commencement le diable pèche»: Comme il y a un «dès le commencement» divin, il y a aussi un «dès le commencement» diabolique. Le commencement du diable, dès qu'il se manifeste, c'est le péché, l'iniquité d'Adam et la haine de Caïn. Le commencement de Christ, la justice et l'amour. «c'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les oeuvres du diable». La manifestation de Christ a eu deux motifs quand il est venu ici-bas. Le premier était d'ôter nos péchés (verset 5); le second, de détruire les oeuvres du diable (verset 8). Cela ne veut pas dire que les oeuvres du diable soient déjà détruites, ni que *le* péché ait été ôté du monde; mais la base en est posée dans sa manifestation et dans l'oeuvre de la croix. C'est le sens de ces mots. «L'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», et «Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice» (Jean 1: 29; Hébreux 9: 26). Les enfants de Dieu ont déjà tout le bénéfice de cette oeuvre; leurs péchés sont ôtés et le diable est un ennemi vaincu; ils sont en Christ, une nouvelle création, toutes choses étant faites nouvelles; ils sont réconciliés dans le corps de sa chair; mais la réconciliation de toutes choses n'est pas encore faite, et le «c'est fait» définitif de la nouvelle création n'est pas encore prononcé (Apocalypse 21: 5, 6).

(Verset 9). «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu». En 1 Pierre 1: 23, nous lisons: «Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptrice, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu». Ce passage est parfois mal interprété. Il ne signifie pas que la parole de Dieu est la semence incorruptible, mais que cette Parole nous *apporte* la semence incorruptible, la nature de Dieu, la vie éternelle qui demeure en nous. De même dans notre passage: «La semence de Dieu demeure en lui».

La Parole nous fait discerner les fruits de la mauvaise nature, afin que dans la puissance d'une vie nouvelle nous en venions à bout. Nous ne pouvons mettre à mort le vieil homme, puisqu'il a été crucifié avec Christ, mais nous pouvons mettre à mort nos membres qui sont sur la terre. Le grand but de l'épître est: «Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas» (2: 1).

Jean nous montre les deux natures d'une manière absolument tranchée, et il dit: Maintenant pouvez-vous vivre avec cette vieille nature? «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché». Il nous considère d'une manière abstraite; nous avons la nouvelle nature; il est impossible que nous cultivions à côté d'elle les fruits de l'ancienne. Christ ne pèche pas, nous ne pouvons pas pécher. Quiconque demeure en Lui ne pèche pas. Quand, par l'habitude de la communion avec le Seigneur, notre conscience est rendue délicate, dès que cette communion vient à être troublée, nous serons prompts à placer la chose devant Dieu, et nos âmes seront restaurées. Notre relation avec Dieu ne peut être détruite, mais la moindre chose détruit la communion. On s'habitue facilement à cette perte, quand la communion ne caractérise pas l'état habituel de l'âme. Alors on végète, plus ou moins indifférent; on a le coeur sec, peu de joie, et on s'y accoutume; les soucis de la vie s'emparent de l'âme; on s'endurcit. L'apôtre voudrait que la communion fût ininterrompue; c'est pourquoi il dit: «Et maintenant, enfants, demeurez en Lui» (2: 28); il veut que si elle est perdue, les enfants de Dieu la retrouvent immédiatement par la confession de leurs péchés (1: 9).

(Verset 10). Il passe maintenant à *l'amour*, tout en le reliant à la justice: «Quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère». Et comme l'amour est lié avec la justice, la haine l'est indissolublement avec l'injustice. Bien plus, la justice provoque la haine des hommes. Exemples: Abel et Christ (verset 12). Dans les versets 10-12, il ne parle plus de deux natures dans le chrétien, mais de deux *familles* dans le monde, l'une composée des enfants de Dieu, l'autre des enfants du diable. L'amour de Dieu en nous se montrera par l'amour *envers les frères*. On retrouve ainsi, toujours à chaque pas, le but éminemment pratique de cette épître.

(Verset 11). «c'est ici le *message* que vous avez entendu dès le commencement, savoir que nous nous aimions l'un l'autre». Il y a deux messages dans cette épître. Le premier (1: 5), que Dieu est lumière; le second, que la nature du Dieu d'amour en nous doit se montrer au dehors par l'amour fraternel.

(Verset 13). Quoi d'étonnant que le monde (les enfants du diable) nous haïsse? Le Seigneur dit à ses disciples: «Si le monde vous hait, sachez que le monde m'a haï avant vous» (Jean 15: 18).

(Verset 14). L'amour pour les frères est la preuve que nous sommes passés de la mort à la vie, que nous possédons une vie de résurrection. Mais (verset 16) nous ne connaissons jamais l'amour par sa manifestation en nous; nous l'avons connu en Christ, en Lui qui a laissé sa vie pour nous. Au chapitre 2: 29, nous savons qu'il est juste; ici, nous savons qu'il est amour, et il nous en a donné la preuve. Mais nous avons l'immense privilège de reproduire ce

caractère de Dieu en Christ dans le monde où nous sommes appelés à marcher. Et «c'est ici son commandement: Que nous nous aimions les uns les autres, comme lui nous a aimés» (Jean 15: 12). Nous devons donc laisser nos vies pour les frères. Il n'y a pas de limites posées à notre dévouement; ayant la même vie que Christ, nous devons aller aussi loin que Lui dans la manifestation de l'amour. Mais (verset 17) cet amour ne se montrera pas seulement par des actes exceptionnels, car il ne m'arrive pas tous les jours d'être appelé à exposer ma vie pour les frères, cet amour se montre plus souvent dans les rapports journaliers de la vie: «Celui qui a les biens de ce monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui?»

(Verset 18). «Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité». C'est une vérité bien connue, mais combien importante, et combien souvent contredite par ceux qui la connaissent le mieux! Cela revient à dire que Dieu veut en nous la *réalité* de la vie divine et que l'apparence n'a aucune valeur pour Lui.

Au verset 19, nous trouvons deux conséquences de cette réalité de notre vie chrétienne. C'est par une marche conséquente que nous acquérons la *certitude* d'être de la vérité, et *l'assurance* de nos coeurs devant Lui; s'il en est autrement, nous serons mal à l'aise en sa présence et nous chercherons les moyens de l'éviter ou de la fuir.

(Verset 20). Il peut arriver qu'au lieu d'être assuré devant Lui, notre coeur nous condamne. La communion est détruite, notre âme est mal à l'aise; nous ne savons peut-être pas ce qui a produit cet état de souffrance. Soyons sans crainte; Dieu connaît l'état de nos propres coeurs. Nous pouvons dire au Seigneur comme Pierre: «Tu sais toutes choses». Tu es plus grand que notre coeur si ignorant, si faible et si fautif; tu nous enseigneras. Cela revient à dire, comme au Psaume 139: «Tu m'as sondé et tu m'as connu... Sonde-moi, et connais mon coeur».

(Verset 21). «Si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». S'il y a de la réalité dans notre marche, nous sommes à l'aise devant Dieu, et nos rapports avec Lui sont empreints de confiance; nous avons de l'assurance envers Lui pour le jour *actuel*; tandis qu'au chapitre 4: 17, il parle de notre assurance au jour du jugement.

Au verset 22, il ajoute: «Et quoi que nous demandions, nous le recevons de Lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant Lui». Il y a dans ces versets trois choses qui dépendent l'une de l'autre et sont inséparables. Une *marche* dans la justice pratique, dans l'obéissance et l'amour, marche ayant pour but de Lui être agréable en toutes choses, a pour résultats *l'assurance*, une heureuse confiance caractérisant nos relations avec Lui, et *l'exaucement* de nos prières, parce que ce que nous demandons n'est pas le fruit de notre propre volonté, mais celui de la nature nouvelle, qui est toujours dépendante de Lui et de la direction de son Saint Esprit. Toutes ces pensées sont profondes, mais, il est bon de le répéter, au fond très simples, et avant tout d'une portée pratique immense pour nous.

Ici se termine proprement le sujet du chapitre 3. Depuis le verset 24 jusqu'au chapitre 4: 6, nous avons accessoirement une troisième preuve de la vie, telle qu'elle a été manifestée en Christ et nous a été communiquée: la présence du Saint Esprit qui nous a été donné. Au chapitre 4: 7-21, nous avons, non seulement la vie, mais Dieu lui-même demeurant en nous et nous en Lui. Enfin, au chapitre 5, c'est la foi qui nous approprie ces choses, la foi qui reçoit avant tout le témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils.

## **Chapitre 4**

Dans l'évangile de Jean, nous trouvons la vie éternelle qui était auprès du Père, manifestée dans la personne du Fils de Dieu, comme homme sur la terre; vie exprimée en Lui dans une parfaite dépendance de Dieu, son Père, et dans une obéissance absolue. Lui, était la Parole éternelle, vivante — la Parole devenue chair — la parfaite révélation de ce que Dieu est dans sa nature comme lumière et amour. «En Lui était la vie, et la vie», pleinement manifestée, «était la lumière des hommes». A ceux qui Lui demandaient: Toi, qui es-tu? Il pouvait répondre: «Absolument ce qu'aussi je vous dis» (Jean 8). Ses paroles (comme ses oeuvres) étaient l'expression de ce qu'il était: la vie éternelle descendue du ciel, le Fils révélant le Père, n'ayant d'autre mobile, dans sa marche d'obéissance et son service d'amour, que la gloire de son Père et l'accomplissement de sa volonté, et cela jusqu'à la mort même de la croix. Aussi a-t-il pu dire à la fin: «Je t'ai glorifié sur la terre». En effet, tout, dans la manifestation de la vie dans le Fils, a été dans la puissance de l'Esprit de sainteté, tous les fruits de la vie divine ont été trouvés en Lui; il n'en manquait pas un, et tout a été à la gloire de Dieu. Quelle merveilleuse lumière!

Or cette lumière était la pierre de touche de l'état de l'homme; elle a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise, n'en ont pas non plus été dissipées, mais ont ainsi été manifestées dans leur caractère d'opposition à la lumière; et tout l'effort de Satan tendit à éteindre cette lumière à la croix.

Dans la première épître de Jean, il s'agit plutôt de la manifestation de cette même vie divine, dans la marche pratique du croyant. Or cette vie nous ayant été communiquée, nous sommes, par ce fait, introduits dans la relation d'enfants, et dès lors «notre communion est avec le Père et avec son Fils, Jésus Christ». Quelle grâce immense d'être amenés à jouir du plus glorieux des privilèges — que nul ange jamais ne connaîtra — d'être rendu capables, comme nés de Dieu, participants de sa nature, d'avoir communion de pensées, d'affections, de jouissance, de félicité, avec le Père et avec son Fils Jésus Christ! N'y a-t-il pas là, en effet de quoi rendre «notre joie accomplie?»

Mais voilà précisément ce que le diable cherche sans cesse à nous ravir, et ce dont nous sommes constamment en danger, par nous-mêmes, de perdre la jouissance. La relation d'enfant subsiste, sans doute; elle est immuable, et ne saurait être altérée; mais la communion qui appartient à cette relation est nécessairement interrompue par le péché, car Dieu est lumière, il n'y a en Lui aucunes ténèbres. Impossible d'avoir communion avec Lui, dans le péché, quel qu'il soit, pensées, paroles ou actions. «Notre communion» n'est réalisée que

dans une marche pratique dans la lumière. Que, s'il nous arrive, hélas! de faillir, et qu'ainsi la communion soit interrompue, Dieu, dans son infinie grâce, a pourvu à son rétablissement et à la restauration de nos âmes par le ministère de Christ, notre Avocat auprès du Père. Christ intervient pour nous; il nous lave les pieds.

Mais il y a plus. L'effort de Satan est de nous ravir tout ce qui appartient à notre foi. «L'antichrist vient, et maintenant aussi il y a plusieurs antichrists», lesquels cherchent à renverser la vérité — le christianisme, dans ses fondements et son essence mêmes. Or, ayant l'onction de la part du Saint, ceux auxquels s'adresse l'apôtre, «les petits enfants», connaissent toutes choses, et, si ce qu'ils ont entendu dès le commencement demeure en eux, ils ont tout ce qu'il faut pour être gardés. Demeurer en Lui, garder sa Parole, est notre sûreté. «Et celui qui garde ses commandements demeure en Lui, et Lui en cet homme, et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné» (3: 24). Ainsi, par l'Esprit habitant en nous, nous savons que Dieu demeure en nous; nous en avons conscience; nous jouissons de Lui, de sa communion, de ce qu'il est pour nous, dans son amour; nous nous réjouissons dans sa lumière.

(Verset 1). «Bien aimés, ne croyez pas tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». Ici, nous sommes mis en garde et appelés à éprouver les esprits. Or, quelle est la pierre de touche pour reconnaître l'Esprit de Dieu, et l'esprit qui n'est pas de Dieu?

(Versets 2, 3). «Par ceci vous connaissez l'Esprit de Dieu», dit l'apôtre; «tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair, est de Dieu; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, n'est pas de Dieu».

Il s'agit de la personne de Christ. Jésus, le «Je suis» de l'Ancien Testament, l'Eternel, Jéhovah Sauveur; le Christ, l'Oint de Dieu, le Messie — Jésus Christ venu en chair. Merveilleux mystère, devant lequel la foi s'incline en adorant! Dieu devenu homme dans sa grâce incomparable, pour le salut de l'homme et pour sa propre gloire! Lui, le Fils éternel du Père, qui était en forme de Dieu, ne regardant point comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même en venant en chair! Il a participé à la chair et au sang, sans péché, car son humanité était de conception divine. Objet des promesses et des conseils de Dieu, il est venu en chair afin d'accomplir (par sa mort expiatoire) ces conseils et ces promesses. Il fallait qu'il vînt en chair pour cela, comme pour nous faire connaître Dieu, et nous apporter la grâce et la vérité. Béni soit à jamais son nom! Il est venu en chair. Tout le christianisme découle de ce fait fondamental. De là l'immense importance de retenir ferme cette confession et de nous détourner de tout esprit, enseignement ou doctrine qui ne confesse pas «Jésus Christ venu en chair».

Ceci est l'esprit de l'antichrist; esprit déjà agissant dans le monde au temps de l'apôtre, et qui se manifeste de nos jours, au sein de la chrétienté, avec une audace et une puissance de séduction effrayantes. Sous le couvert des formes et de la profession extérieure du christianisme, on s'attaque à la personne de Christ, à sa divinité, à son humanité, ainsi qu'à la

Parole divinement inspirée, qui rend témoignage de Lui. On veut bien un Christ, mais un Christ selon les pensées et l'imagination de l'homme, et non le Christ de Dieu, le Christ des Ecritures. A ce propos, il est important de voir comment le Seigneur ressuscité se manifeste aux disciples d'Emmaüs. Il ne leur ouvre pas d'abord les yeux, pour qu'ils le reconnaissent; il leur ouvre les Ecritures. «Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans *toutes les Ecritures*, les choses qui le regardent». Il se révèle, se montre lui-même à eux, dans la Parole, comme Celui dont elle annonçait d'avance les souffrances et les gloires subséquentes; et la Parole leur donne une certitude divine. Aussi leur coeur brûle-t-il au dedans d'eux d'une joie jusqu'alors inconnue.

A ce témoignage des écrits de l'Ancien Testament est venu s'ajouter celui du Nouveau, savoir le témoignage de l'Esprit Saint envoyé du ciel à la suite de l'exaltation de Christ et le témoignage apostolique (Jean 15: 26, 27).

«L'esprit de l'antichrist». Le caractère de cet esprit est qu'il est opposé à Christ, à la vérité touchant la personne de «Jésus Christ venu en chair», et qu'il tend à glorifier l'homme. Il trouvera sa pleine expression dans la personne de l'Antichrist. La chrétienté marche à grands pas vers l'apostasie finale, où toute profession publique de christianisme sera ouvertement rejetée, et où sera révélé l'homme de péché, «lequel s'oppose et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est un objet de vénération; de sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu» (2 Thessaloniens 2: 4). Combien c'est sérieux! Qu'il nous soit donné, en attendant Jésus, de garder sa Parole et de ne pas renier son nom! Quand il s'agit de la vérité touchant la personne du Seigneur, ou de la «doctrine du Christ», le devoir du chrétien est de se garder de tout compromis, d'être ferme, inébranlable et fidèle à maintenir la vérité, sans aucune concession.

S. V. — Dans l'épître de Jude, il est fait mention de «certains hommes qui s'étaient glissés parmi les fidèles» (verset 4).

R. — C'est un peu autre chose. Quant à ceux-là, la chose mise à leur charge, c'est qu'ils changent la grâce de notre Dieu en dissolution, et qu'ils renient notre seul Maître et Seigneur Jésus Christ.

Leur principe est ceci: la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue; elle n'impute pas le péché; donc, peu importe comment nous vivons: on peut librement suivre ses propres convoitises et continuer à vivre dans le péché. La grâce qui nous a sauvés, qui a sacrifié Jésus pour expier nos iniquités et nous délivrer de l'esclavage du péché; cette grâce qui règne par la justice, et nous enseigne que, «reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivons dans le siècle présent sobrement, justement et pieusement, attendant la bienheureuse espérance», ils en abusent pour vivre dans le péché, la changeant ainsi en dissolution. Quelle impiété! «Péchons, afin que la grâce abonde!» est une autre expression du même principe. «Desquels le jugement est juste». Ils renient notre seul Maître et Seigneur Jésus Christ; ils renient tous ses droits, son autorité, sa volonté sainte, pour accomplir leur propre volonté, sans frein. C'est le mystère d'iniquité se mettant en train.

Tandis que ceux que mentionne 1 Jean 2: 19, «sont sortis», ceux-ci, de faux professants, se sont glissés parmi les chrétiens, se sont insinués dans le giron de la chrétienté, pour ruiner la foi transmise aux saints et corrompre le corps professant tout entier.

A. S. — Un autre moyen de connaître les esprits est celui que nous trouvons au verset 6. «Celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas; à cela nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur».

R. — (Versets 4-6). Parfaitement. Celui qui connaît Dieu nous écoute, nous, les apôtres. Il s'agit du témoignage et de l'enseignement apostoliques. Les apôtres étaient les témoins établis par le Seigneur pour annoncer ce qu'ils avaient vu et entendu, et pour communiquer la vérité que l'Esprit leur révélerait, de sorte que ne pas recevoir leur témoignage est une preuve que l'on n'est pas de Dieu.

«Vous êtes de Dieu, enfants, et vous les avez vaincus, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde» (verset 4).

Etant nés de Dieu, participants de sa nature, la vie éternelle manifestée en Christ sur la terre étant devenue notre vie; possédant l'onction de la part du Saint; nous sommes à même de discerner et de repousser quiconque n'écoute pas les apôtres et voudrait nous ôter tout, en nous ôtant Christ. Même un nouveau-né en Christ est rendu capable, par le Saint Esprit, de discerner ce qui n'est pas de Christ, et son sens spirituel sera blessé par toute attaque contre la personne de Jésus. C'est la brebis qui, ne connaissant d'autre voix que celle du Berger, ne connaît pas celle des étrangers, mais s'enfuit. L'important est de garder la simplicité de la brebis. Voyez l'aveugle-né. Les oeuvres de Dieu manifestées en lui, font de lui un témoin vivant de Jésus. Mais quelle simplicité et quelle puissance dans son témoignage! Il ne connaît que Celui qui l'a guéri, auquel il a cru sans voir, et de la parole duquel il a éprouvé la divine puissance. La voix des pharisiens, il ne la connaît pas; ce sont des «étrangers»; il ne les suivra pas. Et le voilà seul, assailli de tous côtés par les adversaires, méprisé, injurié, mais calme, plein d'assurance, inébranlable au milieu de la tempête que son simple et fidèle témoignage soulève contre lui. Ils le chassent dehors, mais ne font que le rejeter dans les bras du bon Berger, du Fils de Dieu. Il adore.

Sachons demeurer dans la simplicité de coeur «quant au Christ»; nourrissons-nous de sa Parole, et nous serons gardés. Si nous ne marchons pas dans un constant jugement de nous-mêmes, l'Esprit sera contristé; Dieu peut alors nous abandonner à notre infidélité et nous pouvons être entraînés bien loin. Que le Seigneur nous garde et nous fasse croître dans la connaissance de la vérité et de l'amour pour Lui.

S. — Actuellement, si nous ne pouvons pas entendre les apôtres, nous avons leurs écrits.

R. — On entend dire parfois que les épîtres n'ont pas autant d'autorité que les évangiles, lesquels nous donnent les propres paroles du Seigneur. Est-ce là un esprit qui est de Dieu? A cela nous connaissons au contraire «l'esprit d'erreur». Le Saint Esprit, par lequel le Seigneur a parlé dans les évangiles, est le même Esprit qui nous instruit dans les épîtres.

La sagesse de Dieu — ses pensées — «Dieu nous l'a révélée par son Esprit», dit Paul. «Mais pour nous, nous avons reçu, non pas l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu; desquelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées par la sagesse humaine, mais en celles qui sont enseignées par l'Esprit» (1 Corinthiens 2: 10-13).

On nie l'inspiration divine et plénière des Saintes Ecritures. Chose effrayante, que l'homme s'élevant au-dessus de Dieu pour juger sa Parole et en renier la divine autorité! Mais à qui regarderai-je? «A l'affligé, et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole» (Esaïe 66: 2). C'est une parole d'autorité, qui requiert une soumission entière du coeur et de l'esprit, et l'obéissance de la foi. Là où elle est ainsi reçue, elle produit ses divins effets. A celui qui veut s'enquérir et discuter, demandons: Etes-vous prêt à vous incliner devant la Parole? Sinon, c'est inutile.

*S. V.* — Un mot sur les deux «celui» du verset 4: «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde».

*R.* — «Celui qui est en vous», c'est le Saint Esprit. «Nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu» ([1 Corinthiens 2: 12](#)). «Vous avez l'onction de la part du Saint», et «l'onction que vous avez reçue de Lui demeure en vous», etc. Ceci est dit aux «petits enfants».

Celui qui est dans le monde, c'est l'esprit de l'ennemi, c'est Satan, l'adversaire, le prince de ce monde et de l'autorité de l'air.

«Vous les avez vaincus». Vous avez vaincu l'esprit de l'antichrist et l'esprit d'erreur, cette puissance satanique de séduction qui agit dans le monde, vaincu les séducteurs.

*Bl.* — Vous «les» avez vaincus; ce «les» représenterait-il le monde et le diable?

*R.* — Beaucoup de faux prophètes, «plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde, qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair» ([2 Jean 7](#)). Ce sont des «esprits séducteurs», des agents de l'ennemi qui tendent à renverser le christianisme, en portant atteinte à la personne de Christ. Demeurer dans la simplicité de la foi, et écouter les apôtres, nous rendra victorieux.

Quant au monde, «tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde», parce que celui-ci n'a rien pour le nouvel homme. Que Dieu nous garde humbles, simples de coeur, retenant ferme la vérité; car, une fois qu'on s'en est écarté, qui peut dire où l'on s'arrêtera? Si la simplicité est perdue, l'on est exposé à toutes les séductions. Que le Seigneur possède nos coeurs!

*Rd.* — En 1 Corinthiens 12: 3, nous trouvons une autre manière de reconnaître les manifestations spirituelles: «Nul homme parlant par l'Esprit de Dieu ne dit «anathème» à Jésus, et nul ne peut dire: «Seigneur Jésus», si ce n'est par l'Esprit Saint».

*R.* — Les Corinthiens, autrefois idolâtres, étaient entraînés vers les idoles muettes, selon qu'ils étaient menés. Or, comme dans le paganisme des esprits de démons se présentaient,



prétendant parler par l'Esprit de Dieu, de même aussi, dans la sphère du christianisme, commençaient à surgir ces mêmes esprits, avec les mêmes prétentions et apparences trompeuses. La pythonisse, en Actes 16, en est un exemple (voyez encore 1 Timothée 4: 1, 2). Comment les discerner? Nul homme parlant par l'Esprit de Dieu ne dit: «Anathème à Jésus!» comme le font tout esprit ou tout enseignement qui rejette le Christ de Dieu. Et nul ne peut dire: «Seigneur Jésus, si ce n'est par l'Esprit Saint». Reconnaître, par l'enseignement du Saint Esprit, la seigneurie de Jésus, c'est se soumettre à Lui. Le caractère de tout esprit ou enseignement qui ne la reconnaît pas est ainsi clairement manifesté.

(Verset 7). «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu». Etant nés de Dieu, participants de la nature du Dieu d'amour, nous sommes rendus capables d'aimer d'un amour qui est de Dieu, et sommes aussi enseignés de Dieu à nous aimer l'un l'autre. Il ne s'agit pas ici des affections naturelles, lesquelles, quoique créées de Dieu, ont leur source dans la nature; mais de l'amour divin, qui a sa source en Dieu. «Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu». L'amour des frères en est la preuve. «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères» (3: 14). Si Paul, par exemple, était assuré du salut des Hébreux, c'est que la nature divine était manifestée en eux par l'amour qu'ils avaient «montré pour son nom, ayant servi les saints et les servant encore» (Hébreux 6: 9, 10).

Nous trouvons, dans ce verset 7, un principe extrêmement important, savoir, qu'il faut être né de Dieu, pour connaître Dieu. On ne peut le connaître et jouir de Lui, ni connaître et goûter les choses divines, à moins d'être né de Lui.

*Rd.* — C'est bien là la nouvelle naissance.

*R.* — Oui, c'est là ce qui découle de la nouvelle naissance — quel immense privilège! Dieu nous a donné la vie, nous a rendus participants de sa nature, afin que nous le connaissions et soyons rendus capables de jouir de tout ce qu'il est et d'avoir communion avec Lui.

(Verset 8). «Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour». C'est là sa nature, son essence, ce qu'il est. Il est lumière. Il ne saurait avoir communion avec le péché. Car «quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres?» Mais il est amour, et, parce qu'il est tel, il a voulu se révéler. La pensée et, si l'on peut dire, le besoin de son amour était de se faire connaître et d'amener, à tout prix, en relation et en communion avec lui-même, dans sa propre joie et son propre bonheur, de pauvres misérables pécheurs comme nous. Cet amour, jamais nous ne l'eussions découvert; jamais nous n'aurions connu Dieu, si Christ n'était pas venu. Nous aurions bien eu connaissance de son existence, car les oeuvres de la création suffisent pour nous en convaincre; mais qu'est-il ce Dieu qui existe, et dont la puissance, la sagesse, et la déité sont manifestes dans ses ouvrages? Quelles sont ses pensées à notre égard? Là-dessus, la création nous laissait dans l'ignorance, et la loi ne révélait pas davantage le Dieu qui est amour.

(Verset 9). «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par Lui». Et quand est-ce que cet amour de

Dieu s'est ainsi manifesté envers nous? C'est lorsque nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, quand nous étions encore pécheurs, ennemis et des impies. C'est quand nous étions tels, que Dieu a manifesté son amour pour nous; un amour qui n'est que grâce toute pure, n'ayant puisé ses motifs qu'en lui-même; amour incomparable, auquel aucune créature n'aurait jamais pensé!

Nous gisions dans la mort, sous une sentence de mort et de jugement; celui qui avait le pouvoir de la mort nous retenait captifs sous sa puissance; qui pouvait nous apporter la vie et la délivrance? Dieu y a pourvu. Son amour a pensé à tout. «Il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui, et pour être la propitiation pour nos péchés». Il fallait pour cela que son Fils bien-aimé, le Saint et le Juste, prît notre place, se chargeât de nos péchés et répondît pour nous devant le tribunal du Dieu juste et saint. Le regard de Dieu mesurait à fond l'abîme des souffrances et des douleurs qu'impliquait pour son Unique l'accomplissement de ses pensées de grâce envers nous. Son amour n'a point reculé devant ce sacrifice infini.

Celui qui était la lumière du monde, le resplendissement de la gloire de Dieu en grâce au milieu des hommes, ne devait rencontrer que haine et contradiction de la part des pécheurs. Et quelle souffrance pour le Fils de Dieu, d'être dans un monde souillé, où tout était opposé à sa sainte nature, et au milieu de toute la misère amenée par le péché! Tout cela Dieu le savait, mais rien n'a pu arrêter son amour. Il a envoyé son Fils unique dans le monde, il l'a donné et ne l'a point épargné; et cela, afin que nous vivions par Lui et que nos péchés soient à jamais ôtés. Et Lui, le Fils de Dieu, après avoir essuyé tous les outrages de ceux qui outrageaient Dieu et enduré sur la croix le jugement de Dieu et sa juste colère contre le péché, a goûté la mort, est descendu au fond de cet abîme, afin que nous vivions par Lui. Il en est remonté comme un Sauveur vivant et victorieux, et maintenant nous avons la vie, la vie divine, la vie éternelle en Lui, le Fils de Dieu. Quelle grâce! Ah! ne fallait-il pas de l'amour, pour s'occuper ainsi d'êtres misérables, indignes et haïssables comme nous?

(Verset 10). Aussi est-ce «en ceci qu'est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima (en dépit de notre inimitié), et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Il a opéré pour nous une complète délivrance et de la mort et du jugement, et nous avons en Lui la vie et la justice. C'est une chose faite, et c'est en cela qu'a été manifesté l'amour, et que nous le connaissons. Or c'est notre privilège de détourner nos regards de nous-mêmes, pour considérer cet amour de Dieu manifesté envers nous, mais entièrement en dehors de nous, dans la mort de Christ à la croix. C'est là que nous apprenons ce qu'est l'amour, amour sans bornes, amour souverain, élevé au-dessus de tout notre péché et de ses conséquences; amour qui a trouvé et fourni le moyen d'amener, tout en maintenant les droits de la justice divine, le pêcheur purifié, sans tache, dans la paix et le bonheur de Sa présence. La justice a été satisfaite, Dieu pleinement glorifié, et là où nous voyons manifestée son inexorable justice en jugement contre le péché, là même nous voyons la manifestation de l'amour de Dieu, qui a tout sacrifié pour nous recevoir en grâce!

*Rd.* — Nous participons à la nature divine, cependant, il n'est pas dit que nous sommes amour, mais nous sommes appelés à marcher dans l'amour.

*R.* — Nous sommes «lumière», parce que nous avons la vie divine, et la lumière est la vie manifestée. La nature divine nous a été communiquée, de telle sorte que nous sommes dans ce monde lumière dans le Seigneur, appelés à marcher comme des enfants de lumière. Mais nous ne sommes pas amour. En Dieu, l'amour est souverain, indépendant dans son activité; nous ne le sommes pas. Dieu est amour, et nous, nous sommes appelés à être les imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et à marcher dans l'amour...

*Rd.* — En ayant Christ pour modèle.

*R.* — Le Saint Esprit, par lequel Dieu a versé son amour dans nos coeurs, agit en nous pour produire la manifestation pratique de l'amour, selon l'exemple que Christ nous a laissé; «comme Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 1, 2). Quel parfait modèle et quel puissant motif pour le suivre!

(Verset 11). Si donc Dieu nous aime ainsi, d'un amour tout gratuit, spontané, sans que rien en nous le motivât — bien au contraire — «nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre».

(Verset 12). «Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous». La loi a démontré qu'il est impossible à l'homme naturel d'aimer Dieu de tout son coeur et son prochain comme soi-même. «La pensée de la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut pas». En donnant la loi à son peuple, l'Eternel ne leur donna pas une nature nouvelle capable de l'accomplir. C'était le temps de l'épreuve de l'homme sous la loi. Il en est autrement du chrétien. Etant nés de Dieu, nous sommes rendus participants de la nature divine, d'une nature capable d'aimer comme Dieu aime. Le principe de l'homme naturel, c'est l'égoïsme; le principe divin, c'est l'amour.

Le Seigneur dit (Jean 13: 34): «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre; comme je vous ai aimés, que vous aussi, vous vous aimiez l'un l'autre». «Comme», c'est-à-dire dans la même mesure et de la même manière. Le Seigneur, «ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin». Il les aimait jusqu'à mettre pour eux sa vie, et son amour le faisait s'abaisser, Lui, le Seigneur, pour les servir; il prenait occasion de leurs imperfections et de leurs fautes même pour s'exercer envers eux en leur lavant les pieds. Sa seule pensée était leur bonheur, savoir qu'ils eussent part avec Lui. Quel exemple pour nous!

Nous lisons en Jean 1: 18: «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui l'a fait connaître». Tout ce que Dieu est: sa nature, son caractère, toutes ses perfections, le Fils unique nous l'a fait connaître. Il l'a révélé comme Père, et cela si pleinement qu'il a pu dire: Celui qui m'a vu a vu le Père, «celui qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé». Or, cette révélation de Dieu le Père dans le Fils est un fait acquis, accompli; nous n'y pourrions rien ajouter. On ne saurait ajouter à la perfection.

Ici, nous lisons: «Personne ne vit jamais Dieu; si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous». Quelle douce réalité n'y a-t-il pas dans le lien divin et les affections divines» de la famille de Dieu? Or, si nous nous aimons l'un l'autre, qu'est-ce que cela prouve? Non seulement que la même nature divine est en nous, mais que Dieu demeure en nous comme la source de nos saintes affections, et son amour remplissant nos coeurs est consommé en nous.

*Rd.* — C'est une transformation; nous étions haïssables et nous haïssant l'un l'autre.

*R.* — C'est une nouvelle création.

(Verset 13). «Par ceci nous savons que nous demeurons en Lui, et Lui en nous; c'est qu'il nous a donné de son Esprit.»

*S.* — Pourquoi est-il dit: «de son Esprit», et non pas: son Esprit?

*R.* — Ce n'est pas précisément, ici, l'Esprit comme personne, mais comme nature divine; la pensée, les affections divines dont l'Esprit en nous est la source. «Par ceci nous savons qu'il demeure en nous».

*M.* — Est-ce en rapport avec Jean 14: 20: «En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis dans le Père, vous en moi et moi en vous?»

*R.* — «Ce jour-là», c'est le jour actuel. Le Consolateur, l'Esprit de vérité, étant venu et habitant en nous, nous savons que Jésus est dans le Père — ce qu'il était toujours comme un avec le Père, et ce que les disciples auraient dû savoir. De même aussi, par le Saint Esprit descendu pour être le témoin de la gloire dans laquelle Christ est entré, nous avons le bonheur de savoir où il est allé, après avoir pleinement glorifié Dieu, son Père. Dieu l'a glorifié en lui-même; «le Père l'a glorifié auprès de lui-même». Quelle joie! Nous ne serions pas ici, heureux ensemble, si nous ne savions pas où il est, nous serions malheureux et ne connaîtrions pas la joie. Mais maintenant, par l'Esprit qui nous unit à Lui, nous sommes rendus capables de nous réjouir du propre bonheur et de la gloire de Celui qui nous a tant aimés et a enduré la croix pour nous.

«Et vous en moi». Le Saint Esprit qui nous unit à Lui nous donne conscience de notre position en Lui. Lui dans le Père et nous en Lui, quelle union! Nous sommes ainsi amenés au centre même de toute bénédiction. «Et moi en vous», afin que nous le manifestions dans ce monde, ayant en nous la même pensée qui était en Jésus Christ. «Comme donc vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, marchez en Lui» (Colossiens 2: 6). Le Consolateur nous fait connaître ces choses et nous en fait jouir. Le Saint Esprit nous donne la conscience et l'intelligence de nos relations avec le Père comme ses chers enfants, ainsi que de notre union avec Christ comme membres de son corps, de sa chair et de ses os, aussi bien que de nos relations avec Lui, comme ceux que le Père Lui a donnés, ses rachetés, ses brebis, ses serviteurs et ses disciples.

(Verset 14). «Et nous, nous avons vu, et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde».

L'apôtre semble accentuer ici la manifestation de l'amour. En [Jean 3](#), nous lisons: «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique». Ici, c'est le Père. Qu'y a-t-il de plus cher, de plus précieux au coeur du Père que le Fils de son amour, l'objet et le centre de toutes ses affections? Eh bien! le Père l'a envoyé pour être le Sauveur du monde.

*Rd.* — Est-ce qu'il n'y a pas danger d'élargir un peu trop cette signification pour dire que tout le monde est sauvé?

*R.* — Non, si l'on s'en tient à la Parole. Le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde, non pas afin de juger le monde, mais afin que le monde fût sauvé par Lui. La grâce qui apporte le salut est apparue à tous les hommes: l'accueil fait à cette grâce est une autre question.

L'envoi du Fils pour être le Sauveur du monde a mis le monde à l'épreuve. Dieu était là en grâce, n'imputant point le péché. Cela rendait le monde d'autant plus responsable. Il n'a pas voulu de cette grâce, il a rejeté Christ. «Celui-ci est l'héritier, venez, tuons-le!» «Ote, ôte, crucifie-le!» Telle fut la réponse du monde à l'amour de Dieu révélé dans le Fils. C'est pourquoi Jésus dit: «Maintenant est le jugement de ce monde; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors» (Jean 12: 31). Avant la mort de Christ, le monde était bien considéré comme perdu, mais non comme rejeté. Maintenant, c'est fini. Le monde ayant mis en croix le Fils de Dieu, est définitivement rejeté de Dieu, et il y a antagonisme absolu entre le Père et le monde.

*J. P.* — Cela établit irrévocablement la position et la responsabilité du monde vis-à-vis de Dieu.

*R.* — Sans doute; le monde est jugé, son jugement est prononcé; il n'est pas encore exécuté. Dieu use de patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous se repentent. C'est maintenant le jour de la grâce et du salut. Dieu fait proclamer dans le monde son glorieux Evangile touchant son Fils Jésus Christ, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Sa grâce ne cesse d'agir dans ce monde pour amener à Christ de pauvres pécheurs perdus, les retirant de ce présent siècle mauvais. Mais c'est une chose individuelle. Ce n'est pas le monde qui est sauvé; c'est celui qui croit. Le monde n'a devant lui que le jugement.

*D.* — Quelle est la différence entre ce verset 14 et le chapitre 2: 2: «Lui est la propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier?»

*R.* — Je crois que, par «les nôtres», l'apôtre a en vue les Juifs. Hébreux 2: 17, présente Christ comme «un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur, dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple». Pour nous, chrétiens, nous savons que la propitiation est accomplie, L'expiation a eu lieu une fois pour toutes à la croix, et Christ est entré une fois pour toutes dans les lieux saints avec son propre sang ayant obtenu une rédemption éternelle. Le sang ayant été porté devant Dieu, le Saint Esprit est venu nous apporter le témoignage de la valeur infinie de ce précieux sang pour Dieu, comme de sa parfaite efficace pour nous: «Je ne me souviendrai plus jamais, dit Dieu, de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10). Ainsi nous avons une certitude divine quant à notre salut et

notre éternel pardon. Il n'en est pas ainsi d'Israël. Il ignore les résultats de l'offrande de Christ pour son peuple. Le résidu n'en aura connaissance que lorsque Christ apparaîtra, quand le sacrificateur sortira du sanctuaire.

Christ est la propitiation «pour le monde entier», pas seulement pour les Juifs. Le propitiatoire, ou trône de grâce, est accessible à tous, mais «par la foi en son sang». Et si le «temps agréé» dure encore, si Dieu a patience avant d'exécuter le jugement, c'est à cause de la propitiation.

*Bd.* — Est-ce en rapport avec l'office de Christ comme Avocat?

*R.* — Oui, en tant que cet office s'exerce envers nous en vertu du sang de Christ, qui fixe notre position devant Dieu pour toujours. Celui qui intercède pour nous est lui-même notre justice devant Dieu, et la propitiation pour nos péchés. Il n'est pas question d'imputation ni de justification, mais de communion. Christ prend notre cause en main et intervient pour rétablir la communion quand elle a été interrompue, et Dieu répond à son intercession en agissant sur nous par sa Parole.

*Rd.* — Et cela nous amène à la confession nécessairement. Ah! nous ne savons pas tout ce que nous devons à sa sacrificature et à son intercession!

*R.* — (Verset 15). «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu».

S'il y a la réalité de la foi dans cette confession, si timide qu'elle puisse être, qu'est-ce que cela prouve? Que Dieu est là. «Dieu demeure en lui et lui en Dieu». Quel encouragement pour le plus faible croyant! Savoir qu'il en est ainsi, est, en effet, bien propre à encourager notre faiblesse dans la confession de notre foi en Jésus, le Fils de Dieu, au milieu d'un monde qui l'a rejeté et qui le renie.

(Verset 16). «Et nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui».

Connaître et croire l'amour que Dieu a pour nous, est joie et Paix. Dieu est connu; or, il est amour, et demeurer dans l'amour, c'est demeurer en Dieu, et Dieu en nous.

(Verset 17). «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde».

Au verset 9, nous avons l'amour «manifesté envers nous»; au verset 12, l'amour «consommé en nous»; ici, c'est l'amour «consommé avec nous», et cela afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement. Or, que faut-il pour avoir toute assurance en ce jour-là? Il faut être comme le Juge, comme Christ lui-même. Eh bien! «c'est en ceci que l'amour est consommé avec nous, c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Dieu ne pouvait nous donner une vie, une justice, une sainteté plus parfaites que Christ lui-même; or, nous sommes en Christ devant Dieu, «rendus agréables dans le Bien-aimé», et «accomplis en Lui» (Ephésiens 1: 6; Colossiens 2: 10). C'est Lui qui est notre justice et notre

sainteté, comme il est dit 1 Corinthiens 1: 30: «Or, vous êtes de Lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice et sainteté et rédemption». Ayant pleinement glorifié Dieu par sa mort expiatoire, Dieu l'a glorifié à sa droite avec justice, et nous sommes devenus «justice de Dieu en Lui». C'est Lui qui est notre vie; nous la possédons en Lui, le Fils de Dieu; vie qui nous a placés dans la même relation que lui-même avec le Père, et dans laquelle nous sommes aimés du même amour dont le Père l'a aimé. Quelle grâce merveilleuse! Qui peut sonder l'amour du Père pour le Fils, objet de ses délices, centre béni de toutes ses affections! Et dire que nous sommes aimés du même amour! Qui connaissait à la fois le coeur du Père et la faiblesse et les imperfections des disciples, comme le Seigneur? Eh bien! en parlant des siens, il dit au Père, eux l'entendant: «Tu les aimes comme tu m'as aimé» et Lui, de même, pouvait leur dire: «Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés; demeurez dans mon amour» (Jean 17: 23; 15: 9).

Ainsi est consommé l'amour avec nous. Comme Christ est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Nous avons donc, dès maintenant, toute assurance en vue du jour du jugement, et aurons toute assurance en ce jour-là. Alors nous serons manifestés comme l'amour de Dieu l'a voulu; c'est-à-dire dans une parfaite ressemblance à Christ, tout resplendissants de sa propre gloire et de ses propres perfections, et comme les objets de l'amour infini du Père. En ce jour-là, nous serons manifestés avec Christ en gloire; et «Lui, sera glorifié dans ses saints et admiré en tous ceux qui auront cru». C'est alors aussi que le monde connaîtra que le Père nous a aimés, comme il a aimé Jésus.

Quand le jour du jugement sera là, et que Christ aura pris place sur son trône judiciaire, alors tous auront affaire avec Lui. «Car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal» (2 Corinthiens 5: 10).

Les croyants seront manifestés, dans la pleine lumière du tribunal de Christ, parfaitement semblables à Lui, conformes à l'image du Fils de Dieu, sans tache et irréprochables devant sa gloire; et plus éclatante sera la lumière du tribunal, plus resplendira aux yeux de tous, à la gloire de Christ, la perfection de notre justice et de notre sainteté. Il n'y a pas d'endroit dans le ciel où Dieu sera plus magnifié que là, dans et par ses saints glorifiés. «Nous connaissons alors à fond, comme aussi nous avons été connus». Là seront manifestés, dans la pleine lumière, tous les trésors de la grâce et de l'amour, de la sagesse, de la miséricorde et de la patience de Dieu envers nous. Par l'opération de son Esprit et de sa Parole dans nos coeurs, nous avons été amenés ici-bas à discerner et à sentir devant Dieu notre culpabilité et notre état de ruine, et ainsi à nous juger nous-mêmes, reconnaissant qu'il n'y a rien de bon en nous; toutefois, ce n'est que bien «en partie» que nous avons discerné nos péchés et notre indignité. Mais là, tout nous sera pleinement découvert; nous connaissons tout ce qui nous a été pardonné; nous comprendrons combien grande, riche et merveilleuse, a été la grâce déployée envers nous. Tout ce que Dieu a été pour nous en tendre amour, en soins paternels, tout le long de la route; toute la perfection de ses saintes voies à notre égard, lesquelles notre faible

perception ne peut maintenant pénétrer, tout cela sera alors dévoilé à nos regards étonnés et remplira nos coeurs d'adoration et de louanges.

Combien est précieuse la pensée de notre manifestation devant le tribunal de Christ! Mais elle est aussi bien sérieuse, et de nature à agir sur nos consciences, «car il faut que nous soyons tous manifestés,... afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, soit bien, soit mal». Quant au croyant, «il ne vient point en jugement», dit le Seigneur, et ses péchés ne seront plus jamais remis en mémoire devant Dieu (Hébreux 10: 17; Jean 5: 24). C'est le Juge lui-même qui les a portés et en a subi la peine pour nous. Il ne saurait annuler sa propre oeuvre. Ce n'est que le bien que le croyant aura accompli, qui lui sera rendu, quoique ce soit la grâce qui l'ait opéré par lui. Mais là, manifestés en gloire devant le tribunal, nous verrons aussi — pensée solennelle! — tout ce que nous aurons perdu.

Nous oublions trop souvent que nous appartenons entièrement au Seigneur. Il nous a rachetés au prix de son sang. Il s'est ainsi acquis tout droit sur nous; nous ne sommes donc plus à nous-mêmes, mais à Lui, pour le servir dans une humble obéissance. Mais, hélas! que de temps, que d'heures perdues où, au lieu de vivre pour Christ, ayant nos pensées aux choses qui Lui plaisent et l'honorent, nous avons pensé à nous-mêmes, vécu pour nous-mêmes ou pour les choses qui se voient! Oui, que de temps dissipé ainsi, sans fruit, alors que chaque moment de notre existence appartenait au Seigneur et, étant employé à faire sa volonté, eût entraîné une éternelle récompense. Eh bien, cela sera perdu.

Puissions-nous donc «ne pas avoir reçu la grâce de Dieu en vain», mais nous appliquer «avec ardeur à Lui être agréables».

Le plus faible des rachetés sera tout aussi conforme à l'image du Fils de Dieu que Paul, par exemple, mais s'il s'agit de récompense, quelle différence! Chacun recevra selon sa fidélité. Le «verre d'eau froide», la «pite de la veuve», tout ce qui aura été fait ou laissé en vue de Christ, rien ne sera perdu, ni oublié du Seigneur. Le domestique fidèle qui aura rempli, sous le regard de Dieu, son humble tâche ou des devoirs tout de renoncement, «faisant tout de coeur, comme pour le Seigneur, et non pour les hommes», recevra du Seigneur en ce jour-là la récompense de l'héritage. Et que sera-ce pour celui qui aura été fidèle dans le «très peu de chose» qui lui a été confié, de recevoir, en ce jour-là, le témoignage de l'approbation du Maître: «Bien, bon et fidèle esclave,... entre dans la joie de ton Seigneur». De même, si nous sommes appelés, en ces temps de ruine et d'apostasie, à combattre le bon combat de la foi, il y a pour l'encouragement du fidèle la précieuse promesse: «A celui qui vaincra, je donnerai...» Toutefois, le grand motif d'une marche sainte et dévouée n'est pas la récompense; c'est la grâce de Dieu, l'amour de Christ et sa gloire.

Ainsi, pour ce qui est de notre position selon les conseils de Dieu, l'amour est consommé avec nous en ceci: c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde, et serons manifestés tels qu'il est, en gloire, au jour du jugement. Ainsi, nous avons et aurons toute assurance. Le Juge, assis au tribunal, verra, dans ses heureux rachetés, sa propre image, ses propres perfections. Il verra en eux le fruit du travail de son âme et sera satisfait. Et nous?



Quel bonheur quand nos yeux le verront, Lui, dont la face est un rassasiement de joie, Lui, l'Agneau immolé, notre Seigneur et Sauveur à jamais béni! Il faut que cette manifestation ait lieu et pour sa gloire et pour notre félicité.

(Verset 18). «Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour».

Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous; amour sans borne, immuable, versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. Croire cet amour, s'y reposer, voilà ce qui délivre de toute crainte, met le coeur au large devant Dieu, et le remplit de confiance, de joie et de paix. Nous sommes ainsi «consommés dans l'amour». S'il y a de la crainte, il y a du tourment; c'est que l'on ne croit pas cet amour, pour s'y reposer en parfaite confiance et en jouir comme d'un amour absolument gratuit. Ainsi celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour.

(Verset 19). «Nous, nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier». En effet, Dieu n'a pas attendu, pour nous aimer, que nos coeurs se tournassent vers Lui, car c'est lorsque nous étions encore des pécheurs — ses ennemis — qu'il a constaté son amour à Lui envers nous, en ce que Christ est mort pour nous. Quel motif pour nous de l'aimer! Or, si son amour demeure en nous, il se manifestera nécessairement aussi envers nos frères. Il n'en saurait être autrement. Car, «si quelqu'un dit: J'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, il est menteur». L'amour qui est de Dieu embrasse tous ceux qui sont nés de Lui, et cela précisément parce qu'ils sont tels. «Et nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère».

## **Chapitre 5**

(Versets 1-5). Nous avons déjà remarqué que l'un des grands traits de cette épître, est la manifestation de la nature divine dans le croyant. Or, l'un des caractères de cette nature, c'est-à-dire de la vie divine dans l'homme, caractère manifesté en perfection dans l'Homme Christ Jésus, c'est l'obéissance. Au chapitre 2: 29, nous lisons: «Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de Lui». C'est la justice en contraste avec le péché, l'obéissance absolue à Dieu en contraste avec la volonté propre de l'homme. Et encore (3: 7): «Celui qui pratique la justice est juste, comme Lui est juste». C'est la même vie, la même nature divine qui fut pleinement manifestée en Christ, en fruits parfaits portés pour Dieu. En nous, sans doute, la manifestation de cette vie divine, sa fertilité, est entravée par la chair, mais les fruits sont de même nature que ceux que Christ a portés.

Ici, nous trouvons une autre caractéristique de la vie divine: «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu». — Ceci répond à Jean 1: 11, 13. Jésus le Christ, venu chez soi, et «les siens» ne l'ayant pas reçu; tous ceux qui le recevaient, croyant en son nom, montraient par là qu'ils étaient nés de Dieu.

«Et quiconque aime Celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de Lui». C'est un amour de famille, découlant de la nature divine en nous et embrassant tous ceux qui sont

nés de Dieu. Voici des chrétiens de nationalité et de caractère différents — inconnus jusqu'ici l'un à l'autre, qui se rencontrent en voyage et font connaissance comme chrétiens — ils se sentent aussitôt unis ensemble par des liens beaucoup plus étroits que ceux de la nature. Quel beau témoignage de vrais disciples de Jésus, quand la nature divine en eux se manifeste ainsi aux yeux de tous!

Mais il y a une contre-épreuve de la chose. «Par ceci, nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements». Voilà qui prime tout. Ce qui caractérise la relation d'enfant, c'est l'obéissance. Nous sommes nés de Dieu pour cela; — pour hériter plus tard, sans doute; — mais tout d'abord pour obéir. «Elus en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance de Jésus Christ», etc. Si mon frère, au lieu de s'enquérir de ce que Dieu dit pour obéir à sa Parole, suit le chemin de son propre choix, ce ne serait pas l'aimer que de marcher avec lui dans la désobéissance; — chose de toute importance à considérer en ces temps de déchéance et de ruine qui rappellent le sombre tableau de l'état d'Israël à la fin du livre des Juges (17: 6; 21: 25), où «chacun faisait ce qui était bon à ses yeux», comme si Dieu n'avait pas parlé! «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime», dit Jésus. Si nous ne pouvons nous associer avec ce qui est le fruit de la volonté de l'homme, nous serons peut-être blâmés, taxés d'étroitesse — peu importe — «il sera aimé de mon Père, et moi, je l'aimerai», ajoute le Seigneur, «et je me manifesterai à lui». «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14: 21, 23). Cela vaut bien mieux que toute l'approbation des hommes.

(Verset 3). «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles, parce que tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde».

L'amour divin que nous avons connu et cru et qui est versé par le Saint Esprit dans nos cœurs, remonte à Celui qui en est la source et l'objet et trouve son expression dans l'obéissance aux commandements de Dieu. Cela ne se sépare pas. Nous ne pouvons pas «être consommés dans l'amour», sans que nos cœurs ne soient inclinés vers l'obéissance à Dieu et à la soumission à sa Parole. «Ses commandements» ne sont pas la loi. Celle-ci promettait la vie à celui qui l'observerait, mais ne donnait ni une nouvelle nature, ni force pour l'accomplir, tandis que «ses commandements» sont l'expression de la vie qui nous a été communiquée et que nous possédons en Christ, comme ils sont l'expression de l'autorité de Celui qui a tout droit à notre entière obéissance. Ils répondent ainsi aux désirs de la nouvelle nature, et c'est pourquoi «ses commandements ne sont pas pénibles» Aussi avons-nous à marcher par l'Esprit dans la puissance de cette vie nouvelle, comme il est dit: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Romains 6: 11).

Il ne peut y avoir de bonheur et de vraie liberté pour l'âme qu'en vivant à Dieu. «Je suis crucifié avec Christ», dit Paul, «et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». Cela est vrai de tout chrétien; il ne possède d'autre vie devant Dieu que Christ, mais l'apôtre ajoute: «Mais ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et

qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Ceci est personnel. C'est ce que réalisait l'apôtre pour lui-même. Or, c'est là qu'est la puissance de la vie et de l'affranchissement. Ce n'est pas en nous débattant avec nous-mêmes, oui en voulant considérer Christ en nous, que nous trouverons la délivrance; ce n'est pas seulement la pensée que Dieu nous considère comme morts au péché mais vivants à Lui, qui nous donnera de la puissance pour marcher; mais dans cette position nous avons Christ comme objet, un objet en dehors de nous-mêmes. Le coeur est saisi par Christ, le Christ vivant à la droite de Dieu. C'est Lui, «le Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi!» Quel repos et quelle joie pour le coeur! Quelle force aussi pour marcher d'un coeur libre et heureux sur les traces de Celui dont la joie était de garder les commandements de son Père et d'accomplir sa volonté! Nous sommes responsables comme de bien-aimés enfants de vivre à Dieu et de garder ses commandements, mais c'est là qu'est le bonheur. Ce n'est pas la responsabilité d'un enfant envers son Père qui le rend malheureux, mais c'est le fait d'y manquer. Un enfant obéissant est un enfant heureux qui réjouit le coeur de son père. Non, certes, «ses commandements ne sont pas pénibles».

(Verset 4). «Parce que tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde».

C'est le monde qui est le grand obstacle; c'est l'influence du monde qui fait trouver pénible l'obéissance aux commandements de Dieu. Ce monde est un système arrangé par Satan, son prince, pour la satisfaction de la chair et de ses convoitises, un système ayant sa religion, sa morale, ses plaisirs à lui, mais entièrement ennemi de Dieu. Il s'est montré tel dans le rejet de Christ. Lorsque le Fils de Dieu y apparût en grâce comme Sauveur, le monde, conduit par Satan, son prince, lui cracha au visage et le mit en croix. Mais la croix fut la victoire de Christ sur le monde, qui, dès lors, est un monde rejeté. Elle est le jugement de ce monde, aussi bien que de l'homme dans la chair; d'où il suit maintenant que nous, croyants, participants de la vie de Dieu en Christ ressuscité, nous ne sommes pas du monde comme Christ n'en était pas. La croix a fait définitivement séparation entre nous et lui. Par la croix de notre Seigneur Jésus Christ, dit Paul, «le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Galates 6: 14).

Que peut donc offrir le monde à ce qui est né de Dieu? Il n'a rien pour le nouvel homme. Ainsi, «tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde». La chair est en nous, sans doute, et n'est jamais changée; mais Dieu l'a jugée à la croix, et nous avons à la tenir constamment pour telle, sinon voilà le monde qui reprend sur nous son influence et le coeur qui retourne aux choses de l'Egypte.

Que Dieu nous donne de marcher par la foi, dans la puissance de la nature divine qui nous a été communiquée! Si le coeur est tourné vers Lui, et jouit de Lui et de son amour, nous marcherons avec joie dans le sentier de «ses commandements», qui fût le sentier de Christ, le joug que lui-même a porté et qu'il nous invite à prendre sur nous pour le repos de nos âmes. Or, rien de plus doux que son joug, de plus léger que son fardeau. «Et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi».

L'expression est remarquable: «notre foi». C'est la foi chrétienne, la foi de Jésus, la foi du Fils de Dieu. La foi est en soi, dans son principe, la victoire sur le monde; elle a trouvé en Christ

sa suprême expression, en victoire à la croix où vinrent se briser toute l'opposition, l'inimitié et la puissance du monde soulevée contre Lui. «J'ai vaincu le monde», dit Jésus, et nous sommes exhortés à courir «avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu» (Hébreux 12: 1, 2).

(Verset 5). «Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?»

*Bl.* — Dieu donne la victoire en donnant la foi?

*R.* — C'est la foi qui est la victoire; elle est caractérisée par son objet qui est Jésus, le Fils de Dieu, qui a vaincu le monde et est entré dans la gloire céleste. J'ai un Sauveur qui s'est donné pour moi et m'a sauvé de la perdition éternelle, et ce Sauveur est le Fils de Dieu! Oui, c'est Lui, «le Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi». Il est entré dans la gloire céleste dans la puissance de son éternelle victoire. Où donc seront nos coeurs? Vers qui tendront nos désirs et se tourneront nos regards?

Si Christ a du prix pour notre âme, pourrons-nous trouver notre plaisir là où le monde trouve le sien, nous associer ou participer à la politique ou à la religion d'un monde qui a crucifié le Fils de Dieu? — Certainement non. Et son opposition nous arrêtera-t-elle dans le chemin de l'obéissance? — Pas davantage. «Qui nous séparera de l'amour du Christ? Affliction, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée? ... Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Romains 8: 35, 37). Regardant à Jésus, le Fils de Dieu, gardant sa Parole, la foi obéit et triomphe de tout.

(Verset 6). «C'est Lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang, et c'est l'Esprit qui rend témoignage, car l'Esprit est la vérité».

Le fait déclaré ici est d'une telle importance, que l'apôtre en fait l'objet d'un témoignage tout spécial dans son évangile. «Mais l'un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau» (19: 34). Comme enfants d'Adam, nous étions tous, par nature, entièrement souillés par le péché et avons besoin d'être purifiés; et quant à notre responsabilité, nous étions coupables et il ne pouvait y avoir pour nous ni grâce, ni pardon, à moins que, nos péchés ne fussent expiés. A cela, la mort de Jésus a pleinement répondu. L'eau qui purifie et le sang expiatoire sont sortis du côté du Christ mort. A la croix a été effectuée la purification, c'est-à-dire la mise de côté judiciaire complète de l'homme en Adam, aussi bien que l'expiation de nos péchés, et la vie, la vie éternelle, est maintenant le partage de tout croyant, en un Christ mort et ressuscité. Jean ne mentionne pas ici, il est vrai, le fait de la résurrection; il parle de la puissance efficace dans laquelle Christ est venu pour accomplir et accomplir l'oeuvre de la purification et de l'expiation. Mais Christ ayant été ressuscité par la gloire du Père et exalté à la droite de Dieu, le Saint Esprit est venu ajouter son témoignage à

celui des deux témoins sortis du côté percé du Christ mort, et nous dire à nous croyants: «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils». Elle n'est pas dans le premier Adam, elle est dans le Fils de Dieu, et nous le possédons, Lui. «Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie».

Dans son entretien avec Nicodème, le Seigneur, parlant de la nécessité de la nouvelle naissance, dit: «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu» (Jean 3: 5). Ah! me dis-je, je suis perdu! S'il me faut être né de nouveau, c'est que toute mon existence en Adam est condamnée. En effet, mis à l'épreuve de toute manière (pour notre instruction), l'homme a été démontré incorrigible; tout le travail de Dieu a été vain. La loi appliquée à l'homme dans la chair ne sert qu'à mettre en évidence le fait que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu et qu'aussi elle ne le peut pas. C'est fini. Et alors? Comment puis-je obtenir cette vie nouvelle, la vie éternelle? — Il faut que la grande question du péché soit réglée. Dieu ne peut lever la sentence de mort et de jugement prononcée sur la race du premier Adam, et pour faire couler le fleuve de sa grâce, il faut que le péché soit expié, que la justice divine soit satisfaite. Pour introduire l'homme nouveau, il faut que Dieu en finisse avec l'ancien.

Béni soit son nom, son grand amour y a pourvu. «Car comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, ... et Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 14, 16). Ainsi, voilà le Fils de Dieu devenu homme pour accomplir cette oeuvre merveilleuse. C'est une chose faite. Le péché est ôté, expié; c'en est fini de l'homme en Adam, et nous qui croyons, nous avons la vie éternelle. Une nouvelle création est introduite par la mort et la résurrection du Seigneur Jésus.

«Né d'eau et de l'Esprit». — L'Esprit appliquant la Parole à l'âme, lui communique la vie, la nature divines. La Parole juge moralement tout ce qui est du vieil homme; le jugement effectif de celui-ci a eu lieu à la croix.

En Jean 19: 34, l'homme, ayant comblé la mesure de ses péchés en clouant sur le bois maudit le Fils de Dieu, veut encore, dans sa haine, s'assurer qu'il est bien mort et que le monde est débarrassé de Lui: «Un des soldats lui perça, le côté avec une lance»; et voilà que du côté percé de Jésus mort, sortent le salut et la vie — le témoignage, de la part de Dieu, que la vie éternelle est la part de quiconque croit en son nom. Quelle réponse de Dieu à tout le péché et à toute la haine de l'homme!

La science humaine dit qu'il est impossible que du sang et de l'eau sortent d'un corps mort en le perçant. — Ce qui montre que Dieu — que le mystère de la mort comme celui de l'incarnation du Fils de Dieu — est au-dessus de la science. Cela n'a pas eu lieu pour la science, mais pour la foi.

(Verset 7). «Il y en a trois qui rendent témoignage: l'Esprit, l'eau et le sang, et les trois sont d'accord pour un même témoignage».

Historiquement, l'Esprit vient en dernier lieu (verset 6); ici, en vue de l'application de la chose à l'âme, il est mentionné le premier.

L'oeuvre de purification et d'expiation est accomplie, et Dieu l'a pleinement reconnue en ressuscitant Jésus et l'exaltant à sa droite. Mais à moins d'une oeuvre divine opérée en nous par la puissance de l'Esprit, l'oeuvre de la croix demeurerait sans efficace pour nos âmes. Or, le Saint Esprit est venu ajouter son témoignage à celui de l'eau et du sang, et — ouvrant nos consciences et nos coeurs à la lumière et à l'amour divins — confirmer en puissance le témoignage de Dieu au coeur du croyant.

«Et les trois sont d'accord pour un même témoignage». C'est un témoignage complet, divin, d'une certitude absolue et «digne de toute acceptation», lequel n'avait jamais été, ni pu être rendu auparavant, mais qui maintenant était rendu de la part de Dieu au sujet de son Fils.

(Verset 9). «Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand; car c'est ici le témoignage qu'il a rendu au sujet de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au dedans de lui-même».

Il s'agit de la personne du Fils, de ce qu'est le Fils pour le coeur du Père, et de l'oeuvre du Fils à l'appréciation de Dieu. C'est le grand sujet de l'Evangile de Dieu (Romains 1: 1-4).

Quelle bénédiction inappréciable d'avoir ce qui répond au besoin impérieux de l'âme, savoir un témoignage de Dieu, donnant à l'âme qui le reçoit une divine, inébranlable certitude. Car, «celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au dedans de lui-même, «par l'Esprit demeurant en lui. J'ai affaire à Dieu; j'ai besoin d'avoir son témoignage à Lui, sur la personne et l'oeuvre de son Fils; je ne saurais avoir sans cela ni assurance, ni tranquillité: eh bien, je l'ai, ce témoignage, et voilà mon âme en repos pour l'éternité. Et quel est-il ce témoignage?

(Versets 11, 12). «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie».

Oui, nous avons la vie éternelle; nous en jouissons en plein, dans des corps glorifiés, quand nous serons avec Jésus dans la gloire céleste, mais nous l'avons dès maintenant dans le Fils, parce que nous l'avons, Lui. C'est Dieu qui le dit.

«Celui qui a le Fils a la vie» Dieu pouvait-il nous enrichir davantage? Celui dont le Père rend témoignage, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé — le croyant peut dire: Il est ma part, et parce que je le possède, Lui, le Fils de Dieu, je possède tout en Lui: vie, justice, paix — tout. Qui peut mesurer les richesses de bénédiction qui découlent pour nous de la possession de la vie éternelle dans le Fils de Dieu? Ah! le Seigneur pouvait bien dire à Pierre (lequel ne pouvait se rendre compte de tout ce qu'impliquait pour lui la connaissance de Christ, le Fils du Dieu vivant,) comme il le dit au plus faible croyant: «Tu es bienheureux!» car ce bonheur c'est le sien propre. Le «lot des saints dans la lumière, «auquel, par la grâce du Père, nous sommes rendus capables de participer, c'est le lot même de Christ; nous avons été «transportés dans le royaume du Fils de son amour, «centre de toute bénédiction, afin que nous jouissions de lui-même et, avec Lui, de tout ce que le Père lui a donné!

(Verset 13). «Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu». En vue des faux docteurs qui cherchaient à ébranler la foi des chrétiens et à semer le doute dans les coeurs, l'apôtre leur écrit ces choses pour qu'ils sachent, avec une pleine et divine certitude, que eux, qui ont cru au nom du Fils de Dieu, ont la vie éternelle.

Combien d'âmes qui croient sincèrement que Jésus est le Fils de Dieu, mais qui, n'ayant pas saisi l'efficace de l'oeuvre de Christ, sont affaissées sur elles-mêmes, assaillies par les suggestions de l'ennemi et dans le doute quant à leur salut! A tous ces doutes, la Parole répond: «Vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu».

Voici, par exemple, une âme atteinte par la Parole et réveillée par la puissance de l'Esprit de Dieu. Aussitôt un changement de pensée, des désirs, des besoins nouveaux sont créés en elle. Elle désire sincèrement être convertie, et elle montre par ce fait qu'elle l'est déjà, quoiqu'elle soit la dernière à le penser. La lumière divine a pénétré en elle; la vie de Dieu est là: et voilà cette âme travaillée, malheureuse, gémissant sous le poids de ses péchés, se jugeant elle-même et soupirant après la paix, la délivrance. Cela prouve qu'une telle âme est née de nouveau, mais elle n'a ni paix, ni assurance. Le premier effet de la nouvelle naissance n'est pas de placer l'âme dans la paix. Ce qui donne la paix et une pleine certitude à l'âme, c'est la foi au sang de Jésus, c'est la connaissance de la rédemption saisie par la foi au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils et de la pleine suffisance de son oeuvre accomplie. Il s'agit de croire Dieu qui nous dit qu'il a «ressuscité Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et à été ressuscité pour notre justification». Il déclare que celui qui croit est justifié de toutes choses, est pardonné, et ainsi «justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ». Mais Jean n'entre pas ici dans les détails, ni dans les expériences, de l'âme; il présente le témoignage de Dieu au sujet de son Fils, savoir que celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle. Or, cela implique tout.

Il y a dans la Parole une puissance que rien ne saurait égaler. Quelle grâce que Dieu ne nous ait pas laissés à nous-mêmes, à nos propres pensées, ni abandonnés aux erreurs et séductions de l'ennemi, mais nous ait donné sa Parole qui est la vérité, Parole vivante et permanente à toujours, qui seule peut donner une parfaite et divine certitude: «Afin que vous sachiez que vous avez...»

L'apôtre dit toujours: nous savons, vous savez. La Parole ne connaît personne, comme étant dans l'état chrétien, qui doute de son salut. Comment voulez-vous plaire à Dieu si vous le faites menteur en ne recevant pas son témoignage? Quelle offense faite à Celui qui seul est digne de toute notre confiance et qui nous a donné tous les motifs — et les plus grands motifs — de nous fier entièrement à Lui!

(Versets 14, 15). «Et c'est ici la confiance que nous avons en Lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute; et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées».

Dans la confiance que nous donne la certitude de son amour et de l'intérêt qu'il nous porte, nous avons le privilège de Lui présenter nos demandes et nos requêtes avec la ferme assurance qu'il nous écoute, si ce que nous Lui demandons est selon sa volonté. Son amour ne nous incitera pas à désirer autre chose que ce qui Lui est agréable et glorifie son nom. «Si vous demeurez en moi, dit Jésus, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait. En ceci mon Père est glorifié que vous portiez beaucoup de fruit, et vous serez mes disciples». Demeurant en Jésus, ses paroles demeurant en nous nous guideront dans tous nos désirs. Nous ne rechercherons que la volonté du Seigneur et la gloire de son nom, nous ne désirerons pas autre chose que ce qui plaît au Père, comme de vrais disciples de Jésus. Alors: «Vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait». Si nous savons qu'il incline son oreille à nos prières, «nous savons aussi que nous avons les choses que nous lui avons demandées». Nous pouvons demander avec la pleine certitude qu'il nous exaucera.

*B.* — Ce n'était pas le cas de ceux à qui Jacques dit: «Vous demandez, et vous ne recevez pas» (Jacques 4: 3).

*R.* — Ce n'était pas la gloire de Dieu qui était le but de leurs demandes, mais la satisfaction de leurs convoitises.

Bien des choses peuvent préoccuper nos coeurs, bien des sujets d'inquiétude les alarmer, bien des désirs s'y former, mais quand nous n'avons pas une vue claire de la volonté du Seigneur au sujet des choses qui nous préoccupent, que faut-il faire? — «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications avec des actions de grâces, «remettez-Lui tout! Lui sait beaucoup mieux que nous ce qui nous est bon. Il se peut ou non que les choses que nous demandons soient selon sa volonté, — nous ne savons pas, — présentez-lui vos demandes, — il n'est pas dit qu'il vous exaucera, mais que «la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (Philippiens 4: 6, 7). Y aurait-il une difficulté pour sa toute-puissance? quelque chose qui pourrait troubler la paix de Dieu? — Elle surpasse toute intelligence. Lui ayant exposé nos requêtes, et tout remis entre ses mains — voilà sa paix qui fait la garde autour de nos coeurs pour les garder dans le bonheur qui est en Christ. Nous savons qu'il nous aime, qu'il a les meilleures pensées pour nous, qu'il s'occupe de notre bonheur bien plus que nous-mêmes, et sommes assurés qu'il amènera tout à bonne fin pour nous. Si nous sommes au clair quant à sa volonté, s'il s'agit de sa gloire, de sa cause, nous pouvons Lui exposer nos demandes avec la certitude qu'il nous entend. Il pourra peut-être nous faire attendre longtemps sa réponse, mettre notre patience à l'épreuve; quoi qu'il en soit «nous savons qu'il nous écoute, et que nous avons les choses que nous lui avons demandées». «Je disposerai ma prière devant toi et j'attendrai» (Psaumes 5: 3). Ce n'est certes pas pour rien qu'il nous encourage à le faire.

(Versets 16, 17). «Si quelqu'un voit son frère pécher d'un péché qui n'est pas à la mort, il demandera pour lui; et il lui donnera la vie, savoir à ceux qui ne pèchent pas à la mort. Il y a



un péché à la mort; pour ce péché-là, je ne dis pas qu'il demande. Toute iniquité est péché, et il y a tel péché qui n'est pas à la mort».

Ici, il s'agit de quelqu'un qui se trouve sous le châtiment du Seigneur, à cause de telle ou telle faute. On peut prier pour lui, que Dieu l'humilie, l'amène à la repentance et le relève. Le Seigneur guidera les saints à cet égard et les exaucera; Dieu lui donnera la vie, c'est-à-dire ne l'ôtera pas du monde.

Le péché à la mort peut être un péché quelconque; mais un péché, commis dans des circonstances si aggravantes, qu'il réveille que l'indignation des saints et appelle le jugement direct du Seigneur. Tel fut le cas par exemple d'Ananias et de Sapphira. L'hypocrisie, le mensonge sont des péchés graves; mais ici, ce péché fut commis dans des circonstances qui en augmentaient tellement la gravité, qu'au lieu de provoquer l'intercession, il n'éveillait que l'indignation. C'était «un péché à la mort». On peut citer aussi le cas de ces Corinthiens qui s'étaient endormis, retirés de la scène de ce monde par un jugement de Dieu — en grâce. Ils avaient déshonoré la cène du Seigneur, «ne discernant pas le corps». Ils eussent dû s'humilier et se juger eux-mêmes, et ainsi s'approcher de la table du Seigneur pour se souvenir de Lui, mais ils négligeaient ce jugement d'eux-mêmes, étaient indifférents à la gloire du Seigneur et à la sainteté de sa table, mangeant indignement, méprisant ainsi le saint mémorial de sa mort. Ils furent retirés de la scène de ce monde par un jugement du Seigneur: c'était un péché à la mort qui ne pouvait provoquer l'intercession, comme par exemple celui d'un «homme surpris en quelque faute»; — mais ne devait éveiller que l'indignation. On ne pouvait que remettre les coupables entre les mains du Seigneur. Combien c'est sérieux! Que Dieu nous garde dans sa lumière, le coeur et la conscience toujours en éveil, car si nous ne veillons pas, la chair en nous se montre, et si nous ne la jugeons pas, elle prend le dessus; l'Esprit contristé n'agit plus; la vie s'affaiblit, le discernement spirituel s'obscurcit, la conscience s'émousse et s'endurcit, et l'on peut en arriver à tomber plus bas même que le monde et à s'attirer un châtiment à mort de la part du Seigneur. «Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde» (1 Corinthiens 11: 31, 32).

(Verset 18). «Nous savons que quiconque est né de Dieu se conserve lui-même et le méchant ne le touche pas».

Nous l'avons vu (3: 9). Quiconque est né de Dieu — ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». C'est «le nouvel homme créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 24). Or, «il se garde lui-même»; le méchant ne trouve en lui — dans la nature divine — absolument aucun point d'attache: «il ne le touche pas». Nous avons donc à marcher, par l'Esprit, dans la puissance de cette nouvelle nature. Nous savons que la vieille nature est encore en nous, mais la nouvelle n'a rien de commun avec l'ancienne; c'est une nature divine, parfaitement pure et sainte, dont les aspirations ne peuvent qu'être conformes à la sainteté de Dieu. N'oublions pas qu'en tant que nés de Dieu, Dieu est en nous, son Esprit habitant en nous, afin que nous soyons vigilants, soigneux et appliqués à manifester dans ce monde sa pensée et son caractère.

(Verset 19). «Nous savons que nous sommes de Dieu et que le monde tout entier gît dans le méchant».

Quel contraste! un contraste absolu. Souvenons-nous-en. Cela tranche et fixe la position du croyant vis-à-vis qui monde. Marchons dans la conscience de ce fait, savoir dans une vraie séparation d'avec le monde, nous disant toujours: «Tu es de Dieu, et le monde entier gît dans le méchant».

(Verset 20). «Or, nous savons que le Fils de Dieu est venu; et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable; et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ: Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle».

«Enfants, gardez-vous des idoles!»

C'est précieux de savoir cela. Il est venu, et il nous a donné ce que nous n'avions ni ne pouvions avoir comme enfants d'Adam — c'est-à-dire une intelligence pour connaître le Véritable. Nous sommes de Lui, nés de Lui, participants de sa nature; nous possédons son Esprit, notre entendement est renouvelé, — nous avons reçu une intelligence pour le connaître. Tout dans le monde est mensonge — illusion: Satan est menteur et le père du mensonge, et nos propres coeurs sont trompeurs, — mais nous connaissons le Véritable. Lui est la «véritable lumière», le «véritable pain du ciel», le «véritable cep»; il est la vérité, et «nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ. Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle». Aussi, nous connaissons la vérité, nous possédons la vérité, et nous sommes dans la vérité. C'est très frappant de voir comment, dans cette épître, le Saint Esprit, venu pour glorifier Christ, parle de Dieu et de Jésus tour à tour; sans faire de distinction. Nous trouvons cela plusieurs fois dans l'épître, par exemple 2: 28; 3: 1, 2.

Jean nous a présenté la personne du Fils de Dieu, Celui qui est le Dieu véritable et la vie éternelle; il nous l'a présenté comme Celui qui est lumière et amour, qui seul a droit à tous nos hommages, à toutes nos affections, à notre entière obéissance: que rien ne vienne s'interposer entre nos coeurs et Lui! Quoi que ce soit qui vienne se placer entre le coeur et Christ, est une idole.

Que nous sachions nous attacher à Lui d'un coeur entier, pour l'aimer, le suivre, le servir et l'adorer!

## Deuxième épître de Jean

Nous avons, en somme, dans la 1<sup>re</sup> épître, la doctrine touchant la personne de Christ, et cela en rapport avec les erreurs qui couraient alors — comme aujourd'hui — et les attaques de l'ennemi contre la vérité de cette personne, de sa divinité et de son humanité.

Dans la 2<sup>e</sup> épître, nous trouvons l'exhortation donnée à une soeur et à ses enfants de ne pas recevoir ceux qui n'apportaient pas cette doctrine, et dans la 3<sup>e</sup>, l'exhortation adressée à Gaïus de recevoir ceux qui l'apportaient.

(Versets 1, 2). «L'ancien à la dame élue et à ses enfants, que j'aime dans la vérité, et non pas moi seul, mais aussi tous ceux qui connaissent la vérité, — à cause de la vérité qui demeure en nous et qui sera avec nous à jamais».

On peut remarquer ici l'importance de la vérité: elle prime tout. C'est la vérité du christianisme: Dieu révélé comme Père dans le Fils, et par l'Esprit et la Parole. Ce n'est pas une simple doctrine, mais une chose vivante: un Christ vivant; — le Saint Esprit, puissance de vie; la Parole vivante, — l'expression parfaite de ce que Dieu est, de ses pensées, de ses conseils et de sa volonté. Il n'est pas dit que Dieu soit la vérité; Il ne saurait être la représentation d'un autre, mais Christ est la vérité, parce qu'il nous a présenté Dieu tel qu'il est dans toutes ses perfections, — le Saint Esprit est la vérité, parce qu'il le révèle à l'âme par le moyen de la Parole qui, elle aussi, est la vérité, et nous possédons les trois. Nous possédons ce qui demeure éternellement et ne saurait faillir: savoir, Christ, le Saint Esprit et la Parole, — la vérité, «qui demeure en nous et qui sera avec nous à jamais!» Quelles divines ressources et quel puissant encouragement pour la foi au milieu de la ruine et de la confusion de la chrétienté!

Il est précieux de constater ici cette communion de l'Esprit qui subsiste entre ceux qui connaissent la vérité et qui y marchent. L'amour qui est de Dieu est selon la vérité; «il se réjouit avec la vérité», et non avec ce qui la renie.

(Verset 3). «La grâce, la miséricorde, la paix seront avec vous de la part de Dieu le Père, et de la part de Jésus Christ, le Fils du Père, dans la vérité et dans l'amour». Assurance positive donnée à la dame élue et à ses enfants. La faveur divine accompagne le fidèle et repose sur lui dans le sentier de Dieu.

«Je me suis fort réjoui d'avoir trouvé de tes enfants marchant dans la vérité, comme nous en avons reçu le commandement de la part du Père». Leurs coeurs y étaient engagés; l'autorité de la Parole reconnue dans leurs consciences; et c'est là l'important. «Or maintenant, ô dame, je te prie, non comme t'écrivant un nouveau commandement, mais celui que nous avons eu dès le commencement, que nous nous aimions les uns les autres: et c'est ici l'amour que nous marchions selon ses commandements. C'est ici le commandement, comme vous l'avez entendu dès le commencement, afin que vous y marchiez».

L'apôtre insiste sur le commandement que «nous avons eu» — «que vous avez entendu dès le commencement»: que «nous nous aimions les uns les autres», puis il ajoute: «C'est ici l'amour, que nous gardions ses commandements», l'amour qui s'exprime dans l'obéissance à la Parole et le maintien de la vérité. Il s'agit d'être simple et ferme sur ce point: «Car beaucoup de séducteurs sont sortis dans le monde qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair. Celui-là est le séducteur et l'antichrist». Ils ne confessaient pas l'humanité de Christ; elle n'était qu'un mythe à leurs yeux. S'il en était ainsi, il n'y avait plus de christianisme, et si Christ — le second Homme — n'est pas Dieu, Dieu béni éternellement, le Fils de Dieu, son oeuvre n'est rien, le christianisme n'est rien. C'est pourquoi (verset 8), «prenez garde à vous-mêmes, afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire». S'ils fussent venus à déchoir de la vérité, l'apôtre aurait perdu le fruit de son travail,

mais son amour s'emploie à leur sauvegarde, afin de recevoir un plein salaire au jour de Christ. Il faut veiller tout d'abord sur nous-mêmes à ce que nos pensées ne soient pas détournées de la simplicité quant au Christ, et que nous n'entrons pas en contact avec ceux qui n'apportent pas la doctrine du Christ.

«Quiconque vous mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils». Quiconque vous mène en avant, c'est-à-dire dépasse la révélation qui nous a été donnée, prétendant nous apporter quelque chose de nouveau, — un développement de ce que nous avons reçu, savoir de la vérité révélée dans la Parole; — quiconque apporte une doctrine portant atteinte à la personne de Christ, n'a pas Dieu. C'est un séducteur: «Ne le recevez pas, — ne le saluez pas; car quiconque le salue, a communion avec lui, participe à ses mauvaises oeuvres». Quand bien même il dirait rejeter pour sa part la doctrine de l'hérétique, celui qui maintient la communion avec celui-ci, participe à ses mauvaises oeuvres et doit être rejeté comme lui. C'est une question de fidélité envers le Seigneur.

### Troisième épître de Jean

Quant à Gaïus, l'apôtre dit: «Je souhaite qu'à tous égards tu prospères et que tu sois en bonne santé, comme ton âme prospère; car je me suis très fort réjoui quand des frères sont venus et ont rendu témoignage à ta vérité, comment toi tu marches dans la vérité». Gaïus manifestait la vérité dans sa marche; il y avait chez lui la réalité du christianisme, un christianisme vivant: «qui ont rendu témoignage à ta vérité»... «et qui ont rendu témoignage à ton amour». L'apôtre l'encourage à continuer dans ce qu'il faisait envers les frères, et cela envers les frères qui étaient étrangers.

(Versets 7, 8). «Car ils sont sortis pour le nom, ne recevant rien de ceux des nations. Nous donc, nous devons recevoir de tels hommes, afin que nous coopérions avec la vérité». Ceux-ci apportaient la vérité, — la doctrine du Christ.

«Ne recevant rien des nations», indique que c'étaient des frères d'entre les Juifs qui visitaient les nations, mais ne voulaient rien recevoir d'elles, leur communiquant gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement. Ils étaient soutenus par les croyants d'entre les Juifs.

«Ils sont sortis pour le nom». Sortis d'où? — De chez eux, de leur pays, pour le nom de Jésus.

(Verset 10). Quel contraste entre Gaïus et Diotrèphe! L'un marchait dans la vérité et dans l'amour; il coopérait avec la vérité en recevant les frères qui l'apportaient; l'autre se recherchait lui-même, aimait à être le premier dans l'assemblée, exerçant sur elle une autorité toute cléricale; et, non content de débiter de méchantes paroles contre Jean et les frères, non seulement il ne les recevait pas, mais empêchait ceux qui voulaient les recevoir et les chassait de l'assemblée. Aussi, dit l'apôtre, «si je viens, je me souviendrai de ses oeuvres».

Démétrius, par contre, avait le témoignage de tous et de la vérité. Il accréditait la vérité par sa marche et son service, et il était accrédité par la vérité elle-même.

«J'avais beaucoup de choses à t'écrire, mais je ne veux pas t'écrire avec l'encre et la plume, mais j'espère te voir bientôt, et nous parlerons bouche à bouche. Paix te soit!»

Par analogie, on peut dire que le Seigneur nous a donné par écrit dans sa bonne Parole tout ce que nous avons besoin de connaître et de recevoir jusqu'à ce qu'il vienne, afin que dès maintenant notre joie en Lui soit accomplie. Que sera-ce bientôt quand il viendra? Oui, que sera-ce de le voir comme il est, dans toute sa gloire et sa beauté, Lui, l'Agneau immolé pour nous, Celui en qui nous avons cru, dont nous avons goûté l'amour, la grâce et la tendresse, dont la Parole nous a nourris. Il vient, nous le verrons, et il nous parlera encore et — comme Moïse et Elie — nous lui parlerons «bouche à bouche!» Béni soit à jamais son nom!

## Notes sur le livre de l'Exode (Ladrierre A.)

---

Ce qui suit consiste en une série de Notes prises aux méditations de notre frère A.L., mais qui n'avaient pas été rédigées par lui, comme celles des deux premiers chapitres. [Voyez pages 3 et suivantes.](#)

ME 1906 page 228 - ME 1907 page 17

### Chapitre 3

Depuis quarante ans, Moïse suivait son chemin solitaire, dans l'humiliation; de prince, il était devenu serviteur. Que de pensées devaient s'agiter dans son coeur! A quoi lui servait toute la sagesse recueillie auprès des savants de l'Egypte? Tout avait disparu pour lui: gloire, honneur, richesse, science. Il fallait que Moïse fût dépouillé de Moïse. Sans doute, ces quarante années avaient agi, par la grâce de Dieu, sur lui, pour lui faire dépouiller ce qu'il était et l'amener à ce que Dieu voulait qu'il fût. Dieu brise l'instrument, l'abaisse dans la poussière, et c'est alors qu'il s'en sert. L'énergie naturelle de Moïse devait être subordonnée à Dieu.

Nous n'avons pas le droit de prendre quelque chose et de nous en servir pour nous. Tout appartient à Dieu, et il n'y a de service intelligent que lorsque nous Lui offrons tout.

Moïse est amené à cela, et maintenant il a besoin d'un ordre de Dieu pour agir. Le Seigneur Jésus, lorsqu'il vint sur la terre pour faire la volonté de son Père, était soumis à cette volonté. Lui aussi passa des jours nombreux dans l'obscurité, non qu'il en eût besoin, mais nous voyons que Dieu tient tous ses serviteurs, Moïse, Paul, dans la dépendance et l'obscurité, pendant un temps, avant de se servir d'eux. Lorsque leurs facultés sont mises en mouvement par Dieu, alors tout va bien.

Moïse doit apprendre une chose essentielle, c'est qu'il a besoin de connaître personnellement Dieu; c'est là ce qui fait que le service est dépouillé du moi. Nous ne devons pas nous contenter d'être sauvés; il nous faut entrer dans la connaissance intime de Dieu. Alors, nous sommes remplis d'intelligence spirituelle pour faire sa volonté; c'est ainsi que nous pouvons marcher dans son service.

(Verset 1). Moïse conduit son troupeau bien loin, derrière le désert, à Horeb, une des pointes de la chaîne du Sinaï. Sinaï représente la loi, et Horeb plutôt la grâce.

Elie doit aller à Horeb, quand il est irrité de ce que Dieu n'a pas châtié Israël comme il le voudrait, et là il apprend que Dieu n'est pas dans l'orage, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu, mais dans le son doux et subtil de la grâce. Horeb est appelé ici «la montagne de Dieu»; la montagne où Dieu va se manifester en grâce à son serviteur pour le peuple d'Israël. C'est merveilleux de voir comment Dieu se fait connaître à ses serviteurs selon ce qu'ils sont. Remarquons comment il appelle l'attention de Moïse. Pour un homme versé dans les sciences, il fallait quelque chose de frappant. Moïse voit un buisson en feu qui ne se consume pas. Une chose semblable était étrange, et il désire voir de près ce phénomène extraordinaire.

«L'Ange de l'Eternel apparaît à Moïse dans une flamme de feu». L'Ange de l'Eternel!... c'est cette personne qui vint visiter Abraham sous sa tente, qui se présenta comme Chef de l'armée de l'Eternel devant Jéricho, qui apparut à Gédéon, qui, plus tard, apparut à la femme de Manoah pour lui annoncer la naissance de Samson. Celui qui est appelé l'Ange de l'Eternel, c'est l'Eternel lui-même dans son représentant, c'est Jéhovah, le Seigneur Jésus. Cela nous est confirmé en Jean 12: 41: «Esaïe dit ces choses, parce qu'il vit sa gloire», et nous trouvons, au chapitre 6 du prophète, qu'il vit le Seigneur, l'Eternel des armées.

L'Eternel venait visiter son peuple dans l'affliction sur la terre, avant de lui apporter le salut.

Que c'est beau de rencontrer tout du long cette même personne dans l'Ecriture!

Pourquoi ce buisson? C'est pauvre, misérable d'aspect, un buisson, sans utilité, fait pour être coupé et jeté au feu. N'est-ce pas l'image de ce pauvre peuple esclave? Il est là comme un buisson, en Egypte; et le feu, n'est-ce pas cette fournaise d'Egypte au milieu de laquelle se trouvait ce peuple, sans que rien pût le consumer? Il ne peut l'être, parce que l'Eternel est là, au milieu. Le peuple ne le savait pas, il gémissait, mais l'Eternel est là, et, quelles que soient les flammes, Israël ne peut être détruit.

(Verset 5). Qu'est ce qui rendait ce lieu une terre sainte? La présence de Dieu. — Dieu est saint; il est un feu consumant pour le péché; il est le feu du jugement pour ses ennemis, mais non pour son peuple. S'il se présente à nous en grâce, n'oublions pas qu'il est saint. Moïse reçoit l'ordre d'ôter ses sandales de ses pieds. Rien de la poussière du désert ne pouvait trouver place devant Dieu. Rien du monde ne peut venir en sa présence. Il faut que les sandales soient ôtées et que les coeurs soient débarrassés des choses de la terre.

Dieu dit: «Soyez saints, car je suis saint». Mais c'est Lui qui, dans sa grâce, nous purifie.

(Verset 6). Moïse obéit, mais maintenant il a peur, il n'ose lever les yeux. Le respect convient à celui qui s'approche de Dieu. Nous nous approchons comme d'un Père, avec confiance, mais n'oublions pas qu'en même temps nous nous approchons d'un Dieu saint, trop pur pour voir le mal, et, nous rappelant notre indignité, approchons-nous avec respect, avec révérence. Le chrétien ne peut manquer de ces sentiments en s'agenouillant devant Dieu.

Lorsque, le visage caché, Moïse est là, craignant de regarder, Dieu lui fait cette déclaration précieuse, qui devait porter le calme dans son coeur et bannir toute crainte: «Je suis le Dieu de ton père». Moïse, par la foi de ses parents, avait été conservé, exposé, délivré. Cette foi de son père avait appelé sur lui les bénédictions de Dieu, et il est beau d'entendre Dieu lui dire: «Je suis le Dieu de ton père»; Celui qu'il a servi, Celui en qui il a mis sa confiance, et maintenant je viens vers toi. L'Eternel dit aussi: «Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob». Il fait remonter Moïse à ces temps reculés où il voulait bien être appelé le Dieu des patriarches.

Aussitôt qu'il y a eu une alliance formée dans laquelle un homme est introduit, Dieu est devenu son Dieu, le Dieu d'Abraham. Avant ce moment, il n'est jamais appelé le Dieu d'un de ses serviteurs, le Dieu de Noé, par exemple.

Nous avons aussi notre Dieu, et Celui qui nous a introduits dans la communion de notre Dieu et nous l'a fait connaître comme Père, c'est Jésus.

Moïse fait la connaissance de Dieu, il a entendu sa déclaration, et maintenant il est préparé pour entendre ce que l'Eternel a à lui dire.

Nous avons vu que ce n'est qu'après avoir laissé Moïse longtemps au pays de Madian, après l'avoir fait passer, pour ainsi dire, par une école de quarante ans, que Dieu commence à se révéler à lui. Le temps était venu, la mesure était comble pour les souffrances du peuple que Dieu voulait délivrer; il choisit l'homme dont il veut se servir dans ce but, et, au moment de l'envoyer, il se révèle à lui, au milieu de ce buisson d'épines, symbole du peuple dans son état de misère et de réjection; mais Dieu y est, un feu consumant pour les ennemis, mais plein de grâce pour son peuple. Dieu se révèle à Moïse (verset 6) comme «le Dieu de son père» et comme «le Dieu d'Abraham»; c'est-à-dire comme le Dieu de la foi et le Dieu de la promesse. Le père de Moïse avait montré sa foi en ne voulant pas livrer son fils aux meurtriers égyptiens, et Abraham avait été le dépositaire des promesses.

Dieu se révèle donc à Moïse avant de l'envoyer; c'est toujours ainsi que fait Dieu. Il se présente premièrement, se révèle à celui dont il veut se servir pour une mission spéciale; nous le voyons dans le cas de Paul; c'est premièrement: «Je suis Jésus», puis: «Je t'enverrai...» Une autre chose encore digne de remarque, c'est que Dieu ne dit pas tout de suite à Moïse: «Je t'enverrai»; il s'occupe d'abord de l'état du peuple; il rappelle au coeur de Moïse, qui, lorsqu'il était chez le Pharaon, était allé voir le peuple affligé, ce que Lui ressent pour le peuple: «J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple... j'ai entendu... je connais ses douleurs». C'est son peuple, quoi qu'il en soit de son état actuel, bien qu'il ait oublié son Dieu et se soit associé à l'idolâtrie, un résidu excepté, mais il n'en est pas moins son peuple. Abraham avait été choisi, il avait reçu les promesses, et Dieu s'en souvient; c'était son peuple. Que le peuple ne méritât pas une telle grâce, ce livre même nous le montre un peu plus loin; au temps de la Pâque, il fallut le sang sur le linteau et les poteaux des portes pour que l'ange destructeur n'entrât pas chez les Israélites aussi bien que chez les Egyptiens. Le peuple ne méritait donc absolument rien, mais il était le peuple de Dieu, et cela grâce aux promesses, à l'élection et à la fidélité de Dieu. Si nous faisons l'application de tout ceci à nous-mêmes, nous aussi nous Lui appartenons en propre; mais souvenons-nous que, si nous sommes au Seigneur, si nous en avons la conscience, c'est pour nous un motif de vivre dans la sainteté.

Donc, premièrement, Dieu a vu, du haut du ciel, son pauvre peuple; ce n'est pas qu'il eût jamais cessé de s'en occuper, mais maintenant le moment était venu d'intervenir d'une manière spéciale. Il a vu, son oreille a été attentive. Pour nous de même, Dieu nous voit, nous suit; dans l'épreuve nous nous demandons peut-être s'il nous oublie; mais non, dans l'épreuve même, et là surtout, quand l'Esprit en nous crie, il voit, il entend nos soupirs, il comprend nos



douleurs. Ceci nous conduit à nous rappeler que c'est pour cela même que le Seigneur est venu dans ce monde; que de fois nous lisons dans les évangiles: «Il vit; son coeur fut ému de compassion», etc., etc. Nous, nous pouvons entendre et voir la douleur sans pouvoir y porter remède; Lui, ne peut rester impassible, et dans son amour il intervient. Son coeur! qui peut le sonder, qui peut décrire l'immensité de son amour?

Pour Israël, Dieu était descendu; sa présence était véritable et se manifestait d'une manière spéciale. Il est venu là où l'on avait besoin de Lui, où Lui seul pouvait intervenir, où le bras de la chair était impuissant, ainsi que Moïse en avait fait l'expérience. Il était venu pour délivrer son peuple, pour le soustraire au joug qui l'opprimait. Jésus est venu pour briser notre joug, pour nous délivrer et nous sauver. Tout pour Israël s'accomplissait en vue de la terre; c'était un peuple terrestre. Nous, nous avons été délivrés du joug de Satan, de la servitude du péché. Pour le peuple, Dieu avait en vue, non seulement la délivrance, mais encore la bénédiction. Il était venu, il voulait les délivrer, les bénir, les introduire dans un pays ruisselant de lait et de miel. Nous, nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle, et nous entrerons dans cette Canaan céleste dont celle d'ici-bas n'était qu'une bien faible image, et, en attendant, déjà maintenant, par la foi, nous jouissons de toutes ces bénédictions.

Dans le verset 9, Dieu résume: «Voici, le cri des fils d'Israël est venu jusqu'à moi; et j'ai aussi vu l'oppression dont les Egyptiens les oppriment». Là, comme toujours, il n'y a que deux classes de personnes: ceux qui sont les objets de son amour, ceux qu'il délivre, d'un côté; de l'autre, les méchants, qui oppriment et que le jugement attend. Nous, les objets de la grâce divine, nous ne méritons rien, pas plus que d'autres, mais il veut nous bénir et nous séparer de ce monde que le jugement va atteindre.

Remarquons aussi que Dieu, parlant à Moïse de l'état du peuple, le fait de manière à toucher son coeur, à émouvoir ses affections; Moïse avait une vraie affection pour Israël. Nous le voyons plus loin, lorsqu'il demande à Dieu d'être effacé de son livre, plutôt que de voir Dieu abandonner le peuple. Il en est de même pour tout serviteur de Dieu; il faut qu'il entre quelque peu dans les pensées de Dieu, qu'il porte dans son coeur les affections de Dieu envers ce monde et envers les siens.

Dieu appelle donc Moïse: «Viens, tu sais qui je suis, qui te parle. Tu as voulu, autrefois, agir par ta propre force, tu as passé ces quarante ans d'école au pays de Madian; maintenant, voici le moment, viens!»

Moïse connaissait bien la puissance du Pharaon, il connaissait sa volonté de détruire le peuple, il savait que derrière le Pharaon se tenaient encore les magiciens et les prêtres. C'est là, dit Dieu, que je t'enverrai. Mais le coeur de Moïse se trouve bien petit, son courage a faibli, sa confiance est perdue. Alors qu'il était à la cour du Pharaon, il aurait voulu agir; maintenant, il n'est qu'un pauvre berger. Mais Dieu l'appelle, Dieu l'envoie; pourquoi douter? Il semble que Moïse aurait dû répondre comme Samuel, comme Paul: «Me voici, Seigneur». Il aurait pu sentir sa faiblesse, sa promptitude passée, sans, pour cela, regarder en arrière et hésiter; mais son obéissance fait défaut. Nous aussi, quand nous sommes mis à l'épreuve, nous apprenons

bien souvent à nous connaître, à voir ce que nous sommes, et nous pouvons en même temps admirer ce que Dieu est et sa puissance qui s'exerce en notre faveur. Lui, il est toujours prêt à répondre. Nous en trouvons un exemple dans le cas d'Abraham intercédant pour Sodome. Abraham n'ose pas parler de moins de dix justes, mais voyez la patience de Dieu, sa condescendance. Dans notre chapitre encore, Dieu parle à sa créature; si elle est sans force, Lui sera sa force et sa ressource. Moïse objecte qu'il n'est rien. Dieu lui fait sentir qu'avec Lui, il peut aller: «Je serai avec toi». De même Paul, à Corinthe, ou même dans la prison, ne devait rien craindre: «Ne crains point, car je suis avec toi». Il se peut, que nous aussi, dans notre petite vie, nous ayons une tâche difficile à remplir, des épreuves à traverser. Nous laisserons-nous abattre et dirons-nous: c'est impossible! jetant le manche après la cognée? Non, car il est avec nous. Comme à Josué, il nous dit: «Je serai avec toi», de sorte que, même dans la vallée de l'ombre de la mort, nous pouvons répéter: «Je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi».

Après cela, Moïse demande un signe, et Dieu lui en accorde un qui ne peut être réalisé que quand la délivrance est accomplie: «Vous servirez Dieu sur cette montagne», la montagne de Dieu, là où Dieu lui parlait. Moïse n'aurait pas dû hésiter, mais avoir la foi, cette foi par laquelle nous pouvons honorer Dieu, cette confiance simple et enfantine en ce que Dieu est et dans ce qu'il dit. Mais Moïse soulève de nouvelles objections, et, de fait, comme nous le voyons par cinq fois dans les chapitres 3 et 4, Moïse va d'objection en objection, pour ne pas obéir. Dieu se révèle d'une manière positive et Moïse recule toujours. Combien souvent nous sommes dans le même cas! Souvenons-nous que, quand nous connaissons sa volonté, il nous faut obéir, sans faire d'objection. Il semble que Moïse veuille montrer les difficultés à Dieu, et chaque fois ce n'est qu'une nouvelle occasion pour que Dieu fasse ressortir sa puissance. Dans sa grâce, il l'instruit. Pendant quarante ans déjà, il l'avait eu à son école, mais maintenant le moment de l'épreuve est là, et comment se montrera-t-il? Le peuple dira: «Quel est son nom? Comment le connaissons-nous?» Dieu n'est pas à court pour répondre, et c'est l'occasion de révéler, non pas seulement à Moïse, non pas seulement au peuple, mais à nous aussi, ce qu'il est dans son essence, Celui qui est, qui ne change pas, qui est immuable: «Je suis celui qui suis». Ce nom se retrouve encore dans la Parole; le Seigneur Jésus, venu sur cette terre, prend ce nom: «Avant qu'Abraham fût, je suis». Dans l'Apocalypse encore: «Celui qui est». C'est Lui seul qui possède l'existence immuable et de qui découle toute existence, le seul qui existe par Lui-même et qui, seul aussi, soutient toutes choses par sa puissance. Mais il dit, de plus: «Je suis le Dieu de vos pères». Il se fait connaître aux enfants d'Israël comme étant leur Dieu, leur Dieu pour toujours; et ce qu'il a promis aux pères, il le tiendra. Actuellement, Israël est perdu parmi les nations, dispersé aux quatre vents, mais il n'en est pas moins son peuple, et toutes les promesses à son égard s'accompliront. Dieu est leur Dieu, de génération en génération.

Voyez la magnifique prophétie d'Ezéchiel 37, où les os secs reprendront vie, où le peuple d'Israël ressuscitera pour fleurir à nouveau sous le règne de paix du Seigneur Jésus, fils de David. Pour nous aussi, combien il est précieux de savoir qu'il est notre Dieu, de toute éternité,

et qu'il s'est révélé à nous sous un autre caractère encore; nous l'appelons Père, et c'est une relation qui n'aura pas de fin.

Quand les temps seront accomplis, l'Eglise prendra la place d'Israël, mais aussi longtemps que la terre existe, Israël sera son peuple, et Dieu sera leur Dieu de génération en génération. Il est un Dieu fidèle, sur lequel Israël pouvait compter, et nous, de même, nous pouvons compter sur sa puissance et son amour; sur la puissance de notre Dieu, sur l'amour de notre Père. Jésus a dit: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Puissions-nous apprendre toujours plus à le connaître dans sa puissance et dans son amour.

(Versets 16, 17). Après avoir révélé ses noms à Moïse, Dieu continue de lui parler; il lui a d'abord dit: «Viens», et maintenant, après ce qu'il lui a fait connaître, il lui dit: «Va». Le serviteur est appelé par son maître, et le maître lui donne l'ordre d'aller. Dieu rappelle encore une fois, dans ces versets, qu'il est le Dieu des promesses; les promesses faites aux pères, s'étaient obscurcies aux yeux des Israélites durant leur captivité, mais elles étaient devant les yeux de l'Eternel. Combien il insiste sur ce fait qu'il a vu la souffrance de son peuple, entendu son cri et qu'il vient pour le délivrer. Quand nous sommes accablés, nous savons bien crier, mais nous adressons-nous d'une manière consciente à Celui qui sait délivrer? Nous devrions toujours nous rappeler qu'il place devant nous, non pas un héritage terrestre comme pour Israël, mais la maison de son Père.

(Verset 18). «Ils écouteront ta voix». Lorsque Dieu envoie ses serviteurs, il faut qu'ils aillent avec la confiance que leur voix sera entendue, et il y a alors bénédiction. Moïse ne sera pas seul, il aura, pour le soutenir dans sa mission auprès du roi, toute l'assemblée des anciens d'Israël, et c'est de la part du Dieu des Hébreux qu'il doit se présenter au Pharaon. Pour les Egyptiens, le peuple hébreu était le peuple esclave; il ignorait la relation intime d'Israël avec Dieu. Le monde ne nous comprend pas davantage, lorsque nous réclamons le nom d'enfants de Dieu.

Maintenant il faudra obtenir du roi la permission d'aller le chemin de trois jours au désert, afin de sacrifier à l'Eternel. Il faut être séparé du peuple d'Egypte et de son culte idolâtre pour sacrifier à Dieu. Le culte véritable rendu à Dieu, que ce soit par son peuple ou par ses enfants, ne peut l'être qu'en dehors du monde. Il faut la séparation d'avec le monde pour rendre culte en esprit et en vérité.

(Verset 19). L'Eternel ne cache pas à Moïse qu'il rencontrera des difficultés de la part du roi; il y aura combat à outrance entre les deux adversaires, l'un combattant pour Dieu, l'autre, instrument de Satan. Le combat, nous avons toujours à le rencontrer. Si nous sommes en relation avec Dieu, il est impossible que nous n'entrions pas en conflit avec Satan. Dieu nous le révèle lui-même en Ephésiens 6: 12. Nous avons à lutter «contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté». Mais Moïse avait Dieu de son côté — nous avons Dieu — et, recouverts de son armure pour combattre, la victoire est assurée à Moïse et à nous aussi. Ce n'est que lorsque nous lâchons la main qui nous tient, que nous défailions. Pierre nous en offre l'exemple.

(Verset 20). Le peuple, qui ne possédait aucune arme, devait abandonner le combat à Dieu. Dieu frapperait l'Egypte par toutes les merveilles qu'il ferait au milieu d'elle.

(Versets 21, 22). Ces richesses des Egyptiens n'étaient pas des richesses bien acquises, elles appartenaient à Dieu, et il était libre de les donner à son peuple dépouillé. Il y avait, dans la pensée de Dieu, quelque chose qui nous est révélé plus loin. Israël devait élever un tabernacle dans le désert, et, ne possédant rien, Dieu lui donne, à cet effet, les trésors que les femmes d'Egypte lui apportent. Combien il était nécessaire que Dieu plaçât devant Moïse tout ce que nous venons de lire! Mais Moïse ne se rend pas encore, et, dans sa patience, Dieu veut que son serviteur prenne courage.

## Chapitre 4

Moïse fait une, nouvelle objection. A la première: «Qui suis-je, moi, pour que j'aïlle vers le Pharaon?» Dieu avait répondu: «Je serai avec toi». A la seconde: «Quel est son nom?» (le nom du Dieu de vos pères), Dieu lève cette objection et lui révèle son nom essentiel: «Je suis celui qui suis», et son nom en rapport avec le peuple d'Israël: «l'Eternel, le Dieu de vos pères». Avec Moïse, nous apprenons à connaître l'homme naturel. Combien souvent, par fausse honte, nous agissons comme Moïse; on se retire de ce qu'on devrait accepter. Lorsque Dieu donne, nous devons accepter. Moïse n'a pas compris cela, et tout n'est pas à sa gloire dans ce combat. Nous arrivons à sa troisième objection.

(Verset 1). «Mais voici, ils ne me croiront pas, et n'écouteront pas ma voix, car ils diront: L'Eternel ne t'est point apparu». Cette objection paraît plausible, mais elle ne tient pas quand Dieu donne l'ordre positif d'aller. Puis Dieu avait dit: «Ils écouteront ta voix»; il y a donc incrédulité. Quelle opposition! Moïse apprend à connaître Dieu dans sa longue patience. Si les fautes de ce serviteur sont placées devant nous, c'est pour que nous en tirions enseignement; nous avons besoin d'apprendre à connaître ce qu'est notre coeur, coeur d'incrédulité, mais la patience de Dieu est grande, et il prend occasion de tout pour nous instruire.

(Versets 2-4). Moïse avait en sa main une verge, soit pour défendre ses troupeaux, soit pour appuyer ses pas, peu importe, mais en tout cas une verge est une chose fragile et sans apparence, dont Dieu se sert pour faire de grandes choses et pour donner de grandes, leçons. Sur l'ordre de Dieu, Moïse jette à terre la verge qu'il tenait, elle devient un serpent, et Moïse fuyait devant lui. Voilà le premier signe, et chacun des trois signes que Dieu donne à Moïse a une signification spéciale. Un serpent! Ne savons-nous pas que c'est la puissance satanique, contre laquelle la puissance de Dieu peut seule agir? Moïse s'enfuit, mais sera-t-il vaincu? Cette puissance de Satan l'obligera-t-elle à se dérober à l'ordre de Dieu? Dieu dit: «Etends ta main, et saisis-le par la queue...» et cette puissance s'annule, elle est vaincue; Dieu seul peut la vaincre. Il en est de même pour nous: la puissance de Satan nous entoure; livrés à nous-mêmes, il nous est impossible de résister, elle se glisse partout et en tout, mais Satan n'a pas de puissance contre Dieu; il a été vaincu à la croix par le Seigneur Jésus, et lorsque les enfants de Dieu restent à la croix, à l'abri du Seigneur, derrière lui, Satan n'a pas de prise sur eux. Le Seigneur l'a vaincu au désert, à Gethsémané, à la croix. «Résistez au diable, et il s'enfuira de

vous», écrivait Jacques; sa puissance a été annulée. — La verge va rester dans la main de Moïse, et, sur l'ordre de Dieu, accomplira des prodiges en faveur des Israélites. Elle fendra les eaux de la mer Rouge, elle fera jaillir l'eau du rocher, elle sera une verge de bénédiction pour le peuple de Dieu, mais une verge de malédiction pour le monde, représenté par les Egyptiens.

(Verset 5). Dieu rappelle encore une fois tout ce qu'il est pour Israël, et cela doit s'imprimer dans le coeur de Moïse. Lorsque le Pharaon s'opposera directement à ces divers signes, Moïse reconnaîtra en lui l'instrument de Satan contre le peuple de Dieu, mais sa puissance sera brisée.

(Versets 6, 7). Moïse ne demande pas un autre signe, mais dans sa bonté, Dieu lui en donne deux encore. «Mets ta main dans ton sein; et il la retira, et voici sa main était lépreuse». De quoi la lèpre est-elle le symbole? Du péché. Nous voyons cela dans toute la Parole. Qu'est-ce que l'homme naturel peut tirer de son sein? Rien d'autre que le péché, rien d'autre que ce qu'il a en lui-même, or il est pécheur. Nous avons là l'image de ce que l'homme peut tirer de lui-même, et tant que nous ne l'avons pas appris, nous n'avons pas appris la leçon de Dieu, ni la nécessité et la grandeur de la rédemption. Qui peut ôter le péché, rendre la santé et la vie à ce qui était sous l'empire du péché et sous la puissance de la mort? C'est le second homme, le Seigneur Jésus; à la croix, il a ôté le péché. En nous, il n'y a que le péché, mais en l'homme, Christ Jésus, nous trouvons la guérison, la délivrance. La puissance du péché est abolie, sous la grâce elle a disparu et ne domine plus sur nous.

(Verset 8). Dieu affirme à Moïse qu'il sera écouté, et il lui donne le troisième signe au verset 9: l'eau qui désaltère devient puissance de mort en jugement. Ceci n'est point pour les Israélites, ni pour les enfants de Dieu, mais se rapporte au jugement terrible qui devait frapper les Egyptiens.

(Versets 10, 11). Il semble que Moïse dût voir qu'il pouvait aller en avant, il était muni d'armes suffisantes maintenant. Eh bien! non, il a une quatrième objection! objection qu'il tire de lui-même: «Ah, Seigneur! je ne suis pas un homme éloquent... j'ai la bouche pesante et la langue pesante». Avait-il besoin d'éloquence? Ne pouvait-il pas dire tout simplement ce qu'il avait à dire? Dieu n'était-il pas avec lui? Pourquoi n'a-t-il pas fait comme Paul, avec lequel il a bien des rapports? Paul avait l'éloquence du coeur, celle du Saint Esprit venant de Dieu; il n'était pas éloquent en paroles, dit-il lui-même, et cependant que n'a-t-il pas fait? Le Seigneur était avec lui; quand il se sent faible à Corinthe, le Seigneur se tient près de lui et lui dit: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville» (Actes des Apôtres 18: 9, 10). Nous voyons combien les serviteurs de Dieu peuvent différer. Cependant Moïse, malgré ses fautes, fut un grand serviteur. L'éloquence sert souvent à entraîner les âmes dans l'erreur, tandis que de simples chrétiens peuvent amener les âmes au salut, sans éloquence, mais par la puissance de l'Esprit. Le Seigneur disait à ses apôtres, des pêcheurs, des publicains: «Ne vous mettez pas en peine de ce que vous direz... car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit Saint»; et ils ont remporté de grandes victoires pour le Seigneur.

(Versets 13-17). A bout de ressources, Moïse fait une cinquième objection. Il semble positivement dire qu'il ne veut pas aller: «Ah, Seigneur! envoie, je te prie, par celui que tu enverras». Mais Dieu l'a désigné et veut se servir de l'instrument qu'il a choisi. Moïse a cependant perdu en n'obéissant pas. Dieu lui adjoint un compagnon, qui deviendra peut-être une épine dans sa vie, toutefois il lui laisse, à lui, Moïse, la première place, il ne perdra pas sa place de suprématie.

Que fait Moïse, maintenant? Il va. Il va, parce qu'il a quelqu'un sur qui s'appuyer, comme si Dieu n'était pas suffisant. Ah! que c'est bien nous, presque toujours. Nous regardons à des appuis humains, et ce n'est pas ce qui glorifie Dieu. Alors que tout nous manquerait, c'est glorifier Dieu que de dire: «Je ne suis pas seul, tu es avec moi; cela me suffit». Moïse n'a pas dit cela, il a cherché des appuis, et la Parole a conservé la chose pour notre enseignement. Si, parmi nos frères, nous en rencontrons qui nous soient en aide, nous avons à en être reconnaissants, à profiter de leurs lumières, mais nous ne devons pas chercher en eux des appuis. Lorsque Dieu donne, recevons avec joie et reconnaissance ce qu'il veut bien donner comme aide, comme encouragement, mais ne nous appuyons que sur Lui, il est pleinement suffisant.

(Verset 18). Il ne nous est rien dit des relations de Jéthro et de Moïse pendant les quarante années qui viennent de s'écouler. Il ne nous est raconté que peu de chose de Jéthro, sinon qu'il était sacrificateur de Madian. Nous le retrouverons au chapitre 18. Il semble qu'il eût connaissance de l'Eternel, déjà avant que Moïse vînt au pays de Madian, ou peut-être lui fut-elle communiquée par Moïse; en tout cas, il n'était pas étranger à l'Eternel, et les relations de ces deux hommes devaient être des relations de paix et d'affection. L'un avait été serviteur dans cette maison et devint fils; il y avait appris à s'abaisser, à s'humilier. Maintenant Moïse s'en va, et l'adieu que son beau-père lui adresse est: «Va en paix». Il pouvait s'en aller en paix, parce qu'il le faisait avec Dieu; après beaucoup de résistance, il avait cédé, et alors Dieu était avec lui. L'âme n'est tranquille et heureuse que lorsqu'elle est vraiment avec Dieu.

(Verset 19). Moïse s'en va donc, et ici, il nous est rappelé, une fois encore, que c'est Dieu qui lui en avait donné l'ordre. Il doit retourner en Egypte, mais c'est en étranger, les choses passées sont dans l'oubli. Il est touchant que Dieu prenne soin de lui dire: «Tous les hommes qui cherchaient ta vie sont morts». Moïse n'avait pas soulevé cette objection, mais Dieu vient au-devant d'elle pour le rassurer. C'est ainsi, quand nous suivons le chemin de Dieu, qu'il prend soin de bannir toute crainte, d'enlever les difficultés.

(Verset 20). Moïse emmène sa femme et ses fils, les faisant monter sur un âne. Il tenait dans sa main la verge de Dieu, se conformant à l'ordre reçu (verset 17). C'était la puissance de Dieu qui était attachée à cette verge, l'autorité de Dieu confiée à Moïse.

(Verset 21). Ensuite Dieu lui dit: «Vois tous les miracles que j'ai mis dans ta main, et tu les feras devant le Pharaon». Les miracles destinés à persuader le peuple d'Israël étaient au nombre de trois, mais Moïse n'en fit que deux devant le Pharaon: la verge changée en serpent et l'eau en sang. Celui de la lèpre ne concernait qu'Israël. Aussi, lorsque dans ce verset, Dieu

lui dit: «Tous les miracles...» il parle des neuf plaies contenues dans le chapitre suivant, et plus spécialement de la dixième, dont il va être question ici, verset 23.

On s'arrête souvent à cette expression: «Moi, j'endurcirai son coeur». Cela semble étrange au premier abord: Dieu endurecir un coeur! Oui, Dieu endurecit judiciairement un coeur qui n'a pas voulu se soumettre à Lui. Lorsque Moïse présente au Pharaon les premiers miracles, celui-ci endurecit son coeur; malgré tous les signes, son coeur reste fermé, et ce n'est qu'à la fin que Dieu l'abandonne à cet endurecissement. Nous voyons une chose analogue en Esaïe 6: 9, 10: «Dis à ce peuple: En entendant vous entendrez et vous ne comprendrez pas, et en voyant vous verrez et vous ne connaîtrez pas. Engraisse le coeur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes, et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie des yeux, et n'entende de ses oreilles, et ne comprenne de son coeur, et ne se convertisse, et qu'il ne soit guéri». Ces paroles rappelées en Matthieu 13: 14, 15 sont proférées, lorsque Jésus est rejeté et que les chefs du peuple ont prononcé son jugement. Alors, c'est l'abandon par Dieu, de coeurs durs. Dieu vient pour briser notre méchant coeur, mais si nous résistons, il l'abandonne, et c'est là ce que signifie cette parole: «J'endurcirai son coeur».

(Versets 22, 23). Moïse est averti d'avance de l'opposition acharnée qu'il rencontrerait et du jugement de mort que Dieu devrait faire passer sur l'Egypte, avant que le peuple fût rendu à la liberté. L'Eternel résume, en quelque sorte, dans ces trois versets, 21-23, tout ce qui s'accomplira.

«Israël est mon fils, mon premier-né». C'était le peuple choisi au milieu de toutes les nations, le peuple privilégié, ayant la prééminence sur tous. Chez les Juifs, le premier-né héritait de tout. De Jésus, il est écrit: «Le premier-né des rois de la terre... le premier-né de toute création». Nous pouvons comprendre combien cet Israël que Dieu appelle son fils, son premier-né, était cher à son coeur. Israël a manqué, maintenant il a perdu ses privilèges, perdu ses bénédictions, mais les promesses de Dieu ne peuvent manquer, et Israël, dans un glorieux avenir, reprendra sa place.

Osée 11: 1, rappelle ce titre donné par Dieu à Israël: «Mon fils». «J'ai appelé mon fils hors d'Egypte», et cela nous reporte au Seigneur Jésus (Matthieu 2: 20). Le Seigneur dit à Joseph: «Lève-toi et prends le petit enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël; car ceux qui cherchaient la vie du petit enfant sont morts». Il est aussi appelé hors d'Egypte. Israël avait perdu sa place, mais le Seigneur Jésus vient et prend cette place. Ce que le prophète Osée dit, est appliqué par l'évangéliste à Jésus, qui est le vrai Israël en perfection.

«Laisse aller mon fils pour qu'il me serve». Il est beau de voir que ce peuple qui a oublié sa merveilleuse origine, est toujours précieux aux yeux de l'Eternel. Ce que Dieu a donné reste toujours le même à ses yeux. Nos manquements, nos fautes peuvent nous entraîner bien loin, mais ce que Dieu a fait de nous, reste et demeure; tout est immuable dans son coeur. Oh! restons-Lui fidèlement attachés!

Dans l'histoire de cette lutte du Pharaon contre l'Eternel, Moïse vient sept fois, de la part de Dieu, faire appel au coeur du roi, et, par sept fois, Pharaon endurecit son coeur.

(Versets 24-26). Nous arrivons à un épisode mystérieux, mais cependant compréhensible. Moïse, parti avec les membres de sa famille déjà indiqués, arrive à un caravansérail, et s'arrête pour prendre du repos. Pendant qu'il est là, l'Éternel vient contre lui et cherche à le faire mourir. Moïse a longtemps résisté à l'appel qui lui était fait de partir, et maintenant qu'il est en marche, Celui qui l'a appelé, cherche à le faire mourir! Il y avait donc quelque chose qui n'était pas en règle, il y avait un obstacle à cet appel, et il faut que Moïse descende en lui-même pour voir pourquoi Dieu lui envoie cette épreuve si mystérieuse. Nous avons aussi des épreuves de divers genres à traverser; Dieu veut nous amener par elles à considérer s'il existe en nous quelque chose qui ne soit pas en règle. Tel était bien le cas pour Moïse. Il avait sans doute cédé aux prières de Séphora, et négligé de faire ce qui était nécessaire pour que son fils fût partie d'Israël. Dieu avait établi le rite de la circoncision (Genèse 17), comme signe de l'alliance qu'il traitait avec son peuple et personne ne pouvait être Israélite sans passer par cette cérémonie. La circoncision était aussi le signe de la séparation d'avec les nations qui environnaient Israël. Spirituellement elle est aussi un signe pour nous. Nous ne pouvons jouir de la présence de Dieu, si la circoncision de Christ n'existe pas. Elle consiste dans la mort au péché, à la chair, et il faut qu'elle soit appliquée nécessairement. Dieu ne reconnaît pas la chair; il faut que le corps du péché soit annulé, et cela a été accompli à la croix. Nous avons à nous tenir pour morts au péché. Ce n'est pas une doctrine seulement, une position que nous avons, mais, sachant que c'est une chose effectuée à la croix, nous devons la réaliser dans nos corps mortels; nous avons à porter la mort de Jésus dans nos corps mortels, afin que sa vie soit manifestée en nous.

Moïse conservait au sein de sa famille quelque chose qui n'était pas en harmonie avec la volonté de Dieu. Séphora n'était point ignorante de cette volonté, mais elle n'avait pas voulu s'y soumettre, et Moïse n'avait pas su vaincre sa résistance. Mais quand elle voit d'où vient la mort qui menace son mari, alors elle accomplit ce qui devait s'accomplir, et par cet acte son enfant fait désormais partie du peuple d'Israël.

Quelle épithète elle applique à Moïse: «époux de sang!» Il fallait que le sang couât. C'est par le sang de Jésus que nous entrons, que l'Eglise entre en relation avec Dieu. Notre séparation pour Dieu ne peut avoir lieu qu'en vertu de cette circoncision par Christ. Nous entrons avec Christ dans la mort et nous avons puissance de vie en Lui, pour marcher d'une manière qui plaise à Dieu. Est-ce que nous réalisons cette mort au péché? Ne laissons-nous pas agir la chair? Lorsque le péché s'approche, pouvons-nous dire avec Paul: «Je suis mort», qu'ai-je à faire avec le péché? Portant partout, toujours, dans le corps, la mort de Jésus, l'apôtre pouvait appliquer à tout ce: «Je suis mort». La doctrine se trouve en Romains 6 et dans l'épître aux Colossiens chapitre 3, mais il s'y trouve aussi l'application de ces vérités à notre marche pratique. Cette doctrine implantée dans nos âmes doit se manifester au dehors dans notre vie, et c'est pour cela que Paul écrivait aux Colossiens, après leur avoir exposé la doctrine: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre...»

(Versets 27-31). L'Éternel parle à Aaron — c'est Lui qui agit en tout; Moïse n'a pas besoin d'envoyer un message à son frère. Il est beau de voir Dieu tout arranger dans la vie de ses



serviteurs. Devrions-nous faire quoi que ce soit sans être certains que c'est Dieu qui nous envoie? Confions-nous à Lui de tout notre coeur, et il nous dirigera; nous pouvons en avoir la pleine certitude. Notre propre volonté doit être mise de côté; qu'en tout ce soit Lui qui conduise.

Aaron va à la rencontre de Moïse, et où se rejoignent-ils? En la montagne de Dieu, en Horeb, où l'Eternel était apparu à Moïse dans le buisson ardent. Quel lieu plus propice, plus favorable! C'est là, en la montagne de Dieu, que nous devrions toujours nous rencontrer, lorsque nous nous voyons les uns les autres; combien de choses fâcheuses seraient ainsi évitées! Trop souvent nous nous rencontrons sur le terrain de nos propres pensées.

«Il le baisa». En la montagne de Dieu, il ne peut se trouver autre chose qu'affection et amour: on y est heureux. Sur un tel terrain de quoi peut-on s'entretenir? Moïse raconte à Aaron tout ce que l'Eternel, lui a dit, tout ce qu'il lui a montré. Le monde ne trouve pas sa place là, les choses de la terre ne peuvent y être traitées, et, désirant voir Dieu, c'est de Lui et de son amour que nous avons à parler.

Quand les deux frères se trouvent ainsi sous le regard de Dieu, alors ils s'en vont ensemble pour annoncer au peuple la bonne nouvelle de la délivrance. Ils réunissent tous les anciens des fils d'Israël, et Aaron, qui est le porte-parole, expose les desseins de Dieu. Quelle belle assemblée! quelle joie doit remplir tous ces coeurs!

«Le peuple crut». Moïse a un démenti à son incrédulité. Lorsque nous recevons dans nos coeurs la bonne nouvelle de la délivrance de nos péchés, lorsque nous avons cru, notre premier sentiment, c'est de bénir. Les Israélites s'inclinèrent et se prosternèrent, le coeur rempli de reconnaissance. Nos coeurs devraient toujours être pleins de reconnaissance pour la grande délivrance dont nous avons été les objets, et nous devrions marcher d'une manière digne du Seigneur pour Lui plaire à tous égards.

## Chapitre 5

Après la rencontre des deux frères, tout était pur, tout était en harmonie. Pendant les 40 ans au désert, Aaron suscitera des difficultés à Moïse, il sera quelquefois une épine dans sa vie; comme Barnabas en devint une pour Paul, après avoir été son compagnon, son aide, mais maintenant ils sont heureux d'être ensemble. Moïse est heureux de posséder son frère, et lorsque Aaron devra se rendre sur la montagne de Hor pour mourir, Moïse sera près de lui et l'accompagnera à son dernier moment.

Une seconde chose était bien propre à affermir le courage de Moïse. C'est que, lorsqu'il était venu vers les anciens d'Israël de la part de l'Eternel, le peuple avait cru. Quel encouragement de voir ce peuple écouter et croire la parole de Dieu — la parole reçue était mêlée avec la foi. C'est ainsi que Moïse est soutenu pour accomplir sa mission difficile. Dieu prend toujours soin, lorsque ses serviteurs vont entreprendre une tâche, une mission, de leur donner quelque chose de palpable qui les encourage à aller en avant.

(Verset 1). «Après cela», est-il écrit, «ils allèrent...» Ils s'en vont comme voyant Celui qui est invisible, comme ayant Dieu avec eux, munis de sa Parole qui est une arme invincible; quoiqu'elle semble parfois n'avoir pas d'effet, elle doit remporter la victoire. Tous les chrétiens ont à marcher contre l'ennemi, comme Moïse et Aaron contre Pharaon, munis de la parole de Dieu. Ils se présentent devant le Pharaon et donnent à Dieu le nom par lequel il s'était fait connaître: «Ainsi dit l'Eternel, le Dieu d'Israël». C'est en ce nom-là qu'ils viennent, et c'est la parole de l'Eternel qu'ils apportent. Le serviteur de Dieu n'a jamais à apporter sa propre parole, rien ne serait plus triste, mais il a à se retrancher derrière la parole de Dieu, à être bien fondé en elle.

Ils sont admis auprès du roi, Dieu a ouvert le chemin: «Laisse aller mon peuple». Combien ces paroles devaient résonner étrangement aux oreilles du Pharaon. Comment, ce peuple de misérables a un Dieu! Un Dieu qui l'appelle «Son peuple», auquel il appartient! Pharaon, comme tous les Egyptiens, avait ses dieux, son idolâtrie, ses objets d'adoration dans les lieux élevés, comme dans les choses les plus basses, et il existait un Dieu qu'il ne connaissait pas, un Dieu qui voulait commander, lui commander à lui!

(Verset 2). Sa réponse n'a rien d'étonnant, elle est toute simple: «Qui est l'Eternel pour que j'écoute sa voix et que je laisse aller Israël? Je ne connais pas l'Eternel, et je ne laisserai pas non plus aller Israël». Qu'aurait-il dû faire, quelle attitude aurait-il dû prendre devant cette autorité de Moïse et d'Aaron? Il aurait dû s'informer, leur demander: Quel est ce Dieu qui domine sur Israël et qui veut dominer sur moi? Sa première culpabilité est de ne pas s'être enquis de ce qu'était ce Dieu, et maintenant il est responsable. Son devoir était de demander: «Qui est-il? Comment a-t-il une puissance supérieure à la mienne et à celle de mes dieux?» C'est parce qu'il n'a pas fait ce pas, qu'il va tomber dans une voie fatale et s'opposera à ce Dieu sous la conduite de Satan.

Que doit faire une âme lorsque la Parole lui est présentée? N'est-ce pas de s'enquérir de questionner, de s'informer; si elle refuse, si elle rejette la Parole présentée, quelle sera sa fin? Par exemple, Paul devant Festus; Festus, au lieu de demander à être instruit, à entendre davantage, interrompt l'apôtre par ces paroles: «Tu es hors de sens, Paul; ton grand savoir te met hors de sens». Qu'est-il arrivé, quelle a été la fin de Festus? nous ne le savons pas, mais rien ne nous dit qu'il ait appris à connaître Celui qui sauve.

Le point de départ de la lutte du Pharaon contre Dieu est là; il ne s'est pas informé, il n'a pas voulu apprendre à connaître le Dieu tout puissant qui s'était choisi un peuple, mais qui n'oubliait pas les nations de la terre, et il a dû apprendre, par un jugement terrible, qui était l'Eternel. Et cela arrive à tous ceux qui agissent comme le roi d'Egypte; à ceux qui refusent de connaître Dieu, Dieu se fait connaître à eux dans le jugement.

(Versets 3-5). La première tentative est repoussée; Moïse et Aaron ont présenté leur demande, elle est rejetée, sans que celui à qui elle s'adresse, s'informe de rien. Combien elle a dû être sensible à leur coeur, et Moïse savait cependant qu'il y aurait à lutter, à combattre.

Lorsque nous entrons dans la vie chrétienne, il y a un moment plein de douceur, plein de charme, c'est quand nous apprenons que nous sommes les enfants de Dieu, mais peu après nous découvrons que nous avons la lutte à rencontrer, si, du côté de Dieu, c'est une vie de paix, de joie, de bonheur, du côté du monde, nous engageons la lutte, mais pour cette lutte nous sommes armés des armes de Dieu. Moïse et Aaron entrent en conflit avec la puissance de Satan, prince de ce monde; ils sont renvoyés par le Pharaon.

Si les Israélites n'avaient pas obéi, il serait résulté du mal pour eux, mais retenus par la volonté du roi, ils ne pouvaient s'y soustraire, ils devaient s'attendre à Dieu. Moïse essaie de persuader Pharaon que son intérêt est de laisser aller le peuple; Dieu a commandé, et ne pas Lui obéir c'est attirer le mal sur le pays. Il veut que son peuple mette l'espace de trois jours de marche entre lui et le monde, afin d'être séparé du monde pour Lui rendre culte. Pharaon ne tient aucun compte de cette seconde injonction et les renvoie ignominieusement à leurs corvées; ce sont des troubleurs, qui agitent le peuple, et maintenant il faut chasser de l'esprit du peuple ces pensées de liberté que l'on a cherché à leur suggérer et leur imposer à cet effet un joug d'autant plus pesant.

Nous, chrétiens, nous sommes affranchis de ces luttes qui troublent et agitent les hommes; nous sommes soumis aux autorités quelles qu'elles soient, quoique n'ayant rien à faire avec leur conduite. Mais notre privilège, c'est d'être dans une liberté parfaite qui nous place au-dessus de tout et nous permet d'agir en dehors de toutes les conventions des hommes. Heureuse liberté, que celle dans laquelle nous met la loi de l'Esprit. Les premiers chrétiens étaient soumis aux autorités les plus cruelles, jusqu'au moment où ils avaient à choisir entre elles et Christ; alors plutôt que de renier leur Sauveur, ils subissaient le martyre. Moïse et Aaron sont soumis, mais ils doivent éprouver un sentiment d'abattement en voyant quel était pour le peuple le résultat immédiat de leur première démarche.

(Versets 6-14). Les Israélites sont accablés de travail, on leur rend la vie beaucoup plus dure; ils doivent aller au loin dans la campagne récolter eux-mêmes la paille laissée sur pied lors des moissons. Les Egyptiens avaient coutume de couper l'épi à mi-hauteur de la tige. Quelle aggravation de leur servitude, et les coups pleuvaient sur les commissaires des fils d'Israël lorsque le nombre de briques était incomplet! Quelle douleur dut ressentir Moïse, combien la joie du peuple fut changée en tristesse! N'est-ce pas l'image de ce qui arrive dans la vie chrétienne? On saisit le salut avec joie, puis après on découvre que le péché est encore là, expérience douloureuse, mais nécessaire. On est saisi,... le péché domine: «Ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique... Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien; car le vouloir est avec moi, mais, accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas; mais le mal que je ne veux pas, je le fais. Or si ce que je ne veux pas, moi, je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi. Je trouve donc cette loi pour moi qui veux pratiquer le bien, que le mal est avec moi». C'est la lutte de l'homme régénéré qui a reçu la vie, mais n'est pas affranchi et n'a pas saisi en Christ la pleine délivrance.

Il fallait que les Israélites apprissent à connaître les ressources infinies de Dieu; cette épreuve leur était salutaire pour leur montrer Sa puissance. Les épreuves sont bonnes, parce qu'elles nous rejettent sur Christ seul: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur». Mais les Israélites n'en sont pas là.

(Versets 15-23). Les commissaires vont auprès du roi et ne se réclament pas de Dieu; ils se disent «serviteurs du Pharaon». Courbés sous sa servitude, ils en appellent à lui, mais leur appel est repoussé, alors qu'arrive-t-il? Ils rencontrent Moïse et Aaron, et leur colère tombe sur eux. Au lieu de porter leurs difficultés à Dieu, de s'attendre à Lui, ils éclatent en reproches contre les deux frères, qui se tenaient là, nous est-il dit, pour les rencontrer, quand ils sortiraient de devant le Pharaon. Le ressentiment déborde de leurs coeurs; et que devait éprouver Moïse qui avait donné à Dieu tant d'arguments pour ne pas aller où Dieu voulait l'envoyer, et qui voit maintenant que l'Eternel n'intervient pas pour briser la raideur de fer du Pharaon?

Moïse fait ce qu'il avait à faire, quoique en y mêlant, comme toujours, quelque chose d'humain. Il retourne vers l'Eternel. Il était en relation avec l'Eternel, en relation intime. Dieu lui parlait comme un ami à son ami; Moïse avait appris à compter sur l'Eternel. Il était pour lui un Dieu vivant. Nous oublions souvent, lorsque nous prions, que nous avons affaire à un Dieu vivant, à une Personne divine qui est notre Père, et nous avons besoin pour adresser nos prières, d'avoir devant nous la personne à laquelle nous parlons.

Retourner vers l'Eternel était la seule ressource de Moïse, il n'en avait pas d'autre. C'est la bonne place; Dieu est, et il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent. Il a son oreille inclinée vers nous pour entendre nos prières, et cela amène le calme parfait qui réalise que Dieu est, et que nous sommes devant Lui. Moïse s'adresse à Dieu d'une manière qui étonne, la chair reparaît, le voilà qui fait des reproches: «Seigneur, pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple? Pourquoi donc m'as-tu envoyé? Depuis que je suis entré vers le Pharaon pour parler en ton nom, il a fait du mal à ce peuple, et tu n'as pas du tout délivré ton peuple». Mais quel support de la part de Dieu. Il permet une intimité si grande que Moïse peut lui dire tout ce qu'il a sur le coeur.

Nous avons à aller à Dieu avec une entière confiance, dans cette intimité qui Lui plaît. Nous ne pouvons approuver Moïse, il a eu tort de parler ainsi, mais il va à Dieu et lui dit tout ce qu'il a à dire: «Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces», alors la paix règne dans le coeur. Disons-lui nos défaillances, notre faiblesse, notre misère; c'est cette confiance du coeur qui connaît son amour, sa miséricorde, qui Lui plaît.

## Chapitre 6

Nous avons vu comment Moïse, repoussé par Pharaon, devant essayer les reproches des Israélites, retourna vers l'Eternel lui exposer son mécontentement de ce que la délivrance ne

s'était pas faite tout de suite. Maintenant, au chapitre 6, nous avons la réponse à ces questions de Moïse: «Pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple? Pourquoi m'as-tu envoyé?...”

(Verset 1). Pharaon avait déployé beaucoup d'incrédulité et d'insolence, et Dieu ne l'avait pas frappé immédiatement: Dieu a patience; il avertit à diverses reprises le méchant, il ne rejette pas d'emblée son pauvre, peuple qui murmure, et avec lui son serviteur mécontent, il est un Dieu de patience envers l'incrédule, envers le pécheur, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais voulant laisser à chacun le temps de se repentir. Il parle à Moïse de manière à remplir son cœur d'une pleine certitude d'assurance, Il ne lui reproche rien, il ne frappe ni son peuple, ni le roi, il se contente de confirmer ce qu'il a déjà dit. Il expose ce qu'il fera au Pharaon; aucune plaie ne l'a encore frappé, mais l'Eternel sera le plus fort, il aura le dessus; Pharaon sera contraint par la main puissante de Dieu de laisser aller le peuple, sans que ses dieux lui soient d'aucun secours. Non seulement il laissera aller Israël, mais sous la force de la souffrance infligée par Dieu, il le chassera de son pays.

(Versets 2-8). Ensuite l'Eternel parle à Moïse de sa grâce envers son peuple. Il dit: «Je suis l'Eternel, Jéhovah». Quand il s'agit des patriarches, il est «le Dieu fort, Tout-puissant». Lorsque Abraham, Isaac et Jacob vivaient seuls, isolés, au milieu de peuples idolâtres qui pouvaient les accabler sous leur nombre, ils avaient besoin de la protection toute puissante du Dieu fort; mais pour ce peuple descendu d'Abraham il se présente sous ce nom: l'Eternel, Jéhovah. Tout le long du livre de la Genèse, cependant, nous rencontrons le nom de l'Eternel, même dans la bouche d'Abraham. Voici pourquoi: lorsque Dieu est en relation avec l'homme, et plus particulièrement avec son peuple, il est Jéhovah. Abraham ne le connaissait pas dans cette relation, et c'est pour cela que Dieu dit à Moïse: «Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Tout-puissant; mais je n'ai pas été connu d'eux par mon nom d'Eternel (Jéhovah)». Maintenant, il veut entrer en relation avec son peuple et prend ce nom qui signifie non seulement, le Dieu qui est à jamais, qui n'aura pas de fin, mais aussi le Dieu qui ne change pas, le Dieu fidèle à ses promesses, le Dieu qui accomplit ce qu'il a dit. Il prend en grâce ce peuple méchant, rebelle, petit parmi les nations, mais ce que Dieu établit, dure à jamais, sa bonté demeure toujours. Aussi longtemps que le soleil réchauffe et illumine la terre, que la lune l'éclaire de ses doux rayons, Dieu a les yeux sur son peuple, et il est «Son Dieu». Il y a éclipse, il est vrai, en ce moment, mais de même que la lune reprend sa clarté après un temps d'obscurité, de même Israël reprendra sa place. La fête des nouvelles lunes que le peuple aura à célébrer lorsqu'il sera délivré de la servitude, devra lui rappeler les phases de son histoire. Rien ne peut empêcher Dieu de poursuivre ses desseins à l'égard de son peuple.

Quant à nous, le Dieu fort, Tout-puissant, est notre Dieu, le Dieu Eternel, mais le Fils est venu qui nous a révélé le Père et nous a donné la relation d'enfants. Nous avons plus qu'Israël, Israël avait plus qu'Abraham. Nous sommes un peuple céleste, nous sommes enfants du Père. Nous devons nous souvenir de tout ce que Dieu a voulu être pour nous, nous rappeler qu'il s'est révélé à nous comme Dieu fort, Tout-puissant, Dieu éternel et Père.

Au 1<sup>er</sup> chapitre de la Genèse, nous voyons Dieu; au 2<sup>e</sup>, lorsqu'il établit sa relation avec l'homme, il est l'Eternel Dieu, Jéhovah Elohim, et dans le cours de l'Ancien Testament, nous

trouvons habituellement qu'il prend le nom d'Eternel dans ses rapports avec l'homme, sans citer celui de Dieu. Dans le Nouveau Testament, il est appelé ou Dieu, ou Père, et ce mot de Père est toujours en rapport avec la grâce. Dans les versets qui nous occupent, l'Eternel établit une alliance que rien ne pourra détruire, et il attache ce nom à cette alliance.

Il y a plusieurs choses à remarquer dans ces paroles adressées à Moïse pour le peuple. D'abord la fidélité de Dieu. Le peuple est étranger, voyageur, il ne possède pas un pouce de terrain, il est sujet aux manquements, au découragement, mais il est sous la garde fidèle de Dieu; Dieu a entendu le gémissement des descendants d'Abraham, gémissement parti de coeurs qui souffrent, et il s'est souvenu de son alliance. «Se souvenir» signifie que le moment de la délivrance est venu pour le peuple opprimé. Le temps fixé à Abraham, les 430 ans sont écoulés; la délivrance arrive aujourd'hui, pas un jour plus tôt, mais pas un plus tard. Après cela, Dieu donne un message à Moïse pour les fils d'Israël; et il est à remarquer que ce message commence et se termine par cette déclaration faite déjà à Moïse au verset 2: «Je suis l'Eternel».

Le Dieu plein de grâce, de bonté, est en même temps le Dieu fidèle. Les Israélites sont toujours ramenés vers le Dieu de la Genèse qui est l'Eternel, et nous, la Parole nous ramène toujours vers le Dieu de grâce qui est notre Père. Ce Dieu m'aime, il est amour, et quand je m'approche de Lui, et que je réalise ce qu'il est, il est mon Père, je suis son enfant. L'Eternel insiste sur ce point, ce qu'il est pour le peuple d'Israël, il semble vouloir le lui mettre dans l'esprit. Puis il accentue tout ce qu'il va faire: «Je vous délivrerai... je vous rachèterai... je vous ferai entrer dans le pays... je vous le donnerai en possession...» Comme cela est précieux; l'homme est mis de côté, Dieu seul agit; il délivre Israël, il le prend pour son peuple, il l'arrache à la puissance de l'ennemi. Toutes ces vérités s'appliquent à nous; Dieu les plaçait devant les Israélites, afin qu'ils crussent sa Parole; pour nous, elles sont des réalités, nous sommes dans une relation connue et consciente avec lui. Avons-nous vraiment conscience que nous sommes enfants de Dieu? alors nous avons à marcher comme tels et, lorsque nous présentons nos prières à Dieu, à être pénétrés de la douceur de ce mot de Père. Lorsqu'Israël délivré s'approchera, trois fois par année, du lieu où Dieu aura mis son nom, ce nom lui rappellera ce que Dieu a fait pour lui, que c'est Lui qui l'a délivré, et il apportera son offrande, sa corbeille pleine, et rendra grâce. Nous pouvons tout dire, tout apporter au Dieu qui est notre Père, souvent nous n'avons que nos faiblesses à Lui présenter, mais que c'est doux de pouvoir les verser dans son sein. Comme elle devait être aussi douce et précieuse pour les Israélites cette déclaration: «Je vous serai Dieu». Vous m'aurez, moi, le Dieu puissant et fort, pour veiller sur vous, pour vous soutenir, vous porter à travers le feu et l'eau.

«Je vous ferai sortir de dessous les fardeaux des Egyptiens». Les Israélites voyaient cela en expectative, tandis que pour nous le fardeau est tombé, et s'il pèse encore sur nous, nous sommes invités à le rejeter, à le déposer sur Christ. Dieu nous fait sortir de tout ce qui peut entraver notre marche; rien ne peut nous empêcher de courir avec patience la course qui est devant nous. Nous possédons le salut parfait, toutefois nous ne sommes pas mis en possession de l'héritage, nous attendons pour cela d'être à ce foyer paternel dans lequel nous entrons

déjà par la foi; mais nous savons avec certitude que là où est le Seigneur Jésus, nous, nous serons aussi. Dieu accomplira aussi sa promesse à Israël, il lui donnera en possession le pays de la promesse, il accomplira tout ce qui comprend ses promesses à Abraham, à Isaac et à Jacob; il prend le peuple à sa charge et d'une manière parfaite il fera ce qu'il a dit.

Dieu nous a pris à sa charge, et nous avons à nous reposer sur Lui, à marcher sous son regard, et ainsi nous pouvons être en pleine sécurité.

(Verset 9). Moïse, tout réjoui, le coeur dilaté de bonheur, à l'ouïe de toutes ces paroles, va vers les Israélites, et, en fidèle serviteur, leur rapporte tout ce que Dieu lui a fait entendre. C'est ainsi que le serviteur de Dieu nous apporte, nous présente les promesses pour affermir nos coeurs. Comment les Israélites reçoivent-ils Moïse? Hélas! ils ne le reçoivent pas, ils ne l'écoutent pas. Leur angoisse d'esprit, à cause de leur dure servitude, est si grande qu'ils ne veulent rien entendre; ils ne voient qu'une chose, c'est que Dieu n'intervient pas, quand même leurs fardeaux sont si lourds, leurs épreuves si cuisantes. Avaient-ils raison de gémir encore, de ne pas écouter, de se laisser accabler, quand Dieu dit: «Je vais vous délivrer?» Avons-nous raison, quand nous fermons l'oreille aux consolations de la parole de Dieu? Dieu veut que nous comptions sur Lui et que nous recevions avec douceur, avec docilité, la Parole qui est implantée en nous, et que nous marchions dans la confiance, le calme et le repos. C'est ce qui l'honore.

(Versets 10-13 et 28-30). Moïse, encore rejeté, ne manque pas de foi: il reste devant l'Eternel; mais il a une défaillance qui se révèle dans cette question: «Comment le Pharaon m'écouterait-il, moi qui suis incirconcis de lèvres?» Mais, béni soit Dieu, l'envoyé est fortifié par la puissance de Dieu qui ne délaisse jamais ses instruments. Ainsi, lorsque Paul voulait quitter Corinthe pour aller vers les nations, le Seigneur lui dit dans une vision: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville.»

(Verset 13). «L'Eternel donna des ordres à Moïse et à Aaron pour les fils d'Israël et pour le Pharaon, roi d'Egypte, pour faire sortir les fils d'Israël du pays d'Egypte». Moïse reçoit cette consolation et va maintenant hardiment en avant.

Si nous avons la foi, nous verrons toujours cette puissance de Dieu. Ayons Dieu devant nous, tenons-nous devant Lui, et alors, nous verrons sa délivrance.

(Versets 14-27). Les versets 14-27 nous donnent la généalogie des trois fils aînés de Jacob, Ruben, Siméon et Lévi. Elle ne va pas au delà, parce que le but est de nous amener à Moïse et Aaron qui étaient descendants de Lévi. Leur père Amram avait pris pour femme Jokébed, sa tante.

## Chapitre 7

Moïse a donc fait quelques objections: «Je suis incirconcis de lèvres; comment le Pharaon m'écouterait-il?» mais Dieu ne s'arrête pas aux craintes de son serviteur au sujet de sa faiblesse, et, sans plus attendre, il l'envoie résolument engager la lutte contre le Pharaon.

Moïse et Aaron n'avaient encore fait aucun miracle. Pharaon, mis en demeure d'obéir à l'injonction de l'Eternel, n'a pas obéi, et, maintenant, la véritable lutte s'engage entre la puissance de l'Eternel et celle de Satan, caché derrière Pharaon, comme il s'était déjà caché derrière le prédécesseur du souverain actuel, pour l'inciter à faire jeter dans le Nil tous les enfants mâles des Israélites. Dans la lutte Pharaon sera vaincu, parce que les Israélites n'étaient pas pour l'Egypte, ni l'Egypte pour les Israélites, pas plus que nous, chrétiens, nous ne sommes pour le monde, ou le monde pour nous. Il faut que le peuple soit délivré.

(Versets 1-5). Moïse et Aaron font ce qui leur est commandé; ils ont, comme nous avons à le faire, cherché la force auprès de Dieu, où elle se trouve toujours, et elle ne leur a pas manqué; c'est la réponse que Dieu donne à Moïse qui, dans son angoisse, est venu déposer tout son fardeau dans le coeur de Dieu. Lorsque Paul aurait pu être découragé, le Seigneur lui dit: «Ma grâce te suffit», et il va en avant courageusement contre la puissance de Satan.

Nous voyons l'ordre dans lequel Dieu place ses deux serviteurs. Moïse est le représentant de Dieu; c'est à lui que l'Eternel donne ses commandements, et Aaron est son prophète; c'est-à-dire qu'il est la bouche de Dieu. C'est ce que signifie ce mot de prophète. C'est ce que les prophètes ont toujours été; dans l'Assemblée ils étaient la bouche de Dieu, et on ne peut l'être qu'en apportant les communications de Dieu. Nous n'avons pas maintenant de révélations qui nous soient données directement, parce que tout ce dont nous avons besoin nous est révélé dans la Parole.

Moïse est à la tête; il reçoit les communications, il les transmet à Aaron, et Aaron les porte devant le Pharaon; mais tout vient directement de l'Eternel. C'est ainsi que marchait le Seigneur, pendant son passage ici-bas; venu pour être serviteur, il ne parlait pas de lui-même, et Lui, la Parole incarnée, il en référait aux Ecritures.

Moïse est un instrument, un instrument intelligent, qui comprend et qui met de côté ses pensées propres. Moins nous apporterons les nôtres, en étudiant la Parole, plus nos âmes seront éclairées par elle. Quelle est la mission des deux frères? Quel est leur thème continuel? «Laisse aller mon peuple». Ce peuple n'est pas fait pour le Pharaon; Pharaon ne doit pas le retenir. Le prince de ce monde n'est pas fait pour dominer sur les chrétiens, puisque les chrétiens ont été tirés hors du monde. «Laisse aller mon peuple», est le résumé de tout ce que Moïse doit dire au roi. Si tu te rebelles contre l'Eternel, il multipliera les signes pour te forcer, et tu seras obligé de céder. Mais Dieu insiste sur ce point: c'est son peuple; ce sont ses fils. Quel beau titre il donne à ce pauvre peuple d'esclaves: «les armées de l'Eternel». Et, en faveur de ces misérables, il agira, il opérera, de même qu'il a déployé sa puissance pour nous délivrer du joug de l'ennemi.

(Versets 6, 7). Dieu avertit ses serviteurs que leur mission est pleine de difficultés, et ces deux vieillards, dont l'âge nous est à dessein conservé, 80 et 83 ans, ont besoin de beaucoup de courage pour aller devant ce grand monarque entouré de toute son armée, lui dire les décrets de l'Eternel. Ils allaient avec la force qui leur était donnée. Dieu se sert toujours d'instruments faibles pour abattre les grandes choses de ce monde.



(Versets 8-13). Avant qu'un jugement judiciaire tombe sur le Pharaon, à cause de son endurcissement volontaire, Dieu lui donne des avertissements. Comme nous sommes heureux de connaître Celui qui, pour nous, a subi le jugement, mais combien ce sera terrible d'apprendre à connaître Dieu en jugement pour ceux qui l'ont rejeté, ou pour ceux qui seront laissés, lorsque, les saints ayant été retirés, de terribles jugements, dont les plaies d'Egypte ne sont qu'une faible image, tomberont sur la terre! (Apocalypse 16).

Ainsi, il y a deux manières de connaître la puissance de Dieu:

1. En rédemption; rédemption parfaite accomplie par Jésus, qui est descendu dans la mort, a vaincu la mort et Satan, est ressuscité. Cela est développé d'une manière merveilleuse dans les chapitres 1 et 6 de l'épître aux Ephésiens.
2. En jugement, pour ceux qui n'ont pas voulu de la rédemption, et la Parole abonde en textes qui le montrent, entre autres 2 Thessaloniens 2 Voici maintenant les préliminaires de la lutte qui va s'engager. Moïse et Aaron obéissants, se reposent sur Dieu; il n'y a plus de défaillances, ils ne parlent plus de plaintes, ils agissent et deviennent des instruments puissants dans la main de Dieu, et ils ont avec eux la verge de Dieu.

Ils entrent en la présence du Pharaon, et celui-ci leur demande un signe. Vous venez de la part de l'Eternel! comment me prouvez-vous sa puissance? Aaron jette la verge, qui devient un serpent. Ce fait prouve que la puissance de Satan se trouve dans la main de Dieu. Mais Pharaon a des ressources: il appelle ses devins, les magiciens, qui, par leurs enchantements, obtiennent le même miracle. Nous n'avons pas à donner d'explications sur ces enchantements, puisque la Parole se tait. Qui me dira, maintenant, que l'Eternel est plus puissant, puisque mes dieux agissent avec la même puissance? — Quelle ruse de l'ennemi! Mais il y a cependant un signe bien positif: la verge d'Aaron engloutit toutes celles des magiciens; la puissance de Dieu est plus forte. Le coeur du Pharaon s'endurcit. Le premier assaut est inutile, la conscience et le coeur du roi ne sont pas atteints, il a trouvé un appui dans ses devins, Satan l'a soutenu; mais Dieu a autre chose en réserve.

(Versets 14-25). Aaron, sur l'ordre de Dieu, étendit la verge sur les fleuves, sur les rivières et sur les étangs, et l'eau fut changée en sang.

La puissance de Satan est dans la main de Dieu, qui se sert de lui pour opérer certaines choses. Sans doute, il le laisse exercer son pouvoir, comme dans l'histoire de Job, par exemple; mais il tient tout dans Sa main. Cette fois, c'est la puissance de la mort qui est là, elle cerne le pays. Combien cela devait atteindre les Egyptiens! Ils vénéraient le Nil. Son eau leur était sacrée, ils ne la buvaient qu'avec respect; maintenant elle est devenue «la mort», et cette mort pèse sur eux de tout son poids, puisque dans leurs demeures toute l'eau renfermée dans leurs vases de bois et de pierre est changée aussi en sang. Combien ce devait être terrible, ce fleuve contenant des ondes de sang!

En voyant la puissance qu'avait l'Eternel d'infliger la mort, Pharaon devait être saisi de crainte; mais les devins sont là, et par leurs enchantements ils réussissent à transformer de l'eau en sang. Sur quelle échelle le font-ils? Sur une très petite, sans doute. Les Egyptiens avaient creusé autour du fleuve des trous, pour avoir un peu d'eau. Peut-être est-ce dans un de ces creux qu'ils ont opéré; mais cela suffit pour le coeur du Pharaon. Ils auraient autrement montré leur puissance, en faisant l'inverse du miracle d'Aaron, en rendant à l'Egypte la vie par l'eau; mais cela ils ne le pouvaient, l'Eternel ne l'aurait pas permis. Pendant sept jours, pendant un cycle complet de temps, les Egyptiens sont en présence de la mort.

Les influences mortelles ne sont-elles pas autour de nous? La puissance de la mort ne se manifeste-t-elle pas partout? Pour le chrétien, il n'y a pas d'aiguillon dans la mort, il déloge pour être avec le Seigneur. Mais, pour le monde, la mort physique, la mort de l'âme, l'enveloppent; tout est changé en sang, la mort règne. Elle régnera plus frappante encore dans ces temps dont parle le chapitre 16 de l'Apocalypse. Si cette puissance de mort qui frappait l'Egypte devait parler aux coeurs et aux consciences des habitants, combien plus nous devrions être attentifs aux influences mortelles qui se glissent dans tel discours, telle conférence, ou telle lecture. Partout, en tout, le venin mortel s'introduit subtilement.

Les Israélites ne burent pas ces eaux empoisonnées; toujours nous les voyons épargnés, mis à part. Pas plus qu'eux, nous n'avons à puiser à ces sources mortelles, mais bien aux eaux rafraîchissantes de la parole de Dieu.

Le Pharaon ne laisse pas aller le peuple.

## Chapitre 8

(Versets 1-15). — Avec le chapitre 8, nous avons la troisième plaie, et quelque chose de bien extraordinaire à relever. L'Eternel aurait pu dire: «Puisque vous refusez de laisser aller mon peuple, je vais faire venir sur votre pays les animaux féroces du désert, pour tout dévaster». Au lieu de cela, il se sert de ce qu'il y a de plus faible, de plus impur: des grenouilles. Les grenouilles peuvent être appelées impures, parce que nous lisons en Apocalypse 16: 13, que de la bouche du dragon, de la bouche de la bête et de la bouche du faux prophète, sortirent trois esprits immondes, comme des grenouilles. Cette plaie, exercée par des êtres vils, devenait donc une plaie impure. Par milliers, millions et myriades, les grenouilles remplissent tout, pénètrent dans les demeures, dans les lits, jusque sur le Pharaon et sur ses serviteurs. Quelle chose horrible, épouvantable! Et il est impossible de s'en débarrasser. Dieu montre sa puissance par des choses tout à fait faibles, et rien de ce qui fait partie de l'Egypte, ni ses grands et beaux monuments, ni ses habitants, n'est épargné. Les magiciens sont appelés, Satan leur prête son pouvoir, ils font le même miracle; mais sur quelle échelle, cela ne nous est pas dit. Ce que nous voyons, c'est que Pharaon commence à comprendre qu'il y a quelque chose de supérieur; il se tourne vers Moïse, supplie pour être délivré, et promet de laisser aller le peuple. Il reconnaît une puissance supérieure à celle de ses magiciens. Que n'ont-ils purgé l'Egypte du fléau! Comme alors, leur pouvoir eût été démontré! Moïse n'étend pas la verge, parce qu'elle est une verge de jugement, destinée à amener le jugement, mais

non pas à exercer la grâce. Elle reste telle lorsque, au désert, elle frappe le rocher qui représente Christ frappé à la croix. Que fait Moïse? Il supplie. Quand il s'agit que la grâce intervienne, il faut aller à l'Eternel par la prière. Lorsque Elie, au temps du roi Achab, demanda la pluie, c'est par la prière qu'il leva le jugement. Pour que la grâce écarte le jugement, il faut une intercession, et pour nous, c'est l'intercession du Seigneur qui nous délivre.

Quand Pharaon a reçu l'effet des prières adressées par Moïse à Dieu, son coeur s'endurcit encore. Le troisième assaut est livré et repoussé Satan veut retenir le peuple dans l'esclavage. Pourquoi? Parce qu'il sait que de ce peuple doit naître Celui qui lui brisera la tête.

Dans la 2<sup>e</sup> épître à Timothée, ceux qui résistent à la vérité sont comparés aux magiciens de l'Egypte.

(Versets 16-32). Nous avons vu précédemment trois occasions dans lesquelles les devins purent faire par leurs enchantements, la même chose que le serviteur de Dieu. Remarquez que dans la 2<sup>e</sup> épître à Timothée, où il est parlé des mauvais jours, l'apôtre fait mention de ces magiciens, et même qu'il les nomme (2 Timothée 3: 1-9). Ainsi, dans ce passage, nous voyons caractérisée l'action de ces magiciens; leur action était de résister à Moïse en contrefaisant l'oeuvre de Dieu. Dans quel but l'ennemi donnait-il cette puissance aux magiciens? C'était afin d'empêcher que ce que le Pharaon voyait, n'atteignît son coeur et sa conscience. Il voulait détruire l'effet de la vérité dans le coeur du Pharaon et de ses serviteurs. Nous voyons, dans l'épître à Timothée, dans quel temps des hommes tels que Jannès et Jambres agissent: c'est dans les derniers jours. Ce passage ne nous fait pas le tableau des païens (cela, nous le trouvons dans le chapitre 1<sup>er</sup> de l'épître aux Romains); mais en comparant ces deux tableaux, nous y trouvons nombre de traits qui sont à peu près les mêmes. Ici, c'est au milieu de ceux qui connaissent la parole de Dieu, qui portent le nom de chrétiens, et ce qui rend leur état plus affreux et plus coupable, c'est qu'ils revêtent le manteau de la piété, et que, sous ce manteau s'abritent toutes ces choses horribles. On lit la Parole, on l'entend lire, on assiste à des services religieux, on s'occupe de certaines oeuvres, et sous cette apparence, sous cette forme de piété, la conscience ne parle plus, et l'on se contente de cette forme, comme si elle pouvait satisfaire Dieu. Alors vient l'ennemi, avec ses contrefaçons, pour empêcher les âmes de se ranger du côté des choses divines. La forme de la piété a pour effet d'amortir l'action de Dieu dans les consciences.

Revenons à l'Exode. La troisième plaie (versets 16-19) est comme un avertissement donné au Pharaon. On peut se demander pourquoi l'Eternel ne manifeste pas sa puissance en étendant immédiatement sa main pour anéantir le Pharaon, ses serviteurs et toute son armée? Il aurait pu le faire, et cela d'une parole! Mais l'Eternel veut exercer son peuple; puis il veut avertir le Pharaon, et non le frapper immédiatement. Dieu veut nous exercer à la patience; et l'avertissement qu'il donne au Pharaon est une image de ce qu'il fera à la fin: quand Dieu agira envers les empires, il ne les détruira pas immédiatement, mais il leur enverra d'abord des jugements terribles afin de les avertir. Enfin, comme nous le verrons au chapitre suivant, Dieu veut encore manifester sa gloire, aussi bien que sa puissance et son support.

De ce qui est purement matière, de la poussière, Dieu fait sortir la vie par sa puissance. Toute cette poussière de la terre d'Egypte s'anime, prend vie, devient des insectes, une plaie intolérable. La puissance divine produit la vie, et devant cette puissance créatrice les devins essayent de faire de même, mais ils échouent complètement.

D'aucune manière, l'homme ne peut produire la vie, il peut seulement l'ôter. Cela nous ramène à l'épître à Timothée, car, dans le domaine spirituel, rien non plus, ni pratiques religieuses, ni efforts de l'esprit, rien ne peut produire la vie, ni la conquérir. Maintenant, les devins avertissent le Pharaon que c'est la puissance de Dieu qui s'est manifestée, et il aurait dû écouter; mais il n'en est rien; cette marque de la puissance n'atteint pas son coeur, et Dieu doit frapper de nouveau. Mais encore il avertit: «Laisse aller *mon* peuple». C'est si beau, toujours *mon* peuple, les miens, ceux qui m'appartiennent, et j'emploierai toute ma puissance pour les délivrer. Cette parole est pour nous, nous sommes à Lui, et il n'oublie jamais aucun des siens. Si le Pharaon ne veut pas écouter, l'Eternel remplira son pays de mouches venimeuses; mais en frappant, il distinguera le pays de Goshen: d'un côté, le Pharaon, son peuple et Satan; de l'autre, le peuple de Dieu; et, entre les deux, une barrière qu'aucune mouche venimeuse ne saurait traverser (et qui peut arrêter une mouche?). Les uns sont le peuple de l'Eternel, et rien ne peut leur nuire, tandis que les Egyptiens sont frappés. N'oublions pas qu'il y a une séparation entre le monde et le peuple de Dieu. Dans le monde, Satan habite; mais il y a une séparation. Les enfants de Dieu, trop souvent, pactisent avec le monde; mais nous devrions toujours observer la séparation avec soin. Il y avait la présence bénie de l'Eternel au milieu du pays qu'habitait Israël; de même, nous avons ce privilège d'avoir le Seigneur au milieu de nous: serrons-nous autour de Celui qui est avec nous; ce que nous avons à faire, c'est de maintenir la séparation. Le pays sera ruiné par la mouche venimeuse; aucune maison ne sera épargnée... Mais il y a encore un répit; Dieu dit: «Demain». Il en est ainsi de nos jours. Quelle parole solennelle: «Ce signe sera pour demain». Solennelle pour les âmes individuellement. Dieu dit: «Aujourd'hui, n'endurcissez pas vos coeurs»; «demain», c'est le jour du châtement et du jugement. «Demain» arriva pour le Pharaon, avant qu'il eût fait un seul pas vers la repentance. Ces mouches ne sont que de petits animaux, mais Dieu les emploie pour rendre insupportable l'existence à ceux qui sont sous son châtement. Le Pharaon, atteint dans sa personne, dit: «Allez, sacrifiez à votre Dieu *dans* le pays». Il est important de se rappeler que l'Egypte est un pays rempli d'un bout à l'autre d'idoles de tous genres, et le Pharaon pense que l'on peut sacrifier là, et servir là l'Eternel. Impossible! Moïse donne au Pharaon une raison, mais il en connaît une autre: sacrifier en Egypte, c'eût été ravalier le vrai Dieu au rang des idoles; allier le culte de l'Eternel au culte des idoles, s'associer au monde. C'est une leçon extrêmement sérieuse pour nous. Nous ne pouvons pas rendre culte, si nous nous associons au monde. Ecoutons Moïse et comment il repousse la première tentation qui lui est présentée, de servir l'Eternel au milieu du monde: cela est impossible! Pour que le peuple puisse rendre culte, il faut qu'il soit séparé complètement de l'Egypte, qu'il soit dans le désert, qu'il ait mis la mer Rouge entre deux; il s'agit qu'en réalité il y ait une vaste séparation entre le monde et ceux qui rendent culte. Il faut sortir hors du camp, vers Jésus, en portant son opprobre, et alors nous sommes rendus capables d'offrir un sacrifice de louanges.

Il faut que la mort et la résurrection de Christ soient réalisées dans nos âmes, pour que nos coeurs s'élèvent vers Dieu.

Dans l'Apocalypse, la troisième église, celle de Pergame (qui représente l'état de l'Eglise en général), au lieu d'écouter l'exhortation adressée à Ephèse, descend où Satan a son trône, et s'allie au monde; voilà ce qui existe de nos jours. Que faire alors? et comment peut-on vaincre? Voyez dans 2 Timothée 2: 20-22: il faut se séparer des vases à déshonneur; il faut poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Individuellement, il faut se séparer de l'iniquité, sous quelque forme qu'elle se trouve; et l'iniquité est ce qui est opposé à la vérité de Dieu, à sa Parole; c'est le devoir individuel du chrétien, et alors il en trouve d'autres qui poursuivent le même chemin.

Moïse a bien compris cela. Comment, dit-il, nous ferions descendre notre Dieu au rang des idoles de l'Egypte! Impossible! Il faut sortir de l'atmosphère impure de l'Egypte, et aller sacrifier dans l'air pur du désert. A la seconde concession du Pharaon, Moïse ne réplique même pas; sa première réponse suffit. Il ne faut pas se séparer à moitié. Il faut toute la distance que Dieu mesure dans sa Parole. Toute convoitise — celle de la chair, celle des yeux, l'orgueil de la vie — n'est pas du Père, mais du monde. On ne peut pas être assez séparé pour le Seigneur. Les Corinthiens étaient exposés à toute sorte de mal, et entourés d'idoles... Nous aussi, nous ne pouvons pas nous en aller, nous sommes dans le monde; mais soyons séparés, car nous ne sommes pas du monde. Le Seigneur nous l'a dit: ne le faisons pas mentir, en nous mettant du monde. «Sortez du milieu d'eux et soyez séparés», dit le Seigneur, «et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi je vous recevrai, et je vous serai pour Père, et vous, vous serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant». Mais qu'aurai-je? Je l'aurai Lui, je serai son fils, je serai sa fille, je serai avec Lui dans cette atmosphère pure, dans cette atmosphère d'amour, qui n'est pas de ce monde. C'est seulement dans le désert qu'Israël pouvait trouver l'Eternel; et il est bien, remarquable que ce n'est qu'après avoir traversé la mer Rouge, qu'il peut entonner le cantique de la délivrance.

De même Abraham, autrefois, n'a pas adoré dans le pays d'Egypte, mais après qu'il en est revenu. Tout cela doit nous parler. Nous ne sommes pas du monde, mais nous en sommes séparés pour Dieu; il nous faut rompre en visière avec ce monde qui nous entoure, qui ne nous comprend pas, qui est même scandalisé par notre séparation.

Mais ton Seigneur, ô racheté, te donnera le caillou blanc, le nouveau nom; tu seras consolé, soutenu; le monde ne te donnera rien, mais le Seigneur te donnera tout.

Il est important de se souvenir de ce compromis que propose le Pharaon, demandant qu'Israël sacrifie à l'Eternel en Egypte. Moïse ne saurait y accéder, car ce n'était pas un lieu où il fût possible d'offrir des sacrifices à Dieu. L'application de cela à nous-mêmes, est que nous ne pouvons rendre culte à Dieu dans le monde; il faut sortir du monde et rester séparés. Moïse dit: «Nous irons le chemin de trois jours dans le désert», et ne répond pas même à la proposition du Pharaon. Il faut une séparation entière et complète. Rien de plus triste que quelqu'un qui a cru se séparer un peu, et puis qui retourne en arrière, entraîné par la ruse de

Satan. Quand le coeur n'est pas très décidé, Satan conserve toujours l'espoir de le ramener au monde. Nous ne devons pas en sortir à moitié, mais tout entiers, complètement. La mer Rouge est le type de la mort et de la résurrection; c'est ce qui nous met complètement à part. Tout chrétien jouit de ce privilège; mais beaucoup s'arrêtent à la joie du pardon des péchés, tandis que, dans les épîtres aux Romains, aux Colossiens, aux Ephésiens, on voit ce fait que nous sommes morts avec Christ au monde, au péché, que nous sommes ressuscités, placés sur un tout nouveau terrain, et nous devons réaliser cela. L'apôtre Paul voit que le monde lui est crucifié, et lui au monde. Ce sont des leçons très importantes. Si nous désirons glorifier le Seigneur, nous ne le pouvons qu'en nous séparant du monde. Comment pourrions-nous aimer le monde, avoir affaire avec lui, quand nous savons que c'est lui qui a crucifié notre Seigneur? Impossible! Il y a même un abîme profond entre nous et lui; quant à nous personnellement, nous sommes sortis d'Egypte, et nous respirons l'air pur et vivifiant du ciel.

Le Pharaon se moquait de l'Eternel, tandis que la Parole nous apprend que «on ne se moque pas de Dieu». «Le Pharaon endurec son coeur aussi cette fois», et s'il le fait, ce n'est pas que Dieu ait manqué de patience. Aujourd'hui de même, les pécheurs sont sommés de se tourner vers Dieu; il est plein de miséricorde et de patience, et fait annoncer en tous lieux son Evangile.

## Chapitre 9

(Versets 1-7). Dans les trois plaies précédentes, c'étaient les personnes qui étaient frappées dans leurs circonstances; maintenant, elles le sont dans leurs biens, dans ce qui constitue une partie de leurs richesses. Les Egyptiens connaissaient bien les maladies contagieuses du bétail, comment elles commencent insensiblement et s'étendent de plus en plus; mais celle-ci était envoyée directement par l'Eternel, et, ce qui est frappant, c'est que, d'emblée, elle sévit en plein, et aussi que l'Eternel assigne un jour; tout le mal surgit en un jour, et non graduellement. Ce qui est très frappant aussi, c'est que les troupeaux des enfants d'Israël ne sont pas atteints. Ce n'est pas un cordon sanitaire établi par les hommes, mais c'est la main de l'Eternel. Le Pharaon fait constater le fait; il n'est ni accidentel, ni habituel, mais c'est que l'Eternel est «au milieu du pays», frappant de jugement l'Egypte et préservant Israël. Il est aussi avec nous pour nous garder et nous préserver. C'est l'Eternel qui agit, non pas Moïse et Aaron; c'est Lui dont la main «sera sur les troupeaux», et le Pharaon s'endurcit encore! Il s'assure de ce qui en est du bétail des Israélites, comptant, sans doute, mettre la main dessus... mais Dieu ne le permettra pas. Il ne faut pas se représenter les plaies tombant sur l'Egypte coup sur coup, sans trêve; quand on lit attentivement le récit, on est amené à penser qu'elles ont duré plusieurs mois. Dieu usait de patience et avertissait toujours, et c'est ce qu'il fait avec le monde, encore aujourd'hui.

(Versets 8-12). Il y a encore quelque chose de frappant dans ces plaies sur les Egyptiens: c'est qu'ils avaient une déesse spéciale pour les grenouilles; mais toutes les supplications qu'on lui adresse ne servent point à les écarter; dans d'autres parties de l'Egypte, on les adorait, et voilà, que l'objet de leur culte devient un fléau: tout cela devait leur parler. Puis, le

bœuf qu'ils adorent est frappé de la peste. Ils doivent voir que leurs divinités sont sans puissance, tandis que Jéhovah tient tout entre ses mains. Maintenant, les devins mêmes sont frappés, malgré tous leurs enchantements.

(Versets 13-15). Nous n'avons jamais vu jusqu'ici que le Pharaon lui-même soit frappé; mais, ici, il lui est dit: «J'envoie toutes mes plaies dans ton coeur». Quoiqu'il l'eût, sans doute, peu développé, il devait sentir tous ces maux, pour ses serviteurs, pour son peuple, pour tout ce qui lui appartenait. Nous voyons quelquefois que Dieu frappe dans leurs liens, dans ceux qui leur sont chers, des pécheurs pour les amener à Lui; et, s'il en est qui alors se soumettent, on en voit aussi qui se raidissent pour ne pas se convertir. A ces derniers, il est bon de présenter cet exemple du Pharaon, pour leur montrer à quels dangers ils s'exposent: «Afin que tu saches que nul n'est comme moi, sur toute la terre»; Dieu affirme sa gloire et sa majesté, et fait tout passer devant le Pharaon. Quant à nous, que nous sommes heureux! Devant la gloire, la majesté, la puissance de Dieu, je dis: «c'est mon Père», et je suis sans crainte devant Lui; et tout m'appartient par la foi. Non pas que nous nous réjouissons quand le monde est frappé, au contraire, nous prions pour lui; mais nous jouissons de ce que Dieu est; et déjà comme les anciens de l'Apocalypse (représentants des saints glorifiés), nous sommes à l'abri, sans frayeur des tonnerres du jugement. Il est bon que nous en jouissions! «Tu seras exterminé de dessus la terre», — en effet, il n'aurait fallu qu'une parole de Dieu pour tout détruire. — «Mais je t'ai fait subsister pour ceci... pour que mon nom soit publié dans toute la terre». Nous en avons un exemple: quand Israël eut passé le Jourdain, et qu'il eut envoyé des espions, Rabab leur dit: «Nous avons entendu comment l'Eternel a mis à sec les eaux de la mer Rouge devant vous», et c'est ce qui l'avait amenée, elle seule, à se soumettre à Dieu. La rédemption, cette délivrance merveilleuse non plus, n'est pas restée cachée: la nouvelle en a été répandue au loin, partout, dans toute la création qui est sous le ciel. Mais, comme alors Rahab seule a cru, au milieu de tous ces peuples demeurés incrédules, de même aujourd'hui combien peu de Rabab voyons-nous dans ce monde, dans cette Jéricho qui va être frappée! Il nous faut nous placer en face de la réalité: tout converge vers la fin, elle est proche, et tous les principes de la fin sont à l'oeuvre; mais le Seigneur va venir! Nous devrions être saisis par cette pensée, saisis de joie, et nous tenir prêts; puis penser à ceux qui ne le sont pas. Quand une fois la porte sera fermée, il y aura une énergie d'erreur pour se ranger sous le joug de l'Antichrist, de celui qui vient en son propre nom. Combien cela est solennel! Dieu, donc, assigne un jour: «demain», c'est toujours le jugement; «aujourd'hui», le salut. «Aujourd'hui», le Pharaon pouvait se repentir et laisser aller le peuple; «demain», il serait frappé.

(Versets 19-35). Pour bien saisir combien était effrayante cette plaie de la grêle, il faut se rappeler que la pluie et les orages sont très rares en Egypte. Une vie d'homme pouvait se passer sans en voir. Dans l'Apocalypse, la grêle annonce toujours de terribles jugements de Dieu; c'est l'expression à un haut degré de sa colère et de son indignation contre les méchants. «Et maintenant envoie, fais mettre en sûreté». Il semble qu'au milieu de ce peuple qui, dans la personne de son roi, se rebellait et s'endurcissait, il y en avait quelques-uns qui craignaient

l'Eternel. Il nous est dit de nous soumettre aux autorités mais aussi quelle responsabilité pour l'autorité!

Il y avait donc quelques âmes qui n'étaient pas endurcies, qui craignirent et se mirent à l'abri. L'on est toujours à l'abri, quand on se réfugie, selon la parole de Dieu, auprès de Lui. D'autres sont insouciantes et incrédules, et en porteront la peine. Il y a un lieu de refuge, et il faut s'y rendre, car «Dieu ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance».

(Verset 22). Combien ce devait être saisissant de voir la main de l'homme de Dieu étendue vers les cieux! Quelques instants auparavant, un soleil brillant et radieux resplendissait sur ce beau pays d'Egypte, dont l'aspect promettait d'abondantes récoltes (verset 31) et, en un moment, les nuages s'amoncellent et l'orage éclate.

Le monde, aujourd'hui, s'occupe de ses plaisirs, recherche le gain, etc., tandis que le chrétien voit à l'horizon l'orage qui monte, qui gagne et qui va éclater pour frapper ceux qui «habitent sur la terre», qui ont leurs pensées et leurs affections aux choses de la terre. Nous, nous voyons quelquefois des éclairs; mais là, «le feu se promenait sur la terre», et les plus affreux cyclones ne peuvent donner qu'une faible idée du fléau qui, alors, dévasta l'Egypte; les prêtres pouvaient consulter les annales et constater que jamais auparavant on n'avait vu pareille calamité. Mais il y avait une ligne de démarcation tracée par le doigt de Dieu, pour protéger ses enfants. Plus tard, le résidu d'Israël, comme Noé, traversera le jugement, et sera gardé tout au travers (tandis que nous serons en dehors des jugements, dans le ciel); il y aura des croyants qui seront gardés, qui ne seront pas atteints quand ils en verront tomber mille à leur côté, et dix mille à leur droite (Psaumes 91). Ainsi il y avait un soleil radieux, un ciel pur en Goshen, où aucun mal n'atteignait le peuple de Dieu. Comme ceux qui appartiennent à Dieu sont heureux et bien gardés! Ils jouissent d'un ciel d'azur que rien ne peut troubler, toujours pur, toujours serein, à moins que, par leur faute, il n'y ait quelque nuage. L'orage est à l'horizon pour le monde; mais nous, nous appartenons au ciel, où nous serons bientôt enlevés pour jamais.

Que Dieu nous donne de profiter des réflexions suggérées à nos cœurs par la lecture de ce beau chapitre, qui nous enseigne à l'égard des choses actuelles et des choses à venir. Et que nos cœurs soient en dehors du monde! Toutes les raisons possibles nous sont données dans la Parole, pour que nous nous tenions tout à fait à part du monde, afin que nous ne buvions d'aucune manière à sa coupe impure. Que Jésus, que le ciel où nous allons entrer, occupent nos pensées! Tout va passer comme un éclair, et il ne restera que les choses immuables, maintenant invisibles; que ces réalités invisibles nous occupent, que nos cœurs y soient tout entiers, qu'ils soient attachés à ce précieux Sauveur.

Dans ce qui précède, nous avons vu les jugements se succéder en Egypte, pendant que les Israélites étaient épargnés, que les élus de Dieu étaient à l'abri. Pour nous aussi, comme il est précieux de savoir que nous sommes gardés par Dieu, par la puissance de Dieu (1 Pierre 1: 5).



Dans le verset 27 de notre chapitre, le Pharaon reconnaît qu'il a péché, cette fois, comme s'il n'avait pas péché jusque-là; on voit que c'est l'intensité du mal pesant sur lui qui le fait parler, et que sa conscience n'est point atteinte du tout. On peut se courber sous le coup d'un jugement de Dieu, sans que ni le coeur, ni la conscience soient touchés.

Frappé comme il l'est, le Pharaon dit: «L'Eternel est juste, et moi et mon peuple, nous sommes méchants». C'est le même homme qui avait dit: «Qui est l'Eternel?» Cette fois, il est amené à le reconnaître dans sa puissance et dans ses jugements. De nos jours, combien méprisent Dieu, l'ignorent; mais le moment viendra où ils devront se courber devant Lui et le reconnaître.

Il semble, cette fois, que tout ira bien pour le peuple d'Israël; mais, comme nous l'avons dit, le coeur et la conscience du Pharaon n'avaient pas été atteints; il fait la promesse de laisser aller le peuple, et il semble qu'on pourrait compter sur sa parole. Moïse lui dit (verset 29): «J'étendrai mes mains vers l'Eternel; les tonnerres cesseront, et il n'y aura plus de grêle; afin que tu saches que la terre est à l'Eternel». Qu'il est beau de voir la puissance de l'intercession d'un seul homme. A sa parole, l'Eternel déverse, ses fléaux sur l'Egypte; à sa parole, il les arrête. De même, Elie pria, et il ne plut pas pendant trois ans et six mois; il pria, et la pluie vint arroser la terre desséchée. Jacques nous dit: «La fervente supplication du juste peut beaucoup». Nous oublions beaucoup trop cela. Nous prions certainement; nous ne serions pas chrétiens sans cela, la prière est comme la respiration du chrétien; mais le faisons-nous avec foi? La prière suppose la dépendance, la confiance, la connaissance de Dieu, de sa puissance, de son amour. Il nous faut croire, avoir la foi, voir la main de Dieu en toutes choses. Nous voyons des calamités partout, chaque jour, tout autour de nous. Savons-nous y discerner la main de Dieu, et non pas, comme le fait le monde, un effet naturel? Dans ce que nous voyons, rapportons-nous tout à Dieu, voyons-nous sa main partout, Dieu au-dessus de tout? C'est ce que Moïse faisait («afin que tu saches que la terre est à l'Eternel»), c'est ce que le Pharaon fit pour un moment, puis il l'oublia; il vit que la pluie, et la grêle, et les tonnerres avaient cessé, et il continua de pécher; c'était volontairement, maintenant; il endurcit son coeur, lui et ses serviteurs. Peut-être, ces derniers le poussèrent-ils même dans ce mépris de Dieu; peut-être, lui dit-on qu'au fond la pluie, la grêle, le tonnerre sont des phénomènes naturels, que l'intensité du fléau avait été plus grande que d'habitude, mais qu'après tout, c'étaient des phénomènes naturels. Quelle image de ce monde en tout temps, et comme, de nos jours encore, le coeur incrédule de l'homme veut toujours échapper à Dieu! Le Pharaon endurcit son coeur, lui et ses serviteurs; on peut bien penser que l'opposition des prêtres n'avait point diminué et que le Pharaon se trouvait appuyé quand il résistait à Moïse et au Dieu de Moïse. Le roi donc oublia sa promesse, et manqua à sa parole; il ne laissa point aller les fils d'Israël.

## Chapitre 10

Là encore se montre la patience de Dieu qui avertit le Pharaon. Il est beau aussi de voir Moïse, autrefois si hésitant, si craintif, aller avec assurance où Dieu l'envoie. Cette fois, ce

serviteur de Dieu ne craint rien. Quel tableau! d'un côté, un roi tout puissant, une armée nombreuse, qui s'opposent; de l'autre, un peuple opprimé, abattu, qui craint; entre deux, ces deux hommes placés devant cette puissance formidable de l'Egypte, et qui ne fléchissent pas, parce qu'ils connaissent Dieu et sa puissance. Nous aussi, nous sommes en présence d'un ennemi redoutable, d'un ennemi agissant par ses ruses et voulant nous conduire où nous ne devrions pas aller. Mais ne fléchissons pas; souvenons-nous que Dieu est pour nous, et si sa puissance est pour nous, que nous pourra l'ennemi? Toutes choses sont possibles pour celui qui croit. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Si Dieu est pour nous, qui pourra tenir contre cette puissance? Combien il nous est précieux de le savoir! Il est pour nous, Lui, le Dieu puissant. Il nous en a fourni la preuve en ce qu'il a donné pour nous son Fils bien-aimé. Le Dieu qui est contre le péché, n'est pas contre le pécheur, de sorte que le chrétien peut s'écrier: «Qui nous séparera de l'amour de Christ?» Le pauvre peuple d'Israël avait un héraut pour lui, Dieu; il voit sa protection, et n'a rien à faire qu'à se reposer en Lui. Il en est de même pour nous, nous n'avons rien à faire pour notre salut. Christ a tout fait, et cela au prix de ses souffrances et de sa mort.

(Verset 2). «Vous saurez que moi je suis l'Eternel». Il fallait que non seulement les ennemis le sussent, mais aussi ceux en faveur de qui Dieu opérait, et ils devaient s'en souvenir dans la suite, et en parler à leurs enfants. Nous, non plus, nous ne devons jamais oublier la grande délivrance dont nous avons été les objets, nous pour qui la puissance du péché et de la mort a été annulée. Paul nous y exhorte, comme Timothée, auquel il écrit dans des jours mauvais: «Souviens-toi de Jésus Christ». Puissions-nous vraiment nous souvenir de Lui, en tout temps.

(Verset 6). Au verset 6, il est frappant de voir la hardiesse et le courage de Moïse en présence du Pharaon. Sa hardiesse augmente à mesure que l'opposition du roi s'accroît; ayant délivré son message, il se tourna et sortit. Sans doute, les Egyptiens connaissaient les sauterelles, et les dégâts qu'elles occasionnent; mais l'Egypte venait d'être frappée coup sur coup dans ses bestiaux et dans une partie de ses récoltes, elle devait l'être d'une manière plus sensible encore par la dévastation des sauterelles, et il n'est pas étonnant d'entendre les serviteurs du Pharaon le prier de laisser partir les Israélites, non pas qu'ils craignissent l'Eternel, non pas par vrai sentiment d'humilité ou par conscience, mais ils voyaient le fléau s'approcher et craignaient leur propre ruine. Le Pharaon essaye de céder au désir de ses serviteurs, et il fait revenir Moïse: «Qui sont ceux qui iront?»

(Versets 8-10). Ici, il y a quelque chose de bien sérieux à méditer: le fait que Moïse ne veut pas que rien reste dans la terre d'Egypte, de tout ce qui appartient aux Israélites. L'Egypte n'était pas le lieu pour servir l'Eternel; on ne pouvait le faire non plus sur les confins du pays; il fallait une séparation complète. Le Pharaon aurait voulu leur faire laisser ce qu'ils avaient de plus précieux, que les hommes aillent, mais qu'ils laissent leurs femmes et leurs enfants à la merci des Egyptiens. Cela ne nous dit-il rien? Nous, chrétiens, qui avons été retirés du monde, laisserions-nous nos enfants exposés dans le monde aux attaques de l'ennemi? N'avons-nous pas à prendre avec nous, dans notre séparation, ce que nous avons de plus cher? Si nous

sommes séparés du monde, nos enfants doivent l'être aussi. C'est ce que nous voyons dans l'enseignement de la Parole. L'apôtre Paul les traite comme étant placés sur le même terrain que les parents; il ne les considère pas comme étant en dehors de la maison de Dieu; ne le faisons pas non plus. Nous devons considérer nos enfants comme étant sur le terrain où nous sommes nous-mêmes, et non pas comme étant du monde. C'est bien sérieux, peut-être s'en trouve-t-il parmi nous qui voient la séparation pour eux-mêmes et qui ne la voient pas pour leurs enfants. Sans doute, nous ne sommes pas maîtres de convertir nos enfants, mais au moins nous ne devons pas mettre d'obstacle à leur conversion, en les exposant à toutes sortes de dangers ou de pièges, et l'Ecriture est positive sur ce point: «Toi et ta maison». Quand l'enfant sera arrivé à l'âge de conduire ses pas, peut-être s'égarera-t-il, mais il n'oubliera pas les exemples de ses parents, et un jour viendra où Dieu agira en lui. Il aura égard à la fidélité des parents et il lui parlera. Ce que nous avons à faire, c'est d'être fidèles et de laisser les conséquences, l'avenir, entre les mains de Dieu.

Moïse, parlait au point de vue des droits de Dieu, sans doute, mais aussi au point de vue de ce qu'il y a de plus précieux, de plus sacré ici-bas: les affections. Si les objets des affections des Israélites étaient restés en Egypte, leur coeur y serait resté et les y aurait fait retourner, et il n'est pas rare le cas où les enfants élevés en vue du monde et dans le monde, y ont entraîné des parents qui semblaient avoir compris la séparation pour eux-mêmes. Nous voyons donc quelle haute portée avait ce que Moïse dit au Pharaon, et qu'il nous soit donné de prêter attention à ces leçons de la Parole. On ne peut pas servir l'Eternel en Egypte, on ne peut pas pactiser avec le Pharaon et rester sur les confins, et on ne peut pas non plus laisser en Egypte tout ce qui est le plus cher au coeur.

Le Pharaon ne voulut rien écouter et il endurcit son coeur. Dieu lui avait laissé du répit, il l'avait averti: Demain je ferai venir des sauterelles... Le roi aurait eu le temps de se repentir, de donner l'ordre de laisser partir les Israélites, mais non; et le fléau survint, terrible: des sauterelles comme il n'y en avait point eu de semblables et comme il n'y en aura point de pareilles. Quand nous lisons dans Apocalypse 9, nous voyons aussi un fléau de sauterelles, mais là les sauterelles sont symboliques, elles s'étendent sur la terre pour le jugement. Aujourd'hui le mal est encore retenu, l'Eglise est encore sur la terre; mais, une fois qu'elle sera auprès du Seigneur, les jugements se précipiteront sur la terre; il y aura des jugements pour avertir les hommes, mais les hommes n'écouteront pas. Une fois l'Eglise enlevée, les saints retirés du monde, plus rien ne sera là pour retenir le mal. Ce qui est un germe de nos jours, aura son plein développement, et, malgré les jugements, les hommes se montreront insensibles. Les sauterelles d'Apocalypse 9 sont donc symboliques, nous le voyons en ce que leur description diffère de celle des sauterelles d'Egypte.

Maintenant qu'il était trop tard, le Pharaon croyait ce qu'il aurait dû croire auparavant, et il se hâta d'appeler Moïse et Aaron (versets 16, 17). C'est qu'en effet, cette plaie était la mort de toute la prospérité du Pharaon et de l'Egypte. De nouveau Dieu répondit à son serviteur, et le vent emporta les sauterelles qu'il avait apportées. Le Pharaon avait bien reconnu son péché (verset 16), mais, sitôt qu'il eut du répit, son incrédulité reparut, et il

endurcit son coeur. Sans doute que lui et les prêtres cherchèrent à expliquer la plaie; le fléau avait été très intense, mais enfin il était naturel: un vent avait amené des sauterelles, et les avait emportées de nouveau jusque dans la mer, et ils ignoraient volontairement que c'était à la parole de l'Eternel. Le Pharaon endurci et l'Egypte allaient être plongés dans ces ténèbres épaisses qui figuraient si bien les ténèbres morales qui les recouvraient. Mais la lumière était dans toutes les demeures des Israélites. Nous aussi, au milieu des ténèbres de ce monde, nous possédons la lumière de la Parole, de la présence de Dieu. Autour de nous les ténèbres s'épaississent, mais nous sommes de la lumière et du jour, reluisant comme des luminaires dans le monde. Veillons donc à ce que notre lumière brille pure!

Représentons-nous un peu ce qu'étaient ces ténèbres pour l'Egypte, ce pays si ensoleillé, où le soleil était même une des divinités dont le Pharaon portait le nom. Voilà le Pharaon arrêté, ne pouvant pas même sortir pour prier son dieu! Et la lumière était chez tous les Israélites.

Dans l'Apocalypse aussi, nous voyons que lorsque l'ange verse sa coupe sur le trône de la Bête, son royaume devient ténébreux, et les ténèbres iront s'épaississant de plus en plus, mais pour le résidu d'Israël se lèvera le Soleil de justice. Nous sommes donc, nous chrétiens, lumière dans ce monde; «nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres», s'écrie Paul comme en triomphe; ne soyons donc pas comme ceux qui dorment, mais veillons. Jouissons de nos privilèges, et pensons à ceux qui nous entourent et qui ne connaissent pas le Seigneur. Nous devons être des flambeaux, reluire comme des luminaires dans le monde, au milieu d'une génération tortue et perverse, présentant la Parole de vie. La parole de Dieu est notre lumière; est-ce elle qui règle toute notre conduite, comme cela doit être? Pussions-nous tirer profit de toutes ces leçons que la parole de Dieu nous présente.

Nous en sommes restés au moment solennel où l'Egypte, ce pays du soleil et de la lumière, avait été plongée dans des ténèbres si profondes que personne ne pouvait bouger de trois jours du lieu où il était. Les divinités égyptiennes avaient été impuissantes à dissiper ces ténèbres; le soleil même, que les Egyptiens adoraient, s'était voilé. Et dans les ténèbres morales où le monde est plongé, que peuvent la science et tous les efforts de l'homme? Mais Dieu distingue entre son peuple et ceux qui n'en sont pas. Le peuple de Dieu était dans la lumière; pour les fils d'Israël il y eut de la lumière dans leurs habitations. Une maison égyptienne pouvait se trouver à côté de celle d'un Israélite; l'une était dans les ténèbres, tandis que la lumière resplendissait dans l'autre. De nos jours, ne voyons-nous pas, côte à côte, les ténèbres et la lumière? Souvenons-nous que nous sommes dans la lumière, et veillons à ce que rien ne vienne l'obscurcir.

Les ténèbres devinrent si insupportables au Pharaon et à son peuple, qu'il appela Moïse (chapitre 10: 24): «Allez», leur dit-il, «servez l'Eternel; seulement...» toujours une restriction. L'ennemi, agissant dans le coeur du Pharaon, obscurcissant l'horizon de ses pensées, lui suggère un nouveau moyen de retenir le peuple. Nous avons déjà vu ses objections précédentes: «Servez l'Eternel dans le pays; votre divinité est comme l'une des nôtres; vous pouvez lui sacrifier au milieu de nous.»

Pas moyen; peut-on servir Dieu, sans qu'il y ait séparation d'avec le monde? Puis le Pharaon veut les contraindre à rester sur les confins du pays; mais non, il faut une séparation complète. Il ne peut y avoir d'accord entre Christ et Bélial, point de communion entre la lumière et les ténèbres. Lisons, à cet égard, 2 Corinthiens 6, qui nous instruira et nous montrera combien cette séparation doit être complète. N'ayant pas réussi dans ses plans, le Pharaon voulait forcer le peuple à laisser en otage ce qu'ils avaient de plus cher, de plus précieux. Tirons encore un enseignement pour nous-mêmes de la réponse de Moïse, et souvenons-nous que nous avons à séparer du monde, autant que possible, les nôtres, ceux qui nous sont chers. Mais le Pharaon ne s'en tient pas là, il cherche un nouveau moyen de s'opposer à Dieu. Qu'il est triste de voir cet homme, conduit par l'adversaire, voulant s'opposer à Dieu, ôter aux Israélites le moyen de Le servir, et retenir ce qui leur appartenait! Le verset 25 nous donne la réponse magnifique de Moïse. Dans sa fidélité inflexible, il ne permettra pas que quoi que ce soit de ce qu'ils ont reçu de Dieu reste en Egypte. Il veut offrir un sacrifice entier à Dieu, et empêcher que le coeur des Israélites ne retourne en Egypte, à ce qu'ils pourraient laisser. Et nous, qui sommes à Dieu, en entier, nous ne devons rien laisser au service du monde, de ce qui nous appartient. On dira: Mais nous sommes dans le monde. — Sans doute; mais nous devons nous souvenir que rien de ce que nous avons ne nous appartient, que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, mais à Celui qui nous a achetés à prix, et que tout en nous doit être au service de Dieu. Présentons donc nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu. Que tout soit au Seigneur, aussi bien l'instrument par lequel l'âme se manifeste, que notre être tout entier; que rien en nous ne soit au service du monde! Les Israélites devaient s'éloigner de l'Egypte, et ne pouvaient y laisser quoi que ce soit qui appartînt à Dieu. — Pussions-nous avoir la fidélité de Moïse! Le monde nous sollicite de toute part, mais nous pouvons y échapper et nous soustraire à son influence, en étant fidèles.

(Verset 27). «Et l'Eternel endurecît le coeur du Pharaon, et il ne voulut pas les laisser aller, comme Moïse avait dit», c'est-à-dire avec tout ce qui leur appartenait, personnes, familles et biens. Rien de ce que Dieu leur avait dispensé ne devait rester en arrière; ils étaient de Canaan et non pas d'Egypte, et rien ne devait rester en Egypte. Le chrétien aussi n'est pas de ce monde, mais du ciel. Vivons donc comme étant du ciel: «Quoi que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus». Dieu endurecît le coeur du Pharaon; il y eut un endurecissement judiciaire qui s'appesantit sur celui qui avait refusé de croire. Le Pharaon avait vu la puissance de Dieu se déployer; il avait reconnu que rien en Egypte, ni enchantements, ni magiciens, ni faux dieux n'avaient pu s'y opposer; il aurait eu toute raison pour croire, mais il n'avait pas voulu. Combien d'exemples n'avons-nous pas d'hommes ne voulant pas croire, et, pour qui l'endurecissement devient un jugement! En Romains 1, les hommes auxquels la création aurait dû manifester Dieu, ou qui auraient dû le connaître par ce qui leur avait été transmis à travers les siècles, n'ont pas eu le sens moral pour garder la connaissance de Dieu; et c'est pourquoi Dieu les a livrés à un esprit réprouvé; ils n'ont pas voulu se soumettre à Dieu, et Dieu les a livrés au mal. Et si nous pensons aux derniers temps, combien c'est solennel encore! A ceux qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, Dieu, envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge. Ce n'est pas qu'ils n'ont

pas entendu, mais qu'ils n'ont pas reçu, qu'ils n'ont fait aucun cas de l'Évangile; et alors Dieu les abandonne, et ces âmes qui n'ont rien voulu de Christ, auront Satan. Voilà ce qui attend le monde, et comment nous y associerions-nous? Le monde va à sa fin; bientôt sera révélé l'inique; ceux qui refusent de croire à la vérité croiront au mensonge, et la fin est la perdition. Quel avenir terrible pour ce monde! Nous avons ainsi bien des exemples d'hommes livrés à eux-mêmes, à l'endurcissement, pour avoir refusé de se soumettre; le Pharaon, les hommes dont parle Romains 1, les hommes dans l'avenir. Pour le Pharaon, la conséquence en fut qu'il chassa Moïse d'auprès de lui; c'était une dernière marque de son opposition, l'expression d'un cœur qui ne veut pas se soumettre à Dieu: «Va-t'en!» Cela nous rappelle ces paroles: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». Combien il est sérieux de penser que ceux qui n'ont pas voulu Christ, qui n'ont pas répondu à sa voix, aujourd'hui pleine d'amour, entendront ces paroles terribles: «Allez-vous-en loin de moi, maudits!»

Les versets 28-29 nous montrent la rupture finale des relations de Moïse et du Pharaon, qui n'a rien voulu entendre des sollicitations de Dieu; et pourtant quelle patience Dieu avait eue envers lui, lui envoyant avertissement sur avertissement, retirant, à sa demande, à mainte reprise, sa main étendue en jugement. Mais la patience avait son terme avec le Pharaon, comme elle l'aura avec le monde qui s'avance au-devant du jugement. Et quelle belle figure, que celle de Moïse, se tenant là, devant le Pharaon et, selon qu'Hébreux 11 nous l'apprend, ne craignant pas la colère du roi, mais tenant ferme, comme voyant Celui qui est invisible. Ce n'est plus Moïse hésitant et agissant par l'énergie de la chair, mais Moïse, vrai serviteur de Dieu, qui dit au Pharaon: «Tu ne verras plus ma face». Là encore, le Pharaon aurait pu écouter, aurait pu croire, mais il ne l'a pas voulu.

## Chapitre 11

«Et l'Éternel dit à Moïse... Lorsqu'il vous laissera aller complètement, il vous chassera tout à fait d'ici» (verset 1). Ce mot «complètement» marque que tout ce que Moïse a dit au Pharaon aura son accomplissement, qu'il faudra que le Pharaon laisse aller le peuple avec tout ce qui lui appartient, les biens, les richesses, aussi bien que les personnes. C'est en vain que l'adversaire s'opposerait; encore une plaie allait fondre sur le Pharaon et sur l'Égypte. Jusque-là, Dieu avait frappé un peu partout: les Égyptiens avaient été touchés dans leurs biens, dans leurs possessions, des fléaux extrêmement désagréables et pénibles étaient venus sur eux, mais leurs personnes avaient été épargnées. Cette fois, Celui qui tient en sa main la vie de tout homme, allait les frapper dans leurs personnes et faisait intervenir la mort, la mort flétrissant la vigueur de l'Égypte et emportant tous les premiers-nés.

(Verset 2). Nous pouvons remarquer qu'Israël n'a pas volé les Égyptiens; ils agissaient selon l'ordre de Dieu, et Dieu leur fit trouver faveur aux yeux des Égyptiens. Au fond, c'était bien une chose juste. Pendant les centaines d'années que la dure servitude d'Égypte avait pesé sur le peuple, les Israélites n'avaient rien pu amasser pour eux-mêmes, et Dieu voulait qu'ils fussent comblés de biens, qu'ils sortissent riches, que le salaire qui leur était dû leur fût donné. Nous voyons plus loin à quoi servaient toutes ces choses, et que l'argent, l'or et les

choses précieuses étaient nécessaires dans le désert pour le service de l'Eternel. Nous voyons aussi, plus loin, qu'à leur sortie, les Egyptiens les comblèrent de présents, à cause de la crainte qui était tombée sur eux, et que Dieu disposa de ces richesses injustes acquises en partie au prix du dur travail des Israélites.

Les versets 4-8 rapportent les paroles de Moïse au Pharaon. La dernière plaie devait être encore dénoncée au Pharaon, Dieu donnant un dernier avertissement à cet homme inique. Et combien il est solennel que Dieu annonce l'heure à laquelle le jugement fondrait sur l'Egypte! Il ne dit pas le jour, mais c'est l'heure pendant laquelle tout est plongé dans les ténèbres et le sommeil. Les Egyptiens devaient vivre dans une crainte perpétuelle après ces paroles de Moïse, tandis que pour les Israélites, il y avait confiance et assurance. Pour le monde, c'est quand ils diront paix et sûreté, qu'une subite destruction viendra sur eux; le Seigneur viendra contre ce monde comme un larron au milieu des ténèbres de la nuit, mais personne ne sait le jour. Nous, chrétiens, nous ignorons aussi quand le Seigneur viendra pour nous; mais quelle différence entre le monde et nous. Nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres, mais du jour; l'Etoile du matin s'est déjà levée pour nous et bientôt nous serons introduits dans la pleine lumière. L'Eglise attend le Seigneur Jésus qui va la ravir, et quel bonheur ce sera pour nous. Mais quel sort terrible attend ce monde incrédule, rempli de moqueurs, qui disent: «Où, est la promesse de sa venue? le monde ne subit aucun changement, tout est dans le même état qu'au commencement», et ils ignorent volontairement le jugement du déluge, ils oublient le jugement tombé sur Sodome et d'autres jugements encore. Il est vrai que, grâce à Dieu, quelques uns écoutent; mais pensons à notre responsabilité à l'égard de ceux qui nous entourent; faisons briller notre lumière; que notre lampe soit pleine d'huile, de l'Esprit Saint, et ne nous lassons pas.

(Verset 4). «Je sortirai au milieu de l'Egypte»; c'est la puissance de destruction s'attaquant à la vie de tous les premiers-nés, frappant l'Egypte dans toute sa vigueur, et dans ce qu'elle avait de plus précieux. Les Pharaons, au coeur insensible, avaient fait jeter les petits Israélites dans le fleuve, et maintenant le premier-né du Pharaon, ce qui lui tenait le plus à coeur, allait être frappé, et la plaie devait s'étendre sur toute l'Egypte. Quelle juste rétribution! Dieu, qui avait montré sa patience merveilleuse, allait exercer son jugement et faire son oeuvre inaccoutumée; il allait frapper et il frappa ce qui était le plus cher au coeur des Egyptiens, les premiers-nés.

Dans cette plaie, comme dans les autres, Dieu faisait la différence entre son peuple et l'Egypte; et de même, il y a une barrière entre nous et le monde. Ici, la différence entre Israël et les Egyptiens était plus marquée encore qu'auparavant. S'il y avait eu des morts parmi les Israélites, on aurait pu dire que c'était une plaie, mais ainsi on devait voir la main de Dieu; il y avait la mort du côté des Egyptiens, mais la vie du côté d'Israël. Quel contraste aussi entre le croyant et ce monde, quelle barrière entre les deux. D'un côté, la mort, non pas du corps, mais de l'âme, de l'autre, la vie, la vie éternelle. Combien on devrait y faire attention, car il n'y a que deux classes: on est sous la colère de Dieu, ou bien délivrés par Lui.

Il est dit que Moïse sortit dans une ardente colère, de voir que le Pharaon foulait aux pieds la parole de l'Eternel; c'était une sainte colère. Rien n'émeut plus le croyant que de voir l'incrédulité des hommes, les droits de Dieu méprisés, foulés aux pieds. Sans doute, il s'y mêle de la compassion envers ce monde, mais il est impossible de ne pas nous sentir indignés quand nous voyons l'incrédulité qui nous entoure; nous devons avoir à coeur les droits de Dieu, et les voir méprisés ne peut nous laisser insensibles.

Israël devait attendre la délivrance de l'Eternel. Il n'y avait pas de différence entre les Egyptiens et les Israélites, si l'on regarde à leur état, tous étaient pécheurs. Mais Dieu faisait la différence. Il n'aurait pas pu les épargner s'il n'avait trouvé une rançon.

Pour nous, il n'y a pas de différence quant à notre état entre nous et le monde, mais le sang de Christ est sur nous, nous avons été délivrés de la puissance de l'ennemi et sortis de l'état de mort dans lequel nous gissions. Demandons qu'il y ait encore un grand nombre d'âmes amenées à la connaissance du Sauveur; que Dieu agisse par le moyen de ses messagers, avant qu'arrive le grand jour de sa venue, où il sera trop tard pour le recevoir. Mais nous, nous attendons la délivrance, la rédemption de notre corps, le retour du Seigneur Jésus Christ.

## Chapitre 12

On peut dire que ce chapitre ouvre une nouvelle section dans le livre qui nous occupe; il parle d'une nouvelle action, d'une nouvelle intervention de la part de l'Eternel. Les versets 1-29 et 43-51 nous présentent tout ce qui se rapporte à la Pâque, à ses statuts, à la manière dont elle devait se célébrer en Egypte et dans la suite. Mais avant d'entamer ce beau chapitre, revenons un peu au 11<sup>e</sup>.

C'est l'Eternel qui dit aux Israélites de demander des objets d'or et d'argent à leurs voisins, et c'est Dieu qui leur fit trouver faveur aux yeux des Egyptiens, de sorte qu'ils recevaient ces objets comme dons volontaires; ce n'était pas qu'ils les extorquaient. Il nous est dit aussi que l'homme Moïse était très grand aux yeux des serviteurs du Pharaon et aux yeux du peuple. Toutes ces merveilles, qu'il avait accomplies à la parole de Dieu aux yeux de tous, avaient élevé très haut l'homme Moïse. Mais il est frappant que, quoiqu'ils reconnussent la puissance de Dieu, les Egyptiens ne s'y soumettaient pas. Unis à leur roi, d'accord avec lui, ils retinrent le peuple. Ils admiraient Moïse et la puissance qu'il déployait, mais ils ne se soumettaient pas au Dieu de Moïse. De nos jours, nous voyons souvent la même chose. Si quelque éminent serviteur de Dieu est envoyé par Lui, combien le reconnaîtront comme tel, sans prêter aucune attention aux appels que Dieu leur adresse par son moyen. Comme nous l'avons déjà vu, les versets 4-8 du chapitre 11 nous rapportent ce que Moïse dit au Pharaon avant de sortir d'auprès de lui; ils se rattachent donc au verset 28 du chapitre 10. Quand Moïse dénonce ainsi au Pharaon ce dernier et terrible jugement qui va frapper les Egyptiens et qui leur sera bien plus sensible que la perte de tous leurs biens, il a soin d'ajouter qu'Israël serait entièrement épargné, pas un chien ne remuera sa langue, «afin que vous sachiez que l'Eternel distingue entre les Egyptiens et Israël». Il y a une distinction profonde entre les deux peuples. Ce n'est pas que les Israélites fussent meilleurs que les Egyptiens; s'il s'agit de la justice et de l'exercice



de la justice de Dieu, tous sont au même rang, et si Dieu n'eût pourvu, dans sa sagesse et sa puissance infinies, à ce qui était nécessaire, il n'y aurait point eu de différence. Tous sont pécheurs. Romains 3 pose le même principe: «Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu». Quant aux mérites, il n'y a pas de différence entre le monde et le peuple de Dieu. C'est la grâce qui met de la différence entre les deux, et la grâce est offerte à tous. Les Egyptiens auraient pu être épargnés s'ils avaient écouté, mais Dieu connaît son peuple et a des desseins d'amour à son égard. Nous le répétons, quant à l'état naturel, il n'y a pas de différence, mais sa grâce met de la différence et non pas les oeuvres.

Le chapitre 12 renferme des enseignements très divers, importants et précieux. Les deux premiers versets déjà sont très frappants: «Ce mois-ci sera pour vous le commencement des mois». Pour Dieu, tout ce qui s'était passé avant ce moment, était comme nul et non avenue; cette longue série d'années qui s'étaient écoulées était maintenant mise de côté; l'esclavage avait pris fin, le peuple d'Israël était délivré pour entrer dans une vie toute nouvelle. N'est-ce pas le cas aussi pour tous ceux qui ont été rachetés par Christ? Et n'y a-t-il pas deux manières de compter notre naissance? D'abord celle qui nous fait entrer dans cette vie de péché, cette vie périssable, puis cette nouvelle naissance qui nous introduit dans cette vie qui n'a pas de fin, commencée ici-bas et continuée dans la gloire. Comme pour Israël, ce qui précède est aux yeux de Dieu comme nul et non avenue. Il faut un commencement nouveau, et combien il est précieux d'entrer dans cette vie où Dieu lui-même illumine notre sentier. Puissions-nous tous avoir eu ce commencement nouveau, avoir enregistré cette nouvelle date; car ceux qui sont en Christ sont une nouvelle création. Nous avons vécu plus ou moins longtemps de la vie de ce monde, alors que nous étions asservis à Satan, mais tout ce laps de temps n'a pas de valeur devant Dieu, et nous ne commençons à vivre vraiment, à vivre de cette vie nouvelle, que quand nous reconnaissons Christ comme notre Sauveur. Combien il est humiliant de penser que jusque-là tout est en blanc dans notre carrière, un temps perdu; mais quelle grâce que, pour beaucoup d'entre nous, il y ait eu un commencement de vie nouvelle, une date à enregistrer, comme entrée dans cette vie éternelle.

Les Israélites, donc, étaient coupables comme les Egyptiens, et s'ils avaient été livrés à eux-mêmes, à leurs forces, à leurs ressources, ils n'auraient jamais trouvé un moyen d'échapper à l'épée du destructeur. Mais il faut que le caractère moral de Dieu soit manifesté. Sa justice et sa sainteté doivent être mises en évidence. Dieu ne peut supporter le péché, ses yeux sont trop purs pour voir le mal, et sa justice doit frapper. Mais il y a autre chose en Dieu: Dieu est amour. Sa pauvre créature était coupable devant Lui, mais son amour est intervenu, et ce problème de savoir comment concilier sa justice, sa sainteté, avec le salut du pécheur, Dieu l'a résolu. Nous trouvons exposé dans ce chapitre 12, le moyen dont Dieu se sert pour sauver le coupable; ce qui nous y est rapporté, tout en présentant les faits tels qu'ils se sont passés, est le type de quelque chose de bien plus grand, d'une délivrance bien plus merveilleuse encore. Le chrétien est heureux de savoir qu'il a affaire à un Dieu juste et saint, parce qu'il connaît en même temps qu'il est un Dieu d'amour.

(versets 3-6). Nous savons tous que cet agneau, dont le sang devait être répandu, préfigure Celui qui est appelé l'Agneau de Dieu, sans défaut et sans tache. L'agneau devait être gardé du dixième au quatorzième jour. De même, Christ, notre Pâque, avait été pré-ordonné, préconnu dès avant la fondation du monde. Ce n'est pas au moment de la chute de l'homme, que Dieu a trouvé le moyen de le sauver. Non, ce n'était que plus tard qu'il devait être manifesté, mais comme Pierre nous le dit, dès avant la fondation du monde, Christ était l'Agneau préconnu. Tout était connu de Dieu à l'avance; tout était dans les conseils de Dieu dès avant la fondation du monde, et voilà pourquoi le type devait attendre au quatorzième jour avant d'être égorgé. Ces quatre jours nous préfigurent tout ce temps si long qui s'est écoulé depuis la fondation du monde jusqu'au moment où Christ a donné sa vie pour notre salut. «Nous avons été rachetés par le sang précieux de Christ, comme d'un Agneau sans défaut et sans tache». Dieu avait pourvu d'avance à tout, et quand le temps est venu, Jésus s'est présenté, Lui, l'Agneau sans défaut et sans tache. Comme cela nous parle de la vie de Jésus dans ce monde: quelle perfection dans sa vie, dans tous les mouvements de son coeur et de son âme! Il était l'homme obéissant: «Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté». Il n'avait pas d'autre volonté que celle de son Père. Pas un mouvement de son coeur, pas une pensée de son âme qui ne fût l'expression de la volonté de son Père. Et cette volonté se montrait dans cet amour merveilleux qui éclatait à chacun de ses pas et qui cherchait le pauvre pécheur. Il manifestait cet amour parfait dont la source se trouvait dans l'accomplissement de la volonté de son Père. Quelle perfection dans cet Agneau sans défaut et sans tache! Il était venu pour accomplir cette grande oeuvre, d'ôter le péché du monde. Ce péché, qui souillait le monde, un seul pouvait l'ôter, et il a tout accompli. Il fallait pour cela être plus qu'un homme, il fallait être plus qu'un ange, il fallait être Dieu pour pouvoir devenir l'Agneau de Dieu.

Considérons un moment Jean 1: «Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu»; nous voyons là l'éternité de la Parole, son existence personnelle et sa divinité; et cette Parole devint chair. Plus loin, Jean, le précurseur du Seigneur Jésus, le voyant, s'écrie: «Voilà l'Agneau de Dieu!» C'était la Parole incarnée, le Fils de Dieu, venu pour être l'Agneau de Dieu et accomplir d'un bout à l'autre la volonté du Père. D'une part, il était pré-ordonné, préconnu de Dieu; de l'autre, au temps voulu, nous le voyons paraître sur la scène de ce monde comme l'Agneau sans défaut et sans tache. Pour pouvoir être offert à Dieu, il fallait bien qu'il fût sans tache, et par l'Esprit éternel, il s'est offert lui-même à Dieu sans tache, comme nous le dit Hébreux 9: 14. En sa personne se trouvait tout ce qu'il fallait pour plaire à Dieu. Arrêtons nos regards sur cette personne bénie, sur cette perfection. Il a été l'holocauste, la victime offerte tout entière à Dieu et parfaite en tout et partout.

Nous trouvons plus loin la manière dont la Pâque devait être sacrifiée. Toute la congrégation de l'assemblée d'Israël l'égorgera entre les deux soirs. Il était bien question que chaque maison eût son agneau, et il y avait donc plusieurs agneaux. Mais quand Israël est considéré comme congrégation, tous les agneaux sont considérés comme un. Cela ne nous parle-t-il pas de l'unité de tous ceux qui appartiennent à Dieu?

Il y a un seul corps et un seul Esprit, une seule espérance, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême (Ephésiens 4: 4, 5). Il y a un seul Agneau pour tous, le Seigneur Jésus Christ. «Toute la congrégation» est donc une expression qui renferme tous les Israélites en un tout, et tous les agneaux sont considérés comme n'en étant qu'un. Il devait être égorgé entre les deux soirs, c'est-à-dire entre trois et six heures du soir. Si nous nous reportons au Nouveau Testament, le Seigneur Jésus Christ expira entre les deux soirs. De midi à trois heures, il portait sur la croix le fardeau de tous nos péchés, et c'est au bout de ces trois heures de ténèbres que, remettant son esprit entre les mains de son Père, il expira. C'était donc bien entre les deux soirs.

Une fois la victime immolée dans chaque maison, que fallait-il faire? Le sang, symbole de la vie donnée, devait être mis sur les poteaux et sur le linteau de la porte; il devait être bien en vue, et alors il ne s'agissait pas de rester en dehors. L'Israélite qui serait resté en dehors de la porte serait tombé sous le coup de l'ange destructeur. Tous étaient pécheurs, mais Dieu avait fourni un substitut, le sang était sur les poteaux et le linteau, le substitut était bien mort, et Israël était à l'abri s'il restait à l'intérieur. Le type est bien frappant pour nous, et nous y reviendrons plus tard, Dieu voulant, car il est de toute importance d'être bien au clair sur ce sujet. Il importe de savoir que le sang a été répandu et que notre sécurité ne repose pas sur des sentiments ou sur notre appréciation, mais bien sur ce que Dieu a été satisfait, sur ce que Dieu voit le sang. Il est bon, certainement, d'avoir des sentiments fervents, mais ce ne sont pas nos sentiments qui nous sauvent et qui affermissent notre foi.

Il ne suffit pas non plus, pour jouir de la paix, de savoir que le sang de Christ a été versé, mais il faut nous souvenir que Dieu le voit, que Dieu le sait, qu'il a été pleinement satisfait, et voilà ce qui donne de l'assurance à nos coeurs. Si nos yeux se portent sur l'acceptation que Dieu a faite de ce sang, alors nous jouirons de la paix, nous aurons une assurance entière.

Rappelons que l'agneau sans défaut et sans tache représente l'Agneau de Dieu prédestiné, par le sang précieux duquel nous avons été rachetés. Le sang versé est le signe d'une vie donnée; là, c'était la vie d'un agneau livré comme substitut des Israélites. Il y avait plusieurs agneaux, comme il y avait plusieurs maisons; cependant, les Israélites étaient représentés comme une congrégation; il est parlé des agneaux comme d'un seul agneau; il fallait que dans le type aussi, on pût retrouver l'idée d'unité, de l'union des enfants de Dieu, et du seul sacrifice de l'Agneau de Dieu. Le sang devait être placé sur les poteaux et sur le linteau de la porte. C'était le signe qu'une vie avait été donnée à la place de celle des Israélites. Leur vie aurait dû être livrée, puisque le jugement s'exerçait et qu'eux étaient pécheurs tout aussi bien que les Egyptiens. Il n'y avait quant à leur condition de pécheurs, point de différence entre les deux peuples; de même qu'actuellement, quant à notre état, il n'y a pas de différence entre le monde et nous. Mais le sang versé est pour ceux qui croient, ce sont ceux-là qui sont mis au bénéfice de l'oeuvre de Christ. Dans la maison, les Israélites étaient abrités par le sang; le destructeur ne pouvait pas entrer là où se trouvait le sang de la part de l'Eternel. La justice de Dieu devait bien avoir son cours, son jugement devait bien s'exercer, mais ils n'avaient plus rien à faire là où se trouvait le sang versé. Et pour nous, plus de jugement non plus! Jésus a

donné sa vie, son sang a été versé, et pour tous ceux qui sont à l'abri de son sang versé, il n'est plus de jugement; le jugement est passé, puisque Lui l'a subi à notre place.

Le sang était en dehors des maisons; les Israélites ne le voyaient pas, mais Dieu le voyait, et Dieu avait dit: «Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous». Pour les Israélites, il suffisait de savoir que le sang était là, mais il n'était pas besoin qu'ils le vissent ou le sentissent. Ceci nous fait entrevoir une grande vérité. Il n'est pas besoin pour nous que nous sentions ou que nous voyions, mais il suffit que nous croyions à la parole de Dieu. Sa parole est là et il est fidèle. Le repos pour nous, c'est de savoir que Dieu sait, qu'il voit, qu'il a dit. Souvent nous voudrions voir ou sentir, et voilà pourquoi nous jouissons si peu d'une paix stable. Mais nos sentiments, pas plus que nos oeuvres, ne peuvent satisfaire Dieu, et ce n'est pas en ces choses que nous pouvons trouver notre assurance. Mais nos coeurs peuvent se reposer sur ce qu'il a dit que Lui est satisfait, et puissent-ils le faire toujours plus. Les Israélites n'avaient donc rien à craindre, puisque la parole de Dieu était là. Ils n'avaient rien à faire pour leur salut, mais oui bien pour en jouir. Ils devaient manger l'agneau, s'approprier ce sacrifice, s'en nourrir. La première chose pour nous est de savoir que Dieu a été pleinement satisfait, que notre paix a été faite. «Ayant été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu» (Romains 5). Ensuite, nous devons nous nourrir de Christ, de Celui qui s'est livré pour nous, nous manifestant tout l'amour de Dieu; nous devons nous nourrir de Lui, de tout ce qu'il est.

Les versets 8 et suivants nous montrent la manière dont l'agneau devait être mangé. Pourquoi rôti au feu? C'est qu'il était la figure de Christ, et que le feu est le signe du jugement. En pensant à Christ, l'Agneau de Dieu immolé, en nous nourrissant de Lui, en goûtant sa paix et son amour, nous devons nous souvenir qu'il a passé tout entier par le feu du jugement. Tout ce qui était en Christ a été passé au feu. Rien dans son esprit, dans sa marche, ou dans les sentiments ou les pensées de son coeur, qui n'ait été éprouvé. Le feu de l'épreuve et du jugement a passé sur tout, quand il fut offert en holocauste pour le péché. Ensuite nous devons nous nourrir de Lui dans la perfection de son être, de sa vie. Qu'il est nécessaire que sa pensée soit plus présente à nos coeurs, et combien nous avons besoin de découvrir sa perfection dans sa vie et dans son sacrifice qui nous prouvent son amour!

Des choses accessoires étaient jointes à la manière dont il fallait manger la pâque et elles ont leur importance aussi, tout en laissant la première place à l'agneau. Il fallait des pains sans levain. Nous savons que le levain représente toujours un principe mauvais de corruption. Il est souvent parlé du levain dans les Ecritures et toujours dans le même sens. «Soyez en garde contre le levain des pharisiens et des sadducéens», contre la propre justice et la mondanité. «Un peu de levain fait lever toute la pâte», etc. Pour célébrer la pâque, il ne fallait aucun levain. Pas une miette de levain ne devait être tolérée dans la maison des Israélites; il ne devait s'en rencontrer ni sous leurs yeux, ni sous ceux de Dieu. N'est-ce pas ainsi que Dieu doit voir nos maisons, notre intérieur? «Notre pâque, Christ, a été sacrifiée, et nous avons à célébrer la fête avec des pains sans levain de sincérité et de vérité». Pendant sept jours, les Israélites devaient manger des pains sans levain. Nous savons que ce nombre de sept jours représente un cycle complet. En sept jours, Dieu créa les cieux et la terre, et dès lors sept jours désignent

une période complète. Pour nous, le cycle complet de notre vie sur la terre doit être pour Celui à qui nous appartenons; et pour toute âme qui se nourrit de Christ, tout levain doit être écarté; nous devons marcher pendant le cycle complet de notre vie dans la sincérité et la vérité. N'abaissions pas ce niveau. Nous devons avoir horreur de tout ce qui est mauvais aux yeux de Dieu. Débarrassés de tout levain, nous devons nous nourrir de Christ. Il ne peut en être autrement; pourrions-nous jouir de Lui avec du levain? Nous avons à demeurer dans la communion bénie avec Dieu, nous ne pouvons donc avoir du levain. Nous avons été mis à part pour Christ, et nous devons vivre pour Lui.

Il fallait aussi des herbes amères. Qu'est-ce que cette amertume avec laquelle nous devons manger ce qui pourtant est précieux au-dessus de tout? C'est une chose à laquelle peut-être nous ne prêtons pas suffisamment attention, c'est la repentance. Nous jouissons de l'Agneau immolé, mais nous souvenons-nous toujours pourquoi sa mort fut nécessaire, pourquoi il a tant souffert? C'est à cause de nos péchés; nos péchés ont cloué Christ sur la croix et lui ont fait pousser ce cri: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» et nous ne le sentirions pas profondément! Nous devons, en communion avec Christ, sentir ce qu'est le péché et juger le mal, haïr nos péchés qui sont cause que Jésus a été cloué sur la croix. Cette pensée est bien humiliante pour nous, et nous devons en sentir l'amertume, manger ces herbes amères de la repentance.

Ce qui restait de l'agneau devait être brûlé au feu. Les Israélites devaient manger l'agneau en communion entre eux et avec l'Eternel, mais la fête une fois terminée, rien ne devait rester.

Considérons encore l'attitude qui convenait à ceux qui mangeaient la pâque en Egypte. Ils étaient à l'abri du sang et dans une paix parfaite, ils pouvaient se nourrir de l'agneau, le mangeant avec des herbes amères qui leur rappelaient aussi leur dur esclavage; ils le faisaient en communion les uns avec les autres et avec l'Eternel, mais ils étaient encore en Egypte, n'ayant pas encore traversé la mer Rouge, ni atteint le pays de Canaan.

(Verset 11). «Vous le mangerez ainsi: vos reins ceints, vos sandales à vos pieds, et votre bâton en votre main, et vous le mangerez à la hâte». Comme des voyageurs qui ne veulent se laisser embarrasser par rien, ils devaient ceindre leurs reins, avoir les sandales pour faciliter leur marche au milieu de la poussière du désert, le bâton du pèlerin devait être leur appui, et ils devaient se hâter de manger, car ils ne savaient pas le moment du départ. Quelle image de notre attitude! Il nous est recommandé d'avoir nos reins ceints, car les robes flottantes ne conviennent pas à des voyageurs: «Ayant vos reins ceints de la vérité» (Ephésiens 6: 14). «Ayant ceint les reins de votre entendement» (1 Pierre 1: 13). Nos pensées doivent être rassemblées comme en un faisceau autour de nous, nous ne devons pas les laisser vagabonder et errer çà et là; si nos reins ne sont pas ceints, si nous laissons flotter nos pensées, elles seront attirées par mille et mille choses que le monde nous présente, et comment alors serions-nous prêts pour le moment où Jésus reviendra? Lui-même a dit à ses disciples et à nous: «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne...» Nous devons l'attendre et être prêts pour son service. Il nous faut aussi être chaussés. «Ayant chaussé vos pieds de la

préparation de l'Evangile de paix». Rien ne doit entraver notre marche au désert; nous devons apporter la paix avec nous, et ne pas nous enfoncer dans les sables et la poussière du désert. Et quant au bâton, où est notre secours, notre sentier, notre appui en tout temps et toujours, si ce n'est la grâce excellente de Dieu. Mais si notre confiance chancelle, nos pieds chancelleront aussi et notre marche ne sera pas assurée. Lui-même a dit: «Je ne te laisserai pas»; ayons confiance en Lui, et nous marcherons d'un pas ferme. Ne laissons pas alanguir nos âmes par les choses qui nous entourent. Nous avons à nous hâter au-devant de Celui qui vient, à ne pas nous attarder, car nous n'avons pas de temps à perdre dans ce monde.

(Verset 12). C'était la pâque de l'Eternel, le passage de l'Eternel au travers de l'Egypte pour frapper ceux qui ne Lui appartenaient pas et pour épargner ceux qui étaient à Lui. Nous avons été tournés du monde à Dieu pour servir le Dieu vivant et vrai. Il y a la repentance et le salut. Nous avons été convertis, sauvés, délivrés, mis en paix, mais c'est pour servir Dieu, et non pas pour rester, pour ainsi dire, les bras croisés; nous devons être ses témoins, le servir. Dans le culte, que nous Lui rendons, sans doute, nous reconnaissons ses droits, mais cela ne suffit pas, il faut le servir chaque jour, présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu. Quand vous étiez dans vos péchés, vous ne pouviez le servir, mais maintenant que vous êtes à Lui, vous n'avez pas le droit de prendre un instant de votre vie pour vous-mêmes, pour votre jouissance, pour vos intérêts propres. Il nous a rachetés et a purifié pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes oeuvres; il nous a délivrés pour que nous le servions et que nous attendions des cieux son Fils, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient. Quant au monde, l'épée du jugement est suspendue sur lui; tout se prépare pour l'heure du jugement; il suffit, pour le voir, d'examiner les événements qui se passent autour de nous. Parmi ces choses terribles qui se préparent, bientôt se montreront l'homme de péché et le débordement de l'iniquité. Nous ne verrons pas toutes ces choses, nous serons à l'abri, tranquilles. Le Seigneur lui-même a dit à ceux qui n'ont pas renié son nom: «Je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir». De même, les Israélites étaient en paix, ils allaient partir pour Canaan, et en cela nous pouvons voir encore que, quand nous serons loin, un résidu sera gardé, comme Noé le fut en son temps, au milieu du jugement qui s'exerçait. Les Israélites étaient gardés pendant que le destructeur, passant en Egypte, frappait tous les premiers-nés, l'élite pour ainsi dire de la nation. Les Egyptiens étaient frappés parce qu'ils n'avaient pas cru, parce qu'ils n'avaient pas voulu reconnaître la main de Dieu. De même, c'est à ceux qui n'ont pas cru que Dieu envoie une énergie d'erreur pour croire au mensonge. Mais pour nous, quelle grâce de pouvoir nous souvenir de l'Agneau immolé; notre Pâque a été sacrifiée, et de dimanche en dimanche nous pouvons nous rappeler notre délivrance et comment nous sommes mis à l'abri du jugement. Mais combien refusent la grâce! «Vous ne voulez pas venir à moi pour être sauvés», a dit Jésus. Tous sont appelés, conviés au salut et à la vie, et si une distinction existe, c'est parce que tous ne veulent pas venir.

(Verset 13). «Je suis l'Eternel». Il fallait reconnaître l'Eternel, la main de Dieu. Pour l'Egypte, toute cette idolâtrie, tous ces dieux, n'étaient d'aucun secours, tous étaient jetés à bas. Le jugement avait été annoncé, les Egyptiens en savaient même l'heure, mais non pas le

jour. Ils pouvaient se dire: «Voilà bien des jours que ce Moïse nous prédit le mal, et tout reste dans le même état». Les Israélites savaient bien le jour, mais non pas les Egyptiens. Et pour le monde incrédule, c'est quand ils diront paix et sûreté qu'une subite destruction tombera sur eux.

(Versets 24-51). Nous avons vu précédemment que l'Eternel avait donné aux Israélites l'assurance que le destructeur n'entrerait pas dans leurs maisons — une figure pour nous, qui sommes aussi mis à l'abri du jugement — et Israël pouvait compter sur la parole de l'Eternel.

La première chose qui apparaît dans cette portion de l'Ecriture, c'est l'établissement de la pâque comme un statut qui devait être gardé à toujours. Il devait y avoir un mémorial de cette nuit où l'Eternel avait épargné Israël en frappant les Egyptiens; le mémorial qui rappelait que le sang, placé sur les poteaux et le linteau des portes, avait arrêté le destructeur, devait être conservé dans toute famille des Israélites, jusqu'à la fin. Nous en comprenons l'application pour nous. Christ, notre Pâque, a été immolé, l'Agneau de Dieu a été sacrifié; nous, chrétiens, nous sommes à l'abri de ce sang versé pour nous; nous n'avons plus de jugement à craindre, car nous avons été rachetés par le sang de l'Agneau sans défaut et sans tache. Notre délivrance est d'autant plus grande que celle des Israélites, que le ciel est plus élevé que la terre. Pour eux, c'était une délivrance temporelle et terrestre, nos bénédictions sont éternelles et spirituelles. Eux devaient garder le mémorial de cette nuit où ils avaient été délivrés, et pour nous aussi, Christ a institué un mémorial de ses souffrances et de sa mort. Quelle chose précieuse c'est, pour des enfants de Dieu, de pouvoir se joindre à d'autres enfants de Dieu, pour célébrer ce mémorial et se souvenir de sa mort qui nous a délivrés. Rappelons-nous que ce n'est pas la table de l'homme, mais celle du Seigneur; tout chrétien y a sa place, et c'est une perte pour tout enfant de Dieu qui néglige ce privilège. Pour les Israélites, ne pas célébrer la pâque était une perte, et celui d'entre eux qui négligeait de le faire, devait être retranché. C'est dans la nuit même où le Seigneur a été livré qu'il a institué ce mémorial que nous célébrons le jour de sa résurrection; tout comme les Israélites célébraient la nuit où ils avaient été délivrés de l'Egypte et de sa dure servitude, nous nous souvenons des souffrances du Seigneur et de sa mort, et nous célébrons cette nuit jusqu'à ce qu'il vienne, nous célébrons ce qu'il a fait pour notre entière délivrance, et, comme c'était le cas pour les Israélites, si nos enfants nous le demandent, il faut que nous soyons prêts à leur expliquer ce que signifie cette fête, et comment nous avons été délivrés par le sang précieux de l'Agneau de Dieu. Nous devons participer à cette fête avec une intelligence spirituelle de ce qu'elle est, et nous souvenir que c'est une chose précieuse aux yeux du Seigneur, si précieuse qu'il ne Lui a pas suffi d'en parler aux apôtres qui l'entouraient alors qu'il était dans ce monde, mais qu'il l'a encore répété du ciel à l'apôtre Paul. Prenons donc part à ce repas avec reconnaissance envers Celui qui nous a sauvés et qui apprécie cet acte, car son cœur désire que nous nous souvenions de Lui, de Lui qui nous a délivrés.

En suivant l'ordre des choses, nous voyons que quand Dieu a institué, le mémorial de la pâque, il prévoyait qu'une fois délivrés, les Israélites le célébreraient dans le pays; mais arrêtons-nous un peu au verset 29: «Il arriva, au milieu de la nuit»; la nuit n'était pas écoulée,

l'Egypte entière reposait en sécurité quand l'Eternel frappa. Il y a deux sécurités, la sécurité divine, donnée par Dieu, par sa Parole, et la sécurité terrible de ceux qui dorment dans leurs péchés. Moïse avait averti les Egyptiens, mais ne leur avait pas dit le jour, et l'Egypte incrédule reposait en assurance. Peut-être faisaient-ils de beaux raisonnements: Comment! les premiers-nés seraient frappés et personne autre! Bien du temps s'est écoulé depuis la menace de Moïse, rien n'est arrivé, nous pouvons donc être tranquilles! Quelle image de ce monde qui nie le jugement, et vit dans une paix et une sécurité imaginaires, quand il n'y a pas d'autre paix que celle qui se trouve en Jésus. Le monde est sous la colère, le Seigneur va venir, et alors plus rien ne retiendra le cours de cette colère, et c'est quand ils diront paix et sûreté qu'une subite destruction tombera sur eux. L'Egypte en est un exemple bien frappant. Mais Dieu ne laisse pas sans avertissement ceux qu'il va frapper. Au temps du déluge, c'est pendant cent vingt ans que Noé, construisant l'arche, parlait du jugement qui allait fondre sur le monde. Sans doute, on se moquait de lui; quoi qu'il en soit, on ne prêta pas attention à ses avertissements, et le déluge les surprit subitement. Dans Sodome et Gomorrhe, Lot averti, fit en vain entendre sa voix: ils se couchèrent en sécurité, et, au matin, la destruction fondit sur eux. De même l'Egypte dormait en sécurité, quand l'ange destructeur, allant de maison en maison, frappa tous les premiers-nés, l'élite de la nation, ce qui tenait le plus au coeur des pères et des mères. On peut se demander pourquoi les bêtes aussi furent frappées; qu'on se souvienne que les Egyptiens avaient plusieurs bêtes parmi leurs dieux; Dieu voulait montrer tout le néant de ces dieux égyptiens. — Pas moyen de dire ici qu'il s'agissait d'une épidémie, car dans ce cas, la mort n'aurait pas fait de distinction, mais aurait atteint les uns comme les autres. Ici, ce ne sont que les premiers-nés. Dieu montre qu'il agit lui-même, qu'il frappe lui-même, qu'il choisit. Quel deuil, quels cris, quelles larmes, dans cette Egypte où l'on avait dit paix et sûreté! Peut-être avait-on vu des Israélites mettre le sang sur leurs portes, et s'était-on moqué d'eux; le soir, la moquerie, au matin, les cris, le deuil. Aujourd'hui, les enfants de Dieu sont ignorés, méprisés; s'ils confessent leur foi, on se moque d'eux. Mais le Seigneur va les prendre auprès de Lui, puis le jugement fondra sur ce monde. Quelle perspective terrible! Mais le coeur du chrétien est dans une sécurité parfaite, au moins cela devrait être, car c'est bien une question qu'il faut se poser: Mon coeur est-il tranquille? est-ce que je sais qu'il y a sécurité pour moi? Si je suis sauvé, ma sécurité vient, non pas de ce qui est dans ce monde, mais de ce que Dieu a dit. La mort donc était entrée dans toute maison égyptienne, et les dieux mêmes avaient été frappés. La mort avait pénétré partout, dans les prisons, dans les chaumières, dans le palais du Pharaon, tellement que le Pharaon fut obligé de laisser aller le peuple. Il est remarquable de voir comme il entre dans tout ce que Moïse avait dit: «Allez-vous-en, servez l'Eternel, comme vous l'avez dit; prenez votre menu et votre gros bétail, comme vous l'avez dit, et allez-vous-en, et bénissez-moi aussi». Il est vrai qu'il y était contraint. Chacun disait: la mort va nous frapper, il n'y a de repos pour nous qu'en laissant partir le peuple. — Les incrédules de même, vont être frappés. Que ceux qui ne sont pas en sûreté courent se mettre à l'abri du sang de Christ, et que ceux qui ont à coeur le salut des pécheurs, tâchent, par la prière, par la parole, d'en amener à Christ.



Le départ des Israélites se fit à la hâte. Ils étaient prêts, puisque Dieu leur avait dit de l'être, ils avaient le bâton en main, les sandales aux pieds, ils étaient ceints. Peut-être leur repas resta-t-il inachevé. Quoiqu'il en soit, les Egyptiens les chassèrent selon la parole de l'Eternel. Ses promesses devaient s'accomplir envers eux, et elles s'accompliront envers nous. Et ses menaces s'accompliront aussi! Dieu inclina le coeur des Egyptiens, qui, de leur plein gré, donnèrent de leurs richesses aux Israélites, les objets que ceux-ci leur demandaient. Sous le joug écrasant de l'Egypte, les Israélites avaient été réduits à la pauvreté, le fruit de leur travail avait été pour leurs oppresseurs; maintenant, ils en recueillaient quelque chose. Aujourd'hui, les Juifs sont dans l'opprobre, et, dans la suite, ils souffriront plus encore; le résidu, rentré dans son pays, souffrira; mais le temps viendra où ce pauvre résidu sera délivré et où les richesses des nations abonderont à Jérusalem. Nous avons ainsi de ces aperçus qui nous montrent l'avenir, et nous ne devons pas négliger d'y prêter attention. Dieu avait pourvu à ce qu'il fallait pour le tabernacle que son peuple devait Lui dresser dans le désert, mais ils y allaient sans provisions. Ils n'avaient besoin de rien; Dieu les conduisait et pourvoyait à leurs besoins; il leur envoyait des provisions du ciel; ils étaient partis sous la garde de l'Eternel. Cela n'a-t-il pas une voix pour nous? Nous sommes en voyage, nous avons saisi le bâton du pèlerin, quand nous avons été convertis, nous avons nos sandales à nos pieds, et pourrions-nous croire que Dieu nous laissera pendant la traversée? Non, il pourvoira à tout. Nous sommes enclins à dire: que mangerons-nous et que boirons-nous? Mais il pourvoit à tout. Sans doute, il faut travailler, mais le Seigneur bénit le travail; puis il y a d'autres provisions que celles pour la vie terrestre, des provisions que nous ne pouvons faire nous-mêmes, des provisions célestes (Psaumes 63). A celui qui a besoin, il donne abondance de provisions. Il veille à ce que nous puissions être nourris, fortifiés, réjouis, encouragés jusqu'au bout.

(Verset 37). Les Israélites partirent de Ramsès, dans le pays de Goshen, sur les limites N.-E. de l'Egypte; il ne fallait donc pas un long voyage pour sortir du pays. La ville de Ramsès aussi, devait leur rappeler leur dure servitude, car ils l'avaient élevée sous les coups de fouet de leurs exacteurs. Maintenant, la délivrance était venue pour eux. Nous sommes aussi en route pour nous rendre à la cité céleste. Nous avons quitté le monde par l'Esprit, par la foi; notre coeur n'est pas là.

Quand le peuple partit, un grand amas de gens partirent avec eux, et ce fut un lourd fardeau pour eux, comme le livre des Nombres nous le montre. Nous ne nous arrêterons pas à cela, mais nous remarquerons que l'habitation des enfants d'Israël en Egypte fut de 430 ans. Dieu avait mis un terme, avait compté les années. Il est précieux de penser que Dieu compte les jours des épreuves. L'église de Smyrne devait avoir une persécution de dix jours, ni plus ni moins, le temps nécessaire pour que l'épreuve produisît son fruit. Pour nous aussi, Dieu a compté les heures, les minutes de l'épreuve, et nous devons avoir cette confiance, quand nous passons par l'épreuve, que Dieu y a assigné un terme. Remarquons comme, dans Apocalypse 12, Dieu parle pour le résidu d'Israël d'une tribulation de 1260 jours; ailleurs, où il est question de la même époque, mais au point de vue du monde, le temps est compté en années et en mois, 3 1/2 ans, 42 mois; mais pour le résidu, Dieu compte les jours. Les Israélites séjournèrent

430 ans en Egypte; nous voyons, dans le chapitre 15 de la Genèse, que Dieu dit à Abraham que sa postérité serait opprimée en Egypte pendant 400 ans. Mais Dieu avait fait des promesses, et il ne les oublie pas. Pour nous, ses promesses sont oui et amen, positives, soit quant à notre pèlerinage, soit quant à notre entrée au ciel, ses promesses s'accompliront.

Le peuple est appelé «les armées de l'Eternel»; quelles armées étaient-ce? une troupe avec femmes et enfants, sans armes. Mais l'Eternel est leur chef, et qui sera contre eux? Ils appartiennent à l'Eternel, ils sont son peuple, et qu'on ne s'avise pas de faire quoi que ce soit contre eux. Qu'il est précieux pour nous de savoir que nous appartenons au Seigneur. C'est dans le temps de la persécution, au commencement, alors que tous les chrétiens étaient dispersés, que Saul ravageait l'Assemblée, faisant mettre en prison ceux qu'il pouvait, que le peuple de Dieu semblait le plus vil de la terre, c'est alors que le Seigneur, arrêtant Saul, lui dit: «Pourquoi me persécutes-tu?» Ce pauvre peuple persécuté, c'était lui-même; les chrétiens sont tellement unis à Christ dans la gloire, que si un est renié, méprisé, Christ l'est. Nous sommes aussi bien sous les yeux du Seigneur, qu'Israël l'était sous ceux de l'Eternel. Pour eux, le jour de la pâque devait être le plus grand jour de la fête, comme pour nous aussi, le jour le plus précieux est celui où nous nous souvenons du Seigneur dans ses souffrances et dans sa mort.

(Verset 43). Il est ajouté un mot quant aux étrangers. Il n'était pas possible qu'un étranger célébrât la pâque, s'il n'avait passé par la circoncision. La circoncision était le signe de la séparation pour l'Eternel, elle rappelait la mort. De même, si Christ est mort pour nous, nous sommes morts avec Christ; pour célébrer notre pâque, il nous faut être morts. Pour célébrer la fête et jouir de la communion du sang du Christ versé pour les péchés, pour notre salut, il faut avoir passé par cette circoncision. Comment participerions-nous à ce festin, si nous n'avons pas été dépouillés des péchés de la chair par la mort de Christ, si nous n'avons pas été rachetés par Lui, si nous ne sommes pas en communion avec Lui? Ceci montre qu'à la table du Seigneur, il ne peut y avoir des inconvertis, ce serait une profanation. Puisse-nous profiter des enseignements que le Seigneur nous donne dans sa Parole!

(Verset 50). «Et tous les fils d'Israël firent comme l'Eternel avait commandé». Que cela puisse être vrai de nous aussi, que tous nous fassions en toutes choses selon les commandements du Seigneur.

## Chapitre 13

Quand nous lisons cette portion de l'Ancien Testament, ce que l'apôtre Paul écrivait aux Corinthiens (1<sup>re</sup> épître 10: 11), se présente à notre esprit: «Toutes ces choses ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints». Aussi devons-nous les lire en pensant «qu'elles leur arrivèrent comme types».

Ce chapitre 13 fait suite au verset 51 du précédent: «Et il arriva, en ce même jour, que l'Eternel fit sortir les fils d'Israël du pays d'Egypte, selon leurs armées». Par conséquent, la délivrance était en train de s'opérer; elle ne le fut complètement qu'après le passage de la

mer Rouge, mais il y avait délivrance cependant, en ce qu'ils étaient délivrés du jugement, mis à l'abri par le sang.

Dans le chapitre précédent, nous avons déjà vu l'institution de la fête des pains sans levain mise en rapport avec la délivrance; nous voyons en plus, ici, le rachat des premiers-nés. Les Israélites ne devaient pas avoir chez eux quelque chose qui symbolisât le péché, il ne devait donc pas y avoir trace de levain. La signification pour nous, c'est la sainteté personnelle — non la sainteté extérieure, mais celle de l'âme, des pensées, des paroles, des actions — c'est l'absence des péchés. Les sept jours signifient, comme nous l'avons dit, le cycle complet de notre vie; quand cette vie sera passée, quand elle se sera écoulée dans cette marche pure aux yeux de Dieu, alors paraîtra le grand jour, alors viendra la fête qui se célébrera dans le ciel. Nous avons à faire attention à la chose avec laquelle la sainteté est mise en rapport; Dieu est un Dieu saint, et nous devons répondre à la nature de ce Dieu, en sorte que la première chose qu'il nous faut, c'est d'être débarrassés du péché. Nous sommes des pécheurs, l'épître aux Romains nous parle des péchés et du péché dont nous devons être débarrassés. Nous ne pouvons pas plus nous en dépouiller, que nous ne pouvons nous justifier. Même avec des efforts soutenus, la racine du péché serait toujours en l'homme, et, quant aux péchés intérieurs, la chair est là. Il faut donc qu'il intervienne quelque chose qui ne soit pas de nous: la délivrance vient de Dieu, de Dieu uniquement.

Comment a-t-il opéré cette délivrance?

Pour Israël, rien de plus simple que cette délivrance. Aucun homme n'aurait pensé que le sang pût écarter l'ange destructeur. Et personne non plus n'aurait trouvé le moyen de sauver des pécheurs comme nous. Mais, dans son amour, Dieu a pu nous justifier des péchés et en même temps nous délivrer du péché. Cette double délivrance est par Jésus Christ et dans son sacrifice sur la croix; il a été notre substitut, il a tout pris sur Lui, et Dieu, en vertu de ce sang, nous a justifiés gratuitement dans sa grâce. «Le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché». A la croix, il y a aussi la délivrance du péché, il a été condamné dans la personne de Christ. Christ a été offert en sacrifice pour le péché, et ainsi, à la croix, le vieil homme a trouvé sa condamnation et sa fin, et maintenant, le péché est là, mais moi, je suis mort au péché, j'ai échappé à ce maître cruel.

Une autre chose se rattache aussi à ces vérités précieuses, la voici: Un pauvre pécheur, incapable de résister à sa mauvaise nature — et c'est notre histoire à tous — trouve, et nous trouvons, dans la mort du Seigneur, la vie; elle nous est communiquée par l'Esprit Saint, elle est en dehors du jugement, de la puissance du péché, de l'ennemi. Or, c'est dans la possession de cette vie en Christ que nous avons à marcher d'une manière digne du Seigneur, pour Lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre et croissant par la connaissance de Dieu. C'est là la marche représentée par les pains sans levain. Est-ce que nous ne tombons plus?... Mais, en tous cas, nous avons tout ce qu'il faut pour marcher sur les traces du Seigneur Jésus; si nous laissons entrer du levain dans nos pensées, c'est pour nous la perte de la communion.

Quand une âme a saisi cet amour du Seigneur, quand elle en est pénétrée, quand elle contemple son amour à la croix, ses souffrances, son abandon, quand elle voit tout ce qui s'est opéré à cette croix, comment pourrait-elle ne pas désirer marcher d'une manière digne de ce précieux Sauveur?

Lorsque les Israélites célébraient la fête, ils devaient se dire: Dieu a agi et nous a délivrés de la fournaise de l'Egypte.

(Versets 12, 13). Tous les premiers-nés des Israélites appartenaient à l'Eternel et, par conséquent, ils devaient être rachetés, mais ce qui est étonnant, c'est que, dans les versets qui nous occupent, le rachat du premier-né de l'homme est mis là, à côté du rachat d'un âne. Les enseignements de la Parole sont simples. Les ânes étaient des animaux considérés comme impurs, et ils devaient être rachetés, sinon, mis à mort, parce que ce qui est impur doit passer par la mort. Pour les fils d'Israël, c'est la même chose. Dieu ne voulait pas la mort du pécheur, il fallait donc qu'ils fussent rachetés. Nous sommes placés au même rang, sur la même ligne qu'un animal impur.

Qu'est-ce qui fait qu'Israël est là, comme une chose souillée? C'est le péché; le péché le rend impur et le salaire du péché, c'est la mort. Il a été épargné, mais il aurait dû mourir, et il fallait qu'un agneau fût offert pour lui. Dieu a aussi pourvu à notre rachat: «Vous avez été rachetés... par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 18, 19). Nous répétons donc qu'en rapport avec la délivrance, se trouve la sainteté personnelle et le rachat.

(Versets 14-16). L'Israélite devait enseigner ces choses à ses enfants. Sachons-le faire aussi; enseignons-leur ce qu'ils sont par nature — des pécheurs — ce qu'ils ont mérité. C'est la conscience que l'on a du péché qui conduit à l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Le premier pas vers le salut, c'est la connaissance du péché, la connaissance de ce que l'on est par nature. La pauvre pécheresse connaissait ses nombreux péchés, et c'est pour cela qu'elle va au Seigneur. Il n'y a pas de paix, pas de joie, pas de bonheur, pour celui qui ne sait pas qu'il est en règle avec le Seigneur Jésus. Les premiers-nés des Israélites étaient consacrés à l'Eternel: le Seigneur petit enfant l'a été également. Les premiers-nés représentaient la nation entière; le peuple céleste, les chrétiens, est consacré à Dieu «Vous n'êtes point à vous-mêmes; car vous avez été achetés à prix» (1 Corinthiens 6: 20). Voici maintenant une troisième chose: Si nous possédons une nouvelle vie en Christ, sommes-nous à nous-mêmes; nos personnes ici-bas nous appartiennent-elles? Si nous disons être à nous-mêmes, c'est un vol que nous faisons à Dieu; pas une action, pas une parole ne nous appartient, et nous avons à réaliser cela dans la pratique.

Soit dans le tabernacle, soit dans le temple, tout était consacré solennellement pour ne servir qu'à l'usage de Dieu et devant Lui. Nous sommes comparés à ces vases, vases remplis de l'Esprit; que tout en nous se rapporte à Dieu: «Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus» (Colossiens 3: 17). Nous avons à vivre d'une vie de consécration au service de Dieu et du Seigneur. Paul l'avait compris. «Je ne vis

plus moi»; le Paul, enfant d'Adam, avait disparu, pour laisser place à un autre: «C'est Christ qui vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Si Christ vit en moi, tout en moi sera saint et pur.

(Versets 17-22). La fin du chapitre nous montre les soins merveilleux de Dieu pour son peuple. Il le conduit; Il nous conduit aussi. Il nous donne ce qu'il nous faut pour que nous soyons en état de supporter les difficultés, les épreuves; il porte dans ses bras les faibles et les impuissants. Non seulement il conduit sur le chemin, mais il est la lumière qui éclaire le chemin. Le chemin que Dieu choisit pour nous est toujours le bon chemin. Bienheureux celui qui regarde en haut et voit la lumière divine.

Au verset 17, le mot «conduisit» est à remarquer; c'est Dieu qui s'est mis à la tête des Israélites, il est leur conducteur; leur marche est son affaire, il a pris charge d'eux. Nous voyons là quelle est sa tendre sollicitude, nous n'avons pas à chercher notre chemin, mais à suivre les directions de sa Parole pour marcher dans son chemin; Jésus est le Berger de ses brebis, et elles suivent sa voix. Dieu conduit les Israélites par un chemin qui ne doit pas les décourager dès le début. Il en est ainsi dans la vie du chrétien, parce que Dieu connaît notre faiblesse, c'est peu à peu qu'il nous fait entrer dans le combat: «Par son bras, il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein; il conduira doucement celles qui allaitent» (Esaïe 40: 11). C'est Dieu qui mesure le chemin et nous pouvons marcher tranquillement sur celui qu'il trace pour nous.

(Verset 19). C'est une chose intéressante que renferme ce verset: «Et Moïse prit les os de Joseph avec lui». Joseph, au comble des honneurs, le premier après le souverain, tout puissant en Egypte, n'avait pas son coeur à ces choses; son coeur était au pays de la promesse, et c'est pour cela qu'il fait jurer aux fils d'Israël de monter ses os hors d'Egypte. C'est un bel exemple de foi; il avait la pleine assurance de l'accomplissement des promesses: «Certainement Dieu vous visitera», et pour lui, être enseveli au pays promis à ses pères, était le premier de tous les honneurs. Puisque Dieu a pris en main son peuple, il faut qu'il dirige tout; ils n'ont qu'à suivre, et il se tient là, devant eux. Ce n'est pas un ange, ce n'est pas un prophète: «L'Eternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer»; ils avaient ainsi le signe visible de sa présence. Quelles que soient les circonstances dans lesquelles nous sommes, lumineuses ou sombres, si nous regardons à Dieu, nous sommes conduits au travers de tout.

(Verset 21). «Afin qu'ils marchassent jour et nuit». Ils ne pouvaient se reposer durant la nuit, il fallait mettre la plus grande distance possible entre eux et le pays de l'esclavage, ils ne seront affranchis que hors de l'Egypte, et c'est pour cela qu'ils avaient à marcher jour et nuit. L'Egypte, c'est le monde, et nous avons à nous débarrasser de tout ce qui est du monde et qui entraverait notre marche vers le pays de la promesse.

## Chapitre 14

(Versets 1-4). Maintenant, l'Eternel parle à Moïse, il a des ordres à lui donner. Il faut qu'il conduise Israël dans un lieu d'épreuves; sa foi doit être éprouvée. Lorsque nous traversons l'épreuve, c'est Dieu qui le permet, et son but est d'éprouver notre foi et de manifester sa puissance pour nous délivrer. C'est à tort que l'on attribuerait les épreuves à Satan, quoique, dans l'histoire de Job, Dieu lui ait permis d'éprouver son serviteur, mais c'est toujours vers Dieu qu'il faut regarder quant à l'origine de l'épreuve. L'épreuve nous fait connaître ce qui nous sauve; elle est destinée à nous jeter dans les bras de Dieu, et nous apprend à dire au Seigneur Jésus: «Je veux me confier en toi».

L'Eternel fait connaître ses voies à Moïse; Moïse est son confident; il pénètre dans le secret de l'Eternel, comme son intime ami. Nous pouvons être dans cette même position; en vivant dans la communion du Seigneur, il faut que nous apprenions les secrets de Dieu, ce qu'il veut de nous. Le Psaume 73 nous montre qu'à celui qui regarde des yeux de la chair tout paraît obscur; «il est stupide, et n'a pas de connaissance» (verset 22); mais, quand «il entre dans le sanctuaire de Dieu», alors tout est clair; «il comprend» (verset 17). Nous devons voir avec un oeil spirituel éclairé par l'Esprit Saint et la parole de Dieu.

Moïse conduit donc le peuple, sachant où il le conduit et pourquoi. Que se passe-t-il en Egypte? Le coeur du Pharaon, qui a cédé à la force, revient maintenant à sa dureté première. Ah! comme cette histoire nous montre bien le coeur naturel de tant de personnes! La mort d'un être chéri paraît un moment les avoir touchées, avoir secoué leur torpeur, leur indifférence, leur endurcissement; puis la vie reprend, la douleur s'atténue et s'efface, et le coeur s'endurcit plus fortement.

(Versets 5-9). Le Pharaon, la première douleur de la mort de son fils passée, va faire tout son possible pour retrouver ses esclaves. Lui et ses serviteurs ne peuvent comprendre comment ils ont pu les laisser aller, quelle perte ils ont faite là; il faut les retrouver et les ramener bien vite. C'est Dieu qui permet cela, pour manifester sa gloire d'une manière plus éclatante. On est étonné de voir le Pharaon agir ainsi; mais n'oublions pas qu'il était sous la puissance de Satan, et qu'il y était volontairement, après avoir repoussé tous les appels que Dieu lui avait adressés par la voix de Moïse. En considérant les temps où nous sommes, le rapprochement s'impose. Lorsque les chrétiens auront quitté la terre, ceux qui resteront finiront par marcher audacieusement contre Dieu; les plaies augmenteront d'intensité, mais rien ne pourra fléchir ces coeurs durs qui combattront contre l'Agneau le Fils de Dieu lui-même. Déjà maintenant, combien ne se soumettent pas à Dieu; mais, alors, ce sera universel: tous marcheront contre Dieu. Nous nous approchons de ce temps, et non pas, comme beaucoup le prétendent, d'un temps d'amélioration. Il viendra un règne de justice, mais non d'amélioration. L'Evangile est prêché aujourd'hui; mais le règne de Dieu, le royaume du Seigneur Jésus Christ, s'établira, non par l'Evangile, mais par les jugements. Le monde ira de mal en pis, et, par un dernier acte de jugement, le Seigneur Jésus établira son règne de paix.

Les chrétiens ne seront plus sur la terre. Notre coeur doit être rempli, du désir que les âmes entendent l'Évangile.

Ainsi le Pharaon s'endurcit et met tout en oeuvre pour ressaisir ses esclaves. Si nous avons été délivrés de l'esclavage de Satan, si le sang précieux de l'Agneau nous a lavés, si la puissance de Dieu nous a tirés des ténèbres, Satan ne peut plus river ses chaînes sur nous; celui qui retenait captif — la captivité — a été vaincu. Un chrétien peut manquer, trébucher, aller loin dans le déshonneur qu'il fait au Seigneur, se laisser enlancer dans les pièges, dans les ruses, de manière à déshonorer le Seigneur: c'est très sérieux. Si pour nous il est le premier entre tous, le premier dans nos affections, comment porterions-nous le moindre déshonneur à son nom? C'est une chose terrible. Nous avons péché, le sang est versé pour nous sauver; nous avons cru, nous sommes sauvés. Comprendons-nous ses souffrances? Voilà ce qu'il a enduré pour moi.

Pécher, après avoir connu l'amour de Christ, est affreux. Le Seigneur a dit de ses brebis que personne ne peut les Lui ravir, mais cela ne signifie pas que nous puissions nous laisser aller à l'indifférence; c'est un motif, au contraire, de prier, de veiller, de demander que nos coeurs soient gardés; une raison de nous attacher à Celui qui est venu pour nous sauver, pour nous racheter. Nous ne devons pas pécher afin que la grâce abonde; nous devons nous garder *d'abuser* de la grâce.

(Versets 10-14). Il est impossible que le Pharaon réussisse dans sa poursuite, et nous allons le voir tomber dans le piège qu'il se dresse à lui-même. Les Israélites sont atteints; l'armée du Pharaon va les entourer: armée habituée au maniement des armes, tandis qu'eux, pauvre troupeau, ne possèdent aucune arme, et du reste ne sauraient s'en servir. Il n'y a aucun espoir pour ce peuple: s'il résiste, c'est un carnage épouvantable; sinon, le voici de nouveau esclave. Les Israélites savent cela, ils connaissent la puissance de l'Égypte, et alors, levant les yeux vers l'ennemi qui s'approche, ils ont un moment de désespoir indescriptible. Qu'auraient-ils dû faire? Ils auraient dû connaître Dieu; ils avaient vu ses merveilles opérées en Égypte, ils s'étaient vus mis à l'abri des plaies par Lui, ils avaient la preuve visible de sa présence — ils voyaient. Nous marchons par la foi, et non par la vue, et nous raisonnons facilement, disant: Ils auraient dû avoir confiance. Voir sans croire ne suffit pas; or les Israélites voyaient, mais ne croyaient pas; ils s'épouvantent, ils oublient Dieu. Ne faisons jamais comme eux, nous avons la parole de Dieu, ses directions, et cependant nous sommes des gens de petite foi. C'est lorsque les difficultés s'accumulent que nous avons à nous tenir tranquilles, à attendre, à voir la délivrance de l'Éternel. Ne l'avons-nous pas vue? Nous étions perdus, et le Seigneur s'est placé entre nous et nos péchés, afin de nous délivrer du jugement. Dieu est entre nous et la difficulté. Il y a telle position où Dieu veut que nous soyons tranquilles, et c'est justement ce que nous n'aimons pas. Les Israélites n'avaient rien à faire qu'à rester tranquilles. «L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles». Nous sommes appelés à marcher avec foi et confiance dans l'amour et la miséricorde de Dieu. Ce qui glorifie Dieu le plus, c'est la ferme et tranquille confiance en Lui; et ainsi, nous avons à marcher dans les bonnes oeuvres qu'il a placées devant nous.

Les pauvres Israélites qui s'étaient montrés incrédules en Egypte, quand Moïse s'était présenté à eux comme envoyé de Dieu, préférèrent maintenant les souffrances de la captivité à l'anxiété du moment; mais l'Eternel était près de les délivrer. Il avait amené le Pharaon jusque-là pour se glorifier et pour que sa puissance éclatât aux yeux de toutes les nations.

Un jour la gloire de l'Eternel couvrira toutes les nations; nous verrons cette gloire magnifique; nous y serons associés.

Dieu est notre lumière. Il permet, pour notre bien, que nous soyons au milieu des difficultés; mais nous devons, dans ces difficultés, rester tranquilles: «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (Philippiens 4: 6, 7). Bannissons toute crainte, tout souci, tout trouble; cela ne convient pas aux enfants de Dieu. Nous avons une ressource: plaçons tout devant Dieu, et faisons comme Moïse, qui crut à l'Eternel. Présentons nos requêtes et toutes nos circonstances, laissant Dieu agir, et la paix de Dieu remplira nos coeurs. Aucun orage ne saurait l'atteindre, et, nous reposant sur son sein, nous jouirons de cette paix et de la personne adorable du Seigneur Jésus.

Tandis qu'au ciel ma place est prête,  
Ici-bas j'ai la paix du coeur.  
Loin des flots et de la tempête,  
J'ai, pour y reposer ma tête,  
Le sein béni de mon Sauveur.

Il y avait bien de quoi s'effrayer, de quoi trembler pour ces pauvres Israélites, en voyant cette armée du Pharaon rassemblée et prête à les poursuivre; c'était la puissance de Satan qui agissait pour réduire le peuple de Dieu en esclavage. Nous sommes faibles contre les ruses et les efforts de Satan; qui peut résister à sa puissance? Un seul: le Fils bien-aimé de Dieu a pu rencontrer Satan, et l'a vaincu. Béni soit-il, parce que, Lui appartenant, «nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés» (Romains 8: 37).

Pour le moment, les Israélites sont saisis de crainte. Ils avaient été délivrés de l'ange destructeur qui les aurait frappés, si Dieu n'était intervenu; ils avaient été les objets des soins de Dieu qui leur avait enseigné à mettre le sang sur les poteaux et le linteau des portes, de sorte que le destructeur les épargnât. Ils n'auraient pas dû oublier cette délivrance merveilleuse et, en retour, avoir confiance en l'Eternel, qui s'était mis lui-même à leur tête pour les faire sortir d'Egypte. Le jugement était passé pour eux, et ainsi ils étaient délivrés de l'ennemi. Pour nous non plus il n'y a plus de jugement; nous sommes délivrés de la puissance de l'ennemi; Satan, le monde, le péché, ont trouvé leur fin à la croix du Seigneur Jésus Christ.

«Ils crièrent à l'Eternel», est-il écrit; et aussitôt après ils murmurent. Il semble qu'il y ait contradiction: s'ils crient à l'Eternel, ne doivent-ils pas attendre sa réponse? Ils sont dans la détresse, et c'est inconsciemment que leurs regards se tournent vers l'Eternel. L'Eternel entend les cris, même les cris non exprimés; il entend les soupirs. Lorsque la mère désolée



d'Ismaël jeta son fils sous un buisson, pour ne plus voir sa souffrance, Dieu entendit la voix de l'enfant. Il vit son besoin, et il y eut réponse dans son coeur. Dieu voit nos circonstances, nos besoins. Il entend nos soupirs. Il voit et il entend.

Les Israélites maintenant désirent retourner en Egypte; ils regrettent la servitude dont ils ont tant souffert. N'est-il pas vrai que, quelquefois, dans la vie du chrétien, lorsqu'il se trouve serré de près dans les difficultés, il lui arrive de dire: Oh! si j'étais resté dans le monde, toutes ces épreuves ne m'arriveraient pas? Nous avons été appelés dans le chemin de la séparation, et là nous rencontrons souvent, au lieu des bénédictions attendues, des épreuves; et le monde juge que, si nous avons continué de marcher avec lui, cela ne serait pas ainsi. Ce sont là les moyens de Satan pour ébranler le coeur. Les Israélites qui éprouvent ces sentiments, ne peuvent heureusement pas retourner en Egypte.

Quel contraste entre l'ensemble du peuple et Moïse! Sa foi n'est pas ébranlée; il tient ferme, comme voyant Celui qui est invisible; il sait que Dieu agira. «Ne craignez point». Quelle bonne et précieuse parole! Et cette parole, Moïse la dit de la part de l'Eternel, il la goûte et l'expérimente. Combien de fois ne l'entendons-nous pas, nous aussi? D'abord, quand nous avons eu la conscience de nos péchés et nous sommes sentis sous la condamnation, la grâce est venue et a dit: Ne crains point. Puis, c'est la voix de l'amour: «Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte» (1 Jean 4: 18). Le Seigneur dit à ses disciples: «Que votre coeur ne soit pas troublé». Ils étaient dans une position difficile, et ils pouvaient craindre avec raison; l'un allait trahir son Maître, un autre le renier! «Que votre coeur ne soit pas troublé». C'est cette confiance implicite dans l'amour qui chasse la crainte du coeur de Moïse et lui donne de pouvoir encourager le peuple, malgré la position difficile où il se trouve, pris entre la mer devant lui et l'armée du Pharaon derrière: «Ne craignez point; tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Eternel, qu'il opérera pour vous aujourd'hui; car les Egyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les verrez plus, à jamais. L'Eternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles».

La Parole nous dit qu'«il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» (Romains 8: 1), et pour tout le cours de notre vie, la délivrance est là. Si la délivrance tarde, nous avons à la voir en Dieu — c'est ce qui honore Dieu. Je ne vois pas l'issue, mais je vois la délivrance en mon Dieu. Il opère pour nous aujourd'hui. Il s'est chargé de nous, et mène toutes choses à bonne fin. Nous Lui appartenons, nous sommes ses enfants bien-aimés, et il agira selon tout ce qu'il y aura de plus excellent pour nous. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? (Romains 8: 31).

Dieu était pour les enfants d'Israël, et le Pharaon, comme un fétu, va être enlevé en un instant par le souffle de l'Eternel. Le Dieu fort se range de leur côté, ils sont sous la protection de Celui qui a fait toutes choses, et les ennemis vont être engloutis: «Vous ne les verrez plus à jamais». Quel bonheur de connaître un tel Dieu, qui se met entre nous et nos ennemis! Que peut Satan, que peut le monde contre celui qui est ainsi gardé? Là est la sécurité, là seulement est la jouissance de cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, et c'est notre part bénie.

L'excès de l'angoisse du peuple monte à Dieu, inconsciemment, nous l'avons dit, mais pour Moïse c'est quelque chose de conscient; il sait que la délivrance va leur venir de Dieu, mais il ignore de quelle manière, et dans l'intelligence de la puissance de Dieu il s'approche de Lui. Dans les circonstances difficiles, nous devons crier à Dieu, mais avec l'intelligence de ce qu'il est — c'est-à-dire avec l'intelligence de son amour, parce que nous savons que son coeur est incliné vers nous; avec l'intelligence de sa sagesse, parce que nous savons qu'il agira; et avec l'intelligence de sa puissance, parce que nous savons que rien ne peut Lui résister. Ainsi nous trouvons la paix, le fardeau est ôté. Nous devons encore avoir l'intelligence de nos besoins; il ne faut pas que ce soit quelque chose de vague; nous devons savoir saisir et présenter à Dieu nos besoins réels pour marcher d'une manière qui soit à sa gloire, et plus encore lorsque nous nous trouvons dans les difficultés. C'est ainsi que Moïse crie à l'Eternel, aussi la réponse ne se fait pas attendre.

(Verset 15). «Parle aux fils d'Israël, et qu'ils marchent». Marcher! Où veux-tu que nous marchions? aurait-il pu dire; la mer est devant nous et l'armée du Pharaon nous enserme! Marche! Il y a eu un temps pour demeurer tranquille, maintenant il faut marcher. Dieu veut l'obéissance en tout, et c'est Lui qui écartera les difficultés. Il faut marcher.

(Versets 16-25). «Lève ta verge, et étends ta main sur la mer, et fends-la». C'est la verge du jugement qui maintenant ouvre le chemin de la délivrance — chemin merveilleux, chemin à travers la mort! Les enfants d'Israël eussent-ils essayé d'y entrer d'eux-mêmes, ils auraient été engloutis, mais c'est Dieu qui ouvre ce chemin à travers la mort. C'est ainsi qu'il opère, et ils peuvent entrer sans crainte. A peine un pied s'est-il avancé que les eaux se retirent, formant comme deux murs, et Israël passe, l'Eternel agissant en sa faveur.

Dieu nous trace aussi le chemin, et il est bon de Lui appartenir. Non seulement notre âme est sauvée, mais il est avec nous dans toutes nos détresses. «Il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé» (Psaumes 16: 8). «Tu es avec moi: ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent» (Psaumes 23: 4). «Qui nous séparera de l'amour du Christ?» (Romains 8: 35). «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» (Romains 8: 31).

Ce qui était délivrance pour Israël devient mort pour le Pharaon et son armée. La puissance qui opprimait Israël va être détruite. L'Ange de Dieu, l'Eternel lui-même était là, dans la colonne de nuée, accompagnant le peuple, habitant toujours avec lui, ne devant le laisser ni maintenant, ni plus tard; mais les enfants d'Israël le chasseront un jour de Canaan par leur incrédulité, et alors ils seront emmenés en captivité à Babylone. Cependant, Dieu ne les abandonnera pas.

Comme c'est précieux de savoir qu'il est avec nous dans tout le cours de notre voyage!

(Verset 19). «L'Ange de Dieu, qui allait devant le camp d'Israël, partit, et s'en alla derrière eux; et la colonne de nuée partit de devant eux, et se tint derrière eux».

Le chemin est tracé devant eux, ils n'ont pas à le chercher, mais à y marcher. Il y a, à travers le monde, un chemin de Dieu, et nous avons à le suivre. Derrière eux est le péril, et Dieu s'y rend. Il passe en arrière, pour les protéger. Il se tourne du côté du péril pour les

délivrer, et place les Egyptiens dans les ténèbres. La puissance de l'Eternel est entre l'Egypte et Israël; il aurait fallu que les Egyptiens traversassent cette puissance de Dieu, et ils ne le pouvaient sans être frappés de mort.

La croix de Christ est pour le monde quelque chose d'obscur; pour nous, elle est délivrance et lumière, et remplit le coeur de joie et de paix.

Qui faisait souffler ce vent d'orient? «Celui qui fait ses anges des esprits, et ses serviteurs des flammes de feu» (Psaumes 104: 4). Celui qui tient toutes les puissances de la nature entre ses mains, Celui auquel elles obéissent, et qui, plus tard, viendra avec les anges de sa puissance en flammes de feu, pour exercer la vengeance contre ceux qui ne croient pas. Le vent d'orient fend la mer devant Israël qui passe à pied sec. Dieu qui a créé la mer, la fait mouvoir à son gré. Quelle sécurité pour le chrétien de connaître cette puissance! Que craindrait-il, quand il peut dire en toutes circonstances: «C'est mon Dieu qui agit. Quand les mers viendraient à bruire, quand les montagnes seraient jetées au coeur des mers... nous ne craignons point... car il est notre haute retraite» (Psaumes 46).

(Versets 26-31). Les Egyptiens ne savaient pas que ce chemin de délivrance pour Israël était un chemin de destruction pour eux. Il y a, devant les pécheurs, un chemin de destruction au bout duquel se trouve le jugement inexorable de Dieu; mais celui qui croit suit un chemin qui aboutit, comme celui des Israélites, au rivage béni du bonheur.

(Verset 24). «L'Eternel regarda». C'est terrible lorsque Dieu regarde et voit l'iniquité devant Lui. Il exerce alors le jugement sur ce qu'il voit. Il regarde avec faveur le peuple qui Lui appartient, et pour Israël c'est la délivrance; il regarde les Egyptiens, et met en désordre leur armée. Son regard, arrêté sur le pécheur, jette le trouble dans ses pensées. Pour les Egyptiens, le trouble est sans remède. Quand les saints seront avec le Seigneur, Dieu regardera ce monde, et alors quel trouble, quelle angoisse, quel bouleversement pour lui! Actuellement déjà, on a comme un pressentiment de ces choses terribles qui vont arriver. Mais, Dieu soit béni, nous serons de l'autre côté, avec le Seigneur pour l'éternité. Les Egyptiens troublés ne peuvent accomplir leur mauvais dessein. Les hommes, un jour, dans leur audace, oseront marcher contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, parce qu'il est Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Nous avons dans la Parole bien des exemples de ce qui arrivera: le déluge est venu balayer un monde d'iniquités, après des avertissements donnés par Noé; Sodome et Gomorrhe ont été détruites, après avoir été averties; le Pharaon et son armée sont engloutis, parce qu'ils n'ont pas pris garde aux avertissements. Le Seigneur lui-même rappelle ces faits pour que les hommes se détournent du mal, et il les presse de venir à Lui. Sa grâce règne encore; si le pécheur vient à Lui, il est sauvé. Les Egyptiens veulent fuir, mais est-ce possible? Le temps du salut est passé, il n'y a plus pour eux que la destruction. Quelle image de ce qui aura lieu, quand les hommes seront livrés à l'énergie du mensonge! La porte sera fermée; une destruction subite tombera sur eux, quand ils diront: paix et sûreté. Les Egyptiens ont beau vouloir fuir; ils ne peuvent échapper, et les Israélites sont ainsi délivrés par la puissance

merveilleuse de Dieu. La puissance de Dieu nous délivre parfaitement de la puissance de Satan, du monde et du péché. Que le nom du Seigneur soit béni!

## Chapitre 15

Il faut nous souvenir de tout ce qui est arrivé précédemment, car c'est ce qui motive ce magnifique chant de louanges à l'Eternel. Il y avait eu deux jugements: 1° L'ange destructeur avait frappé les premiers-nés des Egyptiens; 2° l'Eternel avait détruit les ennemis de son peuple, et dans les deux jugements Israël avait été épargné. Lorsque, dans sa justice, Dieu a frappé les Egyptiens, quoique son peuple fût aussi pécheur, il a trouvé le moyen de le sauver, en lui faisant mettre du sang sur les poteaux et le linteau des portes; ce sang détournait le jugement de dessus leurs têtes, et satisfaisait parfaitement à la justice et à la sainteté de Dieu.

Nous sommes mis à l'abri du jugement par le sang de Christ: la croix nous parle de notre état de culpabilité devant Dieu; pourquoi le Prince de la vie a-t-il passé par la mort? A cette question il est une seule réponse: Nos péchés ont cloué Christ à la croix. Il fallait ce sang précieux, et cela ne nous montre-t-il pas l'horreur du péché aux yeux de Dieu? Il nous a aimés jusqu'à donner son Fils bien-aimé. Il ne l'a pas épargné. Mais quand nous sommes mis à l'abri du jugement, tout n'est pas fini. Israël ne pouvait rester tranquille; l'armée du Pharaon le poursuivant justifiait ses craintes; le fait qu'avoir été mis à l'abri de la mort ne le rassurait pas; il tremblait, et cela parce qu'il n'était pas hors d'Egypte.

Ainsi, quand on a connu son état de péché, on cherche le moyen d'échapper à la condamnation, et on ne le trouve qu'à la croix; mais un autre élément est encore nécessaire: il faut avoir la certitude, il faut ne pas douter, car Satan nous harcèle et cherche à mettre en nos âmes le doute et le trouble. Lorsque les Israélites, arrivés sur l'autre rive, regardèrent en arrière, ils virent les corps morts de leurs ennemis, et ils purent dire, dans la joie de la délivrance: «Nous sommes sur le rivage de la vie». Nous, nous avons cette délivrance en Christ.

Il y a le sang de l'expiation, puis, par la mort et par la résurrection de notre Seigneur Jésus Christ, nous sommes complètement délivrés de tous nos ennemis; la mort de Christ met fin à notre esclavage, à l'esclavage de Satan, et, dans sa résurrection, nous nous trouvons transportés dans la vie et affranchis de la puissance de Satan et du péché. Cela est nécessaire pour que nous soyons devant Dieu dans une position parfaite. Dieu achève ce qu'il a commencé, et nous donne cette position bénie. Loué soit ce précieux Sauveur qui est descendu dans la mort, et béni soit Dieu qui l'a ressuscité, en sorte que nous soyons saints et irréprochables devant Lui.

Nous comprenons maintenant le cantique de louanges des Israélites. Délivrés, sur le rivage de la vie, après avoir traversé la mort, l'Eternel étant avec eux. Ils avaient été baptisés, comme le dit Paul: «Nos pères ont tous été sous la nuée, et tous ils ont passé à travers la mer, et tous ils ont été baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer» (1 Corinthiens 10: 1). Le cantique s'élève sans crainte ni tremblement. Lorsqu'ils étaient en Egypte, entourés d'ennemis, ils ne pouvaient chanter, mais avec la délivrance éclatent les cantiques à l'Eternel.

Pour que nous puissions louer véritablement et rendre par conséquent un culte vrai, il est nécessaire que notre âme soit bien établie devant Dieu, que nous soyons agréables dans le Bien-Aimé. Après ses salutations aux Ephésiens, Paul écrivait: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3). Ce qui fait monter la louange du coeur de l'apôtre, c'est qu'il connaît Dieu; il n'y a pas de trouble, pas d'agitation, mais une paix parfaite. Nous avons cette même position en vertu de la délivrance qui a été opérée; nos bénédictions sont fondées sur la rédemption; la justice de Dieu est satisfaite, et il nous délivre parfaitement. S'il y a un doute, si la paix n'est pas bien établie, s'il n'y a pas d'affranchissement réel, le coeur ne peut louer complètement.

Remarquons ensuite que Dieu seul est l'objet de ce cantique. Il remplit tout; c'est toujours l'Eternel. Il a tout fait, tout accompli, et à Lui revient tout l'honneur, toute la gloire. Les Israélites n'exposent pas leurs besoins, leurs sentiments, non, mais il y a dans leurs coeurs un sentiment qui fait qu'ils louent Dieu purement et simplement. Nous devons avoir devant les yeux Celui qui a donné son Fils, et si notre coeur est plein de Lui et de notre Libérateur, la louange aura son vrai caractère.

(Versets 1, 2). «Je chanterai à l'Eternel... Jah est ma force et mon cantique». Jah, c'est-à-dire Jéhovah, Dieu, est chanté; toute la gloire Lui est rendue. Comme il est précieux de pouvoir louer avec un coeur libre, dégagé, qui sait que ses péchés sont ôtés, et qui, placé devant Dieu, peut chanter: «Il a été mon salut». Moïse avait dit aux Israélites: «Voyez la délivrance de l'Eternel», et ils ont vu, et Dieu a étendu son bras, et maintenant ils peuvent regarder en arrière et voir la délivrance.

Comme c'est précieux pour nous de réunir ces deux choses: la mort et la résurrection du Seigneur! «Il a été notre salut». Lorsque nous regardons en arrière vers cette croix bénie, vers ce sépulcre ouvert, nous disons: Voilà notre salut!

Quel cri sort du coeur des Israélites: «Il est notre Dieu». Ah! ils pouvaient bien le dire, et remarquons que c'est la première fois qu'ils le disent. En Egypte ils ne le pouvaient pas, mais maintenant c'est un peuple racheté, délivré, qui aimait son Dieu. Jésus a dit: «Je vais vers mon Dieu et votre Dieu». Il est notre Dieu, le Dieu de notre salut; autrefois, nous étions sans Dieu, lorsque nous ne connaissions pas Jésus; mais, délivrés en appartenant au Seigneur, nous disons avec délices: «Il est mon Dieu, qui m'a délivré de la puissance de Satan et du péché», et le coeur se repose avec bonheur sur Lui.

«Je lui préparerai une habitation». C'est la première fois qu'il est fait mention d'une habitation de Dieu, quoique cela ait toujours été dans la pensée de Dieu. Il n'a point habité avec Adam dans le paradis terrestre, ni avec Abraham; Abraham était cependant son ami et Il le visitait sous sa tente; des autels avaient été dressés, mais aucune habitation; maintenant, le peuple qu'il a racheté et acquis, va Lui élever une habitation. C'était un peuple terrestre, aujourd'hui rejeté; mais le moment viendra où il jouira de son Dieu ici-bas, quand son Dieu aura une habitation sur la terre.

«Nous sommes une nation sainte, un peuple acquis» (1 Pierre 2: 9). Que cela est précieux!

Dieu a voulu avoir une habitation, et au désert Israël a dressé le tabernacle, et la gloire de l'Eternel y est descendue. Au pays de Canaan, Salomon a élevé le temple, et la gloire de l'Eternel y est descendue. Maintenant, Dieu a une habitation spirituelle: «Vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22). Voilà ce qu'est l'ensemble de ceux qui croient au Seigneur Jésus: ce n'est pas individuel, mais nous sommes édifiés «ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit». Et dans le temps à venir descendra du ciel la sainte Jérusalem, dont les pierres sont les rachetés du Seigneur et les hommes sauvés seront autour de cette habitation divine.

«Le Dieu de mon père». Les Israélites, sortis de l'esclavage, pensent aux promesses faites à leurs pères; ils voient l'accomplissement des promesses du Dieu fidèle.

(Versets 3-12). Nous voyons, par ces versets, qu'ils avaient contemplé et vu de leurs yeux que l'homme n'était rien devant Dieu, qu'un souffle de l'Eternel remue les mers et engloutit au fond des eaux toute une armée puissante. Il est beau d'apprendre à reconnaître cette puissance de notre Dieu, qui dispose de toutes les forces de la nature. Le Dieu puissant, c'est «mon Dieu», et qui plus est, c'est «mon Père». Pour nous, il a déployé sa puissance dans la résurrection du Seigneur et en nous appelant à la vie, nous qui étions morts dans nos fautes et dans nos péchés. Nous savons la puissance qu'il déploiera plus tard, quand le Seigneur viendra avec les anges de sa puissance pour détruire l'ennemi — moment dont nous approchons — mais, pour nous, nous pouvons le bénir de ce que nous serons mis à couvert.

(Versets 13-19). Après cette explosion du coeur, nous voyons, au verset 13, une seconde chose: «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté». Le peuple vient d'entrer; il a encore bien du chemin à faire, mais il anticipe; il se voit déjà là, comme Paul, en Romains 8, anticipe et voit les desseins de Dieu. Le but de Dieu était de les conduire dans ce pays promis à leurs pères; ils saisissent ce dessein, le comprennent, et réalisent ce qui aura lieu. L'apôtre considère déjà ceux qui sont les objets des soins de Dieu comme étant dans la gloire. Nous savons que nous sommes conduits par la bonté de Dieu; il nous prend par la main, sa force nous guide, sa grâce nous délivre parfaitement. Nous sommes sous l'égide de notre Dieu pour arriver à cet héritage qui nous est réservé dans les cieux. Sans une espérance certaine fondée sur Dieu, je ne puis anticiper. Etant dès ici-bas bourgeois du ciel, je me vois déjà dans la demeure de la sainteté.

Pendant que nous avons à traverser le désert pour nous rendre à cette demeure de la sainteté, nous devons manifester la sainteté dans notre vie en nous séparant du mal. «Soyez saints, car je suis saint». «Poursuivez la sainteté». Le peuple de Dieu était un peuple saint et avait à marcher dans la sainteté, parce que son Dieu était saint. Puisqu'il avait été racheté par Lui, il lui appartenait. Rachetés par Christ, nous Lui appartenons. Combien nous sommes chers au coeur de Dieu, puisqu'il nous a rachetés par le sang de son Bien-aimé! Et maintenant, comment pourrions-nous choisir nous-mêmes notre chemin, ou nous égarer dans les sentiers

du monde? La nuée n'a cessé de conduire Israël; la grâce, la force, la bonté de l'Eternel le guident; la grâce, la force, la bonté de Dieu nous conduisent, nous, son peuple racheté.

Les versets 14-17 expriment la confiance des enfants d'Israël; ils ignoraient les pensées des peuples de Canaan, aucun messenger n'était venu leur dire la crainte qui s'était emparée d'eux; mais, comme nous l'avons déjà dit, ils anticipent. Ils vont traverser le désert et rencontreront des ennemis: à la fin de leur course, Edom se dressera devant eux, pour les empêcher de passer. Nous voyons, d'après la Genèse, qu'Edom fut toujours l'ennemi acharné d'Israël, quoique son frère, se réjouissant des afflictions du peuple. Nous savons encore que Moab appellera sur Israël la malédiction de Dieu; son roi Balak soudoiera le faux prophète Balaam pour maudire les Israélites (Nombres 22). Quant à la Philistie, elle fut, en tout temps, une nation ennemie, Les enfants d'Israël voient tout cela d'avance, mais ils sont remplis du sentiment de la puissance de l'Eternel, qui vient de jeter les Egyptiens dans la mer, et ils n'éprouvent point de crainte en voyant par anticipation leurs ennemis saisis de frayeur. Ces versets sont confirmés par les paroles que prononce Rahab, quarante ans plus tard: «La terreur de votre nom est tombée sur nous, et tous les habitants du pays se fondent devant vous» (Josué 2: 9).

Après cette énumération des ennemis d'Israël, nous lisons au verset 17: «Tu les introduiras». Rien n'empêchera la réalisation des desseins de Dieu, tous les obstacles sont néant, et rien ne pourra s'opposer à la volonté de l'Eternel. Cela est consolant pour nous. Paul écrivait: «Que dirons-nous donc à ces choses? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Et, après avoir énuméré les difficultés, les obstacles que nous pouvons rencontrer, il s'écrie: «Dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Romains 8: 31-37). Nous serons introduits dans cette Canaan; par la foi, nous y sommes. Ce n'est pas une habitation passagère, mais bien une habitation permanente: «Tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Eternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi». L'Esprit de Dieu fait voir aux Israélites le moment où le temple sera élevé par les soins de David et de Salomon. L'heure vient où, introduits par Jésus dans la Canaan céleste, nous serons «plantés» dans cette habitation de Dieu.

Faisons attention à l'histoire d'Israël: nous voyons que Dieu a conduit les Israélites, leur a donné la victoire, les a établis dans le pays; que l'habitation de l'Eternel a été dressée. Nous savons aussi quelle a été leur reconnaissance. Depuis le livre de Josué jusqu'à la fin des Rois ce n'est que l'histoire des chutes, des abominations du peuple; de sorte que Dieu quitte sa demeure, comme le dit Ezéchiel; et alors le temple est brûlé, la ville détruite, le peuple emmené en captivité. Est-ce que cela annule les desseins de Dieu? Non, les dons de Dieu sont sans repentir, et ce qu'il a dit, il l'accomplira. Ce que David a accompli n'est que le type de ce que le Fils de David accomplira. Nous avons, au Psaume 60, le chant de triomphe de David, après qu'il a remporté la victoire.

Au retour de la captivité, une nouvelle demeure a été élevée à l'Eternel, mais l'arche n'y était pas, et l'Eternel n'y est pas entré.

Nous arrivons à l'histoire prophétique d'Israël. Quand les temps seront venus, ce peuple, foulé aux pieds, mais qui cherche, par l'accumulation des richesses, à avoir maintenant la prééminence, aura un résidu établi dans cette terre de Canaan. De la racine d'Isaï, qui est la souche de David, sortira aux derniers jours un rejeton, devant lequel se présenteront les mêmes ennemis, qui, alors, seront vaincus définitivement (Lire Esaïe 11: 1-10).

Dans ce rejeton ne reconnaissons-nous pas tous les traits de notre précieux Seigneur? Il établira la paix dans toute la création qui soupire maintenant et attend la délivrance. Le peuple d'Israël sera ramené de tous les bouts de la terre (Esaïe 11: 11-14). La réunion de ceux qui ont été séparés si longtemps se fera; il n'y aura qu'un peuple, et ce sera l'accomplissement de toutes les prophéties relatives à Israël.

Nous voyons, dans ce chapitre, tout ce que Dieu fera; rien ne manque. Ses desseins irrévocables s'accompliront en dépit des fautes des hommes. Ne sommes-nous pas heureux de savoir que ce temps de paix viendra pour Israël, que cette délivrance merveilleuse est devant eux, qu'ils seront rétablis et soupireront d'allégresse? Alors, ils chanteront de nouveau un cantique de délivrance, comme après le passage de la mer Rouge. Lire Esaïe 12: 1-6: «Ta colère s'est détournée». Pour nous, elle est détournée, cette colère de Dieu, en vertu du sang de Christ; nous étions des enfants de colère; mais le sacrifice, de Jésus a détourné de nous l'épée du jugement.

Quel rapport nous constatons entre le premier et le dernier cantique des Israélites! En Exode 15: 2, ils chantent: «Jah a été mon salut»; en Esaïe 12: 2, ils chantent: «Dieu est mon salut». C'est ainsi que toute la parole de Dieu présente une harmonie parfaite. Nous qui sommes les objets d'un salut grand et précieux, nous pouvons puiser avec joie, avec bonheur, à la source même du salut, parce que cette source nous est ouverte.

Dieu nous fait une grande grâce en nous révélant ses desseins.

(Verset 18). Les enfants d'Israël ne sont pas encore entrés au pays de la promesse, mais ils savent que leur Dieu règne et régnera à perpétuité. Zacharie dit: «L'Eternel sera roi sur toute la terre» (14: 9). Nous verrons ces choses merveilleuses s'accomplir, le peuple rentré dans la terre de Canaan, à la gloire de son Dieu, les nations bénies;... mais tout cela, nous le verrons du haut du ciel; et quels transports, quelle joie, quelle allégresse, quand, dans le ciel, nous contemplerons la gloire du Seigneur et tous les siens bénis en Lui! Notre bourgeoisie à nous est dans les cieux, et nous avons à marcher ici-bas comme un peuple céleste.

Qu'est-ce que le désert pour nous? Le monde. L'Egypte est aussi le monde, mais le monde avec tous ses attraits, ses richesses, tout ce qui peut attirer la convoitise de la chair. Nous y sommes, dans ce monde, mais Dieu nous délivre du mal qui y règne. «Grâce et paix à vous, de la part de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais» (Galates 1: , -4). C'est la délivrance pour nous, et elle nous vient de ce que Jésus s'est livré pour nos péchés, qu'il est mort pour nos fautes, et nous passons avec Lui à travers la mort, et nous avons la vie par sa résurrection. Trop souvent, les chrétiens ont le coeur attaché aux attraits de l'Egypte, oubliant



que Jésus a dit: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17: 14). Par Lui, nous sommes délivrés du monde. Voudrions-nous y retourner? Non, mais alors nous devons, pendant que nous traversons le désert, réaliser ce que David disait: «O Dieu! tu es mon Dieu; je te cherche au point du jour; mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi, dans une terre aride et altérée, sans eau, pour voir ta force et ta gloire, comme je t'ai contemplé dans le lieu saint» (Psaumes 63). Voilà ce qu'est le monde pour une âme chrétienne et fidèle: «Tu es mon Dieu», alors qu'ai-je à faire avec ce qui est conduit par le prince de ce monde?

Le chrétien qui réalise sa position et qui a lu cette déclaration du Seigneur: «Vous n'êtes pas du monde», voit le monde comme un désert, ne présentant rien qui puisse satisfaire son âme, ni répondre aux désirs profonds de cette âme. Il ne veut que Dieu, parce que Lui seul répond à ses besoins spirituels. Rien du monde ne peut ni le nourrir, ni le désaltérer, il lui faut le pain du ciel et la source qui coule du trône de Dieu.

«N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde: si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui» (1 Jean 2: 15). «Quiconque voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu» (Jacques 4: 4).

Il était bon de considérer ces points avant de suivre Israël au désert. C'est dans le désert que nous tournons les yeux vers la Canaan céleste, où nous sommes appelés à habiter. Dans l'Apocalypse, il est question de ceux qui habitent sur la terre, qui s'y plaisent, et de ceux qui habitent dans le ciel. C'est là que Dieu nous a fait notre place. Vivons-y, tout en le servant ici-bas.

(Versets 20-27). Il n'est pas dit grand-chose sur Marie, mais le peu que nous en savons par la Parole est intéressant. C'est cette jeune fille qui, sur les bords du Nil, surveillait le coffret caché dans les roseaux, et dans lequel reposait Moïse; c'est elle qui s'approcha de la fille du Pharaon et lui offrit, avec un à-propos remarquable, une nourrice pour l'enfant, puis, sur l'acceptation reçue, alla chercher sa mère. Dieu la dirigeait et lui montrait comment elle devait agir. Ces souvenirs rappelés nous prouvent qu'à l'époque où nous sommes arrivés, cette jeune fille n'en était plus une, car elle devait avoir au moins 90 ans, puisque Moïse en avait 80. Elle est appelée, dans ce verset 20: «Marie la prophétesse». Prophète, ne signifie pas toujours celui qui annonce les choses à venir, le prophète était aussi celui qui parlait de la part de Dieu — la bouche de Dieu. Il n'est pas fait mention des paroles que Marie a pu dire au peuple, mais elle devait avoir sur lui une certaine autorité, car, en Michée 6: 4, son nom est associé à celui de ses frères: «J'ai envoyé devant toi Moïse, Aaron et Marie». Elle est aussi mentionnée au chapitre 12 des Nombres, mais non pas à son honneur; dans cette position élevée, soeur du législateur, soeur du sacrificateur, l'orgueil s'est peut-être glissé dans son coeur, et nous la voyons s'élever contre Moïse, contre celui dont l'Eternel dit: «Mon serviteur Moïse est fidèle dans toute ma maison; je parle avec lui bouche à bouche» (versets 7, 8). Le châtiment ne tarde pas; pendant sept ans, elle est lépreuse. Enfin, au terme de la traversée du désert, elle meurt, âgée peut-être de 130 ans.

On a cru pouvoir s'appuyer sur ce qu'elle était prophétesse pour justifier le ministère public de la femme, mais ce n'est pas selon la Parole. Que fait-elle, dans ces versets qui nous occupent? Elle chante les louanges de Dieu, elle se joint au cantique d'Israël. C'est ce que les soeurs font dans l'assemblée, s'associer aux chants de louanges mais cela ne veut pas dire qu'elles aient à agir.

Marie prit un tambourin en sa main, et toutes les femmes firent de même. Il faut bien remarquer que Marie vivait dans une dispensation différente de la nôtre; elle appartenait à un peuple terrestre, tandis que notre position est celle d'un peuple céleste; l'apôtre Paul dit que «nous avons à nous exhorter l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de nos coeurs à Dieu, dans un esprit de grâce» (Colossiens 3: 16). Quand le Seigneur aura établi son règne sur la terre, on entendra des chants semblables à celui qui s'élève ici, sur les bords de la mer Rouge. Le peuple terrestre restauré servira son Dieu comme au temps de David, avec des instruments de musique qui s'entre-répondront. Mais pour le temps de la grâce, le Nouveau Testament ne dit rien qui puisse justifier un service analogue: nous servons Dieu en Esprit et en vérité.

(Verset 22 et suivants). Nous avons vu ce qu'est le désert, ce qu'est l'Egypte; le monde est le désert pour le chrétien, quant à sa position de séparation pour Dieu. Moïse conduit le peuple au désert: ils marchent pendant trois jours, et ne trouvent point d'eau. Moïse avait demandé au Pharaon que le peuple pût aller le chemin de trois jours au désert; il fallait cette distance pour qu'il fût entièrement séparé de l'Egypte. Il l'était, maintenant; séparé par la mer, séparé par l'espace franchi. C'est ainsi que, pour nous aussi, il y a séparation complète d'avec le monde et délivrance parfaite de nos ennemis détruits par la mort.

L'Eternel marchait toujours à la tête des Israélites. Il était toujours là, il ne voulait pas les laisser. Il en est de même pour nous que Dieu a sauvés: le chemin à travers le désert, c'est *son* chemin, et nous avons à le suivre, les yeux fixés sur Lui, trouvant toutes les directions dans *sa* Parole. Il nous a pris à sa charge, et, par la foi, nous pouvons contempler Celui qui nous dirige, nous garde et nous protège. Si nous nous écartions, il faut que Dieu nous ramène, et cela est douloureux. «Ils ne trouvent pas d'eau», ce sont les épreuves qui commencent. Altérés par la marche, c'était bien, en effet, une épreuve que de ne pouvoir se désaltérer; mais Dieu qui les avait déjà conduits et tirés d'une position inextricable, les conduit de même dans cette difficulté. Pour nous, le chemin a deux faces: il est uni et facile, parce que nous sommes conduits par le bon Berger: «Jésus est mon Berger; il me fait reposer dans de verts pâturages, il me mène à des eaux paisibles, ... il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom... et, passant par la vallée de la mort»,... je ne suis pas seul, il est là; mon Berger me garde. L'autre face, c'est qu'il y a des difficultés. Si nous y échappons, nous ne serons plus sous la discipline de notre Père, et ce ne serait pas bon pour nous. Le chapitre 12 des Hébreux traite des peines du désert et montre que la discipline et les épreuves sont la preuve que Dieu nous conduit; il nous éprouve pour que nous participions à sa sainteté.

L'épreuve dut être très grande pour les Israélites: après trois jours de marche, représentons-nous ce qu'ils éprouvent en découvrant des eaux abondantes; ils s'approchent,

ils goûtent... mais ces eaux sont imbuables, elles donneraient la mort! Quelle déception! Que c'est pénible, cette eau qui a, en quelque sorte, excité davantage leur soif; c'est la mort. Cette première épreuve du désert est terrible. «Le peuple murmura». Ont-ils raison de murmurer? Ils viennent d'être l'objet d'une délivrance magnifique, n'auraient-ils pas mieux fait de regarder à Celui qui les avait délivrés, plutôt que de se tourner vers Moïse? Non, ils n'ont pas raison, ils ont bien tort; c'est un peuple ingrat, disons-nous, dans notre paisible position. Faisons-nous autrement qu'eux? Dans les épreuves, si nous n'avons pas murmuré des lèvres, n'y avait-il pas de murmures dans nos coeurs? Que de choses tristes dans la vie, pires même que la mort. Si un enfant est enlevé... quelle amertume! Si la maladie vient clouer sur un lit de douleurs, rendre infirme... quelle amertume! Si, placé dans une position élevée, tout nous est enlevé... quelle amertume! Et alors, dans nos coeurs s'élève cette pensée: Pourquoi Dieu fait-il cela? C'est le désert, il est nécessaire que l'épreuve nous soit appliquée, mais nous ne devons pas murmurer; tout murmure, si faible soit-il, dénote un coeur qui n'est pas satisfait, qui ne trouve pas la volonté de Dieu bonne, agréable et parfaite; et c'est de l'incrédulité, parce que si nous nous souvenons que Dieu a dit qu'«il est pour nous», nous avons tort de douter dès que nous sommes dans les difficultés qu'il envoie pour notre profit. Il sait mieux que moi ce qui m'est nécessaire, pourquoi j'ai à passer par cette mort: c'est pour apprendre à le connaître et à me connaître. Pourquoi il me faut l'épreuve: c'est pour apprendre à m'appuyer, sur Lui.

Moïse est pris à partie par le peuple: «Que boirons-nous?» Dieu avait mis, en un certain sens, la charge du peuple sur Moïse et celui-ci, aux prises avec les difficultés, devait se rappeler qu'il avait refusé à Dieu d'aller vers les Israélites retenus dans la captivité, et il devait être tenté de se dire: Pourquoi ai-je pris cette charge sur moi? Deux apôtres, Paul et Silas, partis pour évangéliser, arrivèrent à Philippes et là furent persécutés et jetés en prison. Ne devaient-ils pas se dire: Pourquoi avons-nous persévéré? Peut-être aurions-nous parlé ainsi, mais Paul et son compagnon savaient ce que c'est que la mort appliquée à eux, et la vie de Dieu, et dans la prison, ils chantaient et priaient. C'est quelque chose de semblable que nous voyons en Moïse. Il voit Celui qui est invisible, il croit à l'Eternel, il sait où trouver la ressource, il a confiance dans Celui qui a délivré, et plein de ce sentiment, il verse dans le sein de l'Eternel sa difficulté. L'Eternel sait aplanir toutes les difficultés quand il est visible pour les yeux de l'âme et qu'on s'approche de Lui en croyant qu'il est tout, en puissance, en amour, en compassion, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent.

La difficulté est donc là, dans ces eaux d'amertume, et l'Eternel leur enseigne un bois... En cette occasion, comme en tant d'autres, nous voyons Dieu manifester sa puissance merveilleuse par les choses les plus simples. Que pensèrent les Israélites? Peut-être se trouvait-il quelque incrédule comme ceux d'aujourd'hui, qui raisonna, mais Moïse fait ce que Dieu lui a dit, en simplicité de coeur, avec foi, et la réponse est là. Ce qui était mort devient vie et rafraîchissement, rafraîchissement pour tous ces pauvres êtres épuisés.

La Parole nous enseigne quel est ce bois merveilleux, ce moyen bien simple mis devant nous: Jésus, sa croix, ses souffrances. C'est là ce qui peut adoucir toutes les amertumes, toutes les douleurs. Il dit: «Viens sur mon sein, viens, ne pleure pas». Il est le Consolateur suprême,

divin; par sa mort, par sa croix, il nous a acquis pour lui-même, et il peut seul verser dans nos coeurs la consolation. C'est Jésus, dans sa mort et dans sa vie, qui rend douces toutes les eaux amères, et il veut attirer nos âmes, nos affections pour les porter sur Lui. Tout ce que Christ a été, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a accompli, tout ce qu'il est maintenant, voilà ce qui rend douces toutes les épreuves qu'il envoie. Cela ne veut pas dire que nous ne devons pas pleurer, que nos coeurs soient durs, insensibles à l'épreuve, mais si nous pleurons sur la mort ou la maladie d'un de nos bien-aimés, Jésus nous fait entendre cette consolation suprême: «Ne pleure pas. Je suis à toi, tu es à moi. Oui, je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi».

A un moment ou l'autre de notre vie, nous arrivons à des Mara, à une amertume très grande, mais Jésus est là pour tout adoucir. Arrêtons nos regards sur Lui, écoutons cette parole qu'il nous dit: Je suis près de toi, je ne te quitte pas. Puisseons-nous réaliser ces choses.

Le chrétien, parfois, ne veut pas adoucir ses eaux de Mara, il retourne sans cesse sa douleur. Cela n'est pas selon Dieu. Il est des chrétiens qui persévèrent à vouloir rendre les eaux amères, ils sont incroyants et désobéissants. Nous voyons que Moïse dit aux enfants d'Israël de prêter l'oreille à la voix de l'Eternel; l'Eternel leur propose l'obéissance. Paul écrivait aux Thessaloniens (1<sup>re</sup> épître 4: 13): «Je ne veux pas que vous soyez affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance», et il dirige leurs regards sur Christ.

Ici, ce qui est proposé, c'est l'obéissance, la soumission à la volonté de Dieu. Ceux du monde sont sans espérance, ils pleurent; c'est un Mara continu; pour le chrétien, il ne peut pas en être ainsi, s'il pleure — et il peut pleurer, puisque Jésus a pleuré, a été ému de compassion — il sait que Jésus est là pour adoucir, et alors, quand il se soumet à cette voix de grâce et d'amour, il est obéissant, il garde la parole du Seigneur, il est en communion avec Lui. «Celui qui m'aime gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14: 23). Il est préservé des plaies de l'Egypte comme Israël, restauré, dans l'obéissance, gardé et en communion avec le Père et avec le Fils. L'épreuve, adoucie par l'amour de Christ, lui est salutaire en lui faisant goûter les douceurs de la grâce et de la paix de Dieu. Les épreuves sont des bénédictions, et Paul a dit: «Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance; et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 3-5). Quelle place bénie que celle du chrétien.

Il y a, dans le désert, quelques instants de repos pour les Israélites. Ils voient, dans le lointain, une oasis délicieuse, un bosquet verdoyant, des eaux, 70 palmiers, à l'ombre desquels ils peuvent se reposer. On a fait remarquer que les chiffres d'Elim sont les mêmes que ceux des apôtres: douze fontaines d'eau — douze apôtres — 70 palmiers — 70 envoyés du Seigneur pour prêcher dans les villes où il devait aller lui-même (Luc 10: 1).

Dans sa grâce et dans sa bonté, Dieu nous conduit aussi dans des lieux tranquilles, où nous pouvons nous reposer à l'ombre des bénédictions dont il nous comble. Qu'il ne s'échappe

de notre coeur que des actions de grâces, rendons grâces en toutes choses et jamais de murmures.

[\(A suivre\)](#)

## Chapitre 16

(Versets 1-8). Maintenant la course dans le désert se poursuit; voici un mois que les Israélites marchent, partis d'Elim pour arriver au Sinaï. On a fait remarquer combien cette position est frappante: ils sont là, entre le lieu où la grâce s'est manifestée et Sinaï qui représente ce qu'il y a de terrible, de terrifiant, lorsque Dieu paraît pour donner la loi à un peuple qui a rejeté la grâce. Etant encore sous la grâce, comment pouvaient-ils se mettre sous la loi? Comment une âme qui a connu la grâce de Jésus peut-elle se remettre sous le joug de la loi? Les Galates, après avoir reçu la bonne nouvelle du salut, se laissèrent enseigner par de faux docteurs et retournèrent sous ce joug. La loi parle de malédiction: «Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire» (Galates 3: 10). Dieu nous a placés sous le régime de la grâce qui règne par la justice, et nous ne sommes pas obligés de nous mettre sous le joug. D'un autre côté, gardons-nous de croire que, parce que nous sommes sous la grâce, nous avons la liberté de faire ce qui n'est pas selon Dieu. Celui qui a été tiré des ténèbres, qui connaît la grâce, est libre, affranchi, mais affranchi pour être à Celui qui est mort et ressuscité, il a l'heureuse liberté de se placer sous le joug de Christ.

«Le quinzième jour du second mois après leur sortie du pays d'Egypte». La sortie du pays d'Egypte, c'était la délivrance parfaite donnée par Dieu, la première et grande délivrance, et les autres en dépendaient. Il en est ainsi pour nous; la délivrance que nous avons en Christ nous est le sûr garant de toutes les délivrances que Dieu nous accorde sur la terre. Remarquons comme les dates sont indiquées avec précision dans la parole de Dieu. Un mois s'est écoulé et une grâce nouvelle va être accordée à Israël — c'est bien une grâce, car il n'a rien fait pour la mériter. Et cependant il a vu la puissance de l'Eternel se déployer pour le faire sortir d'Egypte, pour lui faire traverser la mer Rouge, pour le délivrer de l'ennemi qui le poursuivait; il s'est reposé à l'ombre des palmiers d'Elim, et s'est désaltéré à ses douze fontaines rafraîchissantes, et maintenant des murmures s'élèvent dans le coeur de ces Israélites.

Cela nous apprend ce qu'est notre coeur: nous avons vu les délivrances que Dieu nous accorde, et combien de fois ne s'élève-t-il pas des murmures, alors qu'il ne devrait y avoir que des actions de grâces! «En toutes choses rendez grâces», disait Paul (1 Thessaloniens 5: 18). «En toutes choses», c'est-à-dire aussi dans l'épreuve; l'épreuve est pour notre bien, notre bénédiction, elle nous ramène à Dieu qui donne l'issue, et pas un murmure ne doit naître en nos coeurs, parce que Dieu qui nous a pris à sa charge ne nous laissera pas — la vie de Dieu en nous ne peut murmurer, le murmure est de la vieille nature.

Les enfants d'Israël regrettent l'Egypte, ils oublient la fournaise de laquelle leurs cris s'élevaient; il leur faut du pain, il leur faut la satisfaction de la chair, et au lieu de s'attendre à Dieu, ils murmurent contre Moïse et Aaron, non pas contre l'Eternel, mais contre Moïse et Aaron. Dans notre vie chrétienne, nous ne murmurons pas ouvertement contre Dieu, mais contre les instruments de l'épreuve, contre les circonstances, et nous faisons comme les Israélites — Les deux serviteurs répondent: «Que sommes-nous, que vous murmuriez contre nous?... Vos murmures ne sont pas contre nous, mais contre l'Eternel». Nous avons à bien comprendre cela; si dans nos affaires, dans nos familles, les choses ne vont pas selon nos désirs et que nous murmurions contre choses ou personnes, ces murmures montent jusqu'à Dieu, c'est Lui que nous offenso. Ce qui l'honore, au contraire, c'est une confiance entière, implicite.

Que les Israélites étaient heureux de se trouver encore sous le régime de la grâce! Quelle différence quand ils seront sous la loi! Ici, l'Eternel vient pourvoir à leurs besoins, il ne leur fait pas entendre un mot de reproche, mais dans sa tendre compassion, il répond en leur donnant la nourriture. Plus tard, lorsqu'ils seront placés sous le gouvernement de Dieu, sous la loi, nous verrons la colère de Dieu s'enflammer et une plaie fondre sur eux, parce qu'ils auront murmuré (Nombres 11). Placés sous la loi, ils seront régis par la loi. Dieu est miséricordieux, mais son gouvernement a son effet. «La loi a été donnée par Moïse», l'homme est impuissant pour observer ce que Dieu commande, «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 1: 17).

Dieu répond aux murmures d'Israël par la grâce et la bénédiction, mais pour nous qui connaissons mieux la grâce que ce peuple, nous avons à nous humilier, si le murmure naît en nos coeurs. «Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu, rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous» (1 Pierre 5: 6, 7).

Israël ne se rappelle plus sous quel régime barbare il a vécu en Egypte, quand il oublie les soins de Dieu. Quelle ingratitude de croire que Dieu va le laisser mourir de faim! S'il prend soin de nous quant aux besoins corporels, combien plus quant aux besoins de nos âmes; si nous désirons le connaître, nous approcher de Lui, Dieu répond; il répond à ces soupirs d'une âme qui le cherche. David cherchait Dieu, son âme avait soif de Lui, et dans le désert, «dans une terre aride et altérée et sans eau «son âme a été rassasiée» (Psaumes 63: 1, 5).

En Egypte, Dieu est descendu aux cris de son peuple, mais ici, au désert, il est au milieu d'eux. Comme il est précieux de l'avoir avec soi dans le désert! Quand nous avons connu la délivrance de Jésus, quand nous sommes sauvés, notre privilège est de pouvoir dire: «Le Sauveur est avec moi», et d'avoir la certitude qu'en traversant ce monde, dont nous ne sommes pas et ne devons pas être, Dieu est avec nous et nous tient par la main. Le chrétien soupire quelquefois après les choses du monde, il voudrait en jouir, en tâter, s'y livrer; pauvre chrétien! il est impossible de goûter à ces choses et de jouir des choses de Dieu. «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu» (Ephésiens 4: 30). Les Israélites avaient avec eux le Dieu de toutes grâces — nous l'avons de même. — Ne l'attristons pas en quittant le désert pour les choses du monde; dans le désert, n'avons-nous pas Christ, ce qui est de beaucoup meilleur?

Dieu passe par-dessus les murmures d'Israël et n'exerce pas le jugement; il dit: «Voici, je vais vous faire pleuvoir des cieus du pain». Vous regrettez les choses de l'Egypte! Vous allez recevoir une nourriture préparée par moi-même et qui descendra du ciel. Le chrétien doit attendre tout du ciel; dans la détresse, il prie: Dieu répond. Il donne jour après jour et pourvoit à ses besoins. Il a à recevoir tout comme venant du ciel, et alors quelle saveur il trouve à ces aliments qu'il reçoit de la main de Dieu et qui, assaisonnés par la prière, sont bons à prendre. Qu'ils sont malheureux ceux qui ne savent pas que nous avons tout à recevoir de la main de Dieu!

Il nous faut aussi considérer le côté spirituel: des centaines d'années plus tard, le même peuple dira au Seigneur: «Moïse nous a donné à manger du pain venant du ciel» (Jean 6: 31). La foule avait suivi Jésus dans la solitude pour l'écouter, et, connaissant leurs besoins, il les nourrit; devaient-ils conclure de cela qu'ils n'avaient plus rien à faire qu'à attendre les aliments? Le Seigneur les détourne de cette pensée grossière et charnelle et les ramène à la vraie question: le vrai pain de vie, c'est celui qui est descendu du ciel. «Moi, je suis le pain de vie» (Jean 6: 35). «Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle» (Jean 6: 27). «Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle» (Jean 6: 54).

Nous avons à manger journallement cette nourriture que Jésus place devant nous, mais nous devons aussi considérer un Christ céleste et nous nourrir de ce qui nous est présenté de lui dans l'Évangile, douceur, obéissance, dévouement, ce vrai pain du ciel est une nourriture fortifiante pour notre âme.

Le peuple devait sortir et recueillir la portion d'un jour — non pas de deux — il n'avait pas à faire de provision, mais à compter, jour après jour, sur la munificence de l'Éternel, il ne devait pas se défier de Dieu. Quelle grande leçon pour nous; chaque jour il nous faut nous attendre à Dieu pour le nécessaire. Il nous nourrit chaque jour de notre vie et bien plus encore qu'à l'Israélite, il nous convient d'avoir cette attitude de l'attente, parce que nous attendons le Seigneur qui vient nous prendre et nous introduire dans la maison du Père. Si nous devons mettre notre confiance en Dieu, cela ne signifie pas que nous ayons à agir sans prévoyance, mais nos coeurs ne doivent pas s'attacher aux choses qui périssent. Le travail est une chose nécessaire: «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus» (2 Thessaloniens 3: 10). Nourrissons-nous de Christ jour après jour, et pensons à cette parole du Seigneur: «A chaque jour suffit sa peine» (Matthieu 6: 34).

L'Éternel dit, en parlant du peuple: «Afin que je l'éprouve, pour voir s'il marchera dans ma loi ou non».

Dieu veut que nous joignons à la connaissance, l'obéissance, et que nous marchions dans l'obéissance. Apprenons à nous reposer sur ce Dieu fidèle. Les Israélites doivent manifester leur obéissance en recueillant chaque matin la provision d'un jour, et le sixième jour celle de deux jours, parce que Dieu veut, au septième jour, donner du repos à son peuple. Dans toute la Parole, nous trouvons cette pensée du repos, figure du repos excellent que Dieu veut

donner à l'âme. «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos» (Matthieu 11: 28).

Dieu connaissait notre cœur, nos besoins l'homme inquiet, agité, soucieux, se travaillant, se fatiguant, Dieu a donné ce repos qui lui est tellement nécessaire. Dès le commencement, le septième jour est un jour de repos; le péché a détruit ce repos, mais le Seigneur est venu nous apporter le repos de la conscience, du cœur. Le repos est uni à la connaissance et à la jouissance du Seigneur. Lorsque nous nous tenons à ses pieds, comme Marie, écoutant sa parole, goûtant son amour, nous avons ce repos que le monde ne peut ravir, ce divin repos qui est le prélude du repos éternel, réservé par Dieu à son peuple et qui nous attend.

(Versets 9-12). «La gloire de l'Eternel parut dans la nuée» mais non pour exercer le jugement sur ce peuple qui était sous le régime de la grâce; plus tard, nous verrons Dieu ordonner à Moïse et à Aaron de se séparer d'Israël qu'il va consumer en un instant, à cause de son péché — il n'était plus sous la grâce — mais ici, en dépit de sa faiblesse, de ses murmures, l'Eternel exerce sa grâce envers Israël.

(Versets 12-31). Il lui envoie des cailles à manger. Une autre fois, pour répondre de nouveau aux murmures du peuple, Dieu envoie des cailles, mais «la chair était encore entre leurs dents, avant qu'elle fût mâchée, que la colère de l'Eternel s'embrasa contre le peuple, et que l'Eternel frappa le peuple d'un fort grand coup» (Nombres 11: 33). Il était alors sous la loi.

Lorsque la gloire de l'Eternel apparaît, elle n'apparaît pas en arrière, du côté de l'Egypte, dont les Israélites regrettaient les «pots de chair» et le pain, mais du côté du désert; ils voient cette gloire, ils voient que l'Eternel voulait toujours les conduire. Nous avons beau faire, Dieu ne nous laisse pas retourner vers le monde; Jésus nous conduit, et, si nous avons les yeux fixés sur Lui, nous ne pourrions retourner en arrière; le grand secret, c'est d'avoir les yeux sur lui; entre lui et le monde il n'y a pas de compromis. C'est par la foi que nous contemplons la gloire du Seigneur Jésus, et, arrêtant nos regards sur lui, «nous sommes transformés en la même image» (2 Corinthiens 3: 18).

Lorsque la manne parut, au grand étonnement des Israélites, ils avaient déjà des directions de Dieu quant à la quantité que chaque individu devait recueillir; elle devait être recueillie chaque jour, et il fallait se lever de bon matin, parce que, à la chaleur du soleil, elle fondait. Il ne fallait pas être paresseux pour recueillir le pain de chaque jour! Remarquons bien que c'est «le pain de chaque jour»; il y en avait assez pour le jour présent et il n'y avait pas à s'inquiéter pour le jour suivant. Qu'est-ce que le Seigneur recommandait à ses disciples? «Ne soyez pas en souci pour le lendemain, car le lendemain sera en souci de lui-même: à chaque jour suffit sa peine» (Matthieu 6: 34). Dieu peut donner le nécessaire chaque jour sans que nous ayons à nous tourmenter. Pour apprendre cette leçon, il est indispensable d'avoir confiance en Dieu, de croire Dieu, de savoir ce qu'il veut et peut faire pour nous; c'est le fondement de la paix pour marcher dans le désert. Dieu s'était fait connaître à son peuple dans sa puissance, en le délivrant, dans sa miséricorde, en l'épargnant; combien il a fait plus pour nous sauver d'un salut éternel! Pour l'épreuve présente, la difficulté actuelle, nous avons



à nous confier en Lui, et à repousser tout ce qui agite et éloigne de lui. Ce qu'il nous donne sera suffisant; la manne est mesurée à chacun, à chaque famille, et il y a égalité pour tous. Paul se sert de ce passage pour montrer que celui qui est dans l'abondance, comme celui qui a moins ou qui est dans la pauvreté, a à donner selon ce qu'il possède, sur un principe d'égalité (2 Corinthiens 8: 11-15). L'apôtre dit cela à propos de l'exercice de la charité dont il faut user les uns envers les autres. C'est une grâce que de pouvoir subvenir aux besoins de nos frères.

Ainsi, ce que l'Eternel prescrit était ce qu'il jugeait nécessaire pour un jour, les Israélites n'avaient pas besoin d'avoir davantage; ils devaient apprendre à être satisfaits de ce que Dieu donnait, dans les circonstances où il les plaçait. Dieu éprouvait son peuple; il voulait voir son obéissance en lui prescrivant de ne pas amasser pour le lendemain, et il éprouvait sa foi en lui donnant l'ordre de recueillir au sixième jour, la portion du septième.

Cette manne se conservant deux jours est un miracle, que l'on a cherché à atténuer, mais qui reste un miracle. Au matin du septième jour, quelques-uns du peuple sortirent pour en recueillir, mais rien n'était descendu du ciel sur la terre.

Le travail des enfants d'Israël, au désert, était de se lever de bonne heure, et de récolter leur nourriture. Nous avons à travailler, à agir d'une manière ou d'une autre, mais Dieu ne veut pas l'oisiveté, et nous avons la confiance qu'il bénit notre travail. Comme c'est précieux pour ceux qui travaillent et dont le gain est modeste, d'avoir la certitude que Dieu pourvoira.

Dans sa bonté, l'Eternel veut que son peuple se repose. Dieu avait travaillé six jours afin de créer toutes choses: la terre pour servir de séjour à l'homme; les animaux pour être les serviteurs de l'homme; l'homme lui-même qu'il établit roi sur la création. Et quand il eut achevé de créer, il déclara que tout était très bon. Comme elle devait être belle, en effet, cette terre dans toute sa fraîcheur! Et Dieu se reposa après avoir fini son oeuvre. Ce repos, la méchanceté de l'homme l'a troublé; le mal est entré, et Dieu a dû recommencer le travail, non de création, mais afin de tirer l'homme de l'abîme dans lequel, il s'était plongé. C'est pourquoi Jésus dit: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (Jean 5: 17). Dieu travaille et Jésus est son collaborateur dans ce travail béni; il a accompli l'oeuvre parfaite de la rédemption, mais le travail continue; Dieu travaille dans son amour pour amener les âmes au salut par Christ; l'homme lui est cher. Quelle grâce de le savoir, de savoir que «ses délices étaient dans les fils des hommes» (Proverbes 8: 31). Que notre Dieu soit béni! Quand nous écoutons sa voix, que nous sommes amenés à Lui par Jésus, il n'y a de repos pour nous que près de Lui; nous aurons à traverser des troubles, des difficultés, mais rien, dans cette position, ne peut altérer le repos de la conscience et du coeur, et bientôt nous jouirons du repos parfait quand le Seigneur Jésus sera venu et nous aura pris avec Lui.

Voici maintenant les voies de Dieu: Israël, peuple terrestre, représente l'homme; Dieu veut un repos pour l'homme, et Dieu voulait que son peuple goûtât ce repos après les six jours de travail, c'est pourquoi il lui ordonna de ne rien faire au septième jour, jour du sabbat. Sans doute, nous avons besoin du repos matériel, l'homme qui viole cette loi en souffre — mais nous n'avons pas à considérer la chose seulement à ce point de vue — Dieu a voulu que nos

occupations fussent suspendues pour goûter le repos près de lui. Le septième jour est remplacé pour nous par le premier; le sabbat, par le dimanche, jour de la résurrection, jour où Christ a triomphé de la puissance de Satan. C'est l'image du repos éternel. La fête des tabernacles, qui durait pendant sept jours, représentait un cycle complet, figure du millénium, pendant la durée duquel la justice et la paix régneront. Mais au septième jour, succédait le huitième — le premier de la semaine pour les chrétiens — et ce jour-là est la figure du repos éternel. Pour nous, la première création a trouvé sa fin à la mort de Jésus; nous appartenons à la nouvelle création, et le jour de la résurrection devient naturellement notre jour de repos. Le Seigneur est ressuscité le premier jour de la semaine (Matthieu 28: 1-10); le premier jour de la semaine, il apparaît deux fois à ses disciples (Jean 20: 19, 26). L'apôtre Paul recommande «que chaque premier jour de la semaine, chacun mette à part chez lui... pour la collecte pour les saints» (1 Corinthiens 16: 1, 2). Jean fut ravi en Esprit, «dans la journée dominicale» (Apocalypse 1: 10). Le sabbat a fini son temps; il reprendra son cours pour les Juifs du millénium, mais pour nous, qui vivons dans l'intervalle, c'est en ce précieux jour de la résurrection, que nous nous rassemblons au nom du Seigneur Jésus, nous souvenant de tout l'amour qu'il nous a manifesté. Dieu voulait que son peuple se reposât auprès de lui et jouît de sa bonté. Ne jouissons-nous pas d'une manière spéciale de la présence du Seigneur au milieu de nous? Quelle grâce d'appartenir à cette nouvelle création, où il n'y a que vie, lumière, amour; où Jésus apparaît dans toute sa beauté. Réalisons-nous assez qu'il est là, présent, prenant son plaisir avec nous?

Dieu prenait soin des Israélites, il y avait abondance dans leurs maisons pour le jour du sabbat. Peut-être, quelques chrétiens pensent-ils pouvoir gagner de l'argent le dimanche?... Ils doivent compter sur la puissance de Dieu, et mettre ce jour-là à part, pour être *entièrement* au Seigneur.

Tous ne furent pas obéissants, mais il n'y eut aucun profit pour eux à se lever de bon matin; peut-être cherchèrent-ils longuement, ils ne trouvèrent rien. Ah! il faut rester dans le chemin de Dieu, dans l'obéissance et la soumission du coeur.

Il y a autre chose encore à examiner. En Jean 6, Jésus dirige nos pensées vers un point plus élevé. La foule suit le Seigneur qui l'a nourrie, et elle lui demande un miracle (verset 30), en rappelant celui opéré au désert pour leurs pères (verset 31). Mais le Seigneur détourne leurs regards des choses matérielles. L'important, c'est de nous occuper de ce qui subsiste en vie éternelle: «Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle» (verset 27). Il ne faut pas oublier cette nourriture céleste, car ce qui peut nous faire traverser le désert avec un coeur affermi, c'est d'y être occupés des choses d'en haut. Jésus se présente comme le pain de vie (verset 35), et celui qui mange de ce pain-là, ne mourra point à jamais, «il vivra éternellement» (verset 51). «Je le ressusciterai» (verset 44), dit le Seigneur. Celui qui se nourrit du pain de vie reçoit une puissance de vie telle que son corps y participe et ressuscitera. Le Fils de Dieu est descendu du ciel. Il est devenu un homme parfait, parfait en obéissance, et dans sa vie il a manifesté ce qu'est la vie céleste.

Venir à Christ, c'est croire en lui. Se nourrir du pain de vie, c'est croire en lui; en contemplant ce qu'il a été sur la terre, nos coeurs sont nourris et nous n'avons pas besoin d'une autre nourriture que celle que nous trouvons en lui. Il faut croire de coeur au Fils pour avoir la vie éternelle. Nous avons, chaque matin, à recueillir la manne céleste, dans la prière, dans la lecture de la Parole. Une âme qui négligerait cela se desséchera et ne pourrait jouir des choses d'en haut. Pour jouir des choses spirituelles, l'âme a besoin d'être nourrie de Christ, objet divin qui occupe nos coeurs. Après avoir dit: «Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement», Jésus ajoute: «Ce pain... c'est ma chair» (verset 51). Nous avons à nous nourrir d'un Christ mis à mort, qui a expié nos péchés, et à vivre dans la communion de Celui qui est maintenant dans la gloire; l'Esprit Saint dirige nos pensées vers les choses qui sont au-dessus de la terre, vers les choses qui ne passent point.

(Versets 32-36). D'après l'ordre de l'Eternel, il faut recueillir un omer de manne et le garder devant Dieu en témoignage que le peuple a passé à travers le désert et a été, tout le temps, nourri par Dieu. Le Seigneur Jésus dit à ceux de l'assemblée à Pergame, qui, au milieu des désordres sont demeurés fidèles, se sont séparés du mal: «A celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée» (Apocalypse 2: 17).

Dans cet omer, dans cette manne cachée devant Dieu, nous avons l'image «d'une vie cachée avec Christ en Dieu». Pendant que nous traversons le désert, notre Seigneur est dans le ciel, caché à ceux qui ne le connaissent pas, mais demeurant toujours ce pain de vie dont nous avons à nous nourrir. Nous ne saisissons le dessein de Dieu que lorsque nous verrons Christ partout, et en traversant le désert, nous serons heureux de le contempler dans son amour divin, dans son obéissance parfaite. Nourrissons-nous de Lui, tout en pensant qu'il est dans le ciel; marchons dans le chemin, les yeux arrêtés sur le Bien-Aimé du Père, et que nous puissions répondre de tout notre coeur à son amour.

## Chapitre 17

Dans ce chapitre, il y a deux sujets bien distincts: les eaux jaillissant du rocher et le combat des fils d'Israël contre Amalek. Nous y trouvons pour nous-mêmes des leçons diverses: leçons morales à tirer de la conduite d'Israël, leçons spirituelles, ce qui leur arrive étant pour nous des types, des figures.

(Versets 1-7). Remarquons que l'assemblée d'Israël, dirigée par la nuée, part, sur le commandement de l'Eternel, de l'endroit où Dieu lui a donné la manne. L'Eternel est le guide et le protecteur de son peuple; heureux peuple! Par l'histoire d'Israël, dans les choses où il passe, nous apprenons et nous comprenons ce qu'est l'homme naturel.

Le peuple arrive à Rephidim et ne trouve pas d'eau; s'il avait été un peuple comme les autres, rien n'aurait pu lui en procurer; mais le peuple de Dieu qui a été délivré du joug de l'Egypte, qui a traversé à pieds secs la mer Rouge, qui a vu l'armée du Pharaon engloutie dans les eaux, qui a été conduit, nourri, désaltéré, tout cela par Dieu dans sa bonté, ce peuple murmure! Pour l'homme, il y avait là une difficulté insurmontable; mais pour Dieu, la difficulté

n'était pas plus grande que de donner la manne en quantité énorme pour nourrir tant de personnes, et Celui qui l'avait donnée pouvait aussi procurer l'eau dont Israël avait besoin. Quel aurait dû être le sentiment du peuple en ce besoin pressant auquel nul homme ne pouvait subvenir? Il avait avec lui quelqu'un de puissant qui ne l'avait pas délivré pour le laisser mourir de soif, et c'est ce quelqu'un qu'il oublie... il murmure et conteste avec Moïse. N'est-ce pas l'image de notre coeur? Ne sommes-nous pas l'objet des délivrances de Dieu, et cependant combien nous sommes prompts à douter, à dire: Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi serons-nous vêtus? prompts à nous soucier. Qu'est-ce qui produit cela? L'incrédulité. Dès qu'il y a quelque difficulté, l'incrédulité s'étale. Les Israélites s'élèvent contre le conducteur assigné de Dieu pour être avec eux, et ils témoignent d'une grande irritation. Comme eux, nous nous agitons, nous nous tourmentons, nous nous irritons, aussitôt que tout ne va pas selon nos désirs; à quoi cela sert-il?... tous nos murmures, nos raisonnements, notre irritation ne changeront pas d'un point notre chemin. Si Israël murmure, quelle grâce se déploie de la part de l'Eternel!

Moïse a confiance, et fait ce qu'auraient dû faire les enfants d'Israël; il croit l'Eternel, il s'adresse à Celui qui est capable de faire couler les eaux en abondance. Il a bien le sentiment de son impuissance: «Ils me lapideront», mais il croit. Oh! que n'avons-nous cette confiance? Celui qui a donné son Fils, avec ce Fils que ne nous donnera-t-il pas? Portons tout devant lui avec une confiance absolue. Il a pris notre cause en mains et ne veut pas nous laisser; connaissons-le tel qu'il s'est révélé à nous. Malgré son incrédulité, Israël a, comme nous l'avons dit, le bonheur d'être sous le régime de la grâce qui agit, et non sous la loi qui condamne. En grâce, Dieu vient vers lui pour subvenir à ce qu'il lui faut; en grâce, Jésus vint à Pierre, et étendant sa main, le tira des eaux où il allait être englouti, parce que sa foi défaillait.

L'Eternel parle à Moïse, à celui qui est en communion avec lui. Il vient lui-même rassurer nos coeurs dès que nous sommes près de lui, il nous parle pour fortifier nos âmes et nous montrer des ressources que l'homme du monde ne connaît pas des ressources en Lui, qui seul est notre aide. Moïse peut passer hardiment devant ce peuple qui veut le lapider. Dieu est avec lui. Il doit prendre avec lui des anciens d'Israël, parce que Dieu veut des témoins, et en sa main la verge qu'il portait dans sa première entrevue avec l'Eternel, auprès du buisson en feu, cette verge qui se transformait en serpent, et qui étendue, faisait tomber des plaies sur l'Egypte; cette verge, signe d'autorité, de gouvernement et de jugement. Moïse peut passer devant le peuple avec toute la majesté dont l'Eternel le revêtait, ayant en sa main le signe de la puissance de Dieu. Jésus revêtait de puissance, de grâce, ses apôtres, afin qu'ils pussent agir en puissance et en grâce à l'égard des âmes, et lorsqu'une âme a des besoins, c'est toujours cette puissante volonté de Dieu qui opère.

Pourquoi Dieu choisit-il ce miracle? Lorsque la verge avait frappé les eaux, elle avait produit la mort, et maintenant la verge fait couler l'eau, et c'est la vie pour le peuple; combien cela est frappant.

Sinai, où la loi est donnée, est par conséquent un lieu de jugement, tandis que Horeb est presque partout le lieu de la grâce. Dans ce lieu, Dieu va agir en grâce. Nous avons dans le ciel

le trône de la grâce, devant lequel nous pouvons tout apporter et nous trouverons le soulagement dont nous avons besoin. Dieu dit à Moïse: «Va». Le peuple attend, la verge frappe le rocher, la grâce divine descend en puissance; les eaux coulent en abondance, les eaux pures, vives et jaillissantes; c'est la vie!

Tous ceux qui appartiennent à Jésus peuvent compter sur l'intervention de Dieu en grâce pour tout ce qu'il leur faut.

N'oublions pas que ce que l'Eternel accomplit ici est un miracle. Les Israélites s'abreuvèrent, et désormais les eaux ne manqueront plus jusqu'à ce qu'ils atteignent les confins de Canaan (Nombres 20: 1-13). Pendant quarante ans, Dieu les nourrira de la manne, et leur fournira l'eau rafraîchissante qui leur est nécessaire.

Moïse veut qu'il y ait un souvenir de ce qui a amené ce miracle de la grâce, et il nomme ce lieu «Massa et Mériba» (tentation, contestation), parce qu'Israël a contesté et a mis en doute la puissance de l'Eternel. Quel péché! Il n'y avait pas plus de deux mois que le peuple était sorti d'Egypte et avait vu se dérouler toute la puissance merveilleuse de son Dieu! Gardons-nous de l'imiter et ne doutons jamais qu'Il est avec nous; Jésus a dit: «Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle» (Matthieu 28: 20).

L'homme a péché, il s'est séparé de Dieu, il est incrédule et méchant, comment Dieu a-t-il répondu? Il a chassé l'homme du paradis... mais l'a-t-il abandonné? Il lui a ouvert son coeur: tu as péché, eh bien, vois comme je t'aime: «Je donne mon Fils unique, pour toi, pour le monde, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle».

Nous avons besoin de toutes ces leçons que nous donnent les Israélites, non pour les imiter, mais pour les éviter. Si je rencontre sur mon chemin une ornière profonde, je n'ai pas besoin d'y aller, il me suffit de voir quelqu'un en sortir souillé. Les fautes d'Israël sont là, pour nous avertir; tout ceci s'applique à ceux qui appartiennent au Seigneur, et qui passent par le chemin tracé par Dieu. Les autres peuples, les Amalékites, ceux qui franchissaient le désert, n'étaient pas «le peuple de Dieu» et ne pouvaient compter sur des ressources semblables. Nous sommes sous les soins, sous la garde de Jésus, nous sommes son troupeau, et l'on ne peut entrer dans ce troupeau que par la foi en Christ.

Voyons maintenant les choses au point de vue spirituel:

Le sang de l'agneau pascal est le type de l'expiation que Jésus a offerte à Dieu sur la croix. Les Israélites étaient aussi coupables que les Egyptiens, mais le sang les a sauvés, le sang mis sur les portes, Le sang précieux du Seigneur, le sang mis sur nos coeurs, nous sauve de la condamnation; il n'y a point de condamnation pour nous. Les Israélites furent délivrés de Pharaon en passant la mer Rouge. Dans la mort et la résurrection du Seigneur, le chrétien se trouve délivré de Satan et du péché.

Les eaux de Mara donnent la mort, et pour écarter cette mort, Dieu enseigne un bois qui enlève l'amertume. Qui est-ce qui adoucit et écarte toutes nos amertumes? C'est Jésus lui-même.

Israël manque de pain; Dieu lui donne la manne. Il nous donne à nous, comme nourriture spirituelle, Jésus, le pain de vie. Celui qui mange ce pain-là, a la vie à jamais. Notre nourriture, pendant que nous traversons le désert, c'est Christ dans son humanité, et nos coeurs sont ainsi nourris et fortifiés. Voici maintenant une autre chose, dont nous avons besoin, sans laquelle nous ne pouvons jouir de celles que nous venons d'énumérer: c'est l'Esprit Saint, et c'est là, ce dont les eaux qui sortent du rocher sont la figure, eaux rafraîchissantes, bues avec avidité par les fils d'Israël, et qui leur communiquèrent la force et la vie.

Il y a, dans le Nouveau Testament, tout un enseignement de l'Esprit Saint. Nous y apprenons de quoi le rocher est la figure: «Nos pères buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait, et le rocher était le Christ» (1 Corinthiens 10: 4). Ce rocher typifie donc Christ; mais pour pouvoir participer aux grâces qui découlent de lui, et en jouir, une chose est nécessaire: «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (Jean 12: 24). Pour porter du fruit, il fallait que Jésus passât par la mort et sous l'effet du jugement de Dieu contre le péché; il fallait que la verge du jugement de Dieu tombât sur lui. Il n'est pas mort seulement comme martyr, mais comme victime, comme notre substitut devant Dieu. Dieu n'a pas épargné son propre Fils; ce fils s'est présenté pour porter tous nos péchés, il les a accumulés sur sa tête, et Dieu l'a frappé, car dans son agonie il s'est écrié: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Matthieu 27: 46). Il a été frappé de Dieu et affligé (Esaïe 53: 4), et c'est par cela que le rocher s'est ouvert et que les eaux de la grâce ont coulé pour nous. Dans la journée de la fête des tabernacles, Jésus s'est écrié: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive» (Jean 7: 37). Soif d'espérance, soif de paix: «Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de lui. Or, il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit n'était pas encore» (versets 38, 39).

Nous avons devant nous Celui qui a été frappé, celui de qui découlent ces eaux rafraîchissantes qui apportent la paix, le bonheur, la joie: «Venez à moi et buvez». Quel étrange spectacle eussent présenté les Israélites, s'ils s'étaient tenus à distance du rocher d'où s'échappait l'eau désirée; leurs compagnons n'auraient manqué de les appeler. N'est-ce pas ce que nous voyons? L'Évangile est annoncé, tous les hommes sont appelés, et combien, hélas! restent à l'écart, qui ne veulent pas venir s'abreuver à la source de la vie. La fontaine est ouverte, et l'eau qui en jaillit, c'est la vie éternelle. Israël reçoit la vie pour le corps, et ce que Dieu donne, c'est la vie éternelle, vie de bonheur, de félicité, qui ne finira point. Dieu nous a donné Christ; combien cela est précieux, et Christ nous dit: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive».

(Versets 8-16). Il est intéressant de voir que Dieu, après s'être montré en faveur d'Israël d'une manière si remarquable, veut maintenant qu'Israël agisse. L'ennemi se présente et il faut le combattre. Ce n'est plus, le temps où il fallait faire sortir les Israélites d'Égypte, ou les soustraire à la poursuite du Pharaon; ils n'étaient point alors un peuple capable de lutter; maintenant ils sont délivrés, leur position est changée: ils sont sous les soins de Dieu, et il faut qu'ils marchent. Un ennemi se rencontre sur leur chemin; Dieu aurait pu les en délivrer, mais

tel n'est pas son dessein; la victoire remportée par Israël sur Amalek n'anéantit pas ce dernier, et nous le verrons reparaître à différentes phases de l'histoire du peuple de Dieu. Il est déjà mentionné en Genèse 14: 7. Dans ses dernières visions, Balaam prévoit sa complète destruction (Nombres 24: 20). Voici donc Israël aux prises avec cet ennemi qui se jette sur lui avec violence et avec ruse, attaquant par derrière, alors qu'il est las et harassé (Deutéronome 25: 17-19). C'est bien la violence et la ruse qui caractérisent Amalek.

Que va-t-il se passer? Qui va donner des ordres? C'est Dieu qui dira ce qu'il y a à faire. Moïse apparaît, dirigé par l'Eternel; il parle à Josué. Josué, fils de Nun, est nommé ici pour la première fois, et Moïse lui ordonne de choisir des hommes pour combattre Amalek. Ce ne sera pas tout le peuple qui combattra, mais l'ordre est donné, selon les pensées de Dieu, de choisir des hommes, et Dieu lui-même préside à ce choix et à celui du capitaine. Israël pourra-t-il résister à cette attaque impétueuse? Laissé à ses propres forces, il lui eût été impossible de tenir, mais, conduit par l'Esprit de Dieu, il sait ce qu'il doit faire. Moïse prend en sa main la verge de Dieu, par laquelle tant de prodiges ont été accomplis; il monte sur la colline, vers Dieu, afin de remplir son rôle; rôle bien important, celui d'intercesseur. Mais il ne va pas seul: la sacrificature dans Aaron la lumière dans Hur (Hur signifie lumière), accompagnent le législateur jusqu'au sommet de la colline, et là, Moïse élève les mains, ce qui est le signe extérieur de l'intercession. L'apôtre Paul écrivait à Timothée: «Je veux que les hommes prient en tout lieu, élevant des mains pures» (1 Timothée 2: 8), c'est-à-dire prient Dieu, intercèdent auprès de Dieu. Cette intercession est puissante, elle monte vers Dieu, et l'Eternel écoute; mais si elle cesse, le peuple faiblit et cède devant l'ennemi; lorsqu'elle recommence, le peuple reprend vigueur. Un homme, même un Moïse, ne peut soutenir longtemps cette position; il faut que Aaron et Hur le fassent asseoir et soutiennent ses mains devenues pesantes; ainsi, l'intercession ne s'interrompt point, et Amalek est vaincu, il s'enfuit, la victoire pour Israël est complète. Nous voyons les soins de Dieu en faveur de son peuple, pour le rendre capable de résister à l'ennemi.

Amalek n'a pas attaqué Israël seulement, mais Dieu même, il a porté sa main sur le trône de l'Eternel. Le trône de l'Eternel était là; l'arche était dans la pensée de Dieu, mais Dieu était là, et c'était bien à Lui qu'Amalek faisait la guerre. Cela ne rappelle-t-il pas quelque chose de précieux pour le chrétien. Lorsque Saul fut arrêté sur le chemin de Damas par une vision, le Seigneur lui dit: «Pourquoi me persécutes-tu?» (Actes 9: 5). Saul touchait à ceux qui étaient les membres du corps, et notre union est telle que toucher à un membre, même au plus petit, c'est toucher au Seigneur.

Le crime d'Amalek était grand et devait avoir un mémorial. Son nom devait être effacé de dessous les cieux; de génération en génération, l'Eternel aurait la guerre contre lui. Quand nous suivons son histoire dans la Parole, nous voyons cette guerre se continuer, et Deutéronome 25: 17-19, enseigne qu'Israël doit se souvenir de ce que lui a fait Amalek, et que lorsqu'il sera en repos dans le pays que Dieu lui donne, il devra effacer sa mémoire de dessous les cieux. Israël ne s'est pas soumis à cet ordre, et Amalek est devenu un instrument pour châtier l'idolâtrie des enfants d'Israël. Dans 1 Samuel 15, nous voyons que lorsqu'Israël veut

un roi, Dieu, pour éprouver ce qu'il y a dans le coeur de Saül, lui ordonne, par la bouche de Samuel, de détruire entièrement Amalek, et que l'obéissance n'a pas été complète, car le roi a été épargné.

Il faut qu'il y ait obéissance entière dans nos coeurs, même si Dieu veut qu'un oeil, qu'un bras soit arraché.

Au temps d'Ezéchias, il existait des «réchappés d'Amalek» (1 Chroniques 4: 43). Nous retrouvons encore ce peuple dans la personne de Haman, alors que les Juifs étaient dispersés parmi les nations. Ce favori d'Assuérus, toujours animé du même esprit, use de ruse, Satan agissant derrière lui, pour anéantir le peuple et, en lui, les promesses de Dieu. Mais Dieu renverse ses plans, et Amalek prend fin dans la personne d'Haman et de ses fils.

C'est l'histoire littérale, matérielle, d'Amalek, cet adversaire, cet ennemi de Dieu. Amalek ignorait cela, sans doute, mais Satan agissait par son moyen, et Israël est vainqueur parce que l'Eternel est son enseigne, parce qu'il a arboré comme drapeau la force de l'Eternel. La faiblesse d'Israël devient sa force par l'intercession de Moïse.

Il faut maintenant chercher la signification spirituelle, typique, de ce récit, et considérer en première ligne, combien la Parole est remplie d'enseignements.

Quand Jésus, après trente ans d'obscurité, commence son ministère, la première chose qu'il fait, c'est de venir à Jean pour être baptisé dans le Jourdain, prenant sa place avec les humbles, les petits; Dieu déclare alors qu'il est son Fils bien-aimé, et après ce baptême d'Esprit saint, il est conduit au désert. Là, Satan vient pour le combattre et l'anéantir, lui, et les desseins de grâce.

Ah! nous avons été sauvés par grâce, introduits dans une vie nouvelle, et nous avons pour nourriture la manne céleste, pour nous désaltérer, les eaux de la grâce, et nous entrons dans une vie active. Nous ne pouvons nous attendre à ce que, dans le désert, il n'y ait pas à combattre. Ecartons la pensée des peines et des épreuves — il n'en est pas question ici — le combat est contre un être personnel, contre celui qu'Amalek représente, contre l'ennemi de Jésus au désert, contre celui qui s'est précipité sur les enfants de Dieu, dès que l'Evangile a été annoncé et que l'Eglise ou l'Assemblée, a été formée. L'opposition de Satan s'est manifestée aussitôt par les sacrificateurs qui voulaient empêcher que la Parole fût prêchée; et Satan réussit à faire arrêter Pierre et Jean, lapider Etienne et jeter Paul en prison. C'est toujours lui qui s'oppose à la marche des enfants de Dieu, dans le désert. Est-ce seulement contre l'ensemble qu'il agit? Non, c'est aussi individuellement que nous sommes appelés à combattre; nous avons été parfaitement délivrés, et nous devons lutter, sachant que le péché ne domine plus sur nous (Lire Ephésiens 6: 10-12). Amalek c'était la chair et le sang pour Israël. La chair et le sang désignent ici l'homme, les hommes qui marchent sous les drapeaux de Satan.

Notre position et nos privilèges sont célestes, nos bénédictions sont dans le ciel, et le grand effort de Satan, c'est de nous empêcher de jouir de cela, et pour y arriver, il fait appel aux convoitises, et se sert de tout ce qui agit sur le coeur et sur l'imagination, pour détourner



nos pensées. S'il réussit, c'est pour nous la perte de la communion, l'arrêt de notre marche spirituelle. Il se sert du monde, des convoitises, de la chair, et celle-ci devrait être tenue dans la mort. S'agit-il de marcher contre l'Eglise, il a les hommes à son service. S'agit-il de nous, il trouve en nous-mêmes les éléments voulus. C'est un ennemi réel, vivant, personnel, qui a une énergie, une puissance, une intelligence, du discernement. C'est redoutable, quand on pense à cette autorité, à cette domination des ténèbres, qui a osé marcher contre le Fils de Dieu, s'attaquer à lui.

Pour résister à l'ennemi, nous avons toute une armure de Dieu, armure complète pour nous couvrir et pour attaquer (Ephésiens 6: 13-18). Cette portion de l'armure, c'est l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. La Parole est mise en nos coeurs et l'Esprit est là pour la manier, pour diriger notre main; nous ne devons négliger aucune partie de l'armure. Jésus a donné l'exemple. Si tu es le Fils de Dieu, lui dit Satan, change ces pierres en pain; jette-toi en bas du temple; prosterne-toi devant moi; et le Seigneur se tient devant Satan, l'épée de l'Esprit dans sa main, et dit: «Il est écrit... il est écrit... il est écrit...» Il ne suffit pas d'avoir la Parole à la maison, de l'entendre aux réunions, de la lire en famille, quoique cela soit bien nécessaire, mais il la faut dans le coeur, il faut la lire avec attention, en demandant à Dieu de la faire pénétrer dans nos coeurs, de nous la faire comprendre, afin que nous n'ayons qu'à la tirer, quand vient la tentation. Nous sommes impuissants à combattre contre l'ennemi, si nous ne nous fortifions dans le Seigneur et dans la puissance de sa force. Cherchons la force auprès de lui, et cela par la prière, par elle seule nous trouvons la force, elle est jointe à l'épée de l'Esprit (Ephésiens 6: 18).

Il y a pour nous un intercesseur, qui connaît notre faiblesse, notre impuissance. Moïse n'était qu'un homme sujet à la fatigue; les bras de notre intercesseur ne fléchissent jamais, il élève ses mains pour bénir, et c'est dans cette attitude qu'il demeure toujours; et alors, tous les ennemis peuvent venir, Satan peut déployer tous ses efforts, «nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Romains 8: 37). Aussi longtemps que nous levons les yeux vers lui, que nos coeurs, nos pensées, sont attachés à lui, «nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés».

Les efforts de Satan ne cesseront pas quand l'Eglise sera enlevée; il y aura des saints sur la terre, et il s'attaquera à ce résidu fidèle, mais pour nous, nous avons cette promesse que Dieu brisera Satan sous nos pieds. Il y a plus: à la fin, il sera jeté dans l'étang de feu, il sera anéanti; pour nous, il l'est par l'épée de l'Esprit. Il n'y a pas de trêve entre Dieu et lui, mais Jésus triomphera.

## Chapitre 18

(Versets 1-12). Nous arrivons ici à une scène de famille qui est en même temps une scène de bénédiction, de repos, de calme, de paix, et cela vient après qu'Israël a été éprouvé d'une manière si forte dans les combats dont nous avons parlé. Combien cette entrevue de Moïse et de son beau-père est reposante; c'est une sorte d'oasis non seulement pour le peuple, mais surtout pour son chef. Il est des détails que nous aimerions sans doute connaître, mais la

Parole nous donne ce qui nous est nécessaire, et non ce qui ne serait que pour satisfaire notre curiosité. Ainsi, jusqu'à ces versets, nous ignorions que Moïse eût renvoyé Séphora et ses enfants; depuis l'instant où elle a dit à Moïse: «Tu m'es un époux de sang» (chapitre 4: 26), il n'a plus été question d'elle. Une fois que Moïse eut accepté la tâche que Dieu lui donnait, qu'il fut entré pleinement, entièrement, dans son ministère, il se sépara de tout, de sa femme, de ses enfants, laissant ses liens de famille, liens si doux et qui devaient lui être précieux, car toute son histoire nous montre un homme doux et ardent dans ses affections. Mais il est tout entier au service de Dieu et ne veut aucune entrave; il n'y a plus que deux objets qui remplissent sa vie et son coeur: la gloire de Dieu et le bien de son peuple; il n'avait que cela dans ses pensées. Nous ne sommes pas des Moïse, nous ne sommes pas appelés à une tâche si belle et dans laquelle Moïse fait songer à Paul, mais pour nous, deux objets aussi devraient remplir nos coeurs: la gloire du Seigneur et le bien de son peuple, si, comme Moïse, nous entrions dans les pensées de Dieu. Moïse avait jugé qu'il devait renoncer à ses liens de famille, et nous avons à mettre au-dessus des affections les plus légitimes, le Seigneur, sa gloire, son nom. Moïse s'était séparé, mis à part. Ne trouvons-nous pas quelque chose de semblable dans le ministère du Seigneur? Au moment où il y entre, après trente ans d'obéissance, de soumission envers Joseph et Marie, il dit à sa mère: «Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi?» (Jean 2: 4), et ailleurs: «Qui est ma mère, et qui sont mes frères?» (Matthieu 12: 48). Il n'avait alors devant lui que l'oeuvre qu'il venait accomplir, et quand cette oeuvre s'accomplit sur la croix, il voit sa mère, pour laquelle son affection est toujours la même, et il la remet à son disciple bien-aimé. Voilà comment sa perfection se révèle en tout.

Il n'est pas dit que Moïse a fait venir les siens. Qui a dit à Jéthro d'aller? Pourquoi est-il venu? Dieu a dirigé sa conduite; le temps est venu où Moïse va retrouver sa famille et jouir de cette réunion. Dieu donne toujours au coeur des sujets de consolation; il demande de nous des coeurs soumis et occupés de lui.

S'il ne nous est pas dit quel messenger apprit à Jéthro «tout ce que Dieu avait fait à Moïse et à Israël, son peuple, que l'Eternel avait fait sortir Israël d'Egypte», nous voyons que Jéthro amena les fils de Moïse; leurs noms: Guershom et Eliézer nous sont donnés, ainsi que leur signification: Séjournant là — Dieu une aide. Le premier rappelle que Moïse a été rejeté de son peuple, mais délivré du Pharaon, et qu'il a trouvé un refuge en Madian; le second témoigne de sa reconnaissance. Le sentiment qui devait remplir son coeur, alors que, chassé, il vint au pays de Madian, était qu'il vivait en étranger, seul, loin des siens, et il en souffrit douloureusement. Le Seigneur aussi souffrit douloureusement d'être seul, étranger, mais il peut dire: «Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi» (Psaumes 16: 1). Etranger sur la terre, il était en communion avec son Père dans le ciel. Ces choses sont rappelées à Moïse, c'est-à-dire la signification du nom de ses fils, à présent qu'il n'est plus un étranger, mais qu'il est à la tête de son peuple, qu'il est délivré d'une délivrance bien plus grande, puisqu'au lieu de lui seul, elle comprend tout son peuple.

En quel lieu Jéthro vint-il rejoindre Moïse? Tout est significatif. A la montagne de Dieu, là cet Horeb, où Moïse, menant paître les troupeaux de Jéthro, avait reçu de l'Eternel sa mission.

En Horeb, il se passe toujours des choses qui rappellent la grâce. Au chapitre 3: 12, l'Eternel avait dit à Moïse: «Lorsque tu auras fait sortir le peuple hors d'Egypte, vous servirez Dieu sur cette montagne». Israël est donc arrivé au but, non de son voyage, puisqu'il doit atteindre Canaan, mais à l'endroit où il peut servir son Dieu et lui offrir des sacrifices.

Jéthro arrive à la montagne de Dieu et fait communiquer la nouvelle à Moïse, qui, aussitôt, sort au-devant de lui. Quelle entrevue! Quelle reconnaissance dut s'élever dans le coeur de Moïse à la vue de son beau-père, avec lequel il avait vécu dans une certaine intimité, à la vue de sa compagne et de ses enfants! Ils s'enquirent touchant leur bien-être et entrèrent dans la tente, le lieu de l'intimité. Ah! quelle conversation, et que cela devrait nous rendre honteux! Là, rien d'oiseux et d'inutile, ils ne parlent pas de la pluie et du beau temps, ils s'informent de leur bien-être, sans doute, et c'est naturel. Jean écrivait à Gaïus. «Bien-aimé, je souhaite qu'à tous égards tu prospères et que tu sois en bonne santé, comme ton âme prospère» (3 Jean 2). Mais le sujet qui les occupe, c'est ce que Dieu a opéré, les grands faits de l'Eternel à l'égard de son peuple, l'un racontant, l'autre écoutant, recevant ces choses merveilleuses. Jéthro avait appris qu'Israël était sorti d'Egypte, mais il ignorait encore les détails, et Moïse le met au courant de toutes les merveilles que la puissance de Dieu a opérées en Egypte, en fait de jugement; le bras de l'Eternel n'était pas raccourci; sa puissance divine avait anéanti l'ennemi, mais sa bonté divine s'était étendue sur Israël: Israël était maintenant son peuple. Aujourd'hui, c'est un peuple dispersé, mais les événements qui ont lieu et auront encore lieu dans l'avenir se rapportent à lui, sont et seront à cause de lui. Les pensées de Dieu convergent vers Israël, il est le centre de ses pensées. Il faut qu'Israël, peuple terrestre, soit à la tête des nations. Si nous ignorons l'issue des événements actuels, nous savons quelle sera l'issue finale: tout arrivera à point pour accomplir les desseins de Dieu à l'égard de son peuple. Le chrétien est dans la position d'Abraham, lorsque l'Eternel lui dit: «Cacherai-je à Abraham, ce que je vais faire» à Sodome et à Gomorrhe? (Genèse 18: 17). Nous pouvons discerner dans la parole de Dieu ce qu'il va faire; Dieu nous avertit de ce qu'est le monde, il nous montre où il va, et il nous éclaire sur les choses étranges qui se passent.

Moïse parle à sa famille des peines, des fatigues endurées par Israël, du passage de la mer Rouge, des eaux amères de Mara, du manque de pain, du manque d'eau, du combat contre Amalek, il parle de tout cela, non pour se plaindre ni murmurer, mais pour exalter d'autant plus l'Eternel. Son coeur devait brûler, quand il racontait la fidélité de l'Eternel pour soutenir, délivrer, diriger, conduire son peuple.

Nous qui sommes délivrés de tout, qui, pour tout, pouvons compter sur le Seigneur, faisons-nous de ces choses merveilleuses le sujet de nos conversations? Lorsque nous sommes ensemble, parlons-nous de la délivrance de la servitude, de la manière dont Dieu intervient en toutes choses pour notre bien; cela encourage de pouvoir nous dire les uns aux autres ce que le Seigneur a fait à notre égard, et de toujours placer devant nos coeurs la délivrance finale. «De l'abondance du coeur la bouche parle» (Matthieu 12: 34). Le coeur étant engagé avec le Seigneur, c'est lui qui occupe la pensée, et, pensant à lui, nous parlerons de lui; ainsi, les apôtres, devant le sanhédrin, portaient la bonne odeur de Christ.

Nous allons voir le résultat de cette conversation, dont nous avons sinon les détails, du moins les traits principaux. Nous pouvons nous représenter Moïse décrivant leur arrivée au bord de la mer Rouge, leur passage au travers des eaux, et l'engloutissement dans ces mêmes eaux de toute l'armée du Pharaon — combien cela devait frapper ceux qui écoutaient — puis l'entrée dans le désert, le miracle opéré à Mara, le délicieux repos d'Elim, le pain du ciel... Toutes les merveilles admirables de la puissance, de la bonté, de l'amour, de la fidélité de Dieu, sortent du cœur de Moïse et entrent dans celui de Jéthro. De tels récits réjouissent, soutiennent, encouragent, et le cœur de Jéthro se réjouit. Ce n'est pas pour lui que ces choses ont été faites, mais il est un homme de bien, qui a le cœur ouvert, qui connaît déjà l'Eternel quoique imparfaitement, et il se réjouit de ce que l'Eternel a fait pour Israël, et de ce qu'il l'a délivré des Egyptiens.

Lorsque nous rencontrons quelqu'un qui connaît le Seigneur, mais qui n'est pas affranchi, rapportons-lui ce que nous trouvons dans la Parole, parlons-lui de ce que le Seigneur est et fait sans cesse pour nous, parlons-en comme vivant de lui, et ce quelqu'un sera réjoui.

Maintenant Jéthro est entré plus avant dans la connaissance de l'Eternel, et il le bénit: «Béni soit l'Eternel, qui vous a délivrés de la main des Egyptiens et de la main du Pharaon...» Jusque-là il n'avait pas connu la puissance qui délivre. L'aveugle-né n'entra dans la connaissance de la puissance du Seigneur qu'après qu'il eut reçu de lui la vue. C'est la grandeur de la puissance divine qui saisit l'âme de Jéthro, et il confesse que l'Eternel est au-dessus de tous les dieux; il en a peut-être connu et servi plusieurs, mais maintenant ils sont à ses yeux, anéantis, jetés dans la poussière. Il trouve le vrai Dieu et l'adore, et il confesse cela en offrant des sacrifices.

Combien il est précieux d'être des instruments dans la main de Dieu pour le faire connaître, et qu'il est important que nos conversations soient empreintes de l'Esprit Saint, afin que les âmes le reconnaissent, qu'elles arrivent à jouir de la paix, du repos, à comprendre la mort et la résurrection de Christ. Le cœur adore quand il reconnaît Jésus pour Sauveur puissant, pour Rédempteur parfait.

Dieu voulait que Jéthro apprît à la connaître, de la bouche de Moïse; en venant, cet homme ne se doutait pas de tout de ce qui allait lui être révélé. Maintenant il entre en communion avec le peuple de Dieu en offrant des sacrifices et des holocaustes. Aaron et les anciens d'Israël viennent et mangent avec lui, c'est-à-dire entrent en communion avec lui, et le voici pleinement introduit dans la bénédiction.

C'est la figure de ce qui s'accomplira quand le Seigneur aura établi son règne dans les temps millénaires. Actuellement, il n'y a «ni Grec, ni Juif, ni barbare, ni Scythe» (Colossiens 3: 11), mais simplement «ceux qui croient»; il n'y a pas de nations, mais un peuple céleste dans le ciel. La Parole classe les hommes en trois catégories: l'Eglise, les Juifs et les gentils. Les Juifs, autrefois séparés des gentils, ont rejeté Jésus, et lui s'est tourné vers les gentils pour faire connaître que le mur de séparation est renversé, et que les croyants constituent l'Eglise, le Corps, qu'il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni nation. Mais le temps va venir où l'Eglise étant

introduite dans le ciel, Dieu reprendra ses voies envers les Juifs. Le monde passera par un temps terrible, le résidu juif sera persécuté, mais il n'y aura pas Juifs et gentils réunis en un même corps. Les Juifs seront des missionnaires annonçant aux gentils le salut, et dans l'Apocalypse nous voyons ces derniers, mis à part des Juifs, racontant les grandes choses faites pour eux, et ils se réjouissent. «Louez l'Eternel, vous, toutes les nations; célébrez-le, vous, tous les peuples» (Psaumes 117: 1), parole que Paul cite à la fin de son épître aux Romains (15: 11).

Jéthro, Aaron, Moïse, les anciens du peuple, adorent, sont en communion en la présence de Dieu. C'est ce dont nous avons bien besoin; il faut que nous puissions dire: «L'Eternel devant lequel je me tiens»; il est là, près de nous, à chaque instant nous pouvons vivre dans sa présence. C'est ce qui adoucit, soutient, soulage, fortifie, garde du mal, et nous avons accès dans le sanctuaire, nous pouvons nous tenir dans la présence du Seigneur, nous pouvons venir à lui sans crainte, sans voile. Puissions-nous dire: «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi» (Psaumes 16: 8). Nous avons à suivre toujours et en toutes choses, le Seigneur, notre parfait modèle.

Avant d'aller plus loin et de chercher les enseignements que contient la fin de notre chapitre, il est encore une chose sur laquelle nous ne nous sommes pas beaucoup arrêtés, c'est ce qui se rapporte à Séphora. Cette femme, que Moïse épouse en pays étranger, est une figure de l'Eglise, Epouse de Christ. Nous ne voyons pas dans l'Ancien Testament, l'Eglise présentée — c'est l'histoire d'Israël — quoique d'anciennes Bibles la mentionnent dans des entêtes de chapitres, mais, c'est une erreur. L'Eglise était un mystère caché en Dieu, et c'est à Paul qu'il a été donné de le faire connaître. Le caractère de l'Eglise est céleste, celui d'Israël est terrestre. L'Israélite entre dans ses privilèges d'une manière terrestre: il doit naître d'un fils d'Israël, être circoncis le huitième jour. L'Eglise se compose, non des membres d'une même nation, mais de tous ceux qui croient en Christ, ils forment le corps de Christ, ils seront son Epouse. Quand il est question de «gloire», de «gloire merveilleuse», dans l'Ancien Testament, cela ne s'applique pas, comme dans l'Apocalypse, à l'Eglise. Cela posé, bien établi, nous pouvons, à la lumière du Nouveau Testament, voir dans l'Ancien, des types de l'Eglise. D'abord, dans Eve donnée à Adam. Adam n'était pas complet sans elle. L'Eglise est le complément de Christ, comme nous le lisons dans l'épître aux Ephésiens. Puis, au 24<sup>e</sup> chapitre de la Genèse, dans cette merveilleuse histoire d'Abraham, envoyant son serviteur chercher une épouse pour Isaac. L'appel est adressé à Rebecca pour savoir si elle veut venir afin d'être unie au fils d'Abraham. Nous avons là l'appel de l'Eglise, de l'Epouse, pour être unie à son Chef. Nous trouvons encore un type dans Asnath, la femme de Joseph, prise d'entre les nations et donnée à Joseph, alors qu'il était gouverneur d'Egypte, le premier après le roi. Ici, nous avons l'Epouse de Christ dans la gloire. Ces différentes personnes représentent donc l'Eglise sous différents aspects. Et Séphora? C'est lorsque Moïse, rejeté par ses frères, est obligé de s'enfuir en pays étranger, qu'il trouve une épouse. Le Seigneur, rejeté par les siens, est monté au ciel, et rassemble de là une Epouse bien-aimée. Séphora reparaît sur la scène à un moment tout particulier, après qu'Israël a livré ses combats, qu'Amalek, son ennemi, a été voué à la

destruction. Jéthro, qui représente les nations, l'amène à son Epoux glorieux. Nous avons trois classes: l'Eglise tirée hors du monde, les nations et les Juifs.

Comme il est beau de voir cette unité de pensées, ce plan dont l'expression se dévoile à nos regards en bien des endroits; la pensée de ce que Dieu devait accomplir était dans ses desseins éternels.

Par la prédication de l'Evangile est la puissance de l'Esprit Saint, par le Saint Esprit habitant dans nos âmes et nous unissant à Christ, en haut, nous avons cru et nous sommes scellés du Saint Esprit, nous avons cru et nous sommes des pécheurs lavés, purifiés, baptisés du Saint Esprit, unis à Christ en un seul corps, et l'ensemble béni, bienheureux de tout ce rassemblement, c'est l'Eglise de Christ. Elle se forme tant que nous sommes sur la terre et ne sera complète que lorsque «Jésus viendra avec un cri de commandement, avec une voix d'archange et avec la trompette de Dieu; il descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air» (1 Thessaloniens 4: 16, 17). Mais l'Eglise n'est pas encore présentée publiquement comme Epouse de Christ.

Ceux qui ressuscitent à la venue du Seigneur, ne sont pas seulement ceux qui ont cru en lui, depuis sa résurrection, mais tous ceux qui se sont endormis en lui auparavant, les Abel, les Noé, les Abraham, les Isaac, les Jacob; tous ceux qui ont espéré en cette promesse du Libérateur, ressusciteront à son appel.

Quand donc l'Epouse de Christ sera-t-elle reconnue? Il faut lire, au 18<sup>e</sup> chapitre de l'Apocalypse, le jugement de Babylone la grande, représentant le système religieux et politique tout à la fois, le jugement de la fausse église qui n'est pas vêtue «de fin lin éclatant et pur qui sont les justices des saints»; elle tombe, et c'est alors que le Tout-puissant viendra dans son règne près de s'établir et c'est alors que retentiront tous les «Alléluia» (19: 1-10). Les noces de l'Agneau sont venues, l'Epouse préparée par Christ lui-même, est là, dans sa pureté parfaite, lavée par la Parole (Ephésiens 5: 25-27). Le moment est arrivé et la table du banquet éternel est dressée. L'Eglise était la fiancée de Christ, mais maintenant elle est déclarée comme étant son Epouse, et cela se passe dans le ciel.

Le Seigneur vient ensuite pour juger ceux qui marchent ouvertement, le front levé contre lui. Il sort du ciel, et les armées qui sont dans le ciel, c'est-à-dire son Epouse, le suivent. Elles l'accompagnent dans ce combat dernier, où la Bête et le faux prophète, qui sont les chefs des associations de la terre, sont «tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre» (Apocalypse 19: 11-21).

Quel moment solennel quand Jésus prendra sa grande puissance en main pour anéantir Satan, qu'il le jettera dans l'abîme pour mille ans! Alors il y aura sur la terre un règne de paix et de justice. Le résidu fidèle d'Israël, qui a attendu la délivrance d'en haut, reconnaissant pour Messie, Jésus que ses pères ont fait mourir, et menant deuil avec larmes, sera rétabli par Jésus, dans son pays. Quelle allégresse quand Jérusalem se relèvera de ses ruines, que le temple sera rebâti, et que la gloire de l'Eternel y reviendra! Ce sera le millénium. Les Juifs rétablis

deviennent des missionnaires, les nations sont rassemblées, le nom de l'Eternel est connu par toute la terre; les Juifs en tête, les gentils après, ne forment pas un tout comme l'Eglise, mais adorent ensemble l'Eternel, dans son temple; et toutes les bénédictions annoncées prophétiquement s'accomplissent. Ainsi Jéthro, l'homme des nations, mange du pain avec Israël, en la présence de Dieu, et entre en communion avec Dieu et avec son peuple.

Lorsque nous lisons la Parole, ne pensons pas seulement à nous, à ce que nous y trouvons pour nous, mais occupons-nous aussi de ce qui concerne la gloire de Jésus; cette gloire qui, une fois, sera manifestée sur la terre. Actuellement, c'est la grâce qui nous occupe surtout, la grâce envers ce monde qui l'a crucifié; mais le monde le verra, quand il viendra avec gloire, qu'il sera proclamé «Roi des rois, et Seigneur des seigneurs», et que tous l'adoreront. Quelle joie pour l'Eglise, de le voir honoré, glorifié! Eve devait partager avec Adam, la domination sur la terre; l'Epouse partagera avec Jésus son règne sur la terre. Quel temps merveilleux, quand, cette pauvre terre couverte d'iniquités, où le mal prévaut, sera purifiée, et verra la paix régner, la justice établie! Nous verrons cela du ciel, où nous serons avec Jésus, dans cette gloire qui est sienne, et qui lui sera rendue sur la terre, et nous nous réjouirons de ce que cette gloire s'étendra sur l'univers entier.

(Versets 13-27). Moïse est assis là comme juge et législateur, réglant les querelles, établissant des lois, veillant à ce que les statuts ne fussent pas violés. La tâche est grande, mais il ne se plaint pas. Jusqu'au chapitre 19, nous sommes dans l'atmosphère de la grâce, et nous ne voyons pas Moïse murmurer de la lourdeur du fardeau. Il n'en sera plus ainsi en Nombres 11: 11-15. Mais Dieu savait que Moïse avait confiance en lui, qu'il lui parlait comme à un ami, et c'est pour cela qu'il supporte ses plaintes. Ici, rien de semblable n'a lieu, c'est Jéthro qui intervient avec sagesse. La sagesse créée, c'est Jésus, mais elle a son application dans nos voies sur la terre. Dieu a établi un sentier de sagesse pour nous, ici-bas. Nous devons le prendre dans l'obéissance, et le suivre, conduits par Dieu. Jéthro donne à Moïse un conseil de la sagesse, mais il ajoute: «Ecoute ma voix, je te conseillerai, et Dieu sera avec toi» (verset 19), et plus loin: «Si tu fais cela, et que Dieu te le commande, tu pourras subsister, et tout ce peuple aussi arrivera en paix en son lieu» (verset 23).

Il y a des caractères assignés pour les hommes à choisir: «Choisis d'entre tout le peuple des hommes capables, craignant Dieu, des hommes de vérité, haïssant le gain déshonnête, et établis-les sur eux» (verset 21), mais Jéthro s'en remet à Dieu: «Je te conseillerai, et Dieu sera avec toi» (verset 19). Dans le Nouveau Testament, les hommes qui sont appelés à veiller sur l'Eglise, ont les mêmes caractères. Mais il est nécessaire aussi que tous nous ayons ces caractères, que nous aimions le Seigneur Jésus *en vérité*; et cela se manifestera dans tous les détails de notre conduite.

## Prière

---

Esaïe 40: 31 - S.S.T.

ME 1907

O Seigneur qui donnes la force,  
Vois, je suis faible et sans vigueur.  
Mais tu sauras briser l'écorce  
Qui souvent enserre mon coeur.

Oh! que ma vie est languissante,  
Combien de devoirs à remplir!  
J'attends, de ta grâce puissante,  
Le secours pour les accomplir.

N'as-tu pas fait cette promesse  
Que ceux qui s'assurent en toi  
Renouvelleront leur jeunesse?  
— Ta promesse est aussi pour moi!

Ainsi que l'aigle au vol sublime,  
Par Toi je pourrai m'élever,  
Prenant mon vol de cime en cime  
Toujours plus haut pour te trouver!

Je pourrai toujours dans l'arène  
Courir sans me décourager,  
Je pourrai marcher dans la plaine  
En trouvant mon fardeau léger!



## Fragments

---

### ME 1907 page 39 - Le pauvre - Koechlin M.

(Luc 2: 7) «Et elle mit au monde son fils premier-né, et l'emballota et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie».

(Matthieu 8: 20) «Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des demeures, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête».

(Luc 8: 3) «Et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens».

(2 Corinthiens 8: 9) «Il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis».

(Psaumes 41: 1) «Bienheureux celui qui comprend le pauvre!»

---

Nous ne sommes réellement les représentants du Seigneur que lorsque nous nous effaçons nous-mêmes.

---

Appliquons-nous les exhortations de la Parole. Nous nous jugerons ainsi nous-mêmes au lieu de juger les autres.

---

Plus nous avançons, plus nous sommes portés à user de grâce envers les autres, parce que nous apprenons à connaître la grâce de Dieu et à nous connaître nous-mêmes comme objets de cette grâce.

---

Le manque de simplicité nous empêche souvent de comprendre certains passages des Ecritures et nous égare.

### ME 1907 page 60 - Koechlin M.

Quand il s'agit de l'Evangile, il ne nous est pas dit de comprendre (Matthieu 11: 25), mais de croire (Actes 16: 31; Romains 10: 9), ni de faire, mais de recevoir (Jean 6: 34-36).

### ME 1907 page 80 - Koechlin M.

Le Seigneur a donné sa vie pour ses ennemis: «Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils» (Romains 5: 10). — Mais il est venu en grâce pour attirer tous les hommes à Lui (Jean 12: 32). Il ne parle pas des hommes comme de ses

ennemis; il aurait pu dire: Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses ennemis; mais il dit: «pour ses amis», parce qu'il les aime, et non parce que nous l'aimons.

---

Les progrès du mal et de l'incrédulité sont les signes des derniers temps et une indication de la venue prochaine du Seigneur, mais rien ne rapproche pour la foi le retour du Seigneur comme sa parole: «Oui, je viens bientôt».

---

Quand il s'agit de ce qui nous concerne, nous croyons avoir mis toute notre confiance en Dieu: mais survienne une circonstance adverse, et nous voilà découragés. Nous manifestons ainsi que notre confiance n'est pas complète. Il faut que tout manque, qu'il n'y ait plus aucune ressource de notre côté pour que nous nous abandonnions entièrement entre les mains de Dieu. Alors quelle bénédiction que celle que Dieu nous accorde!

### **ME 1907 page 120 - Koechlin M.**

L'homme aime à s'élever et à abaisser les autres. Christ s'est abaissé avant de nous élever dans la gloire.

---

Celui qui connaît réellement son propre coeur et qui se juge, s'estimera le plus indigne des croyants.

---

Un seul verset de la parole de Dieu peut être pour notre coeur un rafraîchissement et une nourriture durant toute une journée, tandis qu'il peut ne rien nous rester d'un chapitre entier lu par habitude.

Le même passage de la parole de Dieu peut être le lait des petits enfants et la nourriture solide des hommes faits.

---

Plus nous reconnaissons la supériorité de ceux en face desquels nous nous trouvons, plus nous sommes portés à l'humilité. Que devrait être celle-ci en présence de Celui qui est partout et qui est infiniment grand dans sa puissance et dans sa gloire?

Nous ne serons réellement humbles que si nous avons le sentiment profond de notre faiblesse d'une part, et d'autre part celui de la grandeur et de la bonté de Dieu.

### **ME 1907 page 139 - Koechlin M.**

Jésus a été souffleté, puis frappé, devant le sanhédrin. Pilate l'a fait fouetter; au prétoire on l'a couronné d'épines, on lui a frappé la tête. Son corps a été outrageusement maltraité,

avec une violence qu'animait la haine d'une populace excitée contre Lui, augmentée encore probablement par le silence et la patience du Sauveur. Ne pouvons-nous pas penser que l'état dans lequel on avait mis le corps de Jésus, est la raison, ou du moins une des raisons, pour lesquelles il ne lui était pas possible de porter sa croix?

---

Le moindre voyage nécessite des préparatifs et des bagages. Quand nous partirons pour la maison du Père, nous n'aurons rien à préparer, rien à emporter, pas même notre misérable corps. Tout est prêt, là-haut. Celui qui a tout préparé, c'est Celui qui nous aime.

---

L'homme naturel voit l'avenir dans un nuage d'illusions. Le croyant a devant lui la certitude qui brille dans un ciel sans nuage.

---

Pour le croyant, le passé c'est la mort, le présent c'est la paix, l'avenir c'est la gloire; le tout est amour en Dieu.

---

Nos désaccords et nos discussions entre frères ne montrent-ils pas notre propre volonté en activité?

## **ME 1907 page 160**

Vivre pour Dieu intérieurement est le seul moyen possible de vivre pour Lui extérieurement. Je redoute une grande activité sans une grande communion avec Lui, mais je suis certain que le coeur qui est avec Christ vivra pour Lui.

J.N. Darby

---

La foi ne peut embrasser que ce qui est hors de moi; une bonne oeuvre, un bon sentiment, se connaissent par l'expérience, et non par la foi.

## **ME 1907 page 460 - Koechlin M.**

L'homme ne conçoit la gloire que dans l'élévation; elle doit frapper ses sens. Mais la gloire dont parle l'apôtre, «la gloire comme d'un fils unique de la part du Père, pleine de grâce et de vérité», cette gloire que les apôtres ont vue dans celui qui n'avait ni forme, ni éclat, a brillé, et ne pouvait briller que dans l'abaissement du Seigneur. C'était la gloire pleine de grâce, tout entière pour le coeur. Elle a eu sa suprême expression à la croix; elle éclaire encore aujourd'hui à travers les siècles l'âme du croyant.

## ME 1907 page 477 - Koechlin M.

C'est après l'acte d'idolâtrie le plus outrageux du peuple choisi et béni, après l'adoration du veau d'or; c'est au moment où Dieu donne à Moïse les tables de la loi, qui étaient l'expression de ce que sa justice et sa sainteté étaient en droit d'exiger de l'homme en chute, incapable d'y répondre; c'est à ce moment-là que Dieu déclare qu'il est: «L'Eternel, l'Eternel! Dieu miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité...» Est-ce que cela ne met pas en lumière d'une façon toute particulière et l'étendue de cette grâce et sa source qui est le coeur même de Dieu?

---

Nos péchés ne sont pas seulement effacés en ce que Dieu n'en tiendra pas compte, mais ils sont effacés à jamais, même de son souvenir: «Et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés».

## Première et seconde résurrection

---

ME 1907 page 56

Le Seigneur lui-même parle de deux résurrections, sans spécifier l'intervalle qui les sépare.

1° Luc 14: 14. «La résurrection des justes»; elle n'est donc pas la même que celle des injustes. C'est ce que confirme la parole de Paul: «Il y aura une résurrection tant des justes que des injustes» (Actes 24: 15).

2° Luc 20: 35. «Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce *siècle-là* et à la résurrection *d'entre* les morts». C'est donc une résurrection spéciale qui laisse les autres morts dans le tombeau; c'est la résurrection des justes (*dignes*) pour avoir part à ce *siècle-là*, le siècle à venir (Matthieu 12: 32; Ephésiens 1: 21; Hébreux 6: 5), «le millénium», en contraste avec «ce siècle», «le présent siècle mauvais» (Galates 1: 4). *D'entre* les morts est la même expression que celle employée pour Lazare (Jean 12: 1). Cette expression surprenait les disciples. Comme tous les Juifs et beaucoup de chrétiens, sauf les sadducéens, ils admettaient une résurrection générale au dernier jour (Jean 11: 24), mais quand Jésus dit: «*d'entre* les morts», en parlant de lui-même, ils ne comprennent plus (Marc 9: 10). Cette expression, «*d'entre*» les morts, est employée presque chaque fois qu'il s'agit d'une résurrection spéciale (Hébreux 11: 19; Marc 6: 14), et particulièrement de celle du Seigneur Jésus (Actes 13: 34; 3: 15; Romains 6: 4, 9; Ephésiens 1: 20; 1 Thessaloniens 1: 10; 2 Timothée 2: 8; 1 Pierre 1: 21). Ainsi il y a une résurrection *d'entre* les morts pour quelques-uns qui sont «dignes» et qui les fera jouir du siècle à venir. Elle arrive donc *avant* ce siècle.

3° Jean 5: 28, 29. «L'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix; et ils sortiront, ceux qui ont pratiqué le bien, *en résurrection de vie*, et ceux qui auront fait le mal, *en résurrection de jugement*». Voilà deux résurrections bien distinctes, *bien que dans CE passage* rien ne soit dit de l'intervalle qui les sépare. Mais puisqu'il y a pour les *justes* une résurrection *d'entre* les morts, on peut en conclure qu'elle précède l'autre, et laisse les injustes dans le sépulcre pour la résurrection du jugement.

4° Dans les écrits de Paul, il est presque toujours parlé uniquement de la résurrection des saints. Ainsi, Romains 8: 11. L'Esprit de Dieu n'habite pas dans les inconvertis; la résurrection des croyants s'opère à cause de l'Esprit de Dieu qui est maintenant en eux, les arrhes de la rédemption du corps (Romains 8: 23; Ephésiens 1: 14; 2 Corinthiens 5: 5). Mais Paul croyait cependant à la résurrection des injustes, comme nous l'avons vu plus haut.

Le grand chapitre de la résurrection, 1 Corinthiens 15, destiné à en établir la réalité, contre quelques-uns des Corinthiens qui la niaient (verset 12), ce chapitre, dis-je, traite exclusivement de la résurrection des saints, sauf peut-être les versets 12, 15, qui ont un caractère plus général. Il est facile de voir que ressusciter «en gloire» (verset 43), porter «l'image du céleste» (verset 49), ne s'applique qu'aux saints.

En Philippiens 3: 11, l'apôtre montre que le but vers lequel il tend, c'est de «parvenir à la résurrection *d'entre* les morts». Ainsi, partout nous voyons la résurrection des saints distincte de l'autre, Christ étant les prémices de cette résurrection, le premier-né d'entre les morts (1 Corinthiens 15: 23; Colossiens 1: 18); ensuite ceux qui sont *de Christ* à sa venue ressuscitent, et c'est là la *première résurrection*.

Le chapitre 4 de 1 Thessaloniens versets 16-18, comparé avec 1 Corinthiens 15: 51-53, nous enseigne la même chose. Le Seigneur descend du ciel (premier acte de sa venue, sa présence pour les saints), et de là — car il ne pose pas alors ses pieds sur la terre («dans les nuées, à la rencontre du Seigneur, en l'air») — il appelle: et, à sa voix, les morts *en Christ*, ceux qui sont *de Christ* (1 Thessaloniens 4: 16; 1 Corinthiens 15: 53), ressuscitent, et les vivants sont changés, transmués, c'est-à-dire revêtent aussi l'incorruptibilité, quant à leur corps, car la chair et le sang, nos corps actuels, ne peuvent hériter l'incorruptibilité (1 Corinthiens 15: 52, 53; 2 Corinthiens 5: 1-4); ensuite tous ensemble sont ravis vers le Seigneur et vont avec Lui dans leur demeure céleste.

Et les autres morts? Ils restent dans la tombe, et c'est ici que le chapitre 20 de l'Apocalypse nous donne les détails complémentaires, fixant le sens et l'époque de la première résurrection, relativement à l'autre.

Les caractères mentionnés comme appartenant à ceux qui ont part à la *première résurrection* (versets 4-6), sont: 1° que la seconde mort (résultat du jugement) n'a pas de pouvoir sur eux. Ils ne viennent pas en jugement (Jean 5: 24); 2° qu'ils sont sacrificateurs de Dieu et du Christ et règnent avec Lui mille ans. Mais quels sont-ils, ceux qui sont ressuscités quand Christ vient prendre les siens? (1 Thessaloniens 4; 1 Corinthiens 15). Ils sont assis sur des trônes (verset 4, comparez avec le chapitre 4: 4), avec ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu, et avec ceux qui n'avaient pas pris la marque de la bête (comparez 13: 16), c'est-à-dire que ces deux dernières classes sont les saints de la période apocalyptique qui sont mentionnés 6: 9, 11; 11: 7; 12: 11; 13: 7, 15; 16: 6; 17: 6. Tous ceux-là ont part à la première résurrection quand Christ vient. Il faut remarquer le cas spécial des deux témoins du chapitre 11 — la *première résurrection* est une résurrection *d'entre* les morts; elle comprend Christ, les prémices et tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament avec ceux de la période apocalyptique. Elle a lieu en divers actes, mais sa période s'étend de la résurrection de Christ au commencement des mille ans. Elle n'est que pour les «justes» et est caractérisée par ce double fait: résurrection *d'entre* les morts, résurrection *de vie*, «la seconde mort n'aura pas de pouvoir sur eux. Ce sont ceux qui ont déjà été vivifiés par la Parole et qui ont la vie éternelle.

Maintenant, remarquons le verset 5 du chapitre 20, de l'Apocalypse: «Le *reste* des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis». Ils doivent donc vivre de nouveau; ils restent dans le sépulcre pour la résurrection des «injustes», la résurrection du jugement, et nous les retrouvons devant le grand trône blanc, avec ceux qui, à la fin du millénium, ont été détruits par le feu du ciel. Là, il n'y a que des *morts*, c'est le terrible caractère imprimé sur eux. Ils n'ont jamais connu la vraie vie, la vie de Dieu. La mort est imprimée sur eux à jamais.

Sur la terre, *morts* dans leurs fautes et leurs péchés (Ephésiens 2: 1); n'ayant jamais reçu la vie de Dieu, n'ayant pas été régénérés, parce qu'ils n'ont pas reçu la parole de Dieu dans leurs coeurs (1 Pierre 1: 23; Jacques 1: 18), ils sont descendus dans le sépulcre dans cet état de mort spirituelle. Ils vivent maintenant, ressuscités par la puissance de Christ le Fils de Dieu (Jean 5: 28), mais, toujours morts pour Dieu, ils ne sont là que pour entendre la sentence d'un jugement éternel.

## Pensées

---

### ME 1907 page 72

Christ ressuscité témoigne éternellement de notre parfaite justification. Le Saint Esprit, par la foi, nous donne part à cette justification, mais l'oeuvre qui justifie est accomplie depuis dix-neuf siècles.

### ME 1907 page 100 - Koechlin M.

(Ephésiens 1: 3; Romains 8: 17). Maintenant nous avons tout *en* Christ. Dans la gloire nous aurons tout *avec* Lui.

### ME 1907 page 168 - Rossier H.

*Christ* est la vérité, révélée dans la *Parole* qui est la vérité, et communiquée par le *Saint Esprit* qui est la vérité.

### ME 1907 page 200

La chose importante pour nous, c'est de nous attacher non aux bénédictions, mais à leur source et ainsi les bénédictions ne nous manqueront jamais.

### ME 1907 page 260

Notre salut ne dépend pas de ce que nous sommes à l'égard de Dieu, mais de ce que Dieu est à notre égard; il provient de l'amour parfait de Dieu qui nous en a fourni la preuve dans le don de son Fils.



## Nature et objet de l'assemblée

---

Prod'hom F.

ME 1907 page 93

Au chapitre 16 de Matthieu (versets 17, 18), le Seigneur lève un coin du voile qui avait caché jusque-là le conseil de Dieu relatif à l'Eglise, car celle-ci, selon les voies de Dieu, ne devait être manifestée qu'à la suite du rejet de Christ par les Juifs. Pierre confesse le Seigneur comme le Christ, le Fils du Dieu vivant. Sur ce rocher-là, le Seigneur déclare qu'il bâtirait son Assemblée. Le Fils du *Dieu vivant*, possède la vie impérissable. Aussi a-t-il été, comme homme, déterminé Fils de Dieu en puissance, par la résurrection (Romains 1: 4). Il fallait que Christ fût glorifié dans le ciel comme homme Rédempteur, et que le Saint Esprit descendît sur la terre à la suite de cette glorification, pour que l'édification de l'Eglise pût avoir lieu.

Au chapitre 18 de Matthieu (versets 15-20), le Seigneur laisse voir ce que sera le rassemblement des individus qui constitueront l'assemblée de Dieu dans une localité (Cf. 1 Corinthiens 1: 2; 11: 16; 2 Corinthiens 1: 1, etc.). En Matthieu 18, le Seigneur montre — vérité développée ensuite dans les épîtres — que l'assemblée locale est revêtue de l'autorité à elle conférée par le Seigneur, pour lier et délier sur la terre; de sorte que la réception ou l'exclusion de quelqu'un sont des actes ratifiés dans le ciel. Le nom de Jésus, présent au milieu des siens, ainsi que la présence et l'action du Saint Esprit, donnent à ce rassemblement son caractère. Ils ne se sont pas concertés pour se réunir de cette manière, afin que le Seigneur soit au milieu d'eux, mais c'est son nom qui les a rassemblés. «Assemblés en mon nom», ou «à mon nom», c'est au nom de Celui qui est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés (Jean 11: 52). Or, si c'était en son nom, il fallait qu'il fût absent. On ne se rassemble pas au nom de quelqu'un qui est corporellement présent. C'est le nom de Celui qui est mort, ressuscité, glorifié dans le ciel. Sa présence est effective, quoique spirituelle, au milieu de ceux pour lesquels il s'est offert lui-même, et que son nom glorieux a ainsi rassemblés.

Au chapitre 20 de Jean, nous trouvons que le soir de la résurrection du Seigneur, les disciples s'étaient instinctivement rassemblés. Le Seigneur, qui venait de briser les liens de la mort, se trouve tout à coup présent au milieu d'eux. C'était le premier jour de la semaine (le premier dimanche, ou jour dominical). Le Seigneur avait passé le jour du sabbat dans le tombeau. Le sabbat termine une ère; le jour du Seigneur en ouvre une nouvelle. Jésus, par sa présence, sanctionne le rassemblement des siens ce jour-là. Il leur apporte la paix; il leur montre sur son corps les marques, prouvant qu'il venait de passer par la mort pour eux. Il souffle en eux l'Esprit comme vie de résurrection, et leur confère l'administration de l'Evangile pour pardonner ou retenir les péchés.

Huit jours après, ce rassemblement a lieu de nouveau, et le Seigneur le sanctionne encore par sa présence.

Passons maintenant au livre des Actes. Nous trouvons, au chapitre 2, que le Seigneur étant monté en haut, envoie le Saint Esprit aux siens et dans l'Assemblée. De cette manière, les disciples peuvent entrer avec intelligence dans les pensées du Seigneur. On le voit dans la fraction du pain, selon que Jésus l'avait instituée avant de souffrir sur la croix. On voit qu'aussitôt, bien que les disciples restassent encore attachés au temple juif (verset 46), dès qu'il s'agissait de rompre le pain, ils étaient tout à fait séparés du système judaïque. L'Assemblée chrétienne était formée, et le Seigneur ajoutait tous les jours à cette Assemblée ceux qui devaient être sauvés du jugement prêt à tomber sur la nation.

Le Seigneur avait institué la cène pour que les siens la célébrent en mémoire de Lui. La chose ne pouvait se réaliser avant son départ. On ne célèbre pas la mémoire de quelqu'un qui est présent; en sorte que se rassembler en son nom et rompre le pain en mémoire de Lui, ne pouvait avoir de réalité qu'après son départ. C'était donc la mémoire de Celui qui avait été sur la croix, et le nom de Celui qui, en vertu de cette oeuvre, était glorifié dans le ciel.

En Actes 20, nous nous trouvons avoir fait historiquement du chemin. Les assemblées s'étaient alors formées parmi les gentils, et les disciples, en connaissance de cause, se réunissaient le premier jour de la semaine pour rompre le pain. Ils étaient rassemblés ce jour-là dans ce but exprès (Actes 20: 7). Ils ne l'étaient pas à l'occasion du passage de l'apôtre Paul, mais dans l'unique intention de «rompre le pain». On se réunissait donc pour cela, le jour de la résurrection du Seigneur. C'était *son jour* (Apocalypse 1: 10), le jour où, à deux reprises successives (Jean 20), le Seigneur s'était trouvé présent au milieu des disciples rassemblés. C'est en ce jour aussi que les Corinthiens devaient mettre à part leurs dons pour la collecte (1 Corinthiens 16: 2). C'est en ce jour que le Seigneur glorieux apparut à Jean, dans l'île de Patmos (Apocalypse 1: 10).

Quelles bénédictions multiples! Etre rassemblés par le nom de Celui qui est là-haut dans la gloire; se souvenir de Celui qui a donné sa vie pour nous sur la croix; célébrer ensemble ce mémorial, le jour où il est sorti victorieux de la mort, sa résurrection étant le point de départ de notre vie éternelle; faire ces choses en l'attendant; annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (1 Corinthiens 11: 26); l'avoir lui-même présent au milieu de nous, selon sa parole: «Je te louerai au milieu de l'Assemblée» (Psaumes 22: 22), pour diriger nos louanges vers le Père qu'il est venu nous révéler!

Les Corinthiens avaient perdu la pensée du Seigneur au sujet de la fraction du pain; ils avaient matérialisé cette dernière, et en le leur reprochant, l'apôtre dit: «Ou méprisez-vous l'assemblée de Dieu?» (1 Corinthiens 11: 22). On ne peut agir selon sa volonté propre dans l'Assemblée de Dieu. Là tout doit se faire selon la pensée et l'ordonnance du Seigneur; ce qui est du domaine de l'homme en est totalement exclu. C'est pourquoi toute action de l'Assemblée comme telle, porte le sceau du nom du Seigneur et de son autorité, en sorte que si l'on y tolérait le péché et le désordre, ils y seraient tolérés au nom du Seigneur.

C'était une chose si grave, à Corinthe, de matérialiser l'ordonnance du Seigneur, qu'il avait fallu que sa discipline au milieu des Corinthiens allât jusqu'à la mort du corps (1 Corinthiens 11: 30).

Quelle chose précieuse que l'Assemblée de Dieu! Combien il est heureux d'éprouver les effets de la présence du Seigneur quand, réunis selon sa pensée, nous sommes associés à son nom glorieux, et que nous nous souvenons de Lui jusqu'à ce qu'il vienne!

## Les trois jugements

---

Burton A.H.

ME 1907 page 107

On aurait de la peine à concevoir un sujet d'une importance plus grande que celui du *jugement à venir*, et pourtant, bien qu'il soit si important, il n'y en a point dans lequel il règne plus de confusion. Des milliers de chrétiens ne jouissent pas de la paix avec Dieu, simplement parce qu'ils ont des pensées erronées sur cette solennelle question. Ce triste état d'âme, qui déshonore Christ, provient de l'ignorance du simple enseignement de la parole de Dieu, comme autrefois le Sauveur disait aux sadducéens: «Vous errez, ne connaissant pas les Ecritures» (Matthieu 22: 29).

On croit en général qu'à la fin de l'histoire de ce monde, un temps viendra où Christ apparaîtra pour juger, où les sépulcres seront ouverts, où tous, convertis et inconvertis, en sortiront pour être jugés ensemble, au même moment, et qu'alors seulement sera réglée la grande question de savoir où chacun d'eux passera l'éternité. En d'autres termes, on croit qu'il y aura une résurrection universelle et un jugement général de tous au même moment.

Or, si nous examinons avec soin et dans un esprit de prière les Ecritures, nous trouverons qu'elles ne renferment pas une seule ligne qui appuie une telle pensée, mais, au contraire, qu'au lieu d'une seule résurrection, il y en a deux avec mille ans ou plus d'intervalle (Lire avec soin Jean 5: 29; Apocalypse 20: 1-6). Nous y voyons, en outre, au lieu d'un jugement universel, au moins *trois* jugements, de caractères distincts, d'époques différentes, et s'appliquant chacun à une classe différente de personnes.

1. Le tribunal de Christ, devant lequel seront manifestés tous les rachetés en gloire, après que Christ les aura enlevés de la terre (Romains 14: 10; 2 Corinthiens 5: 10).
2. Le trône de sa gloire, devant lequel seront rassemblées toutes les nations qui vivront sur la terre au commencement de son règne sur la terre (Matthieu 25: 31-46).
3. Le grand trône blanc, où tous les morts, petits et grands, se tiendront devant Dieu pour être jugés pour leurs péchés, à la fin du règne de Christ (Apocalypse 20: 5, 11-15).

En outre, il y a d'autres jugements décrits par les prophètes de l'Ancien Testament et dans le livre de l'Apocalypse, qui ont lieu sur la terre, comme, par exemple, le jugement de la Bête et du faux prophète (Apocalypse 19).

Maintenant, il est de la plus haute importance de se rappeler que pour l'enfant de Dieu, le *jugement est passé*. «En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24).

Avant d'aller plus loin dans notre étude, nous désirons que le lecteur chrétien retienne fermement cette importante vérité que celui qui croit en Christ non seulement possède maintenant la vie éternelle, mais qu'aussi, d'après les propres paroles de Christ, il ne viendra pas en jugement, car la Parole qui l'assure de la première grande vérité, l'assure aussi de la seconde.

Mais, dira-t-on peut-être, n'est-il pas dit qu'il est réservé à tous les hommes de mourir une fois, et après cela le jugement?

Nullement. Que le lecteur ouvre sa Bible aux versets 26-28 du chapitre 9 des Hébreux; il y verra que le mot «tous» ne se trouve pas dans le passage. Au verset 27, nous voyons quelle est la portion commune des hommes, savoir la mort et le jugement, mais au verset 28, nous trouvons la portion du croyant. Au lieu d'attendre la mort, il attend l'apparition de Christ, et au lieu d'attendre Christ comme son Juge, il l'attend comme son Sauveur, qui transformera le corps de son abaissement en la conformité du corps de sa gloire (Philippiens 3: 21).

Le Sauveur est venu une fois dans le monde pour effacer le péché par le sacrifice de sa propre vie. Il est venu, il y a plus de dix-neuf cents ans, pour résoudre la question du péché, pour l'effacer, pour porter les péchés de plusieurs, et ayant accompli sur la croix l'oeuvre qui a résolu cette question en notre faveur, il apparaîtra une seconde fois sans péché, c'est-à-dire ayant mis de côté la question du péché; car si cette question a été résolue à sa première venue, elle ne pourra pas être soulevée de nouveau à la seconde.

Pour l'inconverti, sans doute, la venue de Christ sera en jugement, mais pour le croyant, elle sera «à salut»; — en d'autres termes, le croyant recueillera, à la seconde venue de Christ, les pleins résultats de l'oeuvre accomplie par Lui à sa première venue. Alors il ne possédera pas seulement le salut de son âme, dont il jouit par grâce, maintenant, mais son salut sera consommé par la glorification de son corps.

Quelle paix l'âme possède, quand elle se rend compte que Dieu ne pourra plus jamais, en justice, soulever la question de nos péchés! Est-ce que Christ n'a pas souffert pour nos péchés, Lui, le Juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu? (1 Pierre 3: 18). N'a-t-il pas porté lui-même nos péchés en son propre corps sur le bois? (1 Pierre 2: 24). Et après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, ne s'est-il pas assis à la droite de Dieu? (Hébreux 10: 12).

Certes, le croyant n'aura jamais à souffrir pour des péchés pour lesquels Christ a déjà souffert une fois; il n'aura jamais à porter des péchés portés par Christ il y a dix-neuf cents ans, n'aura jamais à être jugé pour des péchés pour lesquels Christ s'est déjà offert lui-même en sacrifice.

N'est-il donc pas clair, bien-aimé lecteur chrétien, que Dieu n'entrera jamais en jugement avec vous au sujet de vos péchés, Lui qui constate que le Seigneur Jésus a déjà porté le jugement qu'ils méritaient. Mais que veut donc dire ce passage: «Nous devons tous être manifestés devant le tribunal de Christ»?

Cela nous amène à considérer brièvement les trois jugements dont nous avons parlé.

## 1. Le tribunal de Christ

S'il est parfaitement vrai que le croyant n'aura jamais à être jugé pour ses péchés, toutefois il est également vrai qu'il devra être manifesté devant le tribunal du Christ (2 Corinthiens 5: 10). Il est important de considérer que l'Esprit de Dieu évite de dire: «Nous devons tous être jugés». S'il avait dit: «Nous devons tous être jugés», cela aurait été en contradiction directe avec Jean 5: 24, où il est dit que nous ne viendrons pas en jugement, et nous pouvons être assurés qu'un verset de la parole de Dieu ne peut pas en contredire un autre. Mais il est dit: «Nous devons tous être manifestés devant le tribunal du Christ», c'est-à-dire que chaque chose que nous avons faite ici-bas sera mise en lumière là-haut, et que nous recevrons une récompense ou subirons une perte, suivant ce que nous avons fait, soit bien, soit mal. Il ne sera pas décidé alors où nous aurons à passer l'éternité, et si nous avons le droit d'entrer au ciel oui ou non; car le croyant sait maintenant, sans l'ombre d'un doute, qu'il passera l'éternité avec Christ, dans la gloire. Voyez le verset 1 du chapitre 5 de 2 Corinthiens: Nous *savons* que nous *avons* une maison éternelle dans les cieus. En d'autres mots, nous, chrétiens, nous avons la certitude actuelle et parfaite d'une éternité dans la gloire céleste, c'est pourquoi «nous avons toujours confiance» (verset 6). Et, au lieu d'attendre jusqu'au tribunal de Christ pour savoir si nous avons droit au ciel, nous devrions toujours rendre grâce au Père, «qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière» (Colossiens 1: 12). Mais, dira-t-on, cette confiance ne pourrait-elle pas nous rendre insouciant dans notre marche ici-bas? Loin de là; si Christ a tant souffert pour nous, afin de nous procurer une gloire éternelle, cela nous engage à nous appliquer avec ardeur à Lui être agréables (verset 9). Et si ce motif n'est pas encore suffisant, nous avons en outre ceci, que nous devons tous être manifestés devant le tribunal de Christ. Chaque chose sera mise en lumière là; si nous avons vécu pour nous-mêmes, nous subirons une perte; mais si, par la grâce de Dieu, nous nous sommes efforcés de vivre pour Christ, nous recevrons une récompense. Mais, dira le lecteur, j'avais toujours pensé que nous devons être manifestés devant le tribunal de Christ, afin qu'il y soit établi si nous entrerions au ciel ou non. Non point: au moment où le chrétien meurt, son corps est, il est vrai, mis dans le tombeau, mais son esprit s'en va pour être avec Christ. Comme le dit notre chapitre, il est absent du corps et présent avec le Seigneur, et le même apôtre Paul dit qu'il avait le désir de déloger et d'être avec Christ (Philippiens 1: 23). De même, le Seigneur dit au brigand sur la croix: «Aujourd'hui, tu seras *avec moi* dans le paradis» (Luc 23: 43).

Or, si Paul, le brigand et tous les saints morts depuis, ont été avec Christ, soit pendant 1900 ans, soit plus ou moins longtemps, est-il probable qu'ils auront à quitter ce lieu de bénédiction, afin d'être jugés et de voir s'ils ont le droit d'être au ciel? Sûrement pas.

Mais, Pourrait-on dire, ce sont leurs esprits qui sont avec Christ, tandis que leurs corps sont dans le tombeau; et la résurrection ne pourrait-elle pas apporter un changement?

Voyons ce que dit la parole de Dieu: le chapitre 15 de 1 Corinthiens est occupé, du commencement à la fin du sujet de la résurrection; d'abord de celle de Christ, puis des saints.

Il y avait à Corinthe quelques faux docteurs qui essayaient de persuader aux croyants qu'il n'y avait pas de résurrection. C'est pourquoi l'Esprit de Dieu, par le moyen de Paul, donne sept preuves distinctes de la résurrection de Christ: les Ecritures (verset 4); Céphas; ensuite, les douze (verset 5); après cela, cinq cents frères à la fois (verset 6); ensuite, il a été vu de Jacques; puis de tous les apôtres (verset 7); et, après tous, de moi aussi (verset 8). Ce point était d'une importance immense, car, «si Christ n'a pas été ressuscité... vous êtes encore dans vos péchés» (verset 17); leur salut même dépendait du fait que Christ n'était pas seulement mort, mais aussi ressuscité.

Or, si Christ est ressuscité d'entre les morts, alors les morts ressuscitent; mais de quelle manière Christ, les prémices (il y a 1900 ans); ensuite, ceux qui sont du Christ, à sa venue (verset 23). Et comment ressuscitent-ils? Que le lecteur ouvre sa Bible et lise plusieurs fois le verset 43: «Il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire». Ceci évidemment, comme tout le chapitre, ne s'applique qu'au croyant. Une fois ressuscité, doit-il être jugé, pour voir s'il a le droit d'être dans la gloire ou non? Certainement pas. Il est ressuscité en gloire. Le même acte qui l'élève d'entre les morts, le place aussi dans la gloire. Bien-aimé lecteur, votre âme a-t-elle saisi la puissance et la simplicité de ces mots: «Ressuscité en gloire»? Ensuite, quant à ces croyants qui seront vivants à la venue de Christ (vous et moi, nous pourrions être du nombre, cher ami chrétien), nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire (Philippiens 3: 20, 21). Ainsi, à la venue de Christ (1 Thessaloniens 4: 13-18), les saints vivants seront changés en un moment et lui deviendront semblables, car ils le verront comme il est (1 Jean 3: 2), et les morts en Christ seront ressuscités en gloire.

Mais pourquoi avons-nous tant à cœur de prouver tout cela? Simplement pour montrer qu'avant d'être devant le tribunal de Christ, non seulement nous serons avec Lui, mais déjà glorifiés, et que nous Lui serons rendus parfaitement semblables. Or, pourrait-on supposer un instant que quelques-uns de ceux qui seraient glorifiés et semblables à Christ, pourraient être jetés dans les ténèbres du dehors? Qui pourrait donc imaginer une telle chose, dont la pensée seule est absurde?

En outre, qui siègera à ce tribunal? Christ, naturellement; Celui qui, seul, a porté nos péchés en son propre corps sur le bois. Est-il possible qu'il mette alors à notre charge des péchés pour lesquels il est mort, il y a 1900 ans?

Mais quel est donc le but de ce tribunal? Comme nous l'avons montré, ce ne peut pas être pour juger si nous serons dans le ciel ou non, car nous y serons, déjà alors; mais y étant avec Christ et dans des corps glorifiés, semblables à Christ, nous passerons en revue en sa compagnie toute notre histoire d'ici-bas. Nous examinerons chacun de nos pas, nous nous rappellerons chaque circonstance dans la lumière sans tache de sa présence bénie; nous pèserons tous les actes de notre vie dans la balance du sanctuaire; nous les verrons comme Lui les a vus, et nous en jugerons comme Lui en a jugé.

Il nous montrera où et comment nous avons manqué, mais, loin de nous effrayer, cela ne fera qu'approfondir dans nos âmes le sentiment de sa grâce et de son amour invariables, qui auront si longtemps supporté d'aussi faibles créatures que nous. Il sera heureux de rappeler à notre souvenir le plus petit service, la plus petite chose faite pour Lui; une parole dite pour Lui, ou même un verre d'eau froide donné en son nom ne sera pas oublié. Alors «chacun recevra sa propre récompense, selon son propre travail» (1 Corinthiens 3: 8).

Oh! bien-aimé lecteur chrétien, ne perdons pas la précieuse occasion qui nous est donnée maintenant de servir Christ. Réveillons-nous de ce triste sommeil d'apathie et d'indifférence dans lequel, hélas! nous sommes si enclins à tomber. Ne vivons pas pour nous-mêmes, mais pour Celui qui s'est donné pour nous, «L'ouvrage de chacun sera rendu manifeste, car le jour le fera connaître, parce qu'il est révélé en feu, et quel est l'ouvrage de chacun, le feu l'éprouvera. Si l'ouvrage de quelqu'un demeure, il recevra une récompense; si l'ouvrage de quelqu'un vient à être consumé, il en éprouvera une perte, mais lui-même, il sera sauvé... Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira» (1 Corinthiens 3: 13-17).

Nous avons ici trois pensées différentes:

- Un vrai chrétien dont le travail est bon recevra une récompense (verset 14).
- Un vrai chrétien dont le travail est mauvais subira une perte, mais lui-même sera sauvé (verset 15).
- Un homme inconverti, qui est mauvais lui-même, et dont le travail est mauvais, les deux — lui et son travail — seront détruits (verset 17).

Bien que ces versets s'appliquent, sans aucun doute, d'une manière particulière au service, toutefois le même principe s'applique à tous les détails de la vie du chrétien. Combien de choses nous faisons et disons maintenant, qui seront alors consumées!

Mais d'autre part chaque chrétien recevra une récompense, si petite soit-elle, car nous ne pouvons nous imaginer qu'un enfant de Dieu pourrait n'avoir jamais rien fait pour Christ.

Mais il est solennel de penser que, devant le tribunal du Christ, toutes choses seront mises en lumière. Combien cela devrait nous rendre sérieux dans notre marche, nos voies et notre service! Combien il est important que tout ce que nous disons ou faisons soit en vue de ce jour prochain où nous allons être manifestés devant le tribunal du Christ! Mais quelqu'un dira: Est-ce que, dans le verset suivant, l'apôtre ne parle pas de la crainte du Seigneur? Ne semble-t-il pas avoir de la crainte quant aux résultats de ce jour? Sans doute, mais sans la moindre idée que lui ou d'autres croyants pourront être condamnés en ce jour-là; il n'est point troublé par la pensée de ce qu'il en adviendra pour lui-même: toute son inquiétude est pour d'autres. Si le tribunal est une chose solennelle pour lui, qui a été mis à l'abri par le sang de Celui qui y est assis comme Juge, que doit-il être pour l'homme qui est sans abri? Après ces mots: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint», il n'ajoute pas: «Nous tremblons pour nous-mêmes», mais: «Nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).



Nous avons dit que toute âme sauvée recevrait une récompense; on pourrait demander: Qu'a pu faire pour Christ le brigand sur la croix? N'avait-il pas blasphémé son nom presque au dernier moment de sa vie? Eh bien! cher lecteur, nous croyons que sa récompense sera grande. Qu'a-t-il fait? Ce que ni vous, ni moi, n'avons jamais été appelés à faire. Le monde entier était contre Christ, la multitude s'était élevée contre Lui; la nation juive avait crié: Ote celui-ci; les principaux sacrificateurs et les gouverneurs avaient crié: Crucifie-le. Judas, l'un de ses disciples, l'avait trahi; Pierre l'avait renié; tous l'avaient abandonné; ceux qui passaient près de la croix secouaient la tête devant Lui, se moquant du saint martyr dans son agonie. Et que fait le brigand? Lui seul, d'après ce que nous lisons, élève sa voix en faveur de Christ. Quel privilège! Combien cela dut être agréable pour le coeur du Sauveur d'entendre ce simple mais sincère témoignage: «Cet homme n'a rien fait qui ne se dût faire» (Luc 23: 41). Certes, en ce jour-là, cette parole ne sera pas oubliée; cet homme ne perdra pas sa récompense.

Mais non seulement nous verrons nos manquements et apprendrons à connaître, comme jamais nous ne l'avions connue auparavant, la grâce infinie du Sauveur qui nous aura supportés, malgré toutes nos faiblesses; non seulement il rappellera à notre souvenir la plus petite action faite pour Lui et nous en récompensera, comme sa grâce seule peut le faire; alors nous apprendrons aussi comment il nous a gardés au milieu de dangers que nous n'avons jamais vus ni éprouvés ici-bas.

Nous ne devons pas oublier que Satan est toujours contre nous, mais — que son nom en soit béni! — Dieu est toujours pour nous (\*). Il nous protège au milieu de dangers que nous ne connaissons pas, et nous garde au milieu de périls que nous ne voyons pas. Oh! quelles louanges s'élèveront devant Lui, quand, devant le tribunal du Christ nous pourrions regarder en arrière, nous souvenant de tout le chemin par lequel l'Eternel, notre Dieu, nous a fait marcher! (Deutéronome 8: 2).

(\*) Comme exemple de ce fait, nous pouvons mentionner un cas tiré de l'histoire du peuple terrestre de Dieu, d'Israël (Nombres 22 à 24).

Les Israélites, délivrés d'Egypte, viennent d'achever le pèlerinage du désert, et sont près d'entrer dans le pays de la promesse, quand Satan, leur grand ennemi, s'acharne une fois de plus contre eux. Il excite Balak, roi de Moab, à faire venir Balaam, fils de Péor, disant: «Viens, maudis-moi ce peuple» (22: 6). Mais, quand Satan s'oppose à eux, Dieu les protège et dit: «Tu ne maudiras pas ce peuple, car il est béni» (verset 12). Satan fait de son mieux, essaye tous les moyens, emploie toutes les ruses, mais en vain. Que surent les enfants d'Israël de tout ce qui se passait au sommet de la colline? Ils étaient disséminés dans leurs tentes, dans les plaines de Moab, sans avoir aucune idée de tout cela. La puissante conspiration de Satan, comme la merveilleuse délivrance de Dieu, leur étaient toutes deux inconnues. Pareillement pour nous, je crois que maintenant, nous ne voyons pas mainte attaque de Satan, mais dans ce jour-là, tout sera manifesté; «nous connaissons comme nous avons été connus».

Si nous ne comparaissons pas devant ce tribunal, nous ne connaîtrions pas la moitié de la grandeur de la grâce de Dieu, ni le caractère invariable de sa fidélité.

Et à mesure que nos manquements, nos fautes et nos péchés passeront devant nos yeux, au lieu d'éveiller en nous la plus petite crainte, ou d'élever la plus petite question sur notre acceptation devant Dieu, cela ne fera que produire des actions de grâces infinies, et nous entonnerons avec d'autant plus d'énergie le cantique de la rédemption: «A Celui qui nous

aime et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père, à Lui soit la gloire et la force aux siècles des siècles!» (Apocalypse 1: 5, 6).

## 2. Le jugement des nations vivantes

Nous voudrions maintenant considérer le passage bien connu de Matthieu 25: 31-46, c'est-à-dire la scène des brebis et des chèvres. Des centaines d'enfants de Dieu lisent ce chapitre sous l'impression qu'il contient la doctrine du jugement universel. Examinons-le sous la conduite de l'Esprit de Dieu. On pense, en général, qu'il décrit une scène qui aura lieu à la fin de l'histoire du monde, quand tous se tiendront devant Dieu, pour être jugés à cause de leurs péchés; et l'on dit que les brebis sont les chrétiens, tandis que les chèvres sont les inconvertis.

Pour mieux comprendre ce passage, nous voudrions attirer l'attention du lecteur sur l'important sujet de la seconde venue de Christ. Rappelons au lecteur chrétien que le Nouveau Testament nous parle, à deux points de vue, de ce grand et solennel événement. En premier lieu, Jésus viendra dans les nuées pour ses saints, afin de les prendre auprès de Lui, dans la maison du Père (Jean 14: 2, 3; 1 Thessaloniens 4: 13-18); en second lieu, il viendra avec ses saints sur la terre, pour juger le monde (Jude 14, 15; Zacharie 14: 1-6 (\*)).

(\*) Nous pouvons dire ici, en passant, qu'il est souvent parlé de la venue du Seigneur dans l'Ancien Testament; mais c'est toujours de sa venue en jugement avec ses saints qu'il s'agit, et il n'y est jamais fait mention de sa venue pour ses saints dans les airs.

La première de ces deux venues peut avoir lieu à un moment quelconque (1 Corinthiens 15: 51-55; Apocalypse 22: 20). Quand il vient pour ses saints, il ne vient pas comme leur Juge, mais comme leur Sauveur (Philippiens 3: 20, 21). Il ne vient pas pour exécuter sa vengeance sur eux, mais pour les prendre auprès de Lui, dans la maison du Père (Jean 14: 2, 3). Ceux qui se sont endormis en Jésus seront ressuscités en gloire (1 Thessaloniens 4: 13-18; 1 Corinthiens 15: 43, 52), et les saints vivants (vous et moi, peut-être, cher lecteur chrétien), nous serons changés en un instant, et nous Lui serons semblables, car nous le verrons comme il est (Philippiens 3: 21; 1 Jean 3: 2). En outre, quand il vient pour les siens, il ne vient pas sur la terre, mais dans les airs (1 Thessaloniens 4: 17).

Par contre, quand il vient avec les saints, c'est pour exécuter le jugement sur les impies (2 Thessaloniens 1: 7-11; Jude 14, 15). Il vient alors sur la terre: «Ses pieds se tiendront en ce jour-là sur la montagne des Oliviers... Et l'Eternel, mon Dieu, viendra, et tous les saints avec toi» (Zacharie 14: 1-6). Alors qu'il n'y a rien qui puisse empêcher sa venue pour les saints aujourd'hui, beaucoup de prophéties doivent être accomplies et beaucoup d'événements avoir lieu, avant qu'il vienne pour juger.

Revenons une fois de plus à Matthieu 25: 31, et nous verrons facilement que le Seigneur Jésus y parle du second acte de sa venue. Une remarque aide beaucoup à comprendre ce passage, c'est que les versets du chapitre 24: 32 à 25: 30, doivent être considérés comme une

parenthèse. La première partie du chapitre 24 est une prophétie remarquable des événements qui auront lieu en rapport avec les Juifs.

Comme nous l'avons déjà vu, le Seigneur peut venir à n'importe quel moment pour ses saints, et alors, quand nous serons dans la maison du Père, dans la gloire, Dieu renouera ses relations avec la nation juive sur la terre. Beaucoup de prophéties de l'Ancien Testament s'accompliront alors. Nous ne pouvons y entrer maintenant, malgré leur intérêt: c'est alors que le temps de la détresse de Jacob (Jérémie 30), la grande tribulation, aura lieu (Daniel 12: 1; Matthieu 24: 21); et, pendant ce temps, la persécution sera si ardente que le résidu élu des Juifs n'échappera qu'avec peine; beaucoup, nous le savons, seront mis à mort; mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé (verset 13).

Pendant ce temps, le résidu pieux des Juifs prêchera l'Évangile du royaume dans le monde entier en témoignage à toutes les nations, c'est-à-dire aux païens. L'Évangile du royaume qui sera prêché alors est bien différent de l'Évangile de la grâce de Dieu qui est proclamé maintenant.

Maintenant, par l'Évangile, Dieu fait proclamer aux pauvres pécheurs que Christ est venu ici-bas, et il leur offre une gloire éternelle avec Lui dans le ciel, sur le fondement de l'œuvre qu'il a accomplie à la croix; mais le résidu juif annoncera la venue du Christ pour établir son royaume sur la terre (Matthieu 10: 17, 22, 23; 24: 14). Quand cet Évangile du royaume aura été prêché à toutes les nations, et quand le temps de la tribulation aura atteint son point culminant, «alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel; et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront, et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire» (verset 30). Quel moment! Celui que le monde a couronné d'épines, rejeté et crucifié, sera vu revenant, ceint de toute sa puissance, revêtu d'une gloire éblouissante, et accompagné de tous ses saints glorifiés.

Passons maintenant du verset 30 du chapitre 24, au verset 31, du chapitre 25: «Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire... alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront rassemblées devant Lui». Il est tout à fait évident qu'ici Christ vient en gloire sur la terre; mais, quand il viendra ainsi, nous serons avec Lui, car «quand Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors nous aussi, nous serons manifestés avec Lui en gloire» (Colossiens 3: 4).

Il est tout aussi clair qu'il est ici question de sa venue pour juger les nations, mais quand il viendra de cette manière, nous viendrons avec Lui (Jude 14, 15). Or, si à ce moment-là, nous venons avec Lui, il faut qu'il soit auparavant venu pour nous. De plus, il ne vient pas pour nous juger; mais nous, les croyants, nous venons avec Lui pour juger les nations. «Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde?» (1 Corinthiens 6: 2). Qui sont ces nations? demandera-t-on peut-être. Ce sont les gentils ou païens, vivant sur la terre à la venue de Christ en jugement — les mêmes nations auxquelles le résidu juif prêchera l'Évangile du Royaume, après l'enlèvement de l'Église. Nous aimerions engager le lecteur à étudier ces versets avec soin; il verra que les nations sont jugées d'après la manière dont elles auront reçu ces Juifs pieux — appelés ici «mes frères» (versets 40-45). Elles sont divisées en deux compagnies: les

«brebis» sont ceux qui ont reçu ces messagers du Roi qui vient, et c'est à eux que sont adressées ces douces paroles: «Venez, les bénis de mon Père, héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde» (verset 34). C'est-à-dire qu'ils entrent dans le millénium, pour jouir de toutes les bénédictions du royaume terrestre de Christ. Les chèvres, de l'autre côté, sont ceux qui, ayant rejeté ces messagers et refusé la miséricorde qui leur était offerte, devront entendre ces terribles paroles: «Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges» (verset 41).

Après le jugement des nations vivantes, le millénium commencera. Pendant ces mille ans, nous, les saints glorifiés, nous vivrons et régnerons avec Christ (Apocalypse 20: 4). Observons soigneusement que, dans ce passage, seules les nations vivantes sont jugées: tous ceux qui sont mentionnés ici sont vivants; aucun d'eux n'a passé par la mort. Ceci en soi-même suffit pour montrer qu'il ne peut pas être question d'un jugement universel. En outre, il est parlé de trois classes de personnes, et non pas seulement de deux. Or, si les brebis sont les rachetés, et les chèvres, les réprouvés, qui sont «mes frères?» Personne ne supposera que ce soient quelques-unes des brebis, car, si c'était le cas, on lirait: «En tant que vous l'avez fait l'un à l'autre», etc. Le sens de ce passage ne peut que rester obscur tant qu'on n'admet pas la simple vérité que les nations dont il est question ici sont les gentils vivant sur la terre à la venue du Christ pour établir son royaume; il n'est pas question, dans ces versets, des chrétiens, c'est-à-dire de l'Eglise; il en est parlé dans les paraboles des serviteurs, des dix vierges, et des talents (24: 45 à 25: 30).

### 3. Le grand trône blanc

Le sujet qui est maintenant devant nous est extrêmement solennel, et nous voudrions sérieusement vous engager, bien cher lecteur, à prendre la Bible, comme si vous étiez dans la présence même de Dieu, et à étudier avec soin le chapitre 20 de l'Apocalypse.

Comme nous l'avons vu dans l'Ecriture, le Seigneur Jésus peut revenir chercher les saints à n'importe quel moment. Oui, peut-être entendrons-nous sa voix ce soir même. Son propre témoignage, à la fin de la parole de Dieu, est: «Oui, je viens bientôt. Amen». Puisse la réponse de nos coeurs être: «Amen. Viens, Seigneur Jésus» (Apocalypse 22: 20). En un instant, en un clin d'oeil, nous pouvons être enlevés pour aller à la rencontre de notre Sauveur en l'air; alors, il nous prendra dans la maison du Père, où nous serons «chez nous», avec Lui dans la gloire. Dans l'intervalle qui suivra, les saints dans le ciel seront manifestés devant le tribunal du Christ, et sur la terre auront lieu tous les jugements dépeints dans l'Apocalypse, du chapitre 6 au 19. Le ciel alors s'ouvrira (19: 11), et le Seigneur viendra sur la terre, accompagné de tous ses saints, et exécutera le jugement sur tous les vivants qui se seront opposés à Lui. A ce moment aussi, comme nous l'avons vu, les nations vivantes seront jugées selon Matthieu 25: 31, etc. Alors tout mal sera ôté, tout ennemi détruit, et toutes choses seront soumises à Christ. Le temps pendant lequel il régnera sera de mille ans; c'est pourquoi il est appelé le millénium, et, pendant ce temps, les saints glorifiés vivront et régneront avec Lui (Apocalypse 20: 4).

Jusqu'à ce moment, pas un des méchants qui sont morts n'a été jugé, pas un de ceux qui sont morts dans leurs péchés n'a été ressuscité. Ceci ne semble-t-il pas étrange? Que le lecteur médite ce solennel et important chapitre sans pensée préconçue et sous la simple dépendance de l'enseignement de l'Esprit de Dieu.

Au verset 4, il nous est parlé de ceux qui ont part à la première résurrection; combien bénie et magnifique est leur part! Ils vivent et règnent avec le Christ mille ans.

Pendant ce temps, «le reste des morts», c'est-à-dire les méchants morts, resteront dans leurs sépulcres: «Ils ne vécurent pas, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis» (verset 5). Combien leur part est sombre et terrible! (Lisez Apocalypse 20: 11-15). Nous aimerions attirer l'attention du lecteur sur quelques points très importants de ce jugement final.

En premier lieu, Christ ne vient pas du tout ici sur la terre; au lieu de cela, nous lisons que «le ciel et la terre s'enfuient de devant sa face»; Combien ceci est différent de Matthieu 25: 31, où il vient sur la terre!

En second lieu, les morts seuls sont jugés, et cela diffère complètement de Matthieu 25, où seuls les vivants sont jugés. Mais, hélas! quelle compagnie lugubre! Ils sortent de leurs tombeaux; le Juge est assis; ils se tiennent devant Lui, avec une conscience coupable qui les accuse; la terre, qu'ils ont tant aimée, la scène de tous leurs plaisirs et de leurs péchés, la terre sur laquelle ils ont rejeté le Sauveur qui leur a été offert si souvent, cette terre s'est enfuie pour toujours; et ils se tiennent là, dans une éternité sans fin, mais dans une éternité perdue. Lecteur, est-ce là votre avenir? Désirez-vous y échapper? Alors, croyez au Seigneur Jésus Christ, et vous serez sauvé (Actes 16: 31).

«Et les livres furent ouverts». Quel souvenir! Chaque pensée, chaque parole et chaque acte d'une vie gaspillée seront exposés dans la lumière de cette gloire éblouissante.

«Et les morts furent jugés... selon leurs oeuvres». Combien c'est différent du tribunal du Christ, où les rachetés apparaîtront pour recevoir une récompense ou subir une perte selon leurs oeuvres. Ici, les morts sont jugés selon leurs oeuvres, et, cher lecteur, si vous êtes jugé selon vos oeuvres, vous serez certainement jeté dans l'étang de feu.

Si le salut du chrétien le plus dévoué dépendait de ses oeuvres, il serait inévitablement perdu, car qui est celui dont la vie pourrait subsister devant les yeux scrutateurs de Celui qui sonde tout? «N'entre pas en jugement avec ton serviteur, ô Eternel, car devant toi nul homme vivant ne sera justifié» (Psaumes 143: 2).

Il est très important de remarquer qu'il n'est jamais dit du croyant qu'il est jugé selon ses oeuvres; ce sont ses oeuvres qui sont jugées, mais non pas lui-même, et il reçoit une récompense selon ses oeuvres; par contre, au grand trône blanc, les méchants seront jugés selon leurs oeuvres. Et quel en est le résultat? «Si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu» (verset 15).

Bien-aimé lecteur, si vous n'êtes pas encore sauvé, nous vous supplions de fuir la colère à venir. Venez au Seigneur Jésus, venez à Lui tel que vous êtes, tel que vous êtes en cet instant.

Vous n'avez pas de temps à perdre; c'est maintenant le jour du salut. Jésus, le Fils de Dieu, qui a été rejeté et crucifié par le monde, est maintenant à la droite de Dieu. Il y est assis, — preuve que son oeuvre est terminée et complète, et que Dieu en est satisfait. «Cet Homme, après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à la droite de Dieu» (Hébreux 10: 12). Tout jugement a été remis entre ses mains: «Le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils, et il Lui a donné autorité de juger aussi, parce qu'il est Fils de l'homme» (Jean 5: 22-27). Tout genou doit se ployer devant Lui; toute langue doit confesser que Jésus Christ est Seigneur. Lecteur, l'avez-vous fait? Faites-le maintenant, et vous serez sauvé; car, si vous attendez au jour du jugement, vous serez perdu. Nous recommandons sérieusement ce sujet à la méditation de chaque lecteur, et nous espérons que, pareil aux Béréens d'autrefois, il recevra la Parole avec toute bonne volonté, «en examinant les Ecritures chaque jour, pour voir si les choses sont ainsi» (Actes 17: 11).

## Méditations de Darby J.N.

---

### Méditation de J.N.D. n° 158 – ME 1907 page 116 : Juges 16: 6-25

S'il n'était question pour nous que de la jouissance de ce que Dieu est, il ne nous serait pas nécessaire de demeurer ici-bas; mais nous avons au fond de nos coeurs quelque chose qui n'est pas sondé, et Dieu veut nous sonder. Il veut aussi éprouver notre foi pour se faire mieux connaître à nous, et faire ainsi tourner l'épreuve à son honneur. Il y a un secret de notre communion avec Dieu; c'est la sainteté, une véritable séparation de nos âmes pour Lui, et cette séparation suppose la mortification de la chair. De plus, si nous désirons rendre témoignage à la puissance de Dieu au milieu du mal, il nous faut nécessairement être en relation immédiate avec ce Dieu auquel nous rendons témoignage. Celui qui est en nous est plus fort que celui qui est dans le monde. Nous avons à manifester, non pas l'innocence de la chair, mais la puissance du Saint Esprit qui domine la chair.

Samson vivait au temps du joug des Philistins, au temps de la puissance de l'ennemi, Samson était Nazaréen, séparé pour Dieu; il ne buvait pas de vin et laissait croître sa chevelure, prouvant ainsi qu'il n'avait pas de communion avec les joies de ce monde. Sa force était continuelle; néanmoins, de temps en temps, l'Esprit agissait particulièrement par son moyen contre les ennemis. Sa vie n'était pas une vie de paix, mais de combat.

Nous aussi, nous avons à revêtir les armes de Dieu pour vaincre au mauvais jour. Il y a des moments où le chrétien marche en paix comme ayant domination sur l'ennemi; il y en a d'autres où le combat est ardent et où, séparé pour Dieu, il est appelé à remporter la victoire.

Aussi longtemps que Samson garde le signe de sa séparation, sa force, la force de Dieu, ne l'abandonne pas. Il avait une force habituelle. Il en est de même pour nous: l'âme vraiment séparée possède une force qui semble lui appartenir en propre et qui ne se manifeste pas toujours de la même manière. Par la puissance du Saint Esprit, Jésus est conduit au désert pour être éprouvé par l'obéissance; plus tard, par cette même puissance, il fait beaucoup d'actes miraculeux.

Le nazaréat constant donnait la force, et quand l'occasion s'en présentait, les choses qui demandent cette force s'accomplissaient sans peine dans la carrière de Samson. Elles ne se faisaient pas par un effort extraordinaire du moment, mais par une force habituelle qui, à l'occasion, se manifestait sans difficulté.

La volonté de Samson n'était pas brisée; on le voit dans toute sa vie. Cela ne lui a pas fait perdre sa force au premier moment; chez lui, le secret de la communion n'était pas complètement perdu, et Dieu pouvait encore lui donner la force et la victoire. Mais il commence par entrer en relation avec une source de péché. Delila a prise sur son coeur; il lui résiste longtemps, et ment pour lui échapper; il évite ainsi les conséquences actuelles du péché, au lieu de se tenir complètement en dehors du mal. Sa force n'était pas encore perdue,

mais il était déjà en relation avec le péché, et il perd peu à peu le secret de la communion avec Dieu. Quand Delila a découvert le secret, elle se tourne contre Samson. Si Satan réussit à nous séparer de la communion avec Dieu, toute notre force est perdue.

Samson avait pris l'habitude de constater sa force; il pensait qu'elle serait toujours là et ne soupçonnait pas que Dieu s'était retiré de lui. Quand il était en communion avec Dieu, il n'avait pas cette fausse sécurité; il ne pensait pas à lui-même et agissait selon le besoin. Tout est perdu, si nous perdons la dépendance habituelle de Dieu. C'est parce que Samson avait tout perdu qu'il se faisait l'illusion que sa force lui appartenait en propre. La conséquence en est qu'il tombe dans l'esclavage des Philistins.

Il y a ainsi progrès dans le mal; son affection passe à quelque autre objet qu'à Dieu, puis la communion avec Dieu est perdue; la dépendance immédiate de Lui est rompue, et la force manque au moment même où elle est nécessaire. Une longue pratique de la bénédiction devient même une occasion de nous faire perdre cette dépendance, et de nous entretenir dans l'illusion qu'il y a quelque force en nous. Samson avait déjà perdu sa chevelure, qu'il se croyait encore fort. On en arrive à oublier même le besoin de communion et, précisément quand la force manque, on ne sent pas qu'elle nous a quittés.

C'est là un avertissement solennel de nous garder de tout ce qui peut nous éloigner tant soit peu de Dieu. Satan ne manquera pas de se vanter de la déchéance d'un chrétien: «Dagon a livré notre ennemi dans nos mains!» C'était un mensonge, mais cela avait l'apparence d'une vérité. Le fait est que Dieu avait abandonné Samson. Il demeure aveugle.

Gardons le sentiment de notre dépendance. Dieu agit par l'homme; il prépare le vase pour y mettre le don, mais si nous avons la pensée que c'est l'homme et non pas Dieu qui agit, tout est perdu. En théorie, c'est facile à comprendre, mais il faut le sentir à tout moment. S'il y avait parmi nous plus de vraie dépendance de Dieu, Dieu se manifesterait dix fois plus et répondrait plus souvent à la foi.

En un mot, les deux choses qui font notre force sont une séparation entière pour Dieu et la dépendance immédiate de sa puissance et de sa fidélité.

### **Méditation de J.N.D. n° 159 – ME 1907 page 175 : Philippiens 3: 1-21**

Ce ne sont pas les oeuvres de la chair qui nous sont présentées ici, mais c'est *la confiance en la chair*. Personne ne songerait à avoir confiance dans le péché pour plaire à Dieu, ni ne viendrait Lui présenter le péché pour être agréé de Lui; mais on rencontre continuellement chez les hommes, la confiance dans la chair pour s'approcher de Lui, quand même la chair est corrompue et ne peut produire que de mauvais fruits. Il est affreux que l'âme soit aveuglée à ce point, mais la parole de Dieu est là pour mettre ces choses à nu et nous éclairer sur l'état de notre coeur. Je m'adresse aux personnes qui se trouvent ici, à celles qui se confient en la chair pour plaire à Dieu. C'est une triste chose pour elles, après avoir passé dans la chair toute leur vie, de devoir apprendre que ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu.



La chair se sert de la religion même comme d'instrument. Paul parle ici de la religion juive, mais on peut aussi emprunter bien des choses au christianisme pour se présenter devant Dieu selon la chair; il va sans dire qu'on ne lui emprunte pas ce qui nous convainc de péché, mais ce qui peut nous exalter devant Lui. Quant à leur état religieux, les âmes aveuglées trouvent des motifs de confiance devant Dieu dans les pratiques religieuses dont la chair s'est emparée. On se revêt de ces dehors comme d'un surtout, pour cacher sa nudité.

C'est ainsi que la chair a confiance en quelque chose qui nous cache à Dieu, et c'est ce que l'apôtre nous présente dans ces versets. On a une religion établie de Dieu, subsistant depuis longtemps, une religion vraie; et, d'autre part, une conduite irréprochable dans cette religion. La confiance de la chair repose donc ici sur ces deux choses: une religion vraie, et une conduite irréprochable. N'est-ce pas la confiance de la majorité de ceux qui nous entourent?

Il faut sans doute avoir ces deux choses, mais le mondain a la prétention de les avoir, tandis que le chrétien les a. C'est pourquoi il est si difficile de convaincre et d'éclairer ceux qui se trouvent dans cet état. Paul avait été circoncis selon l'ordonnance de Dieu; il était un Hébreu pur sang, Benjamite, pouvant nommer sa tribu dans un temps de confusion, meilleur Juif que d'autres (Galates 1: 14), pharisien, rempli de zèle. C'était la religion de ses pères; il la connaissait très bien, et y était sans reproche — néanmoins, il était *perdu!*

Tout cela faisait partie de sa confiance charnelle, et sa conscience n'avait jamais été atteinte. Il avait emprunté au judaïsme ce qui pouvait lui donner meilleure opinion de lui-même, tout en demeurant, de fait, étranger à Dieu dans ce monde. Cela exaltait Saul, et n'exaltait pas Dieu. N'est-ce pas le cas de beaucoup de ceux qui ont été baptisés et se disent chrétiens? Saul croyait la vérité révélée autrefois à son peuple, comme aujourd'hui l'on croit que la justification est par la foi, non par les oeuvres. Mais si cela devient un moyen d'être contents de nous-mêmes — doctrine vraie ou conduite irréprochable — ce n'est qu'un morceau de plus ajouté à l'habit de propre justice qui nous cache Dieu. Combien il est à déplorer que de vrais chrétiens voient autour d'eux, dans leurs amis et leurs connaissances, des milliers de personnes semblables, sans être sensibles à cet état!

Ne se trouve-t-il pas ici des âmes qui sont tranquilles, parce qu'elles ont la vérité que leurs pères ont crue et qu'elles mènent une conduite irréprochable? C'est une chose solennelle, d'être tranquille quand on est éloigné de Dieu et perdu. La conscience naturelle retient la lumière extérieure du christianisme. Au milieu d'une société civilisée et polie, le coeur humain veut avoir une bonne réputation. *Satan se fait moral*, et cela éloigne aussi bien de Dieu que les péchés grossiers. Un Hindou, un mahométan, un Juif, empruntent à leur religion ce qui peut leur donner une bonne réputation; un chrétien emprunte au christianisme ce qui la lui donne, et ce qui peut le confirmer dans sa bonne opinion de lui-même. Voilà ce qu'il appelle être chrétien.

Paul avait vu que tout cela lui était nuisible, était une perte, et quand il s'était trouvé dans la lumière de Dieu, il avait entièrement perdu la bonne opinion qu'il avait de lui jusque-là. Sa vie irréprochable n'était plus que de l'orgueil, un voile d'hypocrisie jeté sur le péché. Si le Saint

Esprit avait agi dans son coeur, il aurait vu le péché en lui, et aurait dit: «Misérable homme que je suis!» au lieu de se croire irréprochable.

La loi, entrant réellement dans le coeur, donne la connaissance du péché; mais une conscience réveillée est un triste hôte, car elle nous parle toujours de nous, nous présente à nous-mêmes, et nous fait voir ce que nous sommes. Elle rend l'homme mécontent de lui, parce que c'est Dieu qui tient le miroir dans lequel il se voit, et qu'il ne peut, étant convaincu de péché, ni se tenir en la présence de Dieu, ni éviter sa présence. L'homme qui, avec une conscience réveillée, connaît la vérité, en est d'autant plus effrayé. Si Jésus a été méprisé, persécuté par les hommes, quel repos cela peut-il nous donner quand nous comprendrons que nous l'avons méprisé ou contredit toute notre vie? L'homme qui a bonne opinion de lui-même passe de fait sa vie à mépriser Jésus et à s'opposer à Lui.

Quand on rencontre la lumière, on voit distinctement que c'est contre un Dieu de sainteté et de bonté qu'on a péché, et l'on a horreur de soi-même, et l'on est abattu et humilié. Alors tout se passe entre Dieu et l'âme; celle-ci, convaincue de péché, se trouve sous le jugement et déjà jugée, et prend le parti de Dieu contre elle-même. Voilà une âme convertie. Toute justice propre lui est en horreur; elle voit qu'elle ne peut plus gagner la justice par ses efforts; elle a besoin de la justice de Dieu, et non plus de cette justice de l'homme qu'elle avait cru posséder quand elle était contente d'elle-même.

Cette justice de l'homme, c'est le pharisaïsme. Le vrai pharisien ne s'attribue pas toute la gloire, mais il dit: Je te rends grâces, ô Dieu, de ce que je suis; — tandis que le chrétien rend grâces de ce que Dieu est. Une âme sincère, qui cherche à satisfaire la justice de Dieu, aboutira toujours au désespoir.

Il faut à la conscience, dans le sentiment de ce qu'elle est devant Dieu, la seule justice qui le satisfasse, la justice de Dieu lui-même, afin que tout soit par la grâce. Si Dieu fait grâce et que j'y croie, je n'ai rien à y ajouter, et Dieu a voulu que le salut, cette justice, fût par la foi, pour qu'elle fût uniquement par la grâce.

Dire que le Fils de Dieu a été frappé par la colère de Dieu, c'est dire bien plus sur la sainteté et la justice de Dieu que si un homme avait été frappé de cette colère, et l'âme est pleinement satisfaite de savoir que ce qui la sauve répond entièrement à tout ce que Dieu peut exiger.

Jésus est sorti de la mort par la puissance de Dieu en résurrection; le but où nous tendons est d'être en résurrection avec Lui. Christ a tout accompli à Lui seul; la justice de Dieu a été glorifiée; elle est, dans sa personne, assise à la droite de Dieu, et l'âme, saisissant Jésus par la foi, se trouve parfaitement heureuse, parce qu'elle trouve en Lui un nouvel homme, un homme ressuscité. Son but est désormais d'être semblable à Jésus ressuscité. C'est là le grand mobile de la sanctification. Nous Lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est, et celui qui a cette espérance en Lui, se purifie, comme Lui est pur.

La religion de celui qui a été convaincu de péché est certes beaucoup plus heureuse que celle de celui qui est satisfait de lui-même. Pour le premier, Jésus a tout accompli, et Dieu a tout accepté, en faisant asseoir à sa droite Jésus ressuscité.

Que Dieu nous fasse la grâce de sentir l'amour profond de Christ qui, malgré tout ce qu'il a vu en nous, nous a aimés, et a accompli pour nous la justice de Dieu.

## Méditation de J.N.D. n° 160 – ME 1907 page 314 : Psaume 25

Il y a quelque chose de touchant à voir une âme qui s'épanche devant Dieu, sans jouir encore de la délivrance; elle sait que celui qui s'attend à lui ne sera point confus, mais elle n'a pas encore la paix, quoiqu'elle la voie de loin.

Il faut remarquer la manière dont Dieu reçoit cet épanchement du coeur. Il prend connaissance de tout ce qui se passe dans l'âme, péchés, craintes, espérances; il veut que nous comprenions qu'Il *s'en occupe*. Les Psaumes, à cause de leur sens prophétique, sont l'expression de l'opération du Saint Esprit dans l'âme, avant qu'elle ait trouvé la paix, et ne donnent pas la réponse définitive de l'amour de Dieu.

Il y a dans notre coeur un fonds de dureté, d'insensibilité, de légèreté tel, qu'il faut que Dieu le travaille afin de le fixer et de le rendre attentif, et de le réduire au sentiment de son incapacité. Nous sommes si misérables, que le seul moyen de nous donner l'idée de l'amour de Dieu, c'est de fixer notre coeur par ses besoins sur ce que Dieu est.

(Verset 11). «A cause de ton nom, tu me pardonneras mon iniquité, *car elle est grande*». Il y a là un principe profond: c'est seulement quand nous sommes profondément convaincus que notre iniquité est grande que nous sentons notre besoin de Dieu et de son pardon. On pourrait penser d'une petite iniquité qu'on peut y remédier soi-même, ou que Dieu la passera sous silence. Vos âmes ont-elles été en relation avec Dieu, pour juger vous-mêmes que votre iniquité est grande et que votre besoin de la gratuité est grand?

Le coeur de l'homme renversé tout. Il met la droiture et la vérité de Dieu avant sa bonté, et pense que si l'homme marche comme il le doit, Dieu sera bon envers lui. C'est le contraire qui est dit ici: «Il est *bon et droit*, c'est pourquoi il enseignera le chemin aux pécheurs». Dieu qui est droit aime la droiture, mais Dieu est bon. L'âme mal éclairée, connaissant ses fautes jusqu'à un certain point, désire atteindre par la droiture la bonté de Dieu. C'est la démonstration de l'état d'un coeur qui ne connaît pas Dieu et qui s'endurcit au sujet de toute l'histoire que Dieu a donnée et de l'homme, et de lui-même. Rien ne met plus obstacle à la grâce que la pensée que si l'homme est droit, Dieu sera bon. Un tel coeur n'est ni humble, ni amolli, et son orgueil n'est pas encore détruit. La dureté du coeur de l'homme s'élève contre la grâce de Dieu; l'homme ne veut pas qu'on lui parle de ses péchés, parce que, s'il est obligé de les confesser, il lui faut reconnaître son mauvais état. La confiance ne peut pas entrer dans un coeur qui n'a pas goûté l'amour. Quand nous avons saisi que c'est par la bonté que Dieu commence, notre coeur peut s'épancher devant Lui qui est bon et il y a confiance, attendrissement et humilité. Quand nous pensons à ce que nous sommes, quelle dureté de

coeur d'avoir la prétention de nous présenter devant le Dieu saint! L'homme ne peut souffrir qu'on lui parle de ses péchés; l'action du Saint Esprit, au contraire, les lui fait reconnaître et confesser en détail. On parlera du péché en général ou des péchés dont on n'est pas coupable soi-même, mais on ne parlera pas de ses propres péchés. Pierre dit: «Vous avez renié le Saint et le Juste». Lui-même l'avait fait, et d'une manière beaucoup plus honteuse, mais il parle sans aucune crainte de ce péché-là. Paul parle librement au Seigneur Jésus du détail de ses péchés (Actes 22: 19, 20). L'Esprit seul peut le faire. Les pécheurs peuvent parler d'autres péchés que les leurs; un ivrogne blâmera le vol, mais il ne parlera pas de ses propres péchés, sa conscience lui faisant éviter d'être droit devant Dieu. On cherche à cacher son péché et à montrer ses bonnes qualités; on veut être honnête en se passant de Dieu. On pensera rencontrer sa bonté par la droiture, mais il n'y a là aucune vraie confiance en Lui. L'idée, si fréquente dans le monde, de rendre culte à Dieu dans cet état de choses, est une fraude. Dieu commence par ce que nous sommes, et c'est ce que l'homme ne veut pas.

Dieu nous présente dans la Bible les choses les plus extraordinaires. Il dépense tous ses conseils et fait usage de toutes ses ressources en vue de l'état où l'homme se trouve; il révèle tous ses efforts et les soins qu'il a pris pour se mettre en relation avec le coeur de l'homme. On voit dans la Parole des coeurs en rapport avec Dieu sous l'action du Saint Esprit, et l'on reste tel que l'on est! Y a-t-il une plus grande dureté de coeur que de voir, sans en être touché, tout ce que Dieu a fait, et l'action de son Esprit dans ceux qui sont sauvés? On voit tout cela, et l'on suit son chemin! Preuve qu'il n'y a pas encore dans le coeur la moindre semence de vie.

Mais on peut aussi être convaincu de péché et chercher à retrouver auprès de Dieu la place qu'on a perdue. Dans ce cas, l'âme croit qu'il y a une autre ressource que le pur pardon; elle n'a pas encore de vraie relation avec Dieu. Il se peut qu'elle ne recherche pas le monde, qu'elle observe le dimanche, suive des réunions. Elle s'appuie sur ces choses. Ce n'est pas une âme convaincue que Dieu est amour; elle n'est pas en Sa présence avec la vraie connaissance d'elle-même; elle n'est pas humiliée et choisit un chemin de sa façon pour arriver à Dieu. Elle ne peut pas dire: «En Toi j'ai mis ma confiance»; elle s'assure en son propre chemin; elle veut améliorer sa conduite pour s'approcher de Dieu. C'est quand nous sommes convaincus qu'il ne s'agit pas de s'approcher de Lui, mais que nous sommes en sa présence et perdus, que nous disons: «Tu me pardonneras mon iniquité, car elle est grande». On n'a plus de chemin à faire; on ne désire plus éviter Dieu; on se trouve devant Lui, *tel que l'on est*. Dieu se révèle; nous avons à comprendre ce qu'il est, et alors vient la connaissance de sa grâce. Il s'agit de savoir ce qu'il est à l'égard d'un pécheur mis à nu en sa présence. Dieu est toujours bon et ne veut pas sanctionner la méchanceté de l'homme en le laissant tranquille dans son endurcissement. Au lieu de reprocher le péché, Dieu veut nous en donner la conviction en montrant qu'il l'a vu, qu'il y a pensé, et qu'il a trouvé le moyen de nous pardonner et d'enseigner aux pécheurs le chemin qu'ils doivent suivre.

«A cause de ton nom, ô Eternel, tu me pardonneras mon iniquité». Voilà sur quoi l'âme base sa confiance; impossible que Dieu manque à son nom: Il est bon et droit. Que fait la bonté de Dieu envers un pécheur tremblant et misérable? Elle ne lui fait pas de reproche, mais prend

connaissance de sa misère pour lui inspirer pleine confiance et lui donner courage. Dieu se renierait s'il manquait à sa bonté dans ce cas. Il ne peut faire autrement, car il y va de son nom, de sa gloire, de sa vérité, de ce qu'il est. Il nous fait comprendre qu'il s'est occupé de nos péchés, longtemps avant que nous en fussions nous-mêmes occupés et, si sa bonté s'en occupe, il faut qu'elle le fasse pour les *ôter*. Il a donné Jésus pour cela; c'était ce qu'il fallait que sa bonté fit effacer complètement le péché.

Chercher à arriver au pardon par le progrès dans la sanctification, c'est choisir soi-même son chemin. Dieu met le pécheur à l'aise en sa présence en lui montrant ses péchés placés sur la tête de Jésus. Sa gloire ne serait pas complète, si les pécheurs n'étaient pas complètement pardonnés, c'est un salut accompli pour toujours; l'âme est en paix; tout cela, à *cause de son nom*. Si l'âme est convaincue de la bonté de Dieu, aimerait-elle à garder quelque péché par devers elle? Non; la conscience dégagée de la couche épaisse des anciens péchés, devient plus délicate. Quand nos coeurs sont vivifiés, ce que nous trouvons en nous-mêmes étant convertis est beaucoup plus pénible que nos péchés avant notre conversion. Mais Jésus est mort, sachant ce que nous sommes et pour ce que nous sommes. Tel que je suis, Dieu m'aime; son nom est en question et son nom est *bonté*. Il a condamné le péché dans la chair, en ce que Christ a été le sacrifice pour le péché. Le nom du Dieu *Amour* nous est ainsi révélé par tout ce que Dieu a fait pour nous en Jésus.

«Dieu est *droit*; il enseigne le chemin aux pécheurs» et les conduit. Cela vient après le pardon. Dieu est premièrement *bonté*, puis *vérité*, quoique le coeur de l'homme pense l'inverse.

Si nous sommes en relation avec un Dieu de bonté, où cela s'arrêtera-t-il? Jusqu'à quel point se manifestera-t-il? Jusqu'à «montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 7). Dieu a devant lui le plus misérable des pécheurs. Que fera-t-il pour montrer aux anges les richesses de sa bonté? Il nous prend, nous misérables, et *nous place dans la même gloire que Christ*, pour montrer aux anges les richesses infinies de sa grâce. C'est en nous que Dieu se montre ce qu'il est. C'est toi, qui te dis le plus faible, le plus coupable, que Dieu doit choisir, s'il veut montrer les immenses richesses de sa grâce. Il ne doit pas s'arrêter dans cette bonté, et ce n'est point de l'humilité que de mettre des bornes à sa grâce à notre égard, sous prétexte que nous sommes trop mauvais pour cela. Ce qu'il fait, c'est pour l'amour de son nom. C'est aussi pour l'amour de son nom, qu'au Psaume 23, il restaure notre âme et nous conduit dans des sentiers de justice. Il commence son oeuvre, la continue et l'achève jusque dans le ciel pour l'amour de son nom.

C'est là uniquement ce qui rend l'âme droite, sincère, ouverte devant Dieu, parce qu'il n'existe aucun sujet de crainte à l'égard du péché, et il n'y a jamais de droiture dans nos coeurs, avant que nous soyons, dans nos consciences, tels que nous sommes devant Dieu. Du moment que l'âme dit: «A cause de ton nom, tu pardonneras mon iniquité, car elle est grande», il faut que Dieu se manifeste. On s'assure en Lui, et l'on trouve cette heureuse vérité que Dieu est *bon et droit*.

## Méditation de J.N.D. n° 161 – ME 1907 page 356 : Psaume 17

Ce Psaume est essentiellement l'expression de la pensée de Christ lui-même. Il n'y a qu'un seul mot (au verset 11), qui mentionne les fidèles: «Ils *nous* environnent». Dans tout le reste du Psaume, il est question de Lui seul.

Jésus a été un homme, un Juif fidèle sur la terre, et les Psaumes sont l'expression de ce qu'il a senti avant d'être exaucé par la résurrection d'entre les morts. Le vrai progrès de nos âmes s'obtient par l'étude de ce que Christ était, et c'est aussi ce qui nous sanctifie. Si notre coeur a un vrai désir de connaître le Seigneur, Dieu répondra à notre désir en nous donnant cette connaissance.

Ce que nous apprenons en lisant la Parole, est aussi bien une révélation pour nous que pour ceux qui nous l'ont communiquée (1 Pierre 1: 10-12). Les prophètes étudiaient leurs propres prophéties et y découvraient ce que nous y découvrons nous-mêmes en les lisant. La Parole ne contient au fond que deux choses, la connaissance du vieil homme, et celle de l'homme nouveau. L'âme qui s'occupe du Seigneur Jésus, recevra des révélations à son sujet. Ce n'est pas par des efforts que se produisent ses sentiments pour Lui, c'est en étant occupé de lui. Les Psaumes nous présentent Christ comme homme fidèle sur la terre et les sentiments produits par son Esprit dans le résidu fidèle, avant la pleine manifestation de la délivrance que Dieu opérera en leur faveur.

Aucun autre que Christ ne peut parler comme aux versets 1 à 3. Lui seul, sondé de Dieu et passé au creuset, a été trouvé irrépréhensible. Au verset 4, nous voyons qu'il se réglait sur la parole des lèvres de Dieu. Il s'est placé dans nos circonstances et s'est conduit selon la même Parole qui doit nous conduire.

(Verset 5). En tout cela, le Seigneur est notre modèle; il marche dans le même chemin que nous suivons dans ce monde, seulement ce Psaume exprime (versets 13, 14) une chose que nous ne pouvons exprimer, car les Psaumes ne sont pas l'Évangile de la grâce, c'est pourquoi le Seigneur et les saints peuvent y demander que Dieu leur fasse justice de leurs ennemis.

Il ne s'agit pas seulement pour nous d'éviter le mal, mais d'agir selon les motifs qui dirigeaient Jésus, le Nazaréen, obéissant en toutes choses. Quel privilège pour nous de n'appartenir qu'à Dieu, et de n'avoir pas autre chose à faire qu'à le servir. Christ s'est livré pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais; il ne s'agit pas pour nous d'unir le christianisme à un certain train de vie dans ce monde, comme si nous lui appartenions, mais de vivre ici-bas la même vie que Christ. Notre chemin en Christ traverse les diverses circonstances de la vie, et cela met notre coeur à l'épreuve, parce que nous sommes appelés à nous y conduire et à y juger toutes choses selon les pensées de Christ. Le monde ne peut rien nous donner, parce que ce qu'il donne appartient à cette vie, tandis que nous avons maintenant la vie de Christ, une vie de résurrection, dont le domaine est en dehors du monde.

Au verset 14, on voit que la Providence dont les hommes aiment tant à parler, favorise les méchants. De même le riche, en Luc 16, avait *reçu* ses biens en ce monde pendant sa vie. Il y a dans ce monde mille choses dont le coeur humain ne saura pas se passer, à moins qu'il ne soit fortement attaché à Jésus.

(Versets 8-10). Nous sommes toujours entourés de méchants. L'homme du monde que le fidèle rencontre, c'est l'homme rempli de hauteur qui ne veut pas qu'on parle des droits de Christ, et qui s'oppose à la manifestation de la vie de Dieu, dans ce monde de péché.

Le principe des voies de Dieu parmi les Juifs était le jugement, c'est-à-dire le gouvernement de Dieu s'exerçant au milieu du peuple. Nous sommes dans le même cas, car nous nous trouvons ici-bas dans un milieu où Dieu se trouve et où il gouverne. Ce n'est pas Israël, mais l'Assemblée, maison de Dieu, que Dieu gouverne par son Esprit. Dès le commencement de l'histoire de son Assemblée ici-bas, son jugement s'exerça sur Ananias et Sapphira. Ce gouvernement a ses conséquences pour les enfants de Dieu, mais elles sont indépendantes de la vie éternelle. Il n'y a pas une infidélité dans la marche du chrétien qui n'ait pour conséquence quelque jugement de Dieu. Introduits par la grâce auprès de Dieu, ayant le Saint Esprit qui habite au milieu des siens, le mal ne peut se montrer sans tomber sous le jugement de Dieu. Tous les péchés sont contre le Saint Esprit, et c'est même le caractère spécial du péché de nos jours, où le gouvernement du Saint Esprit n'est pas reconnu. Tout péché a donc son jugement et ses conséquences, parce que le Saint Esprit gouverne et que Dieu ne peut tolérer le mal chez ceux qui lui appartiennent. On se rendrait mieux, compte des voies de Dieu et leur manifestation serait plus sensible, si l'on saisissait mieux le fait du gouvernement du Saint Esprit dans l'Eglise. Au lieu d'aller en aveugles dans la vie chrétienne, on comprendrait ce que Dieu nous veut et pourquoi il nous en veut.

La justice parfaite de Christ ne changeait rien à ce qui était la joie de son coeur. Son oeil était invariablement fixé sur Dieu. Il voyait le monde s'en aller, les méchants prospérer, et que Dieu seul demeure. Son oeil était simple. S'il ne l'est pas, il nous est difficile de discerner un chrétien d'un mondain. Quand le témoignage est affaibli, le dévouement manque. Ce qui le donne, c'est la conviction que toute notre part est en résurrection; ce qui le donne, c'est notre désir de vivre ici-bas selon la puissance de Sa résurrection. Ne pensons ni au blâme du monde, ni au blâme des chrétiens, mais regardons au Seigneur Jésus, et ayons notre part avec lui, entièrement en dehors du monde. Jésus ne marchait que selon les paroles, des lèvres de Dieu; cela lui faisait rencontrer la haine des méchants, mais ses yeux étaient fixés sur la résurrection: «Quand je serai réveillé, je serai rassasié de ton image» (verset 15).

Le chrétien fidèle ne se demande pas si les choses qu'il traverse sont permises ou non, mais si ces choses conviennent au Seigneur, répondent à son caractère, et par conséquent conviennent au fidèle qui désire être le plus près possible de lui.

Christ ressuscité, Christ en gloire, tel doit être l'objet de nos âmes. Dès ici-bas, nous avons le privilège d'être des nazaréens, séparés pour Dieu et suivant le Seigneur. Nous avons le

sentiment que nous sommes formés par Dieu pour un certain but et que nous lui appartenons en propre. C'est là aussi ce qui donne de l'intelligence spirituelle dans les choses de Dieu.

## **Méditation de J.N.D. n° 162 – ME 1907 page 377 : 1 Chroniques 29**

Il y a ceci de particulier dans les livres des Chroniques, que Dieu nous y présente ses pensées de bonté et de grâce à travers les circonstances dans lesquelles les hommes se trouvent. On peut parler d'un chrétien et raconter son histoire avec tous ses manquements sans en rien omettre, mais on peut aussi faire voir toutes les pensées de Dieu à son égard, sans entrer dans le détail de ses manquements; sans cela, les voies de l'homme auxquelles la gloire et la bonté de Dieu s'appliquent, seraient cachées. Telle est la différence entre les livres de Samuel et des Rois d'une part, et ceux des Chroniques de l'autre. Samuel et les Rois présentent l'histoire des misères de l'homme responsable vis-à-vis de ce que Dieu lui a confié; les Chroniques présentent les voies de Dieu, et non celles de l'homme. On n'y trouve pas un mot de la chute de David ou de Salomon. Il est bon que nos âmes considèrent ce qui, en Dieu, s'élève au-dessus de nos misères. Nous prenons ainsi l'empreinte des voies de Dieu et les transportons dans nos voies. En Hébreux 11, le Saint Esprit passe par-dessus les manquements des fidèles et montre les voies de Dieu à leur égard et la bonne volonté de leurs coeurs envers lui.

Celle de David nous est présentée ici. Dieu lui avait promis que Salomon serait son successeur à toujours. Le Saint Esprit lui avait donné le modèle du temple, comme à Moïse celui du tabernacle. Il était un type de Christ, comme le Bien-aimé, souffrant, combattant et victorieux.

Pour nous, comme au temps de David, la maison de Dieu n'est pas encore bâtie, mais nous avons le modèle des intentions de Dieu. Le Saint Esprit a pris ces choses et nous les a communiquées, avec la certitude que Christ régnera en gloire. Nous sommes dans la position de David; le temple n'est pas encore bâti; le règne de paix de Salomon, pas encore établi, et nous, encore étrangers devant Dieu et ses hôtes (verset 15), mais pleins de joie, et ayant le privilège de nous dévouer à Dieu avec tout ce que nous possédons.

Dieu était le tout de David. Sans Dieu, David n'était rien, rien qu'un pauvre berger. Toute sa gloire dépendait de cette maison que Salomon allait bâtir à Dieu. C'est la position du chrétien. Qu'est-il, sans l'Eglise, sans la maison de Dieu? Toute la sphère de ses pensées est là, et certes ce n'est pas une chose trop petite, car c'est toute la sphère des pensées de Dieu quand il a voulu glorifier son Fils.

Il y a de l'énergie chez David; ce qui la lui donne, c'est de «faire une seule chose». L'homme double de coeur est inconstant dans toutes ses voies. Ce que Dieu a jugé suffisant pour manifester ses voies et ses conseils suffit à David; tout devient grand pour lui. Il n'a qu'un seul objet, en vue duquel toute l'énergie de son coeur se déploie et qui remplit ses pensées et ses affections.



Dieu nous a présenté ces choses comme à David et nous pensons, avec Dieu, à cette Assemblée, dans laquelle il veut manifester la gloire de Christ.

Il y a de plus, chez David, le dévouement; il avait préparé, selon que l'Esprit l'avait enseigné, ce qu'il fallait pour la maison de Dieu. Dieu a préparé toutes choses pour la maison de sa gloire. Dans la gloire, tout sera mis en ordre. Nous avons maintenant le privilège de la bonne volonté qui s'occupe des choses de Dieu, et c'est à quoi David engage les principaux de son peuple. Son coeur avait identifié la gloire de la maison de Dieu avec sa propre gloire. Que ce soit notre temps, nos talents, notre argent, quand nous sommes attachés à la maison de Dieu, tout ce que nous avons est identifié avec elle.

Ils offraient avec joie, volontairement. La consécration de tout ce que l'on a et de tout ce que l'on est, est une joie, l'oeil simple n'ayant qu'un objet. David en eut une fort grande joie et bénit l'Eternel. L'Esprit qui produit le dévouement fait aussi naître l'action de grâces.

Mais une chose le frappe: «Qui suis-je, et qu'est mon peuple, que nous ayons le pouvoir d'offrir ainsi volontairement?» Le résultat de cette bonne volonté est l'humilité. L'Esprit de Dieu, agissant en David, lui fait sentir ce qu'il est: «Toutes choses viennent de toi, et les ayant reçues de ta main, nous te les présentons». Dieu nous les donne, afin que nous ayons, par le Saint Esprit, la joie de les donner à Dieu. David n'était qu'étranger et un hôte chez Dieu; le pays était à Dieu, et l'on ne pouvait l'aliéner pour plus de 50 ans. Le fait d'avoir donné, au lieu de lui inspirer la satisfaction de lui-même, lui rappelle ce qu'il est, que tout vient de Dieu, et qu'il est étranger et comme forain chez Lui.

(Versets 17-19). C'est ce que nous avons à demander, et de tout notre coeur, que les coeurs des enfants de Dieu soient étrangers dans ce monde, comme des hôtes chez Dieu et identifiés avec ses pensées et ses intentions. S'il en est ainsi, on trouvera chez eux cette bonne volonté qui consacre tout à Dieu; et le coeur sera simple et joyeux!

Que Dieu nous attache à sa maison et nous donne de lui offrir de bonne volonté ce qu'il nous a donné! Nous n'avons rien, et ce que nous avons, notre joie est de l'offrir à Dieu!

## Le prophète dans le Nouveau Testament

---

Prod'hom F.

ME 1907 page 137

Cher frère,

Je ne saurais où trouver dans le Nouveau Testament le *prophète* que désire et réclame le petit écrit (\*) que vous m'avez envoyé: c'est-à-dire un homme qui a «reçu le don de parler solennellement et sans détour en mettant le mal à nu — qui éveillera la conscience qui sommeille depuis longtemps — qui appellera les choses par leur vrai nom — qui n'hésitera pas à *exposer à la lumière* cette corruption cachée qui aime les ténèbres».

(\*) «La voix du prophète dans l'Assemblée».

Le titre de cet écrit montre bien que, dans la pensée de l'écrivain, il ne s'agit pas des prophètes de l'Ancien Testament, puisqu'il est question de l'Assemblée. Or, ce don de prophétie qui consisterait à mettre à nu et à saper le mal qui existe chez les chrétiens, m'est totalement inconnu.

Nous voyons, dans le Nouveau Testament, que les apôtres étaient en même temps «apôtres et prophètes». Ils ne pouvaient être l'un sans l'autre (Ephésiens 2: 20; 3: 5). A côté de ces dons, destinés à fonder l'Assemblée, il y avait des prophètes qui n'étaient pas apôtres (Ephésiens 4: 11; Actes 11: 27, 28; 13: 1; 21: 10, 11; 1 Corinthiens 14: 29). Ces prophètes, tout en édifiant, exhortant et consolant, pouvaient donner aussi des révélations nouvelles, tant que l'Écriture n'était pas complétée; mais, déjà du temps des apôtres, tous ceux qui exprimaient la pensée de Dieu pour l'édification, étaient appelés prophètes, ou du moins prophétisaient (1 Corinthiens 14).

Prophétiser, aujourd'hui, c'est faire valoir la Parole auprès des âmes en faisant ressortir de la révélation ce que ces âmes n'y auraient pas trouvé par elles-mêmes. Le prophète applique ainsi la Parole au cœur et à la conscience au moment opportun, en sorte que l'âme se trouve ainsi placée d'une manière particulière devant Dieu, ayant reçu comme une révélation de sa pensée qui lui est nouvelle.

L'effet de l'exercice du don de prophétie nous est indiqué en 1 Corinthiens 14: 3. C'est «l'édification, l'exhortation et la consolation».

Cette voix scripturaire du prophète dans l'Assemblée est, comme vous le voyez, bien différente de ce qu'on nous présente.

Un autre défaut de ce petit écrit, c'est que l'auteur semble croire que les docteurs, nécessaires pour le jour d'hier, doivent être remplacés aujourd'hui par la voix du prophète, et que l'on peut posséder la vérité par la lecture d'un simple traité, sans que la conscience y soit

engagée. De pareilles assertions, outre leur inexactitude, font tout au moins preuve d'un esprit peu disposé à profiter de ce que Dieu a mis à sa portée.

## Lettres de Darby J.N.

---

### Lettre de J.N.D. n° 348 – ME 1907 page 198

à Mr C.

Londres, fin janvier 1881

Bien cher frère,

Je vous remercie de votre lettre. Tout cela m'intéresse beaucoup. L. F. m'a aussi écrit de la Haute-Loire sur l'issue de ce mouvement de division dont vous parlez. Il paraît, Dieu en soit béni, que cela s'éteint. Souvent, un peu de patience pour laisser Dieu agir est le vrai remède (tout en jugeant tout mal manifesté), spécialement quand le mal gît plutôt dans l'état général. Puis, il faut chercher, en nourrissant les âmes de Christ, à élever leur ton spirituel. Au reste, il faut toujours regarder plus loin que ce pauvre monde. Nous devrions être un témoignage de Dieu ici-bas, et il faut bien s'en souvenir. «Vous êtes mes témoins», dit Jéhovah d'Israël, et, à bien plus forte raison, les chrétiens, qui sont appelés le sel de la terre, la lumière du monde. Je le cherche, je le demande à Dieu, et qu'il maintienne son témoignage dans sa pureté. Je crois qu'il le fera; mais pour cela il faut que nous vivions près de Lui en Esprit, comme Lui vivait auprès de son Père, un avec Lui: ainsi, tout ce qu'il disait et faisait n'était que l'expression de ce que le Père était. C'est ce que nous devrions être pour Christ, mais pour cela il faut que notre cœur soit avec Lui en haut.

La première chose, c'est la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, car là est la puissance directe de la vie, mais on se trompe en supposant que les choses célestes ne nous sont pas révélées. «Ce que l'oeil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de *l'homme*... Dieu nous l'a révélé par son Esprit». «Nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous sont gratuitement données de Dieu». Et tout en nous donnant de la force ici-bas et nous détachant des choses qui se voient, cela nous habitue à vivre dans les choses qui seront notre portion éternelle. On se sert souvent du Sauveur dans sa grâce, si adaptée à nos besoins, et qui coule si librement vers nous, qui pense à nous, à toutes nos difficultés, à toutes nos faiblesses; et l'on a bien raison. Il nous fait traverser en paix et en sûreté un monde de chagrins et de dangers, mais c'est autre chose d'avoir le cœur élevé au-dessus du monde, tout en le traversant, le cœur attaché à Lui dans le ciel, en sorte que ce qui remplit le cœur maintenant est aussi l'objet de notre espérance. C'est ce que je cherche et demande à Dieu pour les chrétiens comme pour moi-même. Mais il faut Christ pour la traversée du désert; il faut savoir compter sur sa fidélité dans toutes les circonstances et s'attendre à Lui.

J'ai été tout à fait bas quant à mon corps, en sorte que je ne savais si je me remettrais. Bien que mes poumons fussent atteints, ce n'était pas une maladie; mais un grand excès de travail et une grave chute que j'ai faite en voyage ont épuisé mes forces. J'ai quatre-vingts ans

depuis près de trois mois. J'étais réveillé par des palpitations de coeur qui m'empêchaient toute la nuit de m'étendre dans mon lit. Maintenant j'ai passé deux nuits sans m'asseoir. Je suis beaucoup mieux. J'ai été heureux, et j'ai reconnu la fidélité absolue de Dieu et qu'il faisait bien. Puis j'allais vers Christ; je ne désirais rien d'autre. Maintenant, quoique je n'aie pas recommencé à prêcher, j'ai assisté au culte et, dans mon cabinet, je travaille presque comme de coutume.

Il y a un désir général pour la Parole, et ici les réunions sont très fréquentées.

Saluez affectueusement les frères. Que Dieu les garde tous bien près de Lui. C'est là notre portion éternelle, et cela tient la conscience en éveil. «La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse».

Votre affectionné frère en Christ.

## **Lettre de J.N.D. n° 349 – ME 1907 page 278**

à Mr J.B.

Lausanne, 9 juin 1842

Cher frère,

Je bénis Dieu de ce qu'il vous a avertis de l'intention des ministres Wesleyens de venir exercer leur ministère au milieu de vous. Je leur ai fait votre commission. J'ai écrit à M. C. et à M. R., leurs deux ministres, pour leur communiquer votre désir qu'ils ne vinsent pas. M. a porté mes billets. M. C. était à la maison. Il a lu le sien et a répondu que M. R. était absent et que, quand il serait de retour, ils verraient ce qu'il y aurait à faire; en sorte que, s'ils se décident à aller à vous, ils le feront pleinement avertis de votre désir qu'ils ne viennent pas. Je crois aussi que notre Dieu, fidèle et bon, vous a conduit dans cette démarche. Ils sont maintenant sans excuse s'ils persistent dans leur dessein.

Je vous conseille aussi, au nom du Seigneur, de rester fermes par sa grâce, et s'ils persistent, de ne pas les admettre du tout. Leur doctrine est connue. Tout ce qu'ils cherchent, c'est d'être admis, d'avoir un pied à terre quelque part. Si on leur donne la parole, ils ne diront probablement au commencement que des choses très générales qui paraîtront assez bonnes à ceux qui ne les connaissent pas, et peu à peu ils introduiront leurs vues fausses et formeront un système très étroit et très mauvais. Ils ne continuent pas même de prêcher dans un endroit s'ils ne peuvent enregistrer quelques personnes dans leur système, et ils ne manquent pas de ruse. Je vous conseille, s'ils viennent, d'user de toute douceur, de ne pas entrer en controverse, mais de ne pas les admettre à parler plus ou moins. Au reste, je ne doute pas qu'en priant Dieu vous ne soyez conduit. La curiosité est toujours charnelle. Leur doctrine est connue, et les recevoir et les entendre n'est que se plonger dans la controverse et la misère. Le chemin de la fidélité est toujours simple et toujours béni. Priez beaucoup le Seigneur pour qu'il vous garde de ce mal et de tout autre, et cherchez cette connaissance de la Parole qui, par la grâce, vous mettra à l'abri de ceux qui cherchent par de douces paroles à entraîner les

simples. Soyez, dit l'apôtre, simples en ce qui concerne le mal et prudents en ce qui concerne le bien. Je me réjouis de la bénédiction dont vous jouissez, comme si c'était la mienne.

Chers frères, appuyez-vous sur Dieu et sur cette promesse que là où deux ou trois sont réunis ensemble, Jésus sera au milieu d'eux, et, cherchant sa présence dans l'humilité, vous la trouverez. J'espère que vous continuez à vous réunir le dimanche, à rompre le pain ensemble, en cherchant la face du Seigneur. Vous serez ainsi affermis dans vos voies, et vous ferez l'expérience que sa fidélité dépasse notre attente. Ce sera pour moi une grande joie de venir vous voir tous. La maladie seule m'en a empêché quand nos frères sont allés vous voir, mais Dieu a tout dirigé.

J'ai évité exprès d'entrer moi-même dans la controverse, espérant que Dieu vous gardera dans la simplicité si vous avez des difficultés et s'ils persévèrent à vous troubler. Par la bonté de Dieu, nous ne manquerons pas à vous aider sans délai pour repousser leur doctrine, mais comptez plutôt sur Dieu, et il vous garantira complètement; j'en ai la certitude.

Ne pensez pas que ce que je vous dis, d'être fermes avec les Wesleyens, soit de l'aigreur contre eux; mais plus je les ai vus et connus, plus aussi j'ai vu quelle était la marche de la foi et de la fidélité, et que leur doctrine et leur pratique sont un grand mal. En général, dans ce pays, ils n'ont pas fait de très grands efforts, seulement ils rassemblent quelques âmes dans la plupart des localités. Saluez tous les frères. Que Dieu vous garde dans sa douce paix et près de Lui.

Votre frère dans l'affection cordiale de Christ.

## **Lettre de J.N.D. n° 350 – ME 1907 page 297**

à Mr J.B.

1862

Cher frère,

Votre expérience n'a rien d'étonnant, car vous avez la tendance de rentrer en vous-même et, votre conscience y est réellement engagée. Il ne paraît pas, d'après ce que vous me dites, que vous ayez été profondément travaillé, avant d'être amené à la foi. En pareil cas, il faut faire ses expériences après. Moi, j'ai été travaillé jusqu'au fond de mon âme avant d'avoir une trace de paix, et ce n'est qu'après six ou sept ans que j'ai été affranchi. Or, quand on ne fait pas l'expérience de ce qu'on est avant (et le cas est très fréquent), c'est après, qu'il faut faire ce retour sur soi-même, et s'il y a eu de la négligence dans la marche, Satan en profite pour mettre tout en doute. Sous son influence on se demande si l'on ne s'est pas trompé; il suggère l'idée, qu'on a commis le péché contre le Saint Esprit, expérience très commune, quoique la pensée ne soit pas dans la Parole. Mais ce qu'on trouve toujours en pareil cas, c'est qu'on n'a pas cessé de lier l'état de son âme à la question de l'acceptation. Or quiconque fait cela est sous la loi, et quiconque est sous la loi ne se croit pas déjà perdu. On peut accepter cela comme une vérité et en rapport avec sa culpabilité, mais être coupable c'est avoir mérité la

condamnation, en sorte qu'on craint la condamnation, ce qui est autre chose que de se croire déjà perdu. Quand on lie son état à la question d'acceptation, on pense qu'un meilleur état nous ferait sortir de difficulté. La loi suppose toujours la possibilité d'un état qui donnerait la paix, d'un état de solvabilité. Or il n'existe pas de solvabilité comme état. Si l'on est déjà perdu, la question n'est plus à résoudre. Cet état peut se prolonger, parce que, si l'on n'est pas dans la présence de Dieu, on n'arrive pas franchement et réellement à la conscience de son état; et il le faut pour avoir une paix solide, car aucun état actuel ni espéré n'est la justice de Dieu.

Quand cette oeuvre est complète, on cesse de regarder à soi-même, non pour cultiver la piété et marcher dans la communion, mais pour résoudre la question si nous sommes dans la faveur de Dieu. Nous sommes agréables *dans le Bien-aimé*, justice de Dieu en lui; il comparait en la présence de Dieu pour nous; nous avons la conscience de notre relation; nous crions: «Abba, père», dans la même relation que Christ avec Dieu, dans la même faveur divine. Nous cherchons à nous tenir près de Dieu, notre Père; nous cherchons à ne pas contrister le Saint Esprit, à plaire à Christ, à ne pas lui déplaire, mais dans la relation et la faveur dans laquelle nous sommes, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés.

Les affections se rapportent à la relation, non pas notre jugement de la relation aux affections. Cela est bon pour la loi. Elle dit: «Tu aimeras» et non: «Dieu a tant aimé». Nous sommes consommés dans l'amour, en demeurant en Lui, et nous l'aimons (non pas: nous devrions l'aimer), parce qu'Il nous a aimés le premier. L'amour pour un supérieur consiste dans un profond sentiment de son amour qui attache le coeur à lui et nous fait sentir combien peu nous l'aimons (si un devoir s'y rattache) comme nous devrions l'aimer. On se nourrit de Christ; on se juge en tout ce qui ne lui plaît pas, mais parce qu'on se doit à lui et qu'on voudrait se devoir à lui seul. Sauf ce jugement de soi-même, et la vigilance toujours nécessaire, on pense à Lui, non pas à soi. On peut écarter ce qui est mauvais en se jugeant; on fait des progrès en pensant à lui; on a la conscience que rien ne nous sépare de lui, de l'amour de Dieu en lui.

Je tire la juste et sainte conclusion (Romains 5) que si je suis réconcilié, je serai sauvé par sa vie, et même «nous nous glorifions en Dieu». Mais si je dis: Dieu est pour moi, rien ne me séparera de son amour pleinement manifesté en Christ; j'y suis. Quel bonheur! C'est la joie présente qui sera aussi notre joie éternelle.

Qu'on exerce toute diligence, toute vigilance, qu'on veille et qu'on prie pour ne pas être trompé par l'Ennemi, c'est ce qu'il faut. On en a d'autant plus besoin, si l'on s'est éloigné de Dieu, pour se retremper dans son amour. Mais, quand on en a fini avec soi-même, comme n'ayant aucun bien en soi, on ne l'y cherche plus. Seulement il faut en venir là. Alors, par la croix de Christ, on sait qu'on en a fini avec le péché dans la chair, car c'est là qu'on a été condamné et jugé tout entier. Alors on pense à l'amour et à Dieu, au lieu de penser à soi; on se nourrit du pain descendu du ciel; on s'attache à Christ; on sent qu'Il est précieux et qu'il est le tout de nos âmes. Mais, je le répète, c'est ce qui est en Lui qui nous occupe, non pas ce qui est en nous. Cela vaut mieux.

Paix vous soit, cher frère. Cherchez sa face diligemment, mais commencez par la confiance en Lui. Il en est digne. Tel qu'il est, on pourrait avoir cette confiance, même si l'on était la femme de mauvaise vie.

Votre affectionné frère.

## Lettre de J.N.D. n° 351 – ME 1907 page 338

à Mr J.B.

Londres, juillet? 1862

Bien-aimé frère,

Je suis bien heureux qu'au moins vous soyez encouragé. Se juger soi-même est souvent nécessaire et utile, mais quand cela produit de la méfiance, c'est un mal. L'esprit du légalisme s'y trouve. On juge du coeur de Dieu, d'après ce qu'on trouve dans le nôtre; triste moyen de le connaître, si nous en avons le désir. La loi dit: «Aimez», et cette exigence est juste; mais l'Evangile, Christ lui-même, dit: «Dieu a tant aimé». C'est de là que découle la nouvelle nature et la puissance pour vaincre le péché. Exiger l'amour, ne fait pas aimer; exiger la sainteté, ne rend pas saint. Mais aussi, le fait que nous avons une nouvelle nature ne donne pas la liberté — le désir de la sainteté, oui; mais non la force, ni la liberté.

La rédemption nous donne la liberté, premièrement en nous plaçant devant Dieu, justifiés et rendus agréables dans le Bien-aimé; la conscience est purifiée et l'on reconnaît l'amour qui est en Dieu. Ensuite, la question de la domination du péché surgit, et si nous ne sommes pas au clair quant à la rédemption, la liberté dans l'âme est perdue. C'est ce qui reste encore à résoudre en partie dans votre âme. Vous parlez d'en avoir fini pratiquement avec soi-même, et de se tenir pour mort. Mais c'est par cette dernière vérité qu'il faut commencer, et cela, en tant que crucifié avec Christ. Vous êtes morts, dit Dieu (Colossiens 3), et la foi reçoit cette vérité. L'expérience qui précède ce moment, n'est que le moyen de nous faire découvrir qu'on ne réussit pas à se délivrer ni à mourir.

Il faut faire son compte qu'on est mort. L'expérience est utile, pour nous faire sentir le besoin d'un libérateur et notre propre faiblesse. Quand on en a fait la découverte, on comprend que Dieu, en envoyant son Fils, a condamné le péché dans la chair. Il n'y a aucune acceptation du péché dans la chair; on comprend qu'il a été condamné, mais dans la croix de Christ; la chose a été réglée par cette grâce souveraine; le péché qui nous tourmentait a été jugé, puis, comme il a été jugé dans la croix de Christ, nous avons le droit de nous tenir pour morts. La pratique vient après cela. Dieu dit: «Vous êtes morts, crucifiés avec Christ». Je l'accepte, bien convaincu qu'il n'existe pas de bien en moi, et je fais mon compte que je suis mort.

*Après cela*, je porte, plus ou moins fidèlement, dans mon corps, la mort du Seigneur Jésus; mais c'est une conséquence, conséquence très importante, car notre communion en dépend. Mais, de plus, il est important de regarder constamment vers Jésus et vers l'amour du Père,



parce que cela encourage. Il y a une bonté positive en lui; une force aussi, qu'il exerce en notre faveur; mais, en regardant vers lui, on est illuminé. Ce n'est pas seulement que notre état s'améliore, mais la grâce qui est en Lui, au-dessus de tout ce que nous sommes, se révèle au coeur. Nous, savons où est la force, et quelle est la grâce sur laquelle nous pouvons compter. Si vous êtes tenté, éprouvé, regardez tout droit à lui; vous vous habituerez peu à peu à croire à sa bonté, bien qu'il faille la retrouver constamment. Mais le regard porté vers lui, le fait connaître au coeur. Regarder à lui, nous délivre de nous-mêmes, exclut la pensée du moi, et nous sanctifie bien davantage, d'une manière pratique.

Dites à notre cher frère B. que j'ai commencé à lui répondre. Il recevra ma lettre avec une partie de Marc 14, que j'espère écrire avant mon départ. Saluez aussi bien cordialement les frères. Je pense partir d'ici pour Liverpool lundi, et le 11, pour les Etats-Unis. Que Dieu garde nos chers frères de la Suisse, leur fasse faire des progrès continuels et les détache toujours davantage de ce pauvre monde.

Votre affectionné frère.

### **Lettre de J.N.D. n° 352 – ME 1907 page 473**

à Mr J.B.

Dublin, 19 décembre 1877

Bien cher frère,

Mon absence de Londres m'a empêché d'y recevoir personnellement votre fils, mais j'ai écrit à une soeur qui prend soin de mon logement de lui donner un lit; je lui ai aussi envoyé une lettre d'introduction pour deux frères qui demeurent dans le même square que moi afin qu'ils l'assistent en quoi que ce soit. Je ne sais s'il parle l'anglais, mais j'espère qu'il trouvera quelqu'un qui parle français. J'ai envoyé aussi une lettre à un très bon frère à Melbourne qui lui sera utile en tout, selon son pouvoir, et aujourd'hui, au reçu de votre lettre, j'ai écrit à un frère à Adélaïde pour lui indiquer son nom... Que Dieu garde votre fils.

J'espère, cher frère, que vous jouissez de la pleine et sainte liberté de Christ. Saluez affectueusement tous les frères. J'espère, si Dieu le permet, me rendre en Suisse l'été prochain. Toutefois, je me fais vieux; chose bienheureuse et qui réjouit le coeur de penser qu'on est près de la maison, et qu'on sent davantage à mesure qu'on s'en approche, que c'est le chez-soi.

Votre affectionné en Christ.

### **Lettre de J.N.D. n° 353 – ME 1907 page 474**

à Mr J. B.

Londres, 14 février 1878

Bien aimé frère,

Il y a deux questions dans votre lettre, auxquelles j'aurais déjà dû répondre.

Premièrement, si un frère excommunié par une assemblée, et qui demeure ailleurs, cherche à être réintégré, c'est bien à l'assemblée du lieu où il cherche sa réintégration à juger de son état au moment où il fait sa demande. C'est naturellement dans ce lieu-là que cet état se manifestera; mais il convient, comme vous le dites, que l'assemblée où il cherche à être admis, se mette en communication avec celle d'où il a été exclu. Celle-ci peut avoir connaissance de bien des choses qui devraient être mises en règle et que l'autre ignore. Puis la communauté d'intérêts et l'unité de l'Esprit sont maintenus par ce moyen.

Quant à la seconde question: L'empire romain à venir, pourrait être en possession des contrées dont vous parlez, au moins du pays du roi du Midi, tandis que le roi du Nord ne les possède pas, à ce que je vois; mais le corps de l'empire romain se trouve à l'ouest de l'Europe. La Palestine sera le centre du conflit. Il y aura Gog d'un côté, et la Bête de l'autre...

Cher frère, restez attaché à Christ, notre justice aussi bien que notre vie. Il a fait la paix pour nous. Soumis à lui et prenant son joug, le *coeur* est en paix, aussi bien que la *conscience*.

Saluez nus les frères. Bien à la hâte.

Votre affectionné en Lui.

## Etude sur les chapitres 11 à 13 de l'épître aux Hébreux

---

Rossier H.

ME 1907 page 208 - ME 1908 page 7

### Remarques préliminaires

Au chapitre 10, versets 19-22, l'apôtre avait fait en quelques mots le résumé de tout le contenu de son épître; il montre, au chapitre 11, que *la foi* seule peut réaliser les choses dont l'Esprit nous a entretenus. Toute cette épître avait présenté aux chrétiens sortis du judaïsme le contraste entre les choses auxquelles ils étaient arrivés et celles qu'ils avaient abandonnées. Au lieu d'un Messie visible sur la terre, ils avaient un Christ céleste, assis à la droite de Dieu, invisible aux yeux de la chair. Il en était de même de tout le système de la loi avec sa sacrificature et ses sacrifices, qui ne pouvaient ni ôter les péchés, ni frayer l'accès jusqu'à Dieu. Toutes ces choses étaient remplacées par un seul sacrifice, par un seul souverain sacrificateur céleste et invisible, et par l'accès, à travers le voile déchiré, jusqu'au trône de grâce, c'est-à-dire au propitiatoire établi dans le ciel. Au lieu du Sinaï, ils avaient la montagne de Sion; au lieu de la Jérusalem terrestre, une Jérusalem céleste; au lieu de la congrégation d'Israël, celle des premiers-nés écrits dans les cieux. Nous ne faisons cette remarque, sur laquelle nous reviendrons plus tard en détail, que pour montrer le contraste absolu établi dans cette épître, par voie d'analogie, entre le judaïsme et le christianisme. En place donc des choses visibles du premier, celles qui appartenaient au christianisme étaient invisibles, spirituelles, et ne pouvaient être saisies que par la foi.

Mais, de plus, au chapitre 11, l'apôtre nous montre que, dès les temps les plus anciens, l'activité de la foi s'était développée en rapport avec les choses invisibles. Cela était de toute importance pour les chrétiens hébreux. Rien ne pouvait faire écrouler tout le système religieux auquel leur cœur naturel aurait eu quelque velléité de retourner, comme le fait que, pour les croyants juifs eux-mêmes, les choses visibles n'avaient jamais constitué ni leur assurance, ni leur espérance. Ainsi, les principes même du christianisme se rattachaient à tout ce que les hommes de foi de tous les temps avaient contemplé, espéré et recherché.

Le chapitre 11 ne nous présente pas seulement cette vérité d'une manière générale, mais en détail, et par des exemples qu'il importait avant tout de placer sous les yeux de ces chrétiens hébreux. Le principe posé dès le commencement — et nous aurons une ample occasion d'y revenir — était donc non pas la vue, comme pour les Juifs, mais la foi. Les choses divines ne peuvent être saisies autrement.

En pensant aux vues générales de ce chapitre, j'ajouterai quelques mots sur un second point. La parole de Dieu contient deux grands sujets qui peuvent se résumer ainsi: 1° La responsabilité de l'homme et les voies de Dieu en jugement; 2° les conseils de Dieu en Christ et ses voies de grâce envers l'homme. Ces deux sujets sont souvent entremêlés dans les divers

récits des Ecritures, car nous y voyons la grâce soutenant le fidèle au milieu de ses manquements, ou la discipline s'exerçant envers lui pour le restaurer; mais, d'autres fois, ils sont beaucoup plus nettement séparés. Je ne citerai pour preuve à l'appui, que les livres de Samuel et des Rois, où nous est développée l'histoire des conducteurs responsables du peuple avec ses conséquences (bien que la grâce n'y fasse pas défaut), et, d'autre part, les livres des Chroniques, qui passent sous silence les chutes de David et de Salomon, pour faire ressortir ce qui caractérise la grâce de Dieu dans leurs voies.

Le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux fait ressortir d'une manière bien plus évidente la vérité dont nous parlons, parce qu'il s'agit de montrer que la foi se lie indissolublement à la grâce. Cela est d'autant plus frappant que l'épître aux Hébreux nous montre à chaque instant la responsabilité, soit des individus sous le régime de la grâce (2: 1-4; 3: 6; 4: 1; 6: 4-8; 10: 26-31), soit du peuple sous le régime de la loi (3; 4: 6; 10: 28). Mais, dans le chapitre 11, il n'est pas fait une seule mention des manquements des fidèles dans leur témoignage, ni de la discipline de Dieu à leur égard (\*). Noé, perdant son héritage parce qu'il s'enivre; Abraham s'arrêtant sur le chemin de la terre promise, descendant en Egypte et auprès d'Abimélec et y reniant son épouse, ou bien cherchant un héritier par la servante égyptienne; le rire de Sara; Isaac affaibli et sans intelligence des pensées de Dieu à l'égard de Jacob et d'Esau; Jacob cherchant à s'approprier les promesses par des calculs humains; Moïse tuant l'Egyptien et lent à obéir à l'appel de Dieu; Barac se soumettant à une femme; Samson asservi à la femme et perdant son nazaréat; David adultère et criminel; et tant d'autres exemples des voies de l'homme responsable, qui viennent contrecarrer la volonté divine — rien de tout cela ne paraît dans notre chapitre. La traversée du désert même, y est omise tout entière, car c'est là qu'Israël avait été humilié et éprouvé, pour connaître ce qui était dans son cœur. C'est qu'il s'agit ici, non des voies de l'homme, mais de celles de Dieu, et d'une activité de foi qui mettait en relief le dévouement du cœur de cette grande nuée de témoins pour plaire à Dieu et réaliser les choses invisibles.

(\*) La question de la discipline ne vient qu'au chapitre 12.

Après ces deux remarques préliminaires, nous pouvons aborder en détail les nombreuses et précieuses vérités contenues dans ce chapitre 11.

## Chapitre 11: 1-7

La foi nous est présentée dans ce chapitre comme la réalisation des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit point. Par la foi seule, l'âme peut saisir et mettre en pratique les vérités contenues dans cet écrit inspiré. Aussi l'apôtre ne nous donne-t-il pas ici une *définition* de la foi. Vue en elle-même, la foi est la réception, en toute simplicité et humilité de la parole de Dieu. Elle est un don de la grâce qui nous remplit d'une confiance sans réserve en cette Parole, parce que c'est Dieu qui l'a prononcée, et qui scelle, en la recevant, que Dieu est vrai. Elle est, dans un sens moins général, l'acceptation du témoignage que Dieu rend, dans les Ecritures, à son Fils bien-aimé. Ces définitions se justifient amplement par mille passages de ces mêmes Ecritures, mais, dans notre épître, la foi qui a reçu la parole de Dieu, nous est

montrée dans son activité, dans son fonctionnement, pour ainsi dire, soit au sujet des choses primordiales qu'elle saisit, soit par ses qualités, comme nous pourrions le constater dans le cours de ce chapitre.

Si ce dernier se relie, comme nous l'avons montré, d'une manière générale à tout le contenu de l'épître, il se rattache en particulier aux derniers versets du chapitre 10.

Dès le début de leur carrière chrétienne, ces Hébreux avaient beaucoup souffert pour l'Évangile. Après qu'ils eurent été «illuminés», c'est-à-dire au commencement de leur témoignage, quatre choses sont mentionnées par l'apôtre. Ils avaient été dans le *combat*, «un grand combat de souffrances» (10: 32); ils avaient montré une grande confiance, une joyeuse *énergie*, quand il était question pour eux de perdre tout pour gagner Christ, sachant qu'il y avait devant eux «une grande récompense», et que Dieu était leur rémunérateur (10: 35; 11: 6, 26). Ils avaient été *soumis* à la volonté de Dieu (10: 36); mais ils avaient encore besoin de *patience*, pour recevoir les choses promises, après avoir fait cette volonté (10: 36). Ils n'étaient donc pas «de ceux qui se retirent pour la perdition, mais de ceux qui *croient* pour la conservation de l'âme» (10: 39).

L'apôtre développera ces quatre sujets, la patience, l'énergie, la soumission et le combat de la foi, dans le cours du chapitre 11. On peut les résumer en deux mots: *l'activité* de la foi dans la *marche*.

Mais, avant de considérer ces quatre sujets en détail, avant de faire l'histoire de la marche de la foi, l'apôtre définit, du verset 1 au verset 7, les grands principes qui sont à la base de son activité.

---

Afin de les introduire, nous trouvons d'abord, au verset 1, le caractère de la foi reçue dans le cœur. Elle apporte à l'âme une *assurance*, une ferme conviction des choses qu'on *espère*. Le commencement de cette assurance (conf. 3: 14), c'est que Christ a été accepté de Dieu et reçu dans le sanctuaire, en un mot, c'est un Christ céleste. Quand l'épître aux Hébreux mentionne l'espérance, elle entend par là, «atteindre Christ dans le ciel». Cette pensée est un peu différente de celle que d'autres épîtres nous présentent. L'espérance, dans les épîtres aux Thessaloniens, c'est attendre le Seigneur venant du ciel pour enlever les siens (1 Thessaloniens) ou revenant du ciel avec eux (2 Thessaloniens). Dans l'épître aux Colossiens, l'espérance est un Christ manifesté avec les siens en gloire: «L'espérance nous est réservée dans les cieux». «Christ en vous, l'espérance de la gloire» (Colossiens 1: 5, 27). Dans l'épître aux Hébreux, l'espérance est un Christ caché dans le sanctuaire, au dedans du voile, assis dans la gloire à la droite de Dieu, un Christ vers lequel nous nous rendons et qui est là notre précurseur (Hébreux 6: 18-20). «Les choses qu'on espère» sont toutes les choses célestes qui se rapportent à ce Christ glorieux, et non pas les choses terrestres qui constituaient l'espérance d'Israël.

De plus, «la foi est la *conviction* des choses qu'on *ne voit pas*». Ces choses invisibles sont, pour ainsi dire, démontrées mathématiquement à l'âme par la foi. Celle-ci donne une telle

conviction intérieure de ces choses, que l'oeil de la foi les considère comme de puissantes réalités, quand celui de la chair ne peut, ni les distinguer, ni même les soupçonner.

«C'est par elle que les anciens ont reçu témoignage» (verset 2). Dès le commencement du monde, ceux qui ont cru ont reçu témoignage de la part de Dieu. Cela leur a suffi, et cela nous suffit aussi. Le monde ne voit qu'incertitude dans une espérance qui reste à l'état d'espérance. S'il ne tient pas dans sa main ce qu'il désire, il estime que son espérance est un leurre, tandis que le chrétien y trouve son trésor. Ce que le monde ne voit pas, n'existe pas pour lui, et il ne peut comprendre le croyant qui, selon lui, se nourrit de chimères. Mais ce dernier voit ces choses et se contente de la preuve intérieure absolue qu'il en a reçue par la foi. Pour le monde, l'édifice du chrétien est bâti en l'air, sans aucune substruction; pour le chrétien, cet édifice a pour fondement inébranlable la foi dans la parole de Dieu.

L'assurance des choses qu'on espère et la conviction des choses qu'on ne voit point, servent de base à ce chapitre; nous les retrouvons dans tous les exemples qui nous y sont donnés. En elles, nous avons le ressort et l'explication de toute l'activité des témoins de Dieu dans ce monde.

---

Revenons maintenant aux grands principes qui sont à la base de l'activité de la foi.

Le premier principe d'où cette activité découle toujours, c'est la Parole. La foi *s'attache à la parole de Dieu*.

On trouve dans les Ecritures deux grands faits dominants: la Création et la Rédemption. Le premier de ces faits, nous est-il dit ici, la Création a pris naissance par la parole de Dieu. «Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la parole de Dieu; de sorte que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent» (verset 3). Sans la foi, nous ne connaîtrions rien des origines de la création; la foi est donc indispensable, alors même qu'il ne s'agirait que de comprendre les oeuvres de Dieu qui remplissent l'univers visible. Quand les hommes, avec toute leur science, essayent de sonder le mystère de la création, ils s'égarer, et leur esprit, toujours incapable de s'élever au-dessus de son niveau et d'entrer dans une sphère qui n'est pas la sienne, se livre à des spéculations sans fondement, pour éviter le miracle primordial, c'est-à-dire le fait que *de rien* Dieu a créé les choses qui se voient. Le croyant sait qu'il a suffi pour cela *d'une parole* de Dieu; c'est à elle que la foi remonte pour expliquer les choses visibles. Or, vis-à-vis de l'inintelligence des hommes les plus qualifiés pour expliquer le mystère de la création, la foi seule est intelligente: «Par la foi, nous *comprenons...*», chose impossible à l'homme naturel.

Pourquoi donc? C'est que la foi se nourrit *d'impossibilités*. Les hommes ne s'occupent que de choses possibles; elles sont de leur domaine. Dieu seul accomplit des choses impossibles et la foi les saisit et les accepte comme autant de réalités. «Les choses», est-il dit, «qui sont impossibles aux hommes, sont possibles à Dieu» (Luc 18: 27), mais elles sont, en même temps, possibles à la foi, car un autre passage ajoute: «Toutes choses sont possibles à celui qui croit» (Marc 9: 23).

Remarquons, en passant, que, dans l'Écriture, Dieu qui peut tout, a considéré deux choses comme impossibles: la première, d'épargner à Jésus la coupe de sa colère contre le péché. Le Seigneur ne disait-il pas avec de grands cris et avec larmes en Gethsémané: «Abba, Père, *toutes choses te sont possibles*; transporte, cette coupe loin de moi» (Marc 14: 36); et encore: «Mon Père, *s'il est possible*, que cette coupe passe loin de moi...» et encore: «Mon Père, s'il n'est *pas possible* que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite», (Matthieu 26: 39, 42). Mais il était impossible au Père de ne pas livrer son Fils bien-aimé à la mort pour nous; c'est là le mystère insondable de son amour envers des pécheurs. Sa volonté était notre salut; sa volonté sacrifiait son Fils pour que son amour en le donnant pût être manifesté et devenir notre part. — Mais ensuite, il était impossible que Dieu ne ressuscitât pas Celui qui l'avait pleinement glorifié, comme cela nous est dit en Actes 2: 24: «Lequel Dieu a ressuscité, ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était *pas possible* qu'il fût retenu par elle». Il était impossible à la justice de Dieu de ne pas ressusciter d'entre les morts son Fils qui l'avait pleinement glorifié, sur la croix, comme il était impossible à son amour de ne pas le donner. Pour Dieu, les seules impossibilités étaient donc que Jésus ne mourût pas et ne fût pas ressuscité, choses auxquelles notre salut et notre place dans la gloire sont attachés.

Le second trait qui caractérise la foi à son origine, c'est que cette dernière *s'approche de Dieu*. «Par la foi, Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn, et par ce sacrifice il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons; et par lui, étant mort, il parle encore» (verset 4).

Depuis la chute, il faut un sacrifice pour entrer en rapport avec Dieu. Avant la chute, Adam innocent dans le jardin d'Eden, n'aurait eu besoin de foi, si l'on peut parler ainsi, que pour connaître les origines de la création au milieu de laquelle Dieu l'avait établi comme chef; mais, après la chute, il ne pouvait savoir que par la foi comment les relations rompues entre un pécheur et Dieu pouvaient être rétablies. Dieu lui enseigne cette vérité, en le revêtant, avec Eve, des peaux de bêtes tuées. Mais la foi d'Abel est la première qui s'approche activement de Dieu en offrant le sacrifice. L'histoire de Caïn nous prouve le néant, aux yeux de Dieu, de tout le travail de l'homme pécheur sur une terre maudite en vue d'obtenir ce résultat. Abel, par contre, reçoit dans son âme le témoignage d'être juste, seulement ce n'est pas à Abel, mais «à ses dons», que Dieu rend témoignage, c'est-à-dire au sacrifice qui préfigure celui de Christ, seul capable de justifier un pécheur et de le présenter sans péché devant Dieu. On ne peut se mettre en règle avec Dieu par aucun autre moyen. Le seul témoignage que Dieu puisse rendre à l'homme, c'est qu'il est perdu; mais, quand le sacrifice intervient, Dieu rend témoignage à sa valeur, et Abel *reçoit* le témoignage d'être juste, d'être amené devant Dieu par le sacrifice, sans qu'aucun péché puisse lui être imputé. Sa justice a ainsi toute la valeur et toute la perfection de son *offrande*.

---

Le troisième trait de la foi nous est présenté dans l'histoire d'Enoch. «Par la foi, Enoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé; car, avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu» (verset 5). La foi d'Enoch

était caractérisée par le fait qu'il attendait le Seigneur, comme nous le montre l'épître de Jude. Le couronnement de sa foi fut son enlèvement «pour qu'il ne vît pas la mort». Il devint ainsi le type et les prémices des croyants qui attendent aujourd'hui la venue du Seigneur et seront transmués pour être enlevés à sa rencontre sans mourir. Cette espérance était aussi celle des Thessaloniciens dès le début de leur conversion. Elle était à la base de toute leur vie chrétienne. Ce qui nous est dit en second lieu d'Enoch, c'est qu'il plut à Dieu. Il n'est pas dit, comme dans le texte hébreu du chapitre 4 de la Genèse, qu'il marcha avec Dieu. Le sujet de la marche sera développé tout au long, du verset 8 au verset 31 de notre chapitre. Il s'agit ici d'établir que l'attente de la venue du Seigneur est un fait d'une importance capitale, d'où découle la marche de la foi. Abel, s'approchant de Dieu avec le sacrifice, avait reçu le témoignage d'être juste; Enoch, attendant le Seigneur, «reçoit le témoignage d'avoir plu à Dieu», et Dieu lui-même rendit témoignage de son bon plaisir en l'enlevant auprès de Lui sans qu'il eût goûté la mort (\*).

(\*) Pour de plus amples détails sur ce sujet, voyez: Enoch, par H. Rossier, 2<sup>e</sup> édition.

Au verset 6, le Saint Esprit joint ensemble, sous un même chef, l'activité de la foi de ces deux hommes de Dieu. «Or, sans la foi, il est impossible de lui plaire»; tel fut Enoch; «car il faut que celui qui s'approche de Dieu...», tel fut Abel. Il y a deux moyens de plaire à Dieu, d'abord en s'approchant de Lui comme Abel, puis en attendant le Seigneur comme Enoch. Mais il faut avant tout que «celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu est». Croire cela n'est pas seulement croire à l'existence de Dieu (des démons même y croient et tremblent,) mais à son essence et à son caractère. «Je suis Celui qui suis», dit l'Eternel à Moïse. «Je suis», dit constamment Jésus dans l'évangile de Jean; «Tu es le même», dit l'Eternel à Christ, offert comme victime. Dieu est Dieu: son essence est d'être lumière et amour; son caractère d'être juste et saint. Celui qui s'approche de Lui par la foi reconnaît tout cela; c'est ce qui donne à Abel une pleine liberté pour s'approcher de Lui avec un sacrifice, une pleine confiance à Enoch pour vivre dans une sainte séparation du monde d'alors, en attendant Sa venue. Aussi est-il ajouté: «Et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent». Abel et Enoch étaient pour ces Hébreux des témoins de la rémunération de la foi. L'apôtre leur avait dit, au chapitre 10: 35: «Ne rejetez pas loin votre confiance qui a une grande récompense». S'il n'y avait pour eux ici-bas qu'une espérance de biens invisibles, ils pouvaient voir dans ces témoins du passé (comme aussi en Moïse, au verset 26), que Dieu, comme tel, récompense ceux que la foi a mis en rapport avec Lui.

---

Noé nous présente le quatrième trait de la foi à son origine. «Par la foi, Noé, étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison; et par cette arche il condamna le monde et devint héritier de la justice qui est selon la foi» (verset 7).

Noé reçut de Dieu l'avertissement du jugement à venir qui allait être exécuté sur le monde par le déluge. Il craignit, dans la conviction de ce jugement, car il connaissait «combien le Seigneur doit être craint» (2 Corinthiens 5: 11). En bâtissant une arche, il saisit le moyen



ordonné de Dieu pour échapper au jugement. Il fut «prédicateur de justice» (2 Pierre 2: 5), c'est-à-dire que par cette arche il prêcha la justice de Dieu en condamnation pour le monde, de manière à le rendre inexcusable. Enfin, «il devint héritier de la justice qui est selon la foi», ce qui signifie qu'il acquit l'héritage appartenant à ceux qui sont justes selon la foi. Noé, comme tous les hommes de foi, croyait à la rémunération, mais *avant tout, il connaissait l'avenir* par une révélation divine, et c'est un des grands traits primordiaux de la foi. Ici, Noé ne reçoit pas témoignage, quoique, dans la Genèse, il le reçoive de la même manière qu'Enoch (Genèse 5: 22, 24; 6: 9); mais notre passage nous le présente comme *rendant témoignage*. Enoch, type de l'Eglise, est enlevé avant le jugement; Noé, type d'Israël, traverse le jugement, mais dans un navire assez solide pour être hors de son atteinte, aussi est-il parfaitement à l'abri, tandis que le monde d'alors périt (\*).

(\*) Remarquons en passant que ces types si riches nous présentent plusieurs points de vue Pour n'en citer qu'un, nous avons en Abel, le sacrifice de Christ, fondement de la foi; en Enoch, le côté intérieur de la vie chrétienne, une vie passée avec Dieu; en Noé, son côté extérieur, le témoignage rendu devant un monde déjà condamné.

Les quatre traits dont nous venons de parler la confiance en la parole de Dieu, la foi s'approchant de Lui par Christ, l'espérance de la venue du Seigneur, la connaissance du jugement à venir avec le témoignage qui lui est rendu, doivent caractériser encore aujourd'hui la foi de tous les chrétiens, et former la base de toute leur activité publique

## Chapitre 11: 8-23

Après avoir développé les principes primordiaux de l'activité de la foi, l'apôtre nous montre en détail en quoi consiste la *marche de la foi*. Nous allons retrouver dans la suite de ce chapitre, les quatre choses mentionnées au chapitre 10, et signalées au début de ces pages: la patience (ou persévérance), l'énergie, la soumission et la puissance dans le combat.

Les versets 8 à 23 nous parlent de patience. Elle est au fond, ce qu'indique le terme primitif dont ce mot est tiré (paqein, pati): souffrir, endurer et persévérer en vue d'atteindre un but placé devant nous. Or, la foi seule est capable de souffrir, afin d'atteindre un but invisible et des promesses divines pour la réalisation desquelles elle n'a d'autre garant que Lui.

Les hommes cherchent souvent à atteindre un but qu'ils se sont posé; ils endurent pour y parvenir bien des privations et des traverses, cherchent à profiter des occasions, à faire tourner les événements en leur faveur, à s'assurer le concours d'hommes dévoués ou intéressés eux-mêmes à leur réussite. Le chrétien, lui, n'a aucun appui semblable. La parole du Dieu, auteur des promesses, lui suffit; mais, bien plus, il sait qu'il ne verra pas ici-bas la réalisation de ces dernières.

La chose est d'autant plus frappante, dans le cas d'Abraham, qu'il avait reçu de Dieu toutes les promesses en vue d'un héritage terrestre. Ses yeux pouvaient s'y arrêter en détail, quand il traversait comme étranger le pays de Canaan, ou bien il le contemplait dans son

ensemble et comme à vol d'oiseau du haut de la montagne, mais il ne l'a jamais possédé durant sa longue carrière de foi.

«Par la foi, Abraham, étant appelé, *obéit* pour s'en aller au lieu qu'il devait recevoir pour héritage; et il s'en alla, ne sachant où il allait» (verset 8). L'obéissance à l'appel de Dieu est le premier pas de la marche de la foi. Cette marche n'est, en aucune façon, laissée à la libre décision de l'homme. Abraham est appelé hors d'une nation, vouée à l'idolâtrie introduite par Satan dans le monde depuis le déluge. Il est appelé à quitter toutes ses relations d'homme naturel, pour se rendre au pays que l'Éternel devait lui montrer, que Dieu ne lui nomme pas et se réserve de lui faire voir plus tard. Le premier pas de la foi qui entend l'appel de Dieu n'est pas la connaissance, mais, comme nous venons de le dire, l'obéissance. Abraham aurait pu dire à Dieu: «Je suis prêt à partir, disposé même à m'en aller sans savoir le nom du pays que je dois habiter, mais indique-moi du moins ma direction. Par quelle porte de la ville devrai-je sortir? Celle du nord ou du midi, de l'orient ou de l'occident?» La foi d'Abraham n'aurait pas été la foi, si elle avait fait un tel raisonnement. «Sors», dit Dieu; le reste viendra ensuite. Dieu ayant parlé, Abraham obéit et sort. En apparence, tout est incertain pour lui «Il s'en alla, ne sachant où il allait», mais sa foi s'embarque sur une parole divine qui le conduira. Dieu, comme l'a dit un frère, lui donne assez de lumière pour obéir, mais pas assez pour calculer les conséquences.

«Par la foi, il demeura dans la terre de la promesse, comme dans une terre étrangère» (verset 9). Entré dans son héritage, il y demeure, comme étranger et voyageur. S'il en eût été autrement, sa marche de foi eût été terminée quand il mit le pied sur le sol de Canaan. Lorsqu'on entre en possession d'un héritage, il n'est plus question de foi, car elle est changée en vue, puisque le but est atteint. En Canaan, Abraham persévère à marcher par la foi. Il considère l'héritage que Dieu veut lui donner comme «une terre étrangère», dans laquelle il ne possède rien, non, pas même où poser son pied, parce que, cet héritage, il ne l'a pas encore reçu des mains de Dieu; et ce n'est qu'alors, qu'il pourra le considérer comme lui appartenant. Cette circonstance l'amène à «confesser qu'il est étranger et forain». Il le proclame en «demeurant sous des tentes avec Isaac et Jacob, cohéritiers de la même promesse» (verset 9).

Une marche de foi nous sépare toujours du monde. Abraham commence par le quitter au moment où il part d'Ur des Chaldéens, sa ville natale; ensuite, obligé de marcher au milieu des Cananéens, toute son attitude montre clairement qu'il appartient à un autre monde. Celui qu'il traverse peut tout au plus lui offrir la possession d'un sépulcre. Cette marche exerce en outre son influence sur d'autres. Les membres de la famille d'Abraham, Isaac et Jacob, suivent les traces de leur père et, quoique héritiers de la même promesse, font la même profession que lui.

«Car il attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur» (verset 10). La conséquence immédiate de la foi d'Abraham est que, ne pouvant rien chercher sur la terre, ses regards se portent sur les choses invisibles: sa foi devient «la conviction des choses qu'on ne voit pas». Il «attend la cité»: sa foi est «l'assurance des choses

qu'il espère». Il apprend à contempler l'accomplissement final des pensées de Dieu, seul capable de satisfaire l'attente de sa foi.

L'épître aux Hébreux, nous parle souvent de «la cité». Elle est appelée «la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste» (12: 22); «la cité permanente à venir» (13: 14); «la cité que Dieu a préparée pour les croyants» (11: 16), et ici, «la cité qui a des fondements». Cette cité est le lieu futur de la gloire, dans lequel tous les croyants de l'Ancien et du Nouveau Testament *habiteront* ensemble. Elle est bien la Jérusalem céleste dans l'épître aux Hébreux, mais non pas dans son caractère d'Epouse, de femme de l'Agneau, comme dans l'Apocalypse. En ce sens, *l'Eglise seule* est la cité, mais elle est ici le lieu d'habitation glorieux de tous les saints. Tous, eux et nous, sans distinction de relation, nous arriverons à la perfection; tous nous posséderons une gloire dans laquelle nous serons parfaitement semblables à Christ, bien qu'il y ait «quelque chose de meilleur *pour nous*», comme nous le verrons à la fin de ce chapitre. Etre les amis de l'Epoux, les compagnons du grand Roi, être même la reine à la droite du Roi, parée d'or d'Ophir, est une chose; être l'Epouse et posséder l'Etoile du matin, en est une autre. Mais les saints de toutes les économies ont place dans le palais du Roi pour y habiter.

Abraham attendait cette cité et ne voulait pas d'une cité bâtie par l'homme. Il n'avait aucune idée de retourner à Ur des Chaldéens. Il levait les yeux vers «la cité qui a des fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur», vers une gloire préparée, ordonnée, établie par Dieu lui-même, fondée par Lui, et sur quels fondements! — créée par Lui, création nouvelle n'ayant aucun rapport avec l'ancienne qu'il avait sous les yeux. Ainsi, quoique les promesses faites à Abraham, se rapportassent à la Canaan terrestre, sa foi, qui sans cela n'aurait pas été la foi, espérait des choses célestes et invisibles.

Tout cela exige de la *patience*. Traverser un monde hostile, où rien ne répond aux aspirations de nos coeurs, où l'on ne trouve que peine et souffrance, sans se laisser décourager, bien au contraire, étant soutenu par une foi qui fait voir le Christ invisible et les choses célestes, et veut à tout prix atteindre le but, — c'est la patience, mais c'est aussi le bonheur et la joie!

«Par la foi, Sara elle-même aussi, reçut la force de fonder une postérité, et cela étant hors d'âge, puisqu'elle estima fidèle celui qui avait promis» (verset 11).

L'obéissance à l'appel de Dieu, la séparation du monde pour saisir l'espérance qui est devant nous, sont suivies d'un troisième caractère de la foi. L'exemple de Sara nous le fournit. Par la foi, elle reçut la force de fonder une postérité, parce qu'elle compta sur la puissance de Dieu. Elle estima fidèle Celui qui avait promis. La foi de Sara (l'Esprit passe sous silence son rire et ses manquements) s'attache à une impossibilité. Elle et son mari étant hors d'âge, ne pouvaient avoir d'enfants, mais Dieu avait promis un héritier à Abraham, et la foi de Sara compta sur la fidélité immanquable de Dieu à sa promesse. Aussi reçurent-ils la rémunération: «D'un seul, et d'un homme déjà amorti, sont nés des gens qui sont comme les étoiles du ciel en nombre, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer, lequel ne peut se compter»

(verset 12). Par la simple foi, sans aucun travail, ni effort de sa part, Sara acquit une multitude céleste d'un côté, terrestre de l'autre.

Il est vrai que Sara chercha à acquérir cette postérité, quand elle donna Agar à Abraham, mais alors ce n'était pas la *foi*, c'était la *chair*, et celle-ci ne peut trouver aucune place dans notre récit. En effet, combien est beau et consolant, ce fait de l'activité de la foi présenté tout à fait à part de l'immixtion de la chair. Dieu nous parle de ce qui vient de Lui et passe sous silence ce qui vient de la chair (\*). Ici donc, Sara n'invente aucun moyen pour s'emparer de la promesse. Elle accepte son incapacité et compte sur la fidélité et la puissance de son Dieu. Toujours le travail de l'homme, et, hélas! avouons-le, si souvent le travail du chrétien n'aboutit à rien, ou bien n'a pour résultat que de nous créer, comme à Abraham et Sara, d'inextricables difficultés! En tout cas, lorsque ce n'est pas la foi qui travaille, l'oeuvre est stérile, tandis que les résultats de l'activité de la foi, sont selon la puissance de Dieu — une multitude!

(\*) Ce n'est pas ainsi que nous agissons d'habitude, quand nous jugeons nos frères. Notre premier soin n'est pas de constater ce que l'Esprit de Dieu a produit en eux et ce qui est le fruit de la foi. Bien au contraire, nous mettons en avant leurs faiblesses, sans songer qu'en agissant ainsi, c'est l'oeuvre de Dieu elle-même que nous amoindrissions, en lui opposant ce que la chair produit dans les coeurs des croyants.

---

Nous abordons maintenant un nouveau caractère de la foi: Elle *s'affirme en présence de la mort*. Elle nous fait, non seulement vivre en étrangers dans le monde, mais elle brille de tout son éclat quand nous avons à faire à la mort qui devrait l'ébranler au premier chef.

Ce sujet commence proprement au verset 11 et se continue jusqu'au verset 22.

Aux versets 11 et 12, Abraham était amorti, le sein de Sara dans un état de mort (Romains 4: 19). Dieu avait fait une promesse à ces époux, mais leur état opposait un obstacle absolu à sa réalisation. Dans ces circonstances la foi, s'attachant toujours à des impossibilités, s'affirme. Abraham «ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par incrédulité» (Romains 4: 20). Aux yeux de sa foi, la promesse ne pouvait pas trouver un obstacle dans la mort.

Aux versets 13-16, l'apôtre, résumant les versets précédents, nous montre la foi aux prises avec la mort, comme ce qui met fin à toute espérance d'ici-bas.

«Tous ceux-ci sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les choses promises, mais les ayant vues de loin et saluées, ayant confessé qu'ils étaient étrangers et forains sur la terre» (verset 13). Ils avaient reçu la promesse, mais arrivaient au bout de leur carrière, à la mort, sans avoir reçu la récompense de leur foi, les choses promises qu'ils espéraient. Etaient-ils découragés en présence de ce qui, pour le monde, est l'effondrement de toute espérance? Humainement parlant, cela leur aurait été d'autant plus permis que les promesses leur avaient été faites en rapport avec la terre, et qu'ils étaient appelés à quitter le théâtre même des promesses de Dieu. Mais non! il suffisait à ces croyants de les avoir «vues de loin et saluées». Leur foi était l'assurance des choses qu'on espère et la conviction des choses qu'on ne voit point. Ils les avaient saluées comme des choses familières avec lesquelles leur foi était en contact depuis

longtemps. Ils comprenaient fort bien qu'ils ne pouvaient les atteindre maintenant, car, les posséder aurait mis fin à leur foi et à la confession qu'ils étaient étrangers et forains sur la terre. Or, ils ne voulaient en aucune manière laisser tomber ou renier cette confession.

«Car ceux qui disent de telles choses, montrent clairement qu'ils recherchent une patrie» (verset 14). Leur confession était une profession ouverte, publique et pratique. Ils ne se bornaient pas à parler; leurs tentes prouvaient la réalité de leurs paroles. Combien, hélas! notre confession est souvent différente de celle-là; nous prêchons des choses auxquelles notre vie pratique ne correspond pas. Nous ne «montrons pas clairement que nous recherchons une patrie». Ces témoins anciens étaient plus fidèles que nous. Leur héritage de la part de Dieu était terrestre, et cependant ils vivaient de manière à montrer que la terre n'était pas leur but, que leur patrie était autre part. La mort, fin de toute espérance temporelle, ne faisait que fixer d'autant plus les yeux de leur foi sur la cité de Dieu. Ils avaient quitté leur première patrie, «en étaient sortis», laissant derrière eux tous les avantages de leur bourgeoisie d'autrefois; *ils ne s'en souvenaient plus*. Dieu leur en avait promis une autre, et loin de retourner vers l'ancienne en voyant qu'ils n'atteignaient pas le but désiré, ils marchaient en avant, *à travers la mort*, pour l'atteindre.

Il en était de même pour ces Hébreux. *Maintenant*, dit l'apôtre, ceux qui parlent ainsi, c'est-à-dire comme ces témoins d'autrefois, en vrais fils de leurs pères, désirent une patrie *céleste* (verset 16). L'intelligence des pères n'allait pas jusque-là; elle comptait sur la promesse de l'héritage de Canaan et savait qu'elle l'atteindrait à travers la mort. La patrie des Hébreux avait un caractère exclusivement céleste, quoiqu'ils sussent fort bien qu'ils seraient associés au Seigneur dans le gouvernement de la terre. Leur part était une meilleure patrie que celle promise aux pères.

C'est pourquoi, ajoute l'apôtre, «Dieu n'a pas honte d'eux», pas plus que de nous, si nous sommes fidèles. Il s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; il leur a préparé, et à nous aussi, une cité qui est la gloire (verset 16). «Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Eternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi» (Exode 15: 17).

Quelle pensée solennelle, que Dieu pourrait avoir honte de nous! Dira-t-il qu'il trouve son plaisir à être en relation avec un chrétien mondain, qui recherche les plaisirs, les vanités, les misérables convoitises, l'importance, l'orgueil et les richesses du monde?

(Versets 17-20). Ce chapitre nous présente deux grandes périodes dans la vie de foi d'Abraham. Dans la première, il fut appelé (verset 8); dans la seconde, il fut éprouvé (verset 17), et sa foi répondit à l'épreuve comme elle avait répondu à l'appel. En outre, faisant suite à ce que nous avons dit plus haut, nous trouvons dans le sacrifice d'Isaac un autre caractère de la foi aux prises avec la mort. Isaac était le fils de la promesse. Toutes les promesses de Dieu se concentraient sur sa tête; elles n'avaient plus d'objet, elles étaient, en apparence, détruites sans retour, anéanties, si Isaac venait à mourir. Par la foi, Abraham offrit son fils unique, consentit à sacrifier l'objet des promesses, ayant estimé que Dieu pouvait ressusciter

même d'entre les morts, celui sur lequel elles reposaient. Cette pensée de la résurrection était la conséquence naturelle de la foi d'Abraham. Dès le commencement, il avait éprouvé dans sa propre personne et dans celle de Sara, que Dieu peut donner la vie à un mort. Il suivit avec une foi grandissante, le même chemin quand Dieu lui ordonna de sacrifier son fils; il abandonna celui en qui la promesse devait s'accomplir, pour le recevoir en résurrection. Toutes les fibres de son coeur, de ses affections naturelles, pouvaient être brisées; les promesses de Dieu avaient mille fois plus de valeur pour lui que les biens les plus précieux selon la nature. Aussi le reçut-il «en figure», comme ressuscité d'entre les morts (verset 19). Ces Hébreux (et nous-mêmes) recevaient, en réalité, Christ de la même manière. En effet, toutes les promesses de Dieu sont oui et amen, se vérifient et s'accomplissent pour nous, en un Christ ressuscité. Mais il fallait que ces chrétiens abandonnassent tout espoir de bénédictions terrestres (et combien cela est important pour nous aussi), afin d'entrer dans la jouissance des bénédictions spirituelles qui nous sont données dans les lieux célestes en un Christ ressuscité.

Remarquez, en passant, ce mot si souvent répété: «Il reçut». Le chrétien reçoit témoignage comme Abel, Enoch et les anciens; il reçoit la force comme Sara; il reçoit, comme Abraham, la promesse en un Christ ressuscité. Les seules choses qu'il ne reçoive pas, ce sont les choses promises pour la terre (versets 13, 39), mais celles-là, les anciens témoins les recevront aussi, quand, comme Daniel, ils se reposeront et se tiendront «dans leur lot» à la fin des jours.

Aux versets 20 à 22, nous trouvons un dernier caractère de la foi aux prises avec la mort. La foi tient la mort pour rien, parce qu'elle s'attache non aux choses présentes, mais aux choses à venir, et nous la retrouvons ici comme l'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit point. Cette grande vérité initiale forme, comme nous l'avons vu au commencement, la base de tout le chapitre.

«Par la foi, Isaac bénit Jacob et Esaü à l'égard des choses à venir», tellement elles avaient de réalité pour lui. Il en fut de même pour Jacob mourant, et d'une manière plus éclatante encore. Jacob parla de l'avenir, comme *s'il était le passé*. «Je te donne, dit-il à Joseph, une portion que j'ai prise de la main de l'Amoréen avec mon épée et mon arc» (Genèse 48: 22). Puis, loin d'être découragé au moment de mourir, il ne se borne pas à bénir chacun des fils de Joseph, mais il adore. L'avenir a une telle réalité pour lui, qu'en face de la mort il adore le Dieu qui lui donne la possession définitive des choses qu'il espère toujours. Il adore, conservant jusqu'au bout, comme tous ceux qui sont morts dans la foi (verset 13); son caractère d'étranger et de pèlerin, et n'abandonne son bâton que lorsque n'étant plus d'usage, il tombe de ses mains glacées. Il en fut de même de Joseph mourant. «Il fit mention de la sortie des fils d'Israël et donna un ordre touchant ses os» (verset 22). Il saluait sans l'avoir vue, la délivrance de son peuple et comptait tellement sur l'héritage, qu'il y fit transporter ses restes, afin de le posséder plus tard, car il croyait à sa résurrection *personnelle*. C'est ainsi que la bénédiction répandue sur d'autres et l'adoration représentées par Jacob, et l'espérance représentée par Joseph, sont ici le fruit de l'activité de la foi.

En terminant cette division, nous remarquerons, ce que d'autres, croyons-nous, ont déjà fait ressortir, que le nombre 7, celui de la perfection, le nombre indivisible, joue un grand rôle dans ce chapitre. Du verset 8 au 22, nous avons sept exemples de la patience et de la persévérance de la foi. Il faut que la patience ait son oeuvre parfaite. Du verset 23 au 31, sept exemples de l'énergie de la foi; au verset 32, sept exemples du combat et des victoires de la foi. Dans les versets 8 à 31, chaque exemple est marqué de ces mots: «Par la foi».

## Chapitre 11: 23-27

La patience ou persévérance de la foi, dont le point de départ est l'obéissance, comme l'histoire d'Abraham nous l'enseigne, n'est pas tout ce qui doit caractériser le fidèle. Une autre chose, d'une importance particulière, c'est *l'énergie de la foi*. Il faut commencer par l'obéissance, mais il faut continuer par l'énergie et, notons-le bien, elle est requise d'une manière toute spéciale dans les jours de ruine et d'abaissement moral où nous vivons. Il faut beaucoup de résolution pour traverser aujourd'hui ce monde, sans se laisser envelopper par ses principes corrupteurs, et en maintenant de tous côtés une stricte séparation du mal, afin d'être les vrais témoins de Dieu.

Les épîtres, auxquelles je donnerais le nom d'épîtres de la ruine, illustrent cette vérité. L'énergie est d'autant plus nécessaire que le mal est plus grand. Ainsi, dans la 2<sup>e</sup> épître à Timothée, quand ce fidèle disciple était en danger de perdre courage et d'avoir honte d'un témoignage, aussi affaibli qu'il l'était alors, l'apôtre insiste sur le fait que «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de *puissance* (elle vient en première ligne) et d'amour et de conseil». Aussi exhorte-t-il son jeune compagnon d'oeuvre à «prendre part aux souffrances de l'évangile selon la *puissance* de Dieu»; il ajoute que, quant à lui il n'a pas de honte, mais qu'il compte sur la *puissance* de Dieu pour garder son dépôt jusqu'au jour de Christ. Et il ajoute plus loin (2: 1): «Toi donc, mon enfant, *fortifie-toi* dans la grâce qui est dans le Christ Jésus».

De même, dans la 2<sup>e</sup> épître de Pierre, quand les moqueurs de la fin marchent selon leurs propres convoitises, l'apôtre recommande aux chrétiens de «joindre à leur foi *la vertu*», première chose après la foi, le courage moral, qui nous fait traverser les difficultés, dans une sainte séparation du mal, en nous dépouillant de plus en plus, afin d'atteindre le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, et d'y avoir une riche entrée. Or, nous pouvons l'affirmer, cela manque beaucoup de nos jours. Il y a dans notre christianisme un laisser-aller, une mollesse, une lâcheté, qui n'aiment pas à se séparer des choses qui nous plaisent et nous attirent, d'une vie facile ou agréable. Tout cela est le contraire de la puissance et de la vertu.

---

Cette énergie caractérise les parents de Moïse, dès la naissance de cet homme de Dieu. Mais il est important de noter, qu'elle ne se montre point par des actions d'éclat ou le développement de dons miraculeux. Elle est, au contraire, dans ses manifestations, aussi insignifiante, aussi humble que possible aux yeux du monde. «Par la foi, Moïse, étant né, fut

*caché* trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que l'enfant était beau; et ils *ne craignirent pas* l'ordonnance du roi».

Qu'est-ce donc qui leur donnait cette hardiesse en présence de l'édit du plus puissant monarque de la terre? Leurs cœurs avaient trouvé un objet dans ce petit enfant que Dieu leur avait donné. Il portait une marque divine qui le faisait apprécier de ses parents. Actes 7: 20, rapporte qu'il était *divinement* beau. Ce, fait ne nous parle-t-il pas de Christ? La connaissance personnelle du Seigneur l'appréciation de sa beauté et de sa perfection, le sentiment de la valeur de Celui que Dieu nous a donné, et qui est «l'image du Dieu invisible», se trouvent à l'origine de l'énergie de la foi, et produisent cette énergie chez le croyant. La connaissance de Christ poussait l'apôtre Paul à «tendre avec effort» vers les choses qui étaient devant lui. Ici, la foi des parents de Moïse les pousse — il en est de même pour nous — à ne pas craindre les dispositions par lesquelles le monde cherchait à les lier et à leur enlever le don de Dieu (Christ). Nous trouverons un peu plus loin que ce fut le secret de l'énergie de Moïse lui-même, lorsqu'il devint conducteur du peuple.

---

Mais voyons auparavant Moïse à la cour du roi. «Par la foi, Moïse, étant devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon» (verset 24).

Il ne faut pas oublier que, s'il y a une énergie dans les hommes de foi, elle peut aussi être employée selon la chair. Au temps où Moïse était encore à la cour du roi, il nous est dit qu'il «fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, et qu'il était *puissant* dans ses paroles et dans ses actions» (Actes 7: 22). Il pouvait faire de cette puissance, un autre usage que celui pour lequel Dieu la lui avait donnée, et il le prouva en tuant l'Egyptien. Engagé dans la lutte avec l'opresseur du peuple de Dieu, il le combattit avec ses propres armes. Sans doute, ses raisons pour agir ainsi étaient plausibles, car «il croyait que ses frères comprendraient que Dieu leur donnerait la délivrance par sa main», mais son acte fut inutile, et il fut obligé de faire l'apprentissage du désert de Madian, pour apprendre qu'il n'y avait aucune force en lui. Il en fut de même de Pierre, dont l'énergie aboutit à renier son Sauveur, dans la cour du souverain sacrificateur.

Cet épisode de la vie de Moïse n'est pas mentionné ici, comme au chapitre 7 des Actes, pour la raison indiquée au début de cette étude. Il ne s'agit, dans notre chapitre, que de l'énergie de sa *foi*. Les circonstances dans lesquelles il se trouvait étaient particulièrement difficiles. La Providence de Dieu l'avait placé dans une position exceptionnelle. Considéré comme le fils de la fille du Pharaon, il pouvait prétendre à tous les honneurs, même au trône, quand déjà son éducation faisait de lui un homme remarquable, un grand homme. De cette manière, il aurait pu devenir le bienfaiteur de son peuple, employer ses dons et sa puissance pour alléger ses souffrances, en exerçant en sa faveur, auprès du monde, l'influence qu'il possédait. Erreur naturelle à beaucoup de chrétiens, mais qui n'en est pas moins fatale, car nous ne sommes pas appelés à réformer le monde, ni à le christianiser, mais à refuser ce qu'il nous offre. La Providence de Dieu avait fait *entrer* Moïse dans ces circonstances



exceptionnelles, afin que la foi l'en fit *sortir*. Il *refusa* d'être appelé fils de la fille du Pharaon. Un refus! petite chose aux yeux des hommes, mais grande aux yeux de Dieu! Abraham, revenant de la défaite des rois, avait agi de même. Il y avait plus d'énergie à dire au roi de Sodome: «J'ai levé la main vers l'Eternel... si je prends quoi que ce soit de toi», qu'à vaincre quatre armées avec trois cent dix-huit hommes!

Mais cette énergie de Moïse ne se borne pas au rôle négatif d'un refus; elle est positive; elle *choisit*: «Choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché» (verset 25). Ce choix s'adressait-il à un objet important qui pût contrebalancer tout ce que le monde pouvait offrir? Nullement: Moïse ne pouvait faire un choix plus humiliant pour lui. Le peuple d'Israël était dans un abaissement complet, dans le plus abject esclavage. C'est là que cet homme considéré va prendre sa place. Pourquoi? Parce que c'est le peuple *de Dieu*. Cela suffisait au coeur de Moïse, et sa foi ne pouvait choisir autre chose.

Un troisième trait caractérise encore l'énergie de cet homme de foi. Il avait refusé, il avait choisi, maintenant il *estime*: «Estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte; car il regardait à la rémunération» (verset 26). Il pèse, d'un côté, toutes les richesses qui lui sont offertes; de l'autre, l'opprobre. Le plateau des richesses monte, comme s'il n'y avait qu'une plume dans la balance; celui de l'opprobre descend de tout son poids. Ah! c'est que si l'Egypte était du côté des richesses, le Christ était du côté de l'opprobre. La foi de Moïse, comme celle de ses parents, avait trouvé un objet incomparable, une personne, Christ lui-même, et le posséder était tout pour elle.

Mais on dira: Pourquoi cette mention du Christ? Moïse ne l'a pas connu. Sans doute, mais un croyant, Moïse en particulier, est un type de Christ dans ce monde. Moïse était identifié avec lui; l'opprobre qu'il avait à porter était l'opprobre de Christ. Il le connaissait du reste prophétiquement, comme on le voit dans le cours de cette histoire; et s'il ne le connaissait pas personnellement, il savait en pratique ce que c'était que de le représenter devant le monde. Il ne craignait point l'opprobre, *Son* opprobre, car «il regardait à la rémunération». Il savait que Dieu avait encore en réserve pour lui, des trésors à venir où il pourrait puiser à pleines mains. Dieu ne veut pas rester notre débiteur, lorsque nous avons abandonné quelque chose pour lui. Il est le rémunérateur d'un Abel, d'un Enoch (verset 6), et d'un Moïse, de tous ceux qui renoncent aux avantages d'ici-bas, pour s'associer au Christ rejeté et au peuple de Dieu affligé.

Au verset 27, nous trouvons un quatrième caractère de l'énergie de la foi chez cet homme de Dieu: «Par la foi, il quitta l'Egypte, ne craignant pas la colère du roi, car il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible». Il pourrait sembler qu'un récit traitant de l'énergie de la foi ne devrait pas, omettre les miracles que le grand législateur fit au pays d'Egypte. Il n'en est rien. Les caractères de la foi ne peuvent être soumis à l'estimation naturelle des hommes; Dieu seul est capable d'en juger. C'est par la foi que Moïse quitte l'Egypte. Ce qui aurait été taxé de fuite précipitée, favorisée par des circonstances exceptionnelles, est attribué ici à l'énergie de la foi. Moïse *quitta* l'Egypte; le chrétien quitte le monde: sa puissance, ses délices, ses arts et ses

richesses, sa science et sa religion, n'ont pas plus de valeur qu'un fétu de paille pour un croyant énergique. Mais si le courage moral de la foi abandonne tout quand Dieu l'appelle, il est aussi sans crainte. Comme ses parents qui n'avaient pas craint l'ordonnance du roi, Moïse ne craint pas la colère du roi. Pourquoi? Non point par confiance en sa supériorité, ou en ses ressources; mais «il tint ferme, comme *voyant celui qui est invisible*» (verset 27). Les parents avaient vu en Moïse une divine beauté. Ici, c'est lui-même qui voit ce que la foi seule, cette conviction des choses qu'on ne voit point, pouvait discerner. Il voit ce Christ invisible, dont il avait choisi l'opprobre. Cela l'encourage à tenir ferme, à rester inébranlable. Christ est sans doute le ressort de toute sa marche de foi, mais il y a chez lui gradation dans la connaissance de cet objet précieux. A mesure que nous en faisons usage, nos yeux spirituels, comme nos yeux corporels, acquièrent de l'acuité, et s'accoutument à discerner les objets devant lesquels autrefois nous passions sans y prendre garde. Il en fut de même de Moïse. Il connaissait Christ; maintenant il le voit, et cette vue le remplit de courage pour tenir ferme, comme les forces du soldat sont décuplées pour résister à l'assaut furieux de l'ennemi, quand il peut combattre sous les yeux de son chef.

La réalisation de la présence du Seigneur Jésus est le secret de notre force. Tout le passage que nous venons de lire confirme cette vérité d'une manière éclatante.

## Chapitre 11: 28, 29

Nous venons de voir que l'énergie de la foi s'emploie à réaliser des choses que le monde considère comme sans importance, auxquelles il n'attache aucune valeur et qu'il méprise, car il n'a d'intérêt que pour les choses visibles.

Ici, nous abordons un nouveau sujet. Il ne s'agit plus d'énergie, mais de *soumission*. La foi se soumet aux moyens ordonnés de Dieu pour accomplir de grandes choses. Ces moyens seront toujours un sujet de mépris pour le monde, qui les jugera ridicules ou inefficaces, parce qu'il ne peut comprendre que Dieu veuille manifester sa puissance par la faiblesse des instruments qu'il emploie. La foi accepte, au contraire, les moyens de Dieu, non parce que l'homme les comprend, mais parce que c'est Dieu qui en fait usage.

Il s'agit ici des choses qui concernent le salut. Le pécheur a, devant lui, trois ennemis puissants auxquels il lui est impossible d'échapper: le jugement de Dieu, la mort, et le pouvoir de Satan; mais ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu, et les croyants échappent à ces ennemis par la soumission de foi à Sa Parole.

---

«Par la foi, il a fait la Pâque et l'aspersion du sang, afin que le destructeur des premiers-nés ne les touchât pas» (verset 28).

Le temps du verbe des mots «il a fait», indique, comme d'autres l'ont remarqué, un acte dont la portée est définitive et permanente, car il s'agit, en type, de «Christ, notre Pâque» (1 Corinthiens 5: 7), et de «l'aspersion du sang de Jésus Christ» (1 Pierre 1: 2). Dans la nuit mémorable où le jugement de l'Eternel allait atteindre tous les premiers-nés d'Egypte, depuis

l'homme jusqu'aux bêtes, les Israélites n'auraient pas été épargnés plus que les autres, si Dieu n'avait pourvu à la sécurité de son peuple, par le sang de l'agneau pascal, aspergé sur les poteaux et les linteaux des portes. Moïse accomplit cet acte par la foi; les Israélites aussi ne pouvaient se l'approprier que par la foi, car ce n'était pas eux qui voyaient le sang, mais bien l'ange exterminateur, dans le but de les épargner. A la Pâque, le jugement s'écartait, et le Juge s'éloignait du pécheur qui, préservé par le sang, était mis à même de *ne pas* rencontrer Dieu. Cet immense résultat était obtenu par quelques gouttes de sang d'un agneau immolé. La foi saisissait ce moyen, insignifiant en apparence, qui mettait le pécheur à l'abri.

---

«Par la foi, ils traversèrent la mer Rouge comme une terre sèche, ce que les Egyptiens ayant essayé, ils furent engloutis» (verset 29).

Ce n'était pas tout pour le peuple d'échapper à Dieu, il lui fallait être délivré de l'Egypte et du Pharaon, types du monde et de son prince. Or il était nécessaire, pour cela, de traverser la mer Rouge qui s'étendait, infranchissable, devant ce pauvre peuple. S'il y entrait, il était englouti par la mort. Pharaon le poursuit jusqu'à cette limite et l'y accule, l'épée dans les reins, mais Dieu fournit à son peuple un moyen d'échapper à la mort. La verge de Moïse, cette verge du jugement qui avait frappé de plaies les Egyptiens, s'étend sur la mer, pour délivrer le peuple de Dieu.

La mort est vaincue, anéantie. C'est ainsi qu'un autre, Christ, a pris notre place dans la mort, sous le jugement de Dieu; mais cette mort elle-même nous ouvre un chemin, pour y passer à pied sec et parvenir à l'autre rive. Le croyant traverse la mort sans qu'il lui en coûte rien; elle ne peut nous atteindre, puisque Christ est mort à notre place. Nous en sortons, par la résurrection de Christ, avec une vie qui l'a traversée. Christ est donc mort et ressuscité pour nous.

Un moyen, insignifiant en apparence, la verge de Moïse, opère cette délivrance. C'est ainsi que le jugement de Dieu à la croix paraît faible pour délivrer, car il n'atteint qu'un seul homme. La foi se soumet, sans le comprendre d'abord, mais, arrivée à l'autre rive, elle célèbre, pleine de joie, la grandeur de la délivrance et la puissance du Libérateur.

Les Egyptiens, cherchant à traverser la mer avec leurs forces et leurs ressources, sont engloutis. Jamais le monde ne pourra traverser la mort à pied sec, il y trouvera sa perte éternelle. Il faut, pour qu'elle ne nous atteigne pas, la franchir dans la mort d'un autre. Ainsi, la puissance de la mort a été arrachée des mains de notre ennemi. Par sa mort même, notre Sauveur l'a vaincue, et nous possédons en lui une vie de résurrection que jamais la mort ne peut atteindre. Mais, peut-être nos corps mortels pourraient-ils tomber sous son pouvoir? Non, pour eux la mort est vaincue, et ce fait sera démontré à la venue du Seigneur. Pas un atome de la poussière de ces corps corruptibles, dispersés aux quatre vents, ne restera dans la mort. Le Christ vainqueur et ressuscité en tient la clef, comme il tient la clef du hadès. Il ouvrira la porte, et nos âmes rejoignant nos corps glorifiés, nous serons introduits tout entiers dans la gloire.

Le passage de la mer Rouge est non seulement notre délivrance du prince de ce monde et ce qui nous sépare du présent siècle mauvais; il est encore un salut définitif. Christ est mort pour nos péchés, afin qu'il nous *amenât à Dieu*. Dieu dit à Moïse. «Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Egypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle et vous ai *amenés à moi*» (Exode 19: 4). Comment imaginer un salut plus complet? Quoiqu'il fût encore dans le désert, Israël était amené à Dieu. La rédemption du peuple était absolue, la puissance de Satan qui le retenait en Egypte, anéantie pour toujours. Tandis que la Pâque répondait aux péchés d'Israël, la mer Rouge représentait le salut dans toute sa grandeur et son étendue. Plus de péché, plus de jugement, plus de puissance de l'ennemi, plus d'esclavage, plus de mort! Toutes ces choses ont trouvé leur fin à la croix de Christ, et nous avons maintenant une relation positive avec Dieu, inaugurée par la résurrection: «Il nous a donné le droit d'être enfants de Dieu».

Le Jourdain n'ajoute rien à la rédemption. Seulement, comme la mer Rouge nous fait sortir d'Egypte, le Jourdain nous fait entrer en Canaan, dans les lieux célestes, place à laquelle les conseils de Dieu nous avaient destinés. Nous y entrons maintenant, nous y appartenons de fait, étant unis avec Christ qui y est entré, morts avec lui et ressuscités avec lui. Le Jourdain est la mort de Christ «au péché», et notre mort avec lui pour entrer dans les lieux célestes. C'est l'affranchissement, qui n'a pas lieu sans l'expérience acquise par la traversée du désert, aussi notre chapitre ne touche ni l'un ni l'autre de ces sujets. La mer Rouge franchie, il nous introduit en Canaan, sans intermédiaire, car l'Esprit de Dieu ne parle pas ici d'expériences, mais de l'activité de la foi.

## Chapitre 11: 30-39

«Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour, sept jours durant» (verset 30).

Voici donc le peuple amené directement de la mer Rouge au delà du Jourdain. Là, il trouve devant lui, les murs de Jéricho. C'est qu'il s'agit du troisième grand pouvoir énuméré plus haut, de *l'obstacle* par lequel Satan cherche à ravir au peuple la possession de son héritage.

Les murailles de Jéricho peuvent prendre beaucoup de noms dans la vie des chrétiens. C'est l'affection des proches; c'est leur opposition ouverte pour nous effrayer quand, par l'affection d'êtres chers, l'ennemi ne réussit pas à nous détourner de notre but. Ce sont les attrait du monde, ses liens et ses avantages; c'est la persécution et l'effroi qu'elle inspire — mais quel obstacle peut résister à la foi? Nous la voyons ici, se soumettant, comme toujours, aux moyens ordonnés de Dieu. Faire le tour des murailles pendant sept jours, et sonner de la trompette, paraît une folie aux habitants de la ville, mais non pas à la foi, qui remporte ainsi la victoire.

Ainsi, chose impossible en apparence, quelques gouttes de sang ont écarté le jugement de Dieu, mais ce sang était celui de l'agneau pascal — *Christ est là!* La verge de Moïse anéantit toute la puissance du monde et en délivre le peuple, mais la mer Rouge est divisée et la mort vaincue — *Christ est là!* Le son des trompettes détruit l'obstacle et fait tomber les murs de

Jéricho, mais l'arche a fait le tour de la ville — *Christ est là!* Le secret de ces moyens si insignifiants en apparence et de leur efficace, c'est Christ, la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu. Heureuse la foi qui les accepte, car elle se soumet à Dieu, et reconnaît Jésus comme unique ressource.

N'en fut-il pas de même de Rahab? «Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix» (verset 31). Combien il était nécessaire d'insister sur ce fait auprès des Hébreux. Rahab était le premier exemple, et quel exemple! de l'admission des gentils à la jouissance des promesses. Les gentils représentés par une prostituée, et cette femme entrant par Booz dans la lignée du Christ! Un tel fait ne peut s'expliquer que par la libre grâce de Dieu. Dans ce cas encore, la foi se soumet aux moyens ordonnés de Dieu pour échapper à la destruction. Un cordon d'écarlate, l'insignifiant témoin de la mort d'un être infime, sauve cette femme et toute sa famille. Sa foi s'attache à ce faible fil qui se trouve assez fort pour transporter Rahab au milieu du peuple des promesses, et ce qui constitue la force de ce moyen de salut, c'est que *Christ est là!*

---

Les versets 32 à 38 nous présentent *le combat de la foi*. Il a entièrement lieu en Canaan. Aux six premiers personnages, l'apôtre, en septième lieu, ajoute en bloc les prophètes, comme appartenant tous à l'armée des soldats de la foi. Il complète par eux le nombre 7, si remarquable dans ce chapitre et même dans toute cette épître. Chacun d'eux a lutté pour la délivrance du peuple de Dieu. Il ne s'agit point ici du combat d'Israël pour s'emparer de son héritage, tel qu'il nous est montré dans le livre de Josué, mais de la lutte contre un pouvoir oppresseur, en des jours de ruine, où ceux qui confessaient l'Eternel traversaient l'épreuve et la tribulation. De là vient la mention des juges et celle de David, cité avant Samuel, parce qu'il est question du temps où il souffrait de la part de Saül comme roi rejeté, et non de la période de son règne. Ils ne sont pas toutefois les seuls combattants, car le temps aurait manqué à l'apôtre pour les mentionner tous en détail.

Il y en eut qui, comme les juges et David, subjuguèrent des royaumes, réduisant à néant par la puissance de la foi, ceux qui avaient asservi le peuple de Dieu. Il y en eut qui, comme David et les prophètes, accomplirent la justice, reconnaissant ce qui était de Dieu en Israël, et s'y associant ouvertement (cf. Matthieu 3: 15), qui, comme David, obtinrent les choses promises, qui, comme Daniel, fermèrent la gueule des lions, qui éteignirent la force du feu, comme Shadrac et ses compagnons, qui, comme David, Elie, Elisée, Jérémie et tant d'autres, échappèrent au tranchant de l'épée, qui, comme le faible Gédéon, et Barac, et Jérémie encore, de faibles qu'ils étaient furent rendus vigoureux, qui, comme Jonathan ou Samson, devinrent forts dans la bataille sans aucune des ressources humaines. Associées au témoignage des prophètes, une veuve de Sarepta, une Sulamite, ont reçu leurs morts par la résurrection. La liste des martyrs qui ont combattu «contre le péché» s'étend jusqu'à la période des Macchabées à laquelle Daniel le prophète avait déjà fait allusion (Daniel 11: 33-35). De tous ceux-là, «le monde n'était pas digne». Ils étaient «le sel de la terre», le vrai résidu d'Israël au

milieu d'un monde ennemi et d'un peuple apostat. Leur présence les préservait encore, mais eux disparus, que reste-t-il au monde, si ce n'est le jugement?

## Chapitres 11: 39, 40; 12: 1-3

En étudiant le chapitre 11, il est doublement important de le relier aux premiers versets du 12<sup>e</sup>. D'abord, le chapitre 12 continue le sujet du témoignage de la foi, en y donnant une place à ceux auxquels l'apôtre écrivait et par conséquent à nous-mêmes. Si le 11<sup>e</sup> chapitre nous présente une grande nuée de témoins, dans le 12<sup>e</sup>, c'est nous auxquels le témoignage est confié. En second lieu, le chapitre 12 introduit le témoin par excellence, Christ, et arrête définitivement nos yeux sur lui.

Les versets 39 et 40 du chapitre 11 résument tout ce qui vient de nous être dit, en introduisant les chrétiens sur la scène; ils relient donc le témoignage du Nouveau Testament à celui de l'Ancien. «Tous ceux-ci», les témoins depuis Abel jusqu'aux derniers martyrs de l'économie présente, «ayant reçu témoignage par la foi, n'ont pas reçu ce qui avait été promis» (verset 39). Le commencement du chapitre nous explique ce que cela veut dire. «Par la foi, Abel avait reçu le témoignage d'être juste». «Par la foi, Enoch avait reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu». Or, tous les hommes de foi de l'Ancien Testament ont reçu ces deux témoignages: «Par la foi, les anciens ont reçu témoignage» (verset 2). Il s'agissait maintenant de savoir si les chrétiens eux-mêmes étaient satisfaits d'avoir reçu ce témoignage de la part de Dieu, ou s'ils ne pouvaient s'en contenter.

Cela suffisait parfaitement à ces hommes de foi du passé. Ils savaient qu'en marchant fidèlement après avoir été justifiés par Lui, ils lui étaient agréables. Dieu ne proclamait pas cela publiquement — la chose aura lieu quand Christ sera manifesté — mais ces croyants se contentaient d'en avoir reçu le témoignage dans leurs coeurs. «Plaire à Dieu» n'est pas synonyme d'être «rendus agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 6), car tous les chrétiens sont en Christ dans cette position bénie devant Dieu. Il ne s'agit pas ici de position, mais de pratique, et l'apôtre va nous en tracer le chemin pour nous-mêmes.

La foi seule peut donner cette pleine et entière satisfaction du coeur. Les anciens témoins n'avaient pas reçu ce qui leur avait été promis, c'est-à-dire leur héritage, quoiqu'ils obtinssent en chemin bien des choses promises en détail (verset 33), mais la communion de leur âme avec Dieu leur suffisait. Ils n'avaient rien dans ce monde, pas même une place où poser leur pied, mais ils possédaient ce qui avait plus de valeur que l'héritage si espéré, si apprécié: la certitude, après avoir été amenés à Dieu par grâce, d'être dans sa faveur, parce qu'ils marchaient avec lui. Combien cela est important pour nous! Il faut qu'en traversant ce monde, nous ayons conscience que nous plaisons à Dieu, parce que nous y vivons en étrangers, ayant tous nos intérêts dans le ciel.

Pourquoi ces témoins n'ont-ils pas «reçu ce qui avait été promis»? Le verset 40 nous l'explique: «Dieu ayant eu en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

La perfection, c'est être semblables à Christ dans la gloire. Nous ne pouvons l'atteindre que lorsque l'épreuve du désert sera terminée, mais nous l'atteindrons tous ensemble; ils n'y arriveront pas sans nous. 1 Thessaloniens 4: 15-17, nous décrit comment nous y serons introduits avec eux. Apocalypse 4: 4, nous présente notre réunion avec eux, sous la forme des anciens dans le ciel, personnages symboliques qui renferment avec l'Eglise tous les saints glorifiés de l'Ancien Testament. Tous chantent d'une même voix le cantique nouveau. Ils ne se dédoublent, pour ainsi dire, et ne disparaissent comme anciens que lorsque les noces de l'Agneau sont venues (Apocalypse 19: 7). Ils habiteront avec nous la nouvelle Jérusalem, considérée comme la demeure commune de tous les rachetés; ils seront conviés au banquet des noces de l'Agneau; ils s'assiéront à table avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux. Nous avons une part commune avec eux; mais ils ne seront pas «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux», ni l'Epouse, ni la nouvelle Jérusalem, en tant que «femme de l'Agneau». C'est pourquoi il est écrit: «Dieu ayant eu en vue quelque chose de meilleur *pour nous*». Nous avons et aurons éternellement le privilège d'une relation spéciale avec Christ comme son Epouse, os de ses os et chair de sa chair, mais ne pensons pas que ces saints des temps passés le ressentent comme une perte dans la gloire. Jean-Baptiste qui se tenait sur la limite de deux économies, faisant encore partie de l'ancienne et annonçant la nouvelle, pouvait dire: «Celui qui a l'épouse est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux; cette joie donc qui est la mienne, *est accomplie*» (Jean 3: 29). Ce qui occupera éternellement tous les rachetés, ce sera non pas leurs privilèges, mais Christ et sa joie dans les relations qu'il a établies. Il aura non seulement son épouse, mais ses amis et ses compagnons, comme il est dit: «Tu l'as oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons».

Maintenant, l'apôtre relie nos deux chapitres par un «c'est pourquoi», expression sous forme de conclusion, qui revient souvent dans le cours de cette épître: «C'est pourquoi, nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous» (verset 1).

Ces croyants de l'Ancien Testament sont les témoins des résultats d'une vie de foi qui saisit les promesses non encore accomplies. Ils sont les témoins de la course que nous avons à accomplir maintenant, la leur étant terminée, quoiqu'ils n'aient pas encore reçu ce qui était promis. Ils sont «une grande nuée», et c'est encourageant pour nos âmes. A chaque moment de l'histoire du monde, les témoins de Christ ne sont qu'un petit troupeau, mais pris dans leur ensemble depuis Abel, le premier témoin, ils forment une grande nuée, qui remplira l'infini du ciel, car il n'y aura pas de places vides dans le paradis de Dieu.

Maintenant, il s'agit pour nous de fournir la carrière de la foi. Etant donnés nos devoirs et nos privilèges tout particuliers, quelle sera cette course? D'abord, «rejetons tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément». Moïse, un de ces témoins anciens, n'avait-il pas agi de même? Les richesses d'Egypte, il les avait secouées comme un fardeau, et ne s'était pas laissé envelopper par «les délices du péché». Remarquons que, dans cette épître, il n'est pas

question du péché dans le coeur, mais d'infirmités, et la sacrificature s'y applique. Au contraire, l'office d'avocat s'exerçant au sujet du péché, n'est pas mentionné dans cette épître, mais trouve sa place dans la première épître de Jean.

Pour rejeter le péché qui vient du dehors comme un filet pour nous saisir et nous retenir captifs, il faut de l'énergie. Mais pour la marche, il faut une seconde chose (et remarquez comment l'apôtre résume ici tout le contenu du chapitre 11): la patience: «*Courons avec patience* la course qui est devant nous». Tous les patriarches avaient réalisé ce caractère, comme nous l'avons vu au commencement de cette étude. Maintenant vient un privilège que ni les patriarches, ni Moïse, n'ont possédé, et qui est notre part à nous chrétiens. Sans doute, eux avaient salué par la foi la cité qui a des fondements, ou bien, avaient porté l'opprobre de Christ et vu Celui qui est invisible, mais ils ne connaissaient Jésus qu'en type et prophétiquement. Nous chrétiens, nous le connaissons en réalité. «*Fixant les yeux sur Jésus, le Chef et le Consommateur de la foi*». Le sens de «*fixer les yeux*» est: «*détourner ses regards d'autres objets et les fixer exclusivement sur un seul*». Il ne s'agit donc pas pour nous de prendre les témoins pour modèles, car aucun ne serait un modèle parfait, aucun n'est le chef, et de plus, aucun d'entre eux n'est encore arrivé à la consommation de la foi. Le secret de notre témoignage est donc d'avoir Jésus comme seul objet devant nos yeux.

Ce mot «*Chef de la foi*» signifie: celui qui commence et marche à la tête. En effet, il est en avant de tous les autres, dans la vie de la foi; du premier au dernier pas il en a donné le modèle parfait. Il est *le* guide; il y a d'autres conducteurs dont je puis imiter la foi, quand j'ai vu l'issue de leur conduite (13: 7); mais lui seul peut me conduire sûrement, sans défaillance, sans m'exposer à broncher, aujourd'hui, demain, jusqu'au bout de la course. Et pourquoi? C'est qu'il est aussi le «*Consommateur de la foi*». Il est le seul guide qui ait atteint le sommet, le seul qui soit arrivé au bout et au but de la course, le seul qui soit entré dans la gloire, et c'est là que nous devons le suivre.

«*Lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu*» (verset 2). Il ne s'agit point ici de l'oeuvre du salut opérée à la croix, ni de la joie d'avoir ses rachetés avec lui, comme on le dit souvent. La pensée est plus simple. Christ, le Chef de tous les témoins, le grand témoin, a montré bien plus que la patience d'un Abraham, il a *enduré la croix*; bien plus que l'énergie d'un Moïse, il a *méprisé la honte*, oui, méprisé, lui, le Fils de Dieu, et pourquoi? «*A cause de la joie qui était devant lui*». Il regardait à la rémunération. Il fournissait la course, sachant que Dieu lui ferait connaître le chemin de la vie à travers la mort, que sa face était un *rassasiement de joie*, et qu'il y avait des plaisirs à sa droite pour toujours (Psaumes 16).

Jamais nous ne pourrons endurer ce qu'a enduré notre Chef, ni mépriser ce qu'il a méprisé, mais ayant un tel modèle qui s'est emparé de nos coeurs et marchant sur ses traces, nous apprenons à estimer comme il l'a fait les obstacles par lesquels Satan cherche à nous arrêter.



«Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes» (verset 3). N'oublions pas ce mot «Considérez». Il s'agit pour nous de le voir sous toutes ses faces, de peser toutes ses perfections, de juger de toute sa valeur. Comment perdriions-nous courage, quand nous voyons le Fils de Dieu endurer l'ignominie de la croix, la contradiction la plus complète des pécheurs contre le Seigneur et le Christ, le Créateur et le Prince de la vie, en le clouant sur un gibet? Et nous, qui avons cet immense privilège de le connaître personnellement et la faculté de le considérer, marcherions-nous moins fidèlement que les témoins anciens qui ne l'ont pas connu?

Il est de toute importance que nous comprenions notre responsabilité de rendre un témoignage plus saint, plus patient, plus énergique qu'eux tous, nous qui voyons Jésus et qui l'avons connu.

«Afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes». Il arrive souvent, vers la fin de la course, que les difficultés redoublent et que les obstacles se multiplient. Alors nous sommes sujets à nous lasser et à nous décourager. Mais n'en a-t-il pas été de même pour notre Chef, quand Satan dressait devant ses yeux, pour l'effrayer, l'obstacle de la croix et pensait le décourager de son entreprise? Considérons-le donc, et nous gagnerons de nouvelles forces pour arriver nous aussi au bout du voyage.

## Chapitre 12: 4-17

«Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché; et vous avez oublié l'exhortation qui s'adresse à vous, comme à des fils. Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage, quand tu es repris par lui; car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée» (versets 4, 5).

Voici maintenant une autre pensée. En rapport avec Christ et avec nous, chrétiens, l'apôtre revient au combat de la foi, mentionné dans le chapitre 11. Ce combat, Jésus l'a livré d'abord au désert, où le tentateur vint lui présenter les convoitises pour le faire sortir du chemin de la dépendance. Il prit comme arme l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu, et força l'ennemi à se retirer. Ensuite, en Gethsémané, où «dans l'angoisse du combat», quand Satan apparaissait comme un lion rugissant, «sa sueur devint comme des grumeaux de sang, décollant sur la terre». A-t-il été découragé? Et nous, avons-nous jamais suivi le même chemin?

Dieu, pour nous engager d'une manière sérieuse dans la lutte, nous discipline. C'est ce que nous trouvons depuis le verset 5. Cette discipline, il la faut absolument, elle ne *doit pas* nous manquer; tandis que Jésus n'en avait nul besoin.

Les voies de Dieu envers nous revêtent deux formes: la discipline proprement dite, et le châtiment. C'est par ces choses que Dieu nous enseigne à combattre contre le péché. Au verset 1, nous avons à *rejeter* le péché qui cherche à nous envelopper de son filet, mais ici, nous avons à le *combattre*. Satan cherche, en s'opposant à notre vie spirituelle, à nous faire

manquer de fidélité envers Dieu, pour que celui-ci abandonne son peuple; il veut nous obliger à nous rendre à l'ennemi. Nous avons entre nos mains l'épée à deux tranchants, la même arme que le Seigneur; mais ce n'est qu'à l'école de Dieu, que nous pouvons apprendre à nous en servir.

La discipline est caractérisée par ces mots: «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste» (Job 36: 7). C'est l'acte d'un père qui s'occupe de ses enfants, et a constamment les yeux sur eux, pour réprimer toute velléité d'insubordination ou d'inconvenance. La discipline n'est point agréable à celui qui en est l'objet. Elle l'empêche de tirer sur la droite ou sur la gauche. «Tu me tiens serré par derrière et par devant, et tu as mis la main sur moi» (Psaumes 139: 5). En sorte que le sentiment des enfants de Dieu, sous la discipline, n'est pas la joie. «Aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse» (verset 11). Dieu nous forme par cela même pour le combat. Si nous ne nous soumettons pas à la discipline du Seigneur, nous le rencontrerons avec la verge. Bien souvent, dans notre marche chrétienne, nous attirons le châtiment sur nous. Dieu nous laisse aller parfois jusqu'à un certain point, mais à la fin il nous frappe pour nous ouvrir les yeux sur notre propre volonté.

Quand nous nous trouvons sous la discipline ou le châtiment, il y a deux dangers pour nous: d'abord, de mépriser la discipline du Seigneur, en cherchant à secouer cette autorité qui nous domine, et à n'en pas tenir compte; ensuite, à perdre courage, quand nous sentons la douleur de la verge. Mais les versets 5 à 8, nous montrent que ces deux moyens de correction sont une preuve de l'amour de Dieu pour nous et de notre adoption comme ses enfants. Y a-t-il lieu d'être découragé? Nullement. La discipline est la preuve par excellence que nous sommes enfants de Dieu. Jamais un homme ne corrigerait un enfant qui ne lui appartient pas. C'est une erreur commune. Le monde parle de ses épreuves. Que voulez-vous que Dieu éprouve dans un coeur qui n'est pas à lui? Comment dégager au creuset l'or de l'alliage, là où il n'y a pas d'or, c'est-à-dire pas de foi? Le monde parle de châtiment. Mais Dieu n'avoue pas le monde, et ne peut donc le châtier. Il le jugera, ce qui est tout autre chose. Aujourd'hui, il *l'appelle*, et tout ce qu'il lui envoie n'est autre chose que l'appel de Dieu aux âmes, pour qu'elles viennent à lui.

Ensuite, l'apôtre nous montre le but pour lequel Dieu nous discipline: «Il nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté». Bien différent en cela de nos pères selon la chair qui nous disciplinaient «selon qu'ils le trouvaient bon». Sa sainteté, c'est la parfaite séparation du mal, en sorte que, épreuves, discipline et châtiments de Dieu, font d'un chrétien, d'un saint selon Dieu, un être qui réalise pratiquement cette sainteté dans sa marche. Sous le châtiment, nos coeurs se tournent vers Dieu, nous examinons nos voies devant lui, nous les jugeons, nous sommes dépouillés, et par conséquent sanctifiés.

Le verset 11 nous présente encore, un autre fruit de la discipline. «Elle rend le fruit paisible de la justice, à ceux qui sont exercés par elle». C'est ce qui est dit en Jacques 3: 18: «Le fruit de la justice, dans la paix, se sème pour ceux qui procurent la paix». En Romains 6: 22, il est dit: «Vous avez votre fruit en sainteté», comme résultat de la justice (Romains 6: 19). Ces deux choses donc, la sainteté et la paix, sont le résultat d'une discipline qui produit la

justice pratique, l'absence de péché dans nos voies. «Celui qui a souffert dans la chair, s'est reposé du péché» (1 Pierre 4: 1).

Si nous n'avions pas la discipline dans notre vie chrétienne, nous serions incapables de fournir la course et le combat, tandis que l'homme parfait, le Chef et le Consommateur de la foi, n'en eut jamais besoin.

Le verset 12 introduit un nouveau sujet. L'apôtre ne parle plus ici de ce que nous devons être nous-mêmes, mais de ce que nous devons être *pour d'autres*, de nos obligations envers la famille chrétienne.

En général, nous ne prenons pas assez garde à ces versets 12 à 17. La Parole insiste sur ce fait que le chrétien a, dans sa marche, le devoir de se comporter de telle et telle manière, non seulement à cause de Dieu et de lui-même, mais aussi pour ses frères et ses soeurs. Il nous est dit d'abord de ne pas être «las et découragés dans nos âmes», puis ayant fait toutes ces expériences et ayant appris à marcher dans le chemin qui est agréable à Dieu, nous avons à y aider les autres. «C'est pourquoi redressez les mains lassées et les genoux défaillants» (verset 12; conf. Esaïe 35: 3). Il y en a d'autres qui se découragent. Nous avons sans doute appris, en considérant le Seigneur, à ne pas être lassés pour nous-mêmes, mais voici de nos frères qui, fatigués et accablés, préfèrent s'asseoir au bord du chemin, plutôt que de poursuivre la course, et qui disent comme Elie: «C'est assez maintenant; je préfère mourir». Notre responsabilité est de nous occuper d'eux, de les encourager, de leur apporter la Parole, source d'enseignement, de force et de bénédiction, de leur apprendre à ne pas se laisser abattre sous la discipline du Seigneur. Mais il nous faut d'abord avoir appris nous-mêmes sous cette discipline ce que nous avons à enseigner à d'autres.

«Et faites des sentiers droits à vos pieds, afin que ce qui est boiteux ne se dévoie pas, mais plutôt se guérisse» (verset 13). Ceci est de toute importance. Il faut que la marche du chrétien soit droite, afin qu'elle soit utile à d'autres. Si un chrétien, appelé à conduire les autres, marche mal, tout le troupeau se dévoiera à sa suite, ce qui rend très grande la responsabilité de cet homme. Il est bien plus coupable que ceux qui, étant déjà boiteux, se dévoient, car lui, capable de bien marcher, n'a pas fait de traces droites à ses pieds.

(Verset 14). «Poursuivez la paix avec tous». Vous avez appris, à l'école du Seigneur, à porter ce fruit pour vous-même; qu'il s'étende maintenant à tous ceux avec lesquels vous entrez en contact, comme il est dit. «Ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'Evangile de paix». «Et la sainteté sans laquelle nul ne verra le Seigneur, chose à réaliser maintenant en commun, après y avoir (verset 10) participé pour moi-même.

«Veillant de peur que quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu; de peur que quelque racine d'amertume, bourgeonnant en haut, ne vous trouble, et que par elle plusieurs ne soient souillés» (verset 15). Qu'est-ce que manquer de la grâce de Dieu? Cette épître nous montre (chapitres 6 et 10) que l'on peut jouir de toute sorte de privilèges extérieurs et même intérieurs, mais que lorsqu'on n'a pas *la grâce*, on est perdu. De là, ce mot au verset 28 de notre chapitre: «Retenons la grâce». Les Juifs eux-mêmes, sans parler de ceux qui professaient

le christianisme, avaient joui de grandes bénédictions, mais associées à la loi; où les avaient-elles conduits? Dans un sens plus restreint, ces chrétiens, nous tous, nous avons à veiller sur nous-mêmes et sur les autres, de peur que nous perdions la jouissance de la présence de Dieu en grâce, l'heureuse communion de nos âmes avec Dieu. En pareil cas, l'âme est desséchée; elle n'a rien pour la fortifier, la réjouir, lui procurer le rafraîchissement et la nourriture. Quand une âme manque de la grâce de Dieu, elle est comme une plante qui ne porte plus ni fleurs, ni fruits, ni feuilles.

---

Nous avons encore à veiller en vue d'un deuxième danger: la présence d'une «racine d'amertume». Nous voyons, en Deutéronome 29: 18, que cette racine d'amertume était l'idolâtrie. Nous avons à prendre garde à ce que le monde ne se glisse parmi nous, le peuple de Dieu, et que nous ne soyons souillés de cette manière. Toute une assemblée peut être troublée, si ceux qui ont la charge de veiller, sont négligents et se laissent entraîner eux-mêmes à mondanser. Le monde, il ne faut pas l'oublier, est une souillure pour les enfants de Dieu. L'ennemi a tout préparé, même l'atmosphère que nous respirons, pour entraîner nos pensées vers le monde, et nous amorcer par les convoitises de nos coeurs naturels. Le danger est grand, et combien y succombent! Et c'est pourquoi la Parole dit: «Veillant, de peur que plusieurs ne soient souillés».

«De peur qu'il n'y ait quelque fornicateur ou profane, comme Esaü, qui pour un seul mets vendit son droit de premier-né; car vous savez que, aussi, plus tard, désirant hériter de la bénédiction, il fut rejeté (car il ne trouva pas lieu à la repentance), quoiqu'il l'eût recherchée avec larmes» (versets 16, 17).

Ces versets nous présentent le troisième objet sur lequel nous devons veiller. Il s'agit de ceux qui obéissent aux convoitises de la chair, et de ceux qui abandonnent les privilèges chrétiens, les promesses relatives à l'héritage, qui les méprisent pour jouir d'avantages visibles et temporels, quelque insignifiants qu'ils soient, comparés aux choses invisibles. Préférons-nous garder ces dernières, ou les abandonner comme Esaü? A ce droit d'aînesse étaient liées toutes les bénédictions en Israël. Esaü les abandonna toutes en un instant. Les Hébreux, auxquels s'adresse l'apôtre, avaient acquis le vrai droit d'aînesse en devenant chrétiens. Ils étaient «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux» (verset 23); mais plusieurs de ceux qui s'étaient joints à eux, étaient en danger d'abandonner ce droit pour retourner au judaïsme, devenu un misérable plat de lentilles, et qu'il était profane de mettre en concurrence avec l'héritage céleste. Toute l'épître met les âmes des chrétiens en garde contre ce danger. Lorsque Esaü, rejeté, voulut avec larmes retrouver la bénédiction, il était trop tard; elle avait été donnée à un autre. Il eut beau élever la voix en pleurant et criant: «Bénis-moi, moi aussi, mon père!» Isaac ne put lui donner que certains avantages en dehors du terrain, du domaine du pays de la promesse. Il ne trouva pas lieu à la repentance. Avertissement sérieux pour ceux auxquels l'apôtre parlait.

Que Dieu nous accorde de veiller sur nous-mêmes en tenant compte de la discipline du Seigneur, sans la mépriser, ni nous décourager, afin que nous puissions achever la course et livrer le combat contre le péché. Qu'il nous accorde de veiller sur les autres, étant des modèles du troupeau, portant les fruits de la justice, la sainteté et la paix, afin que tous soient guéris, restaurés et affermis!

## Chapitre 12: 18-24

Après avoir averti ces Hébreux du danger d'abandonner leur droit de premiers-nés, comme chrétiens, l'apôtre leur montre (versets 18-24) quelles étaient les choses auxquelles ils étaient arrivés, en contraste avec ce qu'ils avaient atteint jadis sous la loi.

«Car vous n'êtes pas venus à la montagne qui peut être touchée, ni au feu brûlant, ni à l'obscurité, ni aux ténèbres, ni à la tempête, ni au son de la trompette, ni à la voix de paroles, voix telle que ceux qui l'entendaient, prièrent que la parole ne leur fût plus adressée; (car ils ne pouvaient soutenir ce qui était enjoint: Et si même une bête touche la montagne, elle sera lapidée. Et Moïse, si terrible était ce qui paraissait, dit: Je suis épouvanté et tout tremblant)» (versets 18-21).

Chose remarquable et qui devait aller à la conscience de ces chrétiens hébreux: quand Israël avait accepté le régime de la loi en Sinaï, il abandonnait le terrain de la grâce sur lequel il avait été placé au commencement. La Pâque, la mer Rouge, la manne et l'eau du rocher, qu'était-ce pour ce peuple, sinon la grâce gratuite et imméritée? Bien plus, Dieu, en les faisant traverser la mer Rouge à pied sec, les avait amenés à lui. «Vous avez vu comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi» (Exode 19: 4). Mais ils n'avaient pas apprécié la grâce, et cela aggravait considérablement leur position. Ils lui avaient préféré la loi, et la responsabilité sous ce nouveau régime: «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons» (Exode 19: 8). Ils ne se connaissaient pas eux-mêmes. S'ils avaient compris leur état réel devant Dieu, ils auraient confessé que, devant la juste exigence de la loi, eux étant injustes, ne pouvaient qu'être déclarés coupables. Mais ils préféraient se présenter devant Dieu comme des pécheurs cherchant à se justifier devant lui, et non pas comme des pécheurs perdus. S'ils ne se connaissaient pas eux-mêmes, combien moins encore connaissaient-ils Dieu. Ils allaient apprendre à le connaître, et de quelle manière! L'Eternel leur donne les trois jours, un temps complet, pour se préparer, après quoi ils auront à le rencontrer. La «longue sonnerie du cor» retentit; c'est l'appel à comparaître. Ils arrivent à la montagne de la loi et y rencontrent le Dieu saint environné de tout l'appareil du jugement dont les anges sont les exécuteurs. Ils ne peuvent supporter d'entendre la voix de Dieu; même l'ami de Dieu, Moïse, le seul homme qui dans ses rapports avec l'Eternel ne fût pas sous la loi, est épouvanté et tout tremblant devant cette scène effrayante. Et on aurait voulu engager ces chrétiens à y retourner! Quel était donc ce Dieu qui descendit sur le Sinaï? C'était Jéhovah, c'était Christ juge, «duquel la voix ébranla alors la terre» (verset 26). Mais maintenant, leur dit l'apôtre, une voix se fait entendre des cieux, et il est de toute importance de ne pas s'en détourner, car si l'on s'en détourne on ne peut plus échapper. Israël s'était détourné de Celui qui parlait du

Sinaï, en oracles sur la terre. Eux chrétiens avaient entendu (conf. chapitre 1) Dieu parlant dans le Fils sur la terre, et, au chapitre 2: 1, il les exhorte à ne pas se détourner des choses qu'ils avaient entendues. Mais maintenant, Christ étant rejeté, parle du ciel; et c'est encore une voix de grâce. Celui qui était mort sur la croix et qui, ressuscité d'entre les morts, était monté au ciel, parle de péchés abolis, d'un Dieu qui ne s'en souvient plus, de paix faite, de salut assuré et éternel. Par cette voix qui parle des cieux, nous avons connaissance de bénédictions célestes, de choses bâties et établies sur la montagne de Sion.

---

En 1 Samuel, quand le peuple et la sacrificature ont failli, l'arche, est prise, «I Cabod» (la gloire s'en est allée) prononcé sur Israël; alors Dieu reprend ses voies envers son peuple sur le pied de la grâce. David, le roi de grâce, est suscité; il s'empare de Sion qui devient la montagne de la grâce souveraine en puissance, par laquelle Israël est rétabli devant Dieu. David apporte l'arche à Sion. Le trône de Dieu au milieu de son peuple est ramené dans ce lieu-là. C'est là que, dès les temps anciens, Abraham dut se rendre pour offrir son fils, son Isaac, sur l'autel, car Morija fait partie de cette montagne de Sion (Genèse 22: 2; 2 Chroniques 3: 1). C'est là aussi qu'aux jours de David, Dieu ordonna le sacrifice, quand l'épée de l'ange, étendue sur Jérusalem, fut arrêtée (1 Chroniques 21: 18). La montagne de Sion est la montagne du trône de Dieu, mais ce trône est établi maintenant sur le fondement de la croix.

«Vous êtes venus à la montagne de Sion». Bien différente du Sinaï, cette montagne ne peut être ébranlée (Exode 19: 18; Psaume 125: 1). Elle est la montagne des délices de Dieu, le lieu qu'il a choisi, le lieu de son habitation et de son repos (Psaumes 132: 13, 14), la montagne de la joie et de la louange (Psaumes 48: 1, 2, 11). C'est là que Dieu établira pour toujours son roi, le Christ rejeté, le vrai David (Psaumes 2: 6).

Il ne faut pas chercher la montagne de Sion dans le ciel. Sa base est établie sur la terre, car la grâce est apparue, a été manifestée et consommée ici-bas. Pour se transporter dans la scène céleste, il faut partir de la montagne de Sion sur la terre, mais une montagne dont le sommet resplendit dans les cieux. Elle est la première et la seule assise de cette scène merveilleuse, à laquelle nous sommes *venus* sans y être encore *entrés* scène future et voilée pour le résidu d'Israël, bien que révélée par les prophètes, scène présente pour les chrétiens, possession actuelle réalisée par la foi. Elle comportait pour ces Hébreux toutes les bénédictions du royaume millénaire, dont ils n'avaient rien perdu, loin de là, en devenant chrétiens. Ils avaient part à la gloire céleste, au royaume du Père, aussi bien qu'à celui du Fils, établi sur la terre, car ils devaient régner avec lui. La grâce souveraine leur avait dispensé ces choses dont la loi les aurait privés à jamais. Ils pouvaient dire: «En la montagne de l'Eternel il a été pourvu» (Genèse 22: 14).

«Et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste», cette cité qu'Abraham attendait, que les patriarches ont vue de loin et saluée, que Dieu a préparée à tous ces croyants. Mais nous y sommes venus, nous faisons mieux que la voir de loin, parce que nous connaissons celui qui l'a bâtie, le Dieu vivant, dans la personne du Christ ressuscité. Cette cité est un *lieu* d'habitation

céleste, où il y a place pour tous les saints; c'est la gloire dans laquelle tous ensemble (eux et nous) demeureront à toujours. Cette cité, nous l'avons déjà dit, n'est pas l'Eglise, la nouvelle Jérusalem, l'épouse, la femme de l'Agneau, décrite au chapitre 21 de l'Apocalypse.

«Et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle». Les Juifs avaient reçu la loi par le ministère des anges; toute leur histoire est parsemée de l'intervention sur la terre des anges en leur faveur, comme envoyés de Dieu pour leur apporter ses messages. On voit, au chapitre 1, quel rôle important les anges jouaient dans l'histoire d'Israël; mais les Juifs n'étaient jamais *venus* à des myriades d'anges, à ces armées du ciel, dont sera entouré le Fils de l'homme, quand il apparaîtra, car la loi ne pouvait faire monter dans le ciel. Or ces myriades, Dieu les avait créées non seulement afin d'être adoré par elles, mais pour qu'elles servissent en faveur de ceux qui devaient hériter du salut.

«Et à l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux». Les Juifs avaient perdu, comme Esaü, leur droit de premiers-nés; alors que Dieu avait dit au commencement de leur histoire: «Israël est mon fils, mon premier-né» (Exode 4: 22). Ce lot était échu aux chrétiens, mais comme tout du long de cette épître, les privilèges que les Juifs avaient possédés pour la terre, les chrétiens les possédaient maintenant pour le ciel. Qu'était la congrégation d'Israël en présence de cette assemblée-là, dont l'origine est céleste, dont le caractère est le même que celui de Christ, premier-né de toute la création, premier-né d'entre les morts (Colossiens 1), et Fils premier-né? (Hébreux 1: 6). Or, Dieu nous a prédestinés à être *conformes* à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères (Romains 8: 29). Par son oeuvre, il nous a donné le droit d'occuper devant Dieu la même position que lui. Actuellement, par grâce, nos noms sont écrits dans les cieux (Luc 10: 20). Bientôt nous y serons nous-mêmes; mais en attendant, nous sommes venus à cette assemblée des premiers-nés, nous la connaissons et l'aimons. Nous sommes venus à cette assemblée d'une manière plus tangible, pour ainsi dire qu'à la Jérusalem céleste et aux myriades d'anges, parce que nous la connaissons sur la terre avant qu'elle soit transportée à son lieu d'origine, que nous en faisons partie dès maintenant, et que nous pouvons réaliser dans le culte son caractère céleste.

Nous pensons souvent au ciel comme à une chose future, mais cette épître nous le présente comme une chose actuelle. Le ciel est à vous; vous y êtes venus. Nous pouvons nous demander l'un à l'autre: Es-tu venu là? Es-tu entré là? Est-ce ta bourgeoisie, tandis que tu es encore sur la terre? Non pas (chose vraie aussi):

O mon pays, terre de la promesse,  
Mon coeur ému de loin t'a salué.

ce qui pouvait être la part d'un Abraham. — Non pas: Auras-tu ces choses à la fin du voyage? mais: Es-tu déjà entré au pays de la promesse? Y arriver bientôt est une vérité, quand je pense à mon pèlerinage, mais la foi qui regarde en avant l'habite déjà comme réalité actuelle.

Y es-tu venu, entré? Y as-tu pris place? Tes jouissances y sont-elles? Te trouves-tu à l'aise dans cette cité du Dieu vivant, où n'entre aucune chose souillée? Es-tu uni de coeur à cette

assemblée, l'Eglise de Christ, telle que tu l'as vue dans sa perfection céleste devant Dieu? Si nous sommes venus, si nous avons compris ces choses, nous verrons quelles conséquences pratiques elles auront pour notre vie ici-bas.

«Et à Dieu, juge de tous». L'Esprit de Dieu nous conduit toujours plus haut dans cette marche ascensionnelle. Il nous amène à Dieu. C'est à lui que nous sommes venus dès que la grâce nous a pris sur ses puissantes ailes. A Dieu, non pas *devant* Dieu! Si nous étions venus devant Dieu, juge de tous, comment pourrions-nous subsister? A la montagne de Sinaï, Israël était allé à la rencontre de Dieu (Exode 19: 17). Heureusement pour lui que l'Eternel le tenait à distance au pied de la montagne, sinon il aurait immédiatement péri. Et Moïse lui-même, qui connaissait beaucoup de sa grâce, se trouvant en présence du Juge, disait: «Je suis épouvanté et tout tremblant».

Non, nous sommes venus à Dieu, juge de tous. Nous avons été amenés à lui, avec un caractère qui correspond au sien. Comment serions-nous jugés? nous sommes semblables au juge. Dieu, juge de tous, a confié tout jugement au Fils qui est prêt à juger les vivants et les morts, mais nous sommes les compagnons du juge. Non seulement nous ne serons pas jugés, mais nous jugerons le monde avec lui. Nous voici arrivés au sommet de la montagne, car peut-on monter plus haut que Dieu? Dans ce majestueux déploiement de justice, devant l'appareil du jugement qui environne le trône, les saints célèbrent, sans aucune appréhension, en pleine paix, les gloires de l'Eternel, leur Seigneur et leur Dieu (Apocalypse 4).

«Et aux esprits des justes consommés». Maintenant, l'Esprit nous fait descendre de la scène glorieuse céleste vers la scène glorieuse terrestre. Il fallait persuader les Hébreux qu'en devenant chrétiens, ils n'avaient rien perdu du royaume, bien au contraire. C'est pourquoi il introduit Dieu dans ces versets, non pas comme Père, mais dans son gouvernement, trait du reste caractéristique de toute l'épître aux Hébreux, où nous trouvons constamment la mention du trône, même quand il s'agit de la grâce.

En route, à la descente, pour ainsi dire, il rencontre tous ces saints de l'Ancien Testament qui, après avoir achevé la course, étaient encore à l'état d'esprits ne pouvant parvenir à la perfection sans nous. Ils attendent la gloire; ils n'entreront pas seuls, ni avant nous, dans la Jérusalem céleste: quel bonheur d'y entrer avec eux! En attendant, nous sommes venus à eux; nous sommes familiers avec leur foi et leurs espérances, et leur joie et leur attente. Nos coeurs se relient ainsi à tout ce qui était de Dieu en Israël. Ils loueront, ils béniront avec nous. Nous ne pensons pas assez que toutes les gloires, tous les privilèges, toutes les louanges, appartiennent dans le ciel aux *anciens*, titre commun aux saints et à l'Eglise qui en fait partie avant les noces de l'Agneau.

«Et à Jésus, médiateur d'une nouvelle alliance». Nous voici redescendus dans le domaine terrestre du Messie. Il s'agit de ses relations avec Israël. La nouvelle alliance n'appartient qu'à ce peuple, et jamais aucune alliance n'a été conclue avec l'Eglise. Elle jouit actuellement, quoique ses bénédictions les dépassent de beaucoup, de tous les bienfaits que cette alliance apportera à Israël, en vertu du sang répandu: un coeur nouveau, les relations avec Dieu



rétablies, la connaissance de Dieu, et l'oubli éternel des péchés; mais l'alliance n'est pas faite avec elle. L'Esprit descend donc ici de la position des justes consommés de l'Ancien Testament aux relations du Seigneur avec son peuple sauvé sur la terre. Jésus remplacera Moïse, médiateur de l'ancienne alliance, quant aux relations de ce peuple avec Dieu. Cette alliance nouvelle ne sera pas un contrat établi entre deux parties, sous condition d'obéissance de l'une, elle sera un contrat où une seule partie, Dieu lui-même, sera engagée, où Dieu donne le salut par un sang tout autre que celui de l'ancienne alliance; où il donne la connaissance de lui-même, où il crée un coeur nouveau et ne se souvient plus des péchés. Cette alliance nouvelle est sans conditions. Tout y vient de lui par Jésus qui en est le médiateur. Nous sommes venus à ce Jésus. Oh! comme nous pouvons apprécier son rôle envers Israël, nous qui, par lui, possédons déjà toutes ces choses!

«Et au sang d'aspersion qui parle mieux qu'Abel». Au chapitre 9, l'apôtre, parlant de l'ancienne alliance, avait montré qu'elle avait été scellée avec du sang. «De là vient qu'aussi la première alliance n'a pas été inaugurée sans du sang. Car chaque commandement, pour ce qui concerne la loi, ayant été proclamé par Moïse à tout le peuple, il prit le sang des veaux et des boucs, avec de l'eau et de la laine écarlate et de l'hysope, et en fit *aspersion* sur le livre lui-même et sur tout le peuple, en disant: C'est ici le sang de l'alliance que Dieu vous a ordonnée» (versets 19, 20). Telle fut l'ancienne alliance. Mais le peuple futur aura, sous le règne millénaire, une nouvelle alliance, par un nouveau médiateur, et scellée par un sang nouveau. Ce sang ne sera pas comme celui d'Abel, «dont la voix criait de la terre à Dieu», ou même comme le sang du Messie, du second Abel, criant vengeance contre le peuple meurtrier de son frère (et cette vengeance s'exécutera), mais il dira de meilleures choses, il scellera l'alliance par laquelle ils seront pardonnés et justifiés devant Dieu. *C'est la grâce*. Nous voici revenus à la montagne de Sion sur la terre. Quel chemin nous avons parcouru! Où que nous ayons tourné nos yeux, nous sommes venus à la réconciliation de toutes choses en vertu du sacrifice de Morija. C'est ainsi que tous les départements du royaume appartiennent maintenant au chrétien!

## Chapitre 12: 25-29

«Prenez garde que vous ne refusiez pas celui qui parle: car si ceux-là n'ont pas échappé qui refusèrent celui qui parlait en oracles sur la terre, combien moins échapperons-nous, si nous nous détournons de celui qui parle ainsi des cieux» (verset 25). Comme dans toutes les épîtres qui parlent de profession chrétienne, l'apôtre insiste beaucoup ici sur la responsabilité. Dieu avait parlé en deux endroits: sur la terre, en oracles, au mont Sinaï, et quand le peuple avait refusé Celui qui parlait ainsi, priant Moïse que la parole ne leur fût plus adressée, il n'avait pas échappé pour cela. Mais Dieu avait maintenant parlé des cieux. Ce n'était plus le Dieu terrible de la loi, c'était Dieu manifesté en Christ qui maintenant parlait des cieux par le Saint Esprit en vertu de Son oeuvre accomplie. Il ouvrait à tous les croyants ces régions célestes comme leur domaine. Echapperaient-ils s'ils se détournaient de lui, pour retourner aux faibles et misérables éléments qu'ils avaient quittés? Au chapitre 2, l'apôtre les avait exhortés à

porter une plus grande attention aux choses qu'ils avaient entendues de la bouche de Christ, l'apôtre de leur profession, quand il était parmi eux sur la terre; ici, il les exhorte à écouter le même Christ qui parle des cieux.

«Duquel la voix ébranla alors la terre; mais maintenant il a promis, disant: Encore une fois je secouerai non seulement la terre, mais aussi le ciel» (verset 26).

La voix qui ébranla alors la terre, cette terrible voix de Jéhovah retentissant de la montagne de Sinaï, n'était autre que celle de Christ, du même Christ qui parle maintenant des cieux. Seulement il parle d'une manière toute différente. Autrefois il parlait en jugement, maintenant en grâce. Il dit: «Encore une fois je secouerai, non seulement la terre, mais aussi le ciel». Celui qui parle du ciel, secouera aussi le ciel. Et vous nous dites qu'il parle en grâce? Certainement, car il est dit: «Il a *promis*, disant ...» Une promesse est-elle une menace? Une promesse n'est jamais faite au monde, mais aux croyants. Le fait que le Seigneur va secouer encore une fois la terre et le ciel doit nous remplir de joie, si pour le monde il ne peut être qu'un sujet d'épouvante; mais il n'est pas étonnant qu'il puisse aussi remplir d'appréhension un chrétien qui, comme Lot, est venu s'établir dans cette scène et chercher sa part au milieu de ceux «qui habitent sur la terre».

«Encore une fois je *secouerai*». Il ne s'agit pas ici du moment où les cieux passeront avec un bruit sifflant de tempête et où la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement (2 Pierre 3: 10). Ce dernier cataclysme final aura lieu à l'entrée des temps éternels, mais nous avons vu plus haut que notre chapitre nous introduit *dans les bénédictions du règne millénaire de Christ, telles qu'elles appartiennent aux chrétiens*. La scène où sera établi le règne ne sera pas détruite, mais elle devra être purifiée de ses impuretés, comme le tapis qu'une femme secoue par la fenêtre. Ce qui la souillait devra disparaître, et nous savons que ce sera par le jugement des vivants que cette purification aura lieu. Dans le même temps, le ciel sera secoué et le diable, accusateur des frères, après en avoir été précipité, sera lié dans le puits de l'abîme pour toute la durée du règne de Christ.

«Encore une fois je secouerai non seulement la terre, mais aussi le ciel». Cette parole se trouve dans le prophète Aggée (2: 6), qui parle du même fait. Dès que cet ébranlement aura eu lieu, «l'objet du désir de toutes les nations viendra», le Messie qui avait été promis, et qu'elles ont désiré, alors qu'Israël l'avait rejeté, entrera dans son règne et remplira son temple de sa gloire (Aggée 2: 7).

«Or ce «Encore une fois», indique le changement des choses muables, comme ayant été faites, afin que celles qui sont immuables demeurent» (verset 27). Ces mots expliquent la «promesse». Il faut que tout ce qui peut être ébranlé, tout ce qui appartient à la première création, soit changé, afin que les choses de la nouvelle création demeurent. Pourquoi sont-ce des choses muables? Parce que le péché est venu tout gâter et qu'une chose corrompue ne peut être immuable. Ces choses seront *changées*, comme nous le trouvons au Psaume 102 et dans le premier chapitre de cette épître: «Les cieux périront, mais toi (Christ) tu demeures;

et ils vieilliront tous comme un habit, et tu les plieras comme un vêtement, et ils seront changés» (versets 11, 12). Il s'agit donc toujours ici des bénédictions du royaume à venir.

«C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable...» (verset 28). Représentez-vous un palais magnifique. Comme tout autre bâtiment, il est entouré d'échafaudages pendant sa construction. Quand tout le travail est terminé, il faut que ces échafaudages, chose temporaire s'il en fût, tombent pour faire place à l'édifice seul. Pour que le Maître y habite et nous y fasse demeurer avec lui, il ne se peut que les échafaudages subsistent. Au reste nous avons la *promesse* de l'architecte que, dès qu'ils auront servi à leur but, ils disparaîtront. C'est exactement ce qui nous est dit en Aggée: Après l'ébranlement, «l'objet du désir des nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit l'Eternel des armées». Alors, nous recevrons un royaume inébranlable. Cela n'est-il pas une promesse? Mais que penser d'un homme qui, à la veille de voir disparaître ces planches et ces poutres souillées et désormais inutiles, irait s'établir sur elles et y passer la nuit, comme en son domicile? Au matin, ne croulerait-il pas avec elles? Cet homme aurait préféré les choses muables aux inébranlables. Faut-il s'étonner que tant de chrétiens qui cherchent le repos dans un monde condamné d'avance, soient dans un état de malaise continuel en pensant que, d'une manière ou de l'autre, ils devront les quitter? Mais celui qui a saisi un royaume inébranlable, le merveilleux royaume dont les versets 22 à 24 nous parlent, quand il voit tomber l'échafaudage, est rempli de joie. Il sait que, par le fait de ce changement, il entre dans la pleine et éternelle jouissance des choses qui lui appartiennent et lui sont déjà familières. Vivre dans le ciel, c'est vivre ici-bas ayant reçu de la bouche même du Seigneur qui parle des cieus, la révélation des choses bénies qui s'y trouvent et les avoir goûtées par la foi. C'est se mouvoir moralement au milieu de ces choses et en jouir comme d'immuables réalités. Etre dans le ciel, c'est entrer dans leur possession finale.

«C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable, retenons la grâce, par laquelle nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte» (verset 28). «Retenons la grâce». C'est l'opposé du verset 15, qui montre qu'on pouvait «manquer de la grâce de Dieu». Comme nous l'avons vu, le royaume inébranlable est édifié sur la grâce. La grâce a établi Sion. Tout sera ébranlé, la grâce ne le sera jamais. La grâce nous édifie, nous transporte dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Retenons la grâce. C'est par elle seule que nous pouvons trouver et servir Dieu!

L'apôtre ajoute un mot bien important pour nous. «Car aussi notre Dieu est un feu consumant». Le Dieu du Sinaï était un feu consumant pour le pécheur, mais aussi le Dieu de grâce ne peut supporter le péché et l'infidélité de son peuple. Sans nous consumer nous-mêmes, il sera obligé de nous appliquer le feu consumant pour détruire, à notre grand dommage, tout ce que nous estimions être, sans lui, de quelque valeur, tout ce dont Satan se sera servi pour nous détourner de lui. Le 11<sup>e</sup> chapitre des Nombres (versets 1-3) nous en offre un exemple. Quand la grâce attise le feu, il ne nous consume pas nous-mêmes, mais il consume tout ce qui ne peut subsister dans la fournaise. Il en fut ainsi des jeunes hommes, compagnons de Daniel, sauf que les liens leur étaient *imposés*. Il ne pouvait y avoir par conséquent que joie pour leurs âmes, mais quand le feu est appliqué à des liens que nous

avons formés nous-mêmes et dont notre vie est tissée, nous en sentons péniblement la morsure.

Ne nous laissons enlacer par quoi que ce soit! Rejetons le péché! Apprenons à connaître davantage les choses auxquelles nous sommes parvenus, et nous serons remplis de joie d'appartenir à une sphère, à un ordre de choses, inébranlable comme la grâce qui nous l'a donné!

## Chapitre 13: 1-6

Maintenant, tandis que nous traversons ce monde, où tout sera ébranlé, afin que les choses immuables *demeurent*, une chose doit demeurer au milieu de tous ces éléments passagers. C'est *l'amour*, démontré pratiquement par l'amour fraternel: «Que l'amour fraternel demeure».

Cet amour se manifeste de diverses manières. «N'oubliez pas l'hospitalité; car par elle quelques-uns, à leur insu, ont logé des anges». L'hospitalité fait abstraction de nos aises, de nos convenances, de notre égoïsme, en un mot. Elle est pleine de prévenances pour le voyageur dont nous sentons la fatigue et les besoins. Elle ne veut pas le laisser passer à côté de nos demeures sans qu'il y trouve du repos et du réconfort (Genèse 18: 4, 5). Elle ne s'épargne pas la peine, Abraham courait en hâte au four et au troupeau et se faisait avec joie le serviteur de ses hôtes. Il en reçut la récompense. De même Lot, quoiqu'à un moindre degré, avec moins d'empressement et de discernement qu'Abraham, influencé qu'il était par ses attaches mondaines (Genèse 19: 1-4). Tous deux, «à leur insu, ont logé des anges». Seulement, dans le premier cas, ces derniers étaient les compagnons de Celui qui apportait la promesse au témoin fidèle; dans le second, ils intervenaient pour défendre un juste et le mettre à l'abri d'un jugement imminent, en le sauvant comme à travers le feu.

«Souvenez-vous des prisonniers, comme si vous étiez liés avec eux, de ceux qui sont maltraités, comme étant vous-mêmes aussi dans le corps» (verset 3). Les témoins anciens avaient été de même prisonniers et maltraités (11: 36, 37); les Hébreux avaient aussi, dans les jours précédents, connu les mauvais traitements et la prison, et avaient pu s'associer en sympathie avec ceux que l'on traitait de la même manière (10: 32-34). L'apôtre les exhorte à continuer dans les mêmes sentiments, en un jour où la persécution s'était ralentie. Ils étaient eux-mêmes «dans le corps», avaient éprouvé dans leur chair les mêmes choses; et, connaissant leur souverain sacrificateur qui leur avait montré sa sympathie, parce qu'il avait souffert étant tenté, ils pouvaient même, sans souffrir actuellement, montrer le même amour envers ceux qui traversaient les tentations.

«Que le mariage soit tenu en honneur à tous égards, et le lit sans souillure; mais Dieu jugera les fornicateurs et les adultères» (verset 4). Le mariage est une de ces choses muables qui ne dureront pas toujours, mais Dieu entoure d'un grand honneur cette relation selon la nature. Il l'a instituée lui-même, et le chrétien doit y introduire la pureté qui caractérise sa nature à lui comme né de Dieu. Toute infraction à cette règle tombe nécessairement sous le

jugement de Dieu. Il est, comme nous l'avons vu (12: 29), un feu consumant pour son peuple. Ne l'a-t-il pas montré à l'égard d'Israël? S'il était un feu consumant pour ses adversaires (Deutéronome 9: 3), comment ne le serait-il pas à l'égard de toute corruption parmi les siens? (Deutéronome 4: 24).

«Que votre conduite soit sans avarice, étant contents de ce que vous avez présentement, car lui-même a dit: Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point; en sorte que, pleins de confiance, nous disions: Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point: que me fera l'homme?» (versets 5-6). L'avarice est le désir d'acquérir des choses muables. Insatiable, ne se contentant jamais des choses qu'elle possède, elle en convoite toujours de nouvelles; elle met sa confiance en ces choses qui ne sont que vanité et qui la trompent. La foi ne peut agir ainsi. Elle compte sur Dieu, comme Josué au moment d'entrer en Canaan. Dieu «lui-même» avait parlé à Josué, et Dieu voulait être de la même manière avec lui qu'il avait été avec Moïse. Jour après jour, «contents de ce que nous avons présentement», nous pouvons marcher en avant, nous appuyant sur la promesse de Celui qui est immuable. Puis la foi a confiance en Dieu et, le connaissant, sait qu'elle n'a rien à craindre. Elle sait que l'homme est impuissant contre le chrétien («que me fera l'homme?»), puisque Dieu est pour lui. Celui qui convoite et recherche les choses de la terre pour les acquérir, ne peut compter sur Dieu, car il met sa confiance en lui-même. Celui qui est satisfait de ce que Dieu lui donne, parce qu'il connaît Dieu, ne voit dans l'homme qu'une puissance hostile, mais la juge comme impuissante à lui nuire, parce que Dieu est pour lui (Psaumes 118: 6).

## Chapitre 13: 7-16

Cette épître offre un contraste complet entre ce que ces Hébreux avaient eu comme peuple d'Israël sous la loi, et ce qu'ils possédaient depuis qu'ils étaient devenus chrétiens, et étaient entrés en possession de ce que le christianisme leur apportait. Cette épître est une épître *céleste*. Celle aux Ephésiens nous occupe de choses encore plus élevées; elle place devant nous l'union de l'Eglise avec Christ, du corps avec sa Tête glorifiée dans le ciel. Celle aux Hébreux établit le contraste entre Israël et le peuple chrétien, appelé à traverser le monde, à atteindre le bout de la course, répondant à l'appel céleste, comme Israël avait répondu à l'appel terrestre. Ils avaient, ces chrétiens sortis du judaïsme, à détourner les yeux des bénédictions terrestres promises, pour les porter dans le ciel sur les choses invisibles. L'oeil de la foi peut contempler ces choses, en jouir, en être rempli, alors même que nous traversons le désert où nous rencontrons toute sorte de difficultés, de choses qui s'opposent à notre marche, où le péché nous enveloppe si aisément, car nous remportons la victoire en fixant les yeux sur un Christ céleste.

L'apôtre, décrivant la position de Christ au début de l'épître, dit: «C'est pourquoi, frères saints, participants à l'appel céleste, considérez l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre profession, Jésus» (3: 1). Il établit ainsi le caractère de l'épître. Nous avons vu, au chapitre 11, que les croyants de l'ancienne alliance avaient appris à lever les yeux, par la foi, sur la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur. Mais Paul dit: «Nous voyons

Jésus» (2: 9), puis: «Fixant les yeux sur Jésus» (12: 2), et c'est le mot capital de l'épître. Il est dans le ciel et devient l'objet de nos coeurs; nous apprenons à le connaître là. Ces Hébreux sortis du judaïsme le voient et constatent que tout ce qu'ils avaient, en tant que peuple d'Israël, n'était que les ombres dont ils avaient maintenant le corps. Le tabernacle était Christ; tous les objets du tabernacle étaient Christ; l'apôtre, le sacrificateur était Christ; les sacrifices, la victime, l'autel, étaient Christ; Christ dans le ciel, à la droite de Dieu. En reportant leurs yeux en arrière sur toutes ces choses, ils les voyaient maintenant comme les ombres d'une personne et d'une oeuvre, dont ils avaient maintenant atteint la réalité en Christ.

Il ne faut pas que nos pensées et nos coeurs soient portés sur autre chose que lui. C'est notre sécurité. Dieu ne veut pas des coeurs partagés; et s'ils le sont, c'est que nous n'estimons pas le Seigneur à sa valeur.

Un autre grand trait de cette épître, c'est le *gouvernement* de Dieu. Quand Israël se rendait en Canaan, Dieu le gouvernait; s'agit-il de traverser le monde et d'atteindre l'appel céleste, Dieu nous gouverne aussi. C'est pourquoi cette épître est remplie du royaume, de la cité et du trône (1: 3, 8; 2: 5, 6; 4: 16; 6: 5; 7: 2; 8: 1; 10: 12, 13, 30; 11: 10, 16; 12: 2, 22-24, 28; 13: 14); seulement ce trône est le trône de la grâce, le *vrai propitiatoire*. Si Dieu règne sur son trône, c'est en grâce pour nous. Comme donc cette épître est remplie du trône, elle est remplie de *la grâce*. «Vous êtes venus à la montagne de Sion». C'est là que Dieu, comme nous l'avons vu plus haut, a établi la royauté dans la personne de David, type de Christ, en puissance et en grâce. C'est là que la grâce règne par la justice. Nous sommes venus à la montagne où Dieu règne en grâce; tout est grâce pour nous. Comme nous l'avons vu au chapitre 12: 28: «Retenons la grâce pour servir Dieu», car aussi Dieu est un Dieu juste qui gouverne. Et dans nos versets nous lisons: «Il est bon que le coeur soit affermi par la grâce» (verset 9). En effet, rien ne l'affermirait comme la grâce, car se nourrir de la grâce, c'est se nourrir de Christ. Les chrétiens non affranchis sont toujours malheureux et mécontents d'eux-mêmes, ce qui est naturel. Ils pensent alors atteindre ce qui leur manque, en se plaçant sous certaines obligations de la loi; nouveau moyen d'augmenter leur malaise. Ce qui affermirait leur coeur devant Dieu, ce serait de connaître la grâce dans la personne de Christ, grâce immuable et qui ne change pas.

«Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant l'issue de leur conduite, imitez leur foi» (verset 7). Il est question plus loin de leur obéir, ici, de se souvenir de ceux qui sont arrivés au bout de la course, afin de les imiter. Ces conducteurs peuvent être ou ne pas être des anciens. Leur caractère est qu'ils leur avaient «annoncé la parole de Dieu». Il y avait à Jérusalem, outre les apôtres, des Barnabas, des Judas, des Silas, qui «tenaient la première place parmi les frères» (Actes des Apôtres 15: 22). Qu'ils fussent anciens ou non, il ne s'agit pas ici d'une position officielle, mais du don qu'ils avaient exercé fidèlement au milieu des saints, comme on le voit aussi, mais sous un terme différent, en Romains 12: 8 et 1 Thessaloniens 5: 12. Il est très encourageant pour nous de penser à ceux qui, dans le passé, ont été de fidèles serviteurs du Seigneur pour notre bien et de ne pas les oublier. C'est ne pas oublier et retenir fermement leurs enseignements basés sur la parole

de Dieu; c'est aussi penser à leurs personnes comme ayant marché fidèlement dans le chemin du témoignage, et étant arrivés irréprochables au terme de leur «conduite».

Il ne s'agit pas pour nous de les regretter. Ils ont quitté la scène que nous traversons et où toute autre chose passe aussi, mais: «Jésus Christ est le même, hier, aujourd'hui et éternellement». Lui ne passe pas; lui ne change pas, et c'est sur quoi l'apôtre insiste particulièrement.

«Jésus Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. Ne soyez pas séduits par des doctrines diverses et étrangères, car il est bon que le coeur soit affermi par la grâce, non par les viandes, lesquelles n'ont pas profité à ceux qui y ont marché» (versets 8, 9).

Nous avons un objet pour nos âmes, un objet immuable. Aucun homme ne peut être cet objet; car il y a toujours lieu de le corriger ainsi que ses actions et ses paroles. Rien de semblable pour Christ. Pouvons-nous lui retrancher, lui ajouter quelque chose? retrancher ou ajouter quelque chose à la doctrine qu'il a enseignée? Non, le christianisme est une chose *immuable*, complète et définitive. «Ce qui était dès le commencement», dit Jésus, c'est ce que nous avons à retenir. Rechercher des nouveautés en dehors de lui et de ce qu'il a établi, c'est ne pas être satisfait de Jésus et ne le pas connaître. Rien ne lui manque, rien ne manque à ceux qui le possèdent.

«Ne soyez pas séduits par des doctrines diverses et étrangères». Ce passage s'applique d'une manière immédiate à ces chrétiens sortis du judaïsme que des docteurs juifs cherchaient à ramener aux ombres de la loi. Du moment que la réalité divine de toutes ces choses s'était présentée à eux dans la personne de Christ, comment ces ombres pouvaient-elles les envahir de nouveau? De quels termes écrasants l'apôtre qualifie le judaïsme: «des doctrines diverses et étrangères!» Il est rabaisé au niveau de choses incertaines et sans consistance, étrangères à la vraie connaissance de Dieu. Mais si le judaïsme peut être qualifié de cette manière, que dire de la chrétienté actuelle? N'est-elle pas remplie de ces doctrines diverses et étrangères? Des chrétiens se laissent séduire par des enseignements qui affaiblissent la valeur de la parole de Dieu, attaquent son inspiration, ébranlent la perfection de Christ et sa divinité, nient aussi bien l'expiation que la résurrection et les peines éternelles, abandonnent en un mot les fondements mêmes de l'Évangile. Ces âmes n'ont pas considéré Jésus Christ, ce Jésus qui est le même, hier, aujourd'hui et éternellement. Elles ont d'autres soucis et s'égarer à la suite des faux docteurs qui les enseignent. Il suffit, je ne dis pas de connaître, mais d'apprécier le Seigneur, celui qui est le même et répond, dans le passé, le présent et l'avenir, à tout ce que l'esprit et le coeur peuvent désirer, pour traiter ces doctrines diverses et étrangères comme elles le méritent, c'est-à-dire comme l'oeuvre du séducteur, comme une attaque de Satan contre le Seigneur.

Le connaître, Lui, c'est connaître la grâce qui affermit le coeur en présence de tant de dangers divers qui l'assaillent. Les «viandes» ont-elles jamais «profité à ceux qui y ont marché?» Nous voyons, au chapitre 9: 10, ce qu'étaient ces viandes. Elles faisaient partie du culte judaïque. Il s'agit surtout des viandes dont on devait user ou s'abstenir sous la loi

(Lévitique 11). Le christianisme avait aboli tout cela. Pierre, envoyé pour ouvrir la porte aux gentils, avait dû apprendre au préalable que ce que «Dieu avait purifié», il ne devait pas le tenir pour impur (Actes des Apôtres 10: 15). Cela ne profitait à aucun des sectateurs de la loi d'en être occupé. Quel objet pour leurs cœurs! Christ était la substance de toutes ces choses, la seule nourriture de l'âme. «Nous avons un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger» (verset 10). Le mot «autel» est employé ici, comme en plusieurs autres passages, pour ce qui est offert sur l'autel. Ces Hébreux chrétiens n'étaient plus des Juifs possédant un culte auquel d'autres qu'eux ne pouvaient prendre part. Entre le judaïsme et le christianisme, les rôles étaient maintenant renversés. L'autel de Dieu, l'Agneau de Dieu, appartenait aux chrétiens. Eux seuls y avaient droit, et le judaïsme n'avait plus d'autel, plus de culte. Les Juifs sous la loi avaient plusieurs sacrifices, les chrétiens, un seul qui les résumait tous. Christ est à la fois l'holocauste, le sacrifice pour le péché et tous les autres. Bien plus, le Juif qui servait le tabernacle terrestre, n'avait pas le *droit* de manger de cet autel, car la loi le lui interdisait positivement. «Car les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp» (verset 11). L'apôtre fait allusion ici d'une manière particulière au sacrifice du grand jour des expiations, jour central dont les cérémonies sont à la base de toute l'instruction donnée dans l'épître aux Hébreux.

Tout le christianisme est la réalité de ce jour typique, dont la teneur mettait d'avance, en type aussi, fin au judaïsme. «Nous avons un autel» ne signifie donc pas que les chrétiens en aient un, tandis que les Juifs en auraient un autre, mais que désormais les Juifs n'en ont aucun. Oui, nous avons un autel, Christ lui-même, son sacrifice, nos péchés ôtés, le péché, branches et racines, définitivement jugé de par Dieu; et comme dans le système juif, Dieu, le sacrificateur et l'adorateur avaient leur part dans le sacrifice, nous pouvons nous nourrir en communion avec Dieu, de ce qui est Sa part et la nôtre, et cela, dans le sacrifice du grand jour des expiations auquel aucun Juif ne pouvait participer. Un Juif ne pouvait manger des bêtes dont le sang était porté dans les lieux saints. Chaque fois que cet acte avait lieu, leur corps était brûlé hors du camp (Lévitique 4: 7, 12; 6: 23; 16: 27). Mais l'autel qui était interdit à Israël, est notre autel à nous, chrétiens. Quel contraste! Quelle chose incomplète et débile que leur religion, alors même que Dieu l'avait ordonnée! Il y avait un sacrifice, le seul efficace, auquel ils ne pouvaient prendre part; ils restaient sous la sentence de mort; ils avaient un sanctuaire et ne pouvaient y entrer. Entre le lieu saint et le lieu très saint était un voile qu'ils ne pouvaient franchir et qui leur interdisait l'accès au sanctuaire et au trône de Dieu. Que leur restait-il? Le camp, mais Dieu ne s'y trouvait plus. Christ est offert comme victime: aussitôt cette religion juive tombe en pièces pour être remplacée par une religion nouvelle. Les ombres disparaissent devant la souveraine lumière. Les chrétiens ont un autel, mangent la chair et boivent le sang qui leur donnent la vie éternelle; ils ont un libre accès dans le sanctuaire au trône de la grâce; le voile est déchiré,... il n'y a plus de voile, alors que, pour Israël, le voile demeure sur la face de Jésus Christ, sur les Ecritures qui le révèlent, sur le cœur du peuple qui ne le connaît point; plus de voile pour nous en aucune manière; l'accès dans la pleine lumière de la présence de



Dieu nous est frayé, la face de Jésus Christ est découverte, la face du croyant, sans voile, pour contempler la gloire de Dieu. L'Évangile qui nous la révèle, resplendit à nos yeux sans voile!

Oui, dans le sacrifice de Christ, Dieu s'est pleinement révélé. Sa gloire, c'est-à-dire sa sainteté, sa justice, son amour et sa grâce, sont mises en lumière dans la face de Jésus Christ; et par ce même sacrifice nous sommes rendus tels que nous pouvons nous tenir devant cette face glorieuse! Nous avons un autel dont le sang a été porté dans le sanctuaire par notre souverain sacrificateur lui-même qui l'a placé sur le propitiatoire, sur le trône de la grâce. Dieu n'a plus nos péchés devant ses yeux, mais le sang qui les a ôtés. Approchons-nous donc en pleine assurance de foi. C'est là, comme toujours, le résumé de cette précieuse épître.

Mais les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp. Il y avait sous la loi deux espèces de sacrifices: ceux auxquels les hommes pouvaient avoir leur part, ainsi l'offrande du gâteau, le sacrifice de prospérités, et même certains sacrifices pour le péché dans lesquels le sacrificateur avait sa part; mais l'homme, par contre, n'avait aucune part dans l'holocauste; ce dernier était un sacrifice de bonne odeur consommé sur l'autel et offert entièrement à Dieu. Il en était de même du sacrifice pour le péché, dont le sang seul était porté dans les lieux saints. Il était entièrement consommé hors du camp. Christ, identifié avec le péché de l'homme était rejeté et consommé sous la colère de Dieu.

Ainsi la religion d'Israël n'avait aucune part à ce qui représentait le sacrifice expiatoire de Christ. Elle en était exclue. La victime était brûlée hors du camp et nul ne pouvait en manger. De plus, cette religion excluait l'homme de la présence de Dieu.

Que restait-il à ce peuple? Que reste-t-il à ceux qui se placent comme lui sous le régime de la loi? *Le camp*, et qu'est-ce que le camp? Une relation religieuse terrestre avec Dieu, hors du sanctuaire, et établie dans ce monde, avec des prêtres ordonnés entre l'homme et Dieu. Le camp n'est pas le monde, mais une religion de ce monde. Ce système, d'abord établi de Dieu, pour prouver expérimentalement à l'homme que Dieu ne peut habiter au milieu d'un peuple souillé par le péché, ce système avait été rompu dès le premier essai qui en avait été fait en Sinaï. A peine le peuple avait-il accepté la loi, qu'il avait fait le veau d'or, se prosternant devant une idole. Alors Moïse avait dressé la tente d'assignation hors du camp, où Dieu ne pouvait rester. Dieu consentit ensuite et pour un temps à renouveler l'expérience, à rentrer au camp avec le tabernacle, et en Canaan avec le temple, tout en s'y cachant dans une profonde obscurité et en interdisant l'entrée au peuple. Ensuite, quand la vérité fit place aux ombres de la loi, il descendit au milieu de son peuple dans la personne d'Emmanuel. Mais alors, Israël ne voulut pas avoir Dieu avec lui dans le camp. — Il le jeta dehors, le crucifia, ne lui octroya pas même dans le camp une place où poser ses pieds. Et ainsi, avant que Dieu entre dans le camp, Israël y établit une idole; quand Dieu vient y demeurer, Israël le rejette et crucifie son Sauveur. «Jésus a souffert hors de la porte». Mais là, il a accompli l'expiation. Au lieu de consumer ce peuple rebelle, il a été consommé lui-même, afin de le sanctifier par son propre sang. Tel était son but de grâce. Mais ce malheureux peuple a préféré rester dans son camp quand Dieu n'y était plus. Les fidèles, comme autrefois à la tente d'assignation, devaient

sortir hors du camp pour rencontrer Dieu. Il en était ainsi pour ces Hébreux, il en est de même aujourd'hui pour le chrétien. Le principe du camp, d'une religion terrestre dans laquelle Dieu ne se trouve pas et où l'on ne peut s'approcher de lui que par un intermédiaire, subsiste dans la chrétienté et la caractérise, comme il caractérisait les Juifs d'autrefois. Il est à la base de toute religion humaine qui prétend servir Dieu avec le monde, à la base de tous les systèmes établis, non sur la foi, mais sur la profession, et où l'homme, dans la chair, pense pouvoir rendre culte à Dieu. Le camp subsiste dans ce sens, mais Dieu n'y est plus, Christ est resté hors du camp, hors de la porte où il a souffert. La rupture est définitive, et jamais cette relation selon la chair ne sera rétablie. Le système du camp est un système de religion facile où le monde se complaît, sans un Christ dont il ne veut pas, où le chrétien, hélas! s'est accoutumé à se trouver à l'aise, parce qu'il n'y rencontre pas l'opprobre. Du moment qu'il sort du camp, et fait partie de l'Assemblée de Christ, de cette secte que tout le monde contredit, il est sous l'opprobre (Actes des Apôtres 28: 22).

«Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, en portant son opprobre» (verset 13). Il est facile à un chrétien de reconnaître en pratique le chemin selon Dieu. C'est celui où il a à porter de la part du monde, le même opprobre que Christ. Le fidèle se dit: Mon Sauveur est rejeté, il est à la porte de la religion des hommes, de leur cité, méprisé par ceux qui portent son nom et ont la prétention de lui appartenir. Laisserai-je mon Sauveur hors de la porte pour rester dans le camp qui m'offre de belles apparences sans réalité? En aucune façon! L'opprobre même est bienvenu pour moi, puisqu'il est le seul moyen de me trouver avec Jésus; sans opprobre je ne puis ni le rencontrer, ni goûter sa douce compagnie et son heureuse communion!

Quel contraste entre une religion terrestre comme celle d'Israël, et la religion céleste que possèdent les chrétiens. Eux sont à la fois hors du camp où ils ont trouvé Christ ici-bas, et au dedans du voile, où ils trouvent Christ dans les lieux célestes. Israël est dans le camp sans Christ et hors du voile sans Christ. Le sang est dans les lieux saints et ce peuple ne peut s'en approcher; le ciel est fermé pour lui et il n'a aucun accès possible devant Dieu.

La victime est brûlée hors du camp, et c'est la part du chrétien. Il est mort au péché; il a été crucifié au monde par le corps de Christ. Ceux qui sont dans le camp ne peuvent comprendre la fin de l'homme dans la chair. Aucun de ceux qui y restent n'a jamais reconnu l'impossibilité totale d'améliorer l'homme, ni accepté son jugement complet et définitif. Tous les éléments qui composent la chrétienté de nos jours, comme en tout temps, prouvent cette incapacité du monde à comprendre que l'homme est perdu et inaméliorable. Les innombrables associations pour la tempérance, pour les oeuvres de relèvement, etc., en sont la preuve. Ceux qui composent le camp ne peuvent se croire *perdus*, ou ne donnent jamais à ce mot son vrai sens. Pour me servir des paroles d'un autre: «Une religion mondaine, formant un système dans lequel le monde peut marcher et dans lequel l'élément religieux est adapté à l'homme sur la terre, est la *négation du christianisme*».

«Sortons vers lui, hors du camp». Cette parole était de toute importance pour ceux auxquels l'apôtre s'adressait. Le jugement allait tomber sur Jérusalem; la ville, chère à tout

Juif patriote, allait être environnée d'armées, brûlée, saccagée, détruite, ses habitants passés au fil de l'épée. Ce jugement, prononcé d'avance, était sur le point de s'exécuter sur le malheureux peuple qui avait crucifié son Messie. Le cœur des Hébreux tiendrait-il à cette cité qui allait être traitée comme Sodome et Gomorrhe? Non, Jérusalem ne pouvait en rien les attirer, puisque leur Sauveur y avait été crucifié hors de la porte. Pas plus que lui, ils n'avaient ici-bas une «cité permanente», mais ils recherchaient, comme tous les témoins de Christ, «celle qui est à venir». Tout le système juif qui se mouvait autour du temple de Jérusalem, allait sombrer dans ce dernier cataclysme. L'apôtre frappe ici le coup de la fin comme conclusion pratique de tout l'enseignement de l'épître: Sortons! Les Hébreux entendirent et suivirent cette parole. Aucun chrétien ne se trouvait à Jérusalem, lors du siège qui mit fin à son existence nationale.

Et nous, cherchons-nous aujourd'hui une cité permanente, un lieu d'habitation et de bourgeoisie dans ce monde? Ou bien, consentons-nous à n'y rien avoir, *rien que Lui*, en attendant la cité à venir? Dans quelques instants peut-être elle ne sera plus à venir, elle sera notre lieu de repos actuel, permanent et éternel avec le Seigneur!

«Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu, un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom». Pour le chrétien, le sacrifice par excellence a été offert une fois et ne sera jamais renouvelé, tandis qu'Israël avait à offrir continuellement des sacrifices qui ne pouvaient jamais ôter les péchés. Il reste cependant encore pour nous des sacrifices à offrir. C'est en premier lieu le sacrifice de louanges. Israël connaissait bien cette classe de sacrifices. Il est dit au Psaume 27: 6: «Je sacrifierai dans sa tente des sacrifices de cris de réjouissance; je chanterai et je psalmodierai à l'Eternel». En Deutéronome 26, l'Israélite, une fois entré en possession de Canaan, avait à offrir, devant l'Eternel, les prémices de tous les fruits de la terre qu'il habitait, après les avoir cueillis et arrangés dans sa corbeille, et il reconnaissait, en se prosternant avec joie devant l'Eternel, que toutes les promesses de Dieu s'étaient réalisées envers lui, fils d'un pauvre Araméen qui périssait, dont la famille avait été réduite en esclavage, maltraitée et humiliée en Egypte. Cette cérémonie n'était qu'un type des choses que nous possédons maintenant. Nos prémices c'est Christ, Christ reçu dans le ciel. Il est les prémices de l'homme mort au péché et vivant à Dieu, de l'homme justifié, de l'homme ressuscité, béni de toute bénédiction dans les lieux célestes, déclaré Fils, assis à la droite de Dieu dans la gloire, ayant reçu l'Esprit pour le communiquer. Toutes ces choses sont à nous, en vertu de son oeuvre, en sorte que nous pouvons ajouter: Nos prémices, c'est Christ reçu dans le ciel, et ce que nous sommes en lui. Présenter cela à Dieu, c'est offrir le fruit des lèvres qui confessent son nom.

«Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices» (verset 16). Dans ce même chapitre 26 du Deutéronome, à la suite de l'offrande des prémices, l'Israélite devait donner la dîme de sa récolte au Lévite, à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve, afin qu'ils fussent rassasiés (versets 12-15). De même, nous avons ici en second lieu les sacrifices de la bienfaisance qui s'exerce à l'égard des déshérités. Si les cœurs montent à Dieu en louanges d'une part, ils descendent en grâce d'autre part vers ceux

qui sont dans le besoin ou qui n'ont pas d'héritage dans le pays, et ces sacrifices sont agréables à Dieu. Ils se lient d'une manière intime avec les autres et ne peuvent en être séparés. Comment un coeur égoïste, avare, fermé aux besoins de ses frères, pourrait-il être ouvert en louanges à Dieu, pour ses bénédictions célestes? Si nous voulons avoir la terre pour nous, comment prétendre posséder le ciel et en jouir? S'il n'y a pas dans nos coeurs l'amour pour les frères et envers tous les hommes, comment l'amour de Dieu qui fait déborder le coeur en louanges, pourrait-il y demeurer? Mais quel encouragement pour nous, quelle récompense pour un coeur dévoué, se sacrifiant pour les autres, de penser que «Dieu prend plaisir à de tels sacrifices». On n'exerce pas la bienfaisance pour être vu et apprécié des hommes, pour en recevoir de la reconnaissance, mais pour faire plaisir à Dieu, et cela ne peut avoir lieu que lorsque le coeur trouve sa joie dans son amour et dans la communion avec Lui.

## Chapitre 13: 17-25

«Obéissez à vos conducteurs, et soyez soumis, car ils veillent pour vos âmes, comme ayant à rendre compte; afin qu'ils fassent cela avec joie, et non en gémissant, car cela ne vous serait pas profitable».

Au verset 7, l'apôtre leur avait parlé de leurs conducteurs qui, après avoir achevé la course, étaient maintenant auprès du Seigneur. Ils avaient à se souvenir d'eux et à les imiter. Il en vient ici à leurs conducteurs qui étaient encore vivants parmi eux. Ils avaient à leur obéir et à être soumis. C'était reconnaître cette autorité morale exercée en vue de leur bien. Ils pouvaient être anciens, comme nous l'avons dit plus haut, ou ne pas l'être, mais ce n'est pas leur caractère officiel, et encore moins un caractère sacerdotal, qui sont en question ici. La raison pour laquelle ils devaient leur obéir n'était pas dans leur charge, mais dans le fait qu'ils veillaient sur leurs âmes. Nous avons vu qu'au verset 7, ils étaient caractérisés par le ministère de la Parole; ici, par leur vigilance sur les âmes des saints. Une expérience, donnée de Dieu, les rend aptes à conseiller, à exhorter, à reprendre, en un mot, à exercer parmi eux, l'office de pasteurs. Leur discernement spirituel, les rendait très utiles pour conduire ceux qui n'avaient pas la même expérience. Ils ne pouvaient s'arroger de l'autorité, car ils avaient à rendre compte pour eux-mêmes et dépendaient du Seigneur. Les fidèles, en ce qui les concernait, ne pouvaient marcher dans l'indépendance et faire valoir leurs droits vis-à-vis d'eux, sans se soulever contre Dieu qui les avait donnés. Cela était arrivé jadis dans la révolte de Coré. Ce dernier (Nombres 16) avec ses acolytes, s'était attroupe contre Moïse et contre Aaron, sous le prétexte que toute l'assemblée étant sainte, et l'Eternel étant au milieu d'elle, c'était s'élever au-dessus de la congrégation de l'Eternel que d'occuper la place de conducteur. Ces révoltés tombèrent sous un jugement terrible. On trouve d'autre part, dans l'exemple d'Abimélec (Juges 9), la classe des hommes qui, s'arrogeant l'autorité de conducteurs, sans penser qu'ils ont à rendre compte de leur propre conduite quant aux autres, suppriment les vrais conducteurs et détruisent en somme le peuple de Dieu. Le jugement de Dieu atteint aussi sévèrement un Abimélec qu'un Coré, car Abimélec était comme le méchant serviteur de

Matthieu 24: 48, qui battait ceux qui étaient esclaves avec lui et qui fut coupé en deux et eut sa part avec les hypocrites.

---

«Priez pour nous, car nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant de nous bien conduire en toutes choses. Mais je vous prie d'autant plus instamment de faire cela, afin que je vous sois rendu plus tôt».

Après les conducteurs, nous trouvons l'apôtre. Il aurait eu le *droit* de faire valoir son autorité, mais ne demande que leurs prières. Sa conscience ne lui reprochait rien. «Il s'était toujours conduit en toute bonne conscience devant Dieu», comme il le disait aux Juifs (Actes des Apôtres 23: 1), et il «s'exerçait à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes», comme il le disait aux nations (Actes des Apôtres 24: 16), en sorte qu'ils n'avaient pas à intercéder pour lui au sujet de sa conduite, comme nous sommes si souvent obligés de le faire, quand nous pensons les uns aux autres devant Dieu. Mais il s'agissait de l'oeuvre du Seigneur que l'ennemi cherchait de toute manière à entraver, et l'apôtre sentait combien il avait besoin d'être soutenu et encouragé, afin de ne céder en rien à l'ennemi et de continuer son ministère avec la même persévérance. C'est ainsi qu'il disait aux Colossiens: «Priant en même temps aussi pour nous, afin que Dieu nous ouvre une porte pour la parole, pour annoncer le mystère du Christ... afin que je le manifeste comme je dois parler» (Colossiens 4: 3, 4). Et il les priait d'autant plus instamment de le faire, afin qu'il leur fût rendu plus tôt. Il avait d'un côté conscience de l'importance de son ministère auprès d'eux; de l'autre, il avait confiance dans leur amour pour lui, car l'amour est confiant et ne doute pas de trouver la réciprocité.

---

«Or le Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, en vertu du sang de l'alliance éternelle, notre Seigneur Jésus, vous rende accomplis en toute bonne oeuvre pour faire sa volonté, faisant en vous ce qui est agréable devant lui, par Jésus Christ, auquel soit la gloire aux siècles des siècles! Amen!» (versets 20, 21).

Après l'apôtre vient le grand pasteur des brebis. De tout temps, l'Eternel avait été lui-même le Berger d'Israël, et dès la sortie d'Egypte il avait établi sur son troupeau des pasteurs pour le paître et le conduire; tels Moïse, David, tels les rois institués comme bergers de ce peuple. Tous ont failli; la lignée des pasteurs infidèles se termine à l'antichrist, le pasteur de néant de Zacharie 11. Mais dès le début, Dieu avait en vue son Bien-aimé, le vrai Joseph, le vrai David (Genèse 49: 25; Ezéchiel 34: 23; 37: 24), pour paître Israël, son peuple. Jésus est envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël, et lorsqu'il entre par la porte dans la bergerie, il est rejeté. Il laisse sa vie pour ses brebis, mais il annonce en même temps qu'il a d'autres brebis, les gentils, qui ne sont pas de la bergerie juive, et qu'il sera le seul berger de ce seul troupeau (Juifs et gentils). Lorsque son sang eut été versé, il fut ramené d'entre les morts, non seulement avec le titre de «bon berger» qu'il avait ici-bas, mais avec celui de «souverain pasteur» (1 Pierre 5: 4) et, comme dans notre épître, de «grand pasteur des brebis». Cela

mettait de côté la prétention d'Israël d'être le seul troupeau de l'Eternel, et même d'avoir le Messie comme son berger, puisqu'ils l'avaient ignominieusement rejeté. Sans doute, les promesses de Dieu sont sans repentance et s'accompliront envers ce peuple dans un temps futur, quand il le ramènera dans son pays, le paîtra sur les montagnes d'Israël (Ezéchiel 33: 11-16), et fera avec lui une nouvelle alliance, bien plus, cette alliance éternelle établie d'avance avec David (2 Samuel 23: 5), et promise à Israël, s'il revient à Dieu et l'écoute: «Je ferai avec vous une alliance éternelle, les grâces assurées de David» (Esaïe 55: 3).

Mais quand l'apôtre parlait aux Hébreux, Israël était sans Berger. Ce dernier avait été frappé et les brebis dispersées, et il fallait désormais appartenir au peuple chrétien pour faire partie du troupeau de ce Pasteur ramené d'entre les morts. C'était le privilège de ceux auxquels l'apôtre écrivait. Christ était pour eux le «grand pasteur des brebis», comme il était le grand apôtre, et le grand souverain sacrificateur (Hébreux 4: 14). Remarquons combien tout est «grand» dans cette épître, comparé au système imparfait, périssable, que ces Hébreux avaient abandonné. Tout s'abaisse jusqu'en terre lorsque le Seigneur paraît; les anges l'adorent, David n'est plus que *quelqu'un*, Abraham paye la dîme, le souverain sacrificateur disparaît devant le grand souverain sacrificateur éternel, selon l'ordre de Melchisédec, et ce qu'il apporte, c'est le *grand salut!*

Toutes ces choses étaient perdues pour ce pauvre peuple aveuglé. Le sang versé témoignait contre eux; il restait sur leurs têtes, au lieu de les amener à la bénédiction. L'ancienne alliance que Dieu avait si fidèlement gardée, avait été violée par eux d'une manière outrageuse et était anéantie; la nouvelle alliance n'était pas encore conclue avec eux, tandis que ces Hébreux possédaient tout le bienfait de l'alliance éternelle, dont le sang avait été versé pour eux. Toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes leur appartenaient, en vertu du sang de la rédemption. Ce sang avait répondu à toutes les pensées de Dieu; par lui la paix était faite. En vertu de son effusion, Dieu était manifesté comme *le Dieu de paix*. C'est ainsi que ces Hébreux le connaissaient; c'était le caractère qu'il avait pour eux. Quelle différence d'avec le Dieu de l'ancienne alliance auquel on aurait voulu les ramener! Ce Dieu de paix avait été si pleinement glorifié par le sacrifice de Christ, qu'il l'avait ressuscité d'entre les morts et l'avait donné comme grand pasteur à ses brebis. Leurs relations actuelles et éternelles étaient avec le Dieu de paix et Christ ressuscité, comme pasteur. Ce pasteur était leur «Seigneur», celui qui, en les rachetant comme son peuple particulier, s'était acquis tous les droits sur eux, et son troupeau reconnaissait ces droits.

Maintenant, l'apôtre désire que le Dieu de paix, en agissant dans leurs coeurs, les rende accomplis en toute bonne oeuvre. Tel était aussi le but du Seigneur en les rachetant (Tite 2: 14). «En toute bonne oeuvre». Combien fausses sont les pensées des hommes, combien défectueuses souvent les pensées des chrétiens au sujet des bonnes oeuvres. Les bonnes oeuvres ne peuvent être que le produit de la vie divine chez le croyant; le monde ne peut en faire; un mort ne peut produire que des «oeuvres mortes». Le caractère d'une bonne oeuvre c'est d'être préparée par Dieu (Ephésiens 2: 10), faite au nom de Christ (Actes des Apôtres 4:

9), envers Christ (Marc 14: 6), par la foi en Christ (1 Thessaloniens 1: 3), et devant Dieu le Père. (Ibid.)

Le Dieu de paix qui les avait donnés à Christ, était capable de les former pour qu'ils pussent reproduire ce qui avait caractérisé leur Sauveur comme homme dans ce monde. Qu'il «vous rende accomplis en toute bonne oeuvre pour faire sa volonté, faisant en vous ce qui est agréable devant lui, par Jésus Christ». Si leur grand pasteur avait suivi ce chemin et était arrivé à la résurrection d'entre les morts, eux pouvaient le suivre en imitant leur Sauveur, comme la brebis du Psaume 23, et arriver à la même fin que lui. «A lui soit la gloire aux siècles des siècles, Amen!»

---

«Or je vous exhorte, frères, à supporter la parole d'exhortation, car c'est en peu de mots que je vous ai écrit» (verset 22).

On pourrait, en effet, intituler cette épître une parole d'exhortation. Chaque fois qu'il a établi un grand principe, l'apôtre en tire, du commencement à la fin, les conclusions pratiques, comme de nombreux passages le démontrent (\*). L'apôtre avait été bref sur bien des sujets. Il y en avait sur lesquels il avait «beaucoup de choses à dire» qu'il ne pouvait développer, vu l'état de ceux auxquels il parlait (verset 11). Il y en avait d'autres sur lesquels il ne jugeait pas avoir alors à parler en détail (9: 5), d'autres encore pour lesquels le temps lui manquait (11: 32), mais la parole d'exhortation occupait une grande place dans son épître et il les exhortait à la supporter. La même exhortation s'adresse à nous aussi. Pussions-nous y prendre garde!

(\*) 2: 1; — 3: 1, 7; — 4: 1, 11, 14; — 6: 1, 11, 12; — 10: 19-25, 32-39; — 12: 1-17, 28; — 13: 1-9,13-19.

---

«Sachez que le frère Timothée a été mis en liberté: s'il vient bientôt, je vous verrai avec lui». Cette parole suffirait pour désigner l'auteur de l'épître, si nous n'avions ces mots de l'apôtre Pierre adressés à des Hébreux: «Comme notre bien-aimé frère Paul *vous* a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée» (2 Pierre 3: 15). C'est ainsi que, dans les moindres détails, la Parole s'interprète elle-même.

«Saluez tous vos conducteurs et tous les saints. Ceux d'Italie vous saluent. La grâce soit avec vous tous! Amen!» (versets 24, 25). L'épître n'était pas adressée aux conducteurs, mais aux simples fidèles. Toute pensée de position cléricale est ainsi écartée par la sagesse de l'apôtre inspiré. Les Hébreux avaient à les saluer. Leur *place* d'honneur était maintenue au milieu de tous les saints, mais non pas des droits acquis qu'ils pussent revendiquer vis-à-vis du troupeau.

Quand l'apôtre écrit, non seulement les saints de Rome, mais ceux d'Italie, sont avec lui. Finalement il les confie à la grâce qui, d'une manière si remarquable, remplit toute cette épître. Il ajoute enfin son amen au sujet de la grâce avec eux, comme il l'a prononcé (verset 21) sur la gloire du Seigneur Jésus Christ, aux siècles des siècles!

## 1 Pierre 3: 18-22 et 4: 1-7 (Lebrat J.)

---

ME 1907 page 217

Le fait que «Christ a souffert pour les péchés, Lui juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu», nous montre assez clairement que nous ne devons maintenant, comme chrétiens, souffrir que pour la justice (3: 14), ou, en tant qu'ayant part aux souffrances de Christ, «pour le nom de Christ» (4: 14). Il a, Lui, parfaitement accompli l'oeuvre qui nous amène à Dieu; «ayant été mis à mort en chair», quant à sa vie d'homme ici-bas, sa vie dans la chair, «il a été vivifié par l'Esprit», c'est-à-dire ressuscité dans la puissance de l'Esprit.

«Par lequel aussi, étant allé, il a prêché aux esprits qui sont en prison, qui ont été autrefois désobéissants, quand la patience de Dieu attendait dans les jours de Noé». En Genèse 6: 3, nous lisons: «L'Eternel dit: Mon Esprit ne contestera pas à toujours avec l'homme, puisque lui n'est que chair, mais ses jours seront de 120 ans». Le chapitre 1: 10, 11, de cette même épître de Pierre, nous apprend que l'Esprit qui était dans les prophètes était «l'Esprit de Christ». Donc c'était l'Esprit de Christ en Noé, qui «tandis que l'arche se construisait», «quand la patience de Dieu attendait» — et non pas Christ lui-même en personne — avertissait ces hommes, dont «les esprits» sont maintenant «en prison» et qui avaient, de leur vivant, refusé le témoignage qui leur était alors rendu.

Mais, comme Noé a été sauvé, à travers le déluge, pour un monde nouveau, s'étant réfugié dans l'arche, le déluge ayant mis fin, par la mort, à l'ancien monde, ainsi, nous aussi, entrant par le baptême en figure dans la mort, après que Christ l'a subie, nous en ressortons, par la résurrection de Christ, pour une vie nouvelle. Christ, en passant par la mort, a expié nos péchés qu'il a portés en son corps sur le bois; or, dans sa résurrection, ces péchés, nos péchés, qu'il a pris sur Lui et expiés sur la croix, n'étaient plus sur Lui, mais, restés en arrière, n'existent plus. Ainsi, par sa résurrection, nous avons ce qu'il est important d'avoir devant Dieu: «une bonne conscience», plus aucune conscience de péchés. Mais Christ est non seulement mort et ressuscité; il est de plus glorifié à la droite de Dieu, étant allé au ciel, «anges, autorités et puissances Lui étant soumis». Il ne s'agit pas du Messie sur la terre, mais du Christ à la droite de Dieu.

Le commencement du chapitre 4 fait, me semble-t-il, allusion au verset 24 du chapitre 2, où il est dit que «lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice»; et au verset 18 du chapitre 3: «Christ a souffert pour les péchés, Lui juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu». Lui, il a souffert pour nous, étant mort pour nous. Plutôt que de désobéir, Christ a préféré subir la mort, le péché n'ayant jamais trouvé d'entrée en Lui. La tentation (car il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché) était purement extérieure; mais combien il a souffert étant tenté! et combien il a souffert à la croix pour nous! Mais maintenant, ayant été obéissant jusqu'à la mort, il est dans le repos, ou, comme il est dit dans les Romains: «Il est mort une fois pour toutes au



péché». Il en est de même pour nous, si, étant obéissants à la volonté de Dieu, nous subissons la tentation. La chair souffre, lorsque la tentation n'est pas acceptée, tandis qu'elle ne souffre pas en y cédant; elle y trouve, au contraire, sa volonté, et la tentation en acquiert d'autant plus de force contre nous. Ce n'est qu'en nous tenant pour morts à la chair, en ne cédant pas à son désir, que nous pouvons faire la volonté de Dieu: alors, il y a souffrance dans la chair, mais une souffrance qui amène du repos. Si nous n'acceptons pas la tentation, cela en diminue d'autant la force, et alors le péché n'agit pas; nous nous reposons du péché et nous avons le privilège de vivre, non pour «les convoitises des hommes, mais pour la volonté de Dieu». Et si nous vivons pour la volonté de Dieu, nous ne marchons pas dans «la débauche, les convoitises», etc., mais nous pouvons être injuriés par ceux qui s'y adonnent. Or ils rendront compte à Celui qui est prêt à juger les vivants et les morts, jugements que Christ lui-même effectuera, chacun en son propre temps.

Mais le jugement n'a pas seulement trait aux actions des hommes; il y a pour chacun une mesure de responsabilité qui se rattache aux privilèges dont il a joui de la part de Dieu. Et, quel qu'ait été le témoignage de Dieu, ceux qui ont eu à faire avec ce témoignage en seront responsables. Il a pour but la bénédiction, mais peut avoir pour résultat un jugement d'autant plus sévère. Son but est de retirer de son état l'homme qui a affaire à ce témoignage, en le faisant *vivre pour Dieu quant à l'esprit*, le vivifiant par la puissance de la Parole qui lui est adressée et appliquant cette Parole par la puissance de l'Esprit. Or, quant aux Juifs, à qui Pierre fait allusion, morts maintenant, les promesses leur avaient été présentées de leur vivant. Ils étaient donc passibles du jugement des morts, comme ayant à rendre compte de leur conduite et de la manière dont ils avaient reçu ou méprisé les promesses; et, si méprisées, ils s'étaient jugés comme hommes quant à (ou dans) la chair. Au reste, le principe a, me semble-t-il, son application à ceux qui, aujourd'hui, ont affaire avec l'Évangile, la vérité de Dieu.

## Chercher sa face (Rossier H.)

---

ME 1907 page 239

### *A un affligé*

Devant le deuil irréparable  
Succédant au suprême adieu,  
Tu dis qu'un voile impénétrable  
Te cache la face de Dieu!

Pourquoi retournes-tu le glaive  
Dans la blessure de ton coeur?  
Pourquoi te lamenter sans trêve  
Et renouveler ta douleur?

Impose silence, ô mon frère,  
Aux révoltes de ton esprit.  
Loin des orages de la terre  
Porte les yeux sur Jésus Christ.

Cet homme, en son pèlerinage,  
Marchait en deuil, mais dans le ciel  
Voyait sans l'ombre d'un nuage  
Le sourire de l'Eternel.

Tout le long de ses tristes voies,  
De douleurs, d'angoisses chargé,  
Il trouvait d'indicibles joies  
Au fond de son coeur affligé.

Les hommes accablaient de haine  
Ce coeur divinement humain;  
Lui, plein d'amour, tendre à leur peine,  
Sur leurs lèvres posait sa main.

Guetté par la tombe ennemie  
Il y voyait, non le trépas,  
Mais l'unique sentier de vie

Que le Père ouvrait à ses pas;

Et poursuivant la route étroite  
Qui monte aux sommets radieux,  
D'avance il goûtait à Sa droite  
L'ineffable repos des cieux.

Mais — ô mystère de la grâce!  
Dans les ténèbres de la nuit,  
Son Dieu, dont il cherchait la face,  
Détourna sa face de Lui;

Car il fallait que la colère  
Dont Jésus seul porta le poids,  
T'ouvrit l'accès du sanctuaire  
Par les souffrances de la croix!

Ne pleure pas, bannis le doute:  
Les purs rayons de son amour  
Luiront sur ta funèbre route  
Comme les feux naissants du jour.

Sa face inspire le courage,  
Soutient la foi, nourrit l'espoir,  
Eclaire au matin du voyage,  
Console à l'approche du soir,

Adoucit, les amers calices  
Et te conduit jusqu'au Saint Lieu,  
Où coule un fleuve de délices  
Devant la face de ton Dieu!

## Notes d'une méditation - Matthieu 18: 20; Jean 20: 11-23 et 1 Thessaloniens 4: 17

---

Prod'hom S.

ME 1907 page 271

Ce qui distingue le vrai christianisme des religions du monde, c'est qu'il a Christ pour objet.

Le chrétien est un être qui a été rendu participant de la nature divine pour avoir Christ comme objet de son cœur, en communion avec Dieu. La conséquence pratique de la contemplation de cet objet, c'est le témoignage qui n'est autre chose que la manifestation de la vie de Christ (2 Corinthiens 3: 18).

Arrivés à la conviction de notre état de péché, ayant épuisé, sans résultat, toutes les ressources par lesquelles nous espérions obtenir le salut, l'appréhension du juste jugement de Dieu nous avait plongés dans une angoisse profonde. Avec quel bonheur, nous fûmes alors conduits par la grâce à jeter les yeux sur Christ, subissant à la croix le jugement que nous avions mérité; nous comprîmes que Lui seul pouvait nous tirer de l'abîme où nous étions tombés, et qu'il n'y avait point d'autre nom sous le ciel, par lequel nous pussions être sauvés. Heureux de saisir un tel objet, ne voyant rien au monde que Lui, tandis que rien sur la terre n'avait pu nous donner la paix avec Dieu, nous l'avons, pour l'éternité, comme unique objet des affections du cœur renouvelé. Nous détournerions-nous de Lui pour des choses de néant qui jadis ne pouvaient nous tirer de notre profonde détresse? Non, il est l'objet individuel du cœur renouvelé qui ne peut vivre sans Lui, comme Marie de Magdala, au sépulcre; ou aussi comme l'aveugle-né. Ce dernier est rejeté du monde après Christ, mais trouvé par le Seigneur qui se révèle à son âme, à sa vue nouvelle, comme objet d'adoration éternelle. Chaque jour nous faisons plus ample connaissance avec Sa personne, et nous trouvons en Lui la nourriture de nos âmes, la joie de nos cœurs, les ressources dont nous avons besoin tout le long du chemin; et ce qu'il est pour nos cœurs au milieu du désert, il le sera pour l'éternité.

Marie, au tombeau du Seigneur, nous présente l'exemple d'un cœur qui n'a plus rien sur la terre que Christ. Elle l'avait trouvé comme répondant à ses nombreux besoins, quand nul autre ne pouvait lui venir en aide. Son Seigneur avait été rejeté et mis à mort; mais le cœur de Marie le suit et ne veut que Lui, n'ayant rien d'autre ici-bas. Elle suppose que chacun doit, comme elle-même, être occupé de Lui. Sans le nommer, elle dit à celui qu'elle croit être le jardinier: «Si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis». Les disciples, moins attachés au Seigneur, ont encore dans ce monde un «chez eux» où ils retournent, après avoir constaté que Jésus n'est plus dans le sépulcre; mais Marie veut son Seigneur, elle le cherche; quand elle l'a trouvé, son cœur est satisfait. Il lui révèle de grandes choses; il se manifeste à elle, selon ce qu'il avait dit en Jean 14: 21, quand il parlait de celui qui l'aime: «Moi je l'aimerai et je me

manifestera à lui». L'attachement à Christ gouverne la conduite du croyant. Pour marcher dans l'obéissance il s'agit simplement de l'aimer, car c'est ainsi que nous acquerrons l'intelligence nécessaire pour Lui plaire en toutes choses.

Si cette part bénie est individuelle, elle est aussi collective. Le Seigneur est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés, Il est le centre du rassemblement, l'objet dont les croyants peuvent jouir en commun. C'est ce que nous trouvons aussi dans ce 20<sup>e</sup> chapitre de Jean, 19-20.

Le soir du premier jour de la semaine, les disciples sont réunis, absolument séparés des Juifs qui venaient de mettre à mort le Seigneur. Il se trouve au milieu d'eux, inaugurant, pour ainsi dire, le premier rassemblement selon la Parole. Sur Lui tous les regards se trouvent concentrés. Il leur apporte la paix, leur montre ses mains et son côté percés; ils sont assurés que c'est Lui. Ils *se réjouirent lorsqu'ils virent le Seigneur*. A Thomas, qui était absent, ils disent: «*Nous avons vu le Seigneur*». Ces mots répondent au désir constant de leur coeur, aussi Lui-même répondra à ce désir. N'a-t-il pas dit qu'il viendra «nous prendre auprès de Lui, afin que là où il est, nous y soyons aussi»? (Jean 14: 3). Et nous l'attendons, afin que sans voile, sans distraction, nous puissions jouir de sa personne.

En attendant ce moment bienheureux, notre précieux Seigneur et Sauveur a voulu que nous puissions jouir collectivement de sa présence ici-bas. Il dit à ses disciples: «Là où deux ou trois sont assemblés *en* (ou *à*) mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20). Quel privilège merveilleux de pouvoir nous rencontrer ici-bas, là où le Seigneur se trouve, en attendant d'être autour de Lui dans la gloire pour l'éternité! Quelle puissance d'attraction dans cet Objet du rassemblement! On voit beaucoup de chrétiens réunis dans des buts divers: pour entendre des prédications, accomplir des devoirs religieux, s'occuper de bonnes choses, etc.; mais quel privilège merveilleux d'être réunis au nom du Seigneur, qui représente sa personne même, parce qu'il a promis qu'il serait là. Qu'aurons-nous de plus dans le ciel, sauf la gloire? Nous y serons parce qu'il y est; sa voix puissante, le «cri de commandement» nous y aura appelés; aucun des siens, vivants ou délogés, ne restera en arrière. Aujourd'hui, sa voix pleine de grâce et d'amour nous invite à nous rassembler autour de Lui; avons-nous besoin d'autre chose pour répondre à son invitation? Ne nous suffit-il pas? Que nous faut-il de plus? Avons-nous besoin d'un don pour nous réunir? Nous ne jouirons de ce que le Seigneur a donné pour l'édification de son Assemblée que dans la mesure où nous nous serons attendus à Lui, ayant été rassemblés par son nom. C'est Lui qui a donné les dons pour l'édification et l'accroissement de son corps; mais il ne les a pas donnés pour le remplacer dans le rassemblement des saints.

Le chapitre 4 des Ephésiens, 7-16, nous enseigne que Christ a donné des dons aux hommes afin de chercher les âmes dans ce monde et de les amener ensuite, comme membres du corps de Christ, en relation pratique avec Lui, la Tête, d'où découle la vie nécessaire pour alimenter tout le corps. Chaque membre étant en rapport pratique avec la Tête (comme il l'est vitalement), reçoit de cette source de vie ce qui est nécessaire pour l'accroissement du corps et l'édification de lui-même en amour. Mais le rassemblement n'a pas proprement pour but

de jouir des dons que le Seigneur a donnés pour l'Eglise, il l'a lui-même pour objet. Nous n'avons qu'à nous fier à Lui, le chef de l'Eglise qu'il nourrit et qu'il chérit. Il est là présent; nous n'avons pas à rechercher les moyens par lesquels nous serons édifiés ou à nous en préoccuper; ce n'est pas notre affaire; c'est celle du Seigneur. Il est fidèle; il a donné tout ce qui est nécessaire pour l'édification du corps tout entier; ne donnera-t-il pas ce qu'il faut pour que les deux ou trois réunis en son nom ne se retirent pas sans remporter une précieuse bénédiction?

Quelle joie et quel bonheur pour le coeur, de pouvoir nous rencontrer avec le Seigneur, en dehors de ce pauvre monde, tout en étant obligés d'y vivre, d'y accomplir nos devoirs et d'être plus ou moins en contact avec les éléments desséchants de la vie matérielle dont nous subissons si facilement l'influence. Malgré ce contact, nous pouvons sans doute être gardés dans l'accomplissement de nos devoirs, si nous recherchons la communion avec le Seigneur par la Parole et la prière; mais avec quel bonheur nous saurons tout quitter pour venir autour de Lui jouir de l'atmosphère bénie de sa présence, car nous avons éprouvé l'aridité de ce monde, vide de Celui qu'il a rejeté.

Il y a donc ici-bas un lieu où nous pouvons nous rencontrer ensemble avec Lui, en attendant notre réunion avec Lui dans la gloire. Y être parce qu'Il y est, après avoir été en contact avec le monde où il n'est pas, cela suffit pour le coeur. Quant à Lui, fidèle à sa promesse, il est là, source de bonheur, de puissance, de lumière, de paix et de repos; il donne l'édification par les moyens que sa Parole nous enseigne, par des hymnes et des cantiques; par la prière (1 Corinthiens 14: 17), par «cinq paroles» (verset 19), et aussi par un frère doué, qui, s'il demeure sous la dépendance du Seigneur, pourra exercer le don qu'il a reçu, avec une bénédiction d'autant plus grande que l'assemblée s'attend davantage au Seigneur.

Nous n'aurons jamais de déception, si nous sommes venus chercher le Seigneur, tandis que nous pourrions en avoir beaucoup, si nous nous sommes attendus à d'autres qu'à Lui.

Nous avons ici-bas le Saint Esprit pour jouir de Christ; c'est par Lui que nous entrons dans la connaissance et la réalisation de tout ce que Jésus est pour nous. Dans la gloire, ce sera par cette même puissance de l'Esprit que nous jouirons de la présence du Seigneur et que nous pourrions entrer, sans le secours d'un ministère, dans la connaissance infinie de sa glorieuse personne. Nous avons donc maintenant les mêmes ressources qu'au ciel pour réaliser le bonheur de sa présence, avec cette immense différence que maintenant c'est par la foi, dans l'infirmité de nos pauvres vases, qui voient comme au travers d'un verre obscurément, tandis qu'alors, ce sera par la vue, face à face, avec des corps glorifiés.

L'apôtre, après avoir enseigné les Thessaloniens sur l'enlèvement des saints, délogés ou vivants, s'arrête en disant: «Et nous serons toujours avec le Seigneur». Il savait que les Thessaloniens ne désiraient rien autre; pour eux cela était suffisant, du moment qu'ils savaient que personne ne manquerait en ce beau jour.

Puissent nos coeurs chercher le Seigneur individuellement comme Marie, puissent-ils vivre de Lui et avec Lui; le moyen d'être heureux c'est de nous rencontrer là où il se trouve, où deux ou trois sont assemblés en son nom, en dehors de ce triste monde, jouissant ici-bas

d'un avant-goût de la maison du Père, en attendant le glorieux moment où nous serons toujours avec le Seigneur!

## Genèse 24: 54-67

---

Par C.V.

ME 1907 page 396

Cette scène nous parle de l'appel céleste de l'Épouse par le Fils unique, objet de l'amour du Père. Cet appel effectué par le serviteur d'Abraham, Eliézer, cette scène merveilleuse est basée sur la mort et sur la résurrection. Ici, c'est le fils unique qui a été offert sur l'autel à Moriya, qu'Abraham reçut par une sorte de résurrection; c'est l'objet de toute la dilection du Père, de tous ses conseils, sa joie, son bonheur, qui remplit la scène; tout tourne autour de lui.

Isaac est une figure du Fils unique du Père, que Dieu n'a point épargné pour nous, qu'il a livré, qui a été, selon la volonté de Dieu, offert sur la croix, qui s'est offert lui-même, qui a goûté la mort pour nous, pour la gloire de Dieu et notre éternel bonheur. Celui qui a aimé l'Église et s'est donné lui-même pour elle, selon la volonté de Dieu, afin de l'acquérir pour lui-même, a été ressuscité par la gloire du Père, qui l'a glorifié à sa droite; et puis le Saint Esprit, dont Eliézer est une figure, a été envoyé dans ce pays éloigné, dans ce monde, pour y chercher une épouse pour le Fils. C'est lui qui me glorifiera, dit Jésus, car il prendra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera.

Eliézer arrive au but de son voyage, et entre en rapport avec celle qui était destinée à devenir l'épouse d'Isaac. Nous voyons l'effet de son témoignage, il est reçu avec une foi simple; Rebecca croit ce témoignage, elle croit tout simplement, sans voir. Eliézer fait valoir toutes les qualités, ainsi que toutes les richesses d'Isaac, il ne peut que le glorifier aux yeux de Rebecca; il rend témoignage de lui, de tout ce qu'il est, et ce témoignage, reçu par la foi, saisit le cœur de l'épouse. Eliézer lui donne les arrhes de l'héritage, de toutes les richesses dont elle doit hériter avec Isaac de la part du père, et lorsque sa foi est mise à l'épreuve par ses parents, quand Eliézer dit: «Laissez-moi l'emmener vers mon seigneur», le frère et la mère disent: «Que la jeune fille reste avec nous quelques jours». «Ne me retardez pas», répond Eliézer, «que je m'en aille vers mon seigneur». Alors, à la demande de ses parents: «Iras-tu avec cet homme?» Rebecca répond «J'irai». Son cœur est pris, il est détaché de tout, il a pris congé et de son père et de sa parenté, et est saisi par son époux. «Iras-tu avec cet homme?» elle dit: «J'irai»; c'est le cœur du croyant, répondant à l'appel de la grâce.

Rebecca se met en marche, sous la conduite d'Eliézer, et s'en va après l'homme. Les voilà partis; il n'est rien dit du chemin; le verset suivant relate la rencontre de Rebecca avec Isaac (versets 62, 63).

Nous avons reçu dans l'Évangile, par le Saint Esprit un merveilleux témoignage touchant le Fils, celui qui a été offert, lui, le juste, pour nous les injustes, à la croix, et qui est l'objet de toutes les joies du Père. Ce témoignage est, en même temps, une invitation pressante; le



besoin du Père est d'amener à son Fils ceux dont il a écrit les noms dans son livre, il veut qu'ils lui soient unis comme son Epouse, ses cohéritiers, et partagent avec le Fils de son amour, tout ce que lui, le Père, lui a donné.

Cet appel, ce témoignage de Dieu touchant son Fils, se fait entendre encore aujourd'hui; le céleste Eliézer est ici, il vous cherche, vous appelle, présente devant votre âme ce que Christ a fait pour vous; et ce témoignage touchant le Fils, c'est la bonne nouvelle du glorieux salut accompli à la croix pour nous. Celui qui est glorifié à la droite de Dieu, est celui qui a enduré la croix pour chacun de nous, et qui, dans son amour infini, fut anéanti, abaissé jusqu'à la mort, afin que Dieu fût glorifié en nous sauvant. Il est mort pour moi, m'a sauvé, a porté mes péchés, m'a racheté au prix de son sang; quelle joie de le connaître!

Au message adressé à Rebecca: «Veux-tu aller avec cet homme?» Rebecca répond immédiatement avec une décision entière: «J'irai...» L'amour de Jésus a-t-il saisi nos coeurs de telle manière qu'à cet appel nous répondions tous: «J'irai...»?

Nous qui avons entendu cet appel et reçu les arrhes de l'Esprit, le témoignage que Dieu a rendu de son Fils, nous sommes en route pour rencontrer celui auquel nous sommes unis par la présence du Saint Esprit. Quel bonheur de se savoir sur le chemin qui conduit à Christ dans la gloire; quelle grâce d'avoir été saisi pour Christ! Heureux chemin! nous avons la paix avec Dieu, nous sommes justifiés, scellés du Saint Esprit, et, sous sa conduite, nous allons à la rencontre de Jésus; le temps est court; il est court pour la foi qui nous fait réaliser le moment de le rencontrer; mais nous sommes à la veille de ce jour désiré, à la veille du retour de notre bien-aimé Sauveur. Quelle joie d'être unis à lui, dont la Parole nous a entretenus, dont le Saint Esprit nous a présenté toutes les gloires dans cette même Parole. Eh bien! celui dont nous avons goûté la présence invisible dans la puissance de l'Esprit... il vient.

Déjà ce cri s'est fait entendre depuis longtemps: «Voici l'Epoux!» Depuis qu'il est entré dans la gloire céleste, il est celui qui vient.

«Le soir, Isaac était sorti pour méditer...» Qu'est-ce qui occupe le coeur de Jésus à la droite de Dieu? Lui-même nous le déclare par le Saint Esprit: «Celui qui rend témoignage de ces choses dit: Oui, je viens bientôt». Notre part est d'avoir communion de désir avec lui; c'est une affaire de patience d'attendre le moment du Père, lorsque Jésus se lèvera pour venir nous chercher. C'est sa joie de répondre, si notre désir lui demande de venir. Nous sommes partis hier; demain nous allons arriver. Remplissant nos coeurs de ses pensées, de son amour, le Saint Esprit est avec nous et en nous, pour glorifier Celui que Dieu a glorifié à sa droite, et produire l'ardent désir d'être avec lui. «Viens, Seigneur Jésus», est la réponse de l'Eglise. La question est de savoir si nous sommes prêts, si nous réalisons dans nos coeurs ce moment de notre rencontre avec lui.

S'il y a ici une âme inconvertie, Jésus lui adresse cet appel: «Viens». L'Esprit et l'Epouse disent: «Viens». L'Epouse, en pleine communion de pensées avec l'Epoux, interrompt son cri, pour se tourner vers celui qui a soif, pour l'inviter à venir: «Veux-tu venir?» non pas à moi,

mais à Christ; elle se tourne vers le misérable, loin de Dieu, fatigué et chargé, et lui dit: «Viens aussi goûter cet amour, cette grâce, cette paix; viens goûter de l'eau de la vie, gratuitement».

Amen.

## Le manteau de l'apôtre Paul

---

ME 1907 page 416

«Quand tu viendras, apporte le manteau que j'ai laissé en Troade, chez Carpus, et les livres, spécialement les parchemins» (2 Timothée 4: 13). Telle était la dernière recommandation du grand apôtre Paul, prisonnier, à son enfant Timothée, au sujet de ses circonstances personnelles. Ce ne sont que quelques mots, qui semblent n'avoir aucune importance, mais, certainement, ce n'est pas sans motif qu'ils nous ont été conservés, bien que la théologie moderne déclare qu'il est impossible de considérer de telles paroles comme inspirées et comme données de Dieu. Pour le simple croyant, il vaut la peine, même avec de telles expressions, qui semblent n'avoir eu de valeur que pour le moment d'alors, de s'arrêter, et d'en rechercher la signification et le but pour lui-même et pour son temps. Elles acquièrent souvent alors une portée tout à fait inattendue, une profondeur et une plénitude qui montrent leur valeur pour tous les temps.

Il semble à l'écrivain de ces lignes qu'il en est de même du passage cité plus haut; oui, il pense que le manteau et les livres de l'apôtre Paul peuvent nous donner mainte utile instruction pour le jour actuel.

Jetons d'abord un coup d'oeil sur les circonstances où se trouvait ce fidèle serviteur de Dieu, ainsi que sur tout l'état de l'oeuvre du Seigneur en ces jours-là. Le chemin et le service du «vase d'élection», que le Seigneur avait appelé d'une manière si remarquable, «pour porter son nom devant les nations et les rois et les fils d'Israël», tendait à sa fin. En lisant la seconde épître à Timothée, nous avons l'impression qu'un sérieux solennel reposait sur l'âme de l'apôtre. Il éprouvait la vérité de cette parole qu'un serviteur n'est pas plus grand que son maître. Il était traité comme «les balayures» du monde. Mais bientôt il devait quitter cette terre, pour être toujours auprès de Jésus, dans le paradis de Dieu. Son esprit est donc rempli du «royaume céleste», où la couronne est prête pour lui, quand le combat sera fini.

Paul était tout seul. L'homme autrefois si estimé et si considéré, qui était assis aux pieds de Gamaliel (ce qui était un privilège particulier), avait renoncé à tout à cause de l'excellence de Jésus Christ, et avait considéré toutes choses comme une perte, et des ordures. Il était devenu pauvre en regard de tout ce que ce monde considère comme des biens; il avait enduré la faim et la soif, le froid et la nudité, la honte et la persécution, à la suite de son Seigneur; et maintenant, à la fin de sa vie, à la porte de sa patrie, pour ainsi dire, nous le trouvons de nouveau dans la pauvreté. La demande de son manteau et l'exhortation à Timothée de venir avant l'hiver, où il aurait peut-être un besoin particulier de son manteau, semblent faire allusion à son dénuement.

Cependant, malgré sa triste situation, aucun mot de mécontentement n'échappe à sa plume; ce qui lui arrivait n'était certes, pour lui, rien d'inconnu ni d'inaccoutumé. Il n'avait jamais compté trouver sur la terre une position agréable. A la fin de sa première lettre, qui ne

peut avoir été écrite que peu d'années avant la seconde, il dit: «La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain. Car nous n'avons rien apporté dans le monde; et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter. Mais, ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits» (1 Timothée 6: 6, 7). Comme nous l'avons dit, peut-être l'apôtre manquait-il en ce moment de cette dernière chose; c'est pourquoi il demande son manteau. En tout cas, il n'avait pas seulement exhorté et enseigné les autres, mais aussi, comme un véritable exemple pour le troupeau de Christ, il avait vécu ce qu'il prêchait, et ce à quoi il exhortait. Par aucune parole, il ne désire un changement dans sa situation. Il ne nomme que le manteau, les livres et les parchemins; ses désirs personnels ne vont pas plus loin.

Nous ne savons si Timothée a pu exécuter la commission de son cher père en Christ; dans ce cas, la succession du grand apôtre des nations n'aura probablement consisté que dans ces objets. Comme pour le Seigneur Jésus, le monde n'eut pas grand-chose à se partager à sa mort.

Le manteau de Paul, son vêtement de pèlerin, ne nous rappelle-t-il pas aussi les paroles de l'apôtre qui le portait? «Cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis», et «Pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 1, 2). Le Seigneur ne trouva pas bon de délivrer son apôtre de la prison, comme il l'avait fait autrefois pour Pierre, ou de lui procurer, comme il l'avait fait plus d'une fois, du soulagement par d'autres; mais il lui fit éprouver que «sa bonté est meilleure que la vie» (Psaumes 63). Tandis que tous l'abandonnaient, le Seigneur se tint près de lui, et le sauva de la gueule du lion.

On trouvait déjà alors bien des croyants qui avaient sur les choses terrestres d'autres pensées que Paul. Pour un grand nombre, le sentier de l'apôtre était trop étroit ou trop rude; ils auraient voulu le rendre plus large et plus commode. Il y en avait aussi qui cherchaient à devenir riches dans ce monde. Les paroles de l'apôtre le prouvent. Ceux-là se transperçaient eux-mêmes de beaucoup de douleurs; mais Paul, marchant dans la voie ancienne, en était préservé. Démas aussi qui avait été auparavant un compagnon d'oeuvre de l'apôtre, avait aimé le présent siècle et abandonné Paul. Tous ceux qui étaient en Asie, s'étaient détournés de lui. Il n'y avait rien chez ce fidèle serviteur de Jésus Christ qui fut précisément attrayant pour le coeur naturel, ou agréable pour la chair. Un christianisme, qui a mis de côté les habits du pèlerin et son appel céleste, paraît à l'homme naturel beaucoup plus agréable et désirable.

Toutes ces choses auraient été bien propres à rendre malheureux un autre homme que Paul. Mais son bonheur ne dépendait pas de son union avec les croyants, quelque prix que celle-ci eut d'ailleurs à ses yeux; il ne dépendait pas davantage de son oeuvre et de son service, bien que tous deux aient certainement contribué à sa joie et à son rafraîchissement. Son bonheur était en dehors de toutes ces choses, dans les mains de Celui en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement. Il était persuadé que son Dieu avait «la puissance de garder ce qu'il lui avait confié jusqu'à ce jour-là» (2 Timothée 1: 12). Il allait en avant, les yeux constamment fixés sur le but. Le Seigneur et les choses du ciel remplissaient son coeur, et rayonnaient d'un éclat toujours plus grand, à mesure qu'il approchait de sa fin. C'est pour cela

qu'il désirait aussi posséder pour le temps qui lui restait, les livres et les parchemins qu'il avait laissés chez Carpus, à Troas (peut-être ayant sa seconde captivité). Ce que ces livres et ces parchemins contenaient, ne nous est pas dit. Étaient-ce des copies de ses lettres? Nous ne le savons pas, mais nous ne nous trompons sûrement pas, en admettant que ces papiers étaient en rapport avec ses recherches dans les Écritures et avec toute son oeuvre.

Le manteau et les livres de l'apôtre parlent aussi un langage clair pour nos jours. N'y a-t-il pas au milieu des saints, beaucoup de mondanité et de recherche des biens terrestres, quoiqu'ils se rassemblent tous les dimanches à la table du Seigneur, et qu'ils fassent publiquement profession d'appartenir à Jésus, de tenir ce monde pour un désert et d'attendre le retour de leur Dieu et Sauveur? Hélas! la vie pratique à la maison et au dehors démentent bien souvent cette profession. Ce ne sont peut-être pas des péchés grossiers, des inclinations manifestement mauvaises qui rongent et détruisent la vie intérieure; ce qui si souvent contriste et éteint le Saint Esprit, de nos jours, c'est l'esprit mondain, le sens charnel, dans leurs diverses manifestations.

Combien d'enfants de Dieu marchent accablés et mécontents, parce qu'ils n'arrivent pas à réaliser leurs désirs charnels! «D'autres réussissent», disent-ils, «quant à moi, j'ai toujours de la malchance». On n'entend que trop fréquemment de tels discours, et même de pires. L'esprit de mécontentement a pris possession du coeur. L'envie et la désunion à propos de bagatelles, se voient aussi dans les familles de ceux qui sont *saints, étrangers et pèlerins!*

Plusieurs se plaignent et murmurent de ce qu'ils ne peuvent pas meubler leurs demeures, ou s'habiller comme ils le voudraient, afin de n'être pas au-dessous des autres! Combien d'inutilités, d'ornements, de modes, ou autres choses de ce genre, se procure-t-on avec de l'argent péniblement gagné, ou même emprunté, pour obéir à sa vanité et à sa coquetterie! Et dans la vie des affaires, comme l'on court pour augmenter sa fortune ou ses biens, semblables à ceux qui ne connaissent pas Dieu, et pensent «que leurs maisons durent à toujours, et leurs demeures de génération en génération» (Psaumes 49: 11). Combien de serviteurs, combien de servantes de commerçants croyants, gémissent avec leurs maîtres responsables, sous le pesant fardeau terrestre et souffrent dans leur corps et dans leur âme, au lieu de les avoir pour guides. Combien de querelles et de démêlés entre croyants et gens du monde, et même entre frères et frères. Combien de procès qui ne sont arrêtés que par les sérieuses représentations et les exhortations des frères, obligés d'intervenir. Certes, l'état extérieur de beaucoup de croyants ne correspond pas au tableau que la parole de Dieu nous donne de la vie et de la marche des enfants de Dieu. Que le Seigneur éclaire nos yeux à tous, et réveille sérieusement notre conscience.

En vérité, l'effort croissant d'augmenter son bien-être dans ce monde est en contradiction avec le manteau de l'apôtre Paul; et que dire, quand on voit quels moyens suspects ou directement condamnables on emploie pour atteindre le but désiré. Cette tendance est accompagnée dans la plupart des cas d'un ton mondain dans la maison, et l'éducation des enfants se fait au rebours du christianisme. Au lieu de diriger l'esprit de la jeunesse vers les choses éternelles et d'éveiller dans leurs coeurs le désir de mener, *avant*

*tout*, une vie qui honore le Seigneur, on parle et on agit comme si la fortune, la carrière terrestre, la réussite dans ce monde, étaient la chose la plus désirable et la plus importante. Il semble souvent que l'on voudrait, dans une inqualifiable folie, épargner aux enfants l'expérience que «le juste vivra de foi».

La conclusion de relations d'affaires et particulièrement aussi du mariage, l'acceptation de places et d'engagements, deviennent facilement dans de telles circonstances, des occasions de déshonorer le nom du Seigneur et de rendre la conscience mauvaise. Oui, le manteau de l'apôtre, son habit de pèlerin, jette sur tout cela une merveilleuse lumière, et nous humilie profondément.

Puissions-nous ne pas oublier que nous sommes, et devons nous montrer «des hommes de Dieu» dans ce monde. «Mais toi, ô homme de Dieu, *fuis* ces choses, et *poursuis* la justice, la piété, la foi, l'amour, la patience, la douceur d'esprit; *combats* le bon combat de la foi; *saisis la vie éternelle*» (1 Timothée 6: 11, 12). Il faut une sainte gravité, de la fidélité et de la décision de coeur. Un esprit partagé et de la tiédeur sont abominables devant Dieu. Fuis — poursuis — combats — saisis! Ces paroles ne permettent aucun laisser aller, ni même une inclination vers le monde.

Allons-nous trop loin en affirmant aussi, que maint don, maint service, n'arrive pas à se développer et à s'exercer, parce que ceux qui les possèdent s'en sont rendus incapables en se laissant envelopper par les choses du monde et les occupations de la vie? Sans doute, Dieu veut que nous accomplissions fidèlement notre tâche terrestre, et que nous soyons diligents dans la conduite de nos affaires. C'est aussi une grande grâce, si Dieu bénit mon travail et m'accorde d'y réussir. Mais être fidèle dans ma vocation et vouloir m'enrichir et m'agrandir dans ce monde, sont deux choses très différentes. Par quelles douloureuses expériences, Dieu doit souvent faire passer les siens, après des années d'efforts soutenus pour améliorer leur situation; car il est fidèle et ne peut pas se renier lui-même. Les larmes qui coulent, et les amers reproches que l'on se fait hautement à soi-même, ne peuvent alors effacer ce que la mondanité, l'amour de l'argent et l'infidélité envers Dieu ont produit.

En de telles circonstances, c'est encore une grande grâce de Dieu, s'il porte les siens à s'arrêter, si, dans sa miséricorde, il leur ouvre les yeux sur leurs voies, et leur fait reconnaître la vanité de ce monde; oui, si la recherche de la communion intime avec Dieu, qui a été si longtemps négligée, se réveille enfin. Oh! combien est dur le joug, et pesant le fardeau, que s'imposent ceux qui, n'appartenant plus à ce monde, retournent à son esclavage, qui, étant à la porte de la patrie éternelle, se sont épris de nouveau de ce présent siècle.

Mais, objectera le lecteur, ce cas n'est pas général parmi les croyants; les circonstances que vous décrivez ne sont que des exceptions. En effet, Dieu soit loué! il n'en est pas ainsi de tous les enfants de Dieu, mais ces exceptions ne sont pas aussi rares que le lecteur pourrait se l'imaginer. En outre, nous sommes tous en danger d'être infectés par l'esprit du siècle; et de plus, nous ne pouvons nous séparer de nos frères en la foi, pas plus qu'un Daniel ne pouvait autrefois se séparer de son peuple. Une union indestructible existe entre les membres du

corps de Christ. Toute la famille ne se sent-elle pas atteinte, et en quelque sorte responsable, quand un seul fils ou une seule fille, marche dans de mauvaises voies? Daniel n'avait pas pris part aux péchés de ses pères; mais se sentait coupable avec eux et disait: «Nous avons péché». Il nous convient aussi de reconnaître humblement notre part de culpabilité, et de nous solidariser devant Dieu avec les tristes circonstances qui nous entourent, même si personnellement, nous marchons droitement devant lui. Et nous le ferons d'autant plus, si d'un côté nous veillons sur nous-mêmes, et si de l'autre, nous considérons nos frères en la foi, avec l'oeil de Dieu et selon ses pensées.

Les livres et les parchemins de l'apôtre ont aussi une voix pour nous. En Asie-Mineure, où tous s'étaient détournés de Paul, ils pouvaient, justement pour ce motif, avoir perdu la valeur et l'importance qu'ils avaient auparavant. Nous avons déjà dit que nous ignorons ce qu'ils contenaient, mais aussi que leur contenu était sûrement, en accord avec l'enseignement et les pensées de l'apôtre.

Eh bien! Dieu nous a aussi donné des livres et des écrits, qui nous font connaître sa vérité et sont utiles à l'homme intérieur. C'est d'abord, et avant toute autre chose, sa Parole, l'Ancien et le Nouveau Testament. L'apprécions-nous comme nous devons l'apprécier? Pouvons-nous dire avec le psalmiste: «Tes témoignages sont mes délices, mes conseillers; — c'est pourquoi, j'aime tes commandements plus que l'or et que l'or épuré» (Psaumes 119), ou avec le prophète: «Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon coeur»? (Jérémie 15: 16). Il y a, en outre, de bons et précieux écrits, qui nous expliquent cette Parole, et qui, donnés sous l'influence de la prière, nous y introduisent, et sont destinés à nous aider dans le chemin. Les estimons-nous, les utilisons-nous avec un coeur reconnaissant, comme donnés par le Seigneur, qui est fidèle et plein d'amour envers nous?

Je suis persuadé que beaucoup de mes chers lecteurs peuvent répondre à cette question, par un joyeux *oui*. Mais est-ce en général le cas? Est-ce que beaucoup de livres et de publications périodiques, d'un tout autre genre, ne sont pas préférés à ces excellentes lectures? Les journaux ne sont-ils pas devenus indispensables à bien des croyants? Ne pensent-ils pas souvent que les événements du jour doivent être suivis soigneusement, et qu'ils doivent se tenir au courant de la politique? Hélas! quand un chrétien est zélé pour cette nourriture, sa faim pour le pain céleste diminue rapidement, son coeur se dessèche, et son âme s'atrophie.

Le Seigneur dit un jour à Josué: «Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche, et médite-le jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit; car alors tu feras réussir tes voies, et alors tu prospéreras» (Josué 1: 8). Ce qui, en ces jours anciens, était la condition de la réussite et de la prospérité, a d'autant plus de valeur aujourd'hui, que Dieu le Père nous a révélé tout son coeur, et nous a fait pénétrer dans ses plus secrètes pensées, dans toute la vérité.

N'oublions pas non plus, qu'au milieu de la ruine de l'église professante, un témoignage nous est confié, et que nous devons le tenir en honneur par nos paroles et nos écrits, en le confirmant par une marche dans la lumière, séparée du monde avec son caractère impie ou religieux. Que le Seigneur nous accorde de ne pas mettre notre lumière sous le boisseau de l'activité terrestre, et de ne pas nous endormir sur le lit de repos du confort charnel, mais de faire briller notre lampe, en sorte que tous ceux qui entrent dans la maison, la remarquent! Qu'il nous donne d'être vigilants, afin qu'il ne soit pas forcé d'ôter notre chandelier de sa place! Qu'il accorde avant tout, à ses serviteurs, qu'il a appelés à son oeuvre comme évangélistes, pasteurs ou docteurs, d'aller en avant, sans craindre les hommes, et sans chercher à leur plaire, comme des modèles du troupeau, en toute humilité et abaissement d'esprit, mais aussi en toute vérité et fidélité!

Le Seigneur nous a parlé bien sérieusement, dans ces derniers temps, en retirant à lui des ouvriers doués et bénis, et il nous parle journellement, par le manque de serviteurs fidèles et dévoués dans sa vigne. Il demandait un jour à ses disciples, après leur avoir enseigné beaucoup de choses: «Avez-vous compris tout cela?» Ils répondirent: «Oui, Seigneur!» mais il n'en était pas ainsi. Qu'en est-il de nous? Avons-nous compris et pris à coeur ce qu'il veut nous dire? Avons-nous reconnu et confessé *notre* plaie? C'est seulement ainsi qu'elle peut être foncièrement guérie.



## Actes 2 - Notes prises à une méditation

---

Vodoz C.

ME 1907 page 465

Nous avons ici, le grand fait actuel qui caractérise le christianisme; le fait immense de la présence personnelle du Saint Esprit sur la terre; et cela, en conséquence de l'exaltation de Christ à la droite de Dieu, la rédemption ayant été accomplie à la croix.

Le Seigneur lui-même, en parlant de son départ à ses disciples, leur avait annoncé son retour; il leur avait fait la promesse qu'il reviendrait pour les prendre et les introduire dans la gloire céleste, dans la maison du Père.

Mais, en attendant son retour, il ne veut pas que leur coeur se trouble: «Je ne vous laisserai pas orphelins», dit-il; et, «si je m'en vais, ... je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur pour être avec vous éternellement, *l'Esprit de vérité*, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous et qu'il sera *en vous*».

*L'Esprit de vérité* est en rapport avec le christianisme. La vérité, c'est la représentation exacte, parfaite d'une chose; et Christ a été «l'image empreinte de la substance de Dieu», et le resplendissement de sa gloire. Le Fils unique a fait connaître le Père. Il a pu dire: «Celui qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé»; et: «Je suis la vérité». La grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ. Dieu a été pleinement révélé, dans la personne de Christ: toutes ses perfections ont été manifestées dans l'homme Christ.

Je ne suis plus laissé dans l'ignorance, quant à Dieu. Il y a un Dieu qui soutient toutes choses par sa parole puissante; mais qui est-il, ce Dieu, dans sa nature, dans son essence? Il fallait que le Fils descendît pour le faire connaître, et il est descendu.

S'agit-il, maintenant, de la sainteté de Dieu, de sa justice? A la croix, nous en avons la manifestation.

Quand Christ s'est présenté, pour porter le péché, Dieu ne l'a point épargné: «Epée, réveille-toi contre mon compagnon!» et l'épée s'est réveillée.

Il fallait que celui qui devait prendre notre place fût parfait; et il fallait, qu'il fût Dieu.

A la croix, je connais l'amour. Des personnes pensent qu'elles ont à se cacher derrière Christ, pour être préservées de la *colère de Dieu*. Mais *Dieu m'a aimé*, et a envoyé Christ pour qu'il portât mes péchés et qu'il pût pardonner le pécheur, le recevant dans ses bras d'amour, l'appelant à partager la gloire de son Fils bien-aimé. L'oeuvre est accomplie, et, en conséquence de cette oeuvre de Christ, parfaitement accomplie, la gloire de Dieu était engagée à le ressusciter d'entre les morts. Celui qui n'a trouvé, ici, aucune justice, mais qui a

dû subir, par grâce, les effets de la justice de Dieu contre le péché *celui-là* a été, en justice, ressuscité et placé à la droite de Dieu, dans la gloire.

Et, maintenant là, dans la gloire, il y a un homme que je connais Il y est entré comme notre précurseur. «Tu peux t'asseoir», lui dit le Père; maintenant je suis satisfait. Et qu'arrivait-il maintenant? Le Saint Esprit est envoyé pour nous donner la réponse de Dieu: «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités». Où sont-ils nos péchés? Ils ont été jetés au fond de la mer. Qui ira les chercher pour les remettre devant Dieu? Il est impossible de les retrouver. Christ est ma justice, ma sainteté, ma délivrance; Dieu me voit en lui. Quel bonheur!

Dieu a voulu que nous connussions les résultats, pour lui, de la mort de Christ; et aussi, les résultats de cette mort pour nous. Mais, qui pouvait les dire? Le Saint Esprit est descendu pour venir rendre témoignage de la position bénie dans laquelle nous sommes placés et de notre acceptation en Christ. Jésus dit: «Il viendra pour être avec vous éternellement», et cela, comme source de vie et comme source de force divine, pour nous faire marcher sur les traces de Christ, au milieu d'un monde qui l'a rejeté.

*C'est l'Esprit de vérité.*

*Jean 14:* L'Esprit de vérité qui vous enseignera toutes choses, qui vous rappellera les paroles que je vous ai dites (paroles de vie). *Jean 15:* L'Esprit de vérité qui rend témoignage de Jésus, de sa personne; qui est témoin de la réception qui lui a été faite dans la gloire. *Jean 16:* L'Esprit de vérité qui vous conduira dans toute la vérité; qui prendra de *ce qui est à moi* et vous l'annoncera. Le Saint Esprit est venu pour nous faire connaître ces choses.

Les disciples étant rassemblés, le Saint Esprit descend pour prendre place dans les rachetés: Il habite dans les chrétiens. «Vos corps sont le temple du Saint Esprit». Je ne puis pas entrer dans tous les détails de ce chapitre.

Le Saint Esprit descend pour habiter dans l'Eglise et dans le croyant, pour y être une source d'eau vive. «Celui qui croit en moi, selon ce que dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre (Or, il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui, car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié)» Il fallait que Christ fût glorifié, pour que le Saint Esprit pût venir.

Le fait de la présence du Saint Esprit est manifesté: «Et comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait, ils étaient tous ensemble dans un même lieu. Et il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer». c'est le fait manifesté de la venue du Saint Esprit. Il descend sur la terre pour habiter dans l'Assemblée et dans le croyant. Et quel en est l'effet? Des fleuves d'eau vive coulèrent; des fleuves d'eau vive coulent encore. La grâce s'élève au-dessus de tout pour faire parvenir la bonne nouvelle de Dieu, touchant son Fils bien-aimé.

Et alors, tous rendent témoignage «*des choses magnifiques de Dieu!*»

Quelles sont «*ces choses magnifiques?*» Christ a pris la position de serviteur obéissant, débonnaire, méprisé, *lui*, le Fils de Dieu. Tous ses droits ont été méconnus; toute sa gloire est devenue, pour l'homme, l'occasion de le mépriser. Dieu abandonne son Fils à la croix. Dieu est témoin de toute la haine, de tout le mépris dont son Fils est l'objet. Jésus s'écrie: «Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?» (Ah! c'est que là devait se régler, entre Dieu et lui seul, la question du péché) Dieu verse toute la coupe de sa colère sur lui. Les anges cherchent à sonder cela, en se baissant. C'est nous, c'est moi, c'est vous, qui avons amené le Fils là.

Mais les résultats? Oh! les résultats, qui peut les énumérer? Qui peut les comprendre? Satan est vaincu, le pécheur est sauvé, lavé; la justice de Dieu est satisfaite; Dieu est pleinement glorifié. *Les résultats?* C'est Dieu répondant à ce fait en déchirant le voile qui nous fermait l'entrée au trône de la grâce. Dieu manifeste, en déchirant le voile, que tous les péchés sont pardonnés et qu'il est parfaitement glorifié,

Et maintenant, Christ lui-même est glorifié. Nous le voyons glorifié; nous voyons un homme dans la gloire, un homme dans le ciel, un homme sur le trône de Dieu, depuis 1900 ans. Et la paix est proclamée, le salut est offert à tout pauvre pécheur. Quel fait glorieux!

Ils étaient tous remplis de l'Esprit Saint. Comment auraient-ils pu se taire? Ils rendent témoignage de ce qu'ils ont vu et entendu. *Tous* les entendent, chacun dans son propre langage; et ce qu'il leur est donné d'entendre, ce sont *les choses magnifiques de Dieu*. Quelques-uns disent: Que veut dire ceci? Et d'autres: Ils sont pleins de vin doux, Ils se lèvent alors tous ensemble (mais, c'est pour se cacher derrière le Seigneur Jésus), et ils disent: Non, nous ne sommes pas ivres; mais c'est ici l'accomplissement des conseils de Dieu.

La part du croyant est d'être scellé du Saint Esprit, uni à Christ, membre de son corps, pour être cohéritier. Quelle chose merveilleuse! Le Saint Esprit est donné comme sceau et comme onction, pour que nous ayons une certitude divine en jouissant, des choses qui nous ont été gratuitement données. C'est ce que Joël avait prédit. Avant que vienne la grande et éclatante journée du Seigneur, le Saint Esprit est donné.

Que disent les onze? Vous avez rejeté Christ, vous avez manifesté votre haine contre Dieu et son Fils; mais, selon le conseil défini de Dieu, vous avez été les instruments inconscients de l'accomplissement de ses conseils.

Le Saint Esprit, rend témoignage de la résurrection du Seigneur; le Saint Esprit l'applique à la conscience: «*Dieu, l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié*».

Vous, vous n'avez eu aucune estime pour lui voilà ce qui pèse sur vous devant Dieu. Qu'allez-vous dire? C'est un témoignage qui atteint la conscience.

Quand le Saint Esprit applique la vérité au coeur et à la conscience du pécheur, cela amène cette question: Que ferons-nous? On est obligé de confesser qu'on a préféré à Christ, les choses vaines, les choses viles, le péché.

Et ce sont mes iniquités qui ont pesé sur lui à la croix! Que faire? Où trouver le pardon? où trouver la grâce? où trouver la miséricorde? — Je suis perdu, perdu!

Convertissez-vous, tournez-vous vers le Seigneur. Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ en rémission des péchés; et vous recevrez le Saint Esprit. «Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé». Que Napoléon ait existé ou non, cela m'est indifférent; mais que Christ ait été ressuscité, cela m'intéresse. Je sais alors que mes péchés sont ôtés, effacés pour toujours. Convertissez-vous et vous recevrez le pardon de vos péchés. «Car à vous est la promesse et à vos enfants, et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur en appellera à lui». Vous recevrez le don du Saint Esprit, vous serez unis au Seigneur glorifié, à un Christ céleste. Vous lui appartenez. Vous aurez ce témoignage que vous êtes à lui, que vous êtes sauvés!

Trois mille reçoivent cette bonne nouvelle et sont dans la joie, dans la paix, heureux, connaissant un Christ vivant, un Christ ressuscité, un Christ céleste.

Le Saint Esprit rend témoignage à *un Christ rejeté*, mais aussi à *un Christ glorifié*.

L'homme placé en face de la croix, peut dire: *Voilà mon ouvrage!* Mais Dieu l'a ressuscité, Celui dont l'homme croyait s'être débarrassé; et il l'a placé au-dessus de toutes choses; il l'a fait asseoir sur son trône.

Nous voyons ensuite, ce que le Saint Esprit produit dans les croyants; nous voyons comment il les dirige: *ils sont tous ensemble*. Tous les enfants de Dieu, en une seule famille, tous ensemble, mais séparés d'un monde qui a rejeté Christ; réunis ensemble pour persévérer dans la doctrine et la communion des apôtres. Ensemble, pour persévérer dans la fraction du pain et les prières.

Nous voyons aussi ce qui est arrivé dans la suite. Au lieu d'être réunis sur le principe de l'unité du corps, il y a eu des divisions, des sectes. L'ennemi a fait cela. Mais, au milieu de cette ruine, le Saint Esprit nous rappelle les choses que Jésus a dites; il nous rend témoignage de lui; il demeure avec nous; il demeure en nous. Quel bonheur!

## Faire le bien et rendre témoignage (Prod'hom S.)

---

ME 1907 page 475

Nous pouvons nous réjouir en voyant beaucoup de bonnes choses s'accomplir dans la chrétienté en opposition à la marée montante de l'incrédulité et de tout le péché qui l'accompagne. Mais veillons sur nos coeurs, afin que cette lutte contre le mal n'ait pas pour effet d'effacer les bornes établies par la vérité quant au maintien du témoignage rendu à Christ, le Seigneur, témoignage qui peut se résumer par ces paroles: «Garder ma parole et ne pas renier mon nom». La *parole* et le *Nom* du *Saint* et du *Véritable* (Apocalypse 3: 7-12).

Le bien est de Dieu; il doit être reconnu où que ce soit qu'il se produise, et par qui que ce soit que Dieu, dans sa souveraineté, veuille employer. Mais ce qui n'est pas de Dieu, c'est d'employer ce bien à atténuer la vérité et à faire sortir le croyant de l'obéissance due au Seigneur.

«Tiens ferme ce que tu as» est une parole qui sonde le coeur, tout en encourageant à persévérer dans la fidélité au Seigneur. «*Ce que tu as*» a sans doute peu de valeur pour celui qui tient tant soit peu à la gloire qui vient des hommes; mais recherchons l'approbation de Christ, étant satisfaits d'obéir. Il y a une couronne pour celui qui tient ferme ce qu'il a. Ce n'est pas en vue de la donner à d'autres, que l'ennemi emploie tant de moyens pour nous la ravir; mais en vue de ravir au Seigneur ce qui lui est dû par ses rachetés.

## L'apparition du Seigneur (Ladrière S.)

---

ME 1907 page 477

Il vient, il vient du séjour de la gloire,  
Christ, le Sauveur qui mourut sur la croix;  
Et tous les saints, proclamant sa victoire,  
Eux qui, jadis, ont écouté sa voix,  
Alléluia!

Forment cortège au puissant Roi des rois.

Objet béni d'une longue espérance,  
En sainte pompe il redescend des cieux.  
Ses bien-aimés, jadis dans la souffrance,  
Avec Jésus paraissent glorieux.

Alléluia!

Le Fils de Dieu se montre à tous les yeux.

Voyez! En gloire il porte encor l'empreinte  
De tous les maux qu'il endura pour nous.  
Centre éternel de la louange sainte,  
Les rachetés l'adorent à genoux.

Alléluia!

Il vient l'Agneau, le Rédempteur, l'Epoux!

Fils d'Israël! Vous le verrez paraître,  
Roi de justice, orné de Majesté,  
Lui que vos coeurs n'ont pas voulu pour Maître,  
Qu'ils ont haï, méprisé, rejeté,

Alléluia!

Le Roi pour vous viendra dans sa beauté.

Tu viens, Seigneur, tu viens! En ta présence  
Tombent les fers, s'arrêtent les malheurs;  
La terre entière exalte ta puissance  
Qui met un terme à ses longues douleurs.

Alléluia!

Le Roi de paix vient sécher tous les pleurs.

Seigneur Jésus! Ton épouse t'appelle,

Et par l'Esprit elle répète: Viens!  
Viens te montrer dans ta gloire éternelle,  
Ceint de splendeur, admiré dans les tiens.  
Alléluia!  
Amen Seigneur! — Tu nous réponds: «je viens».